

CHARLES HIGOUNET

LES ALLEMANDS
EN EUROPE CENTRALE
ET ORIENTALE
AU MOYEN AGE

Collection
historique
fondée par
Paul LEMERLE
et dirigée par
Maurice AGULHON
et Bernard GUENÉE

AUBIER

Ce livre paraît à Paris après la disparition de son auteur. Dans la préface qu'il avait rédigée lui-même, Charles Higounet l'a situé dans sa vie et dans l'ensemble de son œuvre. Il l'avait, bien entendu, écrit en français. Or, les difficultés de l'édition ont fait que cet ouvrage (il est vrai d'un intérêt tout particulier pour les Allemands) a paru dès octobre 1986 en langue allemande sous le titre *Die deutsche Ostsiedlung im Mittelalter*. Il a ainsi été connu d'abord dans la traduction qui a été réalisée par le Dr Franz von Manfred Vasold assisté de Anke et Werner Paravicini. Et c'est seulement trois ans plus tard que paraît le texte original en français dans la stricte rédaction de Charles Higounet.

Paris, mars 1989.



© Éditions Aubier, 1989
ISBN 2-7007-2223-X
Imprimé en France

PRÉFACE

L'histoire, celle des hommes et des événements, se déroule dans l'espace ; l'histoire, celle des historiens, se fait non seulement avec des documents mais aussi sur le terrain. Je ne peux pas mieux entrer dans cette histoire de la colonisation allemande à l'Est que par ces deux aphorismes que j'ai combien de fois répétés¹, car ce mouvement médiéval est éminemment propre à être étudié dans une optique géographique et parce qu'il m'a été donné de pouvoir personnellement le ressentir et le décrire, du moins dans un premier temps, sur le terrain...

Mon premier contact avec l'histoire de l'Europe centro-orientale a, en effet, commencé, bien involontairement, un jour de septembre 1940 à Lamsdorf (auj. Lambinovice, Pologne) sur la lande de Haute-Silésie, entre Neisse et Oppeln. Fait prisonnier, avec beaucoup d'autres, le 21 juin dans les Vosges et transféré ensuite successivement à Chateaufort, Châlons-sur-Marne et Montreuil-sous-Laon, un long périple en chemin de fer, en zigzag à travers l'Allemagne, nous avait jetés dans ce paysage ingrat. Du moins, ma connaissance de la géographie m'avait-elle permis de repérer notre itinéraire, par Cologne, la rive droite du Rhin, la vallée du Main, Hof, Plauen et Görlitz, et de sortir ainsi mes camarades de l'angoisse que suscite le dépaysement brutal.

Mais, quelques semaines après, notre camp d'officiers prisonniers de guerre (Oflag VIII G) s'installait plus bourgeoisement à quelques dizaines de kilomètres au Sud, dans les bâtiments du séminaire diocésain de Breslau aux portes de la petite ville de Weidenau (auj. Vidnava, Tchécoslovaquie) dans l'ancienne temporalité épiscopale de Neisse. Son

horizon méridional, dominé par les massifs forestiers de l'Altvater et des Reichsteinergebirge, est certes sévère, mais il ne manque pas de grandeur, et, malgré la tristesse du moment, je me sentis bientôt en sympathie avec lui — sympathie que je concrétisais rapidement par un croquis panoramique, renseigné grâce à une carte clandestinement procurée. Après de longues semaines où chacun chercha à combler l'inactivité forcée, qui par le jeu, qui par la musique et le théâtre, qui par l'organisation d'une « Université » au petit pied, l'offensive de charme du III^e Reich envers les officiers prisonniers nous valut le privilège d'avoir accès au prêt de livres de la Bibliothèque de l'Université de Breslau. Tous les quinze jours, un jeune *Feldwebel*, instituteur en pays de Bade dans la vie civile, fut chargé de faire pour nous la navette. Mais encore fallait-il lui fournir des titres.

Puisque le sort des armes nous avait provisoirement relégués dans cette « lointaine » terre silésienne, pourquoi ne pas en découvrir l'histoire ? Je sentis alors émerger de ma mémoire bibliographique le nom d'un ouvrage paru peu avant la guerre, la *Geschichte Schlesiens* dirigée par le professeur Aubin². Sa lecture fut pour moi la révélation d'un passé que je connaissais très mal, d'une méthode où précisément affleurerait la géographie d'un pays où la colonisation médiévale offrait des exemples de choix. De là, les choses s'enchaînèrent et je consultais les vieux ouvrages d'histoire de Bachman sur la Bohême³, de Witte sur le Mecklenbourg⁴ et de Wehrmann sur la Poméranie⁵. Puis, pour approfondir mon nouveau savoir, j'empruntais les travaux spécialisés de Hauck sur l'Eglise⁶, de Curschmann sur la toponymie⁷ et de Heil sur les villes⁸, et enfin les dissertations et articles de Pelzer sur la politique de Frédéric Barberousse à l'Est⁹, de Panzram sur les paroisses de Silésie¹⁰ et de Keyser sur la population de Danzig¹¹. Certes, une partie de cette littérature datait beaucoup et n'était pas exempte de certaines orientations tendancieuses. Qu'importe ; en un peu plus d'un an j'avais ainsi accumulé des cahiers de traductions et de notes crayonnées, documentation qui, vaille que vaille, me faisait déjà entrevoir l'éventualité d'écrire moi-même, un jour, sur cette aventure du Germanisme vers l'Est.

Nous avions également la possibilité d'acquérir, contre des marks de camp, des ouvrages courants. C'est ainsi que je me procurais le classique petit manuel, lui aussi parfois

très engagé, de K. Hampe, *Der Zug nach dem Osten*¹², la courte histoire de l'Allemagne médiévale de Haller¹³ et les fascicules de 1941 de l'*Historische Zeitschrift*, contenant des articles sinon de propagande, du moins de circonstance. Tout cela fut encore engrangé, jusqu'au jour où l'évasion du général Giraud de la forteresse de Königstein (17 avril 1942) vint interrompre ce régime de faveur et où mon évacuation à l'hôpital du camp de Sagan (auj. Zagan, Pologne) en Basse-Silésie (2 juillet 1942) m'interdit toutes nouvelles « recherches ».

Outre les livres, j'avais pris cependant une certaine connaissance du pays. Weidenau, traversé à quatre reprises, m'avait laissé apercevoir l'aimable visage et le plan d'une petite ville neuve de fondation. Puis, par deux fois, étuvage et consultation d'un opticien, j'avais fait le trajet jusqu'à Neisse dont le plan et la parure monumentale m'avaient aussi frappé. De Neisse à Sagan, par Breslau, je n'avais pas manqué d'observer attentivement la structure des campagnes silésiennes. De Sagan, enfin, j'eus la bonne fortune, à l'occasion d'une visite médicale, de parcourir, accompagné par un *Posten* compréhensif et débonnaire, la ville de Liegnitz. Mais l'horizon du camp de Sagan était bien misérable.

J'étais, pourtant, très loin du compte... Rapatrié, malade, le 14 octobre 1943, par un des derniers trains sanitaires avant la débâcle du front de l'Est — ce qui me permit de rapporter de là-bas mes cahiers de notes et ma petite « bibliothèque » de captif — je fus repris presque aussitôt par la carrière et les travaux universitaires à Bordeaux et, hormis quelques nouvelles lectures, les choses en restèrent là de mon projet jusqu'en 1959 !

Deux événements décidèrent alors de la reprise de la recherche. Le colloque international sur l'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale, organisé par l'Institut d'histoire de l'Université de Varsovie dans la première quinzaine de septembre 1959¹⁴, colloque auquel m'avait amicalement convié Aleksander Gieysztor, me remit en contact avec l'histoire de l'Est, cette fois sous l'angle des récentes recherches polonaises et en beaucoup plus étroite relation avec ses paysages. Notre groupe international d'archéologues, historiens de l'art et historiens des villes — beaucoup sont devenus mes amis, beaucoup hélas ! ont disparu — fut appelé à étudier en profondeur les origines et le développement médiéval de la plupart des villes polonaises, notam-

ment Plock, Toruń, Gdansk, Gniezno, Poznan, Trzebnica, Wrocław, Kalisz, Sieradz, Varsovie, Kielce, Cracovie. Nous étions à Gdansk pour le vingtième anniversaire de la déclaration de guerre. Nous pûmes même, avec ma femme, faire personnellement le pèlerinage à Lamsdorf, méconnaissable sous la forêt reconstituée, à Neisse (auj. Nysa), encore aux deux-tiers dévastée, à Ottmaschau (auj. Otmuchow), la vieille *castellania* silésienne, et dans les terres jusqu'aux lisières de Weidenau, coupée maintenant en deux par la frontière polono-tchèque.

L'hiver suivant 1960-1961, un semestre d'enseignement comme professeur associé à l'Université de Hambourg, jumelée depuis peu avec celle de Bordeaux, me replongea dans la bibliographie allemande et me fit intimement découvrir ces régions des bouches du Weser et de l'Elbe et du Holstein où se sont manifestées au XII^e siècle les premières vagues des migrations vers l'Est. Dès lors, je ne devais plus arrêter ma quête systématique dans la littérature de cette question aussi touffue qu'immense, sans toutefois espérer pouvoir en faire le tour complet. J'ai donc à plusieurs reprises amassé des provisions dans les bibliothèques des Instituts et Universités de Hambourg, de Marburg et de Münster, et surtout mis à contribution les collections de l'Institut historique allemand de Paris, trouvant partout un accueil sans réserve. Je dois particulièrement remercier pour leur aide précieuse mes premiers collègues et amis de Hambourg, le professeur Walter Kuhn et le Dr Hugo Weczerka dont les travaux ont ouvert une nouvelle voie dans l'historiographie allemande de l'*Ostsiedlung*, et à Paris le professeur K.F. Werner toujours prêt à apporter généreusement le secours de l'Institut qu'il dirige avec efficacité.

Deux autres séjours en Allemagne et en Pologne ont beaucoup contribué enfin à fortifier mes opinions et mon information : un second semestre d'enseignement, en été cette fois, à l'Université de Hambourg, en 1973, où je pus associer les auditeurs de mon séminaire à une recherche comparée sur les villages neufs de colonisation en France et en Allemagne ; trois semaines d'étude à l'Université de Varsovie, en juin 1974, toujours invité et accueilli par l'incomparable ami qu'est A. Gieysztor, ainsi que par J. Kloczowski à Lublin et par K. Gorki à Toruń et à Malbork (Marienburg). Il me faut ajouter que pour les principaux travaux polonais auxquels je ne pouvais accéder ni en alle-

mand, anglais ou français, ni par des résumés, mon ancien étudiant bordelais A. Maille m'a procuré de bonnes et utiles traductions.

Il reste que mes conférences de géographie historique de l'Occident médiéval à l'École pratique des Hautes-Études (IV^e section) ont souvent été, depuis 1963, le banc d'essai de plusieurs chapitres qu'on lira¹⁵ ; j'ai eu la chance d'y avoir pendant quelques années comme auditeur aussi fidèle qu'attentif M. Dietrich Lohrmann qui m'a fait bénéficier de remarques toujours pénétrantes.

C'est ainsi que l'essai entrepris et griffonné à Weidenau entre 1940 et 1942 est devenu ce livre, sans doute encore bien imparfait, auquel j'aurai par conséquent consacré — peut-être à tort — quelques quarante années de mon existence...

*
* *

Qu'on ne se méprenne pas sur mon but. C'est le premier ouvrage écrit initialement en français sur cette histoire et il a donc d'abord été destiné à des lecteurs français qui n'ont, en général, que de fragiles lueurs sur le passé de l'Europe centrale au Moyen âge et qui n'ont que difficilement accès à l'abondante littérature allemande et slave sur la question. Mais cela n'empêche pas qu'il puisse aussi s'adresser aux lecteurs d'Outre-Rhin à qui l'historiographie allemande, qui a produit pourtant d'excellents travaux d'analyse, n'a pas offert une telle synthèse depuis le livre de R. Kötzschke et W. Ebert, *Geschichte der Ostdeutsche Kolonisation*, qui remonte à 1937. Et je souhaiterais beaucoup que les lecteurs d'Outre-Elbe, Oder et Vistule puissent y trouver également une pareille et sereine information.

Qu'on ne se méprenne pas, non plus, sur le contenu de ces pages. Il s'agit bien, et exclusivement, de la « colonisation » allemande au-delà d'Elbe et vers le Sud-Est au Moyen âge. Du peuplement et des civilisations slaves du haut Moyen âge dont l'étude a cependant été renouvelée depuis quelques années, de l'histoire interne des États polonais, tchèque ou hongrois et de celle des principautés issues de l'avance germanique, de l'expansion hanséatique même qui a fait l'objet du livre parallèle à celui-ci de mon collègue et ami Ph. Dollinger¹⁶, il ne sera question que dans la mesure

où ces aspects pourront éclairer les articulations et les manifestations du phénomène proprement « colonial ». Il est nécessaire de bien s'entendre au surplus sur le terme de « colonisation ». Il est pris ici dans son acception démographique et géohistorique du mouvement migratoire, d'occupation et de mise en valeur du sol, de peuplement rural et urbain, en un mot dans le sens de l'anglais *Settlement* et de l'allemand *Siedlung* qui ne sont perceptibles en français qu'à travers précisément la périphrase précédente. La « géographie » de la colonisation est, dans cette perspective, le noyau fondamental de ce livre.

Le récit et la description de cette colonisation allemande suivent, évidemment, le sens du mouvement. Mais si l'histoire impose cette direction, on comprendra aisément que j'ai voulu me situer hors des controverses, exacerbées par les circonstances politiques, qui ont opposé depuis plus d'un siècle les tenants du germanisme et du slavisme. J'ai essayé de voir et d'exposer les choses sans passion, avec l'objectivité à la fois de l'historien et du Français extérieurs à ce qui a été parfois une douloureuse confrontation et en évitant toute interpénétration des faits pouvant porter jugement. Entreprise périlleuse s'il en est, je ne le dissimule pas, qui risque de ne satisfaire personne et d'être la cible de critiques acérées. Si j'ai néanmoins pris ce risque, c'est que je pense sincèrement ne pas avoir trahi les textes et les faits, parce que j'ai ressenti, en dépit d'un sort adverse, une grande sympathie pour ces terres et ces hommes de l'Est trop longtemps disputés et meurtris, parce que je respecte et j'estime également mes amis allemands et polonais et parce que j'ai l'espoir que ce livre de bonne foi contribuera à apaiser des drames que l'on ne voudrait plus revivre.

AVERTISSEMENT. Cet ouvrage traitant, à l'exception de la préface, de la colonisation *allemande* au Moyen âge, tous les noms de lieu sont donnés sous leur forme allemande, sauf à indiquer entre parenthèses ou à l'index la forme actuelle, accompagnée de sa localisation (*s* : U.R.S.S. ; *p* : Pologne ; *ts* : Tchécoslovaquie ; *h* : Hongrie ; *r* : Roumanie ; *ys* : Yougoslavie).

INTRODUCTION

Il n'y a peut-être pas de question d'histoire qui n'ait été l'objet de tant de controverses et de polémiques, qui n'ait alimenté tant de violentes propagandes adverses, qui n'ait soulevé tant de passions nationalistes et idéologiques, que cette « colonisation » allemande à l'Est, désignée le plus souvent sous le nom devenu péjoratif de *Drang nach Osten*. Pour qui veut rester hors de la mêlée, il est bien difficile de faire le départ entre une historiographie scientifiquement sereine et des œuvres insidieusement ou franchement tendancieuses tant les auteurs ont parfois suivi des sentiments naturels ou orientés ; et les mises au point elle-mêmes qui se voudraient parfois apaisantes, n'arrivent pas toujours à séparer les genres ¹.

Les chroniqueurs du XII^e et du XIII^e siècle, le nez collé aux événements locaux ou régionaux, n'ont pas eu le sentiment, ou il ne l'ont pas dit, de vivre un grand mouvement de l'histoire. Helmold de Bosau, écrivant avant 1177 sa *Chronique des Slaves* ², ne voit pas autre chose que des destins particuliers là où, en fait, commençait en Holstein le grand élan vers l'Est ; de même, Henri dans sa *Chronique de Livonie* ³ au début du XIII^e siècle n'a en vue que le récit d'une mission et d'une croisade. Les sources littéraires du Moyen âge n'ont pas eu d'intérêt pour la colonisation proprement dite, pas plus qu'elles n'ont exprimé des ressentiments « nationaux ». Les manifestations anti-slaves ou anti-prussiennes se présentent alors sous des motivations essentiellement religieuses : la lutte contre les païens ou les mauvais chrétiens. Pour la chronique polonaise du *Gallus anonymus* ⁴ et pour celle de Cosmas de Prague ⁵, les conflits avec les Allemands se situent au XII^e siècle au niveau des

princes. Néanmoins, déjà, le même Cosmas se plaignait que les Allemands méprisaient la langue des Slaves et en 1285, l'archevêque de Gniezno manifestait sa mauvaise humeur contre la gent teutonique « qui occupait beaucoup de lieux et opprimait les Polonais »⁶.

Au XIV^e siècle, des tensions politiques et sociales entre « bourgeoisie » allemande et noblesse tchèque tournèrent à une opposition peut-être « nationale » et un pamphlet anti-allemand circula annonçant la vague contestataire hussite. Mais malgré l'antagonisme polono-teutonique de la fin du Moyen âge, le concept de poussée « coloniale » du germanisme n'a pas été ressenti par le grand chroniqueur polonais Jan Dlugosz⁷.

En fait, le phénomène de « poussée vers l'Est » et de la colonisation n'a pas été perçu par les historiens jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ce n'est qu'au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles que, par comparaison avec la colonisation récente en Prusse et en Silésie, quelques historiens allemands ont « découvert » l'ancienne conquête et la colonisation des territoires slaves. E.M. Arndt a alors lancé la thèse de la « mission germanique » du peuple allemand en Europe et K.A. Menzel a, le premier en 1818, fait référence à « l'extension de l'Allemagne vers l'Est » (*Ausbreitung der Deutschheit gen Osten*)⁸. A peu près dans le même temps, l'éminent historien polonais Joachim Lelewel (1786-1861) soulevait aussi, pour la première fois dans l'historiographie de son pays, la question de la colonisation et du droit allemands, de façon critique, certes, sans toutefois esprit de controverse⁹. Avec le manuel scolaire de F. Kohlrausch¹⁰, l'idée de l'expansion démographique allemande fait son chemin ; une multitude d'hommes s'élança de l'Allemagne du Nord vers l'Est ; et avec les deux historiens silésiens Tzschoppe et Stenzel¹¹ c'est tout un programme de recherche de haute tenue qui est tracé sur le processus de la colonisation, programme dont l'influence s'est fait sentir sur les historiens des deux nationalités¹².

La question ainsi posée n'a commencé à prendre un tour franchement nationaliste qu'au cours des deux décennies centrales du XIX^e siècle (1843-1863), les uns cherchant à légitimer par les leçons de l'histoire les politiques de germanisation contemporaines, les autres, surtout après les élans révolutionnaires de 1830 et de 1848, à exalter la renaissance de la Pologne et le renouveau du « slavisme ».

Les allégations des uns furent parfois misérables, comme celle de Heffter pour qui le Slave, avant que le germanisme lui ait apporté « civilisation et culture », n'était « rien d'autre que la brute nomade d'Asie ou l'Indien d'Amérique », ou comme celle de Wuttke pour qui l'extension vers l'Ouest n'était que la reprise de pays autrefois germaniques¹³. Stenzel lui-même, reprenant en 1853 l'histoire de Silésie, changeait de ton¹⁴ et Grünhagen renchérisait en présentant la société slave avant la germanisation de l'Est comme extrêmement primitive¹⁵. Avec W. Wattenbach, le thème de la colonisation allemande entra enfin dans l'historiographie générale en 1863 sous la couleur d'une œuvre commune à toutes les couches de la société allemande, menée à bon terme à l'époque contemporaine grâce à « l'éveil d'un fort sentiment national qui a ranimé l'expansion ininterrompue vers l'Est »¹⁶. Du côté slave, après les retentissantes leçons de Adam Mickiewicz au Collège de France, publiées en 1843-1844, Szajnocha, un élève de Lelewel, écrivait que la Pologne avait perdu au Moyen âge, du fait des Allemands, la Silésie et d'autres territoires, et toute une génération de romanciers polonais représenta l'Ordre teutonique comme l'incarnation du germanisme agressif. Dans l'historiographie tchèque, l'œuvre de Frantisk Palacky s'inscrivit sur un autre registre : les Allemands, comme les Huns et les Avars, appartenaient à des peuples pillards ; ils étaient tombés sur le pacifique peuple tchèque et la « primitive démocratie slave » pour lui ravir sa terre et lui imposer le féodalisme d'essence étrangère¹⁷ — légende romantique sans doute, mais expression sincère d'un slavisme historique. Le Slovaque Stur alla beaucoup plus loin en proclamant que les Slaves devaient se rattacher à la Russie pour se protéger contre l'expansionnisme allemand et que l'avenir leur appartiendrait lorsqu'ils seraient unis sous le sceptre de la Russie¹⁸ — déclaration d'un panslavisme qui à son tour devenait offensif ; et, d'ailleurs, à partir des années 60 la critique du *Drang nach Osten* germanique devint une des cibles favorites de la « publicistique » panslaviste.

La fin du XIX^e siècle et la période qui a précédé la première guerre mondiale, pourrait donner l'apparence dans la polémique nationaliste d'une pause où l'érudition reprenait ses droits. Weinhold, germaniste et professeur à l'Université de Breslau, s'efforce de présenter l'expansion allemande en Silésie en tenant compte du passé slave¹⁹. C'est l'époque

des grandes histoires « régionales » de Poméranie et de Posnanie²⁰, qui, quoique bien informées, tournaient néanmoins à l'éloge de la colonisation allemande. Puis le grand historien Karl Lamprecht (1856-1915) traça dans sa *Deutsche Geschichte* le cadre fondamental de cette histoire du *Deutsche Bewegung nach Osten*, qui, avec les expressions « colonisation », « germanisation », « grand fait de notre nation » a été longtemps suivi par ses successeurs²¹. Alors les Polonais répondirent par la retentissante célébration du cinquantième centenaire de leur victoire de Grunwald sur les Teutoniques (1910)²². Les thèses de Kaindl sur les Allemands dans les Carpates²³ déchaînèrent la vive réplique du Polonais Balzer²⁴. Dans le bouillonnement des nationalismes slaves et la montée des périls des années 1899-1914, on vit enfin entrer en lice contre le concept de *Drang nach Osten* des historiens français comme R. Chéradame et Ernest Denis²⁵. En pleine guerre même, l'irruption du Russe Jegorov dans l'historiographie de la colonisation du Mecklembourg au XIII^e siècle ne fit qu'accroître la confusion entre l'érudition et les options contemporaines, car son étude, basée sur une étude des sources, concluait au rôle important joué par les Slaves dans la colonisation intérieure du pays, mais elle s'insérait aussi dans le conflit idéologique germano-russe²⁶.

Après 1918, la restauration des Etats slaves a, dans une certaine mesure, changé la nature de la confrontation sur la question de la colonisation à l'Est. Le manuel de Karl Hampe, bien construit, inspiré de Lamprecht, ne cache pas ses tendances et la nostalgie de son auteur pour le passé lointain et récent (1920)²⁷. La nouvelle école polonaise, de son côté, avec Tymieniecki et ses émules entame la révision des thèses « coloniales », principalement sur l'origine des villes slaves²⁸. Mais en 1933-1934, l'ouvrage collectif allemand *Deutschland und Polen*²⁹ et les répliques polonaises qu'il suscita, laissèrent face à face les partenaires. La synthèse de Kötzschke et Ebert parue peu après (1937) ne trouva grâce elle-même ni auprès des Allemands, malgré le nombre de faits réunis, ni auprès des Polonais qui lui reprochèrent les expressions équivoques de *Lebensraum* et de *Wiedergewinnung des Osten*³⁰. Il est vrai qu'Hitler avait déjà pris le pouvoir et que l'histoire allait de plus en plus, bon gré mal gré,

laisser place — en dépit de travaux de valeur — à la propagande et à l'exaspération d'un programme idéologique soutenant un nouvel impérialisme à l'Est³¹.

Il n'est pas étonnant qu'au lendemain des tragiques années du Second conflit mondial et de la chute du III^e Reich, une réaction se soit produite dans les deux Allemagnes, tant vis-à-vis du concept de *Drang nach Osten* que dans l'orientation des recherches dans ce domaine. Aussitôt, pour la pensée politique de la R.D.A., la poussée vers l'Est devint le « faux chemin » de la nation allemande, le fait d'une caste de *Junker*, le produit d'une historiographie « bourgeoise », impérialiste ou revancharde³². Mais les historiens ont mis l'accent sur la différence entre les brutales agressions des « féodaux » allemands et l'activité pacifique des paysans et des artisans émigrants vers l'Est et ont entamé une grande remise en question du peuplement slave entre Elbe, Saale et Oder³³.

En Allemagne fédérale, une évolution s'est manifestée dans ce même sens en privilégiant, peut-être par une sorte de sentiments de culpabilité, l'importance des antécédents slaves dans la même région, orientation surtout représentée par les travaux de H. Ludat et de W.H. Fritze et de la série *Germania slavica*³⁴. Les thèses « traditionnelles » ont aussi peu à peu perdu du terrain quoique l'*Ostforschung* reste très actif. Dès 1957, Walter Schlesinger rejetait la colonisation allemande médiévale comme un retour à l'Est germanique, mettait l'accent sur l'aspect pacifique de l'occupation des terres slaves et proposait, à la place de *Ostdeutsche Kolonisation* de résonance « colonialiste », improprement d'ailleurs, de revenir à l'expression *Ostbewegung*³⁵. Dans une première réunion en 1963, il souhaitait que le débat soit dépassionné par une attitude « apolitique » et que le phénomène soit envisagé dans une perspective européenne³⁶. Walter Kuhn, originaire de Bielitz (Bielsko-Biala, p.) qui a pourtant vécu les vicissitudes des Allemands de ce noyau linguistique des Beskides³⁷, a également beaucoup fait pour rapprocher les points de vue allemands et polonais, d'abord dans un large article sur l'*Ostsiedlung* du Moyen âge jusqu'au XVIII^e siècle³⁸, puis dans de nombreux travaux érudits³⁹.

Passées les premières années de vive réaction nationaliste et idéologique après la Libération, les historiens polonais sont eux-même revenus aux recherches d'érudition où le

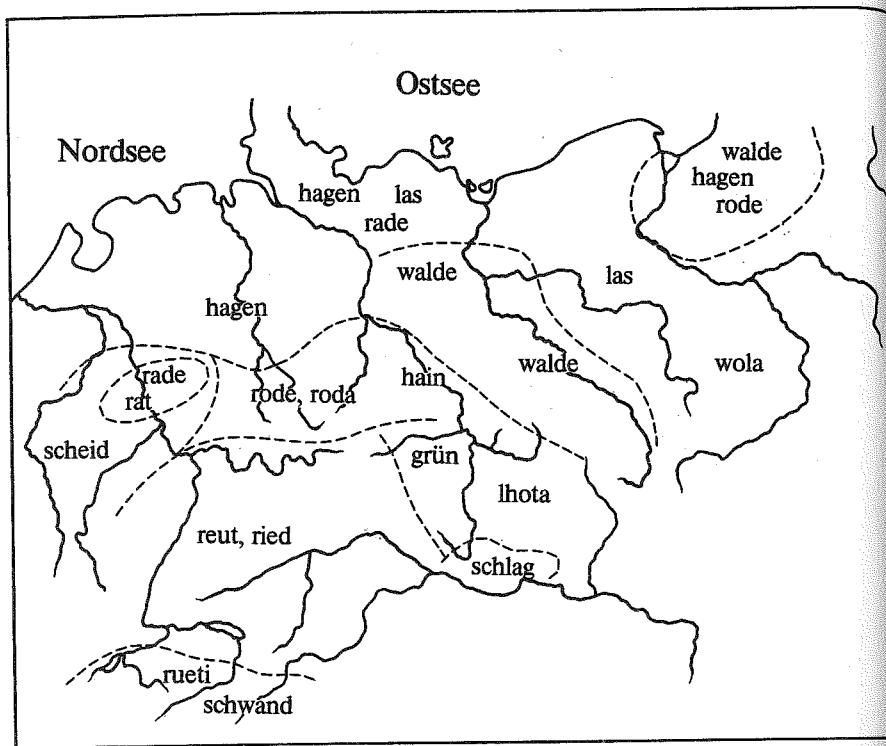
dialogue est plus facile à nouer. Le colloque de Varsovie de 1959 sur la vie urbaine en Pologne médiévale a marqué en ce sens un tournant remarquable⁴⁰. L'active érudition médiévale polonaise se penche de préférence aujourd'hui avec W. Hensel, A. Gieysztor, G. Labuda, B. Zientara, sur l'archéologie du sol, la civilisation slave, le début des villes, les problèmes régionaux qui éloignent des grandes polémiques idéologiques sur la colonisation. Du côté tchèque, l'érudition au marxisme plus exigeant, paraît pour sa part se cantonner aux problèmes internes de la colonisation du XIII^e siècle, laissant à F. Graus et à J. Kejr le soin d'élargir ses horizons.

Un certain consensus semble ainsi s'être établi au sein de la communauté scientifique germano-slave pour enterrer la hache de guerre du *Drang nach Osten* et donc pour aborder les questions de la colonisation allemande sans esprit partisan. Un grand pas a été accompli dans cette voie par les deux rencontres de Reichenau en 1970-1972 qui, sous le drapeau de *Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters als Problem der europäischen Geschichte*, ont réuni historiens allemands, polonais, tchèques, hongrois, yougoslaves et français⁴¹.

Pour situer le présent ouvrage dans ce débat, je dirai, en empruntant d'ailleurs quelques formules aux uns et aux autres, que le *Drang nach Osten* a été « une réalité dont il serait difficile de nier l'existence », mais son processus médiéval n'a rien à voir avec une quelconque idéologie⁴². Cependant, il faut faire la différence entre ce qu'il a représenté d'entreprises militaires et de conquêtes pendant les premiers siècles médiévaux et le flot migratoire, *Ostbewegung*, des populations de l'Ouest vers les terres slaves, conquises ou non, en un mouvement qui s'est inscrit de même que l'expansion normande, les croisades, la migration des Français en Espagne, dans l'explosion démographique de l'Europe des XI-XIII^e siècles. L'installation des Allemands à l'Est de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et plus loin jusqu'en Galicie, Slovaquie, Transylvanie, n'a pas été une recolonisation, mais une véritable colonisation du sol et un peuplement, *Ostsiedlung*, souvent en symbiose avec les populations autochtones, créant ainsi pour des siècles une civilisation originale. C'est par l'utilisation qu'il en a été faite à des fins politiques aux XIX^e et XX^e siècles par les différents régimes et par les mouvements nationaux, que le

phénomène médiéval est devenu une idéologie. Les historiens font souvent du bon travail, mais l'histoire est chose trop sérieuse et trop dangereuse pour la laisser aux mains des politiques.

Le grand historien français Marc Bloch écrivait déjà en 1934, en conclusion d'un article critique⁴³, ces lignes d'une extraordinaire lucidité auxquelles il n'y a presque rien à retoucher : « L'expansion allemande n'est pas seulement, en elle-même, un des grands faits de l'histoire européenne. Elle nous met sous les yeux une des expériences les plus passionnantes dont puissent rêver les analystes des sociétés humaines : le contact et les réactions réciproques de deux types de civilisation. Mais c'est un coin du laboratoire où il est aujourd'hui bien difficile de voir clair. Le désaccord presque constant... entre les savants de langue allemande et ceux de langue polonaise atteste l'incertitude de nos connaissances. Il l'explique aussi, pour une part. Des deux côtés le zèle, l'intelligence, la sincérité sont souvent admirables. Il n'y a à accuser que l'humaine nature. D'où le vœu que j'ai déjà exprimé et que je renouvelle ici, de voir un jour ce très beau sujet trouver, pour le creuser à fond, un chercheur auquel son origine permette le divin privilège de l'indifférence... » On me croira ou non, je n'ai lu ces lignes qu'en juillet 1983... alors que s'achevait la rédaction de ce travail.



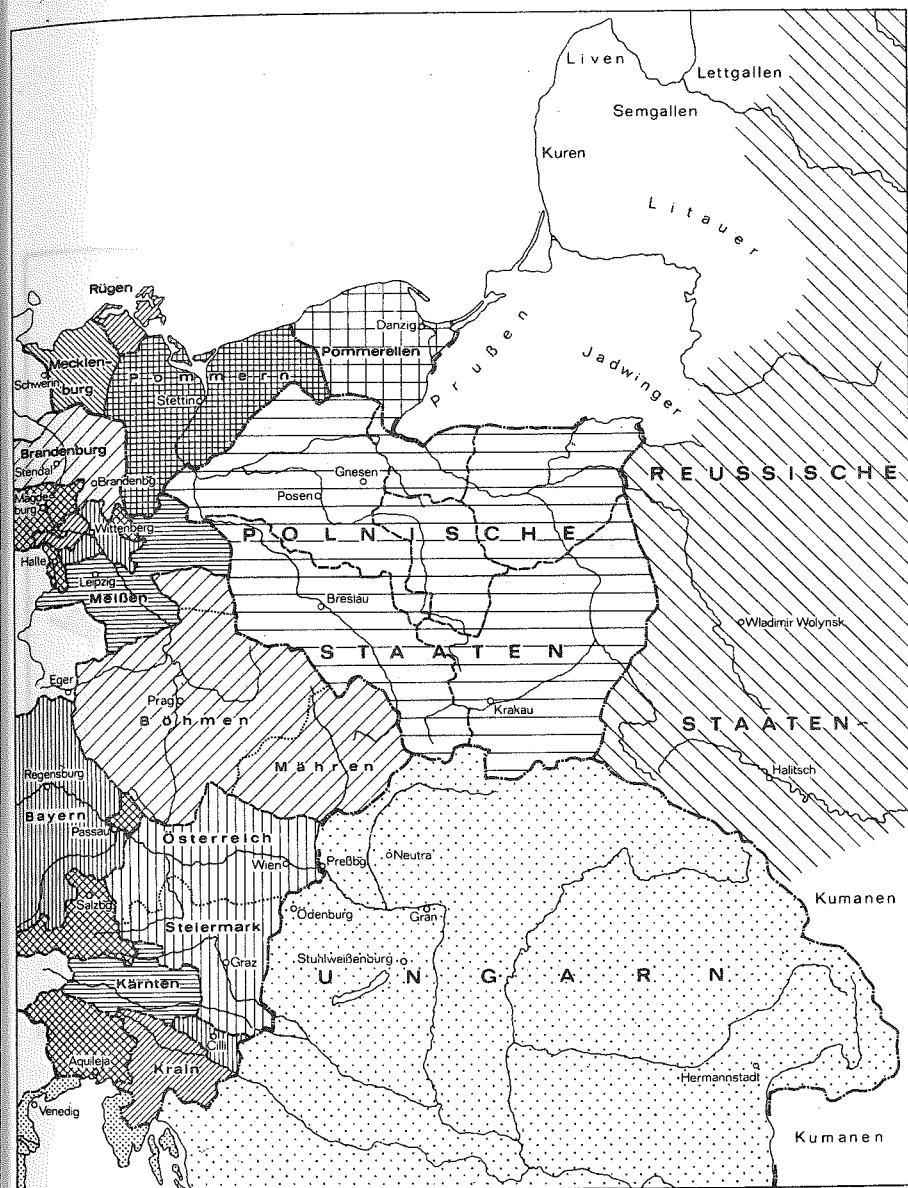
Carte 1 - Toponymes de défrichements allemands et slaves. Cette carte — très simplifiée — des suffixes allemands et slaves les plus fréquents pour indiquer des défrichements montre la croissance du peuplement entre Moselle et Niémen du IX^e au XIII^e siècle.



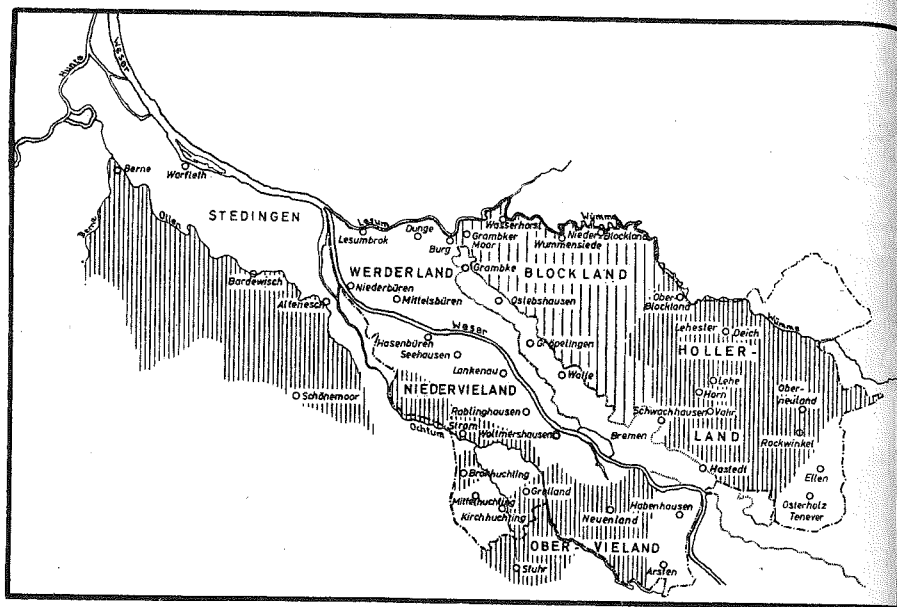
Carte 2 - Campagnes vers l'Est et replis 919-1125.



Carte 3 - La poussée colonisatrice allemande jusqu'à la Vistule et en direction de la Transylvanie, 1125/1226.



Carte 4 - L'Europe de l'Est vers 1200.



Carte 5 - La colonisation hollandaise sur le cours inférieur de la Weser. Hollandais et Flamands furent au début du XII^e siècle dans la région de Brême les premiers pionniers de la colonisation à l'Est.

Limite du territoire de la ville hanséatique de Brême

Colonies hollandaises attestées par des documents

Colonies hollandaises dont l'existence a été déduite de l'étude de la carte de l'occupation du sol

CARTES/010

Livre Premier

POUSSÉE ET MIGRATION

CHAPITRE PREMIER

MIGRATIONS ET GÉOGRAPHIE

Mouvements de peuples

Les plaines de l'Europe du Nord et les pays de l'Europe moyenne ont été, depuis les siècles protohistoriques, le théâtre de grands mouvements de peuples.

Au Bronze récent (1250-750 av. J.-C.), les peuples de la civilisation dite des Champs d'urnes (*Urnenfelder*), probablement originaires de la région de Lusace et de Petite Pologne (entre Elbe, Vistule et Carpates) se sont répandus dans toute l'Europe moyenne le long du Danube et dans les plaines au-delà du Rhin jusqu'aux approches de la Seine et de l'Aquitaine. On dénomme ainsi les peuples de cette civilisation parce qu'ils incinéraient leurs morts et déposaient leurs cendres dans de vastes enclos d'urnes. Le groupe lusacien de cette civilisation est souvent considéré comme proto-slave¹.

Aux temps historiques, les migrations dites celtiques (env. 475/450-250 av. J.-C.), parties d'Europe centrale au nord de la chaîne alpine, se sont avancées à l'Ouest jusqu'à l'Atlantique et aux Iles britanniques, ont pénétré par petits groupes vers l'Est dans les territoires lusaciens et ont lancé de lointaines antennes dans la Péninsule ibérique, en Italie, Grèce et Anatolie. Elles ont profondément marqué le peuplement de l'Europe moyenne, notamment en Bohême et en Moravie².

Avec les Germains, on entre de plain-pied dans l'histoire proprement « allemande ». Originaires des plaines de l'Allemagne du Nord, des croupes Baltiques, du Jutland et de la

Scandinavie méridionale, ils avaient pris la place des Celtes vers le début de notre ère et avaient assimilé leur civilisation dans la majeure partie de l'espace européen moyen. Vers 200 av. J.-C., les Germains avaient atteint le Main inférieur en englobant des restes de tribus celtiques, ils s'étaient aussi lentement infiltrés dans les plaines et les bassins d'entre Weser, Saale, Elbe et Oder et au Sud, par la Bohême et la Slovaquie, jusqu'au Danube moyen. C'est Tacite qui, dans sa « Germanie » écrite à la fin du I^{er} siècle, a fait entrer dans l'histoire le nom de *Germani*, nom d'une tribu et non d'un peuple, sous lequel les peuplades ainsi dénommées ne se sont jamais elles-mêmes désignées³.

Pendant, d'autres peuples devaient, plus récemment, se mettre en mouvement dans cette vaste région, les Slaves. L'historiographie allemande d'entre les deux guerres mondiales situait leur habitat primitif à l'Est de la Vistule, dans le bassin du Pripet et la haute vallée du Dniepr pour soutenir l'antériorité des Germains dans l'espace oriental⁴. Il semble bien aujourd'hui que le bassin de la Vistule au moins ait fait partie de cet habitat proto-slave⁵. Le nom de Slave, *Slaveni*, n'apparaît qu'au milieu du VI^e siècle, appliqué aussi à une tribu avant de devenir générique. On ignore pourquoi les Slaves ont fait mouvement vers l'Ouest ; on suppose seulement que troublés par le passage des Goths, migrant de Scandinavie vers le Sud-Est, puis par les Avars venus de l'Est asiatique, ils s'avancèrent d'abord, sporadiquement au-delà de l'Oder, puis du IV^e au VI^e siècle se dispersèrent en différentes directions, les uns vers l'Elbe et le plateau bohémien, les autres vers le Sud et vers l'Est.

Il apparaît ainsi que le grand mouvement de colonisation germanique vers l'Est au Moyen âge s'est en somme inscrit dans cet immense chassé-croisé de peuples. D'une façon générale, les migrations proto-historiques et antiques se sont faites en direction de l'Ouest (*Urnfelder*, Celtes, Slaves) ou du Sud-Ouest (Germains) ; la poussée germanique médiévale a été, dans ce très vaste contexte, comme un retour de balancier vers l'Est, avec évidemment des caractères différents dictés par les circonstances historiques nouvelles.

Migrations et géographie

Ces migrations de peuples et de tribus, le développement de leur civilisation, voire celui de leur histoire ont été guidés

et ont été plus ou moins marqués par le milieu géographique⁶. Que ce soit aux temps de la prise de possession du sol au cours des anciennes migrations, ou que ce soit au cours de l'expansion médiévale à l'Est, peuplement et colonisation ont dû tenir compte, d'une part, de la disposition en grandes zones orientées Est-Ouest du relief de l'Europe centrale et proche orientale et, d'autre part, d'une constante adaptation aux sols et à la végétation primitive⁷. Les peuples antiques, et les Slaves encore, ont saisi d'abord les territoires naturellement libres de forêts. Au cours de la période de la colonisation médiévale, les Allemands n'ont en général guère eu accès aux « bons » pays déjà en possession des anciens habitants ; leur tâche a été d'aménagement et de défrichage, surtout dans les régions qui par leurs sols froids, leurs marécages et leurs denses couvertures forestières étaient restées jusque-là à l'écart de la colonisation. En ce qui concerne l'ensemble de ce peuplement et de la mise en valeur, cinq zones longitudinales ont, par leurs caractères et aptitudes particuliers, accueilli, drainé et réparti le mouvement. Ce sont : 1. Les croupes et les côtes de la Baltique. 2. La dépression médiane de la plaine européenne. 3. Les montagnes hercyniennes, avec leurs plaines et bassins. 4. Les pays alpins et carpatiques. 5. Les plaines steppiques du bassin pannonien et l'Europe du Sud-Est⁸.

Les croupes baltiques

La zone nord s'identifie presque entièrement avec les croupes baltiques, région de collines morainiques convexes de la dernière glaciation scandinave, depuis le Schleswig-Holstein jusqu'à la Prusse orientale, en passant par le Mecklenbourg, la Poméranie et la Prusse occidentale. Le relief est confus, atteignant 180 m en Mecklenbourg, 330 m à l'Est de la Poméranie et 310 m en Prusse. Entre les croupes et les collines, des plaines et des dépressions de toute taille donnent un paysage aux innombrables lacs, à longues et fines digitations : tels, par exemple que le lac de Plön et les lacs du Holstein, que le lac de Ratzebourg et les lacs des confins mecklenbourgeois, que la région lacustre de Müritz, et que les groupes lacustres de l'Ermland, de la Prusse et de la Mazurie. Vers l'Ouest, la transgression marine a ennoyé les chenaux sous-glaciaires et les basses vallées des rivières en formant de profonds *Förde* : Schlei, Kiel, embouchure de la Trave à Lübeck, Wismar, Rostock ; vers l'Est, les fleuves ont

été impuissants à maintenir ouvertes leurs embouchures barrières par de longs cordons littoraux (*Nehrungen*) qui enserrèrent d'immenses et peu profondes lagunes (*Haffen*), tels le Haff de l'Oder barré par les îles de Usedom et de Wollin, les Haffen et *Nehrungen* du golfe de Danzig (Gdansk), et le Kurisches Haff où vient se perdre le Niemen.

Les sols de moraine de fonds argileux, encombrés de blocs de toute taille, possèdent cependant une couche superficielle de limon de décomposition favorable à l'agriculture. Mais souvent les fronts morainiques et leurs nappes de sable subordonnées forment de vastes régions pauvres. Primitivement, les premiers de ces sols portaient des forêts; tandis que les seconds étaient voués à la lande et à une maigre végétation arbustive. Au début de notre ère, la colonisation avait cependant ouvert, surtout en Mecklenbourg, d'assez larges clairières agricoles; mais il y avait encore largement place pour une plus dense occupation du sol.

La grande plaine de l'Europe du Nord

La large dépression de l'Allemagne du Nord et de la Pologne a été oblitérée par les glaciations scandinaves, avec aussi des dépôts et des formes morainiques, mais surtout par le lacis des eaux accumulées le long du front glaciaire. Ces eaux ont répandu d'importantes plaques de sable et creusé des sillons que les Allemands appellent *Urstromtal* (vallée de fleuve primitif), larges vallées qui offrent des terrasses de gravier et des fonds souvent marécageux. Ainsi se présentent les sillons aujourd'hui occupés par le Weser-Aller, l'Elbe inférieur, la Havel et la Sprée, l'Oder moyen et la Warta, la Vistule et le Bug. Tels sont, en particulier, le Havelland, le Brandebourg, la Mittelmark, la Neumark, la Posnanie.

A l'Ouest de l'Elbe, c'est la plaine parfaite de Basse-Saxe, avec le petit relief sableux de la Lüneburger Heide (136 m). A l'Est de l'Elbe, le relief aussi est médiocre, mais tous les lieux élevés (150 à 200 m) sont aussi voués à la lande, comme les croupes arides du Fläming. Au contraire, au dessous de 20 m d'altitude, règne le marais et la tourbière (*Moor*). La plaine centrale polonaise prolonge cette dépression, avec une altitude moyenne de 150 m, des lacs, des tourbières, des sols médiocres de sable, de cailloux et d'argile. La colonisation ancienne avait beaucoup délaissé ces fonds de vallée et ces croupes arides, qui ont ouvert, par

conséquent, malgré leurs faibles aptitudes agricoles, un large champ à l'expansion médiévale.

Cependant, cette dépression se termine au Sud, au contact avec les montagnes hercyniennes, par une zone légèrement plus élevée et recouverte par des dépôts de loess, plus ou moins larges, depuis la Thuringe, par la plaine de Magdebourg et de la Saale, la Misnie, la plaine de Dresde, la haute Lusace et la plaine silésienne au Sud de l'Oder et de Breslau (Wroclaw). Ces sols fertiles, légers, ont été occupés depuis le néolithique et sont devenus très tôt de larges zones ou de grands îlots de colonisation, tant aux âges préhistoriques qu'à l'époque de l'expansion slave — sans que toutefois l'espace ait été peuplé et mis en valeur.

Les massifs de l'Europe moyenne

La troisième zone géographique de l'Europe moyenne s'organise en fonction de la masse du massif de Bohême et des chaînes montagneuses qui l'accompagnent. Ce massif hercynien, dont les rebords forment au Sud le plateau granitique autrichien, au Sud-Ouest la Forêt de Bohême (Böhmer Wald-Sumava), au Nord-Ouest les monts Métallifères (Erzgebirge-Krusne Hory), au Nord les monts des Géants (Riesengebirge-Krkonoše) et au Nord-Est les massifs des Sudètes, dont l'altitude moyenne varie entre 1 200-1 400 mètres (Schneekoppe-Snezka, 1 603 m; Altvater-Praded, 1 490 m), a été un gros obstacle à la colonisation ancienne, avec ses sols pauvres et sa très épaisse couverture forestière (autrefois aux essences à feuilles caduques). La pénétration en a été plus facile au Nord-Ouest où les chaînons silésiens laissent passage à des trouées où s'infiltrèrent les hautes vallées des deux Neisse et de l'Oder. Vers le Sud-Est le plateau ancien est recouvert par le karst morave, et, au Centre, les bassins de l'Elbe, de la Vltava et de l'Eger (Ohre) sont tapissés de sols lössiques qui ont été les premiers à attirer les peuplements. Mais tout le pourtour a laissé à l'expansion médiévale un champ très large aux déboisements.

Ici, d'autres facteurs que la colonisation agricole pouvaient d'ailleurs attirer l'exploitation: les riches gisements miniers d'or, d'argent, de cuivre et de zinc, tant sur le versant du Nord-Ouest que sur le versant silésien et qu'à l'intérieur du plateau. De même vers l'Est, le socle hercynien se

prolonge sous la plaine et les collines de Haute-Silésie et de Petite-Pologne (il réapparaît même dans la Lysa Gora, 611 m.) et fournit des gîtes métallifères qui ont appelé les mineurs allemands.

Le Danube et les Alpes

Le sillon du Danube et les Alpes orientales ont constitué le quatrième grand couloir de la poussée germanique. Ce n'est pas que la trouée danubienne, entre la Bavière et la plaine pannonique, soit un passage facile. Le fleuve coule tantôt dans des défilés épigéniques creusés dans le socle hercynien, tantôt dans de petits bassins jusqu'à Vienne. Dans ce couloir, peu occupé anciennement, les étapes de la poussée germanique ont été marquées par des limites fluviales, Inn, Enns, Leitha, et même au Nord de Vienne, Thaya.

Malgré leur masse, les Alpes autrichiennes, profondément entaillées par de grandes vallées, reliées entre elles par des cols transversaux ne dépassant pas 1 000 m, et ouvertes au Sud par le Brenner (à 1 360 m seulement), n'ont pas été un obstacle à la colonisation. Néanmoins, c'est d'abord dans les fonds de vallées et au-dessous de la limite inférieure de la forêt que se sont portés les pionniers allemands ou slaves. La vague médiévale a dû, dans ces conditions, s'attaquer aux terres des versants et des hautes vallées adjacentes.

Au-delà de la « porte » du Danube à Bratislava (Pressburg), l'arc des Carpates prolonge à l'Est le massif alpin, divisé en Carpates orientales et méridionales. Les massifs de l'Ouest, Beskides et Tatra, sont coupés par de profonds effondrements ; leur altitude moyenne est de l'ordre de 1 800 m, mais les Tatra culminent à 2 600 m. La pénétration, tant par les affluents du Danube au Sud-Ouest que par la haute Tisza à l'Est, n'en est pas difficile et c'est encore ici la présence de gisements minéraux qui a surtout attiré la colonisation allemande médiévale. Les Carpates orientales, dites Waldkarpathen sont presque restées hors de portée de l'expansion médiévale. Ce n'est qu'à l'intérieur de l'arc des Alpes de Transylvanie, dans le plateau, fermé par le massif du Bihor, que les Allemands appellent Siebenbürgen, que se sont trouvées réunies aussi à la fois des conditions agraires et minières pour attirer encore une lointaine pénétration germanique.

Les plaines de l'Europe du Sud-Est

La plaine danubienne de Hongrie, domaine des Magyars, d'origine asiatique, installés avant l'an 1 000, a ouvert peu de place à l'expansion médiévale germanique, à l'exception de ses marges. Ce n'est que plus tard après l'invasion turque, la libération (1683-1699) et le passage du pays sous la domination autrichienne qu'a été réalisée une politique de colonisation allemande dans les collines du Bakony au Nord-Ouest du lac Balaton, et surtout au sud de la Mésopotamie hongroise et dans le Banat. De même, ce n'est qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles que la poussée s'est prolongée par l'installation de colons et de migrants allemands sur les sols de loess ou de terres noires de Galicie, Wolhynie, Podolie, Russie méridionale, Nord-Caucase et bassin moyen de la Volga. Mais par là, on dépasse de beaucoup le mouvement de colonisation médiévale...

Tel est l'immense « espace » géographique, véritable « frontière » au sens américain du terme⁹, où s'est déroulé ce mouvement capital pour l'histoire du continent. On a souvent eu trop tendance à considérer l'histoire médiévale de l'Allemagne selon l'axe Nord-Sud, celui du conflit de l'Empire et de la Papauté. Le mouvement vers l'Est, sous tous ses aspects, a autrement marqué le destin du peuple allemand et des peuples voisins ainsi que la géographie humaine et la civilisation de l'Europe centrale¹⁰.

Il faut l'aborder non pas comme un fait isolé, mais avec le sentiment que l'on se trouve ici, comme sur les marges de la Reconquête ibérique ou sur le front d'expansion méditerranéenne, en présence d'un fait plus général : l'expression de la vitalité et l'explosion de l'Occident médiéval.

CHAPITRE II

GERMAINS, SLAVES ET AVARS DU VI^e AU VIII^e SIÈCLE

Le tableau géographique des peuples et des tribus dans le grand espace européen central pendant les premiers siècles du Moyen âge est la préface nécessaire à l'histoire du mouvement du Germanisme vers l'Est

Les Germains orientaux

Après les grandes migrations du V^e siècle, la constitution au VI^e de l'Etat franc mérovingien en Europe occidentale et l'expansion slave, les tribus germaniques à l'Est du Rhin, en partie sous la domination ou le contrôle du royaume d'Austrasie, se sont trouvées plus ou moins en contact avec le monde slavo-oriental¹.

Les Frisons dans la basse plaine du Nord atteignaient à l'Ouest le Zwyn et à l'Est, au VIII^e siècle, la côte occidentale du Jutland ; ils avaient conservé leur vieux droit germanique et formaient une monarchie qui résista aux attaques des Mérovingiens.

Les Saxons, à l'exception d'une petite région au Nord de la Thuringe, sont aussi restés à l'extérieur du royaume franc. Ils ne connaissaient pas de roi et choisissaient seulement un duc en temps de guerre. Au VIII^e siècle une assemblée des tribus se réunissait annuellement au Markloh sur le Weser, avec les *Gaufürsten* et les représentants des trois « états », noblesse, libres et *Liten*. A l'Ouest, ils atteignaient

l'Ems et les confins des massifs rhénans, au Sud le confluent de la Fulda et de la Werra. C'est aux approches de l'Elbe qu'ils étaient en présence des tribus slaves.

Les Thuringiens étaient passés sous la domination franque après la défaite de Warne par Childebert II (595). Leurs ducs, dont le centre politique se situait au nord du Thüringer Wald, avaient pour mission de défendre la frontière contre les slaves sur l'Elbe moyen et la Saale et de lever le tribut sur les Sorabes et sur les Saxons de la région nord-thuringienne.

Les tribus haut-allemandes, Alamans et *Bajuwaren* (Bavarois), avaient à l'intérieur de l'état mérovingien et franc une plus forte personnalité. Les premières n'étaient pas au contact direct du monde oriental. Par contre, les Bavarois, aux origines discutées, d'abord voisins des Lombards en marche vers l'Italie, se trouvèrent bientôt confrontés avec les Slaves et les Avars². Avec les premiers, la rencontre se fit, sous Tassilon I^{er}, dans une vallée des Alpes orientales, le Pustertal (592/596). Trois ans après apparaissaient les hordes asiatiques. Une zone indéfinie se dessinait vers 600 entre les deux civilisations sur le Danube en aval de Ratisbonne. Mais au VII^e siècle, sous la dynastie ducale des Agilolfingen, les Bavarois rejetèrent la domination franque et prononcèrent une nouvelle avance vers le Sud-Est. Vers 700, malgré la destruction par les Avars de l'antique *castrum* de Lauriacum (Lorch), l'équilibre s'était à peu près établi sur la frontière de l'Enns.

Les Slaves occidentaux

Face à ce dispositif germanique, les peuples slaves qui avaient fait mouvement vers l'Ouest, constituaient, eux aussi, une série de tribus sans unité³. Au Nord-Ouest, les slaves occidentaux ont été désignés par les chroniqueurs allemands du XII^e siècle sous différents noms. D'abord par le nom générique de *Wenden* (qui aurait signifié les « blonds »), lequel a englobé l'ensemble des tribus installées du Holstein jusqu'à la dépression de la Havel, à savoir que les Wagriens du Holstein oriental, les Polabes, le long du cours inférieur de l'Elbe, les Wilzes ou Liutices et les Havelanes de la basse région entre Elbe et Oder et surtout les Obodrites en Mecklenbourg. C'est dans cette région que

l'Elbe est désigné au VI^e siècle par un géographe secondaire comme la frontière entre ces peuples et les Germains. En fait, les Saxons ont conservé dans la Nordalbingie (au Nord de l'embouchure de l'Elbe) une liaison avec les Frisons et les Danois : l'avance wende n'a guère dépassé vers l'Ouest la baie de Kiel, le lac de Plön et la zone boisée du Sachsenwald. Par contre, l'Elbe a été franchi largement entre Lauenbourg et Magdebourg, notamment dans la vallée de la Jeetze autour de Lüchow et dans le pays qui a gardé le nom de « Hannoversches Wendland », où subsiste une toponymie slave.

Dans l'espace compris entre la Saale, le versant Nord de l'Erzgebirge et la haute Sprée, autour du bassin moyen de l'Elbe, s'étaient établis les Sorabes. Les sources allemandes postérieures distinguent chez eux de nombreuses tribus avec des chefs qu'elles dénomment tantôt *dux*, tantôt *rex*. La pauvreté relative de la région en céramique proto-slave inclinerait à penser à une occupation assez clairsemée ; mais la toponymie slave est dense en certains cantons⁴. Ce sont aussi ces Sorabes qui provoquèrent une attaque sur l'Elbe et sur les confins thuringiens de l'Etat franc en 632 et qui intervinrent au VIII^e siècle dans le conflit entre les Francs et les Saxons. C'est à leur sujet que s'est posée la question de l'infiltration slave en Thuringe, dans la haute vallée du Main et dans l'extrême Nord bavarois. En effet, la toponymie de cette région présente un fond linguistique slave jusque dans les lieux-dits. Mais l'accord semble se faire non sur une occupation du VI^e ou du VII^e siècle, mais sur l'établissement de *Reichswenden*, vraisemblablement après 740, en tout cas au VIII^e siècle.

Les Tchèques et les Slovaques, amalgamant dans leur migration les peuplements antérieurs, se sont installés dans le massif de Bohême dans la seconde moitié du VI^e siècle⁵. Ce sont eux qui les premiers se sont donné une organisation supratribale. Les faits sont connus par la chronique franque du pseudo-Frédégaire⁶. Les Tchèques et les Slovaques étaient alors en butte aux pillages des Avars. Un certain Samo dont le chroniqueur fait un marchand franc, mais dont le nom suggère une origine slave, prit en main la lutte contre les Asiatiques et fut reconnu « roi » par les slaves (peu après 620). Le cœur de cette fédération de tribus était sans doute la Moravie ; sa puissance se heurta bientôt à celle de son voisin de l'Ouest, le royaume des Francs de

Dagobert. Si, avec l'appui des Lombards, les Francs furent d'abord victorieux, l'armée austrasienne subit une écrasante défaite devant le *castrum* de Wogatisburg, lieu non identifié jusqu'à maintenant, mais probablement situé dans la vallée de l'Eger (Ohre) (631/632)⁷. Samo serait mort vers 658/660, et l'on ignore quel a été le destin de son éphémère construction⁸. Toujours est-il que les Tchèques ont alors débordé la forêt de Bohême à l'Ouest et au Sud et atteint le Danube entre Linz, Vindobona et Bratislava⁹.

A l'arrière de ces peuples, le monde slave du Nord comprenait encore les Poméranien sur les croupes baltiques entre Oder et Vistule et au Sud jusqu'à la Netze. Les tribus installées dans les plaines de Silésie : Dadodezanes en Basse-Silésie, Slezanes et Trebowanes en Centre, Opolanes en Haute-Silésie sont connues par la notice dite du « Géographe bavarois » qui écrivait au milieu du IX^e siècle¹⁰. Dans la grande plaine polonaise on distinguait : les Polanes, habitants de la plaine (*Pole*) de la Warta, dans la région actuelle de Gniezno, les Mazoviens du bassin moyen de la Wisla (Vistule), les premiers agriculteurs, les seconds pasteurs et chasseurs, les Wislanes enfin en Galicie : les traces d'une occupation du sol continue remontent ici au VIII^e siècle ; mais il est très probable que ces populations plongeaient leurs racines dans les civilisations protohistoriques¹¹.

Dans les Alpes orientales, le rameau méridional des Slaves ne s'est d'abord introduit que par petits groupes et parfois dans la foulée des Avars¹². Les plus anciennes couches se sont installées en Carinthie occidentale et en Styrie. Plus récente fut la migration des Croates qui a commencé au VII^e siècle et a pénétré petit à petit en Styrie, en poussant devant elle les Slovènes. Ce peuplement slave est attesté aujourd'hui par une toponymie de l'habitat qui s'est superposée aux noms illyriens et celtiques des montagnes et des fleuves. Les contacts s'établissaient au VIII^e siècle entre ces Slaves et les Bavarois dans les hautes vallées de la Drave, de la Mur et dans les montagnes à l'Est du bassin de l'Enns.

Les Avars

La formation de la confédération tchèque de Samo, et l'avance des Slaves sur le Danube et dans les Alpes ont été

provoquées par la poussée des Avars¹³. C'était un peuple des steppes de l'Asie centrale connu par les Chinois au milieu du IV^e siècle sous le nom de Yuan-Yuan. Comme les Huns, ils avaient une forte organisation militaire qui pliait à leur joug les peuples soumis. Forcés par une attaque de Turcs, ils durent quitter leur habitat en 552 et, unis à des tribus huniques et bulgares dans la région de la mer Noire, ils furent installés comme « fédérés » par Byzance en 558. Mais ils se remirent en mouvement vers l'Ouest et c'est en 562 et 565/566 qu'ils atteignirent la Thuringe et, après le départ des Lombards en 567/568, se répandirent dans le bassin pannonien. La région de l'Alföld devint alors, entre le Danube et la Tisza, le centre de leur Etat : le Ring, siège de leur Khagan, se trouvait au Sud, proche du confluent des deux fleuves ; un autre était situé au Nord-Ouest de la plaine à Gyor. Ainsi ce peuple des steppes s'intercalait-il entre Slaves du Nord et Slaves du Sud et faisait-il peser tant sur eux que sur le monde germanique de terribles menaces.

Pendant cette haute période, en dehors d'infiltrations et d'épisodes frontaliers et de la courte confrontation entre les Francs et Samo, on ne saurait parler d'un antagonisme germano-slave. D'ailleurs, dans ce monde des VI^e-VIII^e siècles, la dynamique de l'histoire n'appartenait ni aux peuples germaniques, ni aux peuples slaves. Ce sont l'Etat franc dominateur, d'un côté, les Avars impétueux, de l'autre, qui se dressaient face à face de part et d'autre de l'espace germano-slave.

Il est évident que, même si l'on tient compte de l'occupation du sol par les populations antérieures incorporées par eux, la dilation étonnante des Slaves dans un espace en peu de temps plus vaste que leur habitat primitif, n'a donné aux pays de l'Europe centrale à l'Est de l'Elbe, de la Saale et de l'Enns qu'un peuplement assez clairsemé. Les cartes de répartition de toponymie et de trouvailles archéologiques, si instructives soient-elles, ne doivent pas faire illusion surtout pour la haute période. Les noyaux d'occupation relativement denses semble-t-il, étaient les croupes du Holstein oriental et du Mecklembourg, quelques cantons du pays sorabe entre Saale et Elbe, le bassin de l'Elbe en Bohême, la Silésie centrale et la plaine polonaise de la Warta et de la moyenne Vistule. Mais on n'ose pas parler de « vide », car ce que l'on peut supputer du peuplement et de l'occupation de la Germanie à l'Est du Rhin entre 500 et 750 ne donne pas une image beaucoup plus « pleine »¹⁴.

CHAPITRE III

LES LINÉAMENTS DE LA POUSSÉE ORIENTALE SOUS LES CAROLINGIENS

Charlemagne et les Slaves

La fin de la conquête de la Saxe, après de très dures campagnes, en 785, celle de la Frise orientale et la soumission de la Bavière en 787-788, ont mis la royauté carolingienne en contact direct avec les Slaves et les Avars à la fin du VIII^e siècle, sur l'Elbe et le Danube. Certes, la rébellion des Saxons, en 793 et de 794 à 797, rendit précaire la situation des Francs dans les confins du Nord pendant quelques années. Néanmoins, aux environs de 789-791, Charlemagne, au faite de sa puissance, se trouva confronté avec le problème de la sécurité de ses frontières orientales. Karl Hampe, malgré la petitesse de l'événement, a voulu assigner comme point de départ du mouvement du germanisme en direction de l'Est l'année 789¹. Cette année-là, en effet, pour la première fois, des armes franques traversèrent l'Elbe pour lancer une expédition punitive contre les Wilzes qui avaient assailli les Obodrites, alliés de Charlemagne. Afin d'assurer la protection du passage du fleuve un *castrum* fut construit au Hühbeck, près de Gartow. Mais durant les années suivantes Wilzes et Obodrites aidèrent le roi franc à soumettre les Saxons nordalbingiens révoltés (798).

Tous les peuples slaves du Nord-Ouest qui depuis deux décennies semblaient avoir accepté le contrôle franc s'agitè-

rent vers 808. Charles le Jeune, fils de Charlemagne, dirigea plusieurs expéditions contre les Linons et les Wilzes de 808 à 812 ; et pour protéger la frontière saxonne, l'empereur organisa alors deux petites marches, l'une en-deçà de l'Elbe dans la région de Salzwedel, la Jeetzemark, l'autre au-delà autour de Tangermünde, la Tangermark². C'est alors aussi et, en tout cas sous les successeurs du grand empereur, que se constitua le *Limes Saxoniae* face aux Obodrites, sous la forme d'une série de petits fortins et d'abattis depuis Lauenbourg sur l'Elbe jusqu'au golfe de Kiel — du moins suivant la description du chroniqueur du XI^e siècle Adam de Brême³.

Contre les Sorabes qui avaient prêté main forte aux Saxons, une campagne fut également confiée à Charles le Jeune. Elle fut courte et décisive : un des ducs sorabes fut tué et le pays placé sous contrôle franc (806). Une révolte échoua en 816 et ici encore un *castrum* franc fut construit sur la rive droite de la Saale à Halle pour contrôler les approches de la région. Contre les Tchèques, des attaques convergentes vers le centre de la Bohême en 805-806 aussi, semblent n'avoir pas eu grand succès, quoiqu'en 817 le pays ait été cité au nombre des territoires réservés en partage au futur Louis le Germanique. En tout cas, l'organisation des comtés du Nordgau bavarois, à partir de 806, a permis de surveiller les abords du Böhmerwald.

Somme toute, par ses nombreuses expéditions au-delà de l'Elbe, de la Saale et des forêts bohémiennes, Charlemagne n'a réussi qu'à faire respecter par les peuples slaves les limites de l'Empire et par la création de petites marches et de points d'appui militaires à consolider la défense de ces confins. On peut douter qu'il ait cherché davantage ; en tout cas, en faire l'initiateur conscient du mouvement à l'Est, était bien hasardeux⁴.

Vers le Sud-Est, après la conquête de la Bavière, les grandes victoires sur les Avars firent faire au royaume franc des progrès beaucoup plus importants. L'expédition de 791 conduisit Charlemagne jusqu'à la Raab ; en 795, un coup de main audacieux de Eric, duc de Frioul, força une première fois le *ring* du khan avar et en 796, Pépin, roi d'Italie, rejeta les Asiatiques au-delà de la Tisza et s'installa à son tour dans le *ring*. Dès lors, les Avars cessèrent d'être menaçants et, après de dernières escarmouches en 802-803, leur chef fit sa soumission à Charlemagne. Deux grandes « pré-

fectures », Bavière et Frioul, se partagèrent l'administration des pays alpins ; mais, au-devant d'elles, les marches de l'Est (Ostmark) et de *Karantania* assurèrent la garde jusqu'à la Raab, les hauteurs du Bakony et les vallées moyennes de la Drave et de la Save, où de petites principautés slovènes furent incorporées à l'Empire⁵.

Louis le Pieux et les Slaves

Cette avance vers le Sud-Est fut consolidée sous le règne de Louis le Pieux. Après une révolte des Slovènes en 819, trois expéditions (820-822) étendirent la mainmise franque dans la vallée de la Drave jusqu'à la plaine panonique. Mais cette avance fut à l'origine d'un grave conflit avec les Bulgares, dont le khan Omortag ravagea les régions frontalières de l'Empire en 827. Louis, « roi de Bavière », marcha contre lui, mais la paix ne fut rétablie qu'en 838.

Aux frontières du Nord-Est, il y eut encore des escarmouches, contre le chef obodrite Slaomir en 817, contre les Wilzes en 823. Puis profitant de la situation troublée de l'Empire à la fin du règne de Louis, ce sont les Slaves qui pénétrèrent en Saxe et en Thuringe. Il fallut deux expéditions en 838 et 839 pour les déloger.

Premiers essais d'évangélisation et de colonisation

De premières tentatives, encore timides, d'évangélisation voire de colonisation accompagnèrent ces campagnes de consolidation des confins slaves. La création en 831/833 de l'archevêché de Hambourg avec un ressort à se tailler en terre païenne, confié à Ansgar (Anschaire), qui au cours des années précédentes avait conduit des missions au Danemark et en Suède, manifestait une volonté d'apostolat dans le Nord-Est. D'ailleurs Ansgar reçut à Rome en 832 du pape Grégoire IV les pouvoirs de légat du Siège apostolique, non seulement dans toute la Scandinavie, mais aussi dans « le pays des Slaves ». En fait, le nouvel archevêque fut bien incapable d'assurer sa mission, sans moyens dans un pays sûr et menacé par les invasions scandinaves⁶.

Vers le Sud-Est, c'est l'Église bavaroise qui, à la suite de l'avance des armes franques, fit pénétrer le christianisme

chez les Slovènes. Le diocèse de Passau s'étendit en direction de l'Est. L'Église de Salzbourg poussa dès le VIII^e siècle ses missions en *Karantania*⁷ où le prince slave converti Pribina fit construire une église à Nitra (vers 830) et plus tard une autre à Moosburg (Zalavár, *h*) sur les rives du lac Balaton (850)⁸. Au Sud de la Drave, l'évangélisation fut conduite par le patriarche d'Aquilée.

Dans ces mêmes pays danubiens et alpins, une première colonisation commença dans le cadre de vastes domaines donnés par les Carolingiens aux églises et aux abbayes bavaoises. L'exemple avait été montré en 777 par le duc Tassilon qui fonda l'abbaye de Kremsmünster, dotée de vastes forêts⁹. Durant le règne de Louis le Pieux, son fils Louis, roi de Bavière, confirma des donations faites par Charlemagne après la conquête de la « terre » des Avars et fit lui-même une série de concessions, soit en pays avar soit en *Sclavania*, aux abbayes d'Altaich et Herrieden (notamment à Melk), et aux églises de Ratisbonne, Passau et Salzbourg (à Ybbs et en Carinthie) entre 830 et 837. Colonisation encore ponctuelle, doit-elle être considérée comme un prélude ou comme la première manifestation du mouvement de colonisation vers l'Est ?¹⁰

Politique orientale de Louis le Germanique

Il était donné à Louis, devenu roi de *Francia orientalis*, de mener avec énergie et succès du moins dans la première partie de son règne, une plus active politique orientale. Les relations avec les Slaves du Nord y tinrent une place relativement peu importante. Deux expéditions, en 844 et 846, contre les Obodrites et les tribus de l'Elbe inférieur, deux autres, en 851 et 856 contre les Sorabes, semblent avoir maintenu ces peuples sous une autorité théorique. Mais face aux Sorabes, on trouve dès 849 un *comes et dux Sorabici limitis*, et surtout Louis le Germanique donna en 852 le commandement supérieur de l'ensemble des confins saxons et wendes au comte Liudolf, déjà chargé de la marche de Danemark. En 866, à sa mort, ce Liudolf est appelé *comes a septentrione* et même *dux orientalium Saxonum* ; c'est de ce lieu que sortira la maison royale, puis impériale de Saxe. La réunion des sièges de Hambourg et de Brême (864) et la confirmation par le pape Serge III à l'archevêque Adalgar (888-909) de la mission dans les pays du Nord renforcèrent cette orientation¹¹.

Du côté des pays tchèques, la formation d'un nouvel État et la concurrence pour la christianisation ouvrirent une phase plus mouvementée. En effet, alors qu'en Bohême plusieurs petits princes continuaient à se partager l'autorité, un chef du moyen Danube nommé Moimir avait réussi vers 830-836 à regrouper sous sa direction les tribus de la Moravie du Sud et de la Slovaquie occidentale et à étendre son pouvoir à une partie de la plaine hongroise. La formation de cette Grande Moravie, comme autrefois celle de l'État de Samo, pouvait inquiéter le roi de Germanie. Aussi, bien qu'en 845 une quinzaine de chefs tchèques soient venus recevoir le baptême à la cour de Louis à Ratisbonne, celui-ci déclencha l'année suivante une attaque contre Moimir et lui substitua un de ses neveux, chrétien, Rastislav, qu'il croyait plus docile. En réalité, le nouveau prince s'efforça aussitôt de réunir à son état les Tchèques et la principauté de Pribina et de s'affranchir de la tutelle franque. Une nouvelle expédition allemande en 855 le contraignit à la soumission. Mais alors qu'une mission bavaoise avait déjà essaimé en Slovaquie, Rastislav aurait fait appel à Byzance pour évangéliser les populations tchèques et moraves : ce fut le mission des deux Grecs de Salonique, Cyrille et Méthode, qui arrivèrent en Moravie en 863 et accomplirent leur œuvre avec succès. Cette manœuvre pouvait servir, semble-t-il, pour Rastislav à contrebalancer le poids de la tutelle allemande ; en réalité, au moment où la nouvelle province chrétienne paraissait devoir se tourner vers Byzance, les deux apôtres allèrent à Rome pour obtenir la consécration pontificale (867 et 880).

Les confins alpins furent troublés pendant ce temps par un raid bulgare, provoqué par la diplomatie de Charles le Chauve (853). Dès lors, la défense de ces pays frontières du Sud-Est (marche bavaoise, Carinthie, Pannonie) fut confiée en 856 par le roi à son fils Carloman.

Colonisation au Sud-Est

La stabilité de cette période 840-860 a permis la poursuite des premiers efforts de colonisation entrepris à l'époque de Louis le Pieux au-delà de l'Enns. Cette colonisation des confins méridionaux du royaume carolingien oriental a présenté une certaine analogie avec celle de la Septimanie et de la Catalogne dans le royaume occidental : les deux régions avaient été récemment conquises, l'une sur les Avars, l'autre

sur les Maures, et elles étaient presque vidées d'habitants ; pour les coloniser, les terres reprises furent données par le fisc royal en bénéfice à des églises ou à des « vassaux » laïques en autorisant l'occupation des territoires incultes voisins. Louis le Germanique a continué à favoriser l'abbaye d'Altaich dans l'Ennswald (863), l'Église de Salzbourg à Gurk en Carinthie et dans la vallée de la Lafnitz, affluent de la Raab, en Styrie (864) ; un chanoine de Passau reçut un domaine au pied du Wienerwald, un fidèle laïque des possessions dans l'Admonttal en Styrie (859)¹². Les colons furent soit des habitants des Alpes sclavoniques, soit des Bavarois. Cette colonisation du milieu du IX^e siècle s'est avancée sur le Danube jusqu'à la Raab et dans les vallées des Alpes surtout dans des sites de hauteur qui ont ensuite mieux résisté à la tourmente hongroise que les habitats de vallée. Le diplôme de 864 pour l'Église de Salzbourg est tout à fait caractéristique de ce type de peuplement : dans une clairière essartée, prête pour le labour, huit *Hufen* (manses) sont donnés pour l'installation d'un village ainsi que la forêt alentour un mille à la ronde¹³.

La débâcle germanique

La seconde partie du règne de Louis le Germanique, à partir de 861-863, marquée par des difficultés internes et par les soucis de la politique occidentale, a vu la pression germanique faiblir aux frontières de l'Est et du même coup l'initiative offensive passer aux peuples slaves.

Dès 858, Louis le Germanique avait dû expédier aux « frontières » de l'Est, trois armées : une conduite par son fils Carloman contre Rastislav ; l'autre sous Louis le Jeune contre les Obodrites ; la dernière avec le duc Thaculfe contre les Sorabes. Mais la régression commença surtout en 861 par la révolte de Carloman, qui lia partie avec Rastislav ; la rébellion dura jusqu'en 863-864 où le roi, vainqueur, confia le commandement de la marche du Sud-Est, enlevé à son fils, au marquis de Carinthie Gundachar et força Rastislav dans sa place forte de Devin, sur le Danube. Cependant Carloman ne tarda pas à se réemparer de la région que son père dut lui reconnaître en partage, avec la Bavière, en 865. La Moravie, à la suite de ces événements, échappa presque totalement à l'emprise germanique. Le

successeur de Rastislav, Svatopluk (870) finit par accepter à la paix de Porchheim (874), le paiement d'un tribut annuel. Mais les Obodrites et les Sorabes passèrent eux-mêmes à l'attaque en 862, 869 et 874.

La fin du siècle fut catastrophique pour les fils du Germanique et les derniers Carolingiens orientaux. Un nouveau soulèvement de la Bavière, cette fois contre Carloman, permit à Svatopluk d'envahir l'Ostmark et la haute Pannonie (882/884). A la faveur de la faiblesse du royaume carolingien, les Moraves soumirent la Bohême et étendirent leur influence sur les Slaves de l'Elbe et jusqu'à la Vistule. Après 887, les incursions slaves devinrent annuelles, tant au Sud-Est que sur la Saale et sur l'Elbe. Svatopluk refusa de renouveler au roi Arnulf la soumission qu'il avait encore prêtée à Charles le Gros.

Les Hongrois

L'Empire morave ne résista pas, cependant, aux coups des nouveaux envahisseurs orientaux, les Magyars : encore un peuple des steppes, de langue finno-ougrienne avec des genres de vie turcs, qui, sous la pression des Petchénègues, avait quitté son habitat du Nord de la mer Noire en direction de Kiev et des passes des Carpates. En de nombreux raids de pillage, en 905-906, les Magyars disloquèrent l'État morave affaibli par les querelles des fils de Svatopluk (mort en 894), et, de là, se jetèrent sur la Thuringe et sur la Bavière. Le margrave de Bavière Liutpold essaya, avec les princes ecclésiastiques de Salzbourg et de Freising, d'enrayer cette avance ; il trouva la mort dans la bataille, près de Presbourg (Bratislava) le 4 juillet 907. Une armée que le jeune roi Louis conduisit lui-même fut taillée en pièces près d'Augsbourg en 910. Dès lors, la défense recula de la Raab et du Wienerwald à nouveau sur l'Enns et la région de colonisation de l'Ostmark fut soumise durant des décennies aux pires dévastations.

Ainsi en 911, à la mort du dernier Carolingien, les Slaves tenaient les zones qu'ils avaient occupées au VIII^e siècle et les Hongrois avaient repris dans le dispositif des peuples de l'Europe centrale la place et le rôle des Avars. Néanmoins, les offensives des Carolingiens jusqu'aux environs de 860 et les débuts de la colonisation vers le Sud-Est avaient tracé une voie et préfiguré la grande aventure du XII^e et du XIII^e siècle.

CHAPITRE IV

LA COLONISATION INTÉRIEURE DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Progrès démographiques

La forte poussée de la population et l'extension de l'occupation du sol dans l'Allemagne occidentale, entre le IX^e et le XII^e siècle, ont été, assurément, en créant, sinon accentuant, un déséquilibre démographique avec les pays slaves, un des facteurs fondamentaux des migrations du XII^e et du XIII^e siècle.

Il est difficile d'apprécier cette croissance en chiffres sûrs¹. Les évaluations globales qui ont été avancées : quelque deux et demi à trois millions d'habitants dans la *Francia orientalis* du IX^e siècle, et sept à huit sous Frédéric Barberousse au milieu du XII^e, ne rendent pas compte d'un réel accroissement en densité, car elles s'appliquent à des territoires d'étendue dissemblables. Quelques sondages, à travers les livres de traditions de Fulda, de Würzbourg et d'autres églises, donnent aux VIII^e-IX^e siècles un excédent masculin et une moyenne de 2,6 enfants présents au foyer de leurs parents, faible moyenne certes, identique à celle qui est aussi constatée alors en *Francia occidentalis*, mais qui pourrait marquer une moyenne bien supérieure si l'on tient compte des filles et du développement des vocations monastiques. Par contre, il a dû y avoir une forte dépression dans la seconde moitié du IX^e siècle. Beaucoup plus symptomatique, en tout cas, est le fait que le nombre de noms de lieux soit passé, dans la région de la Moselle, de 250 vers 900, à 590 vers 1100 et 990 en 1200². Et l'on sent, par là, qu'à

défaut du comptage des hommes, c'est celui des habitats — à travers la toponymie essentiellement — qui peut rendre compte des progrès démographiques du haut Moyen âge ; mais encore, faut-il que cette toponymie soit sous-tendue par de nombreux textes contemporains et que, par conséquent, elle s'inscrive dans une chronologie sûre.

La toponymie des défrichements

Le groupe de noms de lieux le plus typique et le plus sûr à cet égard est celui des noms à suffixes *-rode*, *-rade* ou *-reuth*, suffixes qui désignent en effet, une terre défrichée³. Ils apparaissent en Allemagne moyenne à partir de l'époque carolingienne et plus tardivement en Allemagne du Nord, où, cependant, Hohenrode, près de Brunswick, est attesté dès 896. Quoique plusieurs aient disparu pendant la période des *Wüstungen* du bas Moyen âge, un très grand nombre subsiste encore aujourd'hui. Ces noms dérivent du verbe ancien haut-allemand *riuten*, devenu *reuten* puis *roden*, qui signifie essarter. Suivant les régions, diverses formes dialectales ont prévalu : *-rode* principalement en Basse-Saxe, en Hesse ou encore en Thuringe ; *-rade* en Westphalie et en Rhénanie ; un groupe formé sur le vieux suffixe *-ing* et le suffixe nouveau a donné *-ingerode*, dans le Harz ; *-reuth*, *-reut*, *-ried* ou *-rieth* dans les pays de l'Allemagne du Sud. Le radical de ces toponymes est souvent formé par un nom d'homme, celui du pionnier, ou par un nom de situation topographique, de végétal ou de couleur.

A ce groupe très abondant, peut être réunie toute une série d'autres noms de lieux à suffixes évoquant différents aspects ou méthodes de la déforestation et de la mise en valeur du sol. Ainsi *-schlag* est-il caractéristique de l'abatage des arbres, *-stock* et *-schwand* de cantons réservés à l'abatage, *-brand* de l'écobuage, suffixes qui sont, en général, plus tardifs que les précédents. Mais il faut aussi retenir la série des noms à suffixe *-hagen* qui désignent également un lieu clos qui a été défriché, et par extension un village de colonisation forestière sous le régime juridique dit *Hagenrecht* (Carte 1).

Tous ces toponymes foisonnent dans certaines régions comme la Hesse où l'on a recueilli quelque 400 lieux en *-rode* et 150 en *-hagen*. La période la plus active des défri-

chements attestés par les types *-rode* s'étale de la fin du X^e siècle à la fin du XII^e ; les autres types sont généralement plus tardifs.

Noms d'habitants et de paroisses

Avec les noms de lieux désignant des habitations, tels que ceux à suffixes *-dorf* (village), *-hausen* (groupe de maisons), *-hof* (cour, domaine, exploitation rurale), ou des types de paysage, comme *-wald* (forêt), *-loh* (clairière), *-feld* (champ), *-berg* (mont), *-bach* (ruisseau) et *-stein*, la chronologie est moins rigoureuse. On peut remonter avec ces formations jusqu'au VII^e siècle, mais aussi avoir affaire à des peuplements du XII^e. D'une façon générale, ces dénominations sont plus anciennes dans les régions du Rhin et de Westphalie et elles se sont propagées dans les pays de colonisation intérieure au cours de la période médiévale. Il en va de même pour les noms d'origine ecclésiastique dont certains sont attestés dès le VIII^e siècle, mais qui se sont beaucoup multipliés du X^e au XII^e. Les suffixes *-kirchen* (église) et *-zell* (cella) sont souvent assez anciens, tandis que les formations sur *Münch-* (les moines) ou *Bischofs-* (l'évêque) appartiennent plutôt à la vague des paroisses plus récentes. Quant aux désignations par les saints patrons des églises — bien moins nombreuses qu'en France — elles ne coïncident pas toujours avec les origines du peuplement. La forme locale en *Weih-* (saint) s'est conservée en Bavière ; *Sankt* est en général postérieur et se trouve fréquemment dans des régions de défrichement en relation avec l'activité de certaines abbayes.

L'évolution des finages

Les progrès de la colonisation intérieure ne sont pas seulement observés à travers la toponymie. L'étude, très poussée par les chercheurs allemands des finages (*Flur*) villageois, autrement dit de la morphologie agraire, permet aussi de déceler, dans une certaine mesure, les gains des défrichements médiévaux. Auprès de finages anciens, on distingue des quartiers (*Gewann*) nouvellement gagnés, par exemple au Sud de la Basse-Saxe, dans la région de

Northeim, sous forme de parcelles en lanières courtes (*Kurzstreifenflur*). Dans les régions de grands défrichements apparaissent des groupes de finages « en arêtes de poisson », que l'on verra se multiplier dans la colonisation à l'Est, avec de larges et très longues lanières (*Breitstreifenflur*), du type que l'on appelle *Waldhufen* ou *Marschhufen*, suivant qu'ils sont taillés dans la forêt ou conquis sur les terres basses⁴.

L'apparition d'habitats périphériques, non loin des anciens villages, ou la multiplication dans une région d'un semis de nouveaux habitats à champs ouverts sont également caractéristiques de cette période d'expansion. Ainsi a-t-on montré⁵ que dans le canton de Hofgeismar, en Hesse, à l'Ouest du Rheinhardswald, où vers 500 il y avait à peine 17 villages isolés, avec des finages chétifs, à la fin de la période de colonisation, ici vers 1290, le paysage était couvert par un réseau d'une centaine d'habitats.

Rôle des seigneurs du sol

Cette colonisation intérieure s'est faite très lentement et, évidemment, sans plan. Néanmoins, on a pu distinguer des défrichements paysans, sauvages, et des entreprises locales encadrées plus ou moins par les seigneurs du sol, laïques ou ecclésiastiques. Contre les empiètements paysans sur les forêts furent obligés de sévir les landgraves de Thuringe⁶, et un conflit sanglant eut lieu même dans les montagnes helvétiques entre l'abbaye bénédictine d'Einsiedeln et les gens de Schwyz au sujet des forêts voisines du monastère. Mais, le plus souvent, pour préparer le sol ou attirer les colons, l'intervention des seigneurs était nécessaire. En pays marécageux, il fallait prendre l'initiative de creuser des canaux et de construire des digues ; en région forestière, le défrichement exigeait matériel et main-d'œuvre, et l'on a abandonné l'idée que, même dans les premiers temps du Moyen âge, le déforestation ait eu lieu par le feu. Un rôle moteur dans cette action colonisatrice a été parfois joué par la royauté, plus souvent par l'Église, notamment, on le verra, par l'abbaye de Lorsch et par les anciennes abbayes de la Forêt Noire et de la Bavière, ensuite par les nouvelles congrégations du XII^e siècle.

L'essaimage cistercien est par lui-même symptomatique⁷. Issus de Morimond, en Lorraine, les moines blancs installés d'abord dans les pays rhénans et en Franconie à Altenkamp (1125), Ebrach (1127), Althenburg (1133) et Eberbach (1135), se portèrent rapidement dans des sites où les attendaient une activité pionnière, comme Walkenried au pied du Harz (1129), Volkenrode dans le haut pays de la Werra (1131) et Waldsassen dans les solitudes forestières des confins de la Bohême (1133) — jalons jetés, d'ailleurs, pour une avance extraordinaire dans toutes les directions de l'Est. En-deçà de l'Elbe, de la Saale et du Böhmerwald, il y avait aux environs de 1200, quelque cinquante abbayes cisterciennes, relayées, dans les mêmes régions mais aussi en Westphalie et en Bavière, par une vague de quelque soixante-dix établissements de Prémontrés. Par leurs granges et leurs « cours », tous ces établissements ont beaucoup contribué à la mise en valeur du sol de régions ingrates, même s'ils n'ont pas toujours été des pionniers⁸.

Bavière

En Bavière, l'œuvre de colonisation qui avait déjà progressé à l'époque carolingienne, a pu reprendre après l'arrêt des invasions hongroises dans la seconde moitié du X^e siècle⁹. Sur le plateau, on extirpe alors les grandes sylves entre les vallées (Ebersberg au Sud-Est de Munich, Vogtareuth, Geisenfeld), de nombreuses localités avec le suffixe *-reut* apparaissent, et il semble qu'à la fin du XII^e siècle la forêt ait reculé à peu près jusqu'à sa limite actuelle. La pénétration dans les Préalpes et dans le massif alpin a été moins rapide : les défricheurs de la région de Bayerisch Zell furent obligés de renoncer à leur entreprise au milieu du XI^e siècle¹⁰. Un sérieux appoint fut fourni au XII^e par les monastères de Berchtesgaden, Benediktbeuern, Schlehdorf et par l'Église de Salzbourg. Une œuvre parallèle a été entreprise dans le Nordgau bavarois, au Nord du Danube, en bordure de la forêt de Bohême et dans les vallées de la Regen et de la Naab, par les abbayes de Niederaltaich, Ensdorf, Michelfeld, Reichenbach et Waldsassen, ainsi que par une série de petits ministériaux¹¹. Cependant, la pénurie des sources

laïques cache en général la part prise par la noblesse terrienne à cette œuvre de colonisation.

Forêt Noire

Un pareil travail continu de plusieurs générations a porté les défrichements jusqu'aux sommets de la Forêt Noire au XII^e siècle¹². Les points de départ ont été les possessions des abbayes périphériques, Hirsau au Nord, Sankt-Blasien et Sankt-Georg au Sud, mais aussi d'établissements plus lointains comme Rheinfelden, Reichenau et Saint-Gall. L'érection de l'abbaye bénédictine de Sankt-Peter en 1093 par Berthold de Zähringen, et de celle de Sankt-Märgen vers 1120 sous l'avouerie des comtes de Hohenberg ont beaucoup contribué à la mise en valeur du centre du massif. En fait, la participation des seigneurs laïques a été plus grande qu'il n'apparaît, car ce sont eux qui ont donné aux établissements monastiques les terres à coloniser, notamment dans les vallées de la Wiese, de la Dreisam, et de la Kinzig. Mais cette colonisation s'est peu faite par des communautés de paysans libres, et elle n'a guère donné lieu à la constitution d'importants villages : l'habitat qui en est résulté a pris presque partout la forme de hameaux (*Weiler*) ou d'exploitations isolées (*Einzelhöfe*). Néanmoins, le monastère de Lorsch avait entrepris dès la fin du VIII^e siècle une colonisation villageoise en Odenwald sous la forme de petits *Waldhufendörfer*¹³ et vers 1050, l'abbaye d'Amorbach installa aussi dans le même massif des *Reihendörfer* avec une structure de parcelles allongées et au XII^e siècle une série de *Waldhufendörfer*¹⁴.

L'Allemagne moyenne

Il semble que, dans l'ensemble méridional, les hauteurs du Jura souabe et franconien aient moins attiré les colons que les plateaux subalpins et la Forêt Noire. Les grands villages-rue (*Strassendörfer*) des pays du Neckar ne sont souvent que des formes secondaires, développées à partir de

petits habitats médiévaux¹⁵. Par contre, on retrouve un exemple typique de région d'expansion du peuplement dans le Taunus¹⁶ : les toponymes en *-heim* d'ancienne colonisation se répartissent uniquement sur son pourtour et ne dépassent guère la ligne de 200 mètres d'altitude ; la couche des habitants des débuts de la colonisation médiévale en *-hausen* pénètre dans les vallons et s'élève jusqu'à 300-400 mètres ; le groupe des noms de défrichement en *-rode* ou *-scheid* se situe dans les hauteurs jusqu'à 500 mètres. Ce groupe de formation en *-scheid* s'est d'ailleurs très répandu à la même époque dans tous les autres hauts plateaux des massifs rhénans, Siegerland, Hunsrück et Eifel.

Dans les autres régions de l'Allemagne moyenne, massifs et bassins de Hesse, Thuringe et Harz, c'est aussi aux altitudes intermédiaires que s'est portée la colonisation médiévale. La royauté saxonne, qui avait une grosse partie de ses domaines dans ces pays, a favorisé cette colonisation, ne serait-ce que par la création de ces *agrarii milites* qu'Henri I^{er} chargea de l'approvisionnement des ouvrages fortifiés qu'il fit construire sur les confins de la Saxe et de la Thuringe¹⁷. Dans le bassin de la Fulda, la vieille abbaye de Fulda et l'abbaye de Hersfeld ont joué un rôle directeur au Nord-Ouest du massif du Rhön, l'activité des défricheurs atteignit son plus haut point entre 1120 et 1160. Au Nord de la Thuringe et autour du Harz, ce sont surtout les Cisterciens qui intervinrent : Pforta, Michaelstein, Riddagshausen, Amelungsborn et principalement Walkenried et sa fille Sittichenbach. Outre la constitution de granges forestières, la grande œuvre de l'abbaye de Walkenried a été l'assèchement et la colonisation des marais de la dépression située au Sud du Harz, Obere Riet et Untere Riet, devenue grâce à eux, la Goldens Aue, c'est-à-dire les « prairies d'or » (v. 1144-1180). Pour drainer cette région et la mettre en valeur, l'abbaye fit appel à des colons hollandais qui formèrent des villages du type *Marshhufendorf* (Martinsrieth, Katharinnenrieth, Nicolausrieth)¹⁸.

Dans toute cette vaste région, la toponymie du défrichement est particulièrement dense. Les villages sont cependant assez souvent inorganiques, sauf dans les forêts de Thuringe et le pourtour du Harz, dont les sommets restèrent d'ailleurs peu peuplés.

L'Allemagne du Nord

Les plaines de l'Allemagne du Nord ont connu, elles aussi, une pareille expansion rurale tant dans les zones de contact avec les massifs anciens que dans les pays marécageux des grands estuaires. Un groupe de colonisation du type *Hagendorf* a gagné des terres de part et d'autre de l'Enns supérieur et dans les comtés de Schaumburg et de Lippe¹⁹; les Cisterciens de Loccum ont favorisé la mise en valeur des marais de la Steinhuder Meer, des essarts du Grindelwald et des collines au Sud de Hanovre, où les évêques de Hildesheim ont également installé des Flamands. D'autres conquêtes des XII^e et XIII^e siècles ont été faites encore au Nord de Hanovre et dans les *Mooren* de l'Aller²⁰. De même, des gains de terre eurent lieu avant le XIII^e siècle dans le Geest de Frise orientale. Quant à la colonisation de la vallée inférieure du Weser et des basses terres côtières de la mer du Nord, on verra qu'elle s'est inscrite dans l'essor des migrations hollandaises du XII^e siècle qui ont prélué au grand mouvement vers l'Est.

La croissance urbaine

La poussée de la population des vieux pays allemands s'est concrétisée par ces vastes et spectaculaires efforts de colonisation. Mais la croissance des villes anciennes, la formation de nombreux peuplements de marchés (*Marktsiedlungen*) et celle de villes nouvelles témoignent de la même vigueur démographique²¹.

Les anciennes cités ecclésiastiques ont vu au X^e et au XI^e siècle se constituer sous leurs murs des bourgs d'artisans et de marchands qui accrurent leur superficie habitée. A Mayence, une nouvelle enceinte atteint le Rhin dès la fin du X^e siècle; à Trêves, le faubourg se forme à l'Ouest de la Domstadt où l'archevêque Henri avait fondé un marché en 958; à Ratisbonne apparaît au XI^e siècle un *pagus mercatorum*, bientôt englobé par un nouveau mur jusqu'au Danube. C'est surtout Cologne qui s'agrandit, d'abord du Rheinvorstadt, puis des bourgs Nord et Sud, autour de Sankt-Ursula et de Sankt-Georg, murés dès 1106. De même, sous les murs de la petite cité épiscopale de Hambourg, on verra qu'un *vicus* d'artisans et de marchands, se

blottit après la tourmente normande du milieu du IX^e siècle (*III. I*).

Entre Rhin et Elbe²², le siège épiscopal de Würzburg, fondé en 742, a grandi autour du Domberg et, au XII^e siècle, de part et d'autre du Main²³. Erfurt, créé à la même époque, voit aussi se développer au XII^e siècle un bourg marchand sur les rives de la Gera. Merseburg apparaît au X^e siècle, avec un mur qu'Henri I^{er} fit construire autour de l'agglomération des rives de la Saale et du monastère Sankt-Peter. Enfin, à Magdebourg, le *mercatus* voisin du port de l'Elbe réuni au palais et au nouveau siège épiscopal (962-968) fut l'amorce du développement urbain²⁴.

La concession d'un privilège de *markt*, comme à Trêves ou à Magdebourg (965), n'était certes pas la fondation d'une ville. Ce « marché » avec son immunité, son contrôle, sa police, son péage, parfois sa monnaie, pouvait aussi bien être greffé sur une ancienne cité, un château, une abbaye, un village seigneurial quelconque que créé en un lieu favorable aux transactions commerciales; et il ne s'agissait pas, dans le principe, de constituer une nouvelle agglomération. Mais les lieux de marché (*Marktorte*) ont matériellement retenu les marchands, il s'y est souvent élevé une église et constitué un noyau de peuplement permanent. Ainsi, plusieurs « marchés » sont-ils, entre X^e et XII^e siècles, devenus des villes, tandis que d'autres n'ont pas dépassé le stade de simples lieux d'échange. Parmi les plus anciens de ces *Marktorte* qui ont plus ou moins prospéré, il faut citer Meppent (946) et Wiedenbrück (952) en Westphalie et surtout Kassel (950). Et l'on mesurera l'importance de ce mouvement en dénombrant de 2 à 300 de ces « peuplements » jusqu'au début du XII^e siècle.

Le passage du *markt* à la ville proprement « fondée » s'est joué au début du XII^e siècle. Radolfozell, à l'extrémité Nord-Ouest du lac de Constance, en a été une des premières manifestations par la concession vers 1100 de son marché doté d'un embryon de lotissement. Mais quelques années après, Conrad de Zähringen, par le privilège de 1120, en constituant un *markt*, en y distribuant à un groupe de marchands des parcelles à bâtir et en accordant un « droit » aux futurs habitants, a fait de Fribourg en Brisgau le prototype des nouvelles villes de fondation²⁵. Sur cette lancée, les Zähringen ont poursuivi à Villingen, à Rottweill, à Neunburg une politique de créations. En Bavière, c'est le duc

Henri qui a suivi l'exemple par la fondation du *Markt* et du lotissement de Munich en 1157-1158. Cependant, le temps des villeneuves planifiées (*planmässig*) n'a vraiment commencé de ce côté-ci de l'Elbe qu'avec Hannoversch Münden (1183)²⁶ et Lippstadt en Westphalie (vers 1185), et ne s'est amplifié qu'au XIII^e siècle (*Ill. 2*).

Il semble donc, tant par l'intense travail de mise en valeur du sol que par cette poussée des villes, que le maximum de la pression de la population dans la vieille Allemagne ait été atteint au XII^e siècle. Au début du siècle d'ailleurs, la surpopulation était ressentie par Otton de Bamberg qui exhortait ses contemporains à la vie monastique « parce que les hommes s'étaient mis à pulluler à l'infini ». Les excédents de la population rurale sont allés pour la plupart vers les villes et les marchés. Mais les vastes horizons de l'Est, au-delà de l'Elbe, de la Saale puis de l'Oder, s'ouvraient aussi à leur quête colonisatrice en avant.

CHAPITRE V

FLUX ET REFLUX DES ENTREPRISES ORIENTALES DES EMPEREURS SAXONS ET FRANCONIENS

Les événements de l'histoire mettent au premier plan de la poussée allemande orientale durant les X^e et XI^e siècles, c'est-à-dire sous les dynasties saxonnes et franconiennes (919-1125), des entreprises militaires, entreprises qui ont connu, d'ailleurs, un sort plus ou moins heureux et durable. Il n'est pas douteux qu'alors, précédant la colonisation du sol, des guerres offensives ou défensives, des conquêtes territoriales, des interventions en pays slaves, une lutte d'équilibre avec les États polonais et hongrois naissants ont absorbé une grande partie de la politique des rois et des empereurs. Quoique souvent contrariée par les événements intérieurs et par le rythme de la grande politique italienne et impériale, elle a cependant aligné des forces militaires considérables. Si les gains territoriaux n'ont pas été en définitive très positifs, elle a consolidé peu à peu des bastions et des zones d'influence au-delà de l'Elbe et créé des relations et des conditions favorables à la formation des courants de peuplement.

L'offensive à l'Est d'Henri l'Oiseleur

L'accession au trône en 919 de la famille de Saxe a été le signal d'un renouveau offensif contre les Slaves¹. Après

l'effondrement carolingien, on pouvait se demander au début du X^e siècle si la ligne Elbe-Saale-Enns pourrait encore être tenue contre la pression des Slaves et des Magyars. Sur ce terrain, comme sur d'autres, Henri I^{er} l'Oiseleur, petit-fils de Liudof, duc de Saxe, a donné une réponse et a tracé une ligne politique d'avenir à son fils Otton et à ses successeurs.

A l'avènement d'Henri, le péril hongrois était néanmoins plus pressant que le danger slave. En 912, les Hongrois avaient dévasté la Souabe et la Franconie ; en 913, revenus en Souabe et en Bavière, ils avaient cependant subi un échec violent sur l'Inn ; en 915, la Thuringe et la Saxe avaient été pillées ; en 917, l'avance magyare avait même atteint la Lorraine, en détruisant Bâle et dévastant l'Alsace au passage. Malgré son courage, le roi Conrad (911-918), souvent réduit aux faibles ressources de son duché franconien, s'était laissé déborder par ces invasions annuelles.

Peu de temps après l'élection d'Henri I^{er}, en 919, les Hongrois poussèrent une offensive en Saxe même où ils firent de nombreux prisonniers. En 924, une nouvelle invasion dévasta l'Allemagne et l'Italie sans que le roi puisse intervenir. Enfin, en 926, ce fut la grande ruée qui bouleversa encore l'Italie, toute l'Allemagne et la Lorraine. Cependant, Henri put obtenir, dans d'heureuses circonstances, une trêve de neuf ans contre le paiement d'un tribut. Il mit alors à profit ce répit pour prendre des mesures défensives, sinon dans tout le royaume, du moins sur les confins orientaux et thuringeois de son duché de Saxe : elles consistèrent, d'une part, en la construction d'ouvrages fortifiés² et, de l'autre, en la levée générale et le développement de la cavalerie saxonne. Parmi ces « châteaux », les palais royaux de Grona et de Werla, peut-être Dahlum, les abbayes de Corvey, de Gandersheim, de Quedlinbourg, de Duderstadt, de Nordhausen, les places de Merseburg et de Meissen, ont formé une sorte de réduit autour du Harz et sur la Saale et l'Elbe, tant contre le péril hongrois que les menaces slaves.

Aussi lorsque pendant l'hiver 932-933 un nouveau raid magyar fondit sur la Saxe, après que le roi eût refusé le paiement du tribut, Henri put-il le contenir et le repousser victorieusement en un lieu dit Riade³ sur les rives de l'Unstrut, affluent de la Saale, en Thuringe (15 mars 933). Des contingents de tout le royaume avaient répondu à son appel ; même si cette victoire ne fut pas décisive, elle avait

ainsi réuni pour la première fois des forces de tous les duchés pour la défense commune et elle avait démontré l'efficacité de la lourde cavalerie allemande.

Mais pendant le répit des attaques asiatiques, Henri l'Oiseleur avait déjà amorcé de vigoureuses actions contre les Slaves. La lutte était inégale entre la nouvelle cavalerie et des peuples qui combattaient le plus souvent à pied. Au printemps 928, furent lancées deux attaques sur les Havelanes et les Daleminzes : la place forte des premiers, Brennaburg (Brandenburg), et le refuge des seconds, Gana⁴, furent détruits, leurs habitants massacrés ou emmenés comme esclaves. Au printemps suivant, le roi accompagné par le duc de Bavière se jeta sur la Bohême du duc Wenceslas, fils de Wratislas, qui fut contraint au paiement d'un tribut ; Wenceslas resta ainsi « fidèle » jusqu'à sa mort, assassiné par son propre frère Boleslas en 935.

Contre les peuples du Nord, Henri I^{er} chargea de la défense de la frontière et des opérations offensives sur les margraves Bernhard et Thietmar. La prise de la place forte de Lenzen, sur la rive droite de l'Elbe, face au Hôhbeck, en 929, fit courber la tête aux Wilzes. Enfin deux autres expéditions contre la grande place forte et refuge de Liubusua en Basse Lusace (932)⁵, et contre les tribus de l'Ucker (934) achevèrent la « soumission » de l'ensemble des Slaves de l'Elbe.

Dans tout cela, il s'agissait moins de conquêtes que d'opérations destinées, comme au temps de Charlemagne, à faire respecter tant par les Hongrois que par les peuples slaves, les « frontières » du royaume. Le tribut ou cens annuel (bétail, fruits, miel, métaux précieux) n'avait pas de signification « vassalique », mais était l'acceptation d'une supériorité et d'un droit de surveillance exercé par les comtes de la frontière, les margraves. Henri compléta d'ailleurs ce dispositif, toujours en 934, par la soumission du royaume danois de Knuba et la création d'une marche face à lui entre l'Eider et la Schlei. Aux alentours de 936, la situation, critique vingt ans auparavant, était redressée à l'Est du royaume.

Otton le Grand, les Hongrois et les Slaves

Comme son père, Otton I^{er} (936-973) dut d'abord lutter contre les Hongrois qui mirent à profit les troubles du

début du règne pour réapparaître en Allemagne méridionale et en Saxe (937-938). Le mal ne fut cependant définitivement tranché que plusieurs années après. Une première défaite leur fut infligée par le duc de Bavière Berthold en août 944 à Wels sur la Traun ; puis son successeur Henri les vainquit par deux fois en 948 et en 950. Enfin, après la fin de la grande révolte fomentée par son fils Liudolf, Otton frappa lui-même le coup décisif.

Après avoir pillé une fois de plus la Bavière, les Hongrois assiégeaient Augsbourg, défendue par son évêque Ulrich. Pour sauver la cité, le roi appela des contingents de Franconie, de Souabe, de Bavière et de Bohême ; Saxons et Lorrains restèrent en grande partie dans leur région pour ne pas dégarnir les fronts slaves et occidentaux. A l'approche d'Otton, les Magyars levèrent le siège et se retirèrent dans la plaine du Lech, au Sud de la ville. L'attaque allemande se porta contre eux en huit colonnes, par des voies différentes. Les Bohémiens de Boleslas furent surpris dans leur manœuvre ; mais les Franconiens et le duc Conrad le Roux qui tomba dans la mêlée, rétablirent la situation, Otton combattit lui-même vigoureusement à la tête de ses Saxons. Le soir du 10 août 955 Augsbourg était dégagée et le lendemain les Hongrois, en déroute, furent taillés en pièces. Cette victoire impressionna vivement les contemporains : toutes les chroniques s'en font l'écho et celle de Widukind de Corvey en a popularisé toutes les péripéties⁶. Tous ont eu le sentiment immédiat que le grand roi avait débarrassé l'Occident d'un terrible cauchemar.

Les Slaves et les Danois, courbés par Henri l'Oiseleur, ne furent pas moins être à nouveau combattus. En 939-940, le roi se tourna encore contre les Havellanes. En 950, ce sont les Tchèques qui tentèrent de s'affranchir du tribut : une grande expédition d'Otton en Bohême obligea Boleslas à renouveler sa soumission et à promettre l'aide militaire — ce qu'il fit en 955. Néanmoins, mettant aussi à profit les embarras intérieurs du roi, les Obodrites, puis, de proche en proche, tous les peuples d'entre Elbe et Oder se soulevèrent, ne refusant pas le tribut mais rejetant la soumission qu'Otton entendait plus pesante que son prédécesseur.

Aussitôt après sa victoire sur les Hongrois, le roi accourut donc en Saxe, et, avec le margrave Gero, envahit le pays des Obodrites. Le combat s'engagea sur la Raxa (auj. le Recknitz) en Mecklembourg le 16 octobre 955. Le margrave réussit à jeter trois ponts sur la rivière et à déloger les Slaves qui s'étaient retranchés derrière elle. Le chef obodrite

Stoinef fut mis à mort et les survivants du désastre furent poursuivis jusqu'à l'Oder⁷. Deux autres expéditions nettoyèrent durant les années suivantes le pays de la Havel. Les deux victoires défensives de 955 ont marqué le point culminant de la fortune militaire d'Otton le Grand à l'Est, et elles ont été pour beaucoup, on le sait, dans la préparation psychologique qui a abouti à la restauration de l'Empire en 962. En tout cas, un tournant s'amorçait qui de la conception défensive en-deçà de la « frontière » allait porter cette défense au-delà, autrement dit ouvrir la voie aux conquêtes territoriales.

Nouvelles perspectives orientales : les marches

Henri I^{er} avait donné le commandement de la frontière de la Saale au comte Siegfried et celui de l'Elbe moyen à Bernhard. Dès 937, Otton avait confié le premier à Gero, dont on a vu les exploits, et il avait confirmé dans la garde de l'Elbe du Nord le margrave Hermann Billung. Gero était un homme nouveau qui jusque-là avait administré le petit comté de Bode, au Sud de Magdebourg, tandis qu'Hermann appartenait à une des plus importantes lignées saxonnes, possessionnée en Saxe et en Thuringe, principalement dans la basse vallée de l'Elbe où il avait construit le château de Lünebourg. En fait, Hermann fut beaucoup plus que margrave du Nord : à plusieurs reprises, Otton en fit son lieutenant en Saxe, voire dans tout le royaume, et lui conféra finalement le titre ducal dans la partie septentrionale du duché, où les Billung se comportèrent comme de véritables ducs « nationaux » jusqu'à l'extinction de leur famille en 1106.

A la mort de Gero (20 mai 965), le pays récemment conquis au-delà de l'Elbe fut divisé en six marches confiées à des personnages éprouvés. La marche du Nord saxonne, région des Havellanes et de l'actuel Brandebourg, alla à Thierry qui y avait déjà combattu. Au Sud de celle-ci, du Nord de la Thuringe à la Lusace, la marche de l'Est saxonne (Ostmarkt) fut donnée au margrave Hodo. Plus au Sud, dans les pays slaves entre la basse Saale et l'Elbe, Otton installa Thietmar, neveu de Gero et gendre d'Hermann Billung. Enfin, trois petites marches furent taillées autour de Merseburg, Zeitz et Meissen, avec comme mar-

graves Gunther, Wigger et Wigbert. Misnie et Lusace étaient les clefs de voûte de ce système de défense avancée tournée vers la Bohême et la Pologne. A l'intérieur de ces marches, des places furent fortifiées, avec autour d'elles des districts de surveillance (*Burgwarde*), ainsi Rochlitz et Colditz sur la Mulde, Grimsleben, Havelberg et Brandenburg. Il s'en faut, cependant, que cette organisation ait toujours contenu l'agitation des chefs slaves et assuré la paix à la nouvelle frontière. Ainsi, Wagriens et Obodrites en étant venus aux mains, les premiers appelèrent Hermann Billung, les seconds trouvèrent appui chez un comte saxon rebelle Wichmann ; celui-ci en profita pour se jeter à l'Est sur la place commerciale de Wollin, aux bouches de l'Oder, et contre le duc de Pologne Miesko (967). Ainsi en 972 le margrave Hodo franchit-il l'Oder, mais il fut sévèrement repoussé par le même Miesko, près de Zehden (*Carte 2*).

Vers le Sud-Est, pendant la débâcle carolingienne et sous les coups des Hongrois, les marches alpines s'étaient volatilisées en une série de petits noyaux de résistance (Carinthie, Pettau, Krain, Sann) ; après le Lechfeld, ils furent à nouveau reliés au duché de Bavière qui avait aussi reçu dès 952 la marche de Vérone, avec le Trentin, et la marche de Frioul, avec l'Istrie. Mais, profitant de la dangereuse révolte de son cousin Henri le Querelleur de Bavière en liaison avec Boleslas de Bohême, Otton II fit de la Carinthie et des petites marches frontalières un duché séparé qu'il inféoda au bavarois Henri le Jeune (974-976).

Quant à l'ancienne Ostmarkt bavaroise sur le Danube, Otton I^{er} la confia d'abord au margrave de Ratisbonne, Burkhard. Mais après la révolte du Querelleur, Otton II procéda aussi à une réorganisation. En 976 apparaît alors, comme possesseur de la marche, le margrave Liutpold (ou Léopold). C'était un comte du Donaugau, dont le frère était lui-même comte de Nordgau bavarois, et qui était originaire de la région de Schweinfurt en Franconie. Il avait combattu contre les Hongrois. Il était prêt à reprendre les combats frontaliers : en 985-987, la place de Melk était en effet reconquise⁸. Ainsi commençait la fortune de la maison de Babenberg dans ce pays que l'on commençait à dénommer tout court *Ostarrichi*, c'est-à-dire l'Autriche⁹.

Les évêchés

Prince chrétien, Otton le Grand aurait manqué à son devoir s'il n'avait aussi lancé en direction des pays de l'Est, encore païens, un faisceau de centres d'évangélisation ; ce faisant, il donnait d'ailleurs bonne conscience à sa politique conquérante. Trois évêchés furent créés en 948 chez les Slaves du Nord : Stargard-Oldenburg, chez les Wagriens et les Obodrites, rattaché à la province de Brême-Hambourg ; Havelberg et Brandenburg chez les Wilzes et les Havellanes, rattachés à la lointaine métropole de Mayence.

Cependant, la pièce maîtresse de cette politique fut l'érection de l'archevêché de Magdebourg avec une vaste juridiction ecclésiastique presque entièrement découpée à l'Est de l'Elbe jusqu'à la Pologne¹⁰. Cela n'alla pas sans difficultés avec l'archevêque de Mayence et avec l'évêque de Halberstadt dans le diocèse duquel se trouvait la nouvelle métropole. Magdebourg avait depuis 937 une abbaye Sankt-Moritz qui affirmait sa vocation missionnaire, et la situation de la petite ville en formation était bien faite pour la tourner vers des tâches orientales. Otton obtint du pape Jean XII dès le lendemain du couronnement impérial de 962, puis de Jean XIII aux synodes de Ravenne de 967 à 958, la création de la nouvelle province. L'église abbatiale devint cathédrale et le premier archevêque fut Adalbert, abbé du monastère de Wissembourg en Alsace. Les évêques de Havelberg et de Brandenburg passèrent sous sa juridiction et en même temps furent consacrés de nouveaux évêques pour Merseburg, Zeitz et Meissen en pays sorabe. Le privilège que le pape accorda à l'archevêque de Magdebourg : la primatie sur toutes les églises allemandes à droite du Rhin et l'égalité avec Mayence, Trèves et Cologne, montre l'importance que l'empereur attachait à cette création (octobre 968). L'on verra, en fait, le rôle qu'a joué Magdebourg dans la christianisation des Slaves nord-occidentaux. On ne saurait cependant oublier que la création de la première église polonaise à Poznan, en 968 aussi, quoiqu'avec comme premiers évêques Jordan et Unger, des Allemands, a assigné d'emblée à son action une limite sujette à discordes, mais voulue par la curie romaine, soucieuse de ménager les jeunes États slaves.

L'historiographie moderne a parfois fait grief au grand empereur du X^e siècle d'avoir montré à l'Allemagne le che-

min de Rome et de l'Italie, en l'entraînant ainsi dans des conflits épuisants où elle aurait oublié son propre destin. Il apparaît pourtant qu'Otton I^{er} a mené avec une vigueur égale une politique impériale et une politique orientale. Les deux premiers saxons ont eu vers l'Est plus que des réflexes de défense ; l'organisation des marches et la création de la chaîne des nouveaux évêchés au-delà de l'Elbe étaient significatives d'une volonté d'expansion à l'Est¹¹. N'est-il pas, d'ailleurs, plus significatif encore que le fondateur du Saint-Empire ait voulu être enseveli dans cette église de Magdebourg qu'il avait créée pour être le poste avancé du germanisme aux portes du monde slave ?

Le recul de 983

Il est vrai qu'apparut avec les règnes d'Otton II et d'Otton III la difficulté à bien mener de front politique universelle et présence orientale. Tout d'abord Otton II parut suivre la ligne tracée par son père : en septembre 975, il entra en Bohême pour installer comme évêque sur le siège épiscopal de Prague dont la création avait peut-être été décidée dès 973, le Saxon Thietmar et pour punir le duc Boleslas II de son intervention en faveur du duc de Bavière révolté. Mais les Tchèques ripostèrent en venant piller Passau et l'abbaye de Niederaltaich, et Thietmar ne put pas entrer dans son diocèse. Une nouvelle expédition eut lieu l'année suivante, sans plus de succès, et cette fois les Tchèques portèrent leur riposte sur Zeitz dans la marche sorabe.

Mais quand Otton II entreprit son grand voyage d'Italie et subit devant les Byzantins et la cavalerie sarrasine la mémorable défaite de Cap Colonne (15 juillet 982), le monde slave se mit à bouger. Les Obodrites et les Liutices s'agitèrent les premiers en 980 contre l'oppression du margrave Thierry, dit le chroniqueur Thietmar de Mersebourg, contre les exigences du duc Bernhard de Saxe, ajoute Adam de Brême. Puis en 982-983, ce fut la tempête sur des frontières sans défense. Les Liutices et les Havellanes détruisirent les deux évêchés de leur région ; les garnisons de Havelberg et du Brandebourg furent massacrées. Les Obodrites, conduits par leur prince Mstivoj, passèrent l'Elbe jusqu'en pays saxon où ils incendièrent le monastère de Calbe sur la Milde. Enfin pendant l'été 983, Magdebourg

fut menacé. Le margrave Thierry réussit à conjurer le danger sur la ville, mais il dut abandonner tous les châteaux au-delà de l'Elbe.

La mort de l'empereur (7 décembre 983) et l'avènement d'un enfant de trois ans, donnèrent un nouvel aliment à la révolte. Les Sorabes se mirent de la partie. Mstivoj en liaison avec les Danois lança un nouveau raid de pillage jusqu'à Hambourg. Les évêques de Oldenbourg, de Schleswig, ainsi que ceux des sièges danois de Ribe et de Aarhus furent chassés à leur tour. Durant les années suivantes, les margraves Bernhard de Saxe, Thierry (mort en 985), Hodo, Rikdag à Meissen, multiplièrent leurs efforts pour sauver la situation. Heureusement, le duc de Pologne Miesko fit diversion en attaquant à l'Est les Liutices. Le tout jeune Otton III réussit en 991-993 à reprendre Brandenburg et le conflit entre Pologne et Bohême permit aux Allemands de se maintenir finalement en Misnie et en Lusace. Mais partout ailleurs l'Elbe était redevenue, à la fin du siècle, la frontière fragile du germanisme.

Luttes avec la Pologne

A partir du XI^e siècle, les rois allemands se sont trouvés aux prises non plus avec des tribus et des peuples slaves mal organisés, mais avec de véritables États en formation. Contre la jeune puissance polonaise et le nouveau royaume chrétien de Hongrie, leur tâche est devenue désormais plus ingrate. Pour faire valoir une vaine tutelle ou pour reprendre le chemin des conquêtes, ce sont désormais des campagnes en règle qu'ils ont dû entreprendre, en y jetant toutes les ressources de leurs armes et de leur diplomatie, ayant devant eux de valeureux adversaires.

C'est au cours du X^e siècle que la Pologne est passée du morcellement en petits États régionaux à l'unification sous l'impulsion de l'un d'entre eux, celui des Polanes du bassin moyen de la Wartha¹². La capitale de ce peuple était le *castrum* de Gniezno, fondé à la fin du VIII^e siècle, et ses autres principales places Poznan, Kruszwica et Kalisz. Ses princes apparaissent dans l'histoire avec Miesko I^{er} en 963. Le premier soin de ce dernier fut d'assurer sa domination sur la Grande Pologne, la Mazovie et la Poméranie orientale, puis, entre 989 et 992, de l'étendre à l'Ouest jusqu'aux

bouches de l'Oder et au Sud jusqu'aux frontières de la Bohême et aux Carpates. C'est dans sa marche à l'Ouest qu'il rencontra les entreprises germaniques et vers le Sud qu'il dut combattre les Tchèques pour la possession de la Silésie et de Cracovie. Pour consolider cet État, Miesko fit construire ou remanier plusieurs places fortifiées et accomplit le geste qui lui apporta l'approbation et le soutien de l'Église : le baptême (966). Lorsque le duc de Pologne disparut en 992, les seigneurs se prononcèrent pour le maintien de l'unité de l'État sous le fils aîné de Miesko, Boleslas, qui devait se révéler comme une seconde personnalité hors de pair.

Boleslas Chrobry (le Vaillant)¹³ obtint d'abord en l'an 1000 d'Otton III et du pape Sylvestre II l'érection de Gniezno en archevêché indépendant de Magdebourg, avec comme suffragants Wroclaw (Breslau), Kolobrzeg (Kolberg) et Cracovie. Il réussit à occuper, à la faveur de la période troublée de la fin du règne d'Otton III, la région de Bautzen et de Strehla aux portes de la Lusace et de la Misnie. Mais la situation devint beaucoup plus dangereuse pour le nouvel empereur Henri II lorsque le duc se lança, en 1003, sur la Bohême pour la réunir sous son autorité à la Pologne.

Henri II a donc combattu pendant presque tout son règne (1002-1024) contre ce menaçant adversaire. Ces guerres furent menées en trois campagnes : 1004-1005, 1007-1113, 1015-1018. La première offensive allemande réussit à dégager la Bohême et à rétablir à Prague le Tchèque Jaromir, frère de Boleslas III (août 1004) ; mais la Moravie resta aux mains du Polonais, ainsi que la Lusace qu'il avait envahie au début des hostilités. Le traité de Bautzen de 1018 termina le conflit en laissant à la Pologne les territoires en litige, Lusace et Milzener, mais à titre de fief d'Empire. A la fin de sa vie, Boleslas le Vaillant se fit couronner roi (1025), et son fils Miesko II affirma en renouvelant ce geste, l'accession de la Pologne au rang des puissances du Nord-Est de l'Europe.

La lutte reprit sous Conrad II¹⁴ lorsque Miesko II eut rejeté la suzeraineté germanique. Mais le nouveau roi de Pologne dut faire face à la révolte de ses frères et à la conjonction des forces bohémiennes et allemandes (1031) : les Tchèques récupérèrent ainsi la Moravie et les Allemands, la Lusace. Si finalement Miesko II conserva les terres polonaises, il dut partager le pouvoir avec ses deux

frères et reconnaître la suzeraineté de l'Empire (1033). Conrad II profita de ces circonstances pour intervenir en Bohême et obliger le duc Bretislav à venir lui jurer fidélité à la cour de Bamberg (18 mai 1035). Après la mort de Miesko II, l'État polonais se disloqua en territoires autonomes où plusieurs familles saisirent le pouvoir, et Bretislav de Bohême pilla la Grande Pologne et s'empara de la Silésie. Ainsi le danger s'évanouit-il pour un temps de ce côté de l'Empire. Bien plus, Casimir, fils de Miesko II et de Richeza, elle-même fille d'un comte palatin de Lorraine, momentanément chassé de Pologne, trouva aide auprès de ses oncles et cousins allemands pour entreprendre la reconstruction de ses États.

Guerres avec la Hongrie

Au Sud-Est de l'Empire, la Hongrie est aussi devenue au début du XI^e siècle un royaume chrétien¹⁵. De même que la création du siège archiepiscopal de Gniezno et la formation d'un État chrétien polonais entraînent dans la conception impériale d'Otton III, de même en faisaient partie l'organisation d'une Église et d'un État hongrois. Le baptême sous le nom d'Étienne, en 994, de Waik, fils du duc Geisa, descendant d'Arpad, qui avait conduit les invasions du début du X^e siècle, fut le premier acte de ces événements. Étienne épousa ensuite Gisèle, sœur d'Henri II, et appela des chevaliers allemands pour organiser son État. Enfin, avec l'accord de l'empereur, il ceignit la couronne royale à Gran (Estergom), vraisemblablement le 15 ou le 17 août 1001. En même temps, le pape créa une Église hongroise indépendante dont l'archevêque de Gran devint le métropolitain. Pendant les années qui suivirent, les rapports aux confins de l'Ostmark et du nouveau royaume restèrent ainsi de bon voisinage.

Mais après ses premières victoires sur Miesko II, Conrad le Salique lança une offensive contre le royaume danubien pour lui imposer la suzeraineté ; mais cette attaque s'embourba dans les marais et les forêts de la zone forestière, et le roi allemand dut céder aux Hongrois la bande de terrain entre la Leitha et la Fischa (1031). Henri III (1039-1056) renouvela ces attaques contre les successeurs de saint Étienne (mort en 1038). Il remporta une

victoire décisive en juin-juillet 1044 : avec une grande armée bavaroise et un contingent bohémien, il fonça sur Odenburg (Sopron, *h*) et mit en fuite le roi Abasamuel à la bataille de Ménfo sur le Raab. En installant sur le trône de Hongrie Pierre, neveu d'Étienne, à Szekesfehervar, l'empereur obtint de lui qu'il reconnaisse la suzeraineté germanique.

Ce n'était pourtant pas la fin du conflit, car une réaction nationale porta au pouvoir contre Pierre, André I^{er} fils de Vaszolyi, parent d'Étienne (1046). Alors Henri III entreprit deux nouvelles campagnes, en 1051 et 1052, qui culminèrent au siège de Presburg (Bratislava), mais qui n'aboutirent qu'à consolider la frontière de la Leitha.

Les Babenberg et la marche d'Autriche

Pendant que se déroulaient ces événements à leur frontière orientale, les Babenberg consolidaient leur fortune dans l'Ostmark¹⁶. A Léopold I^{er} avait succédé comme margrave son fils aîné Henri I^{er} (994-1018) qui avait participé aux guerres d'Henri II contre la Pologne. Henri I^{er} eut pour successeur son frère (ou son fils ?) Adalbert (1018-1055) qui épousa la fille du doge de Venise Otto Orseolo et qui suivit Conrad II et Henri III dans toutes leurs entreprises contre la Bohême et la Hongrie. Ses descendants Ernst (1055-1075) et surtout Léopold II (1075-1095) restèrent d'abord fidèles à l'Empereur, même lorsque les évêques de Salzbourg et de Passau prirent parti pour Grégoire VII contre Henri IV dans l'affaire des Investitures ; puis, en 1078, Léopold II tourna casaque et passa dans le camp réformiste. La plus forte personnalité des Babenberg fut néanmoins Léopold III (1095-1136) qui allia sa maison avec les plus importantes familles de l'Allemagne : il épousa lui-même Agnès, fille de l'empereur Henri IV et veuve de Frédéric de Hohenstaufen, et son fils Léopold IV eut pour femme Marie, fille du duc de Bohême Sobieslaw.

Du côté hongrois, la frontière de la marche se fixa donc, au milieu du XI^e siècle, à la Leitha. Mais, au Nord du Danube, la limite avec les Tchèques resta plus longtemps indéfinie¹⁷. En 985, les Allemands ne dépassaient guère Wagram ; en 1014 Stockerau était atteint : c'est-à-dire un petit périmètre autour du site actuel de Vienne. Vers 1050,

la limite avec la Bohême passait *in medias silvas*, au milieu des grandes forêts. Pour mieux assurer la défense de ces confins, Henri III y créa deux étroites marches : au Nord, la marche de Bohême, depuis le Pulkautal jusqu'au Mailberger Wald sur la Thaya, qui fut confiée au comte Adalbéron (après 1039-1055) ; au Sud-Est, le long de la Leitha et de la Morava, la Neumark, qui eut un Babenberg, puis Siegfried, gendre d'Adalbéron, comme margrave (1045). Pendant le même temps, les Babenberg inféodèrent la partie du Nordwald vers les sources de la Thaya à un de leurs ministériaux Azzo qui fut à l'origine de la famille de Kuenring (1056)¹⁸. Partout, dans cette Basse-Autriche, les Babenberg entreprirent aussi la construction de châteaux. Un des premiers fut celui de Hainburg, poste-clé sur le Danube, face à Bratislava (vers 1050). Ils résidèrent eux-mêmes alors à Tülln et après 1108 à Klosterneuburg, près de l'abbaye.

Les derniers Franconiens et les Slaves

Pendant que les armées du Germanisme contenaient les puissances orientales, l'avance au Nord-Est fut arrêtée. Au Nord même, Conrad II dut céder à Cnut le Grand, maître du Danemark, de la Norvège et de l'Angleterre, dont il devait ménager la neutralité pendant les guerres contre la Pologne, la marche de Schleswig au-delà de l'Eider (1035). Cependant, grâce à l'influence de l'archevêque de Brême, Adalbert, de bonnes relations de voisinage semblaient devoir s'établir avec les Obodrites. Leur prince Godescalc (v. 1043-1066), devenu chrétien, permit la fondation de deux nouveaux évêchés à Mecklemburg et à Ratzebourg¹⁹. Les Billung, fidèles à Henri III et comblés par lui de forêts et de mines dans la région de Goslar, veillaient d'ailleurs à la frontière de l'Elbe. Mais une réaction païenne s'éleva contre Godescalc sous la conduite d'un certain Cruto ; le prince obodrite fut tué à Lenzen, les chrétiens massacrés et les évêchés et églises pillés. Le mouvement s'étendit à tout le pays des Wendes et à la région de Hambourg. Les Billung furent débordés et le roi lui-même pendant l'hiver 1068-1069 n'obtint guère de résultats dans une chevauchée de représailles. Le fils de Godescalc, Henri, réussit cependant dans les dernières années du siècle à remettre la main sur le

pays obodrite et reconstitua là une principauté slave chrétienne, dont le château de Alt-Lübeck, sur la Trave en aval de la ville actuelle de Lübeck, devint le centre ²⁰.

L'interminable règne d'Henri IV (1056-1106) aux péripéties rebondissantes, révoltes de la Saxe et de la Bavière, redoutable conflit avec Grégoire VII puis Urbain II, guerre civile, dépositions et abdication du roi, ne fut guère propice à une action continue à l'Est. C'est seulement le duc de Bavière, Otton de Nordheim, qui mena en 1063 une campagne énergique pour rétablir sur le trône de Hongrie le roi Salomon dépossédé par son oncle Béla avec l'appui des Polonais. En 1073, l'organisation d'une expédition d'Henri IV contre ces derniers échoua devant l'opposition interne des Saxons.

Pourtant, au début du XII^e siècle, la situation orientale était favorable aux interventions allemandes. En Bohême, Ulrich de Brno, cousin de Boleslas, et Borivoi, son frère, se disputèrent la couronne ducal. En Pologne, c'était aussi la guerre civile entre Boleslas III, fils de Wladislas-Hermann et un bâtard de celui-ci, Zbigniev. Les deux affaires se lièrent d'ailleurs lorsque le cousin de Borivoi de Bohême, Svatopluk, entra également en lice à la tête d'un parti bohémien, donna son appui aux révoltés polonais et se fit proclamer à Prague en 1107. En Hongrie enfin, le roi Coloman, maître de la Croatie et de la Dalmatie depuis 1102, était aussi aux prises avec son frère Almus.

Dès les premières années de son règne, Henri V (1106-1125) ajourna toute discussion avec Rome pour reprendre les choses en mains sur les frontières de l'Est. En Bohême, il soutint l'usurpateur Svatopluck (1107), et après lui son successeur Otton de Moravie, qui rentrèrent de ce fait dans la vassalité germanique. Par contre, deux expéditions contre Coloman de Hongrie (1108) et Boleslas III qui s'efforçait de rétablir l'influence polonaise en Poméranie occidentale, restèrent sans succès. Il n'est pas douteux que si les premiers empereurs franconiens ont mené une action énergique contre les puissances de l'Est, les derniers n'ont pas pu concilier l'affaire des Investitures et leurs buts universels et la continuation d'une politique suivie à l'Est : ils n'ont manifestement pas disposé du temps et des moyens nécessaires pour agir et pour vaincre sur les deux tableaux. La politique orientale des Empereurs saxons et franconiens s'est ainsi soldée par des mouvements de flux et de reflux

du germanisme entre Elbe et Oder et par la prétention de l'Empire, à partir d'Otton III, à exercer la suzeraineté sur les royaumes et duchés orientaux. La réalité des résultats était mince au début du XII^e siècle ; mais elle recérait un potentiel et montrait la direction que les princes et les colons du XII^e et du XIII^e siècle sauront exploiter.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter, cependant, que durant cette période saxonne et franconienne, fertile en entreprises diverses à l'Est, il n'a pas été question d'« Allemands » et d'« Allemagne ». De même que la traduction de *Ludovicus rex Germaniae*, par Ludwig den Deutschen est anachronique, de même la question en 919 d'Arnulf roi *in regno Theutonicorum* ne repose que sur une source secondaire du XII^e siècle. Les voisins de la Germanie n'ont connu jusqu'à la fin du XI^e siècle que des Saxons, des Franconiens et des Bavarois. « Deutsch » n'a d'abord été qu'un adjectif relatif à la langue et ce n'est qu'aux environs de 1500 que « Deutschland » a été ressenti ²¹.

CHAPITRE VI

L'ÉVANGÉLISATION DES SLAVES DU NORD

Comme la conquête des territoires jusqu'à l'Oder, l'évangélisation des Slaves du Nord a été une œuvre de longue haleine qui s'est poursuivie du IX^e au XII^e siècle. Elle n'a pas mis aux prises, comme celle des Slaves du Sud, Rome et Byzance. Les pays du Nord-Est européen étaient trop éloignés de l'Empire grec pour attirer son attention ; et, si Rome est parfois intervenu, le travail missionnaire a été dans le monde païen du Nord presque uniquement le fait du clergé allemand. Évêques de la frontière, missionnaires, moines bénédictins, puis cisterciens et prémontrés, Frères prêcheurs et mendiants ont trouvé appui dans la politique des Empereurs et des princes colonisateurs et ont aussi parfois reçu un accueil favorable chez les familles princières slaves. En général, cependant, la pénétration a été dure ; « pour les Slaves, le Christ n'était alors qu'un dieu allemand » ; les réactions du paganisme, souvent confondues avec les résistances nationales, ont été violentes¹. L'action missionnaire n'a pas toujours été facilitée par les attitudes brutales des uns et des autres : le margrave Gero fit un jour tuer à la table des princes slaves accusés de complot ; les Slaves de leur côté ne respectaient pas toujours les traités conclus. Le succès final n'a été atteint parfois qu'au prix de sang versé ; néanmoins, l'appel enflammé de saint Bernard à la croisade contre les Wendes, « l'extermination ou la conversion », n'a pas été entendu au pied de la lettre². Cette œuvre religieuse, accomplie par des Allemands dans des pays aux portes de l'Allemagne, tantôt précédant, tantôt suivant la conquête, a été un des véhicules du germa-

nisme et elle a par conséquent contribué dans une large mesure à la colonisation.

La religion des Slaves occidentaux

On connaît mal la religion des anciens Slaves au moment de leur évangélisation car les sources d'origine chrétienne, byzantines ou allemandes, manquent de contrepoids³. Chez les annalistes et les chroniqueurs occidentaux du X^e siècle le nom de « Wende » est toujours synonyme de païen. Dans toutes les tribus on trouve la divinisation des forces de la nature et la personnification de leurs phénomènes : feu, sources et lacs, arbres et bois. Chez les peuples du Nord-Ouest est apparu, assez tardivement, sous l'influence du christianisme, un culte divin avec des temples et une caste sacerdotale dont on sait peu de choses d'ailleurs.

Svarazic, dieu solaire, protecteur des Liutices en son temple de Rethra, était, peut-être, un dieu panslave⁴; Svantovit était honoré sur les rives de la Baltique ; dans le sanctuaire d'Arkona (III. 3) à la pointe Nord-Est de l'île de Rügen, Triglav, dieu Tricéphale, était le dieu des Poméranien. On connaît un certain nombre d'autres lieux de culte : le Siling (Zobten), hauteur isolée au milieu de la plaine silésienne au Sud-Ouest de Wrocław, où se sont succédé lieu de culte préhistorique, sanctuaire slave et monastère chrétien ; le bois sacré à l'Est de Lützen et la hauteur du Peterberg en pays sorabe ; l'ancien Brennaburg chez les Wilzes⁵. Encore dans le premier tiers du XII^e siècle, le chroniqueur Helmold de Bosau parle de dieux locaux comme Prove au bois sacré de Stargard, Siwa, déesse des Polabes, et surtout Ridegast chez les Obodrites, avec la pratique de sacrifices d'animaux et d'une communion par le sang⁶. Au total, un « paganisme actif et conscient ».

L'évangélisation de la Bohême

C'est par l'Europe centrale que le christianisme a pénétré chez les Slaves. On a vu que, malgré les premiers efforts de missions bavaroises, ce sont les deux apôtres orientaux Cyrille et Méthode qui évangélisèrent d'abord la Moravie dans le dernier tiers du IX^e siècle. Mais lorsque s'effondra la

Grande Moravie sous le choc hongrois, la nouvelle chrétienté fut rattachée à l'église allemande de Ratisbonne.

Le christianisme est passé de la Moravie à la Bohême. Les origines religieuses tchèques sont étroitement mêlées à celles de la famille ducale des Premyslides, les deux étant d'ailleurs embuées par une série de récits légendaires et hagiographiques (le plus ancien, écrit en vieux slave, est du X^e siècle ; le chroniqueur Cosmas de Prague les a repris à son compte au début XII^e siècle ; et l'on n'a pas fini de débrouiller la date et l'authenticité d'un grand nombre)⁷. Ces récits concernent essentiellement le duc Wenceslas. Sa grand-mère Ludmilla, épouse du duc Boriwoj, aurait déjà été chrétienne, son oncle Spitiniev, et son père Wratisslas aussi, et auraient fait construire des églises, notamment Saint-Georges sur le Hradschin à Prague. Par contre, sa mère Dragomira, régente à la mort de Wratisslas, restée païenne, aurait poussé à la rébellion contre lui et armé le bras de son frère Boleslas pour l'assassiner (28 septembre 929). Tous ses biographes représentent Wenceslas comme un chrétien zélé au milieu d'un pays et d'un entourage encore païens et par là-même comme le modèle du saint prince chargé d'assurer le salut de son peuple. Boleslas I^{er}, son meurtrier, touché et effrayé par les miracles opérés au tombeau du martyr, fit transférer son corps à Prague dans l'église Saint-Vit (938) et se serait alors converti.

C'est, en tout cas, sous Boleslas II le Pieux (967/72-999) que le christianisme gagna du terrain. Une vingtaine d'églises auraient alors été fondées. La sœur du roi, Mlada, fut la première Tchèque à faire le pèlerinage à Rome. Comme celle de Moravie, la nouvelle chrétienté tchèque fut d'abord rattachée à l'Église de Ratisbonne. La création de l'évêché de Prague, déjà envisagée peut-être à la fin du règne d'Otton le Grand, souleva, on l'a vu, des difficultés pour l'installation du premier évêque allemand, Thietmar (976). Le nouveau diocèse de Bohême fut néanmoins attribué à la grande province ecclésiastique de Mayence. L'élection comme évêque en 983 du Slave Woitek, qui avait reçu au baptême le nom d'Adalbert, donna satisfaction aux Tchèques sans mécontenter l'Empereur, car Adalbert était apparenté à la maison de Saxe et avait été formé à Magdebourg. En fait, en désaccord avec le duc, il se retira par deux fois à Rome et alla trouver le martyr en évangélisant les Ruthènes (977). Cependant il s'efforça d'organiser son

église, il fonda le monastère bénédictin de Brevnow, près de Prague, et par sa douceur et sa religiosité, il est resté, avec Wenceslas, un des saints les plus vénérés des premiers temps de la Bohême⁸.

L'évangélisation de la Pologne

Par la Moravie et la Bohême, le christianisme a aussi gagné la Pologne. Des compagnons de Méthode avaient peut-être atteint au IX^e siècle Cracovie et le haut pays de la Vistule. Mais le pas décisif fut accompli grâce à l'union de Dobrawa, fille de Boleslas I^{er} de Bohême, avec Miesko I^{er} en 966 : dans l'année même du mariage, la princesse convertit son mari et des prêtres tchèques et allemands, venus à sa suite, continuèrent le travail d'évangélisation dans le peuple⁹.

La première église polonaise fut donc celle de Poznan, créée par Miesko en 968. Mais, comme à Prague, les deux premiers évêques furent occidentaux. Jordan, le premier qui organisa le diocèse, était, pense-t-on, originaire de Basse-Lorraine. Mais l'influence de Ratisbonne et d'Augsbourg s'est aussi manifestée sur la jeune église. Le fils de Miesko reçut au baptême le nom de Lambert, patron de l'église de Liège, et Miesko lui-même voua un culte à saint Udalric d'Augsbourg (canonisé en 993).

C'est à l'occasion du pèlerinage que l'empereur Otton III fit à Gniezno au tombeau de saint Adalbert de Prague que se nouèrent les négociations pour la création d'un archevêché polonais¹⁰. Adalbert, ami d'Otton, avait trouvé la mort peu de temps avant en Prusse, et avait été provisoirement tumulé dans la capitale polonaise. C'est en mars de l'an 1000 que l'empereur arriva à Gniezno où il fut reçu par Unger, un Allemand ancien abbé de Memleben, second évêque de Poznan. L'accord fut facilité avec Boleslas par la conception qu'Otton III se faisait de l'Empire où la Pologne devait entrer à droits égaux avec les autres royaumes. L'organisation des nouveaux évêchés créés alors fut lente : ce n'est qu'un siècle après, sous Boleslas III (1102-1138), que les limites des diocèses furent fermement établies. Cependant le réseau des paroisses et archidiaconats se constitua peu à peu et, en Silésie notamment, c'est lui qu'a ensuite trouvé comme cadre la colonisation allemande¹¹.

La conversion des Hongrois

Après la défaite du Lechfeld, les Hongrois se fixèrent dans la grande plaine de Pannonie et c'est là qu'ils reçurent dans le dernier tiers du X^e siècle les premiers missionnaires venus d'Allemagne et de Bohême : Pilgrim de Passau, saint Wolfgang de Ratisbonne et Adalbert de Prague¹².

Pilgrim (971-991), bavarois, formé à l'abbaye de Niederaltaich, en cherchant à étendre les droits de son diocèse aux pays hongrois y a tout naturellement jeté les semences de l'Évangile ; avant 976, il favorisa la mission de Brunon de Verden, puis lui-même se rendit en Hongrie où il baptisa et commença à construire des chapelles. Wolfgang, bénédictin puis évêque de Ratisbonne (972), parcourut également le pays magyar à peine accompagné par un ou deux prêtres. Quant à Adalbert de Prague et son ami Radla, ils entrèrent en relations avec le duc Geisa qui recherchait l'activité des missionnaires occidentaux pour contrebalancer la venue de moines grecs en Transylvanie. Mais même après le baptême de Waïk-Etienne et la création de l'archevêché de Gran (1001) avec Ascharius, vraisemblablement un Allemand, comme premier titulaire, les missions de Brunon de Querfurt (1004-1007) furent nécessaires pour christianiser le pays.

Ainsi l'évangélisation des nouveaux États slaves et hongrois met en lumière, à côté du rôle personnel des princes comme Wenceslas, Miesko et Étienne, l'action missionnaire du clergé allemand. Mais, dans ces premières campagnes d'apostolat, ce sont les Églises du sud de l'Allemagne qui donnèrent les combattants de pointe, Salzbourg, Passau, Ratisbonne. Dans la lutte pour l'Évangile chez les Slaves du Nord-Ouest, ce sont les églises coloniales de l'Elbe et de ses marches que l'on va voir à l'œuvre.

Missions en pays wende

Malgré son titre de légat chez les Slaves, Ansgar de Hambourg n'avait rien tenté chez les Wendes. Les premiers et véritables contacts de ceux-ci avec la religion romaine ne commencèrent qu'avec Otton le Grand et la création des nouveaux évêchés de Havelberg, Brandenburg, Oldenbourg et de celui de Magdebourg et de ses suffragants Merse-

burg, Zeitz et Meissen ; mais la grande révolte de 983 avait porté un coup terrible à cette œuvre naissante.

Cependant, ici et là, certains évêques missionnaires se maintinrent dans les sièges menacés, ainsi Eid à Meissen (mort à Leipzig en 1015) et Wigbert à Merseburg. Deux missionnaires n'abandonnèrent pas la partie aussi chez les Liutices : Brunon de Querfurt qui avait déjà prêché en Hongrie, et l'ermite Gunther. Puis, au milieu du XI^e siècle, la personnalité de Godescalc, prince des Obodrites, qui avait été élevé par les moines de Saint-Michel de Lunebourg et avait vécu en Angleterre, regagna, on l'a vu, toute une partie du Nord-Ouest slave à l'Évangile. Mais encore une fois, la réaction païenne de 1066 compromit cette avance.

L'action missionnaire ne reprit dès lors qu'au XII^e siècle, dirigée par l'archevêque de Hambourg, Adalbéron. Elle fut confiée en 1126 au chanoine de Brême Vicelin et à ses compagnons, Rodolf et Hildesheim et Ludolf de Verden, qui trouvèrent appui auprès d'Henri, fils de Godescalc et ensuite auprès des chanoines de Saint-Augustin de Neumünster, en Holstein. Le travail fut mené avec zèle, en profondeur, sans toutefois obtenir de très grands succès chez les Wagriens.

La croisade contre les Wendes

C'est dans ces circonstances et aussi dans un nouveau contexte de conquêtes et d'expansion « coloniale » qu'éclata l'épisode de la croisade contre les Wendes¹³. Cette idée de croisade s'était déjà fait jour chez Brunon de Querfurt un siècle auparavant¹⁴. Au lendemain de la Première croisade, un appel à la guerre sainte contre les Slaves païens avait été lancé en 1108 par les évêques de la province ecclésiastique de Magdebourg, mélangeant d'ailleurs motifs religieux et considérations matérielles. C'est de guerre sainte que l'on parla aussi en 1146 dans tout l'Occident quand fut lancée la Seconde Croisade. Alors, après le peu d'enthousiasme montré par Conrad III et par la noblesse allemande pour s'enrôler dans l'expédition d'Orient, saint Bernard alla prêcher à Francfort, le 19 mars 1147, et proclama que la croisade du Nord avait le même prix que le « pèlerinage » en Terre-Sainte¹⁵, et à son appel répondirent non seulement les Allemands, mais aussi les Danois, les Polonais et les Tchèques.

Ce sont deux importantes armées, comme l'on n'en avait jamais encore levé contre les Wendes, qui se réunirent, l'une forte de 60 000 hommes, autour de Magdebourg sous la conduite du margrave Albert l'Ours, l'autre dans la basse vallée de l'Elbe avec 40 000 croisés dirigés par le duc de Saxe Henri le Lion ; et une flotte danoise donna son appui en mer Baltique. Comme légat, le pape avait désigné Anselme, évêque de Havelberg. L'armée du Nord obtint dès juillet la soumission et le baptême de Niclot, prince du Mecklembourg. L'armée du Sud entra en août dans le pays des Liutices et y apporta la dévastation. Le résultat de ces rapides opérations fut maigre pour le christianisme car beaucoup de Slaves furent, dit Helmold de Bosau, de « faux baptisés » qui retournèrent rapidement à leurs croyances ; au contraire, la violence déchaîne la haine des Wendes qui restèrent encore longtemps hostiles à l'évangélisation. Vicelin élevé au siège épiscopal de Oldenbourg et Emmehard à celui de Mecklembourg (1149) rencontrèrent dès lors beaucoup de difficultés dans leur mission. Si quelques églises furent construites dans le pays des Wagriens. Ce fut seulement pour les colons allemands. Oldenbourg ne toléra la présence de l'évêque que sous ses murs, et, après la mort de Vicelin (1154), le siège fut transféré à Lübeck ; vers le même temps celui de Mecklembourg passa à Schwerin et celui de Ratzebourg fut rétabli. La mort de Niclot permit une nouvelle campagne d'évangélisation chez les Obodrites sous la conduite du cistercien Bernon, cependant que le roi de Danemark Waldemar I^{er} mettait fin au paganisme dans l'île de Rügen, qui fut attribuée à la province de Lund (1168). Ce n'est qu'au début du XIII^e siècle que tout le pays des croupes baltiques jusqu'à l'Oder fut gagné à l'église, autant par les progrès de la colonisation que par la mission.

La conversion des Poméraniens

La conversion des Poméraniens, à l'Est de l'Oder, fut obtenue avec moins de difficulté, et bien plus tôt, grâce à l'appui que trouvèrent les missionnaires auprès du duc de Pologne Boleslas III qui avait soumis les bouches du fleuve en 1120 et du duc Warcislaw I^{er}, déjà chrétien¹⁶. Il avait existé, semble-t-il, dès 1058, un évêque « polonais », nommé Franco, originaire de Liège, chargé de répandre la foi en Poméranie. Puis, il y avait eu une première prédication infructueuse conduite par un évêque italien, d'origine espa-

gnole, Bernard. La mission d'Otton, évêque de Bamberg, menée avec un zèle infatigable et avec le souci d'agir sur les âmes simples des riverains de la Baltique par le prestige et la magnificence, réussit en quelques années (1124-1128). Otton avait déjà séjourné en Pologne et avait été chancelier de l'Empire sous Henri IV ; comme évêque de Bamberg, il s'était signalé par ses fondations monastiques et ses œuvres pieuses. Accompagné par vingt prêtres et de très nombreux serviteurs, il aborda la Poméranie par Pyritz, puis par Kamin, Wollin et Stettin, procéda en quelques mois au baptême de plus de 22 000 personnes, fonda des églises et organisa la vie religieuse du pays. Ses compagnons poursuivirent son œuvre par Usedom et Wolgast.

Le problème se posa, lorsqu'il s'agit de créer un nouvel évêché, de savoir à quelle des deux provinces ecclésiastiques il serait rattaché : Magdebourg ou Gniezno ? Saint Norbert, alors archevêque de Magdebourg, qui avait d'abord vu d'un mauvais œil la mission d'Otton, s'employa à faire aboutir la solution favorable à l'église allemande. Mais après la mort d'Otton (1139), le pape Innocent II trancha le débat en instituant un évêché à Wollin qu'il plaça sous l'autorité immédiate du Saint-Siège (1140). L'affaire rebondit plusieurs fois, le siège passa de Wollin à Kamin vers 1174, mais, finalement, les choses en restèrent là (1188) ; et d'ailleurs à cette date la Poméranie occidentale avait échappé à la Pologne pour passer sous la domination danoise.

L'essor oriental des milices monastiques

Missions, croisades, créations d'églises et d'évêchés n'ont fait progresser le christianisme que très lentement au-delà de l'Elbe. Ce n'est vraiment qu'avec l'arrivée des moines, puis des colons allemands que les territoires de l'Est ont été profondément gagnés à l'Évangile. Les Bénédictins, avec l'appui des premiers évêques et surtout celui des princes Premyslides et Piast, firent une première percée qui assura la position des deux jeunes États dans la chrétienté. Les premières grandes maisons monastiques de Bohême furent Brevnov (vers 993) et Ostrov (vers 1000), l'une et l'autre non loin de Prague. En Pologne ce furent surtout les trois communautés, richement dotées par Boleslas le Hardi (1058-1079), de Tyniec, en amont de Cracovie, de Mogilno,

près de Gniezno, et de Lubin, près de Poznan. Les moines de ces maisons polonaises vinrent de Rhénanie, de Lorraine et de Bavière¹⁷.

Ce sont cependant les Cisterciens et les Prémontrés qui ont fourni la masse de manœuvre qui a investi tous les pays, tant en occupant le terrain qu'en pénétrant dans les âmes. On a vu que la première extension de l'Ordre cistercien s'est échelonnée entre les années 1130 et 1150 dans les vieux pays allemands ; le bond dans les régions de colonisation s'est surtout effectué dans la seconde moitié du XII^e siècle et au début du suivant. Directement ou par ses filles et petites-filles, la plupart des abbayes cisterciennes de l'Est sont issues de la branche de Morimond ; quelques-unes, lointaines, sont, néanmoins, sorties de la maison-mère de Clairvaux¹⁸.

Dans le même temps qu'ils s'avançaient en Allemagne moyenne, les Cisterciens ont d'abord été attirés dans la marche d'Autriche. C'est Otton, évêque de Freising, qui incita son père le margrave Léopold III à fonder en 1135, avec des moines venus directement de Morimond, l'abbaye de Heiligenkreuz dans un vallon de la Forêt viennoise ; et, peu après, celle-ci lançait un rejeton à Zwettl dans le Nordwald (1138).

En Bohême et en Pologne, déjà christianisées, la pénétration fut aussi rapide, à Sedlec (1143), au diocèse de Prague, fondation de Waldsassen, et à Lad (Lond) (1155) et Lekno (vers 1140) filles directes d'Altenberg. Entre Elbe, Saale et Oder, la progression est allée au rythme de l'évangélisation. Comblés de terres et favorisés par les margraves et par les princes slaves, les Cisterciens peuplèrent alors soit de nouvelles maisons, soit, quelques fois, d'anciennes fondations bénédictines : Reinfeld (1190) en Holstein ; Doberan (1171) et Dargun (1172) en Mecklenbourg ; Colbaz (1173) et Eldena (1199) en Poméranie ; Zinna (1171) et Lehnin (1180) en Brandebourg ; Altenzelle (1140) en Misnie ; Dobrilugk (1165) en Lusace ; Leubus (1175) en Silésie ; et les lointaines maisons de Oliva (1186), près de Gdansk, et de Dunamünde (1204-1208) près de Riga. Cette floraison a produit à son tour au XIII^e siècle un grand nombre d'abbayes-filles parmi lesquelles on citera encore : Neuenkamp (1234) en Mecklenbourg ; Pelplin (1258) et Buckow (1260) en Poméranie ; Chorin (1260) en Brandebourg ; Heinrichau (1221) et Kamenz (1239) en Silésie ; Mogila (1218-1222) en Petite

Pologne. Si bien qu'au début du XIV^e siècle, le monde cistercien comptait au-delà de l'Elbe et jusqu'à l'Orient de la Pologne et de la Hongrie quelque soixante-dix abbayes.

C'est dans chaque région que l'on verra se manifester le rôle de ces établissements comme centre d'exploitation du sol de la colonisation. Mais chaque abbaye a aussi fait rayonner, au moins au début, la foi autour d'elle ; comme, par exemple, Doberan à qui fut assigné d'emblée par ses fondateurs Bern et le prince Pribislaw, une tâche pastorale. Avant l'arrivée des Prêcheurs en Europe occidentale, le pape Honorius III adressa en 1220 une lettre aux évêques leur demandant d'organiser, avec des Cisterciens de préférence, des missions diocésaines.

Autant sinon plus que les Cisterciens, les Prémontrés ont été d'actifs propagateurs de la foi et ils ont surtout fondé de nombreuses paroisses en pays slaves. Bien que créé en France aux environs de Laon en 1120, ce nouvel ordre a été par son fondateur et animateur Norbert, fils du comte de Xanten, spécifiquement allemand. On a déjà vu son expansion très rapide en-deçà de l'Elbe. Lorsque saint Norbert fut appelé au siège de Magdebourg (1126-1134), ses disciples se portèrent à leur tour dans l'espace colonial et slave. Au départ du chapitre de Sainte-Marie de Magdebourg, fondé en 1129, se pressèrent les établissements de Gottesgnade (1131) et Bonland dans le même diocèse, de Leitzkau (1133), de Jerichow (1144), de Broda (1181) en Brandebourg, de Grobe (vers 1155) dans l'île d'Usedom et surtout de Saint-Vincent de Breslau (1190). Puis un gros effort s'est porté à la fin du XII^e siècle sur les pays tchèques et moraves avec les chapitres de Sylo et de Strahow au diocèse de Prague et ceux de Hradisch (1151), Bruck (1190) et Zabradowiz (1211) dans celui d'Olmütz (Olomuc). Au milieu du XIII^e siècle, le nombre de maisons norbertines était à peu près égal à celui des abbayes cisterciennes dans tout l'Est¹⁹.

A l'essor oriental de ces deux grandes milices monastiques, il faut ajouter celui, plus discret sinon moins efficace en certains pays, des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les régions de mission du Nord-Est les attirèrent peu. S'ils lancèrent une antenne en Silésie à Sainte-Marie de Breslau, à Kamenz et à Naumburg am Bober, ils préférèrent les régions alpines et la trouée danubienne, avec surtout les grands chapitres de Saint-Nicolas de Passau, Sankt-Florian, Sankt-Pölten et Klosterneuburg (1133).

Il a fallu néanmoins encore au XIII^e siècle la nouvelle vague des Mendiants et des Prêcheurs pour cathéchiser les derniers îlots de résistance. Les Franciscains, nombreux aussi en Autriche, ouvrirent en 1223 une maison à Magdebourg, puis peu après à Brandenburg, Torgau, Stettin et Greifswald. Les Dominicains les suivirent de près en 1224 à Magdebourg et se tournèrent vers la Silésie, où ils furent appelés par la femme du comte Henry I^{er}, sainte Edwige, et par l'évêque Lorenz qui leur donna en 1226 l'église Saint-Adalbert de Breslau. En 1227, ils s'installaient ensuite à Gdansk, 1228 à Kamin, avant de se répandre dans toutes les villes de l'Est.

Au milieu du XIII^e siècle, l'évangélisation des populations slaves du Nord était terminée. A l'Est de l'Oder et de la Vistule et sur les rivages de la Baltique, il y avait cependant encore des païens, comme il y avait encore pour la colonisation allemande des terres à gagner. Dès lors, on le verra, la conquête et la christianisation n'y seront plus menées par des bras et des moyens différents. Ce sont les mêmes hommes qui ont agi avec le glaive et avec la croix, les Chevaliers teutoniques.

CHAPITRE VII

LA POUSSÉE JUSQU'À L'ODER

Lorsqu'après la fin de la maison franconienne la couronne passa, en août 1125, au duc de Saxe Lothaire de Supplinburg, de nouvelles perspectives s'ouvrirent pour l'avance vers l'Est. Lothaire, successeur des Billuŕg de Saxe (1106), par la position même de son duché et par celle de ses biens domaniaux, avait en effet ses regards tournés vers la « frontière » de l'Elbe. La situation redevint, à l'égard de l'Est, la même qu'au début de l'époque ottonienne. Pourtant, si Lothaire a redonné une impulsion nouvelle à l'offensive germanique à l'Est, sa mort et l'avènement de Conrad III en 1138 auraient pu briser cet élan, car la nouvelle maison de Hohenstaufen n'avait pas d'intérêts dans le Nord-Est et tourna d'abord son activité dans d'autres directions. En fait, il n'en fut rien car les familles princières auxquelles Lothaire avait confié la garde des nouvelles marches, les Wettin, les Ascaniens et les Schauenbourg, furent les continuatrices de sa politique, et il leur revint au XII^e siècle de conduire le plus souvent la conquête des nouveaux domaines orientaux, sans compter que le duc de Saxe, Henri le Lion, petit-fils de Lothaire, et son adversaire l'empereur Frédéric Barberousse ont eu, enfin, eux aussi, une politique orientale offensive dont les résultats se sont également soldés par des gains territoriaux et diplomatiques qui ont porté le germanisme jusqu'à l'Oder¹.

Lothaire II et les marches orientales

Comme duc de Saxe, Lothaire de Supplinburg avait déjà réagi contre les Slaves du Nord qui, une fois de plus, avaient bougé lors d'une révolte des princes contre Henri V. Il avait conduit une expédition en 1114 qui avait atteint les approches de l'île de Rügen. C'est l'année suivante que, sur le front sorabe, le comte Otton de Ballenstädt arrêta une attaque générale à Köthen, devant la Saale (9 février 1115).

On a vu que c'est sous son règne que, profitant de l'accalmie, les deux grands missionnaires du Nord, Vicelin dans le pays des Wagriens et Otton de Bamberg en Poméranie occidentale, menèrent leurs entreprises au succès. L'empereur fit lui-même construire un château sur une hauteur près de Segeberg à la frontière des Wagriens sous lequel il installa un chapitre d'Augustins qu'il confia à Vicelin (1134).

Mais c'est l'organisation des territoires au-delà de l'Elbe et les relations avec les États orientaux qui retiennent surtout l'attention de Lothaire III, lorsqu'après son premier voyage à Rome, sa situation dans le royaume se fut consolidée. Les deux marches principales qui commandaient le front de l'Elbe moyen, marche du Nord et marche de Lusace furent inféodées à deux loyaux fidèles : Albert l'Ours, fils d'Otton de Ballenstädt, reçut la première en 1134 ; Conrad de Wettin, déjà possesseur de la Marche de Misnie, réunit la seconde en 1136 — départ de la longue fortune des deux maisons. Au Sud-Est, l'Empereur intervint pour installer le roi Bela II sur le trône de Hongrie. Quand au duc de Pologne, Boleslas III Bouchetorse, il dut apparaître à la diète de Merseburg en août 1135 pour payer tribut et pour faire hommage pour la Poméranie de Stettin et l'île de Rügen. La tradition ottonienne était bien renouée.

Les Schauenbourg

Parmi les familles qui ont dû leur ascension à Lothaire de Supplinburg et qui ont joué un rôle important dans la colonisation, les Schauenbourg ont été les premiers². Ils étaient originaires de Westphalie où leur château éponyme, Schaumburg, s'élevait sur le flanc Sud des Wesergebirge, à l'Est de l'actuelle ville de Rinteln. A la mort du comte de

Hambourg, Gottfried, Lothaire, duc de Saxe, avait inféodé en 1111 à Adolphe I^{er} le comté de Holstein et Stormarn, véritable marche pour contenir les Wagriens et les Obodrites mais aussi, au Nord, les Danois. Après lui, ses trois successeurs ont eu des règnes d'une longueur et d'une densité remarquables.

On verra qu'Adolphe II (1128-1164) a été le colonisateur du Holstein oriental où il appela des colons westphaliens, flamands et hollandais et, poussant hardiment jusqu'à l'embouchure de la Trave, il y fonda en 1143 la ville allemande de Lübeck. Mais il devra s'incliner devant la fougue d'Henri le Lion qui confisqua à son profit la fondation récente (1157). Si Adolphe III (1164-1225) resta d'abord sous la tutelle de sa mère, il sut ensuite se placer du côté impérial dans le conflit entre Frédéric Barberousse et le Lion, de telle sorte qu'à la chute de celui-ci (1180), il gagna de devenir pratiquement vassal immédiat de l'Empire. Cependant, lorsque le roi de Danemark Waldemar II fit la conquête du Holstein et de Lübeck, Adolphe, fait prisonnier à Hambourg en 1203, dut renoncer à tout le pays transalbin et se retirer à Schaumbourg. Par un juste retour, Waldemar fut fait prisonnier vingt ans après par le comte Henri le Noir de Schwerin qui l'amena à Mecklembourg : pour sa libération, le Danois abandonna toutes ses conquêtes, et Adolphe IV de Holstein (av. 1205-1261) recouvra le comté (1225). Waldemar voulut reprendre la lutte, mais le comte, à la tête des princes saxons, l'écrasa à Bornhöved, entre Neumünster et Plön, le 22 juillet 1227, libérant ainsi le Nord de la tutelle danoise.

Albert l'Ours

La personnalité d'Albert l'Ours³ a été non moins remarquable que celle des Schauenbourg et a imposé dans la marche du Nord la dynastie ascanienne. Ce nom lui venait du château ancestral d'Aschersleben (*Ascaria, Ascania*), situé sur les pentes orientales du Harz. Albert avait recueilli dans cette région et dans le Thuringergau les biens des Ballenstädt, mais aussi en Saxe, par sa mère, une partie de l'héritage des Billung. En 1125, Lothaire l'avait fieffé en Basse-Lusace ; et c'est pour le récompenser de sa fidélité dans l'expédition d'Italie qu'il lui confia en 1134 la Nordmark,

c'est-à-dire une étroite bande de terrain entre l'Ohre et l'Aland sur la rive gauche de l'Elbe (Altmark) plus, somme toute, une zone à acquérir sinon à conquérir sur la rive droite. La conquête ne tarda pas. Dès 1136, le margrave reprenait Havelberg. Puis ce fut en 1137 la conquête du Prignitz, le pays d'entre Elbe et Mecklembourg en aval du confluent de la Havel. Mais Albert l'Ours procéda surtout avec souplesse et diplomatie pour poursuivre sa progression. Il établit des relations amicales avec le prince des Havellanes, Pribislav (Henri, après sa conversion au christianisme), qui lui fit don, à l'occasion de son baptême, de la région au Sud de la Havel, puis, sans descendance, lui laissa l'héritage de tout le Brandebourg (1150)⁴. Malgré la vive résistance opposée alors et jusqu'en 1157 par le chef wende ou polonais Jaxa (de Köpenik), le margrave établit désormais sa résidence dans ce pays à l'Est de l'Elbe et c'est de cette époque que l'on prit l'habitude de l'appeler margrave de Brandebourg.

De même qu'il avait participé en 1147 à la croisade contre les Wendes, Albert suivit aussi Barberousse en 1157 dans sa grande chevauchée en Pologne, et en 1163 soutint par intérêt Henri le Lion pendant la révolte des fils de Niclot qui cherchaient à reprendre la terre des Obodrites. En fait, les positions du margrave de Brandebourg entravèrent jusqu'à sa mort la progression du duc de Saxe tant vers l'Oder que vers la Baltique. Certes, les débuts du nouvel État furent difficiles ; il y eut des rivalités avec l'archevêque de Magdebourg, des désordres en Basse-Lusace. Mais Albert les compensa par les encouragements qu'il prodigua aux colons allemands pour fonder des villages et des villes et pour mettre en valeur ses nouveaux domaines : ainsi, il a fait de la marche le germe de cet État de Brandebourg d'où devait sortir l'Allemagne des Temps modernes⁵ (*Carte 3*).

Henri le Lion

D'une génération plus jeune qu'Adolphe II et qu'Albert l'Ours, le troisième grand protagoniste de la politique orientale, Henri le Lion, a été cependant d'une tout autre envergure⁶. Il appartenait par son père Henri le Superbe à la vieille lignée des Welf de Bavière, et, par sa mère, il était le petit-fils de Lothaire de Supplinburg. Après la mort d'Henri, qui, outre son duché bavarois avait obtenu en

1136 le duché de Saxe, le nouveau duc avait pu conserver les deux duchés, malgré Conrad III, et malgré le margrave d'Autriche Henri, second époux de sa mère (1141-1155).

Avec Henri le Lion, ce fut la tradition coloniale saxonne une fois de plus renouée, tant pour ses avantages territoriaux et matériels immédiats que pour une sorte de course à la mer Baltique de l'État saxon. En effet, maître de la plaine entre Rhin, Herz et Elbe, le Lion s'est attaché à la conquête et à la germanisation des pays situés entre l'avance des Schauenbourg et celle des margraves de Brandebourg, en rivalisant d'ailleurs avec les uns et les autres. Le coup d'arrêt contre la nouvelle Lübeck et la cession que dut en faire Adolphe II (1157), bloqua la poussée des Schauenbourg et ouvrit aux possessions ducales la porte de la mer. L'empereur Frédéric Barberousse laissa d'autre part carte blanche au Saxon dans les évêchés coloniaux du Nord-Est, Oldenbourg, Ratzebourg et Mecklembourg en lui donnant le droit d'instituer leurs titulaires et de les doter (1154). Ainsi installa-t-il à Ratzebourg l'évêque Evermond, protégé de Wichmann de Magdebourg. En 1160, Henri procéda à une organisation des terres conquises placées sous le commandement de Gunzelin, ancêtre de la maison comtale de Schwerin, et de Henri de Schooten à Mecklembourg. Néanmoins, Henri dut rétrocéder en 1167 la plus grande partie du Mecklembourg au fils de Niclot, Pribislav, et ne conserva que la ville et le comté de Schwerin.

Mais Henri le Lion a été, comme ses émules, un prince colonisateur, préoccupé d'installer en 1160 et 1170 des Flamands, des Hollandais, des Westphaliens, des Bas-Saxons en Holstein oriental et en Mecklembourg ; et l'important était que cette Saxe coloniale soit le prolongement des domaines ducaux et non pas un fief tenu de l'Empire.

L'histoire du Lion a dépassé à coup sûr le cadre de ces entreprises⁷. L'État qui se dessinait, en effet, entre les mains de l'ambitieux et brillant duc du Nord était trop vaste, de la Bavière à la Baltique, pour ne pas porter ombrage à tous ; l'intérêt de la couronne commandait à Barberousse de l'abattre. Ce furent alors, sans que nous entrons ici dans les péripéties de ce duel à l'échelle continentale, les procès en rupture de paix publique, le bannissement et la confiscation des fiefs. A la Diète de Gelnhausen (13 avril 1180), le duché de Saxe fut partagé : la partie occidentale, la Westphalie, fut donnée à l'archevêque de

Cologne Philippe ; la fraction orientale alla en fief à Bernard d'Anhalt, fils de l'ancien adversaire du Lion, Albert l'Ours — la Bavière étant inféodée un peu plus tard à Otton de Wittelsbach. En fait, il fallut que Frédéric Barberousse expulse le Welf par les armes de ses possessions du Nord-Est : Lübeck et la Nordalbingie tombèrent pendant l'été 1181 ; Lunebourg et Ratzebourg lui furent laissées. Bien qu'Henri, revenu d'exil en Angleterre, ait essayé de reconquérir la Saxe sur Bernard d'Anhalt (1190), l'aventure était bien terminée : mais le vide laissé au Nord de l'Elbe par le grand duc saxon y a favorisé l'entreprise de domination de Cnut, puis de Waldemar II de Danemark.

Le duché d'Autriche

Pendant que se déroulaient au Nord-Est ces événements « coloniaux » et politiques, la vieille marche des Babenberg devenait, au Sud-Est, le duché d'Autriche. Les deux groupes de faits se sont d'ailleurs trouvés un moment en étroite liaison. Le margrave d'Autriche Henri dit Jasomirgott⁸, fils de Léopold III et époux de Gertrude, veuve d'Henri le Superbe, avait en effet reçu par la grâce de Conrad III, le duché de Bavière et avait réussi à faire renoncer le jeune Henri le Lion à la succession paternelle bavaroise. Mais, sa mère morte, ce dernier avait déclaré nulle cette renonciation et réclaté son héritage (1147). C'est pour apaiser le conflit que Barberousse fit amorcer au début de son règne une négociation, conduite par Otton, évêque de Freising, frère de Jasomirgott (1152-1154). Enfin, en 1155, Henri le Lion reçut l'investiture du duché de Bavière, et c'est en compensation que l'empereur accorda au margrave la marche d'Autriche à titre de duché héréditaire.

Une cérémonie symbolique eut lieu à Ratisbonne le 8 septembre 1156 où Jasomirgott reçut l'investiture du nouveau duché par l'oriflamme, et un privilège, daté du 17 septembre, établit les droits fondamentaux et extraordinaires de l'Autriche⁹ : hérédité, alors que les autres duchés restaient théoriquement des fiefs révocables ; succession aussi bien en ligne féminine qu'en ligne masculine ; droit de proposition (*jus affectandi*) d'un successeur en cas de non descendance ; service d'ost limité aux expéditions dans les provinces et

royaumes voisins de l'Autriche ; juridiction absolue dans le territoire du duché. Pour les Babenberg, c'était la consécration inespérée d'un siècle et demi de persévérance au service du germanisme dans la vallée du Danube ; pour l'Empire, c'était le début de son éclatement en « territoires » ; pour l'Autriche, c'est son véritable acte de naissance.

Après cette transformation capitale de la marche, Henri Jasomirgott ne continua pas moins la politique de consolidation de ses frontières, et c'est au cours d'une expédition contre les Bohémiens, pour garantir la région de Weitra, entre le Nordwald et Budweiss (Budejovice, ts) qu'il fut victime d'un accident de cheval (1177). Son fils Léopold V, qui continua la lutte et conserva la région, a été le grand artisan de la colonisation urbaine et frontalière de l'Autriche (1177-1194). Il choisit sa résidence à Vienne où Jasomirgott avait déjà fait construire le palais *Am Hof*. Par une négociation avec le duc de Styrie Otakar IV, au Georgsberg, près de Enns (1186), il obtint de lui l'héritage de ce duché alpin, héritage qui advint en 1192. C'est lui aussi qui fit prisonnier Richard Cœur de Lion à son retour de croisade (1192) et ne le libéra de sa prison de Dürnstein que contre une énorme rançon de 150 000 marcs d'argent qui lui servit, dit-on, à construire châteaux et villes neuves. Mais cette « félonie » semble avoir déchaîné sur lui et le pays une sorte de malédiction : incendie de Vienne, inondation du Danube, famine, accident de tournois. Et son fils aîné Frédéric I^{er} (1194-1198) laissa peu après la vie en Palestine.

La crise polonaise de 1138-1146

Pour comprendre et apprécier le rôle qu'a joué à l'Est Frédéric Barberousse à côté de ces grands féodaux conquérants ou colonisateurs, il faut revenir sur les événements de Pologne depuis 1138. Pour préserver l'État polonais des troubles qui éclataient à chaque changement de règne et par là même son unité, Boleslas III avait décidé par testament que l'aîné de ses fils aurait le « séniorat », c'est-à-dire la dignité grand ducale avec la suzeraineté de ses frères, qui recevraient aussi en héritage une partie de la Pologne. En vertu de ces dispositions, le *regnum* fut donc divisé en 1138 en quatre duchés, et Ladislas II eut, avec le séniorat, Cracovie et la Silésie (1138-1146)¹⁰.

Mais, contre Ladislas qui avait épousé Agnès de Babenberg et qui était prêt pour étayer son autorité à renouveler le serment de fidélité fait par son père à l'Empereur en 1135, s'élevèrent aussitôt les autres princes avec l'appui de la noblesse et avec celui de l'archevêque de Gniezno.

C'est dans cette crise que se mit en avant le châtelain de Wroclaw, Pierre Wlast, oncle de Ladislas et maître de fait de la Silésie. Il se rendit pendant l'hiver 1144-1146 à Magdebourg pour intéresser, semble-t-il, Conrad III à la révolte des frères de Ladislas, aux côtés desquels il combattit d'ailleurs ensuite. Mais Ladislas le fit prendre pour haute trahison et le fit aveugler, ce qui lui valut d'être lui-même excommunié par le prélat de Gniezno et chassé de Pologne. Le plus âgé de ses frères Boleslas IV obtint alors la dignité grand-ducale (1146-1172). Cependant, le duc déchu parut à la diète de Kaina, en Saxe, en avril 1146, et plaça à nouveau toute la Pologne dans la vassalité de l'Empire. Conrad III ne pouvait que l'aider à reprendre sa couronne. Une expédition échoua sur l'Oder et une médiation fut alors arrangée par Albert l'Ours et Conrad de Wettin : une sœur de Boleslas IV épousa Otton de Brandebourg, une autre, Dietrich, margrave de Misnie ; Ladislas ne rentra pas en possession de son trône. Boleslas IV, fils lui-même d'une Allemande, fille du comte de Berg, chercha encore après cet accord à resserrer l'entente avec les princes allemands en épousant en secondes noces Christine, fille d'Albert l'Ours (1153). Néanmoins, c'est le rebondissement de cette affaire qui amena Frédéric Barberousse à intervenir en Pologne et en Silésie.

Frédéric Barberousse et la Pologne

En 1154, Boleslas IV qui n'avait pas renouvelé le serment de son père et pas versé le tribut, refusa à Barberousse un contingent pour la première « descente » en Italie. Raison de plus pour le nouvel empereur (1155) de s'intéresser au sort de Ladislas... et d'envoyer une ambassade à Boleslas pour le sommer d'abandonner la couronne ducale. C'était l'ultimatum et la guerre. En août 1157, tout le baronage allemand fut réuni à Halle : Henri le Lion, Albert l'Ours, Henri de Thuringe, le margrave de Lusace, l'archevêque

Wichmann de Magdebourg, les évêques de Meissen et de Merseburg, des contingents tchèques et moraves aussi. Cette armée passa l'Oder le 22 août. Les Polonais pratiquèrent la tactique de la terre brûlée et se retirèrent en laissant en flammes Glogow (Glogau) et Bytom (Beuthen). L'armée impériale détruisit à son tour Wroclaw et Poznan. Alors Boleslas dut s'incliner ; il vint au camp allemand de Krzyszkowo, près de Poznan, promit de verser le tribut et son arrière, d'envoyer trois cents chevaliers armés en Italie et jura fidélité à l'Empire. Le but principal de Barberousse était atteint... il ne fut plus question pour le moment des droits de Ladislas qui mourut d'ailleurs peu après (1159)¹¹.

Frédéric Barberousse et la Silésie

Mais Ladislas avait laissé trois fils de son mariage avec Agnès d'Autriche : Boleslas, Miesko et Conrad, et s'ils ne reprirent pas de revendication sur la couronne grand-ducale, ces trois jeunes gens réclamèrent la partie d'héritage de Boleslas III qui était allée à leur père. Frédéric, mécontent de l'attitude de Boleslas IV qui n'avait pas envoyé les trois cents chevaliers en Italie, soutint cette réclamation. Le duc de Pologne, par crainte du pire, céda à ses neveux en leur donnant la Silésie sauf quelques places, gages de sa suzeraineté (1163). Les trois frères procédèrent à leur tour à un partage : Boleslas l'aîné eut Wroclaw, Lignica (Liegnitz) et Opole (Oppeln) ; Miesko eut Ratibor, et Conrad, plus tard, Glogow (Glogau).

Tout d'abord les nouveaux ducs s'entendirent avec Boleslas IV, mais bientôt Boleslas de Wroclaw prétendit à la dignité grand-ducale ; et il alla si loin dans cette attitude que ses frères et l'évêque de Wroclaw Jaroslaw se liguèrent avec le grand duc contre lui et le chassèrent de la principauté. Ayant épousé une Allemande, Adélaïde de Sulzbach, il se retira à l'Ouest et demanda aide à Barberousse. Ce n'est qu'en 1172 que l'Empereur décida d'en finir. Le 31 juillet, il réunit encore une grande armée et envahit une seconde fois la Pologne. Le nouveau grand duc Miesko III qui venait de succéder à Boleslas IV, offrit aussitôt sa soumission, paya le tribut pour les années 1152-1172 et reconnut la suzeraineté impériale. Frédéric mit de l'ordre dans les affaires silésiennes. Boleslas le Long fut rétabli à Wroclaw ; Miesko dut se contenter du duché de Rabor.

Le partage devint définitif en 1178, après une nouvelle guerre civile polonaise qui aboutit à l'éviction de Miesko III et à l'appel sur le trône grand ducal de son plus jeune frère Casimir (1177-1194). L'évêque de Wroclaw acquit provisoirement Opole dans son temporel, et durablement le haut pays de la Neisse de Glatz (sauf le bassin de cette ville qui faisait partie du diocèse de Prague). C'est Henri I^{er} qui succéda en 1201 à son père Boleslas à Wroclaw et qui sera, nous le verrons, le grand colonisateur de la Silésie¹².

L'arrêt des conquêtes

Dans cette active politique orientale du début de son règne, Frédéric Barberousse ne rencontra pas de difficultés du côté tchèque. Le duc Wratislaw II (1140-1173) lui donna son appui pendant l'expédition de Pologne et il obtint, en contrepartie, de l'Empereur la dignité royale à titre personnel (1158). Barberousse intervint aussi la même année en Hongrie dans la lutte du roi Geisa II (1141-1161) contre son frère Étienne, mais sans apporter une décision, car « il était préoccupé dans son cœur par maintes autres choses ». Ces choses, c'étaient le prochain départ pour l'Italie, l'expédition contre Milan, les affaires impériales.

Il est un fait que pris par le tourbillon de la politique méridionale et par ses préparatifs de Croisade, le grand empereur a dû délaïsser, à la fin de son règne, les affaires de l'Est. Aussi sa politique orientale, a-t-elle été diversement appréciée par les historiens. Que cette politique ait été subordonnée aux vicissitudes du grand débat du Sacerdoce et de l'Empire, ce n'est pas douteux. L'intervention de Barberousse dans les affaires de la Silésie a cependant été capitale, car elle a été le premier pas vers la germanisation de ce pays¹³ (*Carte 6*).

La compétition pour la succession impériale après la mort du fils de Barberousse, Henri VI (1190-1197) n'a guère été favorable à une reprise des visées de la royauté allemande vers l'Est. Philippe de Souabe frère d'Henri, pour se concilier les Tchèques, octroya au duc Przemysl Otakar I le titre royal en 1198 et la Bohême accéda ainsi au rang de royaume ; mais quatre ans après, Otakar passait au camp d'Otton de Brunswick fils d'Henri le Lion. Les deux princes furent même impuissants à enrayer l'entreprise danoise en

Holstein, Mecklenbourg et Poméranie. Otton reconnut le fait accompli en 1203 et Philippe n'eut pas le temps de riposter avant sa mort (1208). Et le jeune Frédéric II, élu en 1211, fut aussi contraint à la fin de 1214 de renoncer « à tout le pays frontière au-delà de l'Elde et de l'Elbe faisant partie de l'Empire romain », c'est-à-dire la Nordalbingie et la « Slavie » conquises par les Danois. Évidemment lorsque Henri de Schwerin eut fait prisonnier Waldemar II, l'Empereur s'empressa d'intervenir : une de ses lettres à l'évêque Conrad de Hildesheim lui demande de mettre tout en œuvre pour que le captif lui soit livré. De même, on verra que Frédéric s'est intéressé, à la même époque, à l'installation de l'Ordre teutonique en Kulmerland (1226). Mais, encore une fois, après 1227, la Croisade, le déchaînement du conflit entre la Papauté, les troubles en Allemagne et en Italie, la faillite de 1250 ont alors rendu la royauté allemande pratiquement absente de la marche vers l'Est.

Au milieu du XIII^e siècle, cependant, le germanisme par les coups successifs portés aux Slaves par Otton le Grand, par Lothaire, par les Babenberg, par Albert l'Ours, par Henri le Lion avait atteint la Baltique, l'Oder et la Leïtha. Au-delà de la vieille frontière de l'Elbe, de la Saale et de l'Enns s'échelonnaient des territoires, Holstein, Schwerin, Mecklembourg, Brandebourg, Misnie, Lusace, Autriche, aux mains de princes allemands ; plus loin la Bohême et la Poméranie faisaient partie de l'Empire ou reconnaissaient sa suzeraineté, et leurs princes, ainsi que les ducs de Silésie, étaient acquis à l'influence et à la colonisation allemande. Pour énorme qu'il ait été, ce bond territorial serait cependant resté fragile si, pour occuper le terrain, il n'y avait pas eu la foule anonyme des paysans de l'Occident de l'Empire.

CHAPITRE VIII

LA GRANDE MIGRATION DES XII^e et XIII^e SIÈCLES

Les migrations qui ont porté les populations flamandes, hollandaises et allemandes vers l'Est du début du XII^e siècle jusqu'aux dernières décennies du XIII^e, ont certes été un mouvement spécifique : elles ont été préparées et favorisées de longue date par les entreprises conquérantes des rois et des féodaux allemands et par la pénétration du christianisme au-delà de l'Elbe et elles ont eu régionalement des causes et des caractères propres. Mais il est évident, aussi, qu'elles ont participé du grand mouvement d'expansion démographique de l'Europe occidentale de ce temps. La croissance de la population du continent au XI^e et au XII^e siècle n'a plus pu être totalement absorbée sur place par la conquête de terres neuves, par la fondation de nouveaux villages, par l'expansion urbaine et par un effort d'amélioration des techniques et donc des rendements agricoles. Le monde occidental est alors sorti de ses limites : les Normands ont fait route vers la Méditerranée ; le pape Urbain II a appelé les Français à la Croisade en 1095 « parce que la terre qu'ils habitaient était trop étroite pour leur nombre et pas assez productive pour ceux qui la cultivent »¹ ; les Français, du Midi surtout, ont migré en Espagne pour peupler et coloniser en partie les espaces reconquis sur les Musulmans² ; c'est vers l'Est, donc, que les populations des Pays-Bas, des pays rhénans et de la vieille Allemagne ont recherché des terres nouvelles pour leur expansion.

On peut donc bien considérer la zone comprise entre Elbe-Saale et Oder et entre Böhmerwald-Enns et Leitha,

puis la zone au-delà de l'Oder comme une « frontière » au sens que les Américains ont donné à ce terme dans leur progression vers l'Ouest, c'est-à-dire comme un « front pionnier ». Mais il faut ici ajouter ce correctif que ce front s'est déplacé au contact de peuples ayant une civilisation désormais presque aussi évoluée que celle des colons et une structure politique, en Pologne, Bohême, Hongrie du moins, comparable à celle de l'Ouest. Les Slaves ont, dans une certaine mesure, accueilli dans leurs territoires encore relativement peu occupés et peu exploités les colons allemands qui se sont installés côte à côte avec eux. A côté du *Drang nach Osten* guerrier et conquérant des princes, le *Zug nach Osten* des paysans et des artisans a été fait du lent écoulement pacifique de milliers de petites migrations dont l'addition et l'action ont finalement changé pour des siècles la physionomie ethnique et le paysage de l'Europe moyenne, de la Baltique aux Carpates et à la Drave.

Les « vides » de l'occupation du sol à l'Est

Sans la disparité humaine que l'on a vue et sans les vides de l'occupation du sol outre Elbe, de telles migrations n'auraient pas été possibles³. De grandes forêts ou de vastes espaces incultes séparaient les territoires mis en valeur par les groupes slaves. Une large forêt séparait en Mecklembourg les Obodrites et les Liutices⁴. Entre les Havellanes et les tribus du Mecklembourg s'étendaient, par exemple, les forêts de Besut, Lietze et Uckerschewolt sur une épaisseur de 15 à 25 kilomètres ; entre ces mêmes Havellanes et les Sorabes, une autre ceinture de landes et de forêts se poursuivait des Landes de Lunebourg jusqu'à la Neisse de Görnitz. En Silésie, les Slaves avaient colonisé les sols de loess et les terres faciles des pays de Glogow, Trebnica, Wroclaw, Opole, Bytom, mais de vastes et compactes étendues forestières séparaient le bas et le haut pays et couvraient les Sudètes et leurs avant-monts ainsi que partie de la Silésie orientale et des confins de la vallée de la Warta⁵. Certaines régions du Vogtland et de la Haute-Saxe étaient même à peu près vides d'habitants avant la colonisation allemande.

On ne saurait croire, cependant, que cette situation ait été stationnaire, et il est avéré qu'au XI^e et au XII^e siècle, les Slaves ont aussi participé aux défrichements et à l'expansion de l'agriculture de leurs régions : cela s'est produit par-

ticulièrement dans la zone de contact entre Polabes, Obodrites et Wagriens, également dans la vallée de la Peene en Poméranie occidentale, et encore en Haute-Lusace ; et pendant la période de colonisation allemande, les Slaves ont continué eux-mêmes à défricher et à fonder des villages⁶. Malgré cela, la densité générale d'occupation est restée telle que la pénétration et l'installation des colons occidentaux n'a pas été entravée.

Il faut dire aussi que les guerres tribales, les coups portés par les invasions hongroises, les expéditions saxonnes et, plus tard, celles des margraves ont contribué à amoindrir ce peuplement du sol oriental. Un événement sanglant comme la croisade contre les Wendes a vidé d'habitants certains cantons du Mecklembourg et de la Poméranie. Au milieu du XIII^e siècle, l'invasion des Mongols dans le bassin du haut Oder (1243) sera pareillement désastreuse. Tous les appels à la colonisation lancés au XII^e siècle par les féodaux des marches du Nord insistent sur ce vide d'habitants pour attirer les émigrants.

Les transformations économiques du XII^e siècle

Les transformations de la société et de l'économie rurales, en particulier en Basse-Allemagne, au cours des XII^e et XIII^e siècles, ont aussi joué un rôle causal dans le mouvement d'émigration vers l'Est. Le système des grands domaines (*Villications*) de l'époque carolingienne qui avait tenu longtemps comme cadre de l'économie seigneuriale, s'est, ici comme à l'Ouest, décomposé et morcelé. La majorité de ces exploitations laïques ou ecclésiastiques se virent aussi amputées soit par usurpation pure et simple d'intendants (*Meier*), d'avoués (*Vögte*) ou d'agents forestiers, soit par inféodation et par l'obligation d'entretenir de nombreux vassaux pour le service du roi. Parallèlement, sous la pression démographique, la réserve disparut presque entièrement par lotissement en « cours » d'étendue variable, et les tenures se morcelèrent en demi, quart et huitième de manses (*Hufen*), voire en plus petits lots de quelques dizaines d'arpents (*Morgen*)⁷. Avant le XII^e siècle, ces tenures et ces cours étaient à peu près toutes soumises au régime des redevances fixes. Mais l'accroissement de la circulation monétaire qui caractérise l'économie du XII^e siècle,

et la valeur croissante du prix de la terre rendirent alors les cens inadaptés et, par conséquent, provoquèrent l'affaïssement des revenus des seigneurs fonciers. Aussi ces derniers s'efforcèrent-ils d'apporter de profonds changements à l'organisation de leurs domaines pour redresser à leur profit cette situation. De gré ou de force, les lots d'exploitation furent repris à leurs tenanciers, furent regroupés par deux, trois ou quatre en exploitations plus vastes (*Meierhöfe*) et donnés à métayage ou à ferme temporaire. Le métayage comportait le versement annuel d'un tiers ou de la moitié de la récolte et le fermage celui d'une somme globale à la place des anciennes redevances. Rares furent, de ce fait, les serfs chassés qui furent capables de payer les sommes exigées par les nouveaux contrats, et, s'ils obtinrent la liberté, ils se trouvèrent nombreux sans terres et sans ressources. Les *Vögte* de leur côté forcèrent les tenanciers à des augmentations de cens en argent⁸. Un cas très particulier fut celui des paysans chassés par les Cisterciens pour établir leurs granges⁹.

Les « miracles » de saint Annon, archevêque de Cologne, se font l'écho de ces faits vers 1189 : « Par la cupidité et les vols des puissants, les pauvres et les paysans furent opprimés et furent traînés devant d'injustes juges. Beaucoup furent forcés de vendre leur héritage et de partir en pays étrangers »¹⁰. On comprend que les terres orientales libres et réputées fertiles aient fixé les regards de cette masse paysanne, basse allemande surtout, vouée à la misère. Et l'on a des exemples de telles « fuites » dans les régions rhénanes et en Westphalie jusqu'au XIII^e siècle encore¹¹.

Appels à la colonisation

Si le terrain de la colonisation était préparé par la conquête, une impulsion était cependant nécessaire pour que s'ébranle le gros du mouvement. Cette impulsion est rarement venue d'en haut. Seul Henri III, comme les Carolingiens du IX^e siècle, a favorisé l'émigration bavaroise en accordant des terres aux églises et à de grands vassaux laïques dans les pays danubiens. Les margraves du Nord-Est ont plus directement encouragé la colonisation en terres slaves au XII^e siècle. Le souci d'accroître leurs ressources par l'augmentation des terres acensées et de fortifier leurs

positions dans les pays conquis en balançant l'élément indigène par des éléments ethniques allemands, leur ont fait faire appel aux colons occidentaux. Helmold rapporte dans sa « chronique des Slaves » l'appel lancé en 1143 par Adolphe II de Schauenbourg pour la colonisation du Hols-tein : « Parce que le pays était dépeuplé, il envoya des messagers dans tous les pays, en Flandre et en Hollande, à Utrecht, en Westphalie et en Frise pour demander à tous ceux qui manquaient de terres arables d'accourir avec leurs familles ; ils trouveraient ici une terre très bonne, vaste, riche en fruits, en poisson et en viande... » très bel exemple de propagande et de procédé de recrutement à la fois¹².

Les appels à la colonisation ont surtout été lancés par des autorités ecclésiastiques. Les évêques des diocèses orientaux étaient aussi intéressés que les margraves et leurs vassaux à l'augmentation du nombre des nouvelles tenures entraînant la croissance du revenu des dîmes. Les abbayes, comblées de terres parfois incultes, avaient besoin de bras pour mettre en valeur forêts et marécages. Les premiers appels sont venus des archevêques de Brême et des évêques de la province de Magdebourg. Quand ces derniers lancèrent en 1108 leur appel à la croisade contre les païens de l'Est, ils promirent non seulement le salut de leur âme aux Croisés, mais ils mirent aussi l'accent sur la fertilité des terres à conquérir : « Ces païens sont très cruels, mais leur terre est très bonne : elle est riche en viande, en miel, en grains, en volaille, et si on la travaille bien aucune autre ne peut lui être comparée... O ! Saxons, Francs, Lorrains et Flamands, ici vous pourrez sauver vos âmes et, s'il vous plaît, acquérir la meilleure des terres pour y habiter »¹³. La croisade se teintait vraiment ici d'un plan de colonisation¹⁴. Ainsi, des évêques comme Arnold de Merseburg, Walram de Naumburg et surtout Wichmann de Magdebourg (1152-1192)¹⁵ furent des plus actifs colonisateurs du Nord-Est, et il faudrait à côté d'eux pouvoir citer la plupart des abbés des maisons cisterciennes et norbertines.

En dehors de directives venues de la royauté, qui auraient été entachées d'arrière-pensées politiques, les mouvements de migration, ainsi déclenchés par des incitations non concertées et venues de différents points de l'horizon oriental, a conservé un caractère libre et presque exclusivement social. C'est ce caractère qui l'a garanti contre les résistances nationales et qui lui a même parfois attiré les sympathies des princes slaves.

La demande orientale

Les courants de colonisation vers l'Est ont, en effet, été aussi attirés par des demandes venues des pays slaves eux-mêmes¹⁶. Les avantages matériels de l'installation de colons occidentaux dans leurs terres n'a pas échappé aux princes des grands maisons slaves. En Bohême, les Premyslides ont favorisé la venue d'abord de marchands allemands à Prague, puis permis aux Cisterciens et aux Prémontrés d'attirer des paysans de l'Ouest dans le pourtour montagneux et forestier de leur domaine ; au milieu du XIII^e siècle, Otakar II a été particulièrement favorable aux Allemands et son conseiller l'évêque d'Olomuc Brunon, qui appartenait à la famille comtale de Schauenbourg, a été le colonisateur de la Moravie. En Pologne, malgré les alliances matrimoniales des ducs du XI^e et du XII^e siècle avec de grandes familles allemandes, l'installation germanique n'a d'abord été l'œuvre que de petits seigneurs et d'établissements religieux. Mais, au XIII^e siècle, la porte de la Silésie a largement été ouverte. En Hongrie, les Arpadiens ont attiré paysans et mineurs allemands et, au milieu du XIII^e siècle, Bela IV envoyait encore des recruteurs en Allemagne pour alimenter le courant humain vers son royaume.

Combien d'autres familles princières ou seigneuriales ont été, à côté des maisons royales, les fourriers de la colonisation allemande dans leurs propres pays. Citons à nouveau Henri I^{er} de Breslau (1201-1238) comme colonisateur de la Silésie. En 1221, le prince slave de l'île de Rügen, Wislaw, considérait comme un grand malheur l'expulsion des colons allemands par les Danois et le retour des agriculteurs wendes. Dans le second tiers du XIII^e siècle également, deux princes poméraniens ont ouvert leur région à l'influence allemande : Sambor de Lubiszewo (Liebschau) et son frère Swantopolk, duc de Gdansk, qui bien qu'adversaires des Teutoniques, accordèrent leur faveur aux Cisterciens d'Oliva. En agissant ainsi, ces princes ont été mûs, certes, par le souci du développement de leurs états ; mais le résultat de leur politique d'accueil a fait que le courant des migrations n'a jamais été interrompu et qu'il a pénétré toujours plus profondément et plus loin dans l'Est slave.

Migrations flamandes et hollandaises

Ce sont les Flamands et les Hollandais qui, à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e, ont été parmi les premiers pionniers de la colonisation orientale. Leurs pays d'origine étaient, en effet, déjà plus peuplés que tout autres. Les défrichements et la colonisation avaient suffi, semblé-t-il, au XI^e siècle, en Flandre intérieure pour faire face à l'accroissement de la population¹⁷. Dans les régions maritimes de Flandre, de Zélande, de Hollande et dans les dépressions des grands fleuves, la construction d'un réseau de petites digues protectrices et l'aménagement d'habitats le long des chenaux avait aussi permis certaines conquêtes. Si la transgression marine dunkerquienne III avait un moment, vers le milieu du XI^e siècle, compromis cette action, elle avait aussi provoqué l'élévation de plus grandes digues et favorisé le développement des techniques de drainage. Vers 1100, Flamands et Hollandais en surnombre étaient disponibles pour l'émigration et avaient en mains les moyens nécessaires pour « bonifier » les terres marécageuses de la Basse Allemagne et des pays transalpiens. Mais entre 1100 et 1180, encore, de très nombreux raz de marée envahirent les régions côtières de la mer du Nord — on n'oubliera pas que c'est en 1135 que s'est formé le Zuiderzee : autres raisons pour précipiter vers l'Est d'autres contingents d'émigrants néerlandais. La famine de 1144-1147 a certainement contribué aussi à de nombreux départs¹⁸ (Carte 5).

Le premier « contrat » de colonisation connu est celui qu'accorda vers 1106-1113 l'archevêque de Hambourg Frédéric I^{er} à un groupe de colons venus des Pays-Bas¹⁹. Comme aucun lieu n'y est mentionné, on hésite à placer la région intéressée soit à l'Est de Brême, dans le canton appelée *Hollandria* dès 1188 et qui est aujourd'hui le Hollerland, soit dans l'Altes Land au bord de l'Elbe où des colons hollandais sont signalés de 1140 à 1148 et où un acte de 1149 fait allusion au *Hollandensis populus circa Stadium* (Stade). L'archevêque, seigneur territorial, semble avoir été sollicité, mais n'aurait-il pas pris cependant l'initiative ? Le territoire concédé était inculte et marécageux, Le groupe, sans doute originaire du diocèse d'Utrecht, était conduit par un prêtre. Le contrat précise que le lot d'établissement, un manse, aurait 720 verges royales de long sur 30 de large, soit environ 3 384 m sur 141 m d'où une superficie de l'ordre de

48 hectares, en forme de lanière extrêmement allongée. Les conditions étaient très libérales, puisque ces très vastes tenures n'étaient grevées que d'un cens annuel reconnaissant d'un denier et de la dîme, et que l'exercice de la justice et l'administration de la communauté étaient abandonnés aux intéressés eux-mêmes. Chaque église construite dans cette terre de colonisation recevrait aussi un manse pour les besoins du prêtre. Le régime établi par ce contrat s'inspirait, certes, des usages des pays d'origine des immigrants, mais ils contenaient aussi en germe un certain nombre d'institutions de la nouvelle société rurale « coloniale ».

Ce premier contrat fut suivi par six autres, accordés par les archevêques et le chapitre de Brême, présentant avec lui de grandes ressemblances et intéressant encore des migrations de Hollandais. En 1142 et 1149, fut ainsi colonisée la région située sur la rive gauche de la rivière Ollen, alors bras du Weser au Sud de Vieland, *insula Bremensis*. L'archevêque Siegfried accorda en 1181 un nouveau contrat pour peupler et mettre en valeur le « désert » d'Oberneuland, à l'Est de la première zone colonisée. Enfin, en 1201, l'archevêque Hartwig II donna le privilège de colonisation pour les marais de Neuenland, au Sud de Brême. Ainsi s'est constitué, autour de l'estuaire du Weser, et, sans doute aussi, de la rive méridionale de l'estuaire de l'Elbe, toute une région à dominante de colonisation hollandaise, avec de grandes *Hufen* héréditaires, gagnées sur les marais et les landes, dont les villages linéaires et le parcellaire rubanné se reconnaissent dans les cadastres du XIX^e siècle et encore en partie de nos jours.

Au milieu du XII^e siècle aussi, l'appel lancé par le comte de Holstein fut entendu par les Hollandais et leurs voisins de Westphalie et de Frise. C'est ainsi que les premiers se fixèrent autour de Eutin, les Frisons vers Süsel et les Westphaliens sans doute vers Ahrensböök, c'est-à-dire dans la région située outre Lübeck et le centre du Holstein²⁰. Sur l'Elbe moyen, ce sont des Flamands et des Hollandais qui ont encore répondu les premiers aux appels d'Albert l'Ours : « En ce temps-là (vers 1159-1160) — écrit Helmold — il envoya des émissaires à Utrecht et dans les pays rhénans voisins, et en outre chez ceux qui habitaient près de l'Océan et qui enduraient la force de la mer, Hollandais, Zélandais et Flamands. Il fit venir un grand nombre de peuple et l'installa dans les villes et les places fortes des

Slaves. Les évêques de Brandebourg et de Havelberg se réjouirent fort de la venue de ces immigrants, car les églises se multiplièrent et les dîmes augmentèrent. A cette époque, les colons hollandais commencèrent aussi à peupler les rives méridionales de l'Elbe »²¹. Dans l'Altmark, cette colonisation se porta sur les terrains marécageux et les landes de la région de Salzwedel et de celle de Stendal. Au-delà de l'Elbe, les documents de la seconde moitié du XII^e siècle font état de *mansi hollandrenses* et de redevances *rite hollandigene*, et l'étude des dialectes a montré le rôle joué par les Néerlandais dans le développement de l'agriculture²².

L'expansion flamande et néerlandaise s'est faite aussi dans la dépression de l'Elbe autour et en amont de Magdebourg et dans les régions de la Saale, de la Pleisse et de la Mulde. En 1152, Wichmann, évêque de Naumburg, confirmait un privilège accordé par son prédécesseur à quelques colons originaires de Hollande, et plusieurs autres documents attestent ensuite cette colonisation qui a donné son nom au village de Flemmingen. Peu après, c'est l'évêque de Meissen, Gerung, qui installa « des hommes capables du pays de Flandre » dans le village de Kühren, dans le canton de Wurzen à l'Est de Leipzig (1154), et l'abbé du monastère de Ballenstädt qui vendit à quelques Flamands deux établissements slaves pour former un village à l'Est de Dessau. Wichmann devenu archevêque de Magdebourg encouragea également le mouvement néerlandais à Krakau et à Gross-Wusterwitz sur la Havel où un contrat de colonisation fut conclu avec un entrepreneur nommé Henri conduisant des Flamands (1159). De là, le mouvement de colonisation se propagea vers le Sud-Est sur les croupes couvertes de landes du Fläming, région qui a reçu sa dénomination de son peuplement flamand et hollandais. K. Hampe rapporte le vieux chant populaire flamand que l'on pouvait entendre naguère qui laissait percer l'espoir de ces émigrants de trouver vers l'Est une vie meilleure : « Vers l'Est nous voulons chevaucher. Vers l'Est nous voulons aller/Au-delà des vertes landes/Au-delà des landes/Là où il y a un pays meilleur. »²³ Néerlandais et Flamands se sont aussi portés, on le verra, jusqu'en Silésie, Autriche et Hongrie. Mais il faut d'ores et déjà remarquer que des expressions comme « *Hufe* flamande » ou comme « droit flamand » ne donnent pas toujours la clef de l'origine des établissements auxquels elles sont appliquées, car leur sens

primitif s'est rapidement étendu à d'autres colonies qu'aux colonies néerlandaises.

Les Franconiens

Aux débuts du mouvement migratoire, il faut aussi placer la première mention de colons originaires de Franconie. Ils furent appelés par un seigneur d'origine slave, Wiprecht von Groitsh, désireux de mettre en valeur et de peupler la région du diocèse de Merseburg située entre la Mulde et la Wyreka. Les « Annales de Pegau » rapportent qu'il alla lui-même en Franconie, d'où sa mère était originaire, conduisit plusieurs colons de cette province, leur prescrivit de défricher entièrement la forêt et de s'installer dans ce pays sur des tenures héréditaires²⁴. Un privilège de l'évêque de Merseburg de l'année suivante, 1105, accordant les dîmes des nouveaux terroirs à l'abbaye de Pegau, énumère dix-sept noms de paroisses autour de Lausick, au Sud-Est de Leipzig. Ce premier groupe fut ici suivi par beaucoup d'autres, et à l'Ouest de Leipzig le village de Frankenheim rappelle par son nom l'origine franconienne de ses pionniers et par la structure de son parcellaire rubanné une colonisation du sol ordonnée par *Hufen* (III. 2).

On verra que si les Flamands, les Hollandais, les Westphaliens et les Bas-Saxons se sont portés de préférence vers l'Est franc, les Moyens-Allemands de Franconie et de Thuringe se sont infléchis de la Misnie vers le Sud-Est, la Bohême et l'Autriche. Quant aux Bavaois, ils se sont cantonnés aux bassins du Danube et aux pays alpins. Mais ce n'est pas généralement d'un seul bond que les colons et leurs familles ont gagné les lieux de leur installation définitive. Le peuplement allemand de l'Est s'est déroulé comme une avance toujours renouvelée, une progression par étapes où certains éléments ont constamment été à la pointe. Les von der Lühe, ont quitté la Basse-Saxe au XIII^e siècle pour le Mecklembourg et la Poméranie, puis ont poussé ensuite jusqu'aux provinces baltes. Parmi les colons de la Poméranie orientale au XIII^e siècle, il y en avait dont la famille était partie de la mère patrie depuis plusieurs générations. Dans les groupes qui ont gagné la Silésie à la même époque, il y avait des éléments moyens-allemands installés auparavant en Misnie. Pour peupler des villages sur la Vistule et en Prusse orientale, les Teutoniques et les évêques firent appel après

1300 à des colons de la région de Lübeck, des marches moyennes et de Silésie. C'est encore la haute Silésie qui fournit au XIV^e siècle de nouveaux colons pour la Pologne et la haute Hongrie. Ainsi, cette progression a-t-elle vraiment ressemblé à la marche en avant des pionniers d'Amérique du Nord. Le fleuve d'hommes parti au tournant des XI^e-XII^e siècles ne devait pas se tarir, en tout cas, avant le XIV^e.

Le nombre des émigrants

On a cherché à évaluer, approximativement bien entendu, le nombre des migrants partis de la vieille Allemagne vers ces terres orientales. Les premiers calculs de Meitzen, fondés sur des exemples limités à la Silésie et aux Siebenbürgen (Transylvanie), qui aboutissaient à un million d'individus environ, paraissent aujourd'hui exagérés. Le problème a été repris, région par région, par W. Kuhn qui a travaillé sur des sources aussi variées que registres de cens, terriers, cadastres et structures villageoises ; cet auteur propose des chiffres assez précis d'établissements allemands, dans les pays entre Elbe et Oder du moins²⁵.

La Nordalbingie aurait vu au XII^e siècle l'installation de quelque 6 200 exploitations paysannes allemandes, l'Altmark 6 100 et le Brandebourg à l'Est de l'Elbe 7 200. Dans l'ensemble des pays allant du Fläming à la Misnie se seraient établis 19 200 nouvelles exploitations rurales, et 12 300 autres dans l'avant-pays de l'Erzgebirge. Tout cela donnerait pour cette première frange coloniale 51 000 habitats nouveaux, d'où en gros 200 000 paysans occidentaux allemands qui auraient émigré vers l'Est au cours du XII^e siècle. W. Kuhn estime que la vague du XIII^e siècle qui a participé à l'extension de la colonisation en Poméranie, en Silésie et au-delà, pourrait avoir été du même ordre de grandeur.

De tels chiffres peuvent sembler relativement faibles quand on les compare, par exemple, aux 250 000 émigrants allemands partis aux Etats-Unis durant les deux seules années 1881-1882. Mais, d'abord, ces chiffres sont à la mesure de la population médiévale. Si l'on estime alors la population du vieux pays allemand à quelque cinq ou six millions, le flux migratoire des XII^e et XIII^e siècles n'aurait

représenté chaque fois environ que 4 % du total. Cela signifie que le surplus occidental a beaucoup investi dans la colonisation interne et dans la croissance urbaine et que c'est la crête du surpeuplement qui a alimenté la grande migration. Mais le peuplement occidental et allemand de l'Est ne s'est pas manifesté qu'en flot migratoire. Ce noyau de quelque 400 000 premiers migrants a foisonné et le dynamisme démographique de ces colons a débouché sur un « immense accroissement naturel » qui, en quelques générations, a permis de nouvelles actions de colonisation et de peuplement ²⁶.

Livre Deuxième

GÉOGRAPHIE DE LA COLONISATION

CHAPITRE PREMIER

HOLSTEIN ET LAUENBOURG

Par sa situation limitrophe de la Saxe et par l'ancienneté de la poussée germanique au Nord de l'Elbe, le Holstein a été un des premiers pays touchés par la colonisation allemande des XII^e et XIII^e siècles¹.

La mince attache de la péninsule cimbrique était pendant le haut Moyen âge le point de contact des peuples danois, saxons et slaves. Dans le Holstein proprement dit, c'est-à-dire entre la baie de Lübeck, l'Elbe en aval de Lauenbourg et, au Nord, la vallée de l'Eidern, les premiers villages saxons se trouvaient surtout sur les sols légers de l'ancienne moraine au Sud-Ouest du pays, notamment entre Bergedorf et Geesthacht. Les Slaves, Polabes et Wagriens, appartenant au groupe obodrite occupaient la partie orientale en de petits habitats établis aussi sur les sols de sable, parfois sur les marnes de la moraine récente, et répartis autour d'ouvrages défensifs de terre (*Burganlage*), comme ceux de Ratzebourg, Farchau, Steenborg et Oldenbourg². Une large forêt frontière et le *limes Saxoniae* se combinaient pour séparer les deux ethnies, de l'Elbe jusqu'à la Trave près de Oldesloe.

La colonisation allemande a été préparée en Holstein oriental par l'action missionnaire de Vicelin, ancien écolâtre de Brême devenu en 1127 prêtre de Wippendorf à la frontière des Wagriens, et elle a été hardiment favorisée, on l'a vu, par les deux premiers Schauenbourg, Adolphe I^{er} et surtout Adolphe II (1130-1164) qui avaient reçu de Lothaire de Supplinburg l'investiture des comtés de Holstein et Stormarn. Mais leur adversaire Henri de Badewide, protégé des

Staufen, qui tint ces comtés de 1137 à 1143 et qui fut ensuite dédommagé avec le comté de Ratzebourg, ne fut pas moins actif. Contre-attaquant le prince obodrite Pribislav qui avait enlevé le château de Segeberg, construit par l'empereur Lothaire (1134), Henri, appelé par Vicelin, envahit et conquiert le pays wende en 1138-1139, de la Schwale jusqu'à la Baltique, puis les Holzates attaquèrent à leur tour et s'emparèrent de Plön.

C'est après qu'il eût été réinvesti du Holstein en 1143 qu'Adolphe II a vraiment inauguré une politique de colonisation, avec la pensée, semble-t-il, de se constituer, au Nord de l'Elbe, un véritable État territorial : le fameux appel aux Néerlandais et aux Westphaliens est de ce temps là, la fondation de Lübeck aussi.

Colonisation de la basse vallée de l'Elbe

Le recours à l'émigration des populations des Pays-Bas et de la Basse Allemagne n'était pas alors une nouveauté puisque le mouvement avait déjà été amorcé aux alentours de 1106-1113 dans le Bas-Weser et le Bas-Elbe. La colonisation des terres basses en aval et en amont de Hambourg s'est poursuivie sur cette lancée pendant toute la seconde moitié du XII^e siècle et le premier tiers du XIII^e, avec principalement un peuplement d'origine hollandaise. Sur la rive gauche de l'Elbe, après la région de Stade (1140-1149) et dans l'Altes Land, dont la structure agraire et la toponymie restent encore typiquement néerlandaises, les marais de Winsen et de Artlenburg (1164) furent aménagés. Sur la rive droite, la mise en valeur et le peuplement du plantureux canton des Vierlande aux portes méridionales de Hambourg, appartiennent également par tous leurs caractères (toponymie, patois, habitat, coutumes), à cette période de colonisation hollandaise, bien qu'aucun texte ne vienne en apporter la certitude. En aval de Hambourg, les Hollandais étaient encore dans les marais de Haseldorf dès le milieu du siècle, et en 1174 dans le Wilster Marsch. Par contre, le grand marais de Krempe n'a commencé à être colonisé que vers 1230³.

Colonisation du Nord-Holstein

Après les premières installations de colons hollandais, westphaliens et frisons autour de Eutin, Süsel et Ahrensböck au temps de Adolphe II, la colonisation du pays wagrien s'est poursuivie lentement marquée par des défrichements, des constructions d'églises et la constitution de nouvelles paroisses. La mort du comte en 1164, les vicissitudes politiques après l'irruption de Henri le Lion, voire la domination danoise n'affectèrent guère cette progression. Les colons occidentaux ont élevé les premières églises de pierre, au temps de Vicelin, vraisemblablement, à Segeberg, Oldesloe et Bosau, puis des constructions en brique sous son successeur Gérold (1154-1163) à Oldenbourg et Altenkrempe, enfin vers 1200 la petite église romane de Ratekau de pierre et brique, typique de cette époque.

Un canton exemplaire de cette avance de la colonisation entre 1150 et 1230 environ est la région du Bunsberg, entre Eutin au sud et Oldenbourg-Lütjenburg au Nord, pays de collines couvert de forêts à peine grignotées avant le XII^e siècle⁴. Les premières paroisses mentionnées sont celles de Hansühn (avant 1210) et de Lensahn (1259) qui correspondaient à des villages de défrichement antérieurs comme Nienrade, Sievershagen et Manhagen. Vers 1200 le comte Adolphe III installa aussi des colons sur le Johannesbek entre Altenkrempe et Oldenbourg. Beaucoup de noms d'autres villages, Petersdorf, Sipsdorf, Johannesdorf, Lübbersdorf, rappellent le nom d'un colon ou d'un entrepreneur de colonisation ; il n'est pas exclu que Wahrendorf ne soit le nom du grand marchand lübeckois Warendorp ; Halendorf était primitivement Hollanderdorf (v. 1200). Enfin, encore en 1224 et 1229, deux chartes de Abel, duc de Schleswig et de Adolphe IV de Schauenbourg donnent à l'abbaye Saint-Jean de Lübeck une trentaine de kilomètres carrés de « désert » à défricher, et alors apparurent Schönwalde, Schierencke, puis Langenhagen. Un peu plus à l'Ouest, c'est le comte Albert de Orlamünde qui, en 1216, donna à un entrepreneur, Marquard von Stenwer, une vaste forêt à mettre en valeur entre Schwartbuck et l'Hagener Au, devenue douze villages autour de Schönberg dans le pays appelé Probstei⁵. De même, dans les terres de l'abbaye de Bénédictines de Preetz, fondée aussi par le comte Albert en 1211, une vingtaine de villages furent installés au cours de cette période.

Colonisation du Lauenbourg

En même temps que cette colonisation rurale du Nord du Holstein, s'est développée celle des pays de Ratzebourg et de Lauenbourg. Elle a commencé aussi peu après 1143 lorsque la Polabie fut donnée à Henri de Badewide et surtout après la fondation de l'évêché de Ratzebourg en 1154 (III. 5). Le chroniqueur Helmold rapporte que dans les années qui suivirent la mort du prince slave Niklot en 1160, le comte fit appel à un grand nombre de colons westphaliens et leur donna de la terre pour la mettre en valeur⁶. Dès 1164, existaient les villages allemands de Lüttau et de Kirchdorf. Un acte de partage des revenus entre la mense épiscopale et la mense canoniale en 1194 intéresse 35 villages dans le seul pays de Ratzebourg. Puis le registre des dîmes du diocèse de 1230 donne dans le même ressort 125 villages : cela peut donner une mesure du gros effort de la colonisation entre les deux dates, si du moins la première liste est complète. Après 1230, le nombre des établissements a encore augmenté d'un tiers environ, surtout dans l'ancienne forêt frontière vers le Stormarn ; et l'on défrichait toujours vers 1310 dans la région de Riekenhagen⁷.

Un tiers des villages allemands de cette période coloniale sont en Lauenbourg du type *-dorf*, avec un nom de personne, tels Abbendorf, Bartelsdorf ou Gottschalkdorf : les autres, un peu plus tardifs en général, du type *-hagen* ou *-rade*, ou encore *-thal*, *-see* ou *-bach*. Ainsi y a-t-il une nette opposition entre ces noms des XII^e-XIII^e siècles et les vieux noms saxons à suffixe collectif *-ede* ou les plus récents *-büttel* du Stormarn voisin.

Origine du peuplement

Outre le premier flot hollandais qui a colonisé les *Marchen* de l'Elbe et a poussé jusqu'à Eutin, Oldenburg et en quelques points du Nord-Holstein, il semble que le gros des colons du Holstein-Lauenbourg soit venu de Westphalie et surtout de l'Ostphalie toute proche. Des familles de la noblesse saxonne de Bardowick et de Lunebourg et les Badewide eux-mêmes, originaires de Bodewide près d'Uelzen, qui reçurent ou acquirent des biens au-delà de l'Elbe, entraînèrent avec elles beaucoup de colons. La famille des

Markrad, une des plus ancienne du pays, a colonisé dans la région du Westensee, au Sud-Ouest de Kiel ; les Shack, issus de la noblesse de Lunebourg agirent dans leurs terres du Sud-Lauenbourg et de Mölln. Cette chevalerie a joué le rôle d'entrepreneurs, de *locatores*, fondateurs de villages et répartiteurs des terres.

Pour une appréciation exacte de la colonisation, se pose cependant la question du rapport avec le peuplement slave. Certains groupes wendes abandonnèrent leurs habitats : Adolphe II leur assigna comme « réserve » la région de Oldenburg avec l'île de Fehmarn. Ailleurs, au début de la colonisation du moins, les Wendes et les Polabes durent se regrouper en villages slaves à proximité de nouveaux habitats allemands, d'où les villages portant le nom de *Wendesch* — et parfois un nom double⁸. Mais ensuite slaves et allemands ont cohabité dans les mêmes villages et d'une façon générale des habitats slaves ont subsisté. Dans le registre des dîmes de Ratzebourg, on compte, en 1230, 21 villages dits *villae slavicae*, mais il peut y en avoir d'autres qui aient perdu leur qualité du fait de l'immigration⁹.

Villages de colonisation

Si l'on considère, en effet, dans ce groupe du dimaire de Ratzebourg, les formes des villages, une cinquantaine paraissent pouvoir remonter à l'époque slave. Par contre, les villages de colonisation ont adopté dès le XII^e siècle les formes régulières de villages-rues (*Strassendörfer* et de villages à place centrale (*Angerdörfer*), ainsi que la forme de petits villages en cul-de-sac (*Sackdörfer*). Il semble qu'en Lauenbourg le village rond dit *Rundling* n'ait pas originairement existé : suivant W. Prange, à Klinkrade et à Labenz (à l'Ouest de Ratzebourg), la forme de *Rundling-Angerdorf* du plan cadastral est le résultat, comme dans d'autres cas, de transformations modernes¹⁰. Il est assez rare aussi que dans les villages de colonisation le parcellaire n'ait pas changé depuis la fondation : c'est le cas cependant à Lükau et Wangelau, aux approches de Lauenbourg. Il faut enfin mettre à part les villages de l'île de Fehmarn, les *Fortadörfer*, réguliers autour d'une vaste place rectangulaire, qui ne sont ni slaves ni allemands, mais proviennent très probablement d'une réorganisation rurale de la période de domination danoise autour de 1200.

La fondation de Lübeck

A la tonalité un peu terne de cette conquête agraire et de la colonisation villageoise, la fondation de Lübeck a d'entrée ajouté la note nouvelle d'une urbanisation destinée à une réussite éclatante.

Le récit d'Helmold, seule source de l'histoire des origines de Lübeck¹¹, ne laisse pas de doute sur la volonté d'Adolphe II de Schauenburg de bâtir une ville neuve dans un site qu'il jugeait excellent. Auparavant existait d'ailleurs en aval de la ville actuelle, sur la rive gauche de la Trave, un *castrum* slave avec un petit port dénommé Liubice (Alt-Lübeck), détruit en 1137/1138¹²; et même la presqu'île que forme le confluent de la Trave et de la Wakenitz avait aussi porté une enceinte appelée Bucu. Nous ignorons malheureusement les modalités de cette fondation de 1143. Elle prospéra assez cependant pour porter ombrage au duc de Saxe Henri le Lion qui reprocha à ses « marchands » de ruiner sa ville de Bardowick et qui leur interdit d'avoir un marché. Et comme la ville naissante fut détruite par un incendie (1157), le duc essaya même de bâtir un nouveau peuplement qu'il nomma Löwenstadt, la ville du Lion, sur la Wackenitz, au Sud du précédent. C'est devant l'évidence d'un site mal approprié que le Lion obligea le comte de Holstein à lui céder l'île de Lübeck et qu'il procéda à la fondation définitive de la ville (1158-1159); Helmold dit seulement que les marchands commencèrent à reconstruire les églises et les murs de la ville et que le duc accorda libre accès et transit au commerce du Nord, établit une monnaie et un tonlieu et concéda les privilèges les plus importants.

L'historien Fritz Rörig avait supposé que le duc avait concédé par indivis l'espace urbain à un « consortium d'entrepreneurs », marchands d'origine westphalienne, à charge de le répartir en parcelles et de le louer¹³. Cette thèse est aujourd'hui en partie battue en brèche. Si l'on s'accorde sur la concession à un groupe de colons, comme pour la Neustadt de Hambourg quelques années plus tard, l'idée d'une propriété commune est rejetée. Contrairement aussi à la suggestion de Rörig que le consortium ait d'emblée conçu un plan d'urbanisme d'ensemble, on pense que la construction de 1158 n'a porté que sur le pourtour du Markt rectangulaire et que divers noyaux se sont constitués par ailleurs — sans doute le peuplement primitif de 1143 — auprès du château ducal au Nord et près du confluent au Sud¹⁴. Ainsi le plan de la magnifique

ville insulaire n'est pas sorti tout habillé de la décision du duc de Saxe et de l'initiative de ses premiers marchands et l'on peut se demander même si ses fondateurs avaient bien en vue la création d'un emporium voué au commerce lointain... Mais la géographie et l'histoire leur ont donné raison.

Dès 1160, l'évêque d'Oldenbourg transportait, en tout cas, son siège au Sud de la nouvelle ville. Après la chute d'Henri le Lion, Frédéric Barberousse confirma les privilèges « éminents » de la ville (19 septembre 1188)¹⁵: exemption de tonlieux et de droits commerciaux (*hansa*) pour ses habitants dans tout le duché de Saxe et pour les Russes, Gothlandais et Scandinaves dans le port; et il délimita surtout son territoire rural et son accès à la mer. Il ne semble pas néanmoins que la ville ait alors eu un conseil; l'existence de ses premiers *consules* n'est attestée qu'en 1201¹⁶. Puis, c'est en 1226 que Frédéric II reconnut à Lübeck le statut d'Empire qui lui assura une place éminente parmi toutes les villes de la Trans-Albingie¹⁷. Durant ce temps, la population s'accroissait et commençait à s'élever la cathédrale romane (1174-1220/1230) et la Marienkirche (à partir de 1200 env.). Sans suivre ici l'histoire mouvementée et la progression fulgurante de l'activité commerciale de la nouvelle ville, disons qu'à la fin du XIII^e siècle, avec quelque 15 000 habitants, elle était devenue la seconde ville allemande, après Cologne, et qu'elle avait drainé pour constituer sa population une majorité de Westphaliens, d'Ostphaliens et, naturellement, de Holzates¹⁸.

Fondation de la Neustadt de Hambourg

Évincés irrémédiablement de Lübeck, les Schauenbourg se tournèrent vers la vieille cité épiscopale de Hambourg pour fonder une nouvelle ville comtale.

Il est très probable que le noyau de l'ancienne ville remonte à un fortin carolingien et à une première église érigée en 811 sur un petit tertre à l'Est des bouches de l'Alster sur l'Elbe; mais le nom de Hammaburg n'apparaît qu'en 831 à l'occasion de la fondation de l'évêché. Pendant le haut Moyen âge, la cité plusieurs fois pillée et reconstruite, était restée resserrée autour de la cathédrale (Domburg), et au XI^e siècle elle s'était accrue à l'Ouest, autour du Berg, d'un quartier d'artisans (Altstadt) et au Sud d'un petit *vicus* de marchands¹⁹. Néanmoins, dès 1061, le comte avait fait construire un « nouveau Burg », dans

un méandre de la rive droite de l'Alster, pour défendre vers l'Ouest l'agglomération grandissante.

C'est le site de ce château alors ruiné qu'Adolphe III concéda à un groupe de colons, conduits par un certain Wirad de Boizenburg, entre 1188 et 1189, pour y installer un nouveau peuplement²⁰. Celui-ci reçut le statut récemment accordé à Lübeck ; il s'organisa, en une cinquantaine de parcelles, avec une chapelle dédiée au patron des marins saint Nicolas et un marché neuf. Ses habitants, bientôt des « marchands » (1195), obtinrent la franchise des tonlieux dans le comté et se virent confirmer leurs droits par l'empereur, avec aussi la liberté d'accès à la mer (7 mai 1189)²¹. De là est partie la fortune médiévale de Hambourg. Les deux communautés, Altstadt et Neustadt, se réunirent, en 1216 vraisemblablement, sous un même conseil et rapidement d'autres faubourgs se bâtirent, Sainte-Catherine au Sud de la vieille ville, Saint-Jacques à l'Est et le Rödingsmarkt à l'Ouest avec des Hollandais ; vers 1260 un mur entourait toute l'agglomération qui atteignait un peu plus tard environ 5 000 âmes. Le destin de Hambourg, quoique différent de celui de Lübeck, s'inscrira aussi dans celui de la Hanse.

Colonisation urbaine

A côté de ces deux fondations au brillant avenir, l'avance de la colonisation en Holstein et Lauenbourg s'est manifestée dès la fin du XII^e siècle par la formation ou la création d'autres petits noyaux urbains²². A Eutin, l'évêque Gérold fonda près d'une ferme épiscopale, un marché et une église, amorces de la ville qui reçut en 1257 le droit de Lübeck. C'est le château construit en 1182 par le duc Bernard, de la maison ascanienne, qui avait reçu l'investiture de la région après la chute d'Henri le Lion, qui entraîna la formation de l'agglomération de Lauenbourg étirée le long de la rive nord de l'Elbe. Par contre, la fondation du port de Krempe (aujourd'hui Altenkrempe) par Adolphe III en 1195 — peut-être pour remplacer Lübeck perdu — fut un échec. Si, enfin, la date de la fondation de Mölln n'est pas connue, cette petite ville, admirablement située sur la route du sel de Lunebourg à Lübeck, existait autour de 1200 et son plan régulier témoigne d'une création *a novo* ; son église Saint-Nicolas a commencé à s'élever vers 1210-1220.

La fin de la domination danoise et la politique « territoriale » des Schauenbourg ont suscité une nouvelle série de créations urbaines, toutes sur la Baltique, comme si, encore une fois, les comtes ne voulaient pas laisser à Lübeck le monopole des relations commerciales septentrionales. Pour relever l'échec d'Altenkrempe, ce fut d'abord, avant 1226, la fondation de Neustadt, villeneuve au tracé typique, dotée du droit de Lübeck en 1244, qui devint le marché du Sud de la Wagrie. De peu postérieure fut, ensuite, la création *ex nihilo* de Kiel (Kyle, le förde en forme de « coin ») par Adolphe IV : sa première mention est de 1232 ; son plan régulier, avec marché central, est du même type que celui de Neustadt ; le comte Jean I^{er}, successeur d'Adolphe IV, donna à la ville neuve son droit et les limites de son territoire en 1242 ; le château comtal et l'église Saint-Nicolas commencèrent à s'édifier vers le milieu du siècle²³. Le nombre de ses habitants paraît avoir été rapidement de 3 000, dont un tiers entre 1264 et 1289 étaient originaires du Holstein même. La dernière fondation de Schauenbourg entre 1249 et 1259, celle de Heiligenhafen, sur la côte nord du pays de Oldenburg, ne fut qu'une opération de « concentration » de population : quelques villages de colons hollandais en firent les frais²⁴ — ce qui était le signe que le temps de la « colonisation » touchait à son achèvement dans ces pays de l'extrême Holstein. L'heure de l'organisation et de l'administration était venue, avec ceci de caractéristique, semble-t-il, qu'une certaine continuité s'établit entre les anciennes circonscriptions slaves (*Burgbezirke*) et les nouveaux bailliages (*Vogteien*) des princes territoriaux allemands²⁵.

CHAPITRE II

ENTRE SAALE ET ELBE

La région située entre la Saale et la vallée moyenne de l'Elbe, c'est-à-dire l'antique marche de Misnie, et ses pays voisins jusqu'aux versants septentrionaux du Massif bohémien, a été aussi une des premières à être gagnée par la colonisation allemande, à cause de sa proximité avec la Saxe et la Franconie et de la large ouverture qu'elle offrait vers l'Europe orientale ¹.

Le peuplement sorabe

Ces pays étaient, avons-nous vu, peuplés depuis le VI^e siècle par les populations slaves de dialecte sorabe. En fait, ces Sorabes ne formaient pas une grande tribu, mais étaient morcelés en petits groupes, ayant à leur tête des *duces* ou des *reges* qui, en certaines circonstances, pouvaient diriger l'ensemble. On en énumère quelque vingt-quatre, surtout d'après les noms des *Gauen* qu'ils occupaient, les plus connus étant les Sorabes proprement dits à l'Est de la Saale moyenne, les *Siusli* sur la Mulde, les *Daleminei* et les *Nisani* des deux côtés de l'Elbe en amont de Strehla et les *Lusici* et les *Milcieni* en Lusace.

Les habitats sorabes étaient surtout établis dans les vieilles terres découvertes et les zones de loess : bassins moyens de l'Elster, de la Mulde, vallée de l'Elbe entre Strehla et Pirna, piémont de Lusace entre la Neisse de Görlitz et la haute Spree. Les matériaux archéologiques font par contre de tout le Vogtland et de l'Erzgebirge un no

mand's land, sauf auprès de Plauen. Les noms de ces habitats étaient très souvent formés par un nom de personne avec le suffixe *-ice* ou *-ici*. Le paysage agraire se divisait en faibles espaces cultivés, avec des hameaux en ordre lâche. Cependant de petits villages ronds (*Rundling*) pourraient remonter à cette époque, et, en outre, une série d'enceintes fortifiées (*Burgwälle*) assurait dans chaque district un rôle de protection, parfois de résidence princière. Certaines de ces places, que les sources latines médiévales dénomment avec leur district *civitates*, avaient réutilisé d'anciens sites pré- et proto-historiques. Auprès de quelques-unes se formèrent des peuplements subordonnés, avec des noms comme Groitzsch, Greiz ou Gröditz (du slave *grod*). Un bon exemple de ces lieux fortifiés est donné par la description de Liubusua par le chroniqueur du XI^e siècle Thietmar de Mersebourg — même si son site reste incertain : ses *urbani* avaient d'abord cherché protection sous son enceinte, puis se seraient installés à l'intérieur ; munie de douze portes, la place pouvait recueillir plus de dix mille personnes².

La Misnie des Wettin

La conquête, la création dès la seconde moitié du X^e siècle des petites marches de Merseburg, Zeitz et Meissen, la pénétration seigneuriale et enfin l'implantation des Wettin en Misnie ont précédé la véritable colonisation allemande dans ces pays sorabes. Les rois saxons puis franconiens avaient octroyé aux églises et à plusieurs familles de chevaliers de vastes seigneuries foncières dans des régions forestières. Ainsi, en 974, l'église de Merseburg avait-elle déjà reçu d'Otton II l'immense sylvie entre Leipzig et Zwenkau et Kühren et Rochlitz. Parmi les laïques, les Wettin, d'origine thuringeoise, possesseurs ensuite de leur château éponyme sur la Saale, avaient acquis très tôt des biens au-delà du fleuve et participé activement aux luttes contre les Polonais en Lusace. Une autre famille, d'origine slave pomérannienne, mais germanisée, s'était installée dès le XI^e siècle dans le château de Groitzsch, sur la Weisse Elster. Mais c'est l'inféodation en 1123 par Lothaire de Supplinburg de la marche de Misnie à Conrad de Wettin qui ouvrit à cette maison et à la colonisation un nouveau champ d'action.

Pendant près de deux siècles, les Wettin ont exercé dans la région une autorité territoriale incontestée et ont favorisé la germanisation. Conrad (1123-1156) acquit la terre de Bautzen en haute Lusace, recueillit une partie de l'héritage des Groitzsch et l'avouerie de l'église de Naumburg-Zeitz, établit un dense réseau de burgraviats qui assura la paix régionale, et prit le titre de margrave de Saxe³. C'est surtout son fils aîné Otton — la branche du cadet Henri conserva Wettin jusqu'en 1217 — qui a été le prince colonisateur, tant par une politique d'encouragement aux défrichements que par la fondation de villes (1156-1190). Puis, après une période de tension entre ses fils Albrecht (mort en 1195) et Dietrich (mort en 1221), le règne de Henri l'Illustre (1221-1288), par la réunion de la Thuringe à la Misnie, par une dernière flambée de colonisation et par l'éclat de la cour de Dresde, porta à son apogée la puissance de la famille et de son État⁴.

Premières colonies franconiennes et flamandes

On a déjà mentionné la première entreprise de colonisation de Wiprecht von Groitzsch attestée en 1104-1105, qui attira des défricheurs franconiens dans la région forestière entre l'Elster et la Mulde autour de Lausick : si certains de ses villages neufs ne sont plus identifiables ou ont été désertés, Ottenhain, Schönau, Roda, Ballendorf, Etzoldshain, Grosszossen et Drossdorf ont conservé longtemps les caractères de leur origine pionnière⁵. Dans la même région, un demi-siècle après, la colonisation se poursuivait avec l'installation de colons flamands cette fois, par l'évêque de Meissen Gerung, à Kühren au Nord-Est de Lausick. La charte de ce peuplement du 22 novembre 1154⁶ est tout à fait typique : les colons reçurent 18 *Hufen*, dont une fut réservée à l'église et deux au *magister incolarum*, très probablement, comme dans la colonisation du Hollerland brémois, le conducteur des émigrants devenu le *Schulze* du village ; un cens annuel de trente Schilling, un droit de justice de vingt Heller et la dîme pesaient sur ces tenures et leurs produits, à l'exclusion de toutes autres charges ; les colons étaient exempts de péages dans la seigneurie épiscopale, sauf du tonlieu du marché ; mais ils ne devaient pas tenir marché dans le nouveau village ; quant à la justice elle était partagée entre l'avoué de l'évêque et le *Schulze*⁷.

Gerung installa en 1160 une seconde colonie non loin de là, à Buchwitz, dans un essart laissé à l'abandon depuis plusieurs années. En 1159, l'abbé Arnold de Ballenstedt avait déjà vendu encore à des Flamands deux établissements sorabes sur la basse Mulde pour y coloniser 24 *Hufen*. Des Flamands s'installèrent également vers 1166 à Vockerode, près de Dessau.

Colonisateurs et colons

Ces premières entreprises montrent que la colonisation progressa soit par défrichements et fondations de villages *ex nihilo*, soit par remaniement d'anciens habitats slaves et qu'y participèrent tant les seigneurs laïques que l'Église. Les Wettin n'ont pas agi directement, comme l'ont fait les Schauenbourg en Holstein, mais par des dons de terres aux abbayes et à des chevaliers et des ministériaux. Les Bénédictins de Pegau (abbaye fondée en 1096) et de Bosau (1121) ont fait de l'essaimage de *cellae*, comme Lausick et Riesa, des opérations économiques. Certes, les 800 *Hufen* de la dotation initiale de l'abbaye de Altzelle (1162-1170) avait déjà été défrichées aux frais du margrave, et l'on a peut-être exagéré le rôle des Cisterciens dans cette région⁸ ; il ne reste pas moins que les abbayes et leurs granges ont été des foyers de mise en valeur en direction de la montagne.

Mais, surtout, les cartulaires et les censiers des églises et des abbayes sont pleins d'achats et de donations de terre ou de villages de colonisation, originaires en possession de petits seigneurs fondateurs : ainsi le village de Kattersnaündorf créé par un certain Rotlin, avec 19 *Hufen*, passé après sa mort à l'église de Weissenfels (1158) ; ou encore les noales d'un seigneur nommé Gebhard en Pleissengau (avant 1166) et le village de Conradiz fondé avant 1190 par Conrad Spansel, ministériel du Margrave. Les burgraves ont eu aussi une activité colonisatrice liée le plus souvent à l'extension de leur seigneurie, par exemple les burgraves de Altenburg, de Leisnig, de Meissen et de Dohna. En définitive, ce sont ces petits colonisateurs qui ont le plus dirigé les opérations de défrichement et de peuplement villageois.

Les colons sont venus de différents horizons. Les Flamands et Néerlandais qui ont formé un élément important, ont, de préférence, recherché les terroirs du plat pays ou des

premières collines boisées : des villages comme Flemsdorf et Flemingsthal (vers Löbnitz), Flemmingen (près Kösen), Flemmingen (près Altenburg), et Flemmingen (près Waldheim) signalent la présence de ces immigrants du Nord-Ouest. Le groupe des Franconiens et Thuringiens a été particulièrement abondant dans la haute Saale, dans la région moyenne puis vers la montagne. Dans la délimitation des biens de l'abbaye de Altzelle en 1185 apparaît un Frankenstein. De même, Adalbert de Taubenheim établit des Franconiens dans la région au Sud de Meissen avant 1186. Nombreux sont les toponymes du type Frankendorf ou Frankenberg dans tout le pays. On suppose enfin un petit apport bavarois, venu sans doute du Palatinat voisin, qui apparaît dans les noms de lieux comme Beiersdorf ou Beierfeld⁹.

Colonisation du Vogtland et du Pleissenland

Les pays entre la haute Saale, l'Erzgebirge et le bassin supérieur de la Mulde, Vogtland et Pleissenland, quasi-vides de peuplement slave, couverts d'épaisses forêts et relevant du domaine des Hohenstaufen ou d'églises et abbayes franconiennes et thuringiennes, comme Bamberg et Saalfeld, ont été colonisés avec un léger retard sur la plaine¹⁰. Ce furent d'abord des infiltrations de colons thuringiens dans la région de Gera, puis de franconiens autour de Dobna, Elsterberg, Greiz et Mylau. L'existence des paroisses de Plauen et de Zwickau est attestée en 1118 et 1123. Plus à l'Est, le roi Lothaire montra la voie en fondant en 1136 le monastère de Chemnitz au milieu des forêts de l'Erzgebirge. Puis fut créé sur la Mulde le monastère de Remse avec les 100 *Hufen in regali sylva* à défricher, données par Conrad III à l'abbaye de Bürgel (1143).

La colonisation forestière s'anima surtout après le milieu du XII^e siècle sous la direction de ministériaux d'Empire : Waldenburg (1165-1172), puis Rabenstein et Scharfenstein. Les seigneurs de Weida, autres ministériaux, conduisent le peuplement de leur pays. En 1173, on ouvre à la culture les forêts de la haute Mulde de Zwickau où est fondé le petit monastère de Zelle, près Aue. Sur la Freiburger Mulde et dans la partie orientale de l'Erzgebirge, les margraves encouragent aussi les fondations de châteaux et les entre-

prises de peuplement de leurs ministériaux à Frauenstein, Lauenstein et Bärenstein. Dès lors, la montagne n'a pas cessé d'être attaquée par les défricheurs.

Poussées en Egerland et en Haute Lusace

Cette colonisation du triangle misnien a eu deux prolongements, l'un précoce dans le haut bassin bohémien de l'Eger, l'autre tardif au-delà de l'Elbe en Lusace.

Les passages de la montagne entre l'Egerland, la haute vallée de l'Elster vers le Nord et celle de la Naab vers le Sud sont, en effet, relativement faciles. Le nom d'Eger (Cheb, ts) apparaît pour la première fois en 1061 sur une route venant de Ratisbonne. Puis, c'est par le Vogtland que sont arrivés des colons. Autour du château de deux ministériaux du margrave bavarois Diepold, une série de villages de défrichement et de paroisses allemands apparaissent en 1135 : Dippersreuth, Frauenreuth, Grosskonreuth. L'abbaye cistercienne de Waldsassen, toute proche, fondée en 1133, a elle-même favorisé la colonisation du pays. Au milieu du XII^e siècle, Eger était ainsi devenu le centre d'une petite région de défrichement allemande qui faisait la jonction entre l'avancée pionnière au Vogtland et l'attaque des forêts du Nordgau bavarois et des Fichtelgebirge. Du point de vue politique d'ailleurs, avec l'extinction de la famille des Diepold, Barberousse réunit ce territoire aux autres terres royales du Pleissenland et Vogtland (1167)¹¹.

La Lusace, tiraillée aux X^e et XI^e siècles entre Allemands, Polonais et Tchèques, inféodée au début du XII^e d'abord aux Groitzsch, puis aux Wettin, s'est finalement scindée en deux, comme sa géographie l'y prédisposait : la Basse-Lusace est restée aux Wettin de 1156 à 1304 et a suivi un destin « colonial » parallèle à celui de Brandebourg ; la Haute-Lusace donnée en fief d'Empire par Frédéric Barberousse en 1158 au roi de Bohême pour son aide dans la politique italienne, passa ensuite en 1253 à la maison ascanienne et courut au morcellement après 1319. Le cœur de la Haute-Lusace autour de Bautzen (Budusin du XI^e siècle) dans la zone du loess avait un peuplement sorabe assez dense ; mais au Nord cette densité diminuait rapidement et au Sud, à partir des hauteurs au-delà de cinq cents mètres d'altitude, c'était vers 1200, comme aux approches de l'Erzge-

birge, la solitude forestière^{es}. Une première approche allemande avait eu lieu par les possessions de l'Église de Meissen dans la région de Bischofswerda ; elle se poursuivit par la constitution de petites seigneuries par les rois de Bohême en faveur de chevaliers allemands le long de l'*antiqua strata* (1241), plus tard *Hohe Strasse*, qui traversait le pays de Königsbrück à Görlitz — chevaliers originaires généralement du Pleissenland ou de la Misnie voisine.

Dans sa première phase, la colonisation paysanne se porta au Nord, où les seigneurs de Kamenz fondèrent en 1248 l'abbaye de Marienstern et encouragèrent les défrichements dans la région Nord-Ouest du pays. La mise en valeur de la zone forestière méridionale s'est poursuivie ensuite pendant tout le XIII^e siècle et encore après. Les immigrants furent principalement des Thuringiens et des Franconiens venus aussi souvent d'entre Saale et Elbe. Dans la haute vallée de la Neisse de Zwittau, l'abbaye de Marienthal, fondée par la reine Cunégonde de Bohême en 1234, se tailla un important ensemble d'exploitations rurales. Néanmoins, le margrave ascanien Otton IV prit des dispositions en 1268 pour maintenir, aussi bien au Nord qu'au Sud, les défrichements sous le contrôle des seigneurs¹³.

Malgré cette colonisation allemande, la Haute-Lusace a conservé jusqu'à l'époque contemporaine un important noyau de population de langue slave. Certes, il y a eu des mélanges ethniques, des Allemands « sorabisés » et inversement ; mais le dialecte et les types d'occupation du sol sorabes sont restés majoritaires dans toute la zone de Bautzen et du Nord du pays. De cette persistance, on a proposé plusieurs raisons : la densité relative du vieux peuplement slave, le caractère de voie de passage du pays qui n'a retenu que partiellement le flot des migrants vers la Silésie, le rôle des baillis tchèques du Bas Moyen âge qui ont favorisé le maintien de la langue slave... En fait, aucune explication n'est à elle seule convaincante, et ce problème « sorabe » reste pour beaucoup un rébus¹⁴.

Les débuts de la colonisation minière

Dès la fin du XII^e siècle, un nouvel élément est intervenu dans l'essor de la colonisation des montagnes saxonnes : la découverte des filons métallifères. C'est, en effet, en 1168

que l'on trouva, dans le territoire donné en 1162 aux Cisterciens d'Altzelle, un important gisement argentifère ; le margrave qui tenait en fief du Reich le droit d'exploitation du sous-sol, reprit alors les trois villages déjà implantés et constitua à leur place une exploitation « dominicale » de 118 *Hufen* qui prospéra rapidement et à côté de laquelle se développa bientôt une agglomération minière. Les nombreux mineurs accourus principalement du Harz la firent dénommer Sächsstadt ; puis à ce premier noyau vint s'ajouter, avant 1218, une fondation planifiée (Neustadt) ; et quand toute la ville eut acquis son organisation municipale, elle prit le nom de Freiberg, la première ville libre minière de l'Allemagne.

Deux autres gisements argentifères furent découverts dans la seconde moitié du XIII^e siècle, dans la région de défrichement de Dippoldiswalde et non loin du château épiscopal de Scharfenberg, près de Meissen, l'un exploité à partir de 1266, l'autre de 1294. Et dans les premières années du XIV^e siècle, l'exploitation de l'argent et du zinc fut à l'origine du développement de Neustädte et celle de l'or de la fondation de Neustadt, à la place de deux villages forestiers des montagnes de Lusace.

Ces fondations et exploitations n'ont cependant été que la première vague de la colonisation minière de l'Erzgebirge. Il y aura un second afflux au XV^e siècle et au XVI^e où émergeront les centres miniers de l'Altenberg, d'Annaberg, de Bärenstein, de Buchholz, de Ehrenfriedersdorf, de Scheibenberg, du Schneeberg, de Marienberg et de Zinnwald ; mais alors la germanisation du pays n'était plus en cause.

La croissance urbaine

Les villes qui se sont formées durant cette période de colonisation des XII^e et XIII^e siècles, ont eu des origines et des processus de développement variés¹⁵.

Des habitats slaves plus ou moins importants existaient déjà : au X^e siècle dans l'angle nord-ouest de la future vieille ville de Leipzig ; au début du XI^e sur la rive gauche de l'Elbe à Dresde ; avant le XII^e à Zwickau. Le premier habitat sorabe de Bautzen est mentionné en 1002 et la ville a englobé dans son extension deux autres anciens villages, Broditz et Goschwitz.

Ce sont des châteaux qui ont d'abord été le noyau attractif de nouvelles villes allemandes. Celui de Meissen, sur sa haute roche dominant le confluent de la Triebisch et de l'Elbe, en un site où l'on n'a trouvé aucun habitat slave, fondé par Henri I^{er} en 929, plusieurs fois occupé par les Tchèques et les Polonais, partagé ensuite entre les margraves et les évêques, s'est accru dès le XI^e siècle d'un *suburbium* au bord du fleuve ; puis, successivement, deux peuplements de marché (XI^e siècle et 1205) étendirent considérablement la ville vers le Sud (III. 6). Le château de Leisnig, attesté en 1046, a aussi précédé un peuplement de marché. A Rochlitz et à Groitzsch, ce sont encore des châteaux aux antécédents slaves qui ont attiré le peuplement urbain subordonné. A l'Est de l'Elbe, les châteaux construits sous l'administration bohémienne à Görlitz (1126-1131) et Königsbrück ont également servi de point de cristallisation aux fondations ultérieures.

Les margraves de la famille de Wettin ont favorisé ces fondations dans une optique assurément plus politique qu'économique¹⁶. L'attention de Conrad et d'Otton se porta d'abord sur Leipzig, où un petit fortin allemand, au nom emprunté aux Slaves, *Libzi* et une église existaient depuis au moins 1015/1017¹⁷. Conrad y fit construire une enceinte de terre et de palissade en 1134, puis Otton donna, entre 1161 et 1170, au lieu à peupler le droit de Halle et de Magdebourg¹⁸, délimita son *Weichbild*, accorda aux habitants des lots à bâtir et un marché ; une exemption de péages suivit, confirmée en 1216 par le margrave Dietrich. Le peuplement était désigné encore à la fin du XII^e siècle comme fortement slave, puis il puisa beaucoup dans la paysannerie et la petite noblesse de la région et attira quelques éléments de Bavière et d'Alémanie. Le développement de la ville n'obéit pas à un plan régulier ; sur une surface de 48 ha, une *Hufe* royale, le dessin de l'enceinte de l'Altstadt reconstruite en 1216 et celui des rues obéissent cependant à une certaine organisation autour du Markt. C'est sa situation sur les voies de passage entre le vieux pays et l'Est colonial qui a été à l'origine de la fortune économique de cette ville à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle (III. 7).

On a vu que c'est aussi la margrave Dietrich qui a élargi Meissen par la concession d'un *Markt* et d'un droit urbain (sans doute avant 1208) ; et c'est également sous cette forme que Rochlitz et Bautzen ont plus ou moins grandi. Mais,

rapidement, la création d'une ville tracée suivant un plan régulier, juxtaposée ou non à un élément ancien, a remplacé la simple concession d'un *Markt*, générateur de peuplement.

Ce processus n'est pas encore très clair à Chemnitz où, à côté de la Langengasse formée après 1143 près de l'abbaye, une ville fut irrégulièrement tracée dans le dernier tiers du XII^e siècle. A Zwickau, le petit marché-rue, né entre 1135 et 1145, s'accrut d'une agglomération planifiée vers le Nord-Nord-Ouest avant 1200. C'est Dresde qui fournit cependant le meilleur exemple de ce développement. A côté du village slave et du récent château, une ville neuve (Altstadt) fut tracée, à plan orthogonal et marché central, et était déjà désignée comme *civitas* en 1216 : c'est dans l'axe de sa principale rue que fut construit le pont sur l'Elbe, attesté en 1275. Pirna a eu une origine semblable, aux alentours de la même date.

Enfin, s'est également dégagée la création schématique *ex nihilo*, avec Bischofswerda, ville épiscopale à l'échiquier de la fin du XII^e siècle et les deux fondations margraviales vers 1200 de Rosswein et de l'actuelle Grossenhain¹⁹.

Paysages de colonisation

L'analyse des formes villageoises et des structures agraires, très poussée dans ces régions d'entre Saale, Elbe et Neisse²⁰, y fait apparaître, de façon saisissante les étapes et les caractères de la colonisation des XII^e et XIII^e siècles. On remarque, surtout, le grand contraste entre les pays où il y avait déjà un certain nombre d'établissements sorabes et les pays entièrement neufs. Dans les premiers, à côté de villages slaves qui ont persisté, il y a eu ou agrandissement de ces anciens habitats avec reconstruction du finage, ou fondation de nouveaux villages allemands. Par exemple, autour de Rochlitz, les villages à noms slaves ont conservé des formes rondes (*Rundling*) et un finage à quartiers irréguliers ; dans le pays de Bautzen, les hameaux sorabes coïncident avec des terroirs irréguliers ou à quartiers laniérés, et les nouveaux villages allemands sont de petits villages-rue ou des *Angerdörfer*. Le pays de Leipzig est plus caractéristique encore de ce mélange des formes et des structures²¹. En amont de la ville, dans les vallées de la Pleisse et de l'Elster se pressent sur des terroirs irréguliers, des hameaux, de

petits villages en cul-de-sac (*Sackgasse*) et plus haut des *Rundling*, tandis que les anciens plateaux forestiers, vers la Mulde, les villages-rue et les *Angerdörfer* de la colonisation allemande s'organisent dans des finages à grands quartiers laniérés : mais il s'intercale aussi, ici et là, quelques villages en tas, des domaines seigneuriaux et des habitats composites.

Vers le Sud, dans les grandes régions boisées et les montagnes de la frontière bohémienne, règnent presque sans partage les longs *Waldhufendörfer*. Ils apparaissent en Vogtland à côté de quelques hameaux ou villages ronds, et se développent surtout à l'Est et au Sud de Plauen et entre Plauen et Zwickau²². La Suisse saxonne, passé le petit groupe slave de Pirna, ne connaît pas d'autres formes villageoises, de même que les montagnes de Haute-Lusace. Comme exemple typique de ces villages de colonisation forestière, on a souvent donné Altmitweida, au Sud-Est de Rochlitz, avec sa double série de maisons qui s'étire sur trois kilomètres et demi, et ses *Hüfen* de 1800 m de long sur 80 à 100 m de large se prolongent au-delà de la lisière forestière²³. Mais des villages de défrichement et de peuplement allemand comme celui-là émaillent par centaines les deux tiers du paysage haut-saxon et lui confèrent un caractère encore très « colonial » (*Ill. 8*).

CHAPITRE III

LE BRANDEBOURG ET SES MARCHES

Les pays de la grande dépression Elbe-Havel-Spree-Oder qui ont constitué à la fin du Moyen Age l'essentiel du margraviat de Brandebourg, ont été, du fait de leurs terres mal drainées et en majorité sableuses, sensiblement plus lents que le Holstein et la Misnie à attirer la colonisation allemande¹.

Les Ascaniens

Les premiers efforts de conquête remontaient cependant à Otton le Grand, à la création des évêchés de Havelberg et de Brandebourg (948) et à l'organisation de la Nordmark ; mais la réaction des Slaves Liutices et Havellanes avait rejeté les Saxons à l'Ouest de l'Elbe au XI^e siècle. L'heure de la conquête définitive n'avait sonné qu'avec l'offensive d'Albert l'Ours et avec la Croisade contre les Wendes (1136-1147). La reprise de Brandebourg le 11 juin 1157 a été l'acte de naissance de la marche ; et si le titre de margrave de Brandebourg que prit Albert l'Ours, ne fut pas reconnu par la chancellerie impériale, le second ascanien Otton I^{er} (1170-1184) put le porter en droit².

Une des tâches les plus urgentes de cette dynastie ascanienne fut d'ériger des forteresses pour assurer la sécurité du pays et d'y installer des chevaliers. Dès 1150, cependant, l'appel à la colonisation lui apparut, de même qu'aux Schauenbourg et aux Wettin, comme un moyen de construire un solide État territorial. Après que l'archevêque

de Magdebourg eut introduit les Cisterciens dans les marais de Zinna (1170), Otton I^{er} les installa à Lehnin dans les landes de la Zauche (1180)³. Mais, outre la colonisation du noyau primitif de la Marche formé par le pays de la Havel, ce fut surtout sous Albert II (1205-1220) et ses fils Jean et Otton III qui gouvernèrent ensemble sans partage territorial, et ses petits-fils, qu'eut lieu l'expansion dans les pays voisins de Barnim, Teltow (vers 1230) et Uckerland (1250) et la poussée jusqu'en Haute-Lusace au Sud et au-delà de l'Oder⁴.

Colonisation de l'Altmark

La colonisation a commencé de part et d'autre de la vallée de l'Elbe, depuis le confluent de la Saale jusqu'aux basses terres de l'Aland à l'Ouest et entre le fleuve et la Havel à l'Est. Dans l'Altmark, où les Ascaniens avaient des biens allodiaux et la dignité comtale⁵, la pénétration flamande s'est poursuivie à partir de la basse vallée du fleuve. La présence de Flamands est attestée en 1160 à Werben, en face le confluent de la Havel, et en 1170 à Drüsedau et à Dalchau. Tout le système de drainage des *Wäteringe* de la Wische, entre l'Aland et l'Elbe, est l'œuvre de ces colons flamands et néerlandais, et les noms de très nombreux lieux-dits du type Upstall (enclos à bétail dans la lande), Dunk (petite élévation sableuse) et Fenn (petit marais), appartiennent aussi au vocabulaire de la Flandre, du Brabant et de la Hollande⁶.

Après 1160, également, Albert l'Ours fonda un marché près de son «village» de Stendal, en Balsamerland, et conféra à ses habitants le droit de Magdebourg en vue d'un peuplement⁷; une colonie néerlandaise s'y installa, ainsi que, plus tard, une autre à Seehausen.

Wichmann de Magdebourg, colonisateur

Dans les possessions de l'Église de Magdebourg, au-delà de l'Elbe, l'archevêque Wichmann, qui avait déjà, comme évêque de Naumbourg, accueilli des colons flamands et dont le prévôt du chapitre Gerhard avait été le témoin de l'installation des Hollandais par Frédéric de Brême-

Hambourg, a inauguré aussitôt après la reprise de Brandebourg une politique de colonisation⁸. Après Krakau, peuplé avec des Hollandais par Gerhard, en face de Magdebourg (1158), l'archevêque donna à des entrepreneurs, Herbert, Werner, originaire de Paderborn, et Gottfried, deux anciens villages slaves à coloniser. Pechau et Poppendorf (1159 et 1164), situés aussi sur la rive droite au Sud-Est de la cité épiscopale⁹. Le contrat pour Poppendorf est une *locatio* typique par laquelle l'entrepreneur doit recruter des colons qui auront à assécher ici une zone marécageuse, la cultiver et la faire fructifier; chaque nouvel habitant recevait une *Hufe* contre un cens annuel de deux Pfennig et une redevance de deux boisseaux de seigle et deux d'avoine, en outre, la communauté devait construire des digues pour protéger les champs contre les inondations; l'entrepreneur, outre le revenu de deux *Hufen*, devait avoir l'exercice de la justice civile et un tiers de ses droits. De la même manière, furent installés des paysans dans la forêt de Schartau au Nord-Ouest de Burg, avec mission de bâtir des digues.

Plus à l'Est, entre Genthin et Brandebourg, l'archevêque conclut un autre contrat de colonisation avec un entrepreneur nommé Henri et un groupe de Flamands pour le peuplement de Groos-Wüsterwitz (juin 1159)¹⁰. Les habitants devaient ici construire une enceinte pour se protéger contre les païens des environs; mais comme le lieu était favorable au commerce, des franchises de péages y furent accordées et la tenue d'un marché annuel organisée. Entre Magdebourg et cette fondation, des Flamands sont encore signalés quelques années après dans le Fiener Bruch (1178) et à Burg (1179), et la micro-toponymie de cette contrée est, comme celle de l'Altmark, très fortement d'origine néerlandaise. A Fiene, Wichmann confia l'entreprise de défrichage de la forêt marécageuse à l'abbaye de Prémontrés de Jerichow¹¹, fondée en 1144 par Hertwig de Brême.

En direction des collines et des landes de la région qui devait devenir le Fläming, Wichmann lança enfin une opération comparable à celle de Wüsterwitz. Auprès d'un Burg et d'un ancien peuplement slaves, il fonda en 1174 le Markt de Jüterbog avec la franchise de péage pour ses habitants et pour les marchands de Magdebourg, Halle, Calbe, Burg et Taucha, accorda le droit de Magdebourg à l'agglomération nouvelle et fixa l'étendue de ses pâturages¹². Une des limites de ceux-ci se nommait déjà le pont des Flamands.

Mais des noms comme Rothe et Rothwinsthorp indiquent aussi, alentour, une activité de défrichement allemande et les deux villages de Frankenförde et Frankenfelde une installation plus spécifiquement franconienne. Il n'est pas douteux que le grand prélat de Magdebourg ait été conscient de cette œuvre, où interféraient les motifs religieux et économiques : son prédécesseur, Frédéric, n'avait pas hésité à chasser des paysans slaves « infidèles » pour les remplacer par des « colons » chrétiens¹³ ; lui-même a fait volontairement mettre en valeur forêts et marécages ; il a senti l'importance des voies de trafic vers l'Est ; il a préparé l'expansion du « droit » de sa ville épiscopale.

Prignitz et Havelland

La colonisation de Wichmann n'était pourtant qu'une étape dans une région relativement restreinte. L'Église de Havelberg et les margraves emboîtèrent le pas dans d'autres directions. Au Nord de l'Elbe, dans la Prignitz, où la croisade contre les Wendes avait fait beaucoup de dévastations, de petites familles seigneuriales allemandes, les Gans et les von Plotho notamment, s'étaient installés et avaient construit des châteaux comme Wittenberge, Perleberg et Putlitz. Les évêques de Havelberg avaient aussi acquis, sur la rive droite du fleuve et dans la vallée de la Dosse, un temporel qui attendait d'être exploité. C'est alors que le roi Conrad III octroya à l'évêque Anselme un privilège de protection et lui permit d'appeler librement des colons dans ce pays « où ne vivaient personne ou que de rares habitants » (1150). Cet acte important fait d'ailleurs mention d'un village allemand déjà existant, Thadendorp (Tetschendorf), près de Wittstock en Dossegau. Les autres villages de défrichement qui suivirent, sont de type à suffixe *-hagen*¹⁴. L'appel à la colonisation lancé par Albert l'Ours en 1159/1160 aux Pays-Bas et en Rhénanie¹⁵ porta ensuite ses fruits dans les deux diocèses de Havelberg et de Brandebourg, sans que l'on puisse mieux préciser cette avance avec des textes. Il faut attendre 1210 pour trouver une autre preuve des progrès de la colonisation de la Marche : la lettre adressée par Innocent III à l'abbé cistercien de Sittichenbach (abbaye-mère de Lehnin) et au doyen du chapitre d'Halberstadt pour qu'ils enquêtent sur la demande présen-

tée par le margrave Albert II de percevoir les deux-tiers des dîmes du diocèse de Brandebourg¹⁶. Le margrave en effet avait fait savoir au pape qu'il avait l'intention de coloniser une grande partie (*non modica pars*) de la Marche, stérile et inculte, que lui, son frère, son père et son grand-père avaient arrachée aux mains des païens, et d'ériger dans le pays, pour y étendre le culte divin, une église collégiale directement unie au Saint-Siège ; mais que pour construire et entretenir cette église et pour défendre la région contre un retour offensif des Slaves, il sollicitait que lui soient abandonnés les deux-tiers des dîmes des nouvelles terres ; contre cet abandon, il verserait annuellement au Siège apostolique un marc d'argent par cinquante *Hufen*. Aux commissaires, le pape demanda expressément de s'informer sur le fait de savoir si ces terres étaient bien « solitaires et désertes » et si de mémoire d'homme elles n'avaient pas été peuplées de chrétiens. Cependant, il n'y eut pas de suite immédiate à cette affaire, et ce n'est qu'en 1238 qu'eut lieu un partage des dîmes entre les margraves et l'évêque de Brandebourg qui fit référence alors à l'ancien et au « nouveau pays » du diocèse. On pense que la *nova terra* dont Albert II avait en vue la colonisation en 1210, se situait à l'Est de la haute Havel jusqu'au Spandau et au Nord de la Spree, c'est-à-dire dans les vastes forêts du pays de Barnim et peut-être de l'Uckermark¹⁷.

Barnim et Teltow

La chronique des margraves de Brandebourg rapporte que les deux frères Jean I^{er} et Otton III acquirent (*obtinue-runt*) les terres de Barnim et de Teltow d'un prince Barnim, très probablement le même que le duc de Poméranie-Stettin Barnim¹⁸ ; et cette acquisition dut intervenir vers 1220-1230. Ces deux pays sont situés de part et d'autre de la basse Sprée, le Barnim au Nord, léger plateau sableux, le Teltow au Sud, plus déprimé, couverts tous deux aujourd'hui en très grande partie par l'agglomération berlinoise¹⁹.

En fait, il apparaît que la pénétration allemande, comme le laissait supposer la lettre pontificale de 1210, fut antérieure à la prise de possession politique. Déjà en 1214 Albert II avait lancé en flèche la construction de la forteresse de Oderberg (*super Oderan contra Slavos*). On verra

que des trouvailles archéologiques permettent de situer les débuts « pré-urbains » de Berlin-Cölln dans les premières années du siècle et que Tempelhof, en Haut-Teltow, était une fondation antérieure à 1230 (III. 9). Sans doute même y a-t-il eu à la fin du XII^e siècle et avant 1220 des établissements villageois allemands soit à l'initiative d'un prince slave, soit à celle des Ascaniens, voire à celle des Wettin au Sud du Teltow. Malgré les *Wüstungen* du bas Moyen âge et du XVII^e siècle et les bouleversements de l'époque contemporaine, les *Angerdörfer* et les villages à large rue du Teltow et du Barnim, avec leurs terroirs à trois grands quartiers, suggèrent ensuite une colonisation planifiée qui s'est poursuivie durant tout le XIII^e siècle, et même au XIV^e. Outre Tempelhof, on peut citer en Teltow les autres créations templières de Mariendorf et Marienfelde, et celle de Rixdorf (Richardsdorf), transformation en 1360 d'une petite exploitation rurale²⁰. Dans le Nord-Est du Barnim, ces villages neufs de la colonisation allemande se rencontrent notamment autour d'Oderberg. Les granges de l'abbaye de Zinna, comme Neuhof, ont aussi été rapidement transformées en villages²¹.

La poussée jusqu'à l'Oder

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, la colonisation ascanienne a poussé résolument jusqu'à l'Oder. Au Nord du Barnim, le pays des Wendes *Vucrani* ou *Uchri*, devenu *terra ukera* (1178) et plus tard Uckerland²², disputé au XI^e siècle entre les princes obodrites de Mecklembourg et les ducs poméraniens, puis au début du XIII^e entre ces derniers et les Ascaniens, fut enfin l'objet d'un accord en 1250 qui laissa aux margraves de Brandebourg la partie méridionale et orientale autour de Passewalk. La colonisation de ce pays avait commencé, cependant, sous Barnim I^{er}. A partir de 1236, on y trouve des chevaliers allemands tels Conrad von Schönwalde, Albert von Sperrenwalde et Reinke von Basedow. Les ducs avaient aussi appelé les colons, venus généralement de l'Altmark avec des *locatores* dont les noms se retrouvent dans ceux de villages comme Lambertsdorf, Wichmannsdorf et Claushagen. Mais cet essor s'est élargi à la fin du siècle et au XIV^e par de nombreux défrichements forestiers, avec des villages du type -*Walde* (Fahrenwalde,

gros village de 60 *Hufen* dans la forêt de Caselow) et du type -*hagen* (Falkenhagen, Sterhagen, Langenhagen, Frauenhagen, Bischofshagen, ce dernier attesté seulement en 1375)²³. Il est remarquable aussi que la fondation en 1260 de l'abbaye cistercienne de Chorin, fille de Lehnin, ait suivi de près l'acquisition du pays par les margraves.

A l'Est du Barnim, la terre de Lebus, avec sa vieille place slave de Lebus sur l'Oder, a eu un destin mouvementé du fait de sa situation entre la Pologne et les visées des principautés allemandes. En 1109, Henri V avait fait donation de Lebus au chapitre de Magdebourg ; mais, en fait, les Polonais avaient conservé le pays, et peu après Boleslas III y avait créé un petit évêché (entre 1112 et 1133)²⁴. En 1207, la donation fut renouvelée par l'Empereur à l'Église de Magdebourg ; mais cette fois ce sont les Wettin qui, avançant depuis la Lusace, s'installèrent à Lebus (1209) ; pour peu de temps, car ils en furent chassés à nouveau par les Polonais. Le pays fut encore disputé en 1225 entre le margrave de Misnie, l'archevêque Adalbert de Magdebourg et Henri I^{er} de Breslau qui sortit vainqueur de l'affaire²⁵. C'est sous Henri que la colonisation monastique commença par la donation de 200 *Hufen* aux abbayes cisterciennes de Silésie, Leubus et Trebnitz, et aux Augustins de Naumburg am Bober (1225-1226) et, un peu plus tard, de 250 *Hufen* dans les régions de Falkenhausen et Müncheberg et 300 entre Spree et Oder aux Templiers (1229). Cependant mettant à profit les conflits entre les petits-fils d'Henri I^{er}, les archevêques de Magdebourg et les Ascaniens réussirent enfin à se faire céder, par moitié, la terre de Lebus (1249-1252)²⁶.

Colonisation de la Basse Lusace

Pays de plaine au Sud du Brandebourg, aux sols sableux, marécageux et forestiers, aux contours mal définis, la Basse-Lusace a été, comme la terre de Lebus, longtemps tiraillée entre les forces voisines, avant de rester aux mains des Wettin de 1156 à 1304²⁷. Les Slaves Lusizer y peuplaient surtout la dépression de la moyenne Spree et de la Berste et la vallée inférieure de la Neisse de Görlitz.

La pénétration allemande s'est faite dans le prolongement de la colonisation magdebourgeoise en Fläming dans les dernières années du XII^e siècle, par Dahme, Luckau et

Sonnevalde (1200). Le mouvement de la petite noblesse de Misnie l'a beaucoup favorisée aussi. Les Cottbus étaient originaires de Franconie ; la famille de Dewin, possédée près de Grimma en Misnie, le devint à Sorau. Autour de l'abbaye cistercienne de Dobrilugk, fondée en 1165, la colonisation était à peine commencée vers 1200. Un des plus anciens villages allemands de cette région est Kirchhain, avec une église de la fin du XII^e siècle. Mais l'installation de colons s'accrut à partir de 1217-1231 avec des transformations d'habitats sorabes et des fondations de villages. La liaison s'effectua dans la seconde moitié du siècle au Nord-Est avec la terre de Lebus par la fondation de Friedland et de l'abbaye de Neuzelle en 1268.

Très spectaculaire a été à l'extrême Est, aux confins de la Silésie, la colonisation de la région de Sorau. Elle a été l'œuvre des Dewin qui tenaient le *Burg* depuis 1250. Autour de Sorau, Triebel et Sommerfeld (Lubsko) où il y avait des habitats slaves, ils installèrent en petit nombre des colons allemands sur des *Hufen* flamandes. D'après le *Landregister* de 1381, la moitié des 55 villages de la seigneurie étaient de ce type (par exemple Gurkau, Pitschkau, Guschau). Ailleurs furent fondés en pleine forêt de longs *Waldhüfendorfer* aux noms et aux terroirs typiques : Schönwalde, Waltersdorf, Goldbach, Linderode, Benau²⁸.

Au début de la période de colonisation, les pionniers étaient surtout originaires de la Basse-Allemagne ; puis, au milieu du XIII^e siècle, sont surtout venus des Thuringiens et des Franconiens qui s'étaient déplacés de la région déjà colonisée d'entre Saale et Elbe. Mais vers 1300 l'expansion n'était pas terminée, puisque les moines de Dobrilugk recevaient encore une grande partie de la Margrafenheide avec droit de défricher et de fonder des villages...

Slaves et Allemands

Les rapports entre Slaves et colons allemands dans cette vaste région brandebourgeoise ont dépendu à la fois de la densité locale du peuplement antérieur au XII^e siècle et des circonstances plus ou moins violentes de la pénétration du germanisme.

Les peuples de la dépression Havel-Spree étaient les Wilzes plus souvent dénommés Liutices au XI^e siècle, divisés

en tribus comme les Havellanes, les Ranen, les Rédariens et autres moins importantes²⁹. Au Sud-Est, les Slaves de la moyenne Spree étaient proches des Sorabes. La carte des trouvailles archéologiques slaves, plus clairsemée dans l'ensemble que celle de la Misnie et des croupes baltiques, incite à voir un peuplement assez faible, avec cependant des zones de plus ou moins grande occupation. Le cœur du pays slave était la vallée de la Havel, de l'actuelle ville de Potsdam jusqu'à Havelberg, avec la place de Brandenburg (Brennaburg) ; celle-ci avant la conquête avait déjà une enceinte fortifiée (*Burgwall*) dans une île de la Havel et un *suburbium* marchand sur la rive nord du fleuve nommé Parduin³⁰. Un autre noyau de peuplement était celui de la Spree en Basse-Lusace. Par contre, la Brignitz et surtout le Barnim et le Teltow étaient particulièrement peu occupés ; la supplique d'Albert II en 1210 n'était pas trompeuse³¹. Vers l'Oder au Nord-Est de Oderberg et surtout autour de Lebus, le peuplement slave redevenait plus dense. A Lebus, il y avait une grande enceinte fortifiée polonaise, centre de la région. Plus isolé, semble-t-il, était le gros Burg de Köpenick, au confluent de la Dahme et de la Spree³². La faible occupation du sol de certaines régions comme la Prignitz et le Havelland a été assurément accentuée par les dévastations de la croisade contre les Wendes et les guerres de conquêtes ; de même, peut-on penser, d'après l'exemple de Frédéric de Magdebourg, à quelques expulsions.

Le problème des « Kietze »

Au centre de la question des rapports entre peuplement slave et colonisation allemande se place le problème des *Kietze*³³. Il s'agit de petits habitats au nom sans doute slave (peut-être de *chyca*, maison, cabane), en règle générale au bord des lacs et des rivières, souvent aussi à la proximité des enceintes fortifiées et des villes — d'où plus tard, ce même nom péjoratif donné aux pauvres quartiers périphériques des grandes agglomérations. Le débat est précisément de savoir si ces habitants étaient d'origine slave ou allemande.

Une première opinion a d'abord prévalu que les *Kietze* étaient soit des hameaux de pêcheurs, soit des villages dont les habitants étaient liés aux possesseurs de forteresse par

des obligations de service et par des redevances, les uns et les autres remontant à l'époque slave et leur nombre ayant même diminué dès la période pré-allemande. Les *Kietze* liés aux châteaux, avec des petits groupes d'artisans, auraient été, dans cette perspective, les embryons du développement préurbain slave³⁴.

Une étude archéologique, quoique limitée, a abouti, plus récemment, à des conclusions opposées : dans la plupart des cas, en effet, on n'a recueilli que de la céramique primitive allemande. Ces habitats n'auraient donc pas été liés à des enceintes slaves, mais au contraire aux premiers *Burg* allemands³⁵.

On en est venu enfin à une attitude moins tranchée en estimant que si une partie des *Kietze* ont pu se former durant la période qui a suivi la conquête, l'origine slave ne peut pas être exclue ; l'étymologie du nom, les trouvailles slaves des *Kietze* de Brandenburg et de Lebus, la permanence d'un peuplement slave dans ces hameaux et dans ces *suburbia* font à nouveau penser à une « racine slave dans le processus de formation de ce type d'habitat »³⁶.

Types de paysages et de peuplement

Cette controverse montre à l'évidence que des habitats allemands nouveaux ont dû plusieurs fois se modeler sur des types slaves. Un phénomène analogue d'adaptation se présente dans la partie occidentale de la Prignitz où les colons allemands ont, semble-t-il, aménagé les hameaux wendes en *Rundling* et conservé des structures agraires irrégulières et sans assolement. Un bon exemple, d'après le cadastre de 1825, est celui du village de Boddin.

A l'inverse, dans les régions de forêts, de landes et de zones humides, comme le Barnim, le Teltow, une partie de l'Uckerland et le pourtour de la Basse-Lusace, les villages de colonisation allemands ont quadrillé le paysage. Aux *Angerdörfer* du Barnim correspondent des terroirs assolés où les quartiers portent les noms caractéristiques de Hufen, Grosse Stüke ou Felder³⁷. En Uckerland règnent les *Hagendörfer* forestiers, tandis que dans le pays de Sorau on retrouve les longs villages à *Hufen* forestières (III. 10).

Bien que la densité de l'occupation du sol sorabe en Basse-Lusace ait été moins grande que dans la terre de

Bautzen, la colonisation allemande y est aussi restée parfois minoritaire. Il semble même qu'il y ait eu au temps de l'invasion une poussée interne de la population slave qui a transformé les hameaux en *Sackgasse* ou en petits villages-rue et qui a gagné du terrain vers le Sud dans les cantons de Luckau, de Calau et de Sorau. Des villages slaves ont en tout cas subsisté côte à côte avec des villages allemands, comme à Kuntzendorf (Kreis Sorau). A Luckau, au XV^e siècle encore, la moitié des habitants de la ville étaient sorabes, un peu plus de la moitié même à Calau. Ainsi s'est perpétué, ici aussi, le peuplement des Sorabes de Lusace.

Premières villes

Les princes colonisateurs allemands entre Elbe et Oder ont senti très tôt la nécessité d'une étroite liaison entre colonisation rurale et colonisation urbaine. Wichmann de Magdebourg proclamait dans son diplôme pour Jüterbog de 1174 que la ville était fondée comme *caput provincie*, mieux même *ad edificandum provinciam*³⁸.

La fondation de toutes les villes brandebourgeoises n'est cependant pas partie du néant. Les enceintes et les *Kietze* slaves ont parfois servi de points de cristallisation. En d'autres cas, ce sont des châteaux allemands qui ont été les noyaux des nouvelles agglomérations. En certains endroits même, avant la fondation de villes planifiées, des éléments pré-urbains ont bourgeonné dans des sites économiquement favorables qui ont été exploités ensuite par les princes ou les *locatores*³⁹. Albert l'Ours avait montré la voie par la concession du *Markt* et du droit urbain de Stendal qui avaient donné naissance à la ville⁴⁰ ; celle-ci s'est développée dans la seconde moitié du XII^e siècle le long de la Breite Strasse et autour du marché et de la Marienkirche. Peu après, Wichmann de Magdebourg suivait, on l'a vu, cet exemple à Jüterbog (1174).

Mais c'est Brandenburg qui présente le plus caractéristique exemple de développement urbain précoce au delà de l'Elbe. Attestée pour la première fois en 928, Brennaburg avait donc été un siège princier slave et ensuite celui d'un évêché (Dominsel) ; d'autre part, avant d'être le Marienberg, la colline située au Nord-Ouest de la ville était un lieu de culte slave ; enfin sur la rive droite de la Havel, dans le

suburbium de Parduin, une église Saint-Gotthard existait depuis 1131 au moins. Il est évident qu'ici un important processus de formation urbaine était entamé avant la colonisation. Mais il est non moins évident que la conquête de 1157 entraîna un appel de marchands ou de population allemands qui détermina le margrave Otton I^{er} à accorder en 1170 aux *cives* de Brandenburg des franchises de péage et de marché — excepté sur le poisson. C'est alors qu'est né, en étroite liaison avec le *Kietz* de Parduin, le nouveau quartier de la rive droite autour d'un Markt qui est devenu l'Altstadt. Cependant, les progrès de la colonisation régionale entraînèrent encore rapidement la formation sur la rive méridionale de la Havel d'une nouvelle et plus vaste agglomération, mentionnée en 1196, la Neustadt. Si l'on ne sait rien de la « fondation » de cette dernière, son tracé sur deux axes fait penser à une amorce de planification. En un demi-siècle, la superficie de Brandenburg ville double, avait environ quadruplé⁴¹ (III. 11).

Les villes du XIII^e siècle

Le gros élan de la fondation urbaine s'est néanmoins accompli sous le règne des deux frères Jean et Otton III, non seulement en Brandebourg, mais dans les pays périphériques⁴². Trente villes doivent leur existence aux margraves. Malheureusement, on n'a conservé que dix chartes de fondation et six de concession de droit urbain. Il faut distinguer, dans ce groupe, les villes qui se sont développées auprès d'un noyau de commerçants et d'artisans sans territoire suburbain considérable, et celles qui ont reçu à leur fondation un vaste terroir agricole destiné à assurer leur subsistance — ces dernières situées surtout dans les régions « neuves » de l'Uckerland et de la terre de Lebus.

Les franchises économiques, notamment en matière de péages, le territoire et le droit urbain, octroyés à Spandau le 7 mars 1232, ont inauguré cette politique urbaine des deux margraves⁴³. Dans le pays à l'Ouest de l'Elbe, ils privilégièrent aussi Salzwedel (1247) où au nord du château et de sa vieille agglomération se forma une Neustadt planifiée. Puis, c'est à partir de la pénétration en Poméranie et de la cession de l'Uckerland que s'amplifia la colonisation urbaine.

Il faut mettre ici à part le cas de Prenzlau dont la fondation en 1234 fut l'œuvre de Barnim I^{er} de Poméranie avec

un groupe de huit *promotores*⁴⁴ et qui reçut en 1251 un nouveau privilège reproduisant pour l'essentiel le précédent. Mais, coup sur coup, Friedland (1244), Mittenwalde (1245), Lynchen (1247) et Neubrandenburg (1248), furent fondés dans la zone forestière et lacustre des confins de l'Uckerland, de la Poméranie occidentale et du Mecklembourg. Friedland fut doté d'un territoire (*Hufenland*) de 200 Hufen, 50 de pacages, 150 de terres à cultiver, et du droit de Stendal ; le peuplement en fut confié à un groupe de cinq entrepreneurs⁴⁵. A Neubrandenburg, fondée par Jean seul, la dotation initiale fut de 250 Hufen, dont 50 de prés ; le *locator*, nommé Herbord, reçut un tiers du cens des aires à bâtir et un tiers des amendes de justice ; le droit de Brandenburg fut accordé aux nouveaux habitants cinq ans après la « fondation »⁴⁶.

La fondation de Francfort-sur-Oder a confirmé en 1253 la mainmise brandebourgeoise sur la terre de Lebus, clé de la Pologne (*clavis terre*). L'opération fut conduite par un *locator*, Gottfried von Herzberg ; le territoire agraire, donné en deux fois, fut de 124 et 60 Hufen ; les habitants furent « autorisés » à construire à leurs frais un pont sur l'Oder ; mais, pour alléger les charges de l'implantation de la ville, ils obtinrent sept années « franches » ; enfin, ils reçurent le droit de Berlin⁴⁷. On estime cependant aujourd'hui qu'avant cette « fondation », il existait à ce passage important du fleuve, dès le temps d'Henri I^{er} de Silésie, un petit peuplement de marché allemand auprès de l'église Saint-Nicolas, au nord de la ville⁴⁸ ; les dimensions du nouveau plan et son caractère aux lignes géométriques sont néanmoins sans commune mesure avec ce noyau antécédent. On est bien en présence d'une création urbaine « coloniale » allemande qui a supplanté la place slave de Lebus⁴⁹ (III. 12 et 13).

Indépendamment de ces villes ascaniennes, d'autres se sont développées ou ont été fondées par des seigneurs territoriaux. C'est le cas, par exemple, de Perleberg, en Prignitz, qui apparaît en 1239, mais qui s'était formée avant près d'un château des Gänse von Putlitz sans que l'on puisse bien démêler comment ; celui aussi de Besskow, en Basse-Lusace, dans une île de la Spree, fondée en 1272 près de deux *Kietze* slaves sur plan rectangulaire à larges rues orthogonales ; celui de Cottbus encore qui a grandi, sous ses seigneurs, en plusieurs étapes, depuis un château jusqu'à un agrandissement planifié (entre 1280-1300).

Aux origines de Berlin

Dans cet ensemble, les origines de Berlin et de sa ville-sœur Cölln, méritent un examen particulier étant donné l'avenir prestigieux qu'a eu cette grande métropole mondiale⁵⁰.

Dans les documents, le nom de Cölln (*Colonia*) apparaît en 1237 et celui de Berlin en 1244 ; la chronique des margraves attribue la fondation de Berlin, avec Francfort, Stargard, Neubrandenburg et plusieurs autres, aux deux frères Jean et Otton, malheureusement sans donner de date. D'une façon générale, on a, dans ces conditions, placé les débuts de la ville aux alentours de 1230, c'est-à-dire entre l'acquisition du Barnim et la concession du droit de Spandau. Les Ascaniens auraient cherché dans le site de la nouvelle ville un passage de la Spree entre Barnim et Taltow mieux placé et plus disponible que celui du *Burg* slave de Köpenick en amont. Certes, un matériel archéologique slave montre que la région n'était pas totalement déserte ; mais l'existence d'un village de pêcheurs à Cölln et d'un *Rundling* sur la rive droite de la Spree restent du domaine de l'hypothèse, et les fouilles des églises Saint-Nicolas et Saint-Pierre n'ont livré, selon toute probabilité, que des sépultures de colons allemands⁵¹.

Le plan primitif de la double ville indique nettement trois quartiers : au nord, aussitôt la traversée de la rivière, un marché et l'église Saint-Nicolas au centre d'un petit noyau de forme arrondie ; plus loin, autour du Markt et de la Marienkirche, un plus vaste quartier à plan régulier que l'on considère comme plus récent que le précédent ; au sud, Cölln, sorte de tête de pont, paraît aussi plus jeune que le peuplement de Saint-Nicolas. Mais alors quelle partie de la ville a-t-elle été fondée vers 1230 ? (*Ill. 14*).

Les fouilles effectuées à Saint-Nicolas ont révélé l'existence d'une première basilique romane de même plan que l'église de Rathenow qui peut être elle-même datée de vers 1190⁵². Ainsi, l'habitat de Saint-Nicolas apparaîtrait-il comme plus ancien que la « fondation », peut-être des premières années du XIII^e siècle, de même que l'ancienne église de Tempelhof. Petit village de colons ou établissement de marchands ? On ne sait. Mais quand les Ascaniens ont occupé le Barbim et le Teltow, les conditions ont été réalisées pour l'élévation au rang de ville et le développement de cet

embryon. C'est la Neustadt, avec le nouveau marché et la Marienkirche, et la cour (*aula*) des margraves, avec 120 Hufen, qui sont sortis de la décision des deux princes. Cette habitation margraviale est mentionnée en 1261 à l'occasion de la donation d'une lande à la ville de Cölln, *apud aulam Berlin*, et encore par Otton IV en 1277 : premier pas vers un destin de résidence princière et de capitale.

CHAPITRE IV

LES PAYS DE LA BALTIQUE

La colonisation des pays des croupes baltiques, Mecklembourg et Poméranie occidentale, s'est faite dans le prolongement de celle du Holstein et des pays de la Havel et de la Spree, surtout dans le courant du XIII^e siècle¹.

L'occupation du sol slave

Pendant la période slave, ces régions étaient occupées par deux groupes importants, les Obodrites à l'Ouest, les Liutices à l'Est, et par une série de tribus moins organisées comme les Ranen de l'île de Rügen et les petits peuples des bouches de l'Oder. La forêt-frontière qui séparait les deux premiers groupes, entre Mecklembourg et Werle, n'a été vraiment ouverte qu'à l'époque coloniale allemande². Les taches de l'occupation du sol slave étaient, certes, d'après les trouvailles archéologiques, plus importantes que dans la dépression brandebourgeoise ; elles étaient particulièrement denses à l'Est de la baie de Wismar, dans la basse vallée de la Warnow, dans l'île de Rügen et surtout autour de Wollin (Wolen, *p*). En fait, c'étaient des clairières de culture qui ne représentaient guère que de 5 à 10 % de la superficie totale. Même si des noms de défrichement slaves, peut-être tardifs, comme Wodrowi Laz (de Laz, essart), Naudin (la terre neuve) ou Demmin (le « lieu de fumée », c'est-à-dire le défrichement par le feu), laissent supposer une certaine expansion du peuplement obodrite, de vastes forêts sont restées disponibles pour la colonisation allemande³.

Les ducs de Mecklembourg et de Poméranie

L'originalité des deux pays a cependant résidé dans le fait que cette colonisation ne s'est pas produite sous la direction de princes allemands, mais sous l'autorité de princes slaves. Déjà, du X^e au XII^e siècle, les princes des Obodrites s'étaient efforcés d'assurer une continuité de direction unique chez les tribus slaves du Nord-Ouest. A la fin du X^e siècle, un Mstivoj était considéré comme un chef aussi important que Miesko de Pologne ou Boleslas de Bohême, et l'on a vu le rôle joué au XI^e et au début du XII^e siècle par Godescalc et son fils Henri. La croisade de 1147 et les offensives d'Henri le Lion, de 1160 à 1166, avaient ébranlé cet État en formation, mais le grand duc saxon avait dû restituer à Pribislaw la majeure partie du Mecklembourg. Désormais le comté de Schwerin resta aux mains des successeurs de Gunzelin von Hagen, installé par Henri (1161), tandis que les successeurs de Pribislaw conservèrent le Mecklembourg, Henri Borwin (1179-1227) fut obligé de reconnaître la suzeraineté danoise, mais gagna à l'Ouest Gadebusch et à l'Est le pays des Zirzipanes sur la Poméranie. Ses petits-fils partagèrent la principauté en quatre branches : Mecklembourg, Werle, Rostock et Parchim.

Le duché de Poméranie s'étendait de part et d'autre du cours inférieur et des bouches de l'Oder, à l'Ouest jusqu'à Demmin, Wolgast et l'embouchure de la Ryke, à l'Est au-delà de Köslin (Koszalin, *p*). Le rivage poméranien à l'Est de l'Oder avait appartenu au premier État polonais de Miesko ; mais Miesko II (1025-1034) l'avait perdu⁵. Le premier duc connu avec certitude est Wartislaw I^{er} en 1121/1122, et sa maison a régné sur cette Poméranie occidentale, malgré de nombreux partages, jusqu'en 1637. Bogislaw I^{er} avait accepté en 1181 la suzeraineté allemande ; mais en 1185 la domination danoise s'étendit aussi au duché poméranien. Bien que les Ascaniens aient ensuite obtenu en 1231 l'investiture du duché par Frédéric II et gagné l'Uckerland, les lignées de Barnim I^{er} (1220-1278) à Stettin et de Wartislaw III (1220-1264) à Demmin ont réussi à se maintenir dans la zone côtière la plus slavisée.

Avance de la colonisation en Mecklembourg

L'immigration occidentale a commencé en Mecklembourg dès l'installation des comtes et châtelains saxons de Henri le

Lion. Henri de Scathen, châtelain de Mecklembourg (1160-1164), amena de Flandre une « multitude » de peuple et l'établit dans le Burg et dans tous ses environs⁶. Comme Henri de Badewide à Ratzebourg, Gunzelin von Hagen à Schwerin attira également des *advenae* dans sa nouvelle terre⁷. Si bien que le chroniqueur estimait en 1171 que tout le pays wende de l'Eider jusqu'à Schwerin était converti *in unam Saxonum coloniam*⁸. Cette colonisation, à la suite de celle de Holstein et du Lauenbourg, toucha donc surtout les pays de Gadebusch et Wittenburg et au sud-ouest vers 1190 les terres du comte Henri de Dannenberg.

Du côté slave, Pribislaw semble avoir voulu renforcer le peuplement indigène des alentours de Mecklembourg, Ilow et Rostock. Mais son successeur Henri Borwin appela en 1210 des colons allemands dans l'île de Poel, « à cause du manque d'hommes chez les siens », et la colonisation s'étendit de là à la côte nord-ouest. Les défrichements et les *Hagendörfer* des forêts de Klütz et de Tarnewitz doivent être des années 1220. Vers 1218-1219, l'expansion avait aussi commencé dans la région de Bukow et de l'abbaye de Doberan. Le prince Henri autorisa formellement cette dernière, fondée la première fois en 1171, à coloniser là où il n'y avait pas de villages wendes ; il dota aussi l'abbaye cistercienne de Sonnenkamp (Neükloster) de forêts où se formeront les villages allemands de Malpendorf, Jörnsdorf et Wichmannsdorf. Ce sont ainsi les terres lourdes et boisées de la zone côtière qui ont reçu les premiers établissements.

La colonisation intérieure a fait ses premières trouées vers 1220-1222. Ainsi Henri Borwin installa à Tempzin un hôpital d'Antonins qui colonisa les environs de Brüel, au nord-est de Schwerin. En 1224 est érigée la paroisse de Satow avec sept villages. En 1233, les colons allemands atteignent les pays de Bützow et de Schwann, sur la Warnow au sud de Rostock. Un peu plus au sud, la fondation de l'abbaye de Dobbertin (1222) et de la collégiale de Güstrow (1226) ont favorisé aussi la pénétration allemande. A la même époque, de nouveaux habitats allemands apparaissent autour de Parchim. En 1236, des Holzates s'installent à Holzendorf, près Sternberg.

Si le Holstein-Lauenbourg a beaucoup contribué à ce peuplement du Mecklembourg, il ne faut cependant pas minimiser, au contraire, l'apport westphalien. De courts déplacements ont eu lieu de la région d'Eutin vers celle de Wismar,

et de Boizenburg vers l'hinterland de Parchim. Mais les relations religieuses avec Amelungsborn, les migrations chevaleresques, les noms et les formes des *Hagendörfer*, les dialectes bas-allemands rattachent fortement les origines du peuplement mecklenbourgeois à la grande région comprise entre le Weser, le Harz et le Bas-Rhin⁹.

Villages et finages du Mecklembourg

Les types de villages et leur répartition reflètent bien les vagues et la chronologie de cette colonisation¹⁰. Les formes villageoises sont très variées. La première question qui se pose à leur sujet est de savoir dans quelle mesure les établissements slaves ont survécu. Il est d'autant plus difficile de répondre que les premiers colons ont souvent adopté ou adapté les formes slaves. Ainsi, les villages ronds fermés (*Rundling*) et les petits villages à rue aveugle (*Sackdörfer*), surtout nombreux dans l'Ouest du pays, peuvent aussi bien être précoloniaux que créés au XII^e ou au début du XIII^e siècle. Même chose pour les noms : certains villages neufs ont reçu des noms slaves, alors qu'ils étaient peuplés d'Allemands, tandis que d'autres où les Slaves ont participé à la colonisation, même comme entrepreneurs, portent le suffixe *-dorf*.

Les seigneurs ont souvent pris le risque de la colonisation, mais on trouve, ici aussi, des entrepreneurs appelés *cultores*. Le cas normal de la répartition des *Hufen* dans le finage était celui des grands quartiers où chaque colon possédait une parcelle de forme allongée. Mais un tiers ou la moitié de la surface était réservé pour le pacage des troupeaux. Les formations typiques de la colonisation allemande du XIII^e siècle ont été les *Angerdörfer* et les *Hagenhufendörfer*, les premiers planifiés avec leur terroir à quartiers, les seconds en relation avec les défrichements forestiers, en ordre assez lâche et terroir à larges bandes derrière les maisons.

Eu égard à ces formes et aux apparitions datables, l'avance de la colonisation a pu être ainsi proposée : la première vague, avant 1200, avec *Rundling* et *Sackdörfer* a atteint la ligne Wismar-lac de Schwerin ; quelques *Angerdörfer* sont venus s'y ajouter entre 1200-1230. La seconde vague, après 1216-1220, a couvert le moyen Mecklembourg,

au nord de Parchim, avec les grands villages « organisés » ; et cette période de grande intensité d'occupation agraire s'est poursuivie jusqu'en 1260 en poussant jusqu'en Poméranie occidentale où l'on défrichait encore les sols médiocres à la fin du XIII^e siècle.

L'essor urbain

Les villes se sont développées au rythme de cette expansion. La première, Schwerin, fut fondée en territoire allemand, dès 1160 : la seconde, en territoire obodrite, fut Rostock, créée après une longue pause avant 1218. Ensuite, les « fondations » se sont pressées et concentrées surtout entre 1225 et 1275. Les princes territoriaux ont fait de ces créations une partie de leur politique, tant pour les avantages financiers et économiques qu'elles procuraient, que pour la protection de leurs frontières.

Le chroniqueur Helmold attribue l'édification de Schwerin à Henri le Lion¹¹. En fait, il existait auparavant un Burg slave et, d'autre part, quoiqu'aucune source directe ne l'atteste, on a fait l'hypothèse, sous l'influence des idées de Rörig, d'un peuplement de marchands¹². Le transfert du siège épiscopal de Mecklembourg dans la ville, avec l'évêque évangéliste Bernon (1160-1191), et la construction de la cathédrale lui donnèrent une nouvelle importance. Enfin, elle reçut un droit urbain qui fut ensuite donné à d'autres villes, comme Güstrow (1228), Malchow (1235) et Malchin (1236)¹³.

C'est aussi près de l'ancien *Burg wende* de Roztoc, que s'est développée à l'embouchure de la Warnow la ville de Rostock. L'hypothèse d'une colonie de marchands rhénans et bas-saxons auprès d'une église Saint-Clemens dès la dernière décennie du XII^e siècle a été encore ici avancée. Il est certain toutefois qu'avant l'octroi des franchises de tonlieu, d'un conseil et du droit de Lübeck à la nouvelle agglomération par Henri Borwin le 14 juin 1218, il existait auprès de l'*oppidum* slave un peuplement allemand¹⁴. Ces privilèges entraînèrent un essor rapide de la ville qui vers 1230 s'accrut d'un nouvel établissement planifié autour d'un marché et de l'église Notre-Dame. Enfin, après deux autres petits accroissements, le duc unifia en 1262 l'administration de l'ensemble et fit construire vers 1300 une vaste enceinte commune en pierre¹⁵.

La décennie après le privilège pour Rostock vit aussi se constituer les trois villes de Parchim, Plau et Wismar. Sans doute, y avait-il encore à Parchim sur l'Elde, un Burg wende et, peut-être, une église. Mais le privilège de Henri Borwin de 1225/1226 fait allusion à une région *deserta*, vouée au paganisme et où le prince avait appelé, de loin comme de près, des colons chrétiens ; en outre, il s'agissait bien de construire une ville destinée à être le centre de la province¹⁶. C'est cette décision qui a donné naissance à l'Altstadt dans le méandre de la rivière ; puis un second quartier, la Neustadt s'y était déjà ajouté en 1249 ; et les deux communautés furent réunies en une seule en 1282¹⁷. Plau fut fondée en 1226 dans des conditions semblables. Enfin, à Wismar, un établissement existant déjà autour de l'église Notre-Dame fut érigé en ville en 1228 et se dédoubla au milieu du siècle. Beaucoup de ses habitants vinrent du Holstein voisin, de la Saxe et de la Westphalie.

Que ce soit dans le comté de Schwerin ou dans la principauté de Mecklembourg toute une série d'autres lieux reçurent le droit urbain ou furent appelés à la vie urbaine, avec plus ou moins de succès d'ailleurs. Citons Güstrow qui végéta, Neustadt-Glewe et surtout Neukalen où en place d'un Burg, donné en 1174 à l'abbaye de Dargun, et d'un village, une ville totalement neuve fut construite à partir de 1244 et reçut en 1253 le droit de Lübeck, après un accord entre le duc et l'abbaye. Le dessin de Neukalen est un des exemples typiques de la ville coloniale à plan géométrique ; il s'inscrit dans un cercle de 200 mètres de rayon environ, avec un markt et des rues orthogonales.

Colonisation en Poméranie

La colonisation en Poméranie occidentale a été favorisée par la christianisation précoce. Commencée par la mission d'Otton de Bamberg en 1124-1128, elle l'emporta définitivement lorsque Waldemar I^{er} de Danemark et Henri le Lion eurent détruit le sanctuaire slave d'Arcona à Rügen en 1168. Le premier évêché créé à Wollin fut transféré à Kammin (Kamien, *p*). Les abbayes fondées durant la même période : Grobe (1154), Kolbatz (1173), Gramzov (1178), Belbuck (1180), furent d'actifs agents de germanisation. Néanmoins, jusqu'au XIII^e siècle, les contacts de la Poméranie

avec le monde germanique restèrent limités à cette pénétration religieuse et à quelques groupes de communautés et artisans allemands qui s'installèrent, on le verra, dans les villes¹⁸.

Les migrations ne sont connues ensuite que pour quelques régions et qu'autour de quelques familles de la noblesse allemande. Le duc Casimir dès 1176 encouragea les Cisterciens de Kolbatz à la colonisation en leur accordant le droit d'installer des Allemands. Mais le gros mouvement eut lieu au XIII^e siècle sous les principats de Barnim I^{er} et de Wartislaw III et l'épiscopat de Hermann de Kammin (1251-1288). Les ducs du XIII^e siècle appelèrent en effet des chevaliers allemands pour se constituer la puissante clientèle vassalique que ne pouvaient par leur fournir quelques familles poméranienes, et c'est principalement par cette chevalerie que progressa le processus de germanisation et de colonisation. Dans le territoire de Loitz, sur la Pene, non loin de Demmin, petite ville fondée par le chevalier Detlev von Gadebusch, il y avait en 1244 un peuplement allemand¹⁹. Les possessions de l'abbaye de Belbuck ont accueilli des colons de Westphalie, celles de Kolbatz des paysans venus de l'Altmark. Dans l'acte de confirmation des biens de l'abbaye cistercienne de Eldena (fondée en 1207) en 1248 apparaissent de très nombreux villages à suffixe *-hagen* et à nom de pionnier (Friedrichshagen, Bernhardshagen, Bartholomeushagen, Boltehagen)²⁰, et la toponymie confirme cette prolifération dans tout l'arrière-pays de Greifswald et de Stralsund. Au nord de Stettin, un chevalier brandebourgeois, Gerbord de Köthen, donna en 1262 à trois *locatores* la forêt de Halteshagen à coloniser, à charge pour les colons d'un schilling par *Hufe* et la dîme²¹. Le partage des dîmes entre Barnim, l'évêque et le chapitre de Kammin, en 1273, prévoit encore des entreprises de fondation de villages²².

D'une façon générale, dans la Poméranie de Stettin, les colons s'installèrent dans des *Angerdörfer* ou des villages-rue, tandis que dans la principauté de Demmin beaucoup d'établissements ont été des *Hagenhufendörfer* de défrichement. Cependant les formes rondes, slaves ou allemandes, ont aussi subsisté, comme à Kalen dans la région de Kammin²³. Il faut cependant déjà introduire, ici, la restriction que beaucoup de villages qui ont reçu le droit allemand ont conservé leur peuplement slave. C'est dans des habitats

nouvellement fondés que les colons allemands se sont principalement organisés. La toponymie montre enfin que le nombre d'habitats à noms germaniques a rapidement décliné vers l'Est. Pour les Slaves, les *locationes* qui se sont prolongées jusqu'au XIV^e siècle, ont apporté aussi une restructuration des villages et de leurs finages²⁴.

Villes poméraniennes

Bien que les ducs poméraniens aient aussi favorisé le mouvement urbain, la Poméranie, à quelques exceptions près, n'a pas été un pays de grandes villes. La plus importante, Stettin (Szescin, *p*), est la plus ancienne²⁵ (III. 15).

Le noyau originel de Stettin a été au X^e siècle un *castrum* slave, sur la haute terrasse de la rive gauche de l'Oder qui a porté ensuite le château ducal et l'église Notre-Dame ; puis, au bord du fleuve, s'était aussi développé un *suburbium* avec une enceinte. Il est vraisemblable qu'Otton de Bamberg ait installé là des prêtres allemands et que des « marchands » allemands aient suivi, puisqu'en 1187 fut érigée par l'Allemand Beringer, au sud-ouest de cet ensemble, l'église Saint-Jacques, *ecclesia Theutonicorum*, sous le patronage de Saint-Michel de Bamberg²⁶. Il faut penser que le peuple allemand de la ville avait considérablement augmenté dans les premières décennies du XIII^e siècle pour que Barnim I^{er} ait conféré à l'*oppidum* le droit allemand à la place du droit polonais et divisé les deux populations entre les ressorts ecclésiastiques de Saint-Jacques et de Saint-Pierre et Paul en 1237²⁷. L'étape suivante fut accomplie en 1243 par la reconnaissance formelle à la ville du droit de Magdebourg et d'une dotation de 100 *Hufen* de terre arable. Mais il ne semble pas qu'il y ait eu à cette occasion un accroissement planifié notable de la ville²⁸.

Avant Stettin, Prenzlau a été la première ville à recevoir de Barnim le droit allemand (1235). Il y avait ici auparavant deux petits habitats slaves²⁹. Le duc donna l'établissement d'une nouvelle ville à huit « promoteurs », dont un au moins était originaire de Stendal, avec une superficie de 300 *Hufen* ; ces entrepreneurs reçurent pour eux-mêmes 80 *Hufen* et un tiers des revenus des emplacements à bâtir et autres recettes³⁰. Le plan reflète, au contraire de celui de Stettin, le caractère dirigé de cette entreprise et la dispropor-

portion entre l'habitat slave antécédent et le vaste peuplement nouveau.

Dans la plupart des autres concessions de droit urbain, il y a eu auparavant un *castrum* ou un petit habitat slave, du type des *Kietze*³¹. Cependant, à Stralsund (av. 1248), à Greifenberg (1262) on peut dire qu'il n'y a eu aucun antécédent pré-urbain. Stralsund, directement sur la mer, aurait résulté d'établissement de marchands allemands venus de Rostock, attirés par le voisinage des pêcheries de harengs de Rügen. Entre 1270 et 1310, la bourgeoisie de la nouvelle ville était constituée pour moitié d'originaires de la Basse-Allemagne. Greifswald a été fondée par Wartislaw III sur un terrain appartenant aux Cisterciens d'Eldena qui conclurent avec lui un accord en 1249³². A Greifenhagen au sud de Stettin, l'habitat slave était très petit et sans comparaison avec la ville fondée : Barnim confia la *locatio* à Rodolphe von Belekow et ses deux fils, avec 100 *Hufen* de prés et 100 *Hufen* de terres arables (1^{er} mars 1254)³³ ; le plan rectangulaire, avec rues se croisant à angle droit, est encore du type colonial. A Greifenberg (Gryfice, *p*), sur la Rega, à l'est de Kammin, le *locator* fut Jacques von Trep-tow. Enfin, les ducs furent imités par l'évêque de Kammin qui fonda en 1266 la ville de Köslin (Koszalin, *p*) avec deux entrepreneurs et un territoire de 100 *Hufen* aussi, et par le chevalier Dubislaw von Woedtke qui fit ériger Plathe (Ploty, *p*) en 1277 par deux autres entrepreneurs, avec un territoire de 160 *Hufen*³⁴.

L'avance de la colonisation allemande tant rurale qu'urbaine dans ces pays des croupes baltiques, hormis les premiers établissements de Schwerin et la pénétration religieuse en Poméranie, s'est donc manifestée principalement entre les années 1210 et 1280 en un mouvement parallèle à celui de la colonisation des terres brandebourgeoises. A cette génération, beaucoup de familles d'émigrants n'y étaient déjà pas à leur premier déplacement. Un nouveau bond à l'est devait en porter d'autres au delà de l'Oder et de la Vistule.

CHAPITRE V

L'AUTRICHE ET LES PAYS ALPINS

Les cadres de la colonisation

La pénétration et la colonisation allemandes dans le couloir du Danube et dans les Alpes orientales avait, certes, commencé bien avant la poussée au-delà de l'Elbe ; on a vu les premiers efforts dans ce sens faits au IX^e siècle, notamment sous Louis le Germanique, à l'est de l'Enns et en Styrie. Mais la tourmente hongroise avait compromis ce mouvement dans la première moitié du siècle suivant¹. La victoire du Lechfeld, la stabilisation des Hongrois dans la plaine pannonique, la reconstitution de la marche de Vérone, avec le Trentin, la création des petites marches et du duché de Carinthie (974) et surtout l'installation des Babenberg dans l'Ostmark (976) devaient être le signal de la reprise de la colonisation, tant dans les pays danubiens que dans les montagnes et les vallées de l'Orient alpin.

Au XI^e et au XII^e siècles, cette colonisation s'est donc effectuée dans le cadre de ces principautés naissantes et aussi en relation avec l'Église de Salzbourg et les églises et abbayes bavaroises toutes proches. Dans l'Ostmark, la colonisation a suivi l'avance des Babenberg et a été favorisée par eux et par leurs vassaux. Après la transformation de la marche en duché héréditaire (1156), Léopold V a été le premier à concevoir une politique dépassant la simple construction rurale. En Haute-Styrie, c'est d'abord la famille d'Eppeus-stein qui a encouragé le peuplement allemand, puis ce sont au XII^e siècle les margraves de Steier, élevés à la dignité ducale en 1180. Le vaste diocèse bavarois de Passau, très

étendu vers l'Est, s'est trouvé d'autre part, en position « coloniale » ; et, par leurs possessions de Carniole, les évêques de Freising ont provoqué un appel jusqu'aux confins slovènes. Mais, ce sont, essentiellement, les chapitres de Salzbourg et de la petite Église épiscopale de Gurk qui ont été à la tête des défrichements en Carinthie. On n'omettra pas enfin le rôle des abbayes et tout particulièrement celui des Cisterciens, à partir de la fondation de Heiligenkreuz en 1136 dans le Wienerwald.

Défrichements en Haute et Basse Autriche

Le défrichement de l'immense masse forestière qui séparait la Bohême de la Bavière et des pays autrichiens a commencé, en liaison avec les entreprises bavaroises, à partir du XI^e siècle et s'est continuée jusqu'au troisième quart du XIII^e siècle encore ².

Les bassins du couloir subalpin du Danube, avec des terres brunes fertiles, étaient aptes à une facile colonisation ; par contre, au nord, le plateau cristallin, que le fleuve entame parfois dans ses défilés, offrait aux pionniers l'obstacle de ses forêts — encore que cette forêt médiévale de feuillus, chênes et hêtres, était plus facile à pénétrer que les épaisses sylves de conifères d'aujourd'hui, et que, vers l'Est, des placages de loess aient rendu plus commode l'établissement humain ³.

Au XI^e siècle, l'attaque a porté sur deux points : à l'ouest, le long du Danube où le chapitre de Passau et l'abbaye de Niederaltaich ont rivalisé pour diriger le mouvement ; dans la trouée de la Kamp où les Babenberg, ayant acquis Gars (1041-1045), la forêt de Gföhl et la région de Eggenburg (1051), encouragèrent la colonisation en accord avec l'évêque Altmann de Passau et les Eppenstein. Entre ces deux régions, les documents manquent pour le XI^e siècle, et il semble bien que les défrichements en Haute-Autriche aient été en général plus tardifs.

A la fin du XI^e et dans les premières décennies du XII^e siècle, c'est le Waldviertel, à l'Ouest de la basse Kamp, qui commença à recevoir le gros des défricheurs. Ainsi dès 1096 sont citées les noales de *Chotanisriute* où la paroisse de Köttes apparaît avant 1124. Non loin, un ministériel du margrave Léopold II fait ouvrir l'essart qui prit son nom,

Ottenschlag. Un peu plus tardivement sont défrichés les alentours de Traustein, se forme le village de Langschlag ; de même, est ouvert le terroir de Grafenschlag. Toute la toponymie de ce pays forestier reflète ces attaques pionnières par ses très nombreux suffixes *-schlag* (Heinrichschlag, Rappoltschlag, Ulrichschlag) et *-reith* (Frankenreith, Munichreith, Roggenreith, Wolfsreith), et la colonisation allemande par ses villages à suffixes *-s*, *-dorf*, *-bach*, *-berg* ou *-wald*, occupation qui s'est d'ailleurs poursuivi encore jusqu'au XIII^e siècle ⁴.

C'est au cœur de ce pays, sur la haute Kamp, que Hadmar I^{er} de Kuenring vassal des Babenberg, fonda en 1137 l'abbaye cistercienne de Zwettl, première fille d'Heiligenkreuz ; en quelques années, elle avait ouvert huit granges dans les forêts alentour et par des acquisitions successives elle en étendit le nombre jusqu'à douze, jusque dans le pays de Weitra à l'Ouest et avec de bonnes exploitations céréalières vers le Weinviertel et des vignobles sur le Danube à Krems ⁵. Cependant participèrent aussi à cette mise en valeur monastique l'abbaye bénédictine de Altenburg (fondée en 1144) et celle de Prémontrés de Geras (1150) ⁶.

Néanmoins, jusque vers 1170, malgré quelques entreprises antérieures, toute la région intérieure de la Haute et de la Basse-Autriche, le Nordwald, n'avait pas encore une véritable « frontière » avec la Bohême. Quelques chemins se dirigeant vers Prague perçaient la forêt, mais la pénétration humaine laissait subsister entre Allemands et Slaves une ceinture sylvestre assez large ⁷. Une nouvelle poussée colonisatrice a dû alors se dessiner vers Raab et la moyenne Thaya et même au-delà en direction de la région de Neu-Bistritz (Nova Bystrice, *ts*), dont les paroisses au XIII^e siècle étaient rattachées au diocèse de Passau. Elle se dirigea aussi vers la région de la haute Lainsitz. On peut croire que les colons autrichiens et les pionniers tchèques arrivèrent bientôt en contact, car le conflit éclata entre le duc de Bohême Sobieslav et le duc d'Autriche Henri, puis son fils Léopold V, pour la région de Weitra : finalement les Autrichiens conservèrent la région (1177-1179), et en 1185 Weitra et la forêt entre la Lainsitz et la Strobnitz furent inféodés aux Kuenring. En Haute-Autriche, dans le Mühlviertel, la colonisation avançait aussi alors, sous la conduite de la famille de Rosenberg : les noms en *-schlag*, *-reut*, *-dorf*, *-hof* ou *-berg* gagnèrent le terrain à côté d'une beaucoup moins

dense toponymie slave. Mais, ici encore, la conquête agraire se poursuivit jusqu'au milieu du XIII^e siècle, voire plus tard.

Au nord-est de Vienne, le Marchfeld qui prolonge la Moravie avec de bonnes terres noires et, au sud-est, la lisière du Burgenland, déjà panonique, ont vu aussi l'arrivée des colons allemands au XI^e et au XII^e siècles. Le Marchfeld était alors quasi vide. De très importantes donations royales aux margraves et aux églises, à prendre, au choix, là où voudraient les intéressés, y laissent bien voir des terres alors sans seigneurs qui s'offraient à la colonisation : 20 *Hufen* au margrave Henri I^{er} par Henri II, entre Kamp et Morava (1002) ; 50 *Hufen* au comte Arnold Henri I^{er}, entre Danube, Morava (1025) ; 150 *Hufen* au margrave Siegfried par Henri III, entre Fischa, Leitha et Danube (1045), plus 330 *Hufen* et 35 emplacements entre Danube, Morava et Zaya⁸. Dans la seconde moitié du XI^e siècle, la frontière de la Thaya fut ainsi atteinte et, à l'occasion du conflit qui opposa alors le duc de Bohême Wratislav et le margrave Léopold II (1075-1095), le chroniqueur Cosmas de Prague cite ce « petit ruisseau (*rivulus*) qui sépare à peine les hommes ».

Au sud-sud-est de la ville actuelle de Vienne, où les Babenberg avaient le patronage des paroisses, des défrichements eurent lieu vers le milieu du XII^e siècle autour de Mödling et de Traiskirchen ; puis s'ouvrirent les grandes granges de l'abbaye de Heiligenkreuz comme Trumau (1178) et comme celle qui devint en 1187 le village de München-dorf⁹. Mais la frontière de la Leitha fut d'abord interdite par les colonies garde-frontière hongroises ; néanmoins, à partir du XII^e siècle, ces postes commencèrent aussi à être ouverts aux colons allemands.

Villages et terroirs de colonisation

Dans ces régions autrichiennes, types de villages et de terroirs s'accordent encore avec les étapes de la colonisation médiévale¹⁰.

Comme dans les pays d'ancienne occupation du sol de Bavière, de l'Innviertel et des bassins danubiens, les premiers villages de colonisation ont été des villages en tas (*Haufendörfer*), tel Seiterndorf dans la partie méridionale du Waldviertel, à quelques kilomètres au nord de Melk. Puis, au XI^e et surtout au XII^e siècle, s'est propagé le type *Angerdorf*, avec la toponymie en *-dorf* ou *-bach*. Deux

excellents exemples se trouvent dans la région de Zwettl, avec Ober-Strahlbach et Wurmbbrand. Ce dernier a une prairie centrale (*Anger*) de 40 à 50 m de large sur 360 m de long, avec de part et d'autre, une dizaine de parcelles bâties (de 36 m de large, sur 45 à 70 m en profondeur). Le terroir est divisé en trois quartiers, l'un constitué par les parcelles allongées derrière les maisons du village (*Hausacker*, de 36 m de large sur 350 m de long) ; l'autre à l'est avec des parcelles aux dimensions identiques aux précédentes et de même orientation ; le dernier à l'ouest, perpendiculaire, avec des parcelles de 18 m sur 700. Un tel plan et une telle structure portent en eux la marque d'une organisation parfaitement planifiée¹¹. Néanmoins, beaucoup d'habitats de défrichement de cette même époque se sont développés sous la forme plus restreinte de hameaux de cinq à six exploitations.

Les villages-rue, parfois massifs, se sont principalement adaptés au XII^e et au XIII^e siècle, aux plaines de Vienne, du Burgenland et aux sols de löss et de terres brunes du Weinviertel et du Marchfeld. Enfin, la colonisation du Nordwald s'est faite par *Waldhufendörfer*, avec les toponymes en *-schlag*, jusqu'au XIV^e siècle. Le plus typique exemple est, sans aucun doute, Langfeld, dans la vallée de la Lainsitz, près de Weitra : chaque *Hufe* y avait primitivement 80 m de large sur 1 500 vers le Nord-Ouest et 1 240 vers le Sud-Est, soit des exploitations de 10 à 12 hectares ; mais le passage d'une trentaine à 66 maisons (1824) y a réduit les longues parcelles à une quarantaine de mètres de largeur.

Des villages aux villes neuves

Dans cette région aux « frontières » des États tchèque et hongrois, la construction de châteaux fut une première nécessité, et très vite de petites agglomérations se bâtirent sous leur protection, certaines dotées d'un *Markt*. C'est vers le milieu du XII^e siècle que ce phénomène prit de l'extension dans le bassin de la Kamp et dans la haute Taya. Ainsi, Horn se développa comme *Burgstadt* vers 1150-1160, avec une place triangulaire, avant de devenir ville dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Eggenburg, aussi peuplement triangulaire sous un château après 1150, reçut son droit de marché en 1180. Rappotenstein, château et marché

des Kuenring, date de la même époque (III. 17), de même que Waidhofen-an-der-Thaya, château et peuplement des comtes de Pernegg. Drosendorf est un peu plus tardif (1188), comme Heidenreichstein. Litschau ferme la série sur la frontière nord-ouest en 1215. Sur le Danube, la vieille forteresse de Hainburg avait aussi engendré un bourg subordonné à place triangulaire.

Cependant d'autres préoccupations se révélèrent dans les dernières années du XII^e siècle et les premières du XIII^e. Les Kuenring sentirent le besoin de créer au cœur de leurs possessions des sortes de chefs-lieux : ce furent Zwettl, centre du *districtus Zwettlensis*, qui reçut le droit urbain en 1200, et Weitra centre du *districtus Witrensis*, implantée entre 1201 et 1208. Mais ce fut surtout le duc Léopold V qui fit construire à partir de 1194, en partie dit-on avec l'argent de la rançon de Richard Cœur de Lion reçue en 1192, les villes neuves frontalières de Hainburg, Laa an der Thaya, Friedberg en Styrie et Wiener-Neustadt¹² (III. 18).

Hainburg et Laa avaient des antécédents, l'une le château, l'autre un *Markt*. En fait, les nouvelles villes planifiées ne s'y développèrent vraiment que dans le premier tiers du XIII^e siècle. Par contre, Wiener Neustadt, *Nova civitas*, s'est présentée d'emblée comme une fondation *a novo* fortifiée. Le duc décida sa construction aussitôt après l'acquisition de la Styrie ; il lui octroya un marché et y transféra la monnaie de Fischau ; les murs furent rapidement bâtis et le siège de la paroisse, précédemment à Lanzenkirchen, passa dans la ville vers 1200. Le droit urbain ne lui fut, par contre, conféré qu'en 1277 par Rodolphe de Habsbourg. Le tracé de l'enceinte, presque carré, enferme un plan sinon géométrique du moins à place centrale et blocs réguliers¹³. A cette série, il faut ajouter la fondation de Freistadt en Haute-Autriche sur la frontière de Bohême. Le lieu avait été défriché après une donation de Conrad II en 1142 à l'abbaye de Garsten. Le tracé régulier et les premiers privilèges lui furent donnés par Léopold VI (entre 1200-1220). Enfin, Bruck-an-der-Leitha vint compléter le dispositif avant 1239, avec un plan rectangulaire à place centrale et un système de rues régulier. Nul doute que cette politique de fondation de villes par Léopold V et Léopold VI de 1194 à 1230 ait correspondu au souci de constituer sur la Thaya, la Leitha, le Danube, aux confins de la Bohême-Moravie et de la Hongrie, une frontière « militaire » avec en première ligne

ces véritables « forteresses de masse » qu'étaient les villes neuves¹⁴. Le rôle économique n'est venu que plus tard.

La mainmise d'Otakar II de Bohême sur l'héritage des Babenberg en Styrie et en Autriche (de 1251 à la victoire de Rodolphe de Habsbourg à Dürnkrut, dans le Marchfeld, le 26 août 1278) n'a pas modifié les données de ce problème frontalier, car le roi de Bohême entendait se munir encore contre les Hongrois. On verra ses fondations en Styrie. Dans le Marchfeld, sur la rive occidentale de la Morava, son entreprise de Marchegg a été particulièrement caractéristique de cet urbanisme défensif et frontalier. La vaste enceinte rectangulaire de 900 × 750 m, bâtie entre 1260 et 1268 à l'emplacement de deux villages désertés, était prévue pour accueillir 10 000 personnes. Démesure surtout pour une fondation sans possibilités économiques ; aussi bien, reste-t-elle à l'état embryonnaire, malgré divers appels pour la peupler encore en 1336 et 1405¹⁵. De moins ambitieuses créations seigneuriales, comme Zisterdorf (avant 1284), Retz (1280-1290), Hardegg (avant 1290), eurent plus de succès, malgré le temps où la poussée colonisatrice commençait à être étale.

Aux origines de Vienne

Dans ce contexte de la poussée urbaine aux confins du monde germanique, slave et hongrois, se pose, comme pour Berlin, la question des origines de la capitale autrichienne, Vienne¹⁶ : développement de l'établissement celto-romain de *Vindobona* ou nouvelle fondation du temps des Babenberg ? Le dessin du petit quadrilatère du *castrum* romain du I^{er} siècle se voit encore parfaitement en filigrane dans le plan de l'Innenstadt. L'existence d'une basilique du IV^e siècle sous l'église Saint-Pierre et celle de deux habitats de la basse Antiquité contre les murs de l'ancien camp et vers le sud-est de la ville étayant bien la thèse de la continuité. En outre, la mention d'un combat contre les Hongrois à *Wenia* en 881 est un jalon supplémentaire, quoique discuté, avant la première attestation certaine de 1030¹⁷.

Néanmoins, le nom même de Wien ne semble pas procéder de *Vindobona*, mais du nom celto-slave de la rivière *Vedunia* (la rivière de la forêt) qui se jette dans le Danube au sud-est de la ville. Fortin avancé bavarois, disputé sou-

vent avec les Hongrois, inféodé d'abord aux Aribon de Salzbourg, Vienne vint seulement sous Léopold III (1125-1130) aux mains des Babenberg. Pour expliquer alors sa croissance, on a beaucoup fait appel à sa situation sur la voie des échanges commerciaux de la vallée danubienne et au carrefour des voies des Alpes et de la Moravie. En fait, l'axe danubien avait déjà vu le développement de Linz et de Krems, et il est évident que Vienne a aussi bénéficié du courant économique du XII^e et du XIII^e siècles vers l'Europe sud-orientale. Mais Vienne a aussi grandi au XII^e siècle au cœur des régions de colonisation de l'Autriche des Babenberg. Il est symptomatique que sa première mention comme *civitas* soit de 1137, l'époque des grands défrichements en Basse-Autriche, et non moins important pour son avenir que le duc Henri (1141-1177) y ait transporté sa résidence « Am Hof » dans l'angle sud-ouest de l'ancien *castrum*.

Dès lors, l'agglomération s'agrandit de deux faubourgs, au nord-ouest et au sud-est surtout, autour de l'église Saint-Étienne qui dépendait du diocèse de Passau. Saint-Étienne n'est devenue cathédrale qu'en 1469. La première basilique romane fut consacrée en 1147. Enfin Léopold VI accorda à la ville son droit municipal en 1211, fit élever à l'emplacement actuel de la Stallburg la nouvelle résidence ducal, premier élément de la Hofburg, et engloba les accroissements dans une seconde enceinte. La ville prenait son essor. Ainsi, si la continuité de *Vindobona* à Vienne n'est pas douteuse, la réussite de la capitale autrichienne reste bien attachée à la contribution des XII^e et XIII^e siècles.

La colonisation des pays alpins

Dans l'immense pays alpin de l'Est, au-delà des hauts massifs des Tauern, la reconquête bavaroise et ottonienne avait installé à la fin du X^e siècle et au début du XI^e la petite marche de Pitten, entre le Wienerwald et le passage du Semmering, la marche de Styrie, dans la haute vallée de la Mur, le duché de Carinthie sur la Drave, la marche de Krain (Carniole), dans la haute vallée de la Save, et les comtés avancés sous le Drauwald et sur la Sann, aux limites de la Croatie. Les familles des dynasties, originaires soit de Bavière, soit des pays rhénans, soit d'Autriche, y reçurent de vastes biens royaux et distribuèrent à leur tour de nom-

breux fiefs à des familles de chevaliers et de ministériaux allemands, constructeurs de châteaux qui devinrent des centres de germanisation et des défenses frontalières, comme dans la région de Radkersburg sur la basse Mur.

La seconde moitié du XI^e siècle apporta une organisation ecclésiastique et un réseau monastique. A la place des chœurs évêques que Salzbourg avait délégués jusqu'en 945 à Maria Saal (près de Klagenfurt) et d'un petit monastère de nonnes (1043), un évêché fut créé à Gurk en Carinthie en 1072 ; son temporel s'étendit par des enclaves, jusqu'à la seigneurie de Sankt-Georgen (Sentjur, près de Celje, *ys*) dans l'avant-pays slovène. Deux autres petits évêchés seront créés plus tard en Styrie à Seckau (1218) et à Sankt-Andrä im Lavanttal (1225). Dans les dernières années du XI^e siècle, furent implantées les abbayes de Millstatt et de Sankt-Paul en Carinthie, et de Sankt-Lambrecht en Styrie. Puis les Cisterciens arrivèrent à Sittich (Sticna, *ys*) en Slovénie en 1132 et à Viktring, en 1142 dans la vallée de la Drave et les Karawanken. En outre, les évêques de Salzbourg, de Bamberg, de Brixen et de Freising poussaient leurs seigneuries le long des vallées de la Drave et de la Save.

L'ancien peuplement du Norique et la colonisation slave en Carinthie n'avaient guère dépassé les altitudes de 800 à 1 000 mètres. La nouvelle colonisation à partir du X^e siècle a été surtout une colonisation des hauteurs¹⁸. Elle s'est faite par fermes isolées, *Einzelnhöfe*, entourées de clairières de défrichement. Ces défrichements ont été encouragés par les seigneurs du sol : ainsi les Eppenstein aux environs de leur château et de l'abbaye de Sankt-Lambrecht en Haute-Styrie, autour de Voitsberg, du lac de Millstatt et de Günzenberg en Carinthie ; les margraves de Styrie vers Trofaiach, puis dans le Mürztal ; les chapitres de Salzbourg et de Gurk en Styrie dans le Sulmtal et le Metnitztal et en Carinthie dans le haut Görtschitztal et une partie du Lavanttal. Les deux-tiers des défrichements ont été dus aux initiatives colonisatrices de ces familles et chapitres. Cependant, il y a eu aussi de grands défrichements dans les forêts royales (*im Forst*) où des seigneurs ou des forestiers avaient des droits directs : en Carinthie la vaste forêt du Lavanttal fut ainsi entamée à partir de 977. La plupart de ces habitats de clairières de hauteurs sont désignés par les suffixes *-reit*, *-greut*, *-schlag* et *-schwendt*, ce dernier plus particulièrement attaché au défrichement par le feu. Au

XII^e siècle, un nouveau pas fut accompli par la transformation des alpages en habitats permanents : les « cours » pastorales alors créées sont désignées par le terme *swaiga*, *Schwaighöfe* ; on en trouve dans tout le Tyrol, la Haute-Styrie et la Haute-Carinthie, leurs redevances à la seigneurie étaient alors essentiellement acquittées en fromage.

En descendant dans le bassin du Pohorje (Pettauerfeld) sur la Drave et dans celui de la Save, la colonisation allemande s'inséra dans une région certes peu peuplée, mais où existaient cependant des habitats slovènes. Ainsi la temporalité des évêques de Freising, issue de deux donations d'Otton II en 973, vit-elle, à côté d'anciennes paroisses slovènes, une colonisation systématique du Zeierfeld (Sorsko, *ys*), avec de gros villages bavarois dont un *Reihendorf* typique, Bintje, aux *Hüben* rubannées de près de 2 000 mètres de long. Ailleurs, comme dans les possessions des Spanheim autour de Ljubljana, de petits *Gassendörfer* et même des villages ronds se juxtaposèrent aux villages slovènes. Dans les hauteurs, par contre, le peuplement allemand ou slovène procéda par petits hameaux d'essartage de deux à quatre *Huben*¹⁹.

Dans tous ces pays alpins et préalpins du sud-est, la majeure partie des colons a encore été des Bavarois, puis il y a aussi une partie de Franconiens, de Souabes et de Saxons. Le peuplement slave fut soit repoussé, soit assimilé. Par exemple, les Slovènes de Carinthie migrèrent vers l'Est et participèrent à la colonisation de la Carniole. Autour de Judenburg, en 1280-1295, on comptait 25 noms de villages allemands pour deux slaves seulement ; autour de Marburg (Maribor, *ys*), le censier territorial de Styrie vers 1220-1230 dénombre 20 habitats allemands pour 9 slaves ; par contre, dans la liste des possessions de Freising en 1291 le nombre de villages allemands ne représentait qu'un quart environ. Au total, vers 1300-1350, s'il y avait encore quelques noms slaves dans la Haute Drave, le temps de la germanisation touchait cependant à sa fin jusqu'à la ligne de la Leitha à Radkersburg et au nord de l'Istrie, sans que cette germanisation ait été ni violente, ni consciente. Au-delà, en Slovénie et jusqu'à la Croatie, une zone à peuplement mixte s'était constituée sans frontière linguistique bien nette²⁰.

Villes nouvelles des Alpes orientales

La colonisation allemande a aussi progressé par la formation et la création de villes nouvelles. Les deux principales villes antiques de cette partie orientale du Norique, Virunum (dans le Zollfeld, au nord de Klagenfurt) et Flavia Solva (près de Leibnitz, dans la vallée de la Mur), avaient disparu dans la tourmente du V^e siècle. Quelques éléments urbains anciens, seulement se maintinrent ou reprirent vie Sanbicum (Villach) et Teurnia (Spittal), et à Poetovio (Pettau, Ptuj, *ys*), Celzia (Cissi, Celje, *ys*) et Emona (Ljubljana, *ys*) aux limites de la Croatie. Dès lors, la renaissance de la vie urbaine eut lieu au XII^e et au XIII^e siècles d'abord auprès de châteaux, puis par fondations de villes planifiées ; en fait ces deux types se complétant souvent successivement²¹.

Dès la première moitié du XII^e siècle, le château des Traugauer sur la hauteur de Graz (ancien refuge slovène, Gradec), attesté en 1115, celui des Eppenstein à Judenburg (1147), celui des évêques de Gurk à Strassburg (1147) et les forteresses de Landsberg (1153), de Radkersburg et de Voitsberg (1170) avaient attiré un petit habitat. L'octroi et la construction d'un marché fortifia ensuite ces peuplements ; à Graz dès 1164 ; à Strassburg et à Voigtberg vers 1200. Laibach (Ljubljana, *ys*) a fait revivre l'antique Emona sous le château des Spanheim (1144).

Les fondations planifiées ont commencé, comme en Autriche, par l'initiative de Léopold V vers 1194 à Friedberg, ainsi dénommée du nom de son fils Friedrich : fondation frontalière, précédée sans doute par un château ; elle reçut un plan régulier remarquable. Encore tournée vers la Hongrie, Fürstenfeld fut fondée ensuite par Léopold VI vers 1215 : un vieux *Markt* situé non loin de là y fut déplacé, un château construit et un beau plan tracé en damier, avec grande place centrale. Une seconde vague de fondations suivit, entre 1250-1280 ; sous l'impulsion du duc Bernard de Carinthie et d'Otakar II de Bohême, toutes précédées de marchés ou de châteaux, mais agrandies et redessinées : Klagenfurt (vers 1250), Radkersburg (vers 1260), Leoben (vers 1262), bien tracée par le seigneur de Dümersdorf avec une belle place rectangulaire centrale (*Ill. 16*), et Brück-am-der-Mur (1262-1268). A ces créations de Carinthie et de Styrie, il faut ajouter, aux limites du temporel de Salzbourg et de la Styrie, dans la haute vallée de l'Enns,

celle de Radstadt (avant 1289), rare exemple d'une ville de fondation typique en région montagneuse, et en Carniole la formation, sous le château des burgraves de Freising, du marché et de la petite « ville », désignée comme telle en 1274, de Bischofslak (Skofja Loka *ys*)²².

L'exploitation des mines

L'essor des villes de la Haute-Styrie au milieu du XIII^e siècle n'a pas été sans rapport avec l'exploitation des importants gisements de fer de cette région. C'est autour de Leoben et de Hüttenberg qu'apparaît cette exploitation vers le milieu du XII^e siècle. Une bulle d'Alexandre III pour l'abbaye de Vorau confirme en 1171 la possession à celle-ci d'une *Hufe* à Leoben *ubi foditur ferrum*. Le *Markt* de Leoben à la fin du siècle devait être le premier centre du trafic. Au XIII^e siècle, mines et forges s'étendirent à la région d'Eisenerz, puis au XIV^e à la Carinthie et à la Carniole, avec des forges dépendant des évêques de Bamberg, de Salzbourg et de Freising. Le trafic se porta alors sur les places de Bruck, de Waidhofen et de Judenburg. Si dans les premiers temps les Slaves travaillèrent avec les Allemands dans le Erzberg, au début du XIV^e siècle l'élément allemand l'emporta nettement²³.

CHAPITRE VI

BOHÈME, MORAVIE, SUDÈTES

L'État des Premyslides

L'installation des Allemands dans les pays du plateau bohémien et de son pourtour s'est faite dans les cadres d'un État slave déjà fortement organisé, l'État tchèque édifié par les Premyslides, et qui a même fondé au XIII^e siècle une des grandes puissances de l'Europe centrale. Les princes issus de Boriwoj (mort vers 894) avaient rassemblé sous leur autorité la Bohême et la Moravie ; Premysl I Otakar avait reçu la dignité royale à titre héréditaire d'abord de Philippe de Souabe (1198), puis de Frédéric II (1212). Les visées des premiers princes tchèques sur la Silésie, la Lusace, la Galicie, se tournèrent, au XIII^e siècle, avec Otokar II, sur l'Autriche et la Styrie.

Une organisation ducale puis royale présidait au gouvernement du pays, avec une chancellerie, un grand chambrier, administrateur des domaines, un juge de la cour, et, à partir du milieu du XIII^e siècle, des juges territoriaux et la réunion de diètes. Trois princes, issus de Bretislav, avaient reçu en partage des parts dépendantes en Moravie (1054), Olmütz (Olomuc, *ts*), Brünn (Brno, *ts*) et Znaim (Znojmo, *ts*) ; elles furent réunies en 1194-1200 pour former le margraviat de Moravie¹.

Les relations des princes tchèques avec les rois allemands et avec l'Empire étaient anciennes et avaient, on l'a vu, traversé des phases critiques et des périodes de collaboration. Des liens matrimoniaux nombreux s'étaient tissés entre plusieurs ducs et autres membres de la famille ducale

et des familles allemandes : Bretislaw I^{er} (1035-1055) avait épousé Judith de Schweinfurt, Boriwoj II (mort en 1124) et Wladislaw II (mort en 1174), des princesses de Babenberg, et Premysl Otakar I, Adèle de Meissen ; au XIII^e siècle encore, Otakar II eut pour mère Cunégonde de Hohenstaufen et pour première femme Marguerite de Babenberg. C'est dire combien la dynastie tchèque était fortement germanisée. Néanmoins, si les Premyslides ont dû accepter la dépendance de l'Empire — et sans doute pas à titre purement personnel — leur État a conservé ses « symboles »² et ses attributs propres, notamment sa monnaie ; et la noblesse tchèque a toujours contrecarré les tentations germanophiles des ducs et rois.

Débuts de la pénétration allemande

L'immigration allemande en Bohême et Moravie a fait l'objet, surtout dans les années qui ont précédé la seconde guerre mondiale, de très nombreuses recherches. Si des trouvailles archéologiques du temps des migrations des Marcomans, des Quades et des Lombards, échelonnées du I^{er} au IV^e siècle, dans le bassin de l'Elbe-Moldau-Eger et en Moravie, attestent, entre l'époque proto-slave et celtique et la colonisation slave, une brève période d'occupation du sol « germanique », il ne semble pas, malgré la thèse fondamentale de Bretholz³, que le peuplement allemand médiéval de la Bohême ait été le reste, voire la continuation, de cette mince couche antique. A partir du VII^e siècle, les sources franques ne connaissent en Bohême qu'un seul peuple slave. A l'exception, peut-être, de quelques noyaux anciens en Egerland, l'installation allemande médiévale est issue du même mouvement vers l'est que la grande migration entre Elbe et Oder et en Autriche au XII^e et au XIII^e siècle. En tout cas, un enracinement allemand de quelque importance n'existait pas dans les Sudètes avant le bas Moyen âge⁴.

La plus ancienne communauté allemande attestée est celle qui s'était installée dans le *suburbium* de Prague au temps de Vratislaw II (1061-1095), peut-être même avant, et qui reçut son « droit » de Sobieslaw II en 1174-1178 — établissement et droit sur lequel nous reviendrons⁵. D'autres communautés de marchands allemands existaient aussi vers 1186 à Kaaden (Kadan, *ts*), Kladrâu (Kladruby, *ts*), et Lichentstadt (Hroznetin, *ts*).

La pénétration allemande s'est faite aussi au XII^e siècle par la fondation d'abbayes prémontrées ou cisterciennes, filles de maisons germaniques, dont le nombre se multiplia ensuite au XIII^e siècle. Les Prémontrés s'installèrent à Strahow (vers 1142) près de Prague, à Doxan (Doksany, *ts*), Leitomischl (Litomyšl, *ts*), Mühlhausen (1184, Milevsko, *ts*), Tepl (1193, Tepla, *ts*), en Bohême, et à Hradisch près d'Olmütz. Les Cisterciens, ordre préféré des Premyslides, prirent pied d'abord à Sedletz (1142, Sedlec, *ts*), venant de Waldsassen ; à Nepomuk (1144), fille d'Ebrach ; et à Plass (1144, Plazy, *ts*), fille de Langheim. Il y avait en tout au milieu du XIII^e siècle trente-quatre abbayes en Bohême et Moravie, plus ou moins centres de colonisation et d'influence germaniques.

Avant l'arrivée des colons allemands, les régions d'ancienne occupation du sol se concentraient essentiellement dans le grand bassin de l'Elbe, dans diverses parties de celui de la Morava et dans la zone de confluence de la haute Berunka (région de Plzen), c'est-à-dire dans les pays les plus favorisés par le climat et par des couvertures de sols loessiques ou de terres noires ou brunes. Ailleurs, à l'exception de quelques clairières, régnait la forêt, une forêt mal pénétrée essentiellement de chênes et de hêtres. C'était, vers le sud, l'immense *nemus Boemicum* qui rejoignait la forêt de Bavière et le Nordwald autrichien, au nord la *Hvozď silva* et au nord-est une épaisse zone sylvestre formant barrière avec la Silésie⁶. C'est en grande partie de ces régions aux sols hostiles que la colonisation allemande a dû se contenter.

Le défrichement de cette grande ceinture forestière qui protégeait la Bohême aussi bien du côté polonais que du côté allemand n'a guère été souhaité par les Premyslides, du moins au XII^e siècle ; mais ces princes ont été en quelque sorte débordés par le mouvement migratoire allemand et par les intérêts de plusieurs seigneurs du sol prêts à accueillir une mise en valeur du sol pour eux fructueuse.

Ainsi la Bohême et la Moravie ont-elles été pénétrées de tous côtés par les pionniers allemands, de la seconde moitié du XII^e siècle au début du XIV^e : Bavaois par la trouée de l'Eger, par l'Autriche et par la Basse-Moravie ; Franconiens et Thuringiens et Haut-Saxons par l'Erzgebirge ; populations mélangées par les passages de Haute-Lusace et par la Silésie. Mais la colonisation interne slave ne doit pas, pour

autant, être sous-estimée. Au sud, des pionniers slaves ont poussé vers la haute Lainsitz et au nord sur le versant méridional de l'Erzgebirge ; en Moravie, surtout, un cercle de paroisses tchèques apparaît autour de Brno et de Znojmo entre 1150 et 1220. On peut penser qu'au milieu du XIII^e siècle dans plusieurs régions la colonisation a présenté un caractère mixte ⁷.

En Bohême occidentale

L'installation allemande s'est faite d'abord par l'Ouest. Depuis le haut bassin de Eger (Cheb, *ts*), qui n'a été réuni au royaume de Bohême qu'au XIV^e siècle, et à travers les passages du Böhmerwald, sur les biens des abbayes de Plass et de Kladrau (Kladruby, *ts*) et plus certainement avant 1176 dans les possessions forestières des Prémontrés de Windberg, en Bavière, autour de Schüttenhofen (Susice, *ts*) ⁸. Un peu plus tard des familles de chevaliers avec des groupes de défricheurs s'attaquèrent aux forêts des environs de Karlsbad (Karlovyvary, *ts*), de Duppau (Doupov, *ts*) et de Tep.

Sur le versant sud de l'Erzgebirge, la colonisation avait aussi commencé vers 1170, avec un peuplement mélangé. Le premier nom de lieu allemand est Neudörfel en 1196. Les Hospitaliers installèrent des paysans dans la région de Auszig (Usti, *ts*). Également vers la fin du XII^e siècle, les Rosenberg originaires de Bavière et déjà fieffés dans le Mühlviertel autrichien, héritèrent de seigneuries dans la haute Moldau (Vltava) et y attirèrent, avec les abbayes de Goldenkron (Zlata Korina, *ts*) et de Hohenfurth (Vyssi Brod, *ts*), des colons allemands. De même des entreprises eurent lieu aussi au nord-ouest de la haute Taya.

Cette pénétration de la façade occidentale de la Bohême n'a touché, en somme, qu'une frange relativement étroite. La linguistique permet cependant de saisir, au-delà des textes, une présence allemande plus profonde avant 1200. En effet, c'est vers 1180-1200 qu'en vieux tchèque le g est devenu h ; quand donc les noms de lieux tchèques présentent encore un g en allemand, c'est qu'ils sont passés dans cette langue avant le XIII^e siècle ⁹.

Paysans et mineurs de Moravie

Le sud de la Moravie a reçu une première vague de colons allemands en continuation de la colonisation de la Basse-Autriche, peut-être d'abord autour de Nikolsburg (Mikulov, *ts*) et de Znaim à la fin du XI^e siècle, mais plus sûrement à partir de 1150. La zone de colonisation a été alors délimitée par les petites villes de Auspitz (Hustopece, *ts*), Mönitz (Mounice, *ts*), Eibenschütz (Ivanovice, *ts*), Krumau (Krumlov, *ts*) et Znaim, au sud de Brno ¹⁰. Puis les Allemands, du sud, s'avancèrent au delà de Brno et jusqu'à Olomouc avant 1229, et à travers le pays boisé des collines de Moravie vers Iglau (Iihlava, *ts*).

La colonisation rurale fut alors relayée par la colonisation minière. Déjà des gisements argentifères avaient été découverts avant 1188 à Mics (Stribo, *ts*), à l'ouest de Pilsen. Vers 1234, commença surtout l'exploitation des gisements d'Iglau et peu après ceux de Deutsch-Brod (Havlickuv Brod, *ts*) et de la région de Mährisch-Neustadt (Unicov, *ts*). Des mineurs accoururent de Saxe, du Harz et du Tyrol. Rapidement le petit lieu d'Iglau devint dans la seconde moitié du siècle une importante agglomération minière qui reçut son privilège urbain vers 1249. Ce privilège contient la plus ancienne codification du droit minier de l'Europe moyenne. Néanmoins, la période de floraison de l'ensemble Iglau-Deutsch-Brod ne dura guère qu'un siècle et dès la fin du XIII^e siècle les mines de Kuttenberg (Kutna Hora, *ts*) prirent la première place. Les filons d'argent de Kuttenberg furent découverts vers 1280 et furent mis en valeur par des mineurs venus de Freiberg. Le nom de Kuttenberg lui-même a été d'emblée allemand. Le roi Wenceslas favorisa cette exploitation et fit rédiger, sur la base du droit d'Iglau, les quatre livres d'un nouveau code minier (1300), appelé aussi à une large diffusion.

Au regard des métaux précieux, l'exploitation du fer ne donna que de faibles résultats, quoiqu'elle ait été précédée depuis les VIII^e-X^e siècles de petits ateliers paysans dans les régions forestières ¹¹. Au sud de la Moravie, l'abbaye cistercienne de Welehrad reçut du margrave en 1238 la forêt de Zablazan avec les mines de fer ; et en 1269 les Sternberg avaient une part dans l'exploitation du gisement de la forêt de Domassow, au sud du Gesenke. Mais quel rôle des mineurs allemands jouèrent-ils là ? ¹²

Sudètes et Moravie du Nord

Vers le nord de la Bohême, la colonisation allemande s'est avancée de trois directions au milieu du XIII^e siècle. De l'ouest, depuis la Misnie, elle s'est infiltrée en remontant le cours de l'Elbe et, depuis la Haute-Lusace, elle s'est répandue dans la région de Reichenberg (Liberec, *ts*) et de Friedland (Frydlant, *ts*), de part et d'autre de l'Isergebirge. Du sud, depuis la Moravie, une vague poussa aussi dans les régions du Schönhengsterland, c'est-à-dire autour de Landskron (Lanskroun, *ts*), Zwittau (Svitavy, *ts*), Mährisch-Trübau (Moravska Trebova, *ts*) et Böhmisches-Trübau (Ceska Trebova, *ts*). Le grand colonisateur dans cette région fut l'évêque d'Olmütz, Brunon de Schauenbourg (1245-1281), qui appartenait à la famille des comtes de Holstein et qui fut aussi le conseiller du roi de Bohême Otakar II. On possède de lui un contrat de *locatio* caractéristique pour la fondation d'un village des alentours de Zwittau : Mährisch Hermersdorf, en 1266¹³. L'entrepreneur était un allemand dénommé Ulric qui reçut, *jure locationis*, la justice du nouveau village avec un tiers de ses droits et une *Hufe* sur dix à titre héréditaire. Pour l'implantation du village et de son terroir quarante *Hufen* étaient assignées avec treize années franches pour les premiers colons ; ceux-ci avaient, en outre, la possibilité d'accroître cet espace avec vingt années franches — ce qui laisse supposer que cette entreprise devait se présenter dans de très dures conditions de défrichement dans une région aux sols médiocres.

Dans la zone au relief accidenté et morcelé des Sudètes silésiennes et dans la région aux frontières indécises entre la haute Moravie et le bassin de l'Oder, la colonisation allemande s'est surtout effectuée avec des éléments venus de Silésie. A l'est des Riesengebirge (Krkonose, *ts*), qui constituaient une puissante barrière, les Allemands se sont infiltrés par la trouée de Landeshut dès 1249 dans le haut bassin de Trautenau (Trutnov, *ts*) ; tout près de là, dans le pays de Braunau (Broumov, *ts*), l'abbaye de Politz (Police, *ts*) installa des paysans en 1250-1260 ; c'est le roi Otakar lui-même qui favorisa ces établissements. Dans ce même temps, la colonisation gagna le grand bassin de Glatz (Klodska, *ts*), tout enserré de forêts où se taillèrent des séries de *Waldhufendörfer*, comme Hannsdorf ou Heinsendorf, en prolongement des villages de colonisation des abbayes silésiennes de Kamenz et de Heinrichau.

La pénétration silésienne s'exerça encore dans le massif de l'Altwater (Praded, *ts*) jusqu'au delà de Freiwaldau (Fryvaldov, *ts*) sous la conduite, on le verra, des évêques de Breslau. Mais un puissant courant venu du sud, encore encouragé par Otakar II et par l'évêque d'Olmütz, assura la colonisation de la porte de Moravie dans l'orbite de la Bohême¹⁴. La région de Neustadt fut colonisée sous la conduite de Wok von Rosenberg, maréchal de Bohême, à partir de 1259, avec la fondation jusqu'aux environs de 1300 de grands *Waldhufendörfer*, comme Kunzendorf, Dittmannsdorf, Schnellewalde ou Siebenhuben ; en 1262, la limite avec le temporel de Breslau s'établissait à Lindewiese, mais au XIV^e siècle toute la région fut rattachée à la Silésie. Un autre groupe de huit villages de défrichement forestier fut fondé par l'évêque d'Olmütz au sud-ouest de Hotzenplotz (Osobloho, *ts*) ; il les énumère dans son testament de 1267 : Petersdorf, Johannesthal, Arnsdorf, Batzdorf, Pittarn, Liebenthal, Röwendorf et Peischdorf. Dans cette petite région, l'évêque attira principalement des chevaliers et des paysans de Basse-Saxe, c'est-à-dire de son pays d'origine.

On est moins renseigné sur la colonisation du haut plateau de Gesenke (Jesenik, *ts*), à partir de Bennisch (Horni Benesov, *ts*) fondé en 1253 et de Römenstadt (Rymarov, *ts*). Dans la vallée de l'Oppa, près de Jägerndorf (Krnov, *ts*), les *Waldhufendörfer* de Komeise et Weiskirch apparaissent en 1279. Mais déjà autour de Mährisch-Ostrau (Ostrava, *ts*), Brunon de Schauenbourg avait fondé des séries de villages comme Teufelsdorf (Privos, *ts*), Alt et Neu-Biela (avant 1272) et Klein et Gross Hrabova (1267). Et à la fin du XIII^e siècle, la colonisation poussait toujours plus au sud-est vers les Beskides. Cette région qui avait été dévastée par une expédition hongroise en 1252-1253, fut repeuplée, aussi par l'évêque d'Olmütz autour de Braunsberg (Brusperk, *ts*) et de Fritzdorf (Frycovice, *ts*) et par l'abbé de Hradisch autour de Mährisch Weiskirchen (Hranice, *ts*) où pour défricher la forêt, vingt années franches furent accordées aux colons (1286)¹⁵. Près de Freiberg (Pribor, *ts*), le comte Henri donnait encore à peupler en 1294 le village de Portzmannsdorf avec 24 *Hufen* franconiennes¹⁶. Ainsi à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e, la plupart des établissements allemands étaient fortement implantés dans cette région de la porte de Moravie, au nombre de quelque six cents quarante villages et villes¹⁷.

Toponymie et habitat

Le débordement des Allemands sur le pourtour de la Bohême s'est traduit durant des siècles par une toponymie proprement germanique et, particulièrement, par une toponymie du défrichement¹⁸. Au nord-ouest, sur le versant méridional de l'Erzgebirge et dans le bassin de l'Eger, un groupe compact de noms à suffixes *-grün* a été importé par les défricheurs venus du haut Palatinat bavarois et de l'est franconien ; et par deux fois des colons venus de l'Egerland ont transporté ce suffixe en Schönhengsterland. Au sud de la Bohême et de la Moravie, c'est le suffixe *-schlag* qui a fait irruption avec les colons bavarois et autrichiens, avec, ici et là, quelques formes en *-reut* ou en *-ried*.

Toute la région nord est surtout caractérisée par le suffixe *-wald*, notamment dans le comté de Glatz et les montagnes moravo-silésiennes ; par exemple Rosswald (Rudolweswald, 1258) près de Hotzenplotz, et Bischofswald, près de Ziegenhals (Glukolazy, *p*). Néanmoins, le suffixe *-hain* (pour *-hagen*) s'est aussi répandu pour désigner au XIII^e siècle le taillis défriché. Et, comme dans beaucoup d'autres régions d'expansion allemande, les habitats en *-dorf* se sont enfin fortement établis, souvent liés à des noms de personne au génitif¹⁹.

Outre la désignation de Kuttenberg, du moyen allemand *kütte*, « fosse », les noms de lieux attachés à l'exploitation minière, à la fin du XIII^e et au XIV^e siècle, se sont formés avec le suffixe *-seifen* qui évoque le lavage des alluvions métallifères. Ainsi trouve-t-on Hermannseifen au sud des Riesengebirge, et en Moravie du nord Rabenseifen, Braunseifen et Brandseifen ; de même, ce terme a été introduit autour d'Iglau pour désigner de nombreux lieux-dits.

Dans les régions de forte immigration allemande, des toponymes tchèques furent rapidement germanisés, tels les noms à suffixes *-ice* devenu *-itz* ; transformés, comme Trebovice en Trebendorf (Egerland) ; ou encore carrément traduits, comme Vrchlabi en Hohenelbe, Bela en Weisswasser ou Mort en Brüx²⁰. Dès lors, malgré certaines manifestations d'opposition entre Allemands et Tchèques déjà dans le second quart du XIV^e siècle²¹, et malgré les guerres husites qui firent un moment reculer la germanisation tant sur le terrain que dans la toponomastique, les éléments fondamentaux des zones et îlots linguistiques allemands en

Bohême étaient jetés et avec eux le problème des *Deutschböhmen* (XVI^e siècle) et des *Südetendeutsche* (ainsi appelés depuis 1902)²². Pour prendre l'exemple étudié de la partie méridionale de la Bohême, cercles de Kaplitz (Kaplice, *ts*), Krummau (Krumlow, *ts*), Budweis (Budejovice, *ts*) et Prachatitz (Prachatice, *ts*), 52 % des noms allemands y sont attestés avant 1400, 19 % entre 1400 et 1500, 29 % depuis 1500.

Les formes de villages et les structures agraires reflètent, une fois de plus, la marche de la colonisation rurale du pays et parfois les influences réciproques des deux ethnies. Dans les régions d'ancienne occupation du sol tchèques, hameaux, villages en tas et parcellaires irréguliers constituent le fond du paysage humain. Néanmoins, des noms de lieux en *lhota-* et *ujezd*, noms de défrichements, expriment que les Tchèques ont aussi participé au XII^e et au XIII^e siècles à la mise en valeur du pays, et des villages-rue et des *Rundling* introduisent dans ce paysage des notes nouvelles. Les premiers sont vraisemblablement d'imitation allemande ; les seconds semblent bien ici typiques d'une colonisation slave tournée vers le développement de l'élevage²³.

Dans les régions de colonisation allemande, les formes villageoises ont suivi le type de l'autre côté de la frontière. Ainsi trouve-t-on dans le pays bavarois-franconien des hameaux, des *Einszelhöfe*, des *Strassendorfer*, mais pas de *Waldhufendorfer*. Au contraire, ceux-ci sont typiques, avons-nous vu, des lisières silésiennes et de la Moravie du nord. Le cas du versant sud de l'Erzgebirge est plus complexe, car il y a eu une nouvelle colonisation minière au XVI^e siècle. De toute manière, ce grand mouvement d'expansion rurale des XIII^e et XIV^e siècles, à côté de beaucoup de compénétrations dans la vie politique, sociale et économique, a eu pour résultat un dualisme ethnique qui a pesé lourdement sur les destinées de la Bohême.

L'essor urbain

Un développement remarquable des villes a accompagné en Bohême et en Moravie l'essor rural et « colonial » du XIII^e siècle, favorisé par les princes et tout particulièrement par les Premyslides. Son étude est encore néanmoins un peu trop théorique du fait de recherches archéologiques

en moins grand nombre qu'en Allemagne ou en Pologne²⁴.

Il est évident qu'avant la période d'expansion allemande, de nombreux éléments pré-urbains existaient. Tout un groupe ancien est constitué par de petits peuplements d'artisans et des marchés locaux sous la protection de châteaux princiers. A ce type se rattache d'abord Prague avec son château, le Hradcany, et l'*urbs*, la ville que le voyageur arabe Ibrahim Ibn Yakub décrivait avec emphase dans la seconde moitié du X^e siècle, comme une importante place de commerce²⁵. Ce sont aussi les résidences des princes moraves de la seconde moitié du XI^e siècle, Brno, sous les deux collines du château et de la cathédrale (Spilberk et Petrov), et Olomuc. Opava, Litomerice et Hradec Kralove ont également eu un élément de fixation préurbain, ainsi que Znojmo, avant les privilèges reçus dans la première moitié du XIII^e siècle²⁶.

Il semble bien que le premier établissement des marchands allemands dans le *suburbium* de Prague se soit situé sur la rive droite de la Vltava, près de l'église Saint-Pierre, dans le lieu dit plus tard Poric ; mais on a proposé aussi pour ce plus ancien emplacement le quartier juif de la rive droite tout près du vieux gué ; puis ce quartier se serait déplacé après 1250, vers l'église Saint-Gall, et, peu après encore, dans une nouvelle paroisse sous le château à gauche de la rivière²⁷. Le privilège de Sobieslav II octroya essentiellement aux marchands allemands, avec l'immunité de leur établissement, la liberté et un « droit » différent de celui des Bohémiens²⁸, première reconnaissance du principe de la personnalité du droit que l'on retrouvera à la même date dans le privilège de la dotation de l'abbaye de Leubus en Silésie.

Le mouvement d'expansion du XIII^e siècle a entraîné la formation d'une seconde vague urbaine, en dehors ou à côté des résidences princières ; s'il est vrai que plusieurs concessions de droit urbain ont alors développé un état de fait, marché ou centre artisanal, il n'est pas douteux cependant qu'elles ont ouvert des villes à un développement souvent planifié et à une large participation des colons allemands à leur essor. Le cas de Mährisch-Neustadt (Unicov, *ts*) est caractéristique : l'*oppidum* en est connu avant 1213 ; mais l'octroi par Wladislaw et la confirmation par Otakar I^{er} des privilèges en 1223, en même temps que ceux de

Freudenthal (Bruntal, *ts*) fit de la *Novavilla* le centre d'un important territoire de défrichement et de colonisation²⁹. Avec bon nombre d'autres petites villes de Moravie et de Bohême, il faut citer aussi dans cette catégorie Friedland (Frydlant, *ts*), implantée avant 1278 et Pilsen (Plzen, *ts*) « fondation » tardive de Wenceslas II en 1295 qui, auprès d'un petit habitat ancien, reçut une extension à plan carré. D'une façon générale, les plus anciennes villes, ayant reçu leur droit urbain antérieurement à 1253, se sont situées au nord-ouest de la Bohême et au nord et au sud de la Moravie, c'est-à-dire dans les régions frontières qui ont été atteintes en premier par le flot des colons allemands³⁰.

Il y a eu cependant, enfin, quelques véritables fondations *a novo*. Parmi les plus connues, citons Klattau (Klatovy, *ts*), fondée vers 1260 ; Policka, créée en 1265 aux limites de la Bohême et de la Moravie qui est resté un simple marché régional ; Nimburg (Nymburk, *ts*) à un passage de l'Elbe, n'obtint pas non plus un grand succès. Par contre, la fondation de Budweiss (Ceské Budejovice, *ts*) en 1265 aussi, fut appelée à un beau développement dans un plan régulier à vaste place centrale³¹ (Ill. 19).

Au total, le nombre des fondations ou de concessions de droit urbain a été très élevé. On en a recensé 130 rien que dans la période terminale des Premyslides (1253-1306). Il est vrai que beaucoup de ces « villes » étaient très petites et peu peuplées : Pilgram (Pelhrimov, *ts*) comptait seulement quarante *Hufen*, Böhmisches Kamnitz soixante-cinq bourgeois ; et, en fait, beaucoup étaient plus des points d'appui de l'autorité princière ou nobiliaire et des villes de paysans que des organismes économiques.

La question de la nationalité des habitants de ces villes reste posée : les noms de personnes ne sont pas toujours caractéristiques de l'origine, et le fait qu'un chroniqueur de 1334 ait rapporté que l'on parlait alors beaucoup plus allemand que tchèque dans les villes, n'implique pas forcément une supériorité numérique de l'élément germanique de la population urbaine. Le nom des *locatores* autorise, dans une certaine mesure, à conjecturer de toute façon un peuplement mixte : au XIII^e siècle 7 de ces entrepreneurs étant Tchèques et 17 Allemands, mais au XIV^e la situation s'étant inversée avec 26 Tchèques pour 16 Allemands³³.

CHAPITRE VII

LA SILÉSIE

L'ancienne occupation du sol

De tous les pays de l'est slave, la Silésie est, peut être, celui que la colonisation allemande médiévale a le plus fortement marqué, en son temps, de son empreinte¹. Le vaste bassin de l'Oder, à peine différencié, en étroite relation à l'ouest avec la Lusace et la Misnie et ouvert au sud-est sur la porte de Moravie, s'est avéré comme la position-clef historique de l'Europe orientale, voie de passage des migrations comme des grandes routes des échanges du haut Moyen âge. Ainsi serait-il vain de se livrer au jeu de la polémique sur ses premiers occupants. Aux époques préhistoriques, l'espace silésien appartient à l'aire de la civilisation « Lusacienne » des champs d'urnes (*Urnenfelder*), mais fut aussi atteint par la civilisation « illyrienne », à qui l'on devrait les noms des fleuves Oder (*Adra*) et Neise (*Nissa*). Puis, après les Celtes, le pays fut occupé par les Vandales, dont le nom d'une tribu, les Silingen, restée en arrière après leur migration vers la Méditerranée, serait à l'origine du nom de toute la région (*pagus Silensis*). Enfin, après les remous du passage des Goths, des Lombards et des Huns, la lente maturation slave s'assura au cours du VI^e siècle de la colonisation du sol de la partie centrale du bassin de l'Oder.

Le paysage silésien tel que le trouvèrent les colons du XII^e et du XIII^e siècles avait donc été façonné par ces différents peuples. Les trouvailles archéologiques pré et protohistoriques ne dépassent guère la courbe de 250-300 mètres d'alti-

tude. Le gros du peuplement antique et slave s'était surtout établi dans les bandes de loess et les terres noires, fertiles et faciles à cultiver : région au sud de Glogau (Glogow, *p*), collines lössiques de Trebnitz (Trzebnica, *p*), Schwarzerdeplatte au sud de Breslau, dépression de l'Oder dans le territoire d'Oppeln (Opole, *p*), plateau de Leobschütz (Glubczyce, *p*) dans le haut Oder.

Chacune de ces grandes clairières de colonisation et la Silésie tout entière étaient ceinturées par de larges forêts, établies généralement sur des dépôts sablonneux et infertiles et sur le glacis des massifs du sud : notamment, les vastes espaces boisés de la région de Kreuzburg (Kluczbordk, *p*) et de la Malapanie à l'est, ceux du front de la Bober à l'ouest et les sylves de l'avant-pays de l'Altwater, des Reichensteinergebirge et des Riesengebirge. Ces forêts-frontières constituaient, comme en Bohême et en Mecklembourg, une zone de protection naturelle pour les anciens duchés ; mais la défense était en outre assurée, au début du XIII^e siècle, encore, du côté interne de ces forêts par une longue et étroite « haie », aménagée en taillis et abattis, appelée la Preseka². C'est dans ces zones marginales que la colonisation allemande a trouvé surtout ses terrains d'expansion, limités néanmoins vers la montagne par la ligne de précipitations de 800 millimètres au delà de laquelle la vigueur de la végétation forestière a interdit l'agriculture médiévale.

Princes et évêques colonisateurs

Le peuplement allemand en Silésie s'est fait, encore, dans le cadre d'un État slave. On a vu comment la politique de Frédéric Barberousse avait ouvert les voies du germanisme dans cette direction. Au début du XIII^e siècle, après les vicissitudes des conflits et des partages du grand duché polonais, la Silésie resta divisée entre Henri I^{er} de Wroclaw et son oncle Mesko de Ratibor, et ainsi commença la coupure historique entre la basse et moyenne Silésie (*ducatus Slezie*) et la haute Silésie (*ducatus Opol*). L'autorité de ces ducs s'exerçait par l'intermédiaire de dignitaires ou d'agents appartenant à la classe nobiliaire et portant le titre de *comes* ou de *supanus*, certains tenaient des châtellenies où ils exerçaient le commandement militaire et la justice. Au

XII^e siècle, il existait une vingtaine de châtellenies. On a rapproché ce système de celui de la Bohême.

La branche ducale de Wroclaw fut la plus active et la plus favorable à la colonisation occidentale. Henri I^{er} le Barbu (1202-1238), par sa grand-mère Agnès de Babenberg et par sa mère Adelaïde de Sulzbach, avait une forte ascendance allemande. Son mariage avec Hedwige, fille de Berthold, comte d'Andechs-Meran, l'apparenta en outre à la maison de Hohenstaufen. La duchesse Hedwige trouva en Silésie un terrain favorable pour son œuvre d'évangélisation et pour ses largesses pieuses³. Le duc s'entoura volontiers de conseillers et de chevaliers allemands. Sainte Hedwige appela des parents, des moines et des nonnes de Thuringe et de Franconie. Le règne de Henri II (1238-1241) fut brutalement interrompu par la grande invasion mongole en Occident : du moins, avec la chevalerie polonaise et des contingents de Templiers, d'Hospitaliers et de Teutoniques, le duc arrêta-t-il à Wahlstatt, près de Liegnitz (Legnickie Pole, *p*), le 9 avril 1241, la tourmente asiatique. Le nouveau partage qui suivit, entre les fils de Henri II et de Anna, elle-même fille de Otakar I^{er} de Bohême — Boleslas II eut Liegnitz, Henri III, Breslau, et Conrad I^{er}, Glogau — favorisa certes l'influence politique tchèque mais il ne ralentit pas le recrutement, au contraire, de chevaliers allemands. Avec Henri IV (1266-1290), duc de Breslau, prince amateur de culture allemande et animé par l'idée de constituer un État territorial silésien, la dynastie des Piast jeta ses derniers feux. Après lui, la Silésie sombra dans le morcellement et finit par passer sous la suzeraineté de la Bohême.

À côté des Piast du XIII^e siècle, les évêques de Breslau et l'église régulière silésienne ont aussi plus ou moins encouragé la colonisation allemande, les premiers surtout dans leur grande temporalité du bassin de la Neisse de Glatz, les abbayes et les chapitres dans les vastes terres qu'elles reçurent en don des ducs et des magnats. Il faut d'abord citer l'évêque Lorenz (1203-1232) qui appartenait à la famille de Pogarell, elle-même colonisatrice dans la région de Kamenz (Kamieniec, *p*) et de Grottkau (Grodkow, *p*). Puis ce furent, dans la seconde moitié du siècle, Thomas I^{er} (1232-1268), de la famille polonaise des Rawicz, et Thomas II (1270-1293), qui continuèrent avec énergie et méthode le peuplement et la mise en valeur du pays.

Un long conflit opposa, d'ailleurs, au sujet des terres de colonisation les ducs et les évêques, car ces derniers deman-

daient aux colons la dîme des gerbes, suivant l'usage polonais, tandis que les ducs soutenaient les immigrants allemands qui, auparavant, en Thuringe et en Misnie, étaient accoutumés à s'acquitter en argent ou à un taux fixe. Innocent III intervint en 1215 en faveur de l'évêque Lorenz. Mais l'affaire rebondit plusieurs fois à propos de défrichements. En Basse-Silésie, un accord fut conclu avec le duc Henri I^{er} en 1227 : la dîme des nouvelles terres fut fixée à un *Vierdung*, c'est-à-dire un quart de mark, annuel par *Hufe*. Un autre accord eut lieu en 1267 entre Thomas I^{er} et le duc de Liegnitz. Finalement, les terres colonisées au droit allemand furent soumises à la dîme en argent, parfois à une certaine quantité de grains⁴. En Haute-Silésie, il n'y eut pas d'accord général, mais, localement, l'on aboutit au même privilège.

Rôle des Cisterciens

Plusieurs importantes fondations canoniales ou monastiques ont précédé la période du mouvement colonial : la collégiale de Glogau ; le monastère Saint-Vincent de Breslau, fondation du magnat Peter Wlast, avant 1139, devenu prémontré en 1190 ; le chapitre augustinien sur la hauteur du Zobten (Siling, Sleza, Sobotna) ancien « Olympe » slave⁵ ; l'abbaye d'abord bénédictine puis cistercienne de Leubus (Lubiaz, *p*), sur la rive droite de l'Oder en aval de Wroclaw, dotée par Boleslas le Long en 1175 et peuplée par l'abbaye-mère de Pforta en Thuringe. Puis une seconde vague s'est développée au XIII^e siècle avec l'abbaye de moniales cisterciennes de Trebnitz (Trzebnica, *p*), fondée par la duchesse Hedwige en 1202/1203, avec des nonnes de Bamberg, dont la seconde abbesse fut Gertrude, la fille d'Henri I^{er}, et avec, surtout, les abbayes-filles de Leubus, Henrichau (Henrykow, *p*, 1222-1227), Kamenz (Kamicznec, *p*, 1210-1239) et Grüssau (Krzeszow, *p*, 1242-1292), auxquelles s'ajouta Rauden (Rudy, *p*), fondée en 1252 par Wladislas d'Opole dans la forêt du haut Oder.

Ici, plus qu'ailleurs, la question de savoir dans quelle mesure ces abbayes cisterciennes ont joué un rôle dans l'expansion rurale et dans la colonisation allemande reste débattue⁶. On reviendra sur ce problème en général. Retenons cependant quelques faits acquis. D'un côté, il est avéré

que les moines cisterciens ont été jusqu'au XIV^e siècle à peu près exclusivement d'origine allemande ou occidentale, ce qui est d'abord en soi un certain aspect de la colonisation et a évidemment pu inciter les communautés à favoriser l'immigration allemande. Un moine de Leubus appartenant à la *gens Theutonica* qui écrivait les *Versus Lubenses* deux siècles après la fondation de l'abbaye, exaltait, avec exagération certes, l'œuvre de cette cohorte monastique dans un pays qu'il décrivait auparavant comme couvert de forêts et d'une extrême pauvreté⁷ ; mais n'exprimait-il pas ainsi l'état d'esprit d'un groupe ethnique ? D'un autre côté, il faut reconnaître que Leubus a été fondé sur un territoire fertile, anciennement peuplé et mis en valeur⁸, et que Henrichau se préoccupa surtout d'accroître son domaine autour de l'abbaye⁹ : ce qui, dans ces deux cas, comme dans celui des nonnes de Trebnitz, ne permet pas d'accorder aux moines blancs le rôle de « pionniers ».

Il n'en reste pas moins que les princes ont fait à toutes ces abbayes de grandes donations d'espaces « déserts » ou boisés. Par exemple, Leubus reçut entre 1216 et 1232 d'Henri I^{er}, au pied des Sudètes occidentales, à l'est de la vallée de la Katzbach (Kaczawa, *p*) quelque 1000 *Hufen* dans un territoire où deux villages à nom polonais sont seulement attestés alors que huit autres à nom allemand apparaissent entre 1256 et 1324¹⁰. Évidemment, les défrichements par les moines eux-mêmes, difficiles à saisir d'ailleurs, n'ont dû être pratiqués que pour des accroissements assez restreints de terroirs de granges¹¹. Les grandes entreprises n'ont pu être le fait que de colons. En un mot, si les Cisterciens silésiens n'apparaissent pas comme des pionniers, du moins ont-ils été d'efficaces entrepreneurs privilégiés¹².

Origine des colons

Le mouvement de migration des Allemands a à peine touché la Silésie dans la seconde moitié du XII^e siècle : abbés du Zobten, de Saint-Vincent de Breslau, moines de Leubus n'ont constitué qu'une avant-garde qui comprenait d'ailleurs des éléments originaires de Wallonie. Les débuts du courant paysan ne sont pas clairs. La dotation de Leubus en 1175 fait seulement allusion aux « Allemands qui cultive-

ront les possessions de l'abbaye » — premier signe encore bien mince du mouvement à l'est de l'Oder et de la Neisse¹³.

Le premier toponyme allemand attesté serait *Zyvidau* (Seiferdau) à l'ouest du Zobten¹⁴ en 1193. Ce n'est qu'à partir de 1202 que la colonisation a vraiment commencé tant sur les terres monastiques que dans les centres miniers de Goldberg (Zlotoryja, *p*, 1211) et de Löwenberg (Lwowak, *p*, 1217) et que par le premier établissement allemand à Breslau avant 1214.

Le fait que l'occupation agraire se soit faite, on le verra, suivant le droit flamand ou le droit franconien ne doit pas induire en erreur sur l'origine des colons. Si les Flamands et les Franconiens émigrés à l'est de la Saale au XII^e siècle avaient apporté avec eux leurs institutions agraires, celles-ci furent adoptées aussi par tous les autres éléments ethniques, notamment thuringiens, venus s'installer en Misnie. Aussi lorsqu'un nouveau bond vers l'est entraîna plusieurs de ces pionniers vers la Silésie, il n'y eut plus concordance entre l'origine et le droit.

Une grande partie des émigrants en Silésie furent donc des Haut-Saxons de Misnie et des Thuringiens. Beaucoup de lieux-dits silésiens étaient d'origine thuringienne. Une autre partie, surtout en Haute-Silésie, est venue de Bavière et du Haut-Palatinat, en moindre nombre de Hesse. De petits chevaliers vinrent aussi de Westphalie. Enfin, il y eut toujours, jusqu'au XIV^e siècle, un petit courant de *Romani* et *Gallici*, généralement originaires de Wallonie. Ces différentes origines se sont très longtemps marquées dans l'anthroponomastique et dans les patois régionaux. Les plus anciens noms de famille provenaient pour presque moitié de Thuringe-Haute-Saxe. De même, les noms de baptême du milieu du XIII^e siècle accusent une forte influence moyenne-allemande (Boppo, Konrad, Albrecht, Heinrich, Walter). Et il n'est pas jusqu'au goût prononcé pour le hareng que les Allemands de Silésie auraient apporté de Thuringe.

Colonisation des forêts-frontières dans la première moitié du XIII^e siècle

La colonisation paysanne dans la première moitié du XIII^e siècle s'est surtout portée sur les zones internes des

forêts frontières du duché de Breslau et de la temporalité des évêques. Deux bons exemples en sont fournis par le pays situé dans l'angle sud-ouest de la Basse-Silésie à l'arrière de la « haie » de Löwenberg¹⁵ et par la partie méridionale de la « terre » épiscopale, la châtellenie de Ottmachau (Otmukow, *p*)¹⁶.

A la charnière de ces deux régions, l'on trouve d'abord la plus ancienne charte de *locatio*, conservée et authentique, de Silésie : la fondation en 1221 par le duc Henri I^{er}, confiée à un entrepreneur nommé Menold, d'un village appelé Bautze (Budsov, *p*), devenu ensuite Schönwalde, situé à l'ouest de Frankenstein (Zabkowice, *p*) au pied de l'Eulengebirge. Le terroir de ce nouvel habitat était prévu pour 50 *Hufen* et, de fait, il a grandi comme un *Waldhufendorf* typique de cette dimension ; le *locator* reçut une *Hufe* sur six, libre de cens et de dîme, le moulin et la taverne à titre héréditaire ; quant aux colons, ils jouirent de quatorze années franches, étant donné le caractère forestier du canton¹⁷. Non loin de là, quelques kilomètres au nord, le village de Peilau (Pilawa, *p*) avait, aussi reçu des colons allemands installés par le duc, comme le rappelle la concession de 150 *Hufen* de forêt à l'abbaye de Kamenz en 1230 pour y établir également des Allemands¹⁸. Et dans les années suivantes l'abbaye de Trebnitz fit encore attaquer et peupler la forêt de Zadlno (Heinsdorf et Kunzendorf, 1237), coloniser Olbersdorf (1240), et l'abbaye de Henrichau défricher la forêt de Rudno (Raudnitz, 1241)¹⁹.

Sur la « frontière » ouest, au nord de Bunzlau (Boleslawice, *p*), de part et d'autre de la Bober, une chaîne de villages, souvent à *Hufen* forestières, occupent les sols pauvres de la lande de Basse-Silésie. Dès 1219, Henri I^{er} avait donné là à l'abbaye de Naumburg am Bober (Nowogrod Brobrzanski, *p*) 120 *Hufen* de forêt à défricher²⁰. On suit dans cette région la formation des villages de Neuwaldau, Reichenbach, Dittersbach, Schönbrunn²¹, ces deux derniers de 50 *Hufen*, et d'autres encore jusqu'à la châtellenie de Crossen (Krosno, *p*), au confluent de l'Oder. Dans la partie centrale du front occidental, en 1233, des villages de colonisation comme Thiemendorf, Seifersdorf, Herzogswaldau, Birkenbrück, Hermannsdorf avaient même dépassé la « haie ».

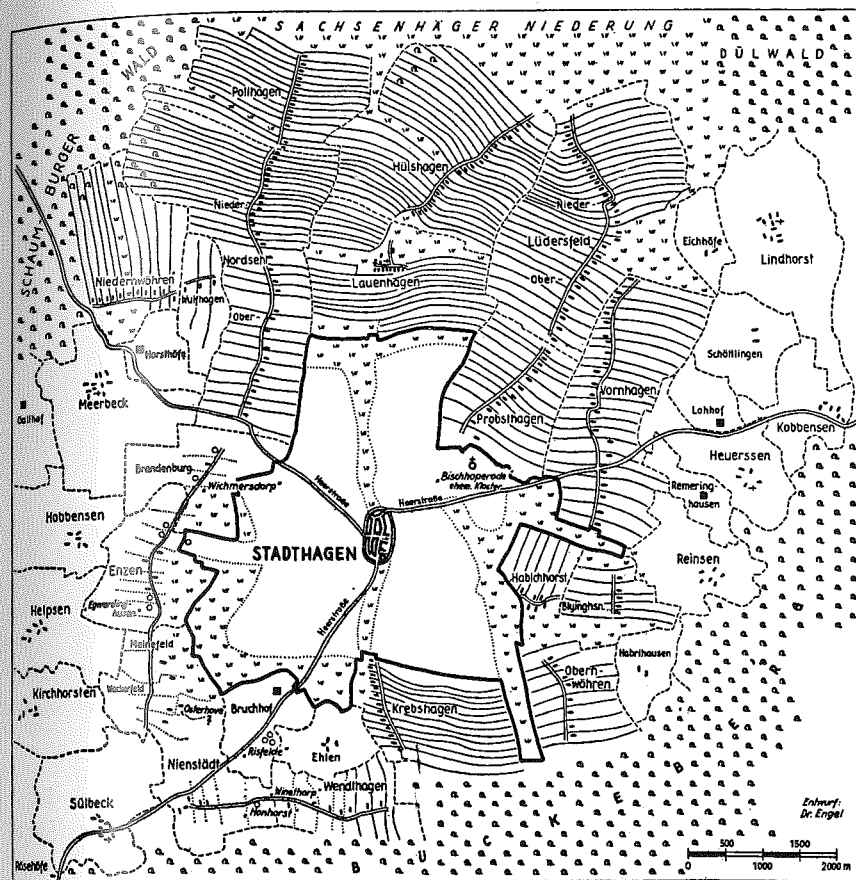
Ce que le duc a fait à l'ouest, les évêques Lorenz et Thomas l'ont réalisé au sud, au pied des massifs de Reichenstein

et de l'Alvater²². Le point de départ fut la fondation de la ville de Neisse (Nysa, *p*), avant 1223, vraisemblablement vers 1215. De là, vers le sud, avant 1231, furent établis les villages de Bielau, Preiland et Bischofswalde. Un entrepreneur nommé Witicho fonda ensuite les villages de Langendorf, Niklasdorf, Endersdorf, alentour de Ziegenhals (Glucholazy, *p*). Vers l'est, à la limite du duché d'Opole, une série de villages comme Volkmannsdorf, Rennersdorf, Lammsdorf, furent gagnés sur la lande sableuse. Enfin, en 1237, le *Schulze* de Neisse, Pierre, fut chargé de coloniser la forêt « noire », forêt de chênes et lande situées à l'ouest de la rivière au nord de la ville. Sur 200 *Hufen* flamandes il établit là les villages de Gross-Briesen, Friedewalde, Schöneheide et Peterheide, lui-même ayant reçu les revenus de une *Hufe* sur cinq et les futurs habitants, neuf années franches²³.

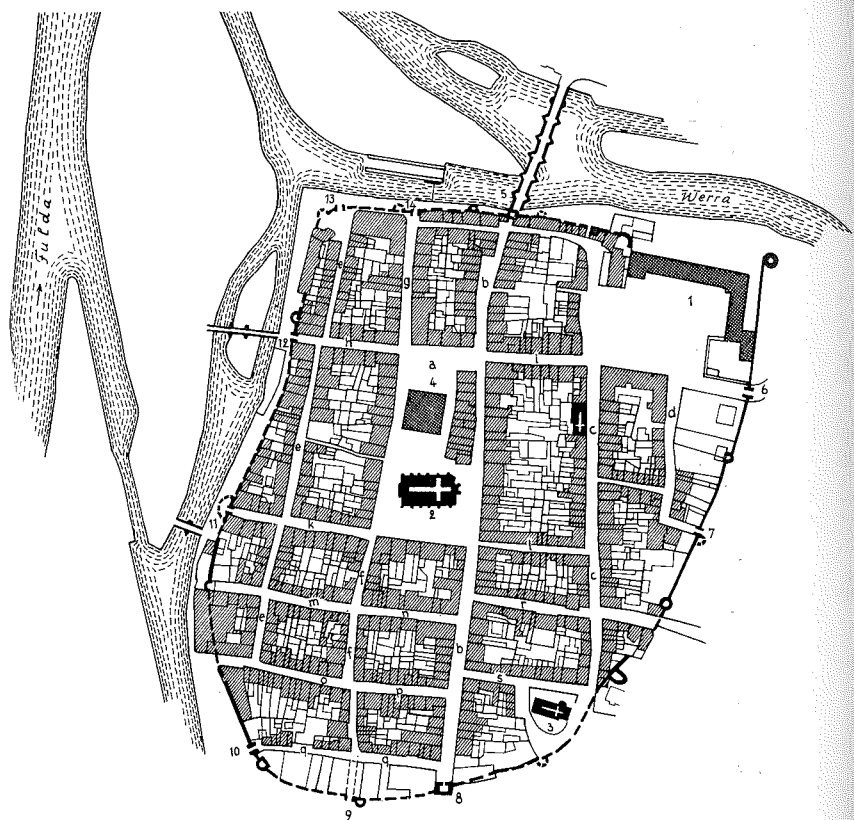
Un travail de colonisation semblable, quoique moins bien documenté, a aussi touché dans le duché d'Oppeln la région des collines de Haute-Silésie dans la boucle de l'Oder. La plus ancienne mention de colonisation allemande est ici la donation du duc Casimir au village de Lesnica (Lechnitz) du droit de marché et des mêmes franchises accordées précédemment aux *hospites* d'Oppeln et Ratibor (1217). Plus à l'est, en 1222, des *hospites* allemands furent installés dans les terres épiscopales autour d'Ujest (Ujazd, *p*), et en 1223 à Ujest même. Le duc favorisa, d'autre part, la colonisation de la châtellenie de Zülz (Biala, *p*) à la frontière sud-ouest du duché.

Colonisation intérieure dans la première moitié du XIII^e siècle

Pendant que les forêts et les landes du pourtour silésien étaient ainsi en train de s'ouvrir au peuplement allemand, les vieilles terres slaves du centre du pays étaient aussi « imprégnées » de groupes de villages nouveaux, en partie dans des îlots forestiers, en partie par la transformation au droit allemand d'anciens petits habitats slaves²⁴. Conquête sur des bois, vraisemblablement, dans la région de Neumarkt (Sroda Slaska, *p*) ; presque complète germanisation et multiplication des habitats à l'ouest du petit massif du Zobten sur les possessions du chapitre²⁵, où dès 1221 le droit allemand était conféré aux « hôtes » des deux villages

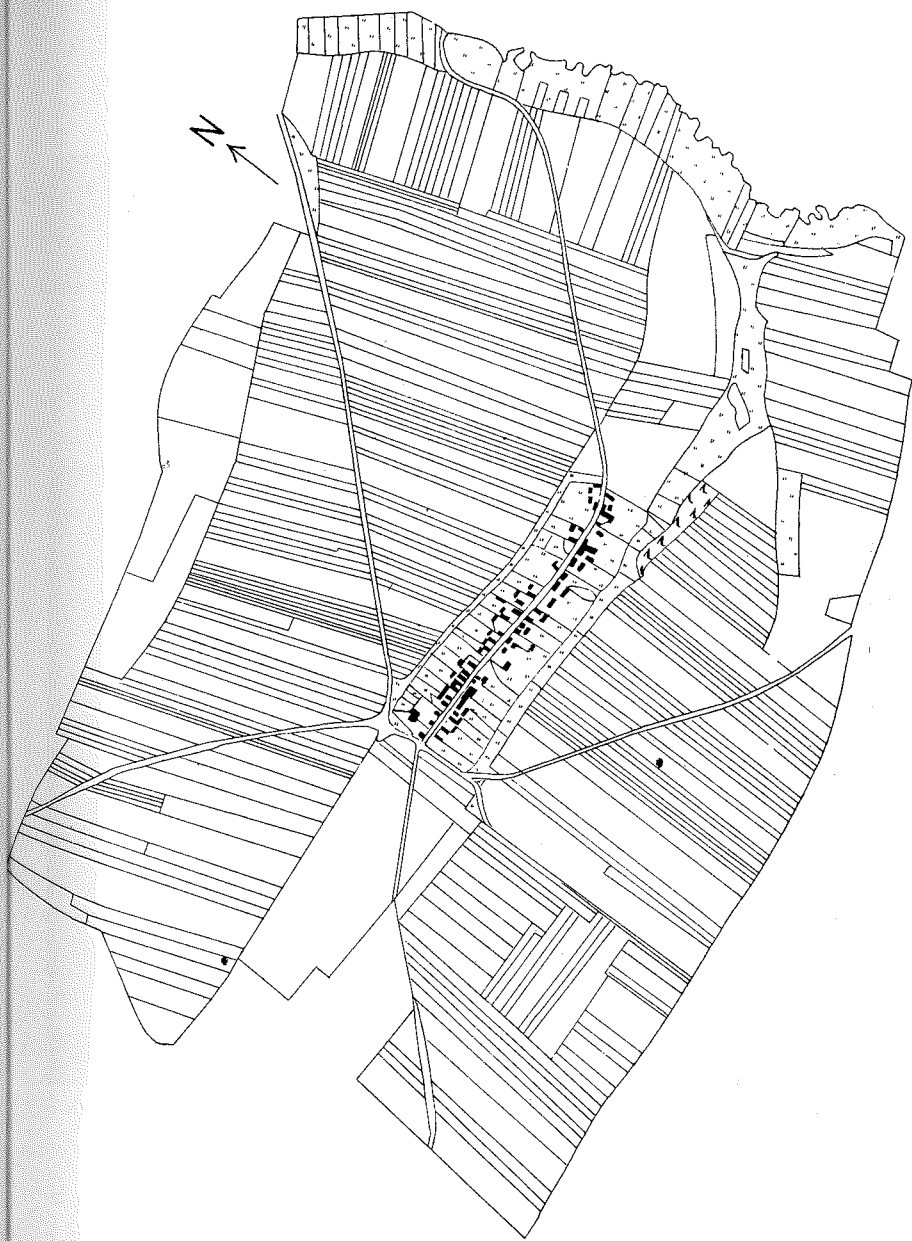
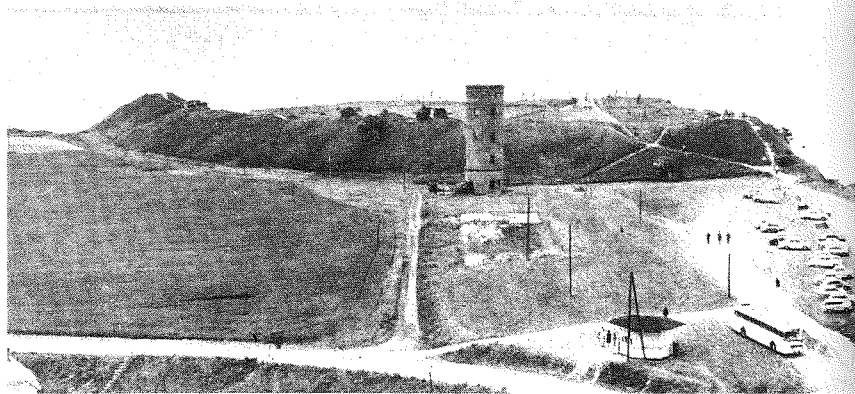


Ill. 1 - Les villages de défrichements (*Hagendörfer*) autour de Stadthagen. Ces villages créés au milieu du XII^e s. en Schaumburg-Lippe, ont servi de modèles pour de nombreuses colonisations entre Holstein et Poméranie.



Ill. 2 - Plan d'Hannoversch Münden. Fondée en 1183 par le landgrave Louis III de Thuringe, Hannoversch Münden fut une des premières villes planifiées à l'Ouest de l'Elbe.

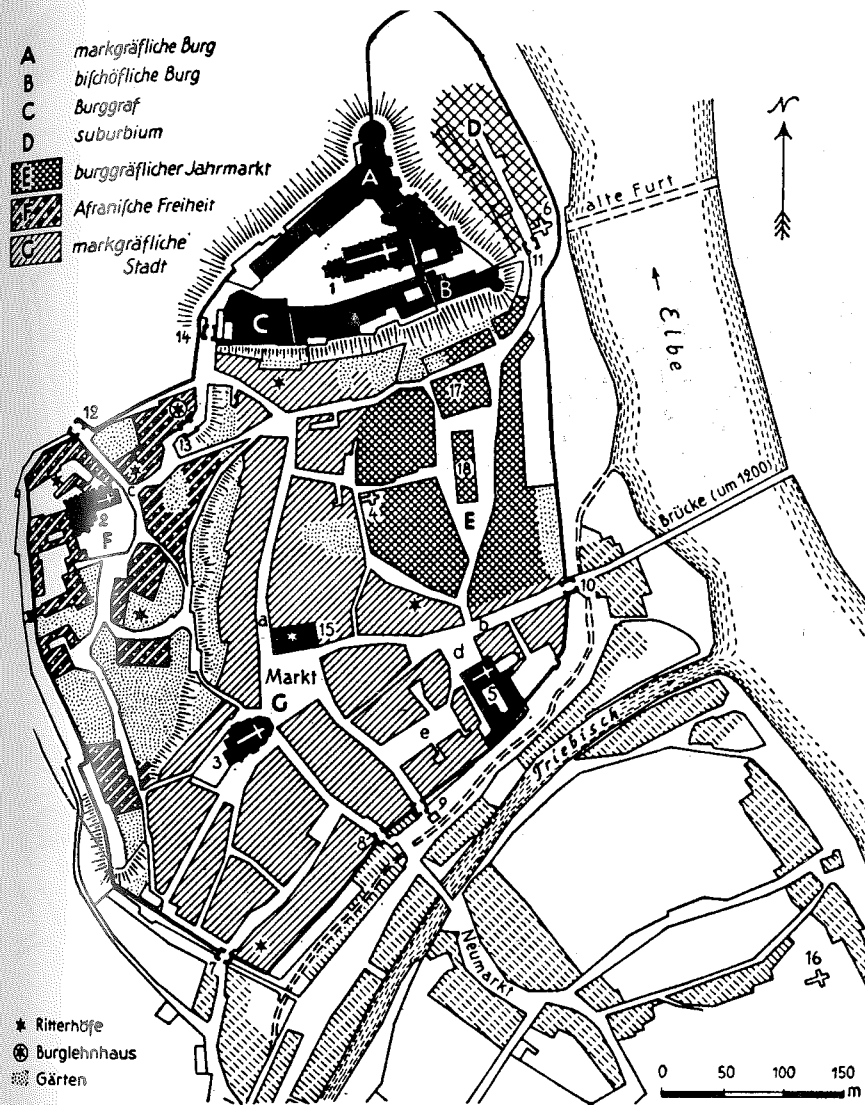
Ill. 3 - Les remparts du château d'Arkona qui, à la pointe N.-E. de l'île de Rügen, protégeait le sanctuaire des Ramen où étaient vénérés Svantovit et Triglav.



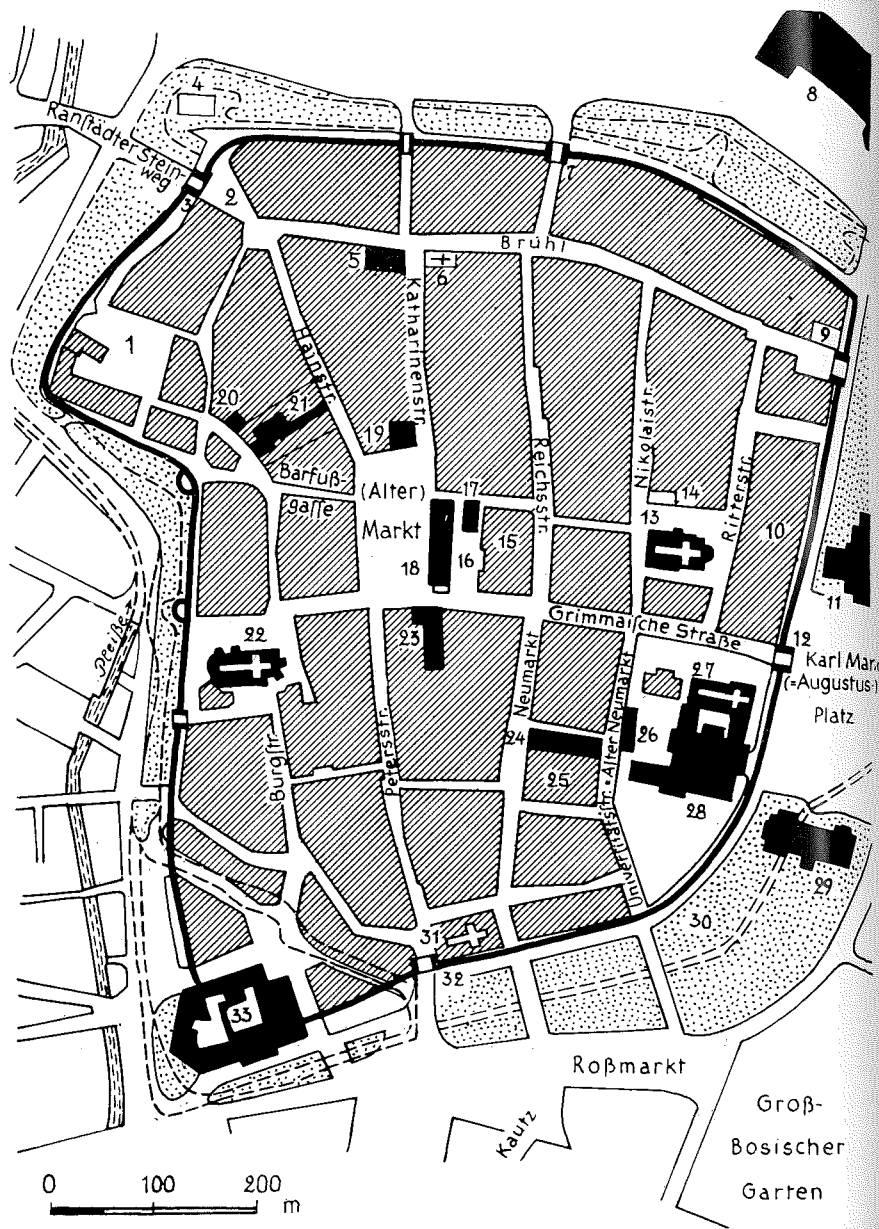
Ill. 4 - Frankenheim près de Miltiz. Village-rue typique de la colonisation franconienne à l'Ouest de Leipzig (XII^e s.).



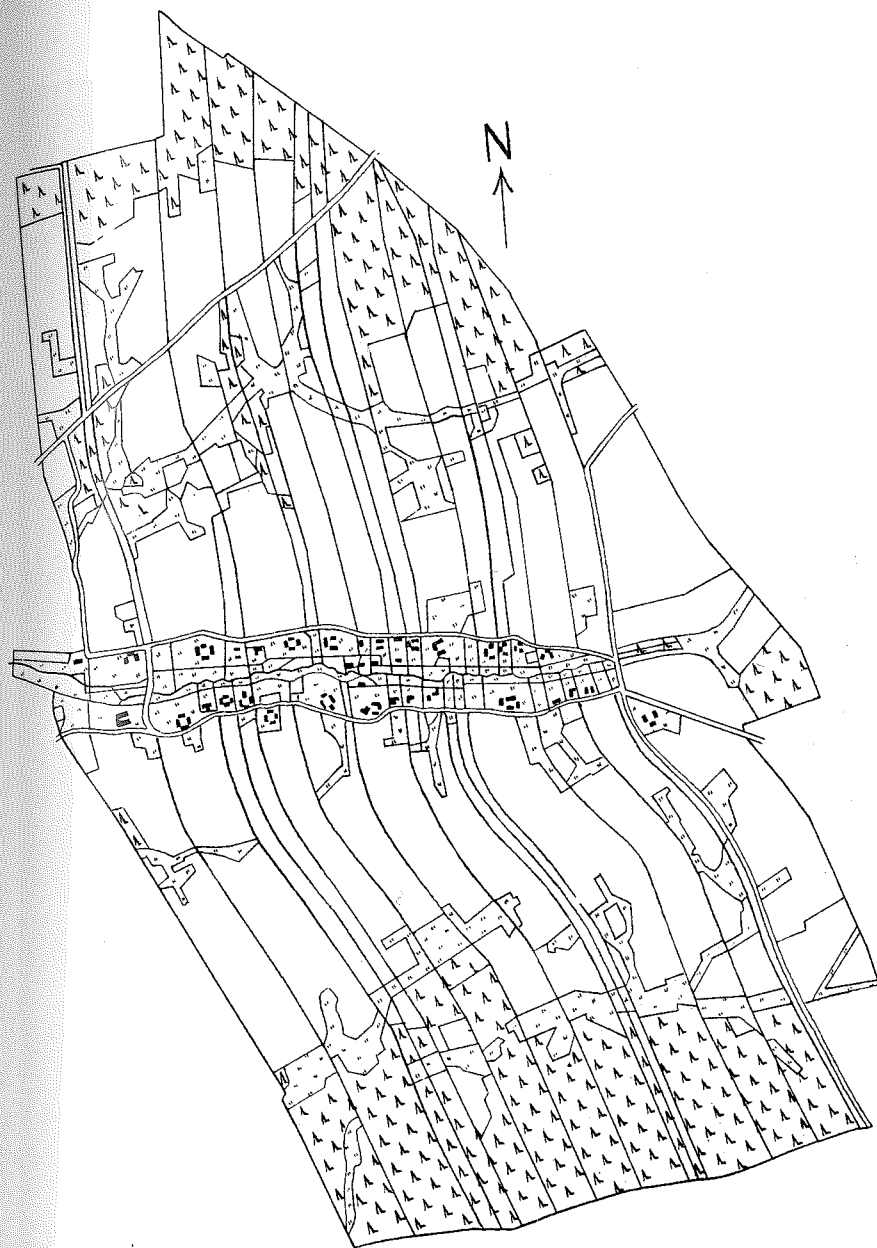
Ill. 5 - Ratzebourg, cathédrale. Fondé après 1062, supprimé peu après, le diocèse de Ratzebourg fut rétabli en 1149. La cathédrale fut construite à l'instigation de Henri le Lion.



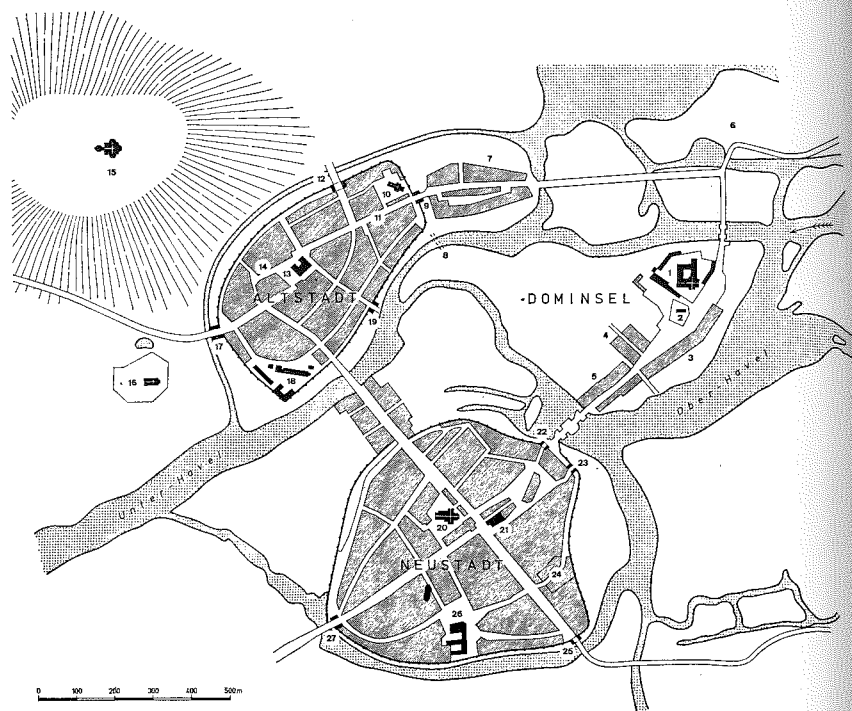
Ill. 6 - Plan de la ville de Meissen. Le château construit en 929 par Henri I^{er} fut complété aux XI^e et XII^e siècles par un faubourg et deux peuplements avec leurs marchés.



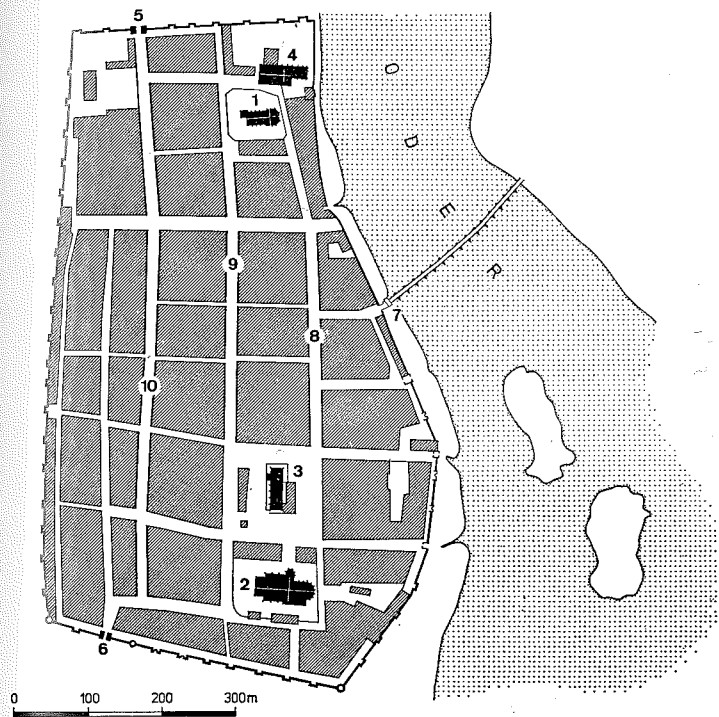
III. 7 - Plan de Leipzig. La ville au début du XI^e siècle était une petite forteresse au nom slave de *Libzi*. Elle a été entourée de remparts en 1216. Son essor économique date de la deuxième moitié du XIII^e siècle.



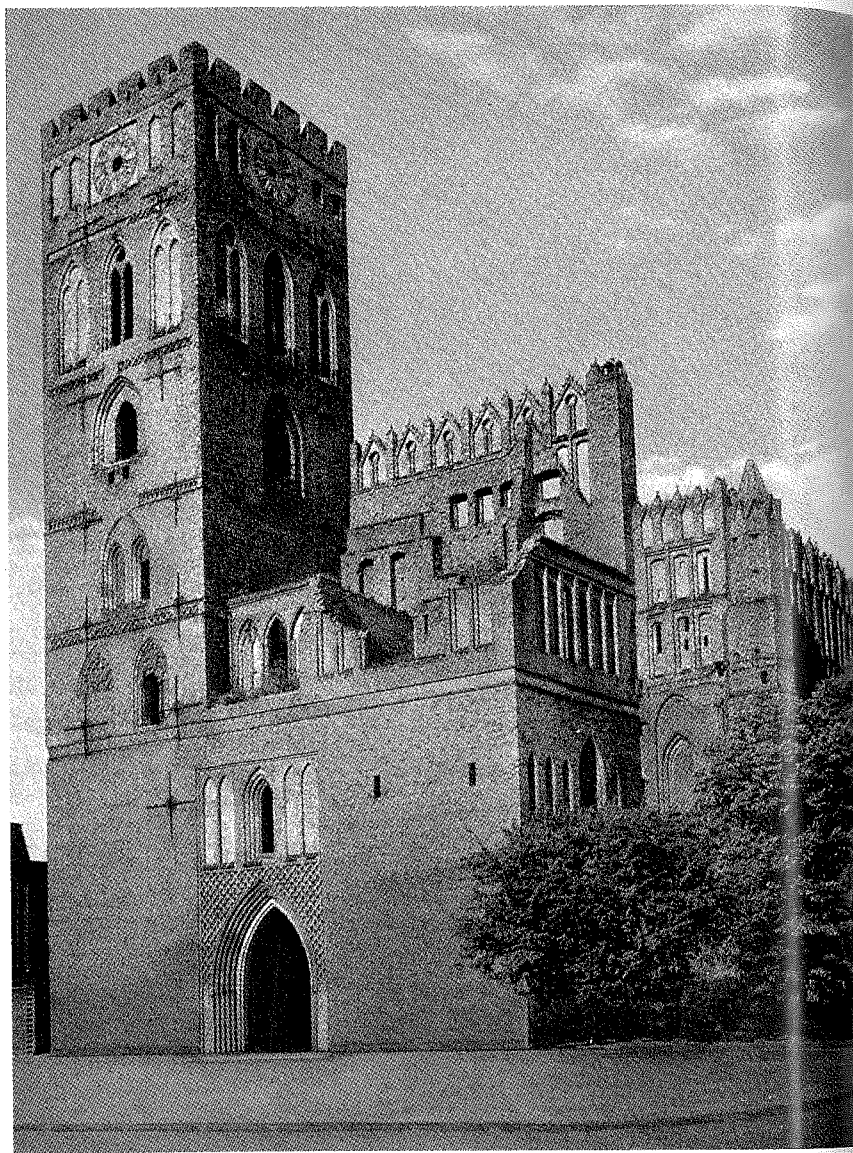
III. 8 - Röllingshain près de Clausnitz. *Waldhufendorf* (village de petites parcelles forestières et agricoles) de la colonisation forestière au Sud-Ouest de Rochlitz, au XII^e siècle.



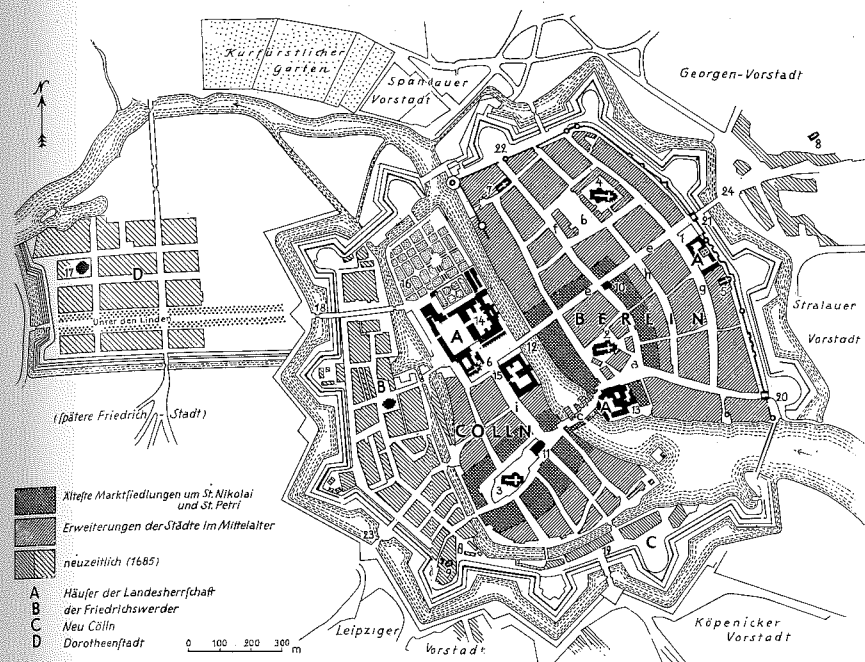
Ill. 11 - Plan de Brandenburg. Exemple-type du premier peuplement urbain à l'Est de l'Elbe : siège d'une principauté slave (928) et évêché ; Kietze sur la rive droite de la Havel, vieille ville avec un marché après la conquête (1157-1170), ville nouvelle (à partir de 1196).



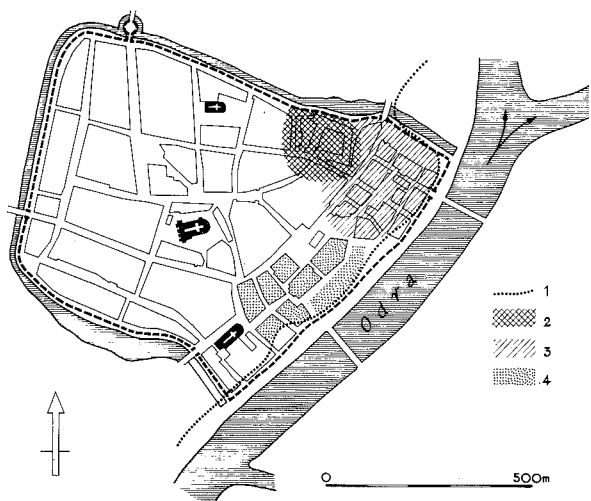
Ill. 12 - Plan de Francfort-sur-Oder. Bien qu'un petit marché ait existé près de l'église Saint-Nicolas, Francfort, qui a reçu en 1253 le droit urbain du margrave Jean I^{er}, est une ville dont la fondation est typique de la colonisation à l'Est.



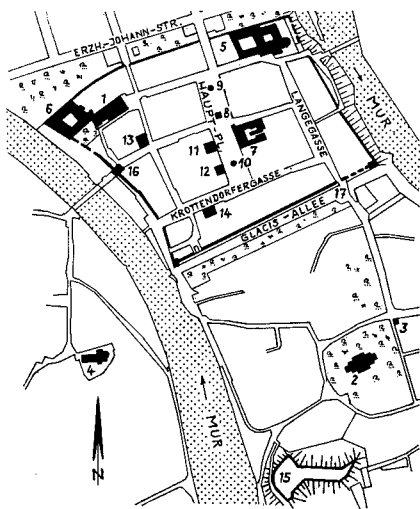
III. 13 - La Marienkirch à Francfort-sur-Oder. La construction, commencée dès la première moitié du XIII^e siècle, dura jusqu'au XVI^e siècle. En partie reconstruite après 1945.



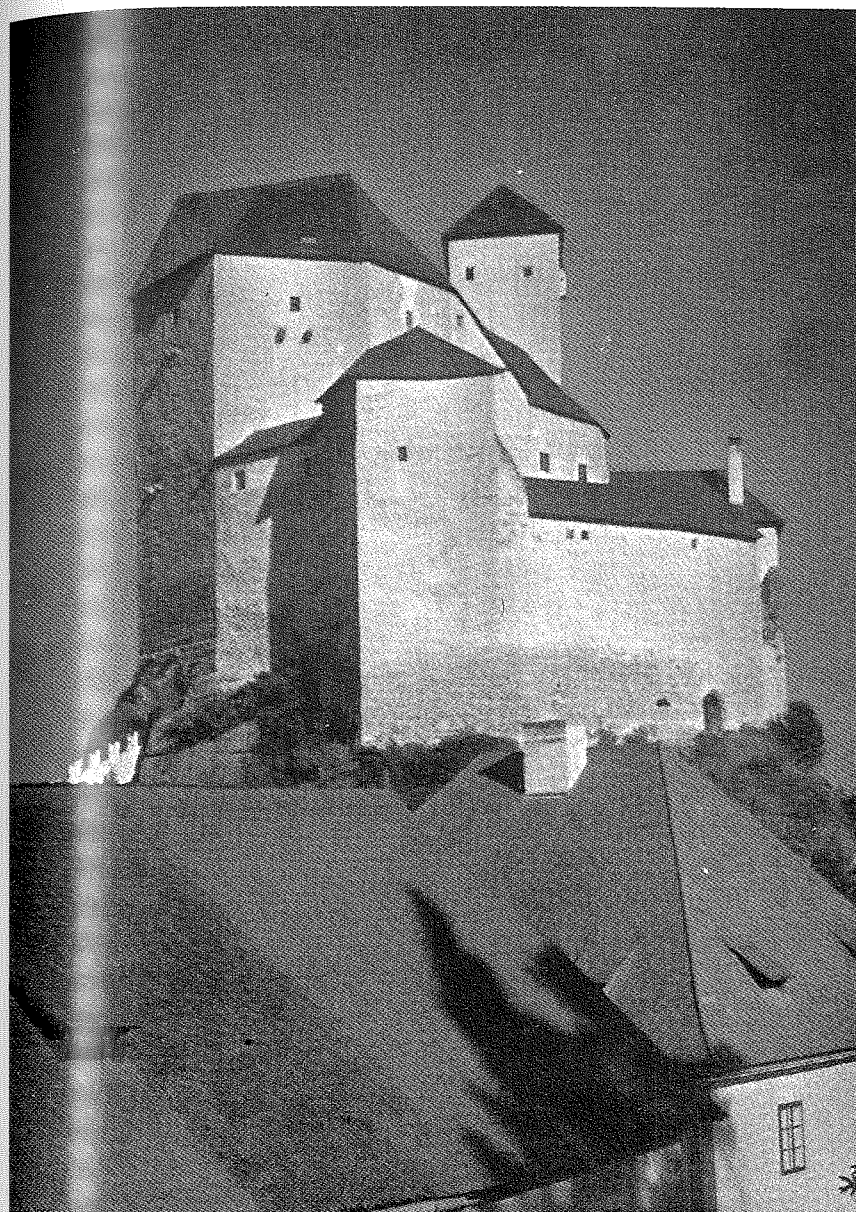
III. 14 - Plan de Cölln-Berlin. La ville, fondée par les margraves de Brandebourg, est mentionnée dans les documents sous les deux noms : 1237, Cölln et 1244, Berlin. Saint-Nicolas semble être la colonie la plus ancienne. La ville nouvelle avec le marché et l'église Notre-Dame de même que l'*Aula* sur la rive gauche sont dues à une décision princière.



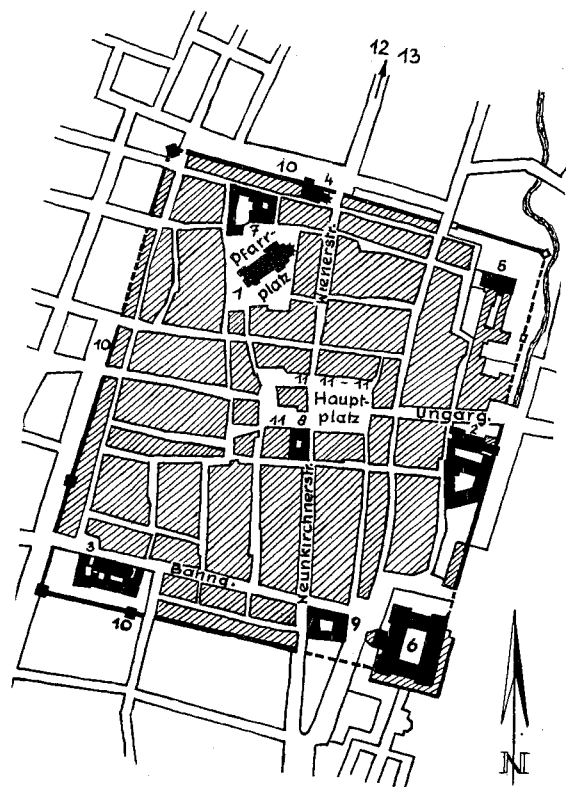
Ill. 15 - Plan de la ville de Stettin au haut Moyen âge. *Castrum* slave du X^e siècle, plus tard siège d'un duché (2), avec *suburbium* (3), Stettin fut colonisée par les Allemands pour la première fois en 1187 (4). La ville s'est développée au XIII^e siècle.



Ill. 16 - Leoben. Plan de la vieille ville. Du X^e au XII^e s., château et marché, puis centre commercial du fer de Styrie, Leoben devint à l'instigation d'Ottokar II, vers 1262/1263 une ville nouvelle au plan régulier.

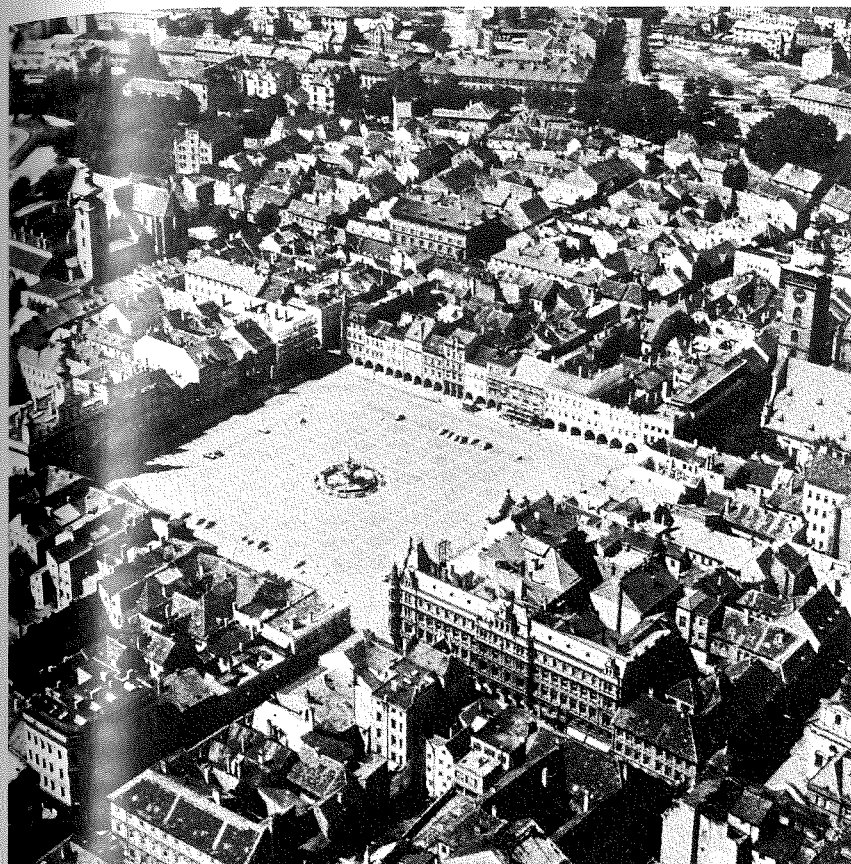


Ill. 17 - Château de Rappotenstein. Vraisemblablement construit par Rappoto de Kuenring (1157-1176), au centre d'une petite ville bâtie autour du château.

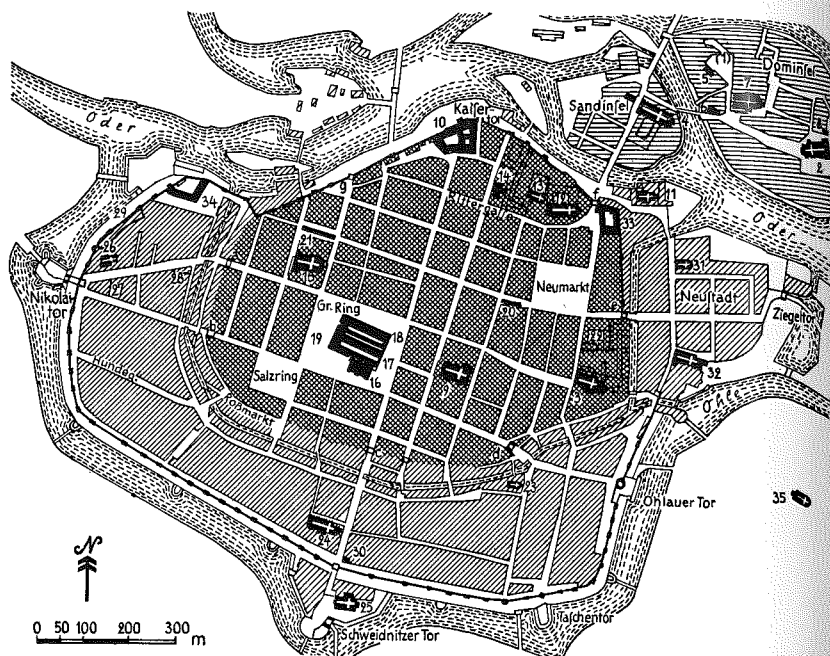


Ill. 18 - Wiener Neustadt. L'une des villes fondées par Léopold V après 1194, Wiener Neustadt fut la première ville tracée selon un plan régulier en Autriche ; tôt fortifiée, elle ne reçut le droit urbain qu'en 1277.




- 1 – Eglise paroissiale
- 2 – Eglise du nouveau couvent
- 3 – Eglise des Capucins
- 4 – Saint-Pierre
- 5 – Eglise de l'Ordre teutonique
- 6 – Château
- 7 – Palais épiscopal
- 8 – Hôtel de Ville
- 9 – Arsenal
- 10 – Remparts
- 11 – Maisons à arcades gothiques
- 12 – Ancienne église et couvent des Jésuites



Ill. 19 - Budweiss (Česke Budějovice). Fondée en 1265 par Ottokar III, la ville de Budweiss est un exemple parfait de la planification urbaine au Moyen âge. Cependant la splendeur de la place est due à la Renaissance.

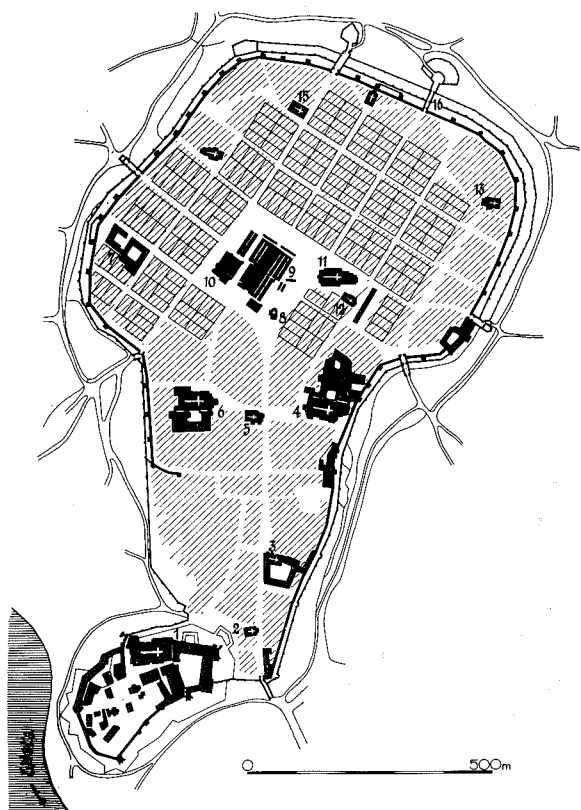


Ill. 20 - Plan de la ville de Breslau. L'île de la cathédrale, avec le *castrum* (château) princier, l'église Saint-Martin, la cathédrale Saint-Jean et un *suburbium* (faubourg) (4), formait le noyau le plus ancien de la colonie slave. Dès le XII^e s., la ville s'était étendue sur la rive gauche de l'Oder. Une première "locatio" entre 1211 et 1226 agrandit la ville en direction du marché neuf, une seconde, après 1242, l'agrandit en direction du Ring et de l'église Sainte-Elisabeth.

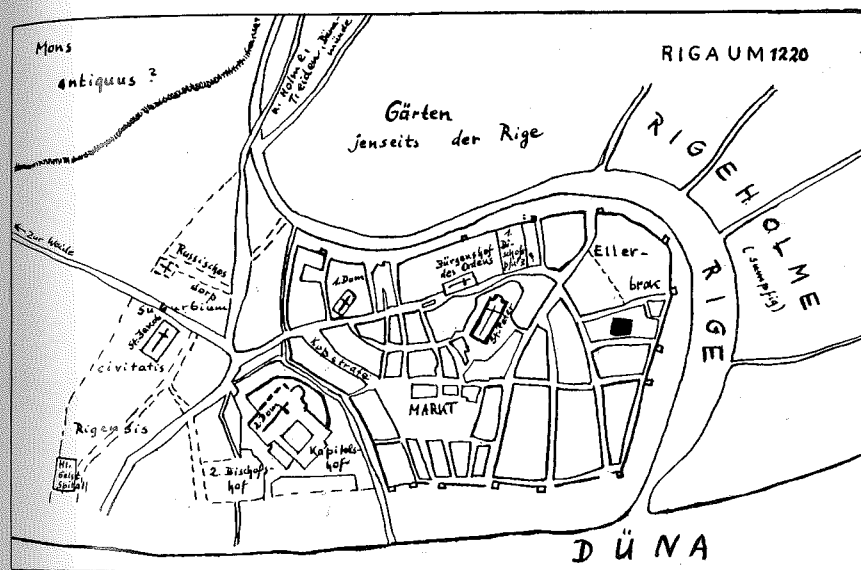
-  Urbanisation de l'île de la cathédrale et de la Sandinsel
-  La ville dans les remparts du 1260
-  Extension après 1260 fortifiée première moitié du XIV^e s.



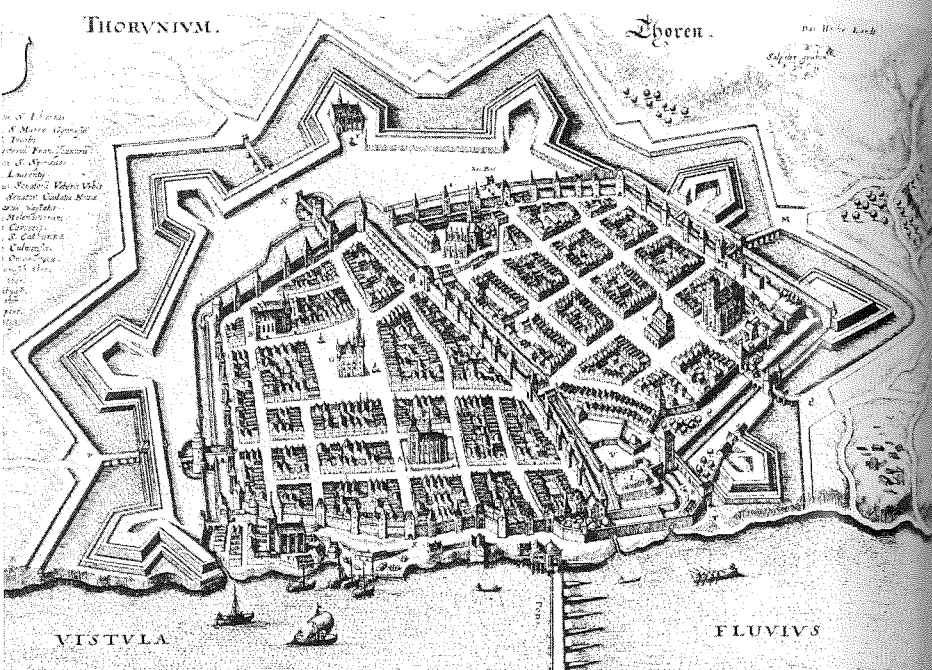
Ill. 21 - Plan de la ville de Bistritz. Après un premier peuplement probablement "slave", des "hôtes" venant de l'Ouest arrivèrent à la fin du XII^e siècle. Le plan de la ville ne se forma pas avant 1250.



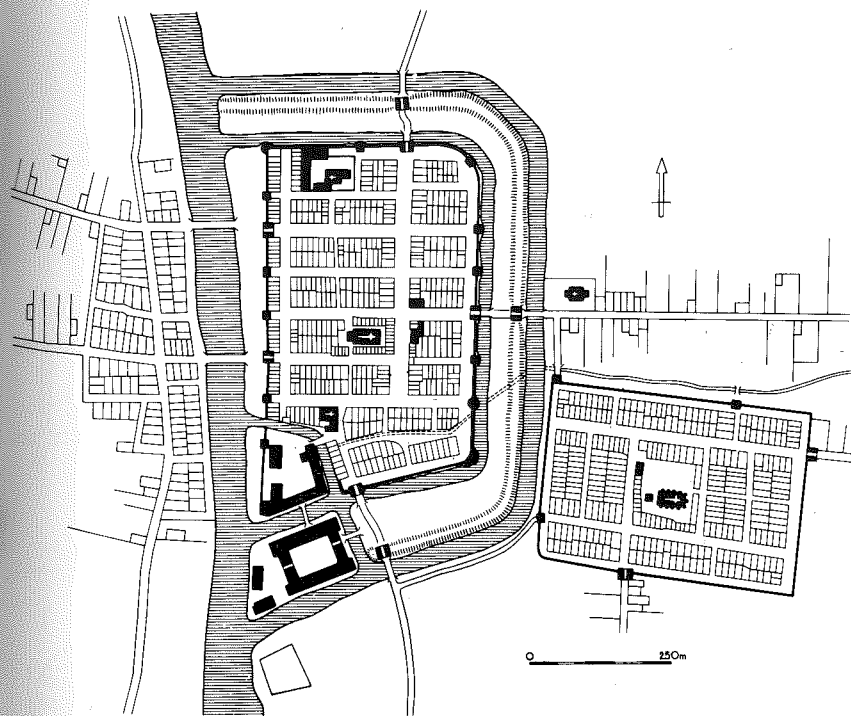
III. 22 - Cracovie médiévale (plan). Les collines du Wawel au S. avec le *castrum* princier du X^e siècle et la cathédrale; au N. de celles-ci, le *suburbium* (faubourg) d'Okol avec un marché et l'église Saint-André, objet d'une première "locatio" en 1211/17. La ville de la grande "locatio" de 1257 a été réalisée selon un plan géométrique avec un Ring.



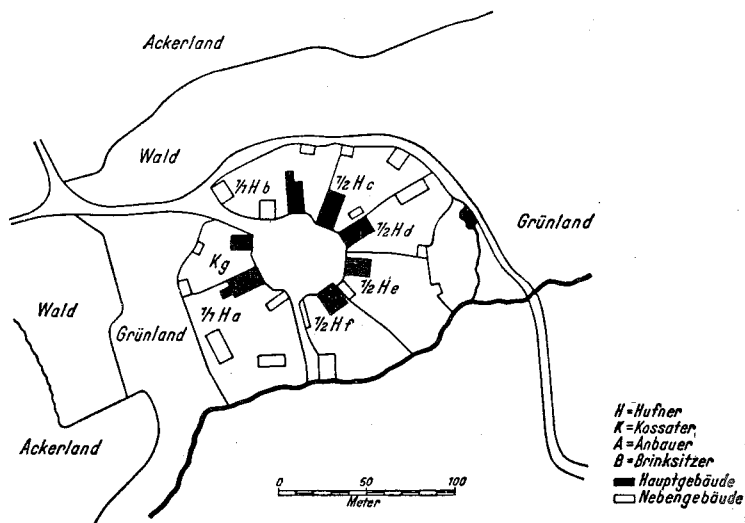
III. 23 - Riga vers 1220.



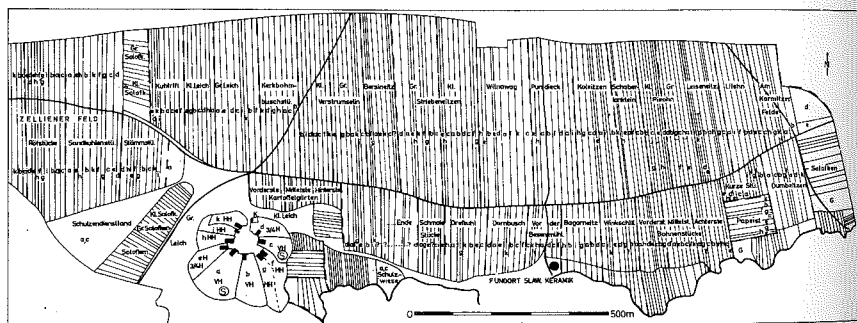
Ill. 24 - Vue de Thorn, d'après Merian. A gauche, la vieille ville (1233) avec place du marché et hôtel de ville ; château et remparts furent édifiés vers 1250. A droite la ville nouvelle, dessinée en échiquier. La fusion des deux villes n'intervint qu'en 1454.



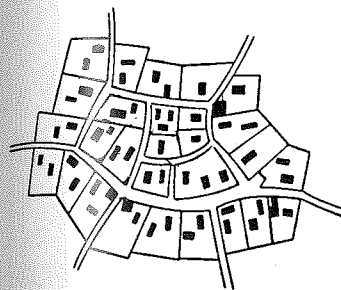
Ill. 25 - Plan de Elbing. Reconstitution. Type de ville double : à gauche, tournée vers le fleuve, la vieille ville, fondée en 1237 ; à droite la ville nouvelle, qui reçut le droit urbain en 1347.



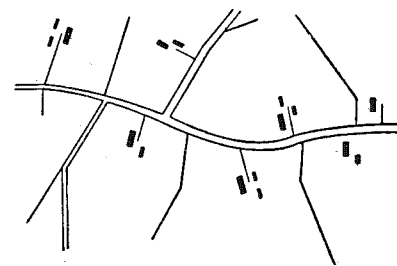
Ill. 26 - Schwiepke. Kreis (district) de Lüchow. Type de village rond du Wendland hanovrien.



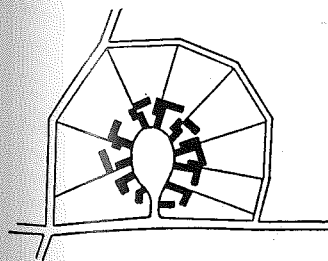
Ill. 27 - Tolstefanz (Kreis Lüchow). Le sol divisé en parcelles régulières en forme de bandes donne à ce type de parcellaire le nom de "Riegenschlag" (plissé).



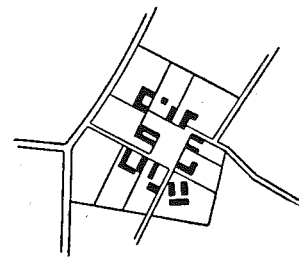
1. Village en tas



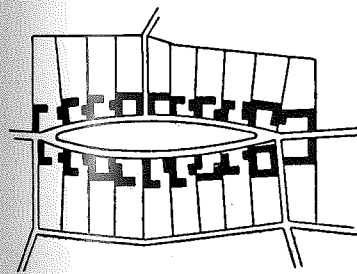
2. Fermes isolées



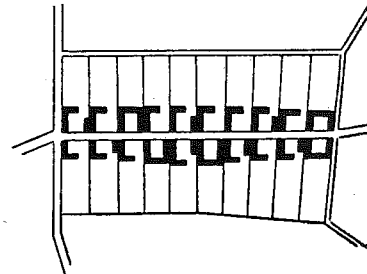
3. Village rond



4. Hameau

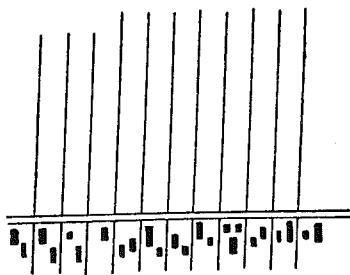


5. Village à pré communal central

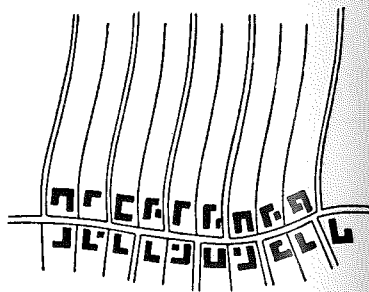


6. Village-rue

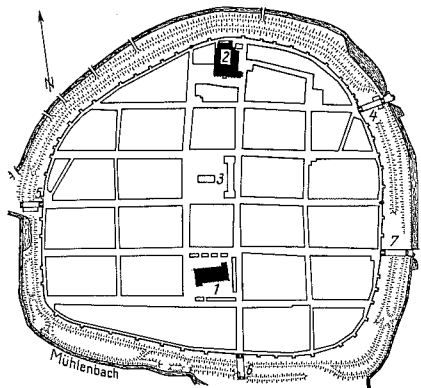
Ill. 28 - Types de plans de villages allemands



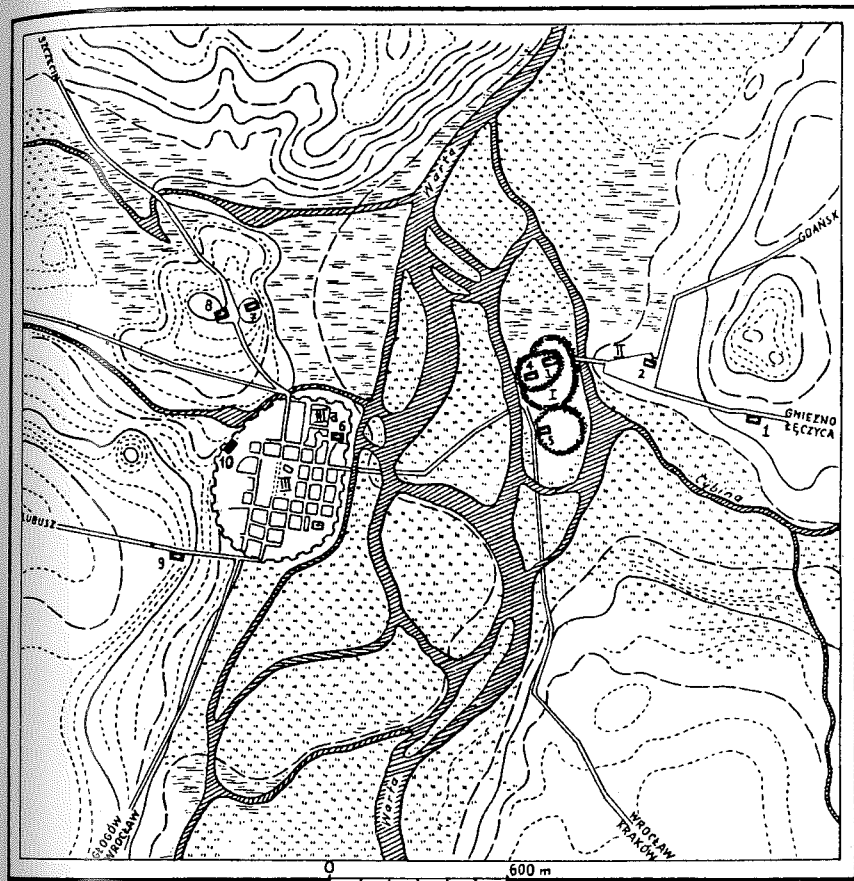
7. Village de *Hufen* dans les polders



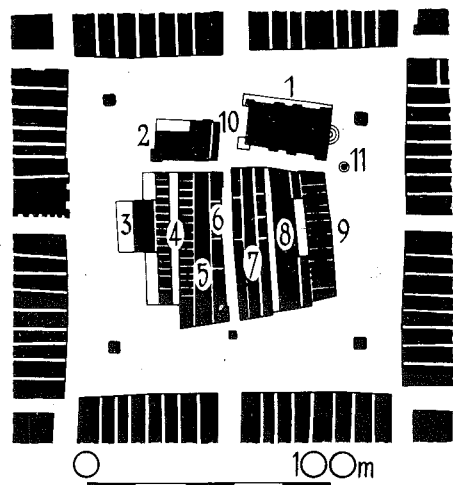
8. Village de *Hufen* forestières



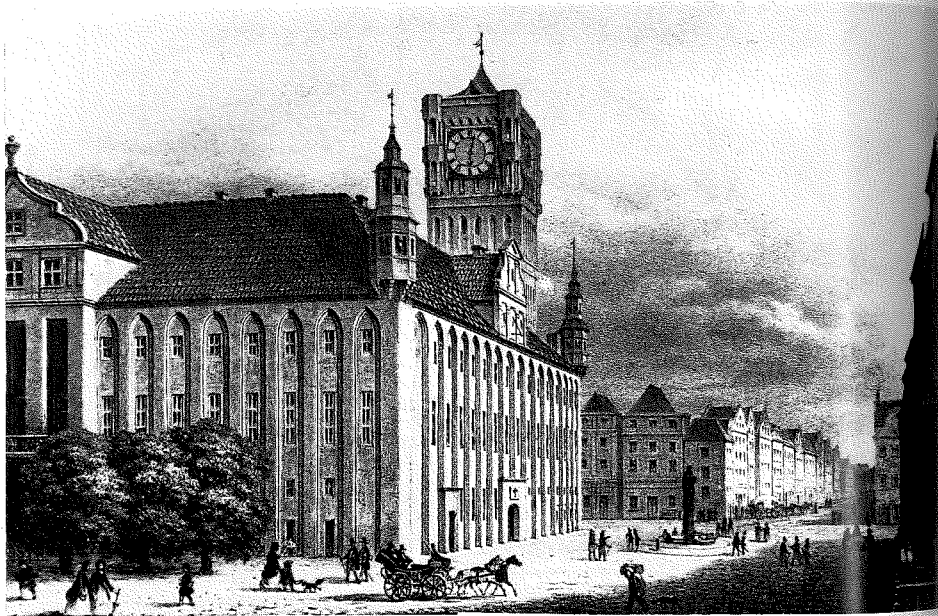
Ill. 29 - Neubrandenburg. Fondée en 1248 par le margrave Jean de Brandebourg, Neubrandenburg est un excellent exemple de fondation à partir d'un noyau primitif spontané qui, confié à un "locator", a été réalisée suivant un tracé régulier.



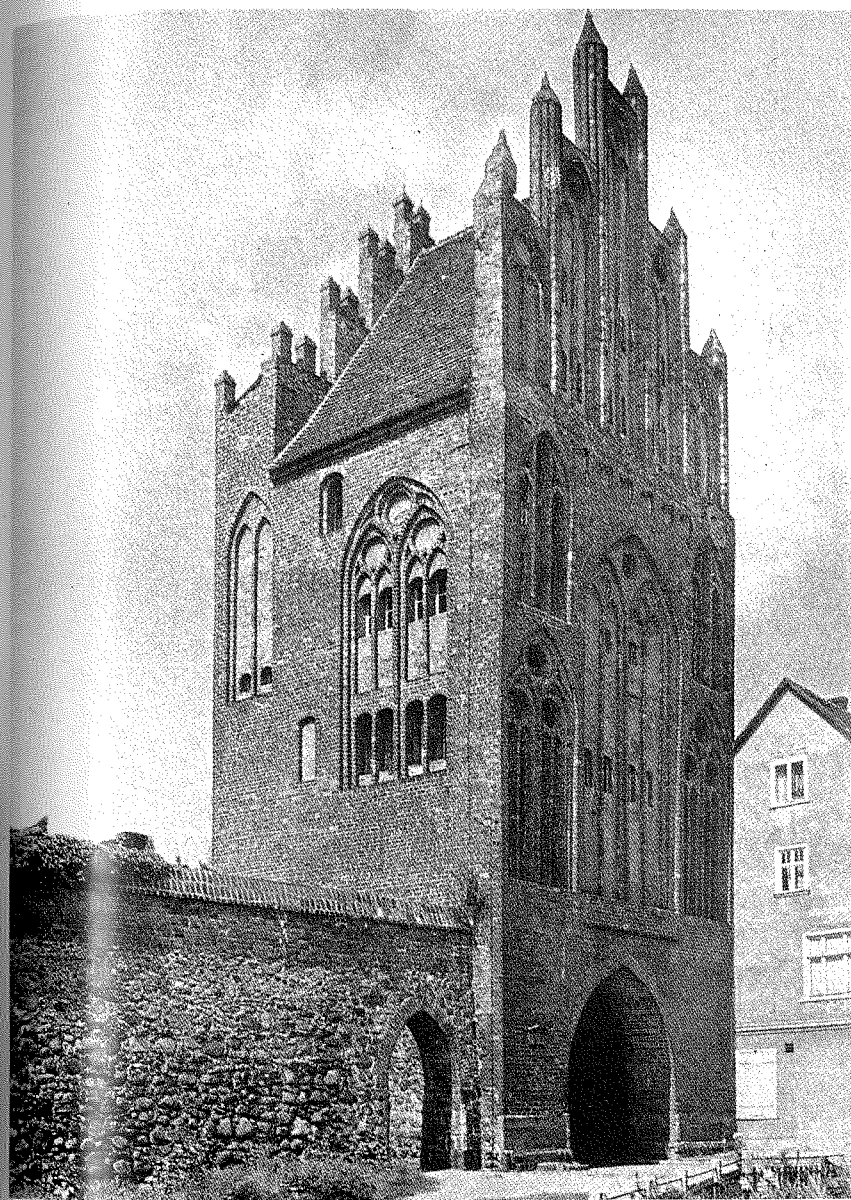
Ill. 30 - Développement de la ville de Poznan. *Castrum* et *suburbium* slaves, X^e-XII^e siècles, avec cathédrale (I) village et place du marché près de l'église Saint-Gothard (IIa), ainsi que la ville de la *locatio* sont les éléments typiques du processus d'urbanisation en Pologne.



Ill. 31 - Plan de la place du marché de Posen (Poznan) : Hôtel de ville (1), Office municipal des poids et mesures (2), abattoirs (4), Arsenal (5), maisons de commerce (6), halle aux draps (7), arcades (9), boulangeries (10), pilori (11).



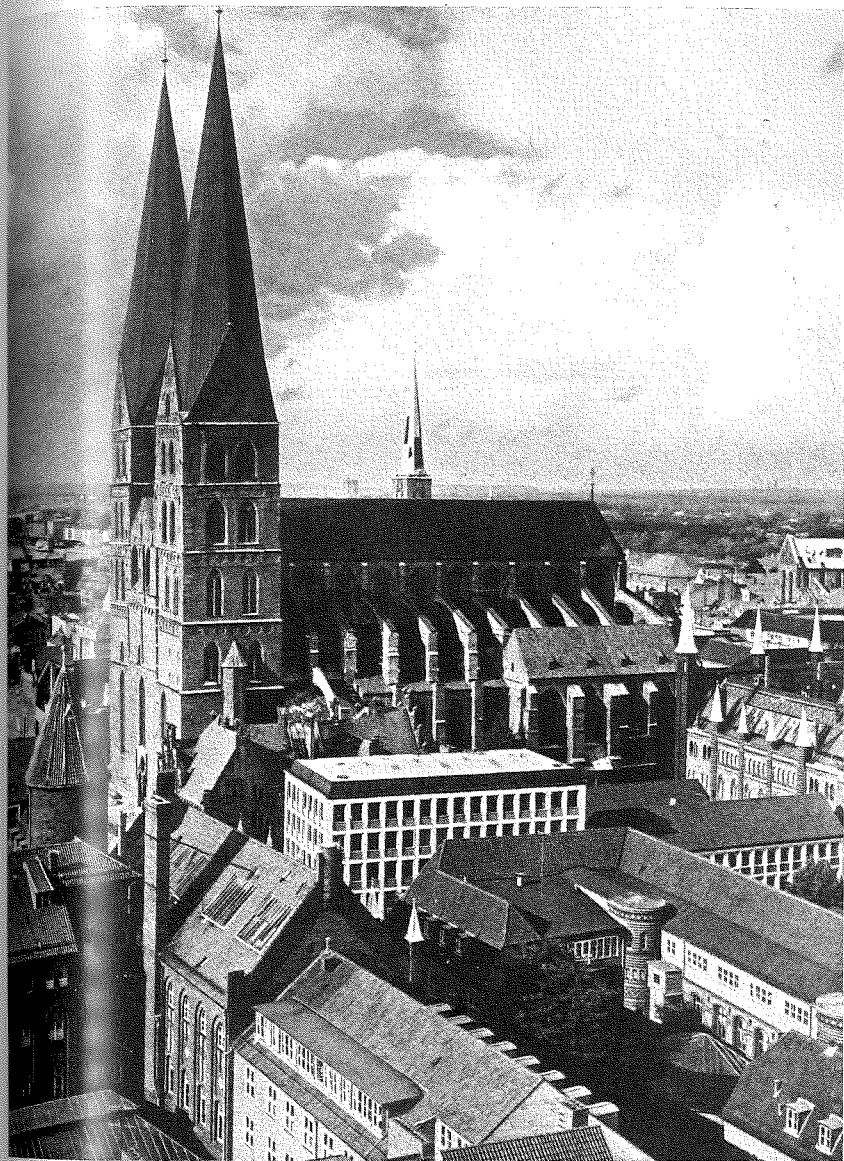
Ill. 32 - Thorn, Place du Marché et Hôtel de ville (d'après une lithographie de C.A. Mann). Datant du XIII^e et du XIV^e s., l'hôtel de ville fut transformé au XVII^e. La tour est la partie la plus ancienne.



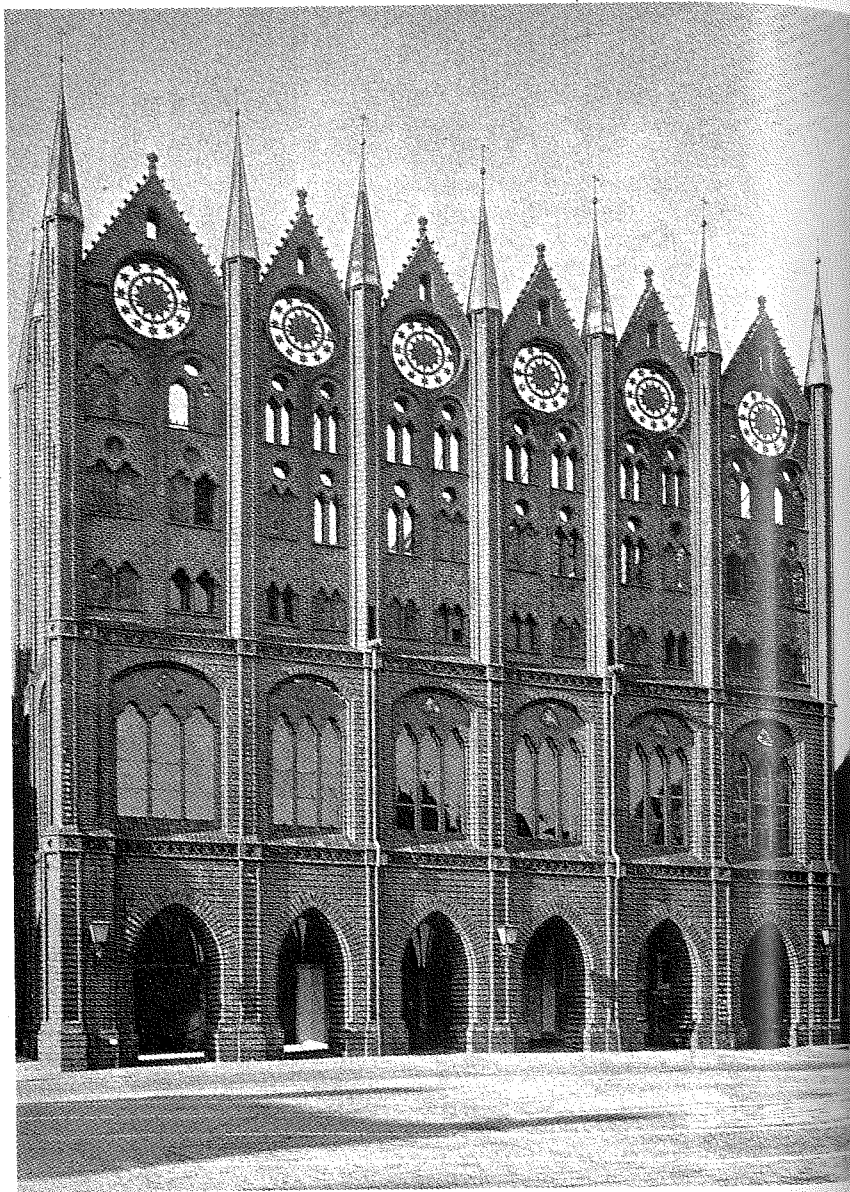
Ill. 33 - La tour de la porte de Treptow à Neubrandenburg. L'une des quatre portes de la ville, qui furent construites dans la première moitié du XV^e s., le pignon avec ses clochetons en escalier fut achevé en 1450.



III. 34 - Chorin. L'église conventuelle de Chorin, l'un des édifices les plus remarquables du gothique de brique du Nord-Est de l'Allemagne, fut construite en deux temps : en 1273, puis de 1303 à 1319.



III. 35 - La Marienkirche de Lübeck, reconstruite entre 1260 et 1251 et entièrement restaurée après la 2^e guerre mondiale : symbole du monde hanséatique.



Ill. 36 - Hôtel de ville de Stralsund. Façade de la place du Vieux Marché, construite au XIV^e siècle.

de Gross et Klein-Wierau, à Seiferdau et au petit village de Ströbel sous Gorkau. D'une façon générale, dans la plaine, les villages de droit allemand prirent la forme de *Angerdörfer* ou de *Strassendörfer*, avec des quartiers réguliers et de petites *Hufen* flamandes.

Au nord de l'Oder, la colonisation allemande n'a lancé que très peu d'avant-postes avant 1250. Ce furent des entreprises d'établissements ecclésiastiques auxquels Henri I^{er} avait donné des terres. Ainsi l'abbaye de Trebnitz qui avait reçu le pays autour de Mühlebock (Olobok, *p*), au sud de Schwiebus (Swiebodzin, *p*), en entreprit-elle la mise en valeur. La fondation en 1234 de Thomaskirche par la même abbaye, au sud de Breslau (près de Olhau, Olawa, *p*), est caractéristique encore d'une colonisation en zone d'ancien peuplement slave, en même temps que de la restructuration du terroir d'une grange. Si les colons allemands furent affranchis des charges du droit polonais, ils n'obtinrent pas ici d'années franches : le paiement du cens dès l'année suivante manifeste bien que le sol était déjà préparé pour les recevoir ²⁶.

L'expansion dans la seconde moitié du XIII^e siècle

Le mouvement « colonial » fut un moment arrêté par la tourmente mongole de 1241 ; mais autour de 1250 la progression reprit alimentée tant par de nouveaux apports occidentaux que par un nouveau bond vers l'est de la seconde ou de la troisième génération de colons silésiens.

Une nouvelle poussée vers et dans les montagnes acheva d'abord la colonisation de la terre épiscopale de Neisse. A Wildschütz (Wilczyce, *p*), au sud-ouest de Weidenau, en 1248, des Polonais participèrent au peuplement sous la conduite d'un entrepreneur slave, le chevalier Vrociwoj. Mais toute une série de villages allemands furent implantés sous la direction du bailli épiscopal de Weidenau (Vidnava, *ts*), Rudger, originaire de Heldra sur la Werra, dans le haut bassin de la Weide ; Wiesau, Krosse, Haugsdorf, Domsdorf, Jungferndorf, Rothwasser, formant un complexe de 20 km de *Waldhufendörfer* au sud de la zone précédemment colonisée. De même, dans la haute vallée de la Biele, le bailli de Freiwaldau (Fryvaldov, *ts*) fit ouvrir la forêt jusqu'à Thomasdorf, en offrant jusqu'à seize années franches

aux pionniers. C'est dans ces parages que l'avance de la colonisation « épiscopale » de Breslau rencontra alors celle des évêques d'Olmütz. Cet ensemble a été mis en valeur et peuplé entre 1248 et 1295 date à laquelle apparaissent encore Krautenwalde, au passage des Reichensteinergebirge, et Lindewiese, au cœur de l'Altwater²⁷.

Une pareille fièvre de nouveaux défrichements se porta à l'assaut des vallées de l'Isergebirge et des Riesengebirge et aux limites de la Moravie. Mais ce sont surtout les régions au nord et à l'est de l'Oder moins fertiles que le centre du pays, peu touchées jusque là, qui s'ouvrirent à l'émigration germanique. Ainsi, à l'est de Breslau, dans les terres de Reichthal (Rychtal, *p*), en partie données aux chevaliers teutoniques par Henri I^{er} dès 1222, une série de *locationes* fit éclore entre 1233 et la fin du siècle des villages de droit allemand qui accueillirent même des colons de langue romane (Prziakowitz *gallicorum*, Wallendorf)²⁸. Plus loin, au delà de la Preseka, l'ancienne « haie » frontalière de l'État de Breslau, toute une région fut gagnée autour de l'Hôpital des Chevaliers de l'étoile rouge²⁹ à Kreuzburg (Kluczbork, *p*) par la *locatio* de villages comme Kunzendorf (1252)³⁰, Gottersdorf (1257), Ditmarsdorf et d'autres, dans la vallée de la Stober, qui présentent de très beaux finages de *Hufen* forestières³¹.

Dans le duché d'Oppeln, le duc Wladislav (1246-1281) a été un organisateur systématique de la colonisation, avec la collaboration des Cisterciens de Rauden et des Bénédictins de Tyniec à l'ouest de Cracovie. Les villages de droit allemand se multiplièrent entre 1260 et 1300 dans tout l'avant-pays des Beskides et la région à l'ouest de la Skawina, acquise en 1274 sur la Petite-Pologne, avec un peuplement mixte, le contingent allemand venant principalement de Basse-Silésie³².

Naturellement, la densité de l'occupation du sol de la Silésie centrale continua à se renforcer aussi durant cette seconde moitié du siècle, aussi bien dans les possessions de Saint-Vincent de Breslau que sous l'action du duc Conrad de Glogau et de petits seigneurs fonciers. Un bel exemple de *locatio* de ce temps est donné par l'entreprise confiée par Conrad à son *Schulze* Bertold à Sedlitz (près Steinau, Scinawa, *p*) en 1257 : les terres déjà ouvertes furent réorganisées en *Hufen* flamandes et la forêt donnée à défricher en *Hufen* franconiennes, les premières avec cinq années franches, les

autres avec dix ; le *locator* y reçut comme toujours à titre héréditaire une *Hufe* sur sept, le moulin et la taverne³³. Un autre exemple est le défrichement en 1282 de la forêt de Buchwald où fut construit le village du même nom, au sud de Neumarkt³⁴.

A la lumière des actes de *locatio*, les motifs de l'ensemble de ces phénomènes de colonisation du sol paraissent bien avoir été, pour les seigneurs, d'intérêt économique ; peupler des lieux déserts et les ouvrir à l'agriculture, améliorer ou faire fructifier la terre, augmenter les profits, agir pour l'utilité de l'Église ; parfois aussi, sous l'aiguillon de la nécessité. La concurrence des défrichements dans les forêts-frontières apparaît moins, ainsi que, dans le cas de petites villes, la recherche de la sécurité. Mais il ne faut pas exclure chez certains la gloriole, voire l'œuvre pie, même si celle-ci servait souvent d'alibi³⁵.

Les mines

L'exploitation des mines a assurément aussi attiré des Allemands en Silésie. Certes, les gisements silésiens étaient connus depuis bien longtemps et, au XII^e siècle, les Slaves tiraient fer et argent de terres dépendant de l'église de Gniezno et de l'abbaye de Leubus³⁶. Mais l'essor minier a commencé surtout au début du XIII^e siècle avec la découverte des gisements de Goldberg et de Löwenberg qui, on le verra, ont provoqué l'installation d'hôtes au droit allemand dans ces deux localités. Près de Löwenberg, deux noms de villages à suffixe *-seifen*, mentionnés en 1241, évoquent l'exploitation d'alluvions métallifères³⁷. Puis à partir de ces mêmes années, l'attention se porta sur les pays miniers de la Haute-Silésie : Ujest, Steinau et principalement les gisements de plomb de la région de Beuthen (Bytom, *p*) et de Ziegenhals et Zuckmantel (1247-1263). Durant ce même temps encore le duc Boleslas favorisa l'exploitation des mines argentifères des possessions de Leubus, qui reçut le droit d'Iglau en 1268.

Au XIV^e siècle, c'est le fer qui devint la grande affaire encore à Beuthen, puis dans les montagnes de Glatz et même en Basse-Silésie près de Sagan (Zagan, *p*) et de Hirschberg (Jelenia Gora, *p*). Mais le seul combustible pour la forge est resté le bois jusqu'au XVI^e siècle ; la première

exploitation de charbon ne sera mentionnée qu'en 1545 dans le pays de Glatz. Il semble qu'au XIII^e siècle la participation allemande à l'exploitation du fer ait été très réduite. Ce n'est qu'au XIV^e qu'entrepreneurs et exploitants allemands commencent à sortir de l'anonymat : un maître de forge nommé Cunzmann fait son apparition en Haute-Silésie ainsi que d'autres Allemands dans la région de Sagan³⁸.

Noyaux urbains et pré-urbains polonais

La colonisation des campagnes, très active au XIII^e siècle, ne saurait se séparer d'une colonisation urbaine qui a transformé les anciens noyaux urbains polonais et tissé par ailleurs un réseau serré de petites villes neuves.

Des éléments constitutifs de vie urbaine existaient en Silésie avant le XII^e siècle, tels que *castra* princiers, *suburbia*, munis à Wroclaw d'un siège épiscopal, peuplés de gens du prince, d'artisans et de commerçants, et parfois enfin *fora*, soit sous l'ensemble précédent, soit en pleine campagne³⁹. Le cas de Wroclaw est le plus complet. Les fouilles menées depuis 1948 ont révélé sur l'île de la Cathédrale (Ostrow Tumski) dans l'Oder l'existence d'un petit *castrum* ducal de la seconde moitié du X^e siècle avec l'église Saint-Martin à l'intérieur et d'un vaste *suburbium* avec un habitat serré autour de la cathédrale Saint-Jean et de deux autres églises ; rappelons que l'évêché avait été créé en l'an 1000. Mais au XII^e siècle l'agglomération avait grandi sur les deux rives du fleuve : rive droite, à Olbin, avec la *curia* de Pierre Vlast (avant 1149), un *forum*, l'abbaye Saint-Vincent ; rive gauche avec les églises Saint-Nicolas, Saint-Maurice et Saint-Adalbert, un autre marché et une *platea Romanorum* où travaillaient des tisserands wallons (fin XII^e siècle). Il est probable que le château ducal avait été alors transféré sur cette rive gauche. Et c'est à tout cet ensemble déjà urbain que le géographe arabe Al-Idrisi (vers 1154) donnait le nom de Wroclaw (Rtslaba)⁴⁰.

Des fouilles récentes ont aussi permis de retrouver le bourg commercial des Opolanes dans l'îlot de l'Oder (Ostrowek) à Opole, où s'éleva ensuite le château des Piast, bourg qui remonte également à la fin du X^e siècle alors que la première mention de la ville n'est que de 1155⁴¹. A Trebnitz (Trzebnica, p), avant la fondation de l'abbaye et de la

ville, il y avait entre 1136 et 1146 un petit *castrum*, un *forum*, et l'église Saint-Pierre. D'autres petits peuplements de marché existaient également au XII^e siècle à Bytom (Beuthen), et Siewierz en Haute-Silésie, et à Kostomloty (Koszenblut) et sous le Zobten à l'ouest de Wroclaw⁴². Et les châtellenies ducales et épiscopales de Boleslawiec (Bunzlau), Swiny (Schweinehaus), Krosno (Crossen), Legnica (Liegnitz)⁴³, Niemeza (Nimptsch), Otmuchow (Ottmochau) et Raciborz (Ratibor), constituaient encore des points de cristallisation d'un habitat pré-urbain.

L'urbanisation au droit allemand

Pour autant, l'essor du peuplement tant slave qu'allemand d'ailleurs, l'installation de colonies marchandes occidentales, l'octroi du droit allemand et le rôle des *locationes* ont profondément accéléré le processus d'urbanisation au XIII^e siècle et ont donné aux villes silésiennes de nouvelles structures spatiales et sociales⁴⁴.

Reprenons le cas de Breslau (Ill. 20). Un premier *Schulze* allemand y est mentionné en 1214 ; en 1226 y existe un couvent des Frères prêcheurs et un peu plus tard un couvent de Franciscains ; un document antérieur à 1241 adressé au duc Henri fait allusion aux hommes qui *ad civitatem vestram edificandam confluerunt*. Cela signifie que le processus de la *locatio* par l'octroi du droit germanique de la part d'Henri I^{er} a dû commencer vers 1211-1226. Chercheurs polonais et allemands s'accordent pour estimer que cette première dilatation de Breslau s'est faite au sud de l'Oder avec la place du Nouveau marché (Neumarkt, Nowy Targ) comme centre. Après la destruction par les Mongols en 1241 eut lieu une seconde *locatio*, connue seulement par deux mentions de 1242 et 1248 ; elle étendit considérablement l'espace urbain vers le sud-ouest avec comme grand place le Ryneck actuel et la nouvelle église paroissiale Sainte-Élisabeth. C'est alors que le duc Henri III donna à la ville le droit de Magdebourg (1261)⁴⁵. L'aménagement spatial se prolongea encore jusqu'à la fin du siècle où l'on évalue la population de la ville à 10 000 habitants. En un siècle, les deux *locationes* avaient environ quadruplé l'espace du Wroclaw primitif et lui avaient donné dans un plan régulier une physionomie totalement différente de celle qu'elle avait à la fin du XII^e siècle.

Avec Breslau, la plus ancienne ville de droit allemand en Silésie a été Goldberg (Złotoryja, *p*) dont les « hôtes », des mineurs, reçurent d'Henri I^{er} en 1211 le droit de Magdebourg : le développement de la ville dut suivre de très peu cette concession, car en 1217 il y avait déjà deux églises. Löwenberg a très probablement été aussi « fondée » en 1217. A Oppeln et Ratibor, le duc Casimir installa aussi des *hospites* avant 1217 près de ses châteaux ; mais les villes nouvelles ne semblent s'être implantées qu'assez lentement. L'évêque de Breslau fonda lui-même Neisse (Nysa, *p*) entre 1215 et 1223 pour être le centre administratif et défensif de son temporel ; on n'a certes pas conservé le privilège de fondation et il existait en ce lieu un habitat slave (à l'emplacement de l'Altstadt), mais le très beau plan de la Neustadt en fait un excellent exemple de ville de colonisation ⁴⁶.

Partant de là, et avec l'afflux des émigrants allemands, les *locationes* ont fait tâche d'huile à un rythme serré entre 1223 et 1250/1252. Chaque canton de colonisation a vu ainsi se constituer son marché et son noyau de services. Telles ont été, pour ne citer que les principales de ces petites villes : Neumark (Sroda Slaska, *p*) de fondation ducal antérieure à 1223 ⁴⁷, dont le « droit » a été donné à bon nombre d'autres créations ; Naumburg am Queis (Nowogrodziec, *p*, 1233) ; Brieg (Brzeg, *p*), Schweidnitz (Swidnica, *p*), Trebnitz, Wansen (Wiazow, *p*), création des Chevaliers à l'Étoile rouge avant 1252, au centre de leur région de colonisation ⁴⁸ ; Liegnitz (1242-1252), sous son château ducal ⁴⁹. Entre 1211 et les environs de 1250, on a compté quelque quarante *locationes*, créations de marché, concessions de droit allemand dans les deux duchés silésiens.

Ce mouvement d'urbanisation a donné après Neisse au pied des Sudètes une série de petites villes épiscopales caractéristiques par leur plan à l'échiquier inscrit fréquemment dans un ovale, telles que Ziegenhals (Glukolazy, *p*), probablement fondée *ex nihilo* entre 1222 et 1232, Patschkau (Paczkow, *p*) au tracé modèle du genre (1254), Weidenau (Vidnavan *ts*), implantée entre 1266 et 1268 ⁵⁰ et Freiwaldau (Fryvaldov, *ts*) un peu plus tard. Au nord-ouest du duché, c'est Sagan (Zagan) qui est mentionnée pour la première fois en 1280 comme ville au droit allemand. Enfin la poussée vers l'Est en Haute-Silésie au pied des Beskides a fait éclore la traînée de villes coloniales comme Beuthen (1254), Skotschau (Skoczow, *p*, av. 1267), Auschwitz

(Oiwieczin, *p*, av. 1272), Neustadt (Zator, *p*, 1292) et Bielitz (Bielsko-Biala, *p*, 1302), qui est resté longtemps le centre d'un îlot de langue allemande en pays polonais.

Si l'on a insisté sur cette colonisation urbaine silésienne, c'est parce qu'elle fournit de très utiles données tant sur les noyaux urbains et pré-urbains polonais que sur le rôle de la *locatio* et du droit allemand dans l'essor du XIII^e siècle. Ces villes ont gardé un certain caractère rural dans la mesure où leurs habitants disposaient souvent d'une *Hufe*, comme les colons du plat pays. Par exemple, la *locatio* de Beuthen donnée par Wladislas, duc d'Oppeln, à un certain Henri, prévoyait 180 *Hufen* flamandes pour des « peuplants », contre la dîme en nature et un cens annuel, avec six années franches ⁵¹. Enfin, la ville et les villages qui l'entouraient, souvent créés en même temps, étaient en étroite union dans un territoire appelé, à partir de 1302, *Weichbild* (antérieurement en latin *circuitus*, *districtus* ou *territorium*), territoire soumis à la juridiction du bailli ducal ou parfois à celle d'un *Stadtrichter* ⁵².

L'essor du peuplement

Il est bien difficile d'évaluer l'apport du peuplement allemand à la Silésie du XIII^e siècle. Néanmoins quelques sources permettent d'avancer un ordre de grandeur de la colonisation du moins dans les régions forestières du Sud et de l'Est. Aussi, dans la temporalité épiscopale d'Ottmachau-Neisse, le nombre de *Hufen* en exploitation est passé du début du XIII^e siècle au début du XIV^e de 620 à 5520, soit une progression de 1 à 8 ; dans les terres de l'abbaye de Kamenz (Kaminice, *p*), le taux d'occupation est aussi passé de 1 à 7 et parfois, localement, beaucoup plus ; au sud de Gleiwitz (Gliwice, *p*), encore dans des terres épiscopales de Breslau, de 28 *Hufen* on a atteint en un siècle 330 *Hufen*, soit un coefficient d'augmentation de 1 à 15.

Il est intéressant au surplus de regarder d'un peu près le peuplement du pays de Neisse au XIV^e siècle. Les villages étaient répartis sur 3000 *Hufen* flamandes au nord de la ville (*terra Nyssensis*), c'est-à-dire en une zone de colonisation de lande et de forêts claires, et 2120 *Hufen* franconiennes taillées dans les épaisses forêts du piémont sudète (*districtus versus Wydnaw*) ; il y avait en outre 400 *Hufen* de droit

polonais⁵³. En évaluant en moyenne l'occupation d'une *Hufe* flamande à 3 personnes, d'une *Hufe* franconienne à 5 et d'une *Hufe* polonaise à 5 aussi, cela faisait environ 21 600 habitants dans le plat pays. La ville de Neisse, qui comprenait 550 maisons au XVI^e siècle, pouvait avoir quelque 3 000 habitants ; tandis que les autres fondations récentes, Freiwaldau, Weidenau, Patschkau, Ziegenhals, Friedeberg, Jauernig et le petit bourg castral d'Ottmachau, étaient crédités, ensemble, de 500 maisons, ce qui en faisait des villes minuscules de 300 à 500 habitants. Le total de cette population urbaine, autour de 5 500 personnes, représentait 20 % de la population totale de la terre épiscopale⁵⁴. Image locale, certes, et que l'on ne saurait généraliser, cette géographie du peuplement du *Neisse Bistumland* est bien propre cependant à illustrer le processus de colonisation et de germanisation d'une partie de la Silésie au cours du XIII^e siècle.

Néanmoins, le débat essentiel resterait de savoir quelle pouvait être au XIV^e siècle la proportion du peuplement slave et celle du nouveau peuplement allemand, et de mesurer, mais à quelle aune ? le degré réel de germanisation du pays. Assurément le paysage humanisé et le peuplement de la Silésie ont beaucoup changé en un siècle ; mais, sans doute, restait-elle encore au milieu du XIV^e siècle, malgré la poussée considérable de la colonisation occidentale, un pays slavo-allemand⁵⁵.

CHAPITRE VIII

AUTOUR DE LA HONGRIE

La pénétration allemande dans le royaume de Hongrie des Arpadiens — qui englobait alors, outre la plaine panonique, tout l'arc intérieur des Carpates, avec l'actuelle Slovaquie et le plateau de Transylvanie — a été, malgré la distance, plus précoce dans ses débuts que celle de régions plus occidentales. Elle a constitué comme une avant-garde dont les colons et les mineurs se sont trouvés parfois en enfants perdus dans de vastes territoires au milieu de populations d'origines très diverses. Initialement, elle a répondu au souci de la royauté hongroise de se donner des cadres militaires et surtout une organisation de défense frontalière.

Défense frontalière de la Hongrie

Lorsque les Magyars se sont établis à la fin du X^e siècle dans la plaine danubienne, ils y ont, en effet, un peu flotté comme dans un vêtement trop ample¹. Éleveurs, ils se sont installés de préférence dans la Grande et la Petite plaine, ainsi qu'en Transdanubie où ils ont assimilé lentement un assez important peuplement slave². Mais, alentour, les immenses forêts carpatiques étaient quasi vides d'hommes et la Transylvanie ne devait avoir qu'un peuplement fort clairsemé³. Un tel territoire était très vulnérable d'autant plus que la cavalerie légère des Magyars n'était pas capable de résister à la chevalerie lourdement armée de l'Ouest. Outre l'occupation du sol, les premiers princes et rois arpadiens se préoccupèrent donc d'attirer comme « hôtes » des

chevaliers occidentaux et de constituer autour du pays magyar un système de protection, tel que Byzance et les pays slaves voisins leur en proposaient l'exemple⁴.

Une ceinture de forêts et de terres désertes, large parfois de plusieurs jours de marche, avec abattis, passages obligés et petites garnisons, ensemble de défense nommé *gyepü*, entourait le royaume. Aux colonies de gardes hongrois vinrent bientôt s'adjoindre des tribus et des populations de pays voisins qui participèrent en même temps à la mise en valeur de ces régions périphériques. Parmi ces peuples gardiens des frontières, on cite principalement les Szekler (Székeleyek, sing. Székely, *h*) à l'est de la Transylvanie et dans la vallée du Vah (Waag) face à la Moravie⁵. Quelques tribus de Petchénègues et plus tard de Valaques furent aussi utilisées dans les confins orientaux surtout. Il est plus difficile de considérer comme tels les Slovaques qui s'infiltrant du Nord dans les massifs forestiers des Carpates, entreprirent le défrichement et la mise en valeur. En fait, cela ne suffit pas, et c'est ainsi que la royauté hongroise fut conduite à faire appel à des colons allemands dans ces cercles frontaliers, pour réaliser une sorte de contre-colonisation vers l'Ouest et le Nord-Ouest, et renforcer la défense avancée au Nord et surtout à l'Est contre la pression de nouvelles invasions asiatiques, notamment celle des Koumans, à partir de la seconde moitié du XI^e siècle.

Outre ces circonstances particulières, il est évident que les rois hongrois, comme les autres princes orientaux, ont entendu en faisant appel au peuplement occidental valoriser le développement économique de leur pays, partant leurs propres ressources.

Colonisation du Burgenland

Le Burgenland, jusqu'à la limite de la Leitha et de la Lafnitz, était au XI^e siècle entièrement compris dans le glacis protecteur occidental du royaume et était virtuellement vide d'habitants⁶. Des groupes de gardes-frontière magyars furent installés dans la région de Oberwart, au sud de la Wechsel Pass, et autour de Oberpullendorf pour protéger les approches de Odenburg (Sopron, *h*). Cette place, dont le nom apparaît en 1096, ainsi que Moson et Vasvár étaient éloignées de plusieurs dizaines de kilomètres de la « fron-

tière» autrichienne et styrienne⁷. Le lieu de Pötsching proche de Wiener-Neustadt pourrait rappeler l'existence d'un poste de Petchénègues.

Sous la pression de la colonisation à l'ouest de la Leitha, les Hongrois transformèrent au XII^e siècle ce système défensif en partageant le pays en grandes seigneuries, confiées tant à des familles magyars qu'à des chevaliers d'origine allemande, à charge pour elles de prendre en mains le peuplement. Celui-ci se fit en étroite relation avec celui, tout voisin, de la Basse-Autriche et de la Styrie. Malheureusement, la documentation contemporaine manque sur cette migration « historiquement muette »⁸ : en témoigne essentiellement la toponymie et en particulier les lieux-dits qui sont pour 90 % allemands. Au Nord, la colonisation s'est effectuée dans des campagnes relativement ouvertes et dans la steppe, tandis qu'au Sud les défrichements de forêts ont continué jusqu'au milieu du XIII^e siècle, surtout dans la région autour de Güssing, aux limites de la Styrie⁹. Finalement cette immigration a changé ce qui n'était auparavant qu'une zone frontière vide à l'est de la Leitha en une ligne frontière¹⁰.

Les Siebenbürgen

Le mouvement des Allemands et d'autres occidentaux vers le plateau transylvain a pris le caractère d'une beaucoup plus lointaine migration. Le pays était partagé au début du XII^e siècle entre grandes seigneuries et terres royales, au Nord et à l'Ouest, et les Szekler frontaliers, au Sud-Est¹¹. Les débuts de la pénétration allemande y sont mal connus¹². Il est possible que des *hospites* occidentaux soient venus dès la fin du XI^e siècle et aient été installés au commencement du XII^e siècle dans la région de Sathmar (Satu Mare, *r*) sur le Szamos¹³, peut-être aussi, un peu plus tard, à Nösen-Bistritz (Bistric, *r*) dans le Nösnerland. Le premier véritable appel, connu seulement d'ailleurs par le privilège de 1224, eut lieu au milieu du siècle par le roi Geisa II (1141-1161) qui avait en vue, à la fois, la protection de la frontière méridionale, la colonisation du pays et la défense de la couronne contre une aristocratie indisciplinée. Cette migration ne compta guère à ses débuts que quelque cinq cents familles, semble-t-il. Elle se fortifia

cependant peu à peu, *in solo deserto*, disent certains documents, pour s'étendre autour de Hermannstadt (Sibiu, r), s'allonger dans les vallées de l'Alt (Aluta) et atteindre au nord celles du Maros et des deux Kokel. Ces « Allemands de Transylvanie » étaient assez nombreux à la fin du siècle pour que le roi Bela III (1173-1196) ait demandé au pape Célestin III d'élever l'église de Hermannstadt au rang de prévôté (*prepositura*) libre, rattachée à l'archidiaconé de Gran (1191)¹⁴. Un état des revenus du royaume sous le même Béla III mentionne déjà une recette de 15 000 marcs d'argent provenant des « hôtes de Transylvanie »¹⁵.

C'est le groupe des communautés allemandes établies sur les terres royales de la région de Hermannstadt qui reçut en 1224 la grande charte de libertés et privilèges du roi Andreas II (1205-1235), dite *Andreanum*. L'*universitas Saxonum*, reconnue comme communauté autonome était placée directement sous l'autorité d'un comte royal ; elle était soumise à un cens global annuel de 500 marcs d'argent, à l'exclusion de toute autre redevance, — ce qui paraît avoir été une importante diminution par rapport au chiffre de la fin du XII^e siècle — mais devait fournir pour l'ost, à l'intérieur du royaume, 500 chevaliers équipés ; le libre choix de ses juges et de ses prêtres et le paiement des dîmes suivant la coutume lui étaient assurés ; enfin ses marchands étaient exempts de droits de circulation dans toute la Hongrie¹⁶. Ces privilèges furent ensuite étendus aux autres cantons allemands de Transylvanie.

La colonisation continua, en effet, pendant tout le XIII^e siècle, surtout après le reflux de l'invasion des Tatars en 1241. Des familles de chevaliers, comme les Kellinger et comme le comte bavarois Lentenk en Nösnerland, prirent la tête de l'expansion rurale. A la fin du siècle, c'est la région de Klausenburg (Cluj, r) et de Thorenburg (Turd, r) qui s'ouvrirent à la colonisation allemande. Puis, il y eut encore de nombreuses fondations rurales sur sol seigneurial au XIV^e siècle et au début du XV^e, jusqu'à ce que l'installation des Turcs vint arrêter en 1420 la progression. La protection et l'organisation judiciaire du pays se concentrèrent finalement dans les *Stühle (castra)*, sièges des juges ou *Gräven* choisis d'abord dans la noblesse allemande. Les sept sièges du pays d'Hermannstadt (Sibiu, r), Leschkirch (Nocrich), Gross-Schenk (Cincu-Mare), Broos (Orastie), Mühlbach (Sebes), Reps (Rupsa), Schässburg (Sighisoara),

Reussmarkt (Miercurea-Sibiului), ont donné son nom aux *Siebenbürgen*. Ils s'y ajoutèrent ensuite les deux sièges de Mediasch et Schelk (Seica), puis Bistritz et Kronstadt (Brasov). Par contre, Klausenburg et les villes minières du Bihor restèrent en dehors du comté et de cette organisation.

A défaut de documents directs, l'origine des colons n'est connue que par l'étude des particularités linguistiques de leurs dialectes¹⁷. La langue des *Siebenbürger Sachsen* est d'ailleurs une langue typiquement « coloniale », avec des éléments extrêmement variés. En première ligne, les émigrants sont venus de la région Rhin-Moselle, des alentours de Cologne et de l'ouest du Rhin inférieur. Il y eut aussi quelques petits groupes flamands et wallons. Mais ils avaient séjourné, semble-t-il, en Haute-Saxe, notamment dans la région de Leipzig et ils avaient entraîné au passage d'autres colons de ce pays. La façon dont ils ont été « appelés » et les chemins qu'ils ont pris pour atteindre la Transylvanie restent choses inconnues. On a simplement pensé que Geisa II aurait été en relation avec Henri le Lion¹⁸. Quant à la dénomination de *Sachsen*, Saxons, qui apparaît en 1206 et qui fut ensuite donnée à toutes les colonies de Transylvanie et de Haute-Hongrie, peut-être vient-elle de l'établissement de chevaliers bas-saxons près de Broos et de Weissenburg (Alba Julia, r)¹⁹, et a-t-elle été renforcée, aux XIII^e et XIV^e siècles, par l'arrivée de mineurs haut-saxons.

Les Chevaliers teutoniques en Burzenland

Pour compléter le dispositif frontalier du royaume, Andréas II concéda en 1211 aux Chevaliers teutoniques *quandam terram Borza nomine, ultra silvas versus Cumanos, licet desertam et inhabitatam*, le Burzenland (Tara Bîrsici, r)²⁰. Ce territoire sauvage, peu habité, n'était pas très grand ; mais, situé au nord des Alpes de Transylvanie dans le haut bassin de l'Aluta, il était le boulevard de la défense contre les attaques des Koumans de la plaine de Valachie. Les Chevaliers n'eurent d'abord la permission de construire que des châteaux de bois ; puis un nouveau privilège royal en 1222 leur accorda la possibilité de construire en pierre ; et ce même document parle d'un agrandissement du territoire *ultra montes nivium*, c'est-à-dire dans le pays même des Koumans²¹. Derrière les Chevaliers commencèrent à arri-

ver des colons. Dès 1223 une prévôté était créée rattachée directement au Saint-Siège.

Ainsi commençait à se dévoiler le dessein du grand maître Hermann de Salza de créer un État monastique jusqu'au Danube et à la mer Noire²². Alors le roi Andreas craignant d'abord une forte émigration au détriment du pays de Hermannstadt, chercha à arrêter celle-ci en accordant le privilège de 1224, puis flairant le danger chassa les Chevaliers de Hongrie, malgré les efforts du pape Honorius III pour l'en dissuader. La mission chez les Koumans n'en continua pas moins confiée aux Dominicains, et l'archevêque de Gran accompagné par le jeune roi Bela IV vint fonder un évêché en 1228 à *Milcovia* en Valachie.

La colonisation commencée au lendemain de 1211 se poursuivit aussi malgré ces événements et après l'invasion tatare. Au XIV^e siècle, la *terra Saxonum* de Burzenland, donnée à un comte royal, comprenait quatorze communautés, dont Marienburg (Feldisara, *r*) et Kronstadt (Brasov, *r*).

La colonisation minière

Les ressources minières de la Haute-Hongrie, c'est-à-dire des montagnes de l'actuelle Slovaquie, des Carpates orientales et du massif du Bihor ont attiré au XIII^e siècle une colonisation d'un autre type²³.

Déjà, au XII^e siècle, des Allemands auraient pénétré en pays slovaque, dans la région de Komarno (Komorn), sur le Danube, et de Modra (Modern), et dans le bassin de Spis (Zips), haute vallée de l'Hornad au carrefour des voies de Hongrie, Pologne et Silésie²⁴. Ce premier contingent paysan fut grossi après 1204, précisément par des colons silésiens. Les mineurs arrivèrent aussi au tournant du siècle : ils sont mentionnés en 1217 près de l'abbaye de Sv. Benedik sur le Hron (Gran), en 1228 à Dilln (Banska Bela, *ts*) où sont exploitées des mines d'argent, et surtout avant 1240 à Schemnitz (Banska Stiavnica, *ts*), premier établissement allemand pourvu d'un droit conféré ensuite à d'autres villes. Dans le même temps, en 1241, se développe l'exploitation de l'argent à Rodna, en Nösnerland, dans la haute vallée du Szamos.

Cependant, c'est après l'invasion mongole que cette colonisation minière dans les montagnes slovaques prit son

essor, accompagnée d'ailleurs par une pénétration plus profonde des grandes forêts (*stara silva*) par des pionniers défricheurs. Dans le Spis, les populations dispersées au moment de l'invasion furent regroupées dans la ville neuve de Leutschau (Levoca, *ts*). Dans les montagnes métallifères le peuplement de Neusohl (Banska Bystrica, *ts*) en 1255 avec des mineurs « Saxons » ouvrit de nouvelles exploitations d'argent et de cuivre. Le mouvement continua à Pukanz (Pukanec, *ts*), à Königsberg (Nova Bana, *ts*) et, enfin, dans la première moitié du XIV^e siècle, sous le règne du roi angevin de Hongrie Charles Robert, par le peuplement et l'octroi du droit urbain à la ville de l'or Kremnitz (Kremnica, *ts*) en 1328. Les mineurs de Kremnitz vinrent pour la plupart de Silésie, les monétaires — puisque le roi y installa son administration de la monnaie — de Kuttenberg en Bohême. Ces petites agglomérations de mineurs allemands se constituèrent autour d'un *ring* (*rynek*, *rinok*) rectangulaire dont les possesseurs de mines et d'ateliers (*Ringburger* ou *Waldburger*) tenaient les places à bâtir. Autour de ces villes minières de grands *Waldhufendörfer* se partagèrent les nouveaux espaces agricoles. La chronique de Leutschau énumère une quarantaine de villages aux noms allemands, tels que Deutschendorf (Poprad, *ts*) et Schwabsdorf (Svabocz, *ts*). Mais il est assez curieux que, malgré l'origine en partie haut-moyen allemande du peuplement, il manque ici toute toponymie du type *-rode* ou *-reut*²⁵.

Parallèlement à cet essor en Slovaquie, l'exploitation des gisements métallifères s'intensifia aussi au début du XIV^e siècle aux portes de la Moldavie et, en relation avec le peuplement des Siebenburgen, dans le Bihor, à Eisenburg (Trascau, *r*)²⁶, Offenburg (Baia de Aries, *r*), Altenberg et Gross Schlatten.

Allemands, Slaves et Latins

Outre les groupes plus ou moins homogènes d'Allemands des Siebenburgen, du Spis et des régions frontalières et minières, la Hongrie a accueilli, un peu partout, dans les campagnes et sous ses villes, beaucoup d'autres émigrants tant Allemands que de nationalités très diverses — au point que l'on a pu parler ici du caractère européen de l'émigration²⁷.

Au XI^e et au XII^e siècle, les *hospites* étrangers ont surtout été des clercs ou des chevaliers. Beaucoup de ces chevaliers, d'origine allemande, accédèrent rapidement aux hautes charges du royaume : ainsi un Hedrich (Héder) venu de Styrie, devint comte (ispan) de Sopron, comte palatin et grand justicier de Géza II en 1162, et par un de ses successeurs, Henrik, fut le fondateur d'une importante lignée de magnats²⁸. Mais au XII^e siècle aussi, l'on voit arriver de petites gens, paysans, artisans, marchands, toujours « hôtes » placés sous la protection royale, qualifiés de *Flan-drenses*, de *Teutonici*, puis *Saxones* et également, souvent, de *Latini*.

Par exemple, il y avait des *Latini* à Szekesfehervar (Stuhlweissenburg), la capitale du royaume, dès 1103 et 1124 ; au XIII^e siècle, ils s'y adonnaient au commerce du vin et une église fut construite pour eux. Suivant une tradition du XV^e siècle, une migration de Wallons de la province de Liège, provoquée par la famine de 1042-1052, aurait été à l'origine de ce peuplement²⁹. Il y avait également des *Latini* à Estergom (Gran) au milieu du XIII^e siècle. Dans la vallée de l'Hernad, en Slovaquie, une *villa latina* (auj. Spisské Vlachy, ts), apparaît au XII^e siècle, enclavée ensuite, sous le nom de Walendorf, dans des éléments allemands³⁰. Sous cette dénomination de *Latini*, on trouvait des Italiens, des Wallons, des Lorrains, quelques Français du royaume peut-être.

La toponymie reflète d'ailleurs en général les divers apports au peuplement de la Hongrie. Les premiers villages allemands, avant 1200, se distinguent par le nom de *Németi* (les Allemands) ; on en a dénombré 35. Ensuite, ils ont pris la forme *Németfalu* (village des Allemands). L'importance des éléments slaves se manifeste, à la même époque, par les toponymes du type *Csehi* (les Tchèques), *Toti* (les Slaves) et *Horvati* (les Croates). Les villages de population de langue romane sont enfin appelés *Olaszi* (les Italiens, puis les Latins). Ainsi est attestée en 1150 une *villa advenarum Francorum*, devenue en 1162 *Francavilla* et au XIV^e siècle Nagyolaszi (comitat de Szerém)³¹. En fait, sauf dans les villes, la plupart de ces colonies allemandes, slaves ou romanes isolées ont été plus ou moins magyarisées dès le XV^e siècle.

Pénétration allemande en Moldavie

En partie par la Transylvanie hongroise, en partie par la Galicie polonaise, la colonisation allemande a atteint au-delà des Carpates, en Moldavie, son extrême avance orientale au Moyen âge³². Après l'acquisition par les Polonais de la région de Halicz, sur le haut Dnjestr, en 1349-1352, la migration allemande se dirigea vers Trembowla, Kamenez-Podolsk et Kolomea. En outre, les marchands allemands et polonais fréquentaient depuis le début du XIV^e siècle, sur les routes de la Mer Noire, les parages moldaves.

La fondation de la principauté de Moldavie a facilité aussi au XIV^e siècle la pénétration allemande. Depuis le royaume hongrois, il est possible qu'il y ait eu déjà des infiltrations au Sud au temps des Teutoniques et au Nord par Rodna et le Nösnerland après l'invasion des Tatars. Après celle-ci, en tout cas, les Hongrois s'avancèrent jusqu'à la vallée du Siret (Sereth). Le roi Louis de Hongrie confia à un noble roumain nommé Dragosch, puis à son fils Sas, sans doute allemand par sa mère, et au fils de ce dernier Balk, la défense de ce nouveau glacis oriental. Mais le voïvode de Maramurec, Bogdan, chassa cette famille et rompit avec la Hongrie vers 1360, fondant ainsi la principauté roumaine de Moldavie.

C'est sous les châteaux-refuges de ces premiers princes moldaves que l'on rencontre, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, de petites communautés allemandes à Siret (1382), Suceava (1382), Molde-Baia (1384), Cetatea Neamtuli et Roman (1391). Contrairement à la légende, le château de Cetatea Neamtuli (Neamtz) n'a pas été construit par les Teutoniques ; son nom, le Bourg des Allemands, rappelle seulement l'établissement sous le *castrum* d'un *markt* d'Allemands venus sans doute de Bistritz ou de Rodna à la fin du XIV^e siècle³³. En ce qui concerne une colonisation paysanne, on en est réduit encore au témoignage de la toponymie ; quelques villages attestés au XV^e siècle, portant le nom de *Sas*, les Saxons, tel Sasii pe Costina, au voisinage de Suceava. Une autre tradition veut que le vignoble de Kotnar (1448) ait été implanté par des vigneronns allemands...

Au total, le mouvement de migration a été si faible au-delà des Carpates qu'il n'a pas été capable de fondation ou de construction de villes. Au XV^e siècle, c'est l'extrémité de

la vague germanique qui est venu mourir là, aux approches de Pruth et du Dnjepr, à une époque où elle ne pouvait plus être alimentée par la mère patrie et ses prolongements orientaux.

Villages et villes

C'est en Transylvanie que la colonisation allemande a donné sa marque la plus caractéristique à l'habitat rural. A côté des villages roumano-slaves ou hongrois, soit dispersés, soit en forme de tas³⁴, les villages « saxons » se distinguent nettement par leur parcellaire régulier et par leur forme généralement alignée de types *Zeile-*, *Gassen-* ou *Strassendörfer*³⁵. Mais l'important pour les colons des Siebenburgen et de Burzenland était de se protéger contre les attaques ennemies : ils élevèrent d'abord dans l'épaisseur de forêts voisines des enceintes-refuges pour eux et leurs troupeaux (enceintes qui ont laissé dans la toponymie d'hier des noms comme Burgberg, Burchrech, Burggrund), puis ils construisirent en marge du village un réduit défensif autour de l'église, elle-même fortifiée (*Kirchenburg*)³⁶.

La formation des villes, tant dans la partie slovaque du royaume hongrois qu'en Transylvanie, se présente de façon assez différente des régions de colonisation du Nord-Est. Il est évident qu'ici la colonisation allemande a été d'abord villageoise et que l'urbanisation a été lente à se dégager de cette origine.

Avant de recevoir des *hospites* allemands et de se voir conférer des privilèges urbains, les nouvelles agglomérations de Slovaquie, ou ont été précédées par de petits peuplements slaves, ou ont commencé sous forme de modestes *Angerdörfer*³⁷. Leur développement, arrêté par l'invasion tatare, ne s'est vraiment épanoui que dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Kaschau (Kosice, *ts*), village slovaque en 1202, n'a reçu des « hôtes » que peu avant 1249 ; Tyrnau (Trnava, *ts*), petite paroisse en 1211, a accueilli des Allemands en 1238, mais n'a grandi dans un plan irrégulier qu'au XIV^e siècle ; Kasmark (Kezmarck, *ts*), petit peuplement de « saxons » en 1251, a obtenu sa charge en 1269 ; Kremnitz (Kremnica, *ts*) n'a eu la sienne, on l'a vu, qu'en 1328 et s'est formé comme agglomération castrale. Seule la ville de Leutschau (Levoča, *ts*) qui a reçu son privilège de Bela IV en 1243, s'est inscrite, à côté d'un noyau slave, dans un plan régulier à vaste place centrale.

Il semble bien que les villes allemandes de Transylvanie aient aussi succédé à de petits établissements plus anciens et aient grandi par lotissements successifs³⁸. Klausenburg (Cluj, *r*) est l'héritière de l'antique *Napoca* ; Bistritz (Bistrica, *r*) a été précédé par un village slave ; Sathmar était d'abord un vieux bourg hongrois et Mediasch probablement un *castellum* de Szekler. Weissenburg (Alba Juliz, *r*) qui a accueilli certes les *primores hospites regni* (1206), a été reconstruite après 1241. La plupart des autres villes se sont lentement constituées autour du noyau fortifié d'une église rurale ou d'un château : Hermannstadt (Sibiu, *r*), nommée comme ville en 1223 ; Kronstadt (Brasov, *r*) mentionnée pour la première fois en 1235 ; Schässburg (Sighisoara, *r*) ; Mediasch, village encore en 1283. Quelques quartiers y ont reçu des rudiments de planification, avec un parcellaire régulier (Kronstadt, Bistritz) ; mais l'expression de *Gründungsstadt* peut difficilement s'appliquer à ce nouvel ensemble urbain issu de l'émigration allemande (*Ill. 21*).

Les villes de l'intérieur du royaume de Hongrie ont également bénéficié des migrations du XII^e au XIV^e siècle. Les invasions et le retrait de la population au IV^e siècle avaient à peu près éteint la vie urbaine en Pannonie, aussi la renaissance du XII^e siècle n'a-t-elle eu que peu de rapports avec les antécédents romains³⁹.

On a vu le rôle des *Latini* et autres étrangers dans le renouveau de Szekesfehervar. A Pest, le petit *castrum* romain du IV^e siècle n'avait aucun caractère urbain. L'élan médiéval vint de facteurs économiques. Au X^e siècle, ce *castrum* fut donné à des Ismaélites émigrés de l'empire bulgare de la Volga ; le port *qui vulgo dicitur Pesth* apparaît en 1046, et le *forum Geza*, le marché, dans une charte de 1148 ; mais il devait remonter au temps de Gesa I^{er}. Dans cette ville basse de la rive gauche du Danube qui tenait la traversée du fleuve, des Allemands vinrent s'installer vers 1220, conduits par le chevalier autrichien Werner ; ils reçurent en 1230 un premier privilège urbain ; puis, en 1244, après l'invasion mongole, Bela IV leur renouvela ce privilège comprenant notamment l'élection de leurs prêtres et de leur juge, la franchise du péage au port du Danube et le droit d'étape, contre la participation à l'ost royal de dix chevaliers⁴⁰.

Quant à Buda, il y eut d'abord des *Saxones*, « hôtes » adonnés à la viticulture. Puis, Béla IV y déplaça une partie des habitants de Pest et y attira aussi de nouveaux colons

d'Autriche, de Ratisbonne et d'autres villes de Hongrie dans un *castrum novum* fortifié. C'est cette ville neuve que les Allemands désignèrent du nom de Ofen et qui reçut un droit urbain rattaché à celui de Magdebourg mais qui combina aussi des influences viennoises et coutumières hongroises. Une seconde vague d'immigration, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, vint apporter de nouveaux éléments allemands, en relation avec la poussée commerciale de Nuremberg, le long de la vallée du Danube. Au début du XV^e siècle, les Allemands choisissaient à Buda dix *Ratsherren*, contre deux seulement aux Hongrois. Néanmoins, les Allemands de Buda-Pest épousèrent souvent des Hongroises et ils semblent n'avoir eu à la fin du Moyen âge qu'un faible croît naturel : ce qui favorisa une assez rapide magyarisation de la ville ⁴¹.

CHAPITRE IX

EN GRANDE ET EN PETITE POLOGNE

Dans la mentalité occidentale du haut Moyen âge, la Pologne était considérée comme un pays lointain, à la périphérie du monde chrétien. Pourtant, l'État polonais forgé par Mesko I^{er} et Boleslas le Vaillant autour de l'an mil était devenu une monarchie puissante que les empereurs et les princes allemands avaient plusieurs fois rencontrée en adversaire dans leurs visées sur les pays slaves d'entre Elbe et Oder. L'idée d'une Pologne bien défendue et d'accès difficile s'était alors aussi accréditée ¹. Mais Frédéric Barberousse, par ses expéditions de 1157 et 1172, avait ouvert la brèche au-delà de l'Oder, et, dans la seconde moitié du XII^e siècle, les luttes successorales et le morcellement du pays en duchés affaiblirent les forces de résistance des Polonais à la pénétration germanique.

Le morcellement de la Pologne

Au XIII^e siècle, la multiplication des branches de la famille des Piast avait abouti, suivant les dispositions de 1138, à la constitution de plusieurs duchés où l'ordre politique et social était souvent instable ². On a déjà vu l'éclatement de la Silésie, d'abord sous les ducs de Wroclaw et de Raciborz, puis entre les branches de Legnica, Wroclaw et Glogow. Les deux Poméranie, avec des dynasties locales, échappaient à la dépendance grand-ducale. La majeure partie du territoire polonais était partagée entre le duché de Cracovie-Sandomir ou Petite-Pologne, le duché de Grande-Pologne et les duchés de Mazovie et de Cujavie.

La Petite-Pologne s'étendait au Sud de la Pilica, dans tout le bassin de la haute Vistule, hormis sa vallée supérieure silésienne : pays de plaine et de collines mais aussi des hauteurs forestières de la Lysa Gora et du front septentrional des Carpates, au peuplement ancien surtout concentré sur la bande de sols lœssiques au sud de Cracovie. Le *castrum* de Cracovie abritait la résidence ducale.

La Grande-Pologne était la région des grandes plaines de la Warta et de ses affluents le Notec (Netze) au Nord, la Prosna et l'Olra au Sud. Elle se partageait entre les vieilles terres de Gniezno, Poznan et Kalisz ; mais ses ducs s'efforcèrent de lui conserver une unité qui servit de base à la restauration du royaume de Pologne. La Cujavie, entre Warta et Vistule, et ses annexes les terres de Sieradz et de Leczyca, se détachèrent aussi à cette époque de la Mazovie. Celle-ci autour du château de Czersk, au sud de Varsovie, et du siège épiscopal de Plock, était ouverte vers le Nord et l'Est, au-delà de la Vistule, sur les immensités boisées et lacustres des pays prutènes et lituaniens ; cette situation lui assignait la tâche ardue de la défense des autres territoires polonais contre les incursions des peuples baltes.

La Nouvelle Marche

A l'Ouest, une partie des terres polonaises échappa totalement aux princes Piast dans la seconde moitié du XIII^e siècle au profit de la maison des margraves de Brandebourg. Prenant appui sur la part de la terre de Lébus qu'ils avaient acquise en 1249-1250, les Ascaniens finirent par obtenir de l'archevêque de Magdebourg la cession de sa part et se trouvèrent ainsi bientôt seuls en possession de Lebus et Sternberg sur les deux rives de l'Oder³. Dès lors, ils jetèrent leurs regards sur ces terres au-delà du fleuve, *terra transoderana*, et ils s'enfoncèrent vers le Nord-Est « comme un coin entre la Grande-Pologne et la Poméranie occidentale, aux dépens de ces deux provinces »⁴.

Dès 1232, les princes polonais avaient cependant déjà appelé les Templiers au passage de l'Oder à Kostrzyn (Küstrin), chevaliers qui avaient ensuite étendu leurs biens dans la région de Chojna (Königsberg), à Mysleborz (Soldin) et, au-delà, en Poméranie, et commencé à appeler des colons allemands (Wilkersdorf)⁵. Les Ascaniens évincèrent d'abord

de Kustrin ces premiers occupants, puis, par divers procédés, achats, ruses et coups de force, poussèrent peu à peu jusqu'à la Drawa, avec une pointe extrême jusqu'à Drawsko (Dramburg) en 1297. L'hostilité entre les ducs de Poméranie et de Grande-Pologne facilita la conquête. Par le mariage de Constance, fille de Przemysl I^{er}, et de Conrad, fils de Jean I de Brandebourg (1260), la châtellenie de Santok fut cédée comme dot de la princesse polonaise. A la fin du siècle, la Neumark était devenue un territoire brandebourgeois.

Suivant de nombreux précédents, les margraves consolidèrent leur conquête en installant des chevaliers et des ministériaux originaires de leurs États. Ainsi arrivèrent les Mörner et les Schwanenberg dans la région de Chojna, à Jagow et Uchtenhagen ; ailleurs les Wedel, les von Wolde, les von der Ost. Un courant paysan venant de Basse-Saxe et de Brandebourg suivit. Des familles de chevaliers slaves participèrent elles-mêmes à l'action colonisatrice. Mais cette colonisation n'entama que dans une faible mesure l'épais manteau forestier du pays et un grand nombre de nouveaux villages fut déserté au XIV^e siècle⁵. Une chaîne de nouvelles villes constitua surtout l'ossature du pays : Landsberg sur la Warta en 1257 (Gorzow Wielkopolski, *p*), Berlinchen (Barlinek, *p*), toutes deux portant le nom de deux aînées brandebourgeoises ; Königsberg, Woldenberg (Dobiegniew, *p*), Lippehne (Lipiany, *p*) ; Dramburg (1297) et Deutsch Krone (Walez, *p*, 1303), avec des *locatores* allemands et un important territoire de 216 et 208 *Hufen*.

Essor de la colonisation du sol polonaise

Pour apprécier la part et le rôle de la colonisation allemande dans les terres polonaises, il paraît nécessaire de rappeler brièvement l'évolution de l'occupation du sol dans ces contrées depuis le VI^e siècle⁷.

Les premiers sites d'habitat avaient été les vallées, les bords des lacs et des rivières ; les villages étaient formés de deux à trois unités familiales à peine (*sortes*, *zrebia*) et qui ne restaient fixes que pendant une ou deux générations. Quelques *castra* défensifs assuraient un refuge à ces populations dispersées et en grande partie itinérantes. Aux X^e et XI^e siècles, on avait assisté à un accroissement considérable

de ces exploitations rurales, avec une augmentation aussi des *zrebia* et surtout une certaine stabilisation de la population. Un réseau de *castra* princiers ou seigneuriaux commençait à enserrer désormais cette population dans des structures administratives et économiques. C'est l'époque où les premiers Piast conçurent le système des villages d'artisans et de serviteurs (*ministeriales*) spécialisés qui a laissé de si curieuses traces dans la toponymie : ainsi, autour du siège épiscopal de Gniezno, Sokolniki (fauconniers), Piekary (boulangers), Winiary (vignerons), Swiniary (gardiens de porcs)⁸ ; autour de Cracovie, Lagiewniki (brasseurs), Skotniki (bergers), Kowale (forgerons), Rybitwy (pêcheurs), Strzeler (chasseurs)⁹ ; ou encore, ailleurs, Kuchary (cordonniers), Bartodzieje (apiculteurs) et Bobrowniki (chasseurs de castors)¹⁰.

Une troisième phase s'est ouverte au XII^e siècle. L'élévation du niveau des eaux et l'accroissement continu de la population ont obligé à rechercher des habitats de plateaux. Les groupes de *sortes* passent à 7, 10, 20 parfois même 35, du XII^e siècle au milieu du XIII^e. Ces habitats ont maintenant des noms, soit topographiques, soit possessifs (suffixes *-ow*, *-owa*, *-owo*) ; on pratique la longue jachère dans des champs dispersés sur une grande étendue et des cultures sur brûlis dans les forêts éloignées. Enfin des communautés territoriales de plusieurs *sortes*, les *opole*, se constituent pour les besoins de l'élevage, de la pêche et de la chasse. Par exemple, en 1210, l'*opole* de Przemet groupait douze sites habités dans un territoire de 170/180 km², dont 30 à 40 % de forêts, entre la Grande-Pologne et la Silésie.

Les pays polonais ont connu, par conséquent, comme l'Occident européen, une poussée de la population avec un mouvement de colonisation intérieure depuis le XI^e siècle qui n'était pas terminé au XIII^e siècle. On a même suggéré, d'après la toponymie, qu'il y aurait eu durant cette période une certaine colonisation par des groupes de prisonniers¹¹ ; mais cela reste discutable. Néanmoins, la densité globale de la population des territoires polonais demeurerait faible en dépit de cette croissance. On a évalué, en effet, à quelque 1 700 000 habitants le peuplement de l'ensemble formé par la Silésie, la Poméranie, la Grande et la Petite-Pologne et la Mazovie au début du XIII^e siècle¹² — ce qui aurait donné une densité kilométrique moyenne de 5,5 environ. Beaucoup de terres pouvaient donc s'ouvrir encore à la colo-

nisation. Les ducs polonais, comme ceux de la branche de Silésie, ont assurément senti dans l'appel au peuplement, étranger ou non, le moyen d'accroître le potentiel économique de leurs états. Mais, au contraire des régions entre Elbe et Oder et des forêts du pourtour bohémien où ils ont travaillé la plupart du temps en sol neuf, les colons allemands ont trouvé ici des éléments importants d'une expansion indigène. Le processus de colonisation a, de ce fait, été souvent une sorte de travail en commun, un côte à côte, avant de devenir simplement le prolongement, dans des structures juridiques et agraires allemandes, d'une conquête du sol commencée bien auparavant.

Les premiers arrivants

Avant la vague d'immigration du XIII^e siècle, des éléments allemands isolés, clercs, chevaliers, marchands, ont pénétré en Pologne, comme en Hongrie et en Bohême. Si des relations matrimoniales avaient rapproché les Piast du XI^e siècle de familles de Misnie ou de Lorraine, voire même, avec Wladislaw Hermann, de la maison royale franco-normande, par la suite, hormis la branche silésienne, les ducs polonais ont recherché de préférence des unions orientales ; seul Przemysl II, duc de Grande-Pologne, à la fin du XIII^e siècle, épousa successivement des filles de Mecklembourg et de Brandebourg.

Les relations religieuses avaient commencé avec la christianisation du pays. Miesko I^{er}, qui fut probablement baptisé à Ratisbonne, et Boleslas le Vaillant firent appel à des clercs originaires de Bavière et de Basse-Lorraine. L'abbaye bénédictine de Mogilno était en rapports avec les abbayes de Niederaltaich et de Bamberg. Le terrain était donc bien préparé pour l'expansion cistercienne et prémontrée des XII^e et XIII^e siècles.

Mais, surtout, les princes polonais, comme les princes hongrois, ont enrôlé à leur service des chevaliers allemands. Thietmar de Mersebourg raconte l'histoire d'un chevalier Eric qui combattit sous Boleslas le Vaillant contre ses compatriotes et mourut ensuite dans une expédition orientale. Sous Miesko le Vieux, c'est un chevalier lusacien Heinrich von Kittlitz qui défendit le château de Cracovie, et encore

un Pilgrim von Wiesenburg qui fut tué en protégeant de son corps Henri I^{er} de Wroclaw. Exemples parmi beaucoup d'autres jusqu'au XIII^e siècle encore ; mais cette noblesse d'origine allemande se polonisa assez rapidement parfois, de même d'ailleurs que la noblesse polonaise adopta des noms de baptême allemands.

Encore le rôle des Cisterciens

La Pologne a été une terre de prédilection pour l'ordre cistercien. En 1143/1145, l'évêque Mathieu de Cracovie et Pierre Vlast avaient lancé un appel à saint Bernard en le pressant de visiter les pays slaves¹³. Si le grand abbé de Clairvaux n'avait pas pu répondre à cette visite, du moins trois maisons cisterciennes furent-elles fondées durant sa vie : en Petite-Pologne Brzéznicza (1140-1153), devenue Jedrzejow, par Jan, archevêque de Gniezno, dans la filiation de Morimond ; en Grande-Pologne, au sud et au nord de Gniezno, Lekno (vers 1140) et Lad (vers 1155), toutes deux avec des moines d'Altenberg, au diocèse de Cologne, appelés par Niesko le Vieux¹⁴. En Petite-Pologne encore, c'est le duc Casimir le Juste qui fonda en 1176/1177 l'abbaye de Sulejow, sur la Pilica, avec des moines *de Gallie partibus evocatos* ; et, peu après, Koprzywnica (vers 1185) fut encore peuplée par des moines allemands. En 1213, l'archevêque de Gniezno Henri, Cistercien lui-même il est vrai, pouvait écrire des Cisterciens : « Cet ordre éclaire la Pologne comme l'Étoile du matin à chacun de ses nouveaux levers »¹⁵.

Une seconde floraison eut lieu encore dans la première moitié du XIII^e siècle, d'abord avec la création en 1218-1222 de Mogila, à l'est de Cracovie, œuvre de l'évêque Yves, en liaison avec la maison silésienne de Lubiasz (Leubus). Puis l'effort se porta sur les plaines de l'Obra, avec la fondation de Paradyz, par le comte Bronisz, en 1234, et celle d'Obre qui, projetée dès 1210 par le duc Wladislaw Odonicz avec l'abbé de Pforta en Thuringe, n'aboutit que bien plus tard. Enfin, Théodore, voïvode de Cracovie, fonda entre 1234 et 1237, dans l'avant-pays forestier des Tatra, l'abbaye de Ludziemierz transférée après 1243 à Szczyrzyc.

Cette seule énumération est symptomatique : Le « peuplement » cistercien s'est fait avec des moines pour la plupart

allemands, sous l'égide des ducs et des magnats ; mais le tout est de savoir dans quelle mesure les moines gris ont, d'une part, favorisé l'expansion de la colonisation du sol et, de l'autre, l'installation des éléments paysans étrangers. Pour répondre, il faut peut-être distinguer entre les deux périodes, avant et après le tournant de 1200. Avant, le premier groupe d'abbayes dont la tâche paraît avoir été essentiellement missionnaire¹⁶, semble avoir très souvent exploité ses domaines avec les serfs qui s'y trouvaient. Le chapitre général cistercien de 1201 fait référence à ces maisons de Hongrie, de Bohême et de Pologne *qui servos habent*¹⁷. A partir de 1200-1220, il apparaît, au contraire, qu'en plusieurs cas que l'on verra dans les descriptions régionales, les ducs et les seigneurs du sol ont trouvé dans les Cisterciens les auxiliaires actifs de leur politique de *meliорatio terre* et qu'effectivement les abbayes ont été appelées à installer de nouveaux villages avec des colons allemands.

Colonisation en Grande-Pologne

La Grande-Pologne fournit un bon exemple de cette différence dans le temps, mais aussi dans l'espace. Les terres de Gniezno et de Poznan, les sols noirs de Cujavie, quelques hautes terrasses des vallées des grands fleuves, étaient les terroirs privilégiés de ce vaste pays, là où s'était surtout porté l'ancien habitat et où l'arbre avait rapidement disparu¹⁸. C'est là que les abbayes de Lad et de Lekno s'étaient implantées au milieu du XII^e siècle, et encore la première déclina-t-elle rapidement.

Par contre, c'est dans les confins occidentaux et septentrionaux du pays, la région de l'Obra et celle du Notec, zones forestières frontières avec les terres de Silésie et de Poméranie que se portèrent toutes les fondations monastiques du XIII^e siècle. La tentative de Wladislaw Odonicz en 1210 d'installer une filiale de Pforta dans la région au sud de Przemet est caractéristique de la volonté du duc d'utiliser les Cisterciens comme agents de colonisation, puisqu'il leur accorda la possibilité de fonder *villas Teutonicorum in nemore* et dans leurs possessions¹⁹. Avant la fondation de l'abbaye de Paradyz, le comte Bronisz avait confié à un Allemand nommé Frane la *locatio* d'un village sur son *sors*

de Gostichovo ; mais l'entreprise n'ayant pas réussi *pro nimia paupertate*, cette terre fut abandonnée aux Cisterciens (1236)²⁰. Plus tard, le duc Wladislaw fit donation aux Cisterciens de Dobrilugk de 500 *Hufen* dans la région de confluence de l'Obra et de la Warta, et son fils Boleslas concéda à la grange qui s'y était organisée, le droit d'y fonder des villages (1259)²¹.

De plus importantes initiatives associèrent au nord du Notec les Chevaliers teutoniques et les Cisterciens. Une série d'importantes donations encore de Wladislaw Odonicz : auprès du grand lac de Böthin, aux Teutoniques en 1224 ; dans le vaste territoire de la châtellenie de Naklo (Nakel), aux abbayes silésiennes de Leubus et d'Henrichau en 1225 ; 2 000 *Hufen* aux mêmes en 1233 ; 3 000 *Hufen* à Leubus près de Wielen (Filehne) sur le Bas Notec en 1233, traduisent à nouveau clairement la politique bien affirmée d'ailleurs par le duc dans le diplôme de 1225 : *decevi firmiter in territorio de Nakel locare habitatores Teutonicos sive alios hospites*²². Il n'est pas jusqu'à la vieille abbaye de Lekno qui n'entreprit de peupler son village de Panigrodz avec des Allemands conduits par un certain Hardegen²³. Mais, de tous ces projets grandioses de peuplement de terres « désertes » et assurément peu accueillantes, que fut-il réalisé en réalité ?²⁴

Pour mesurer l'importance de la colonisation allemande, on a fait appel aussi aux chartes de *locatio* : 297 ont été relevées dans les recueils de documents de la Grande-Pologne et 255 dans ceux de Cujavie, entre 1231-1241 et 1350-1370²⁵. En fait, ces *locationes*, assez peu nombreuses avant 1280, se sont surtout multipliées à la fin du XIII^e et dans la première moitié du XIV^e siècle. Parmi les premières, on peut citer la concession par Casimir, duc de Cujavie, à deux citoyens de Sieradz, Martin et Wilkin, de la *locatio* de Warta en 1255²⁶. Les attendus en sont limpides : *facere locum ibi magnum et populosum* ; le nom du lieu (*in theutonico Libewarde*) et le contenu du droit indiquent un peuplement mixte ; le défrichement de la forêt voisine est prévu avec une franchise de quatre années. On trouve même encore en 1295 des entreprises de villages de défrichement à Siedlice et à Wistka (voïevodie de Kalisz) au droit allemand, avec dix années franches²⁷. Mais alors se pose, comme déjà en Poméranie et en Silésie, la question de ce qu'il faut entendre par « location au droit allemand », sur

laquelle on reviendra plus loin. Ici, pour distinguer les « véritables villages allemands », W. Maas a retenu le critère : tel *locator* telle nationalité²⁸, et il n'en trouve ainsi qu'une vingtaine entre 1230 et 1280 ; après, commence, sous des *locatores* le plus souvent polonais, la restructuration et l'affranchissement des villages polonais sous l'influence de leurs voisins allemands ou par la concession formelle du droit allemand. De toute manière, que ce soit par la colonisation cistercienne ou par ces *locationes* villageoises, la pénétration allemande dans les plaines de Grande-Pologne et de Cujavie paraît bien avoir été assez limitée au XIII^e siècle.

Colonisation en Petite-Pologne

Quoique plus faible qu'en Silésie voisine, la participation allemande à la colonisation du sol de la partie méridionale de la Petite-Pologne semble avoir été un peu plus importante qu'au nord de la Warta ou, du moins, mieux documentée²⁹.

Tout naturellement la colonisation se porta d'abord dans la région montagneuse au nord des Tatra, *in silva magna qui finit in metis Hungariorum*, et, assez curieusement, comme une sorte de réplique à la colonisation du Zips slovaque. En 1234, Henri I^{er} de Breslau, qui avait alors mis la main sur le duché de Cracovie, autorisa son voïvode Théodore à installer des colons allemands de Silésie dans les forêts des hautes vallées de la Dunajec et de la Raba³⁰, et c'est dans ces circonstances que Théodose fonda aussi l'abbaye de Ludziemierz. Le duc créa lui-même, très vraisemblablement, à la frontière hongroise du Poprad le village de Podoliniec (Pudlein).

A partir de 1268, les entreprises se portèrent sur le bassin de Sacz (Sandetz) autour de la vieille châtellenie de Podogrodzie sur la Dunajec³¹, sous l'impulsion de la duchesse Cunégonde, fille du roi de Hongrie Bela IV, qui avait reçu ce pays en dot. Les terroirs furent élargis aux dépens des forêts et des fonds humides (toponymes *Lag, Lek, Laka*) ; les villages reçurent le droit allemand³² ; la ville de Stary Sacz (Alt-Sandetz) fut tracée avant 1273. Mais il est difficile de déceler la part des Allemands dans cet essor : la majeure partie des maires villageois étaient des Polonais ; un petit

de Gostichovo ; mais l'entreprise n'ayant pas réussi *pro nimia paupertate*, cette terre fut abandonnée aux Cisterciens (1236)²⁰. Plus tard, le duc Wladislaw fit donation aux Cisterciens de Dobrilugk de 500 *Hufen* dans la région de confluence de l'Obra et de la Warta, et son fils Boleslas concéda à la grange qui s'y était organisée, le droit d'y fonder des villages (1259)²¹.

De plus importantes initiatives associèrent au nord du Notec les Chevaliers teutoniques et les Cisterciens. Une série d'importantes donations encore de Wladislaw Odonicz : auprès du grand lac de Böhlin, aux Teutoniques en 1224 ; dans le vaste territoire de la châtellenie de Naklo (Nakel), aux abbayes silésiennes de Leubus et d'Henrichau en 1225 ; 2 000 *Hufen* aux mêmes en 1233 ; 3 000 *Hufen* à Leubus près de Wielen (Filehne) sur le Bas Notec en 1233, traduisent à nouveau clairement la politique bien affirmée d'ailleurs par le duc dans le diplôme de 1225 : *decevi firmiter in territorio de Nakel locare habitatores Teutonicos sive alios hospites*²². Il n'est pas jusqu'à la vieille abbaye de Lekno qui n'entreprit de peupler son village de Panigrodz avec des Allemands conduits par un certain Hardegen²³. Mais, de tous ces projets grandioses de peuplement de terres « désertes » et assurément peu accueillantes, que fut-il réalisé en réalité ?²⁴

Pour mesurer l'importance de la colonisation allemande, on a fait appel aussi aux chartes de *locatio* : 297 ont été relevées dans les recueils de documents de la Grande-Pologne et 255 dans ceux de Cujavie, entre 1231-1241 et 1350-1370²⁵. En fait, ces *locationes*, assez peu nombreuses avant 1280, se sont surtout multipliées à la fin du XIII^e et dans la première moitié du XIV^e siècle. Parmi les premières, on peut citer la concession par Casimir, duc de Cujavie, à deux citoyens de Sieradz, Martin et Wilkin, de la *locatio* de Warta en 1255²⁶. Les attendus en sont limpides : *facere locum ibi magnum et populosum* ; le nom du lieu (*in theutonico Libewarde*) et le contenu du droit indiquent un peuplement mixte ; le défrichement de la forêt voisine est prévu avec une franchise de quatre années. On trouve même encore en 1295 des entreprises de villages de défrichement à Siedlice et à Wistka (voïevodie de Kalisz) au droit allemand, avec dix années franches²⁷. Mais alors se pose, comme déjà en Poméranie et en Silésie, la question de ce qu'il faut entendre par « location au droit allemand », sur

laquelle on reviendra plus loin. Ici, pour distinguer les « véritables villages allemands », W. Maas a retenu le critère : tel *locator* telle nationalité²⁸, et il n'en trouve ainsi qu'une vingtaine entre 1230 et 1280 ; après, commence, sous des *locatores* le plus souvent polonais, la restructuration et l'affranchissement des villages polonais sous l'influence de leurs voisins allemands ou par la concession formelle du droit allemand. De toute manière, que ce soit par la colonisation cistercienne ou par ces *locationes* villageoises, la pénétration allemande dans les plaines de Grande-Pologne et de Cujavie paraît bien avoir été assez limitée au XIII^e siècle.

Colonisation en Petite-Pologne

Quoique plus faible qu'en Silésie voisine, la participation allemande à la colonisation du sol de la partie méridionale de la Petite-Pologne semble avoir été un peu plus importante qu'au nord de la Warta ou, du moins, mieux documentée²⁹.

Tout naturellement la colonisation se porta d'abord dans la région montagneuse au nord des Tatra, *in silva magna qui finit in metis Hungariorum*, et, assez curieusement, comme une sorte de réplique à la colonisation du Zips slovaque. En 1234, Henri I^{er} de Breslau, qui avait alors mis la main sur le duché de Cracovie, autorisa son voïvode Théodore à installer des colons allemands de Silésie dans les forêts des hautes vallées de la Dunajec et de la Raba³⁰, et c'est dans ces circonstances que Théodose fonda aussi l'abbaye de Ludziemierz. Le duc créa lui-même, très vraisemblablement, à la frontière hongroise du Poprad le village de Podolinec (Pudlein).

A partir de 1268, les entreprises se portèrent sur le bassin de Sacz (Sandetz) autour de la vieille châtellenie de Podogrodzie sur la Dunajec³¹, sous l'impulsion de la duchesse Cunégonde, fille du roi de Hongrie Bela IV, qui avait reçu ce pays en dot. Les terroirs furent élargis aux dépens des forêts et des fonds humides (toponymes *Lag, Lek, Laka*) ; les villages reçurent le droit allemand³² ; la ville de Sary Sacz (Alt-Sandetz) fut tracée avant 1273. Mais il est difficile de déceler la part des Allemands dans cet essor : la majeure partie des maires villageois étaient des Polonais ; un petit

nombre seulement de bourgeois de Stary Sacz était allemand. Le plus haut point de la colonisation de la région fut la fondation en 1292 de Nowy Sacz (Neu Sandetz).

Cependant, c'est surtout au XIV^e siècle, à partir de 1306, sous Wladyslaw Lokietek, qu'a vraiment commencé la mise en valeur planifiée de la zone des collines entre les rivières qui descendent des Carpates. De la Skawinca à la Biala, les *locationes* et les mentions de paroisses *de novo fundata* témoignent d'une très grande activité de défrichement et de peuplement. Les villages ont pris ici la forme de grands *Waldhufendörfer* pouvant contenir jusqu'à plus de cent *Hufen*. A l'est de la Biala, le roi laissa l'initiative à la noblesse et, d'une moindre façon, aux abbayes. Quelques-uns de ces villages ont des noms qui ont pu primitivement être allemands (Rajbrot, *Reichenbrot*; Krowka, *Königsdorf*; Chronow, *villa Conradi*; Gosprzydowa, *Libertas Gotfridi*; Szywald, *Schinwald*); des migrants venus de Silésie ont pu participer à ce mouvement; il n'en reste pas moins que défrichement et peuplement ont surtout été le fait d'une colonisation polonaise dans les structures agraires et les « libérés » empruntées au modèle allemand. Casimir le Grand (1333-1370) a étendu encore vers l'Est, au-delà de la Biala, jusqu'au Wislok, cette vaste entreprise, tout en fortifiant l'occupation de la zone montagneuse plus occidentale. Ainsi fonda-t-il en 1346, dans la haute vallée de la Dunajec, *Novum Forum* (Neumarkt, Nowy Targ) avec toute une couronne de villages, et à la frontière de Poprad Muszyna et Tylicz. Sur la Biala, le roi confia la fondation de Gzybow (Grünberg), avec un terroir de 150 *Hufen*, à un bourgeois de Sacs nommé Hanko; et les *locatores* de tous les villages de la haute vallée vinrent du bassin de Sacs: mais étaient-ils d'origine allemande? On peut se poser la même question pour les maires des villages neufs de la Ropa, autour de Biecz: sur 19 noms, 6 noms peuvent au moins provenir de villes de Silésie, et à Biecz même il semble y avoir eu, à la fin du siècle, une forte population allemande. Enfin, sur la Wisloka et le Wislok, les fondations les plus remarquables furent Pilzno (1354) et Fryszak (Freistadt) (1366), dotées de vastes terroirs agraires.

Le bilan de ce XIV^e siècle dans l'avant-pays des Carpates est remarquable: quelque 40 fondations de petites villes; 86 références de *locationes* rurales dont les trois quarts taillées *a novo* dans la forêt³³. Mais, au total, la présence allemande

est restée relativement mince. Les locations « au droit allemand » ne doivent toujours pas faire illusion, même si réellement, il y eut ici et là quelques îlots de peuplement allemand et si quelques groupes bourgeois allemands se sont constitués dans la douzaine de villes à double nom.

Dans la Petite-Pologne, au nord de la Vistule, pourtant plus vaste, les locations attestées n'ont été durant la même époque que de 33. Les évêques et le chapitre de Cracovie firent, en particulier, plusieurs concessions de défrichements dans les forêts de la région d'Olkusch et de Kielce jusqu'en 1370, avec des structures à longues *Hufen* et le droit allemand³⁴. Mais on n'y voit guère d'intervention allemande que par le nom de quelques *locatores*³⁵.

Colonisation allemande et colonisation au droit allemand

En faisant le point sur la colonisation rurale des XIII^e et XIV^e siècles dans les pays de Grande et Petite-Pologne, une première constatation s'impose: il faut distinguer nettement entre colonisation allemande et colonisation au droit allemand.

La colonisation allemande proprement dite, quand elle s'est manifestée, a surtout eu lieu au XIII^e siècle, sauf prolongements de plus en plus ténus au XIV^e; principalement dans les pays subcarpatiques. Elle s'exprime, certes, dans des textes très clairs d'appels à des colons allemands, de fondations de villages d'Allemands, mais textes rares au sujet desquels on a pu en outre se demander si les intentions affichées avaient toujours été suivies d'un effet considérable. Le critère du peuplement villageois est pour beaucoup d'historiens allemands, celui du *locator* ou du *Schulze*, ceux-ci entraînant avec eux des colons de leur nationalité. Mais il n'est pas toujours commode de distinguer par le nom un Allemand d'un Polonais, car les noms de baptême ont été interchangeable, et les noms d'origine ne sont pas, non plus, toujours concluants. D'ailleurs, même avec ce critère le pourcentage des villages de peuplement vraiment allemand reste médiocre, on l'a vu, tant dans les plaines du centre que dans les forêts du Midi. La toponymie peut, cependant, dans quelques cas, laisser transparaître derrière une traduction ou une adaptation slave, un petit nombre d'autres habitats nouveaux allemands. Quant à la forme des

villages et des finages, il n'est pas possible, non plus, d'en faire un autre critère puisque, précisément, la location au droit allemand de villages polonais a eu entre autre résultat de transformer leur structure suivant le modèle occidental.

Tous les villages de droit allemand ne sont donc pas des villages de colonisation allemande. Les seigneurs du sol polonais, l'Église semble-t-il d'abord, puis des seigneurs laïques, la Couronne enfin au XIV^e siècle, ont favorisé la colonisation intérieure en accordant le droit allemand tant à des villages existant qu'à de nouveaux villages³⁶. Pour les serfs, les villages au droit allemand « semblèrent un paradis » ; mais pour les seigneurs ils eurent l'avantage de rationaliser les charges paysannes en substituant à tout l'arsenal de redevances et de services parfois indéterminés et occasionnels, un cens déterminé, et en remplaçant des juridictions multiples par une juridiction domaniale source de revenus. En ce qui concerne les structures villageoises et agraires, la concession du droit allemand ou la location au droit allemand imposèrent une transformation profonde³⁷. Beaucoup d'anciens villages en ordre lâche et aux champs irréguliers et dispersés se remodelèrent en introduisant une nouvelle répartition des terroirs convenant aux exigences d'un assolement régulier. Quant aux villages de colonisation fondés aussi par des entrepreneurs, polonais ou allemands³⁸, qui avaient un statut comparable à celui des *locatores* de villages allemands, ils prirent la forme des *Strassendörfer* ou des *Waldhufendörfer* germaniques. La nouvelle unité agraire, calquée sur la *Hufe*, devint ainsi, au cours du XIII^e siècle, la *lan*. Les villages de colonisation polonais du Moyen âge s'étirent donc parfois sur quelques kilomètres et on les dit *lancuchowski*, c'est-à-dire en forme de chaîne. Leur taille moyenne est d'environ 15 manses ; mais certains peuvent atteindre 30 à 40 manses qui s'allongent eux-mêmes en étroites bandes indifférentes au relief jusqu'à la lisière forestière de l'essart villageois. La colonisation polonaise a relayé de cette façon la colonisation allemande au XIV^e siècle dans la terre de Przemysyl et de Sanok, en Podlachie et, au XV^e, en Mazurie.

Origines des villes polonaises

Le rôle des Allemands et du droit allemand dans l'évolution urbaine en Pologne a certainement été plus important que

dans la colonisation des campagnes. La Silésie a déjà fourni un exemple de l'accélération de l'urbanisation au XIII^e siècle. Mais les autres terres polonaises avaient aussi connu un premier processus d'organisation urbaine depuis au moins le milieu du X^e siècle³⁹.

Ce sont les fouilles archéologiques qui ont permis d'apporter sur ce point un faisceau de résultats convaincants⁴⁰. Ainsi à Poznan, une première enceinte fortifiée du X^e siècle dans l'île de la cathédrale présentait un rempart de bois et de pierre de plus de 20 m de base. Un second rempart entourait ensuite un *suburbium*, situé à l'Est de cette première enceinte, où s'éleva la cathédrale. Sous la cathédrale gothique des XIII^e-XIV^e siècles ont été mis à jour une basilique romane du XI^e-XII^e siècle et divers bâtiments qui remonteraient au temps du premier évêque Jordan (après 968). Puis deux autres groupes d'habitat s'allongèrent sur les rives droite et gauche de la Warta ; Srodka, du nom du marché hebdomadaire du mercredi, et le bourg de Saint-Gothard⁴¹. En Grande-Pologne encore, d'autres fouilles ont révélé de semblables *castra* fortifiés de bois à Kruszwica, sur le lac Goplo, à Kalisz et près de Leczyca, dans une petite île de la Bzura. Plock, l'ancienne capitale de la Masovie, sur la haute terrasse de la moyenne Vistule, présentait aussi un premier noyau fortifié du X^e-XI^e siècle muni d'édifices en pierre.

Pour ce qui est de Cracovie, un noyau urbain existait depuis le X^e siècle au plus tard sur la colline de Wawel, avec un *castrum* princier, un premier bourg et une très vieille église à plan tréflé, précieux témoin de l'art de la fin du X^e ou du début du XI^e siècle d'influence vénéto-adriatique. Un complexe de peuplements commerciaux s'était ensuite développé au pied de la hauteur, surtout au Nord le *suburbium* d'Okol avec un marché et l'église Saint-André. Avant le XIII^e siècle toute une série d'autres églises avait aussi ponctué une grande partie de l'espace de la future ville⁴² (III. 22).

Comme en Poméranie et en Silésie, des agglomérations urbaines existaient donc au début du XIII^e siècle dans les autres pays polonais, formées par diverses cellules, *castrum* (grod) princier occupé désormais presque exclusivement par un château ducal, *suburbium* (podgrod) ecclésiastique, artisanal et marchand à structure parfois assez lâche, réunissant des populations qui ont été estimées jusqu'à 5 000 habitants à Poznan et à Cracovie.

Le problème de la locatio civitatis

Dans l'évolution de ces villes une transformation remarquable s'est cependant produite au XIII^e et au XIV^e siècle, avec le déplacement du centre urbain et la constitution d'un ensemble généralement planifié beaucoup plus vaste que les cellules primitives. Pour reprendre le cas des villes précédentes, à Poznan, l'activité urbaine s'est portée sur la rive gauche de la Warta ne laissant à l'île de la Cité que son rôle religieux. Une nouvelle ville fut dessinée, avec une vaste place et un plan régulier, sous l'égide du duc Przemysl I^{er}, mais avec comme *locator* un marchand nommé Thomas de Guben et avec le droit de Magdebourg (1253). Avec ses quelques 30 hectares de superficie, la ville neuve était cinq fois plus vaste que l'agglomération du XII^e siècle.

A Cracovie, une première action de location semble bien avoir eu lieu entre 1211-1217 à Okol avec la régulation du plan et la construction de l'église Sainte-Marie-Magdeleine. Puis la grande location de 1257, avec un magnifique plan et un travail de géodésie remarquable, couvrit un espace de 30-32 hectares, entouré à la fin du XIII^e siècle par une enceinte fortifiée de portes et de tours⁴³.

La location s'est accompagnée tant à Poznan et Cracovie que dans de nombreuses autres villes de l'octroi de privilèges de marché notamment et de franchises municipales au droit allemand de Magdebourg ou de Neumarkt. A Cracovie même, avant le privilège de 1257 et le droit de Magdebourg concédés par le duc Boleslas⁴⁴, la ville jouissait déjà d'un droit allemand depuis au moins 1220⁴⁵. Sandomierz reçut son droit un peu plus tard, Plock sans doute en 1226⁴⁶. Cela a abouti à doter ces villes polonaises d'un statut et d'une organisation municipale d'un niveau plus élevé que celles qui ont gardé longtemps le droit polonais⁴⁸.

Mais quels ont été les motifs de ces accroissements, accompagnés d'un nouveau statut d'après le modèle occidental? Assurément ces villes neuves polonaises des XIII^e et XIV^e siècles se sont, en partie, nourries du peuplement des agglomérations qui les ont précédées; la densité d'occupation des noyaux urbains anciens était aussi beaucoup plus forte que celle de ces villes largement percées et, par conséquent, les dimensions de ces dernières ne reflètent, parfois, qu'un changement de mode d'habitat. Il faut encore considérer que la location, souvent considérée comme un abou-

tissement, n'a été en réalité qu'un début, « une sorte de programme à réaliser pendant de longues décennies »⁴⁹. Pourtant, cela ne saurait suffire à rendre compte du phénomène d'ensemble; et sans doute convient-il de faire la part, dans ce mouvement urbain, à côté de la poussée intérieure slave, du facteur migratoire allemand: *intendentes... locare civitatem in Cracovia et homines inibi de diversis climatibus congregare*, déclarait le duc Boleslas à Cracovie en 1257.

De fait, dès la première moitié du XIII^e siècle, locations et documents relatifs à quinze villes de Grande-Pologne indiquent l'installation d'Allemands, notamment en Poznanie à Powidz (1243), à Kostschin (1251) et à Poznan même (1253). En Mazovie, il y avait, où l'on prévoyait, un peuplement mixte à Plock en 1237. Une récolte de noms de bourgeois et les listes de bourgeoisie jusqu'en 1326 fournissent ensuite, pour les villes de Grande-Pologne, Cujavie, Plock et la terre de Sieradz, sur un total de 124 anthroponymes, un pourcentage de 95 % qui pourraient être allemands⁵⁰. Même si l'échantillon porte sur un faible nombre et s'il y a toujours une marge d'incertitude entre nom et origine, cela confère un certain rôle à l'élément allemand dans le développement urbain de ces régions de la Pologne. En Petite-Pologne, la ville minière de Olkusz a donné, de même, pour la première moitié du XIV^e siècle, un pourcentage de plus de 50 % de noms allemands⁵¹. A Cracovie, enfin, avant 1257, il y avait déjà une forte proportion d'Allemands⁵²; au milieu du XIV^e siècle, ils formaient la majorité de la bourgeoisie; et l'immigration, de Silésie, Bohême, Moravie surtout, s'y maintint encore fortement jusqu'au milieu du XV^e siècle.

En définitive, si la vie urbaine n'a pas attendu la « colonisation » allemande pour se développer en Pologne et si toutes les villes de droit allemand n'étaient pas des villes « allemandes », l'essor topographique, social et économique des villes de location des XIII^e-XIV^e siècles a beaucoup bénéficié de la participation occidentale.

On reviendra, d'une façon générale, sur la question du chiffre et de la densité du peuplement des pays polonais au milieu du XIV^e siècle et, par conséquent, sur la croissance de la population orientale dans le siècle de la colonisation. Mais une autre question se pose au sujet de la coexistence des deux éléments slave et allemand dans les campagnes et

dans les villes. Deux témoignages contradictoires nous sont parvenus⁵³ ; celui d'un dominicain français anonyme du XIV^e siècle qui écrit dans une *Descriptio Europae orientalis : quod naturale odium est inter eos* (les Polonais) *et Teotonicos...* ; et celui d'une interpolation du XIII^e siècle de la Grande chronique de Pologne qui déclare que les Allemands et les Slaves étaient *communes et familiares* comme aucun peuple au monde... Alors ?

CHAPITRE X

LA LIVONIE

La poussée du germanisme vers le Nord-Est prussien et balte a présenté, à partir du XIII^e siècle, des caractères assez différents de ceux de la première période d'expansion et de la pénétration en Europe centre-orientale. Les États slaves et hongrois étaient désormais suffisamment structurés pour décourager de nouvelles tentatives d'avancée militaire ; d'ailleurs, avec l'effondrement des Staufen, il ne pouvait être question après 1250 d'une offensive orientale de la royauté allemande. La migration humaine n'en a pas moins continué, on l'a vu, avec ses noyaux de colonisation rurale, minière et urbaine, s'amenuisant jusqu'aux plaines de Moldavie. La voie n'était libre pour une conquête que sur les rivages et dans les pays de la Baltique orientale, au-delà de la Vistule. C'est là que les Ordres militaires germaniques se sont engouffrés, agissant plus par le glaive que par la croix, accompagnés par les marchands et suivis bientôt par les colons, créant ainsi dans cette région lointaine des États monastiques aux structures économiques et sociales originales et de nouveaux territoires de colonisation allemande.

Premières missions en Livonie

Le pays situé entre le bassin de la basse Duna et le golfe de Finlande a été désigné, de la fin du XII^e siècle jusqu'au XVII^e, sous le nom général de Livonie. Au Sud et à l'Est, une zone de grandes forêts (la *Wildnis* des Allemands) l'isolait en partie des pays prussiens et lituaniens et des princi-

pautés russes. En fait, il était occupé, en groupes isolés et dans des habitats dispersés, par des populations païennes au XII^e siècle, d'origines et de langues diverses. C'étaient au Nord les Esthoniens, appartenant au groupe finno-ougrien ; au centre, sur la rive droite de la Duna, les Lettons ; au Sud, sur la rive gauche du fleuve, les Sémgallen et les Selen qui leur étaient apparentés et appartenaient comme eux au groupe linguistique balte ; très mélangées étaient enfin les tribus côtières du golfe de Riga et de Courlande. Durant le haut Moyen âge, ces peuples, situés sur les itinéraires suivis par les Suédois vers la Russie méridionale, avaient subi l'influence de la civilisation scandinave ; mais, ensuite, ceux de la région de la Duna et de la partie occidentale de la Lettonie durent payer tribut aux princes russes de Pskov (Pleskau) et surtout de Polock¹.

Voyages de marchands et missions d'évangélisation ont préludé pendant la seconde moitié du XII^e siècle à l'installation allemande dans ces terres de la Baltique orientale. Des trouvailles de monnaies allemandes de cette période montrent la participation précoce de marchands saxons à cette expansion, et la fondation, en 1161, de la communauté des marchands fréquentant Gotland imprima à cette orientation du commerce baltique un élan décisif.

Des tentatives d'évangélisation avaient eu lieu par l'Église russe dans la vallée de la Duna ; et, vers 1120, une mission de l'évêché suédois de Sigtuna avait déjà pris pied en Esthonie ; avant 1167, le moine cistercien français Foulque, de l'abbaye de La Celle, était consacré évêque d'Esthonie par l'archevêque de Lund. Mais bientôt après, un incident — le pillage de l'île suédoise de Oland par une flotte esthonienne — fut le signal d'une grande croisade scandinave vers la Finlande et l'Esthonie (1171), début elle-même de longues guerres².

Plus heureuse, temporairement, fut la mission de Meinhard, chanoine de Segeberg en Holstein, qui avait accompagné vers 1180 des marchands allemands à l'embouchure de la Duna. Il obtint la permission du prince russe de Polock et il construisit en 1184 la première église de Lettonie à Uxküll. Consacré évêque par l'archevêque de Brême, son équipe se renforça en 1187 d'un groupe de Cisterciens au nombre desquels se trouvait Théodoric, le futur fondateur des Porte-glaives. Le successeur de Meinhard fut d'ailleurs aussi un Cistercien de l'abbaye de Loccum en West-

phalie, Berthold ; mais celui-ci dut appeler des croisés saxons pour défendre la petite colonie contre un retour offensif du paganisme livonien et il mourut en combattant (1198)³.

La fondation de Riga

La nomination du nouvel évêque, Albert de Buxhöveden, chanoine de Brême (février-mars 1199), et la proclamation par Innocent III de la croisade pour la protection de l'Église de Livonie (5 octobre 1199) ont alors été capitales pour l'avenir de l'entreprise. Au printemps de 1200, Albert partit de Lübeck avec une expédition de vingt-trois navires et fit ensuite plusieurs voyages pour conduire des renforts. Parmi ces « croisés », il y avait la fleur de la noblesse de la Basse-Allemagne, Bernhard de Lippe, Albert de Holstein, Albert de Saxe, Adolphe de Dassel, de nombreux chevaliers bas-saxons et ostphaliens, mais aussi assurément des marchands. Une tête de pont fut assez facilement établie à l'embouchure de la Duna ; mais il fallait la consolider ; c'est dans ces circonstances que Riga commença à sortir de terre dans l'été de 1210⁴ (III. 23).

Le site en fut choisi par Albert sur la rive droite du fleuve, à 13 km de la mer, dans une île formée par l'embouchure de la rivière Rige, qui a donné son nom à la ville. Il y avait là un très modeste habitat de pêcheurs lettons, mais l'emplacement était très « spacieux » pour installer un nouveau peuplement. L'évêque y établit d'abord, sur le versant de la Rige, son siège, celui du chapitre transféré de Uxküll, l'enclos des chevaliers Porte-glaives et un quartier pour les marchands. En 1210, l'agglomération, assiégée par les Kuren, ne devait guère avoir plus de 80 emplacements de maisons. L'essor ne commença que durant les années suivantes où, de ville épiscopale, Riga devint la grande place du commerce hanséatique vers le Nord-Est. La construction de la cathédrale fut entreprise en 1211. La ville s'étendit en direction de la Duna, sous le nom de Neustadt (1220), autour d'un nouveau marché, et son enceinte, achevée vers 1300, finit par englober quelque 3 000 habitants, deux tiers d'Allemands, l'autre tiers de Livoniens et de Russes. Parmi les plus anciens habitants, on nommait des originaires de Soest, Münster, Groningue, Dortmund, Brême et Lübeck et de petites villes de Basse-Allemagne.

Mais quand la ville acquit-elle sa propre organisation municipale ? Son conseil (*Rat*) apparaît pour la première fois dans tous ses droits en 1226. On a d'abord pensé que ces droits avaient été accordés par le légat du Saint-Siège Guillaume de Modène ; ou encore arraché par une *conjuratio* en 1221 ; la dernière hypothèse d'un « groupe d'entrepreneurs » négociant avec l'évêque à partir de la « fondation » de 1211 sent trop l'école pour être plus convaincante.

Les chevaliers Porte-glaives

Pour son œuvre missionnaire, fatalement liée à la conquête de nouveaux territoires, Albert trouva en Théodoric un actif collaborateur. C'est lui qui appela et installa les Cisterciens en 1203-1204 à Donamünde, dans la filiation de Marienfeld en Westphalie. C'est lui surtout qui fut le fondateur en 1202 de l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives (*fratres militiae Christi de Livonia*)⁵, force armée permanente pour assurer la protection du territoire conquis et la soumission des païens. Cette milice, conçue à l'image des modèles levantins et peut-être aussi espagnols, reçut du pape la règle du Temple, mais fut placée dans l'obédience directe de l'évêque. Son recrutement primitif se fit presque exclusivement en Westphalie, entre Soest, Marienfeld et la vallée du Weser, puis s'élargit ensuite à l'Allemagne moyenne et au Holstein⁶ ; quant au nombre de ses chevaliers, il ne dépassa guère 180, ce qui avec les valets et les auxiliaires faisait une troupe pouvant osciller entre 1 200 et 1 800 hommes. Le premier siège de l'Ordre fut la cour avec la chapelle Saint-Georges à Riga.

La conquête alla bon train dans la vallée de la Duna et en direction du Nord. L'esprit des combats de cette « croisade » est donné jusqu'en 1227 par la Chronique de Livonie du prêtre Henri, qui, pense-t-on, était originaire de Magdebourg⁷. Mais il s'avéra rapidement que les buts de l'évêque ne coïncideraient pas avec les ambitions de l'Ordre. Albert se fit octroyer en 1207 par Philippe de Souabe le titre de prince d'Empire, tenant ainsi comme fief le pays conquis ; mais il dut accepter un compromis avec les chevaliers auxquels il céda un tiers du territoire occupé.

La progression vers l'Esthonie fut arrêtée par le débarquement de l'armada de Waldemar II de Danemark en

1219 à Lyndanise (Reval) ; un partage fut conclu à la paix d'Osël (1222) ; puis tout fut remis en question par l'effondrement de la puissance danoise en 1227 à la bataille de Bornhöved en Holstein. Finalement, Albert, réinvesti par Henri VII en 1225, et le partage entre lui et les Chevaliers confirmé par le légat Guillaume de Modène, presque toute la Livonie au nord de la *Wildnis* lituanienne resta aux Allemands.

La mort d'Albert en 1229 ouvrit cependant une période de rivalité entre l'évêque de Riga, les Porte-glaives, le légat Baudouin, devenu évêque de Semgalie, et les Cisterciens, amis de ce dernier. Les Chevaliers furent notamment accusés de rapt de biens, de séquestration et même de tortures aux convers de Dunamünde. Et puis, une expédition lancée vers le Sud contre les Lituanais et les Schamaites tourna en 1236 à la catastrophe : quelque 50 chevaliers et 5 à 600 valets et auxiliaires y laissèrent la vie⁸ et avec eux le maître de l'Ordre Volkwin (1209-1236). Alors, au terme d'une négociation où le grand maître des Teutoniques Hermann von Salza, qui voyait en la Livonie un grand glacis protecteur pour la Prusse, força la main à tous, le pape Grégoire IX prononça à Viterbe, le 14 mai 1237, l'union de l'Ordre des Porte-glaives, avec toutes ses possessions, à l'Ordre teutonique.

L'organisation de la Livonie

La tâche des Teutoniques n'en fut pas plus aisée pour autant. La soumission de la Semgalie et de la Courlande (1251) ne furent pas acquises sans beaucoup de peine ; et la défaite de Durben (1260) leur interdit toute pénétration en Lituanie. De même, l'avance au Nord-Est, en direction de Novgorod, fut arrêtée par le prince Alexandre Newski, déjà vainqueur du suédois Birger Jarl sur la Neva (1240), à la fameuse bataille du 5 avril 1242 sur les glaces du lac Peïpous⁹. Quant à l'Esthonie, reprise aux Danois en 1227, deux de ses régions, Harrien (Reval) et Wierland, leur furent cédées à nouveau en 1238 pour éviter un trop grand éparpillement des forces de l'Ordre¹⁰. Toutes ces guerres furent très sanglantes et provoquèrent de rudes pertes dans les rangs de l'Ordre : sur 20 maîtres en Livonie au XIII^e siècle, 6 sont tombés en combattant les Lituanais. Les lourds

chevaliers bardés de fer étaient très vulnérables quand ils s'embourbaient dans les marais et les sous-bois et qu'ils étaient obligés de combattre à terre. Cependant, la fondation de Memel réussit en 1252 à établir un trait d'union fragile entre la Courlande et les pays récemment conquis en Prusse orientale¹¹.

Au milieu du XIII^e siècle, la Livonie était ainsi partagée en cinq territoires : le temporel de l'archevêché de Riga, (depuis 1255), marche d'Empire, divisé en côté letton à l'Est et côté livonien proprement dit à l'Ouest ; le temporel de Dorpat, dont l'évêque était aussi prince d'Empire ; le temporel de l'évêché d'Osel-Wiek ; une partie du temporel de l'évêché de Courlande, l'autre étant aux Teutoniques ; les territoires de l'Ordre, enfin, divisés en 30 régions, ayant un maître à leur tête, subdivisées elles-mêmes en commanderies.

Les points d'appui de cet encadrement politico-religieux étaient de nombreux châteaux, très tôt construits en pierre. Une ligne surveillait la « frontière » orientale : Dunaburg, Rositten, Marienburg, Neuhausen, Neuschloss. Mais à l'intérieur le plat-pays était quadrillé par une soixantaine de châteaux de l'Ordre et une quarantaine relevant des évêques et des chapitres. Ainsi la basse Duna était-elle contrôlée par les châteaux épiscopaux de Kokenhusen et de Holma et par la forteresse de l'Ordre à Ascheraden. Au nord de Riga, Segewold, Wenden, Wolmar et Fellin étaient les principales places. Même les abbayes cisterciennes de Dunamünde et de Falkenau, au nord de Dorpat (fondée en 1228-1233), étaient entourées de fortifications. Cette organisation défensive était bien propre, comme l'écrivait en 1268 le maître des Teutoniques en Livonie, Otton von Lütterberg, à assurer à la fois la protection de la foi chrétienne et la sécurité des routes du commerce hanséatique vers la Russie¹². En fait, si la défense de la frontière orientale face aux Russes chrétiens fut relativement facile, la frontière méridionale, exposée aux raids des païens de Samogitie et des Lithuaniens, obligea les Chevaliers à organiser une *militia* indigène et à faire parcourir le désert frontalier par de constantes patrouilles¹³.

Société et colonisation

Chapitres et Ordres sont peu intervenus dans les structures sociales du pays. Les classes inférieures de la société livonienne, esclaves (*Drellen*) et tenanciers de *Haken*, restèrent attachées aux nouvelles seigneuries, tandis que les *seniores terre* et autres *nobiles*, plus ou moins germanisés, se coulèrent dans la vassalité épiscopale ou dans celle de l'Ordre, ou formèrent la classe des paysans libres. Les *Haken*, étendues de terre pouvant être cultivées en un an avec l'araire portant le même nom, restèrent les unités d'exploitation des familles paysannes¹⁴. Des listes font connaître le nombre de ces exploitations, notamment en Esthonie ; ce qui a permis d'avancer que ce pays devait avoir environ de 2 à 3 habitants par kilomètre carré au XIII^e siècle¹⁵.

Le réseau des paroisses rurales créé par la mission livonienne a lui-même été très lâche : 65 paroisses en Lettonie au nord de la Duna ; 25 églises en Esthonie. Les Porteglaives organisèrent quelques exploitations directes comparables aux granges cisterciennes, et, au début de l'installation des Teutoniques, il y eut une entreprise de mise en valeur de la région marécageuse de la Treider Aa (1238). Mais cela resta peu de chose¹⁶. Quant à la colonisation paysanne allemande, elle ne se développa pratiquement pas. En 1261, les Teutoniques lancèrent un appel au peuplement de la Courlande, en offrant des fiefs mais aussi des tenures paysannes sous six années franches¹⁷. Les colons ne vinrent pas. Pourquoi, s'est-on demandé depuis longtemps ? éloignement ; crainte ou cherté du voyage par mer ; pauvreté des sols, rudesse du climat ; coût élevé des défrichements ? Par contre les Suédois, plus proches, sont venus sur la côte esthonienne et dans les îles, appelés par les évêques d'Osel à partir de 1270, puis dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

Colonisation urbaine et aristocratique

C'est d'abord comme marchands que les Allemands ont suivi l'avance des armées missionnaires et qu'ils se sont installés à l'abri des châteaux. Dès 1221, il y avait un premier établissement de marchands devant le château de Wenden ; en 1222, d'autres se fixèrent à Fellin et à Dorpat. Le plan des villes germano-livoniennes de cette première génération

s'est ainsi adapté à la topographie des sites castraux, avec un *Markt* subordonné et parfois un essai de planification (Fellin, Kokenhusen, Wolmar)¹⁸. Fortifiées, à peuplement mixte, ces villes, d'après les emplacements de maisons, ne dépassèrent guère au XIII^e siècle les 500 habitants.

Après Riga, le plus beau fleuron de la colonisation fut Reval (Tallinn)¹⁹. La vieille place d'échange et le « bourg » esthonien conquis par Waldemar II de Danemark avaient fait place à partir de 1219 sur le Domberg au *castrum majus* enserrant la cathédrale et les maisons des vassaux royaux. Lorsque la ville passa aux mains des Porte-glaives, ceux-ci entreprirent la construction du *castrum minus* (1227-1229) et surtout, pour fortifier leur situation, appelèrent au début de l'été 1230 quelque 200 marchands de Gotland, en leur garantissant la franchise du port et en leur donnant des terres ; malheureusement l'acte de ce « peuplement » n'a pas été conservé. Reval devint ainsi rapidement, avec un millier d'habitants, le second port de la région missionnaire de Livonie-Esthonie. Elle reçut le droit de Lübeck, et, même sous la domination danoise, l'Ordre teutonique continua à y commercer.

La seule ville qui se développa suivant le schéma « colonial » typique, à rues rectilignes et blocs réguliers, fut Pernau, encore près d'un château de l'Ordre, à l'embouchure de l'Embecke (1265-1290).

A partir de la fin du XIII^e siècle et surtout au XIV^e, l'Ordre teutonique essaya d'attirer une nouvelle vague de petits chevaliers allemands, non plus pour tenir les châteaux, mais pour prendre pied dans le plat pays. Ces vassaux ne vinrent guère nombreux cependant : jusqu'en 1450, on ne connaît que quarante-deux inféodations²⁰. Ces nouveaux venus constituèrent de grandes exploitations, parfois par évictions, parfois par achats. Plusieurs perdirent leur nom allemand pour prendre celui de ces domaines, tels les Wrangel, les Uxküll et les Kosküll. L'Ordre lui-même organisa aussi de grandes fermes, comme celles de la commanderie de Goldingen, qui réunissaient en 1341 un cheptel de 146 chevaux, 500 bovins et 300 ovins. Mais les structures agraires antérieures restèrent inchangées et les gains par défrichements furent rares. La colonisation urbaine elle-même ne fut pas continuée.

La conjoncture politique brisa d'ailleurs tout élan « colonial » au XV^e siècle. La défaite des Teutoniques à Tannenberg

(1410) et une nouvelle attaque polono-lithuanienne firent tomber aux mains de la Lituanie la Samogitie, au nord de Memel, et une grande partie de la Courlande (1422). La partie septentrionale de la Livonie fut à son tour l'objet d'agressions des princes russes (1424, 1444-8) ; mais l'autorité des *Landmeister* s'y maintint, avec même une tardive flambée, jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Néanmoins, c'est par la bourgeoisie marchande de ses trois grandes villes, Riga, Dorpat et Reval, et par ses gros propriétaires terriens que la pénétration allemande a marqué pour des siècles la composante humaine et la structure sociale de ces pays de la Baltique.

CHAPITRE XI

L'ÉTAT DES TEUTONIQUES EN PRUSSE

L'État de l'Ordre teutonique en Prusse est né dans des conditions un peu semblables à celles qui ont présidé à la mainmise de l'Église et des Porte-glaives sur la Livonie ¹.

Le peuplement de l'ancienne Prusse

Des populations apparentées aux Lituaniens, les Prutènes, parlant un dialecte balte et « s'obstinant à pratiquer le paganisme » occupaient l'espace prussien à l'est de la Vistule et, en partie, à l'ouest dans le pays de Mewe (Gniew, *p*). Il y avait chez eux des couches sociales différenciées : une noblesse, surtout nombreuse en Samland ; une masse de paysans non libres, vivant dans de petits habitats isolés. La tribu des Yatvingiens au nord-est du pays semble avoir joué un rôle dirigeant, tendant, au début du XIII^e siècle, à former une organisation étatique ².

Mais il y avait aussi, dans le cadre du futur État teutonique, des groupes slaves, notamment dans le pays de Chelmno (Kulmerland) où des villages et des terres de clairière portaient une toponymie polonaise. A l'ouest de la Vistule, les Cachoubes de Poméranie et les Poméraniens orientaux, christianisés dès la fin du XII^e siècle et réunis sous l'autorité des ducs de Gdansk, appartenaient également à l'ensemble slave. Enfin, à l'est et au sud-est du pays prutène s'étendait un grand « désert » forestier que les Allemands ont appelé la *Wildnis*, qui isolait la région de la Lituanie et de la Mazovie.

La mission cistercienne

On se souvient que des tentatives d'évangélisation avaient eu lieu depuis longtemps chez les Prutènes : celle d'Adalbert de Prague à la fin du X^e siècle, celle de Brunon de Querfurt au XI^e, soldées par des échecs. L'installation des Cisterciens en Grande-Pologne et à Oliva, près de Gdansk, en 1178, fournit à la fin du XII^e siècle des bases de départ favorables pour une nouvelle action³. De fait, une bulle d'Innocent III pour l'abbé cistercien de Lekno fait allusion à une expédition missionnaire antérieure à 1206 et à des moines retenus captifs par les Prutènes ; cette initiative, due parallèlement à un moine nommé Godefroy, eut un écho au Chapitre général cistercien de 1210. Une nouvelle bulle de septembre de cette même année plaça, en tout cas, la campagne d'évangélisation sous l'autorité de l'archevêque de Gniezno, en citant alors deux nouveaux missionnaires Christian et Philippe, moines d'Oliva. Après quelques succès sans doute, Christian fut ordonné évêque en Prusse en 1215, avec la possibilité de recevoir la propriété des terres offertes par les néophytes. Au cours des années suivantes, une série d'autres bulles renforça les pouvoirs de l'évêque : l'influence cistercienne se développait ici comme en Livonie avec Théodoric.

Mais, pour progresser, l'évangélisation dut avoir recours, ici aussi, à l'assistance d'une force armée. Grégoire IX confirma le 28 octobre 1228 la constitution par l'évêque de Prusse d'un Ordre sur le modèle des Chevaliers du Christ de Livonie ; mais la création de cette milice remontait-elle à plusieurs années auparavant ou non ? Ces chevaliers ont été généralement appelés frères de Dobryzn (Dobrin) à cause de la dotation de cette ville qu'ils reçurent du duc Conrad de Mazovie⁴. Cependant, la tendance de Christian d'Oliva à se constituer ainsi un État en territoire prussien éveilla les méfiances de Conrad et de Swatopolk de Poméranie qui cherchèrent à lui opposer des missions concurrentes. Le Poméranien installa les Dominicains à Gdansk, et c'est à l'Ordre teutonique que songea alors Conrad...

L'« appel » des Teutoniques

C'était en effet le moment où après la perte du Burzenland, Hermann von Salza, grand maître de l'Ordre, intriguait et

multipliait ses interventions en quête d'un nouveau territoire où poursuivre ses propres ambitions et où caser sa chevalerie de ministériaux aspirant à la noblesse. En 1225 ou au début de 1226, Conrad de Mazovie concéda donc à l'Ordre la Terre de Chelmno moyennant la promesse par les Chevaliers de lui prêter main-forte contre les « ennemis du Christ et les siens »⁵. En fait, pense un historien polonais, cet « appel » aux Teutoniques contre les incursions prutènes n'aurait été qu'un faux prétexte de Conrad ayant surtout en vue de barrer la route aux Cisterciens ; et, en fait, aussi, Hermann von Salza n'était pas homme à se contenter de la possession (peu claire d'ailleurs aux yeux du droit) du Kulmerland⁶. En effet, le grand maître s'employa à obtenir aussitôt de l'empereur Frédéric II la confirmation de la donation de Conrad et, en outre, la concession de toutes les terres qu'il pourrait conquérir en Prusse païenne avec les droits régaliens égaux à ceux des princes du Saint-Empire (Rimini, mars 1226)⁷ ; Grégoire IX prit à son tour le Kulmerland et les nouvelles terres conquises sous la protection du Saint-Siège comme « propriété de saint Pierre », et les concéda à l'Ordre (Rieti, 3 août 1234)⁸.

La conquête et l'organisation de l'État teutonique

Quoique né dans ces circonstances somme toute équivoques, le nouvel « État » ne devait pas tarder à affirmer sa force conquérante autant que son originalité.

On n'exposera pas ici les péripéties détaillées de la conquête, mais seulement ses grandes étapes. Malgré la faiblesse du nombre des premiers chevaliers — le maître Hermann Balk n'avait en 1231 que sept frères — l'appel à la croisade lancé par le pape en 1230 permit une avance initiale rapide : la Poméranie, la côte du Frisches Haff, la Warmie étaient enlevées dès 1239 ; les dernières résistances en Ermland furent bousculées avec le concours des margraves ascaniens en 1248 et un traité fut conclu à Christburg en 1249 entre les Prutènes soumis et les Teutoniques⁹. La pause qui suivit fut mise à profit pour porter la conquête en Samland à laquelle vinrent participer Otakar II de Bohême et le margrave Otton de Brandeburg : mais la résistance des Prutènes, appuyés par les Lituaniens et par une grande et longue révolte dans les pays déjà soumis

(1260-1274), retarda cette extrême poussée vers le Nord-Est jusqu'en 1283.

La « faim de terre » de l'Ordre¹⁰, pour abriter ses nouvelles recrues, l'orienta alors, sans prétexte d'évangélisation, vers la mainmise et la conquête de pays chrétiens : acquisition de la terre de Gniew (Mewe) en Poméranie (1276-1282) et de celle de Michalow, près de Dobrzyn, par bail (1303) ; conquête de la Poméranie orientale. L'extinction de la maison ducale en 1294 y avait ouvert un conflit entre les Ascaniens et le duc Wladislaw Lokietek de Grande-Pologne et de Cujavie, conflit compliqué par l'intervention du roi de Bohême Wenceslas II. En 1306, Lokietek mit la main sur le château ducal de Gdansk ; sur quoi le margrave de Brandebourg occupa la ville en 1308. Alors, le Polonais fit appel aux Teutoniques qui rachetèrent les « droits » des margraves et, sous le maître Henri von Plotzke, s'installèrent dans toute la Poméranie (1308-1309) sans égard pour leurs alliés de la veille. Le roi Casimir le Grand dut, au traité de Kalisch de 1343, abandonner ses revendications sur cette Poméranie ainsi que sur les terres de Chelmno et de Michalow¹¹. En 1309, tous les pays, de la Poméranie jusqu'à la lointaine Livonie, appartenaient aux Chevaliers, barrant à la Pologne et à la Lituanie l'accès à la Baltique. Et cette même année, le grand maître Siegfried von Feuchtwangen transportait, après la chute d'Acre, son siège de Venise à Marienburg.

Le caractère original de cet État monastique, pratiquement souverain, où la corporation gouvernante de moines-chevaliers se confondait avec l'administration du pays, a été maintes fois souligné¹². Tout s'organisait autour du grand maître, élu à vie, du chapitre général, et dans le cadre des commanderies territoriales. Un millier de chevaliers avec une stricte hiérarchie et avec le concours d'une bureaucratie minutieuse ont suffi pour tenir et diriger la principauté. Même l'Église séculière dut accepter la tutelle de l'Ordre. Néanmoins, après la mort de Christian d'Oliva (1245) et au fur et à mesure de la conquête, un temporel fut laissé à l'évêque de Kulmerland, en Poméranie, en Ermland et en Samland¹³. L'on sait enfin que l'Ordre est intervenu par une politique monopoliste dans le commerce du blé et de l'ambre, politique qui lui procura au XIV^e siècle une grande période de prospérité, mais qui contribua peut-être aussi ensuite à sa chute¹⁴.

Grandes fondations urbaines du XIII^e siècle

Il ne pouvait être question durant la période de conquête et tant que l'on espérait attirer dans les nouvelles seigneuries allemandes la population prutène, à laquelle la paix de Christburg avait assuré la liberté personnelle, de favoriser une importante colonisation paysanne au-delà de la Vistule. Aussi, l'Ordre fut-il conduit ici, comme en Livonie, à porter ses premiers efforts sur le peuplement urbain. Les villes ont procédé d'abord de points d'appui militaires ; ensuite elles ont été considérées par les Teutoniques comme le centre bien déterminé d'une région de colonisation villageoise, siège de commanderie, marché, refuge aussi des habitants du plat-pays en temps d'invasion. La situation parfois bien choisie de certaines d'entre elles sur la Vistule ou sur la côte baltique les ont rapidement destinées à un bel avenir économique, tandis que les autres sont demeurées de petites villes d'agriculteurs (*Ackerbürgerstädtchen*)¹⁵.

Après avoir traversé la Vistule au printemps 1231, les Chevaliers et les croisés construisirent un château-fort à Alt-Thorn (Gorsk-Stary Torun) et s'installèrent ensuite près du site de la vieille place polonaise de Chelmno. Ce sont les habitants qui se groupèrent sous ces deux premiers points d'appui, qui reçurent d'Hermann von Salza et d'Hermann Balk, la charte de privilèges renouvelée après un incendie, le 28 décembre 1233, dite *Kulmer Handfeste*, constitutive des deux « villes »¹⁶.

En fait, le site primitif de Thorn (Torun, *p*) fut rapidement abandonné pour l'emplacement de la ville actuelle à dix kilomètres en amont, sur la haute terrasse de la rive droite de la Vistule, à l'abri des inondations. La nouvelle ville (*Thorunia*, du nom de Toron, forteresse de Terre-Sainte) fut tracée *a novo* suivant un plan assez régulier inscrit dans un pentagone. Son essor initial fut favorisé par le fait qu'elle devint durant plusieurs décennies la place d'armes et de ravitaillement des expéditions de conquête. L'église paroissiale Saint-Jean, puis celle des Franciscains s'élevèrent rapidement près du *Markt*. La communauté était assez prospère pour bâtir à ses frais l'enceinte de la ville en 1250. Vers cette même date, l'Ordre éleva son château contre le fossé Est et, bientôt après, se développa au-delà une seconde ville au plan à l'échiquier qui regut son droit en 1264. L'Altstadt est restée la ville du grand commerce,

avec ses grands magasins à blé ; la Neustadt fut la ville des artisans. Leur union municipale ne fut réalisée qu'en 1454¹⁷ (III. 24).

Kulm (Chelmno, *p*) tracée également à partir de 1233, à trois kilomètres du vieux *castrum* (Chelmno-Starogrod), avec un plan à l'échiquier autour d'une vaste place, quoique siège du landmeister de l'Ordre jusqu'en 1309, fut eclipsée par sa voisine. De même Marienwerder (Kwidzyn, *p*), fondée en 1234 près d'un château et siège après 1243 de l'évêque de Poméranie, végéta longtemps : lorsqu'elle reçut son droit en 1336, elle avait seulement une cinquantaine de maisons.

Pour la fondation des trois villes de la côte du Frisches Haff, Elbing, Braunberg et Königsberg qui succédèrent à d'anciens établissements prutènes, les Teutoniques reçurent l'apport de la puissance maritime de Lübeck. Elbing (Elblag, *p*) au débouché de la dépression du Nogat fut d'abord un château (1237) ; puis au nord de ce point d'appui un groupe de marchands s'installa qui reçut en 1246 le droit de Lübeck, avec son territoire urbain d'une étendue considérable¹⁸. L'essor du peuplement fut tel que cette première agglomération géométrique se doubla au siècle suivant d'une Neustadt non moins planifiée (III. 25). A Brausenberg (Braniewo, *p*), à l'embouchure de la Passarge, le château élevé en 1240 fut plusieurs fois détruit ; puis en 1249 le *locator* lübeckois Johann Fleming commença l'établissement de la ville, qui se dédoubla, elle aussi, au milieu du XIV^e siècle.

La fondation de Königsberg (Kaliningrad, *s*) termina en 1255 la série de cette avance urbaine teutonique vers le Nord-Est. Le site, en amont de l'embouchure du Pregel, était celui d'une ancienne enceinte-refuge et d'un port prutène déjà visité par les Scandinaves et par les marins de Lübeck. La grande métropole maritime de la Baltique avait projeté dès 1242 la fondation d'un établissement. Ce sont les Teutoniques qui bâtirent le château en 1255, dénommé en l'honneur du roi de Bohême. Après de ce château un premier peuplement bourgeois se constitua vers le Steindamm, près de l'église Saint-Nicolas. Pour que la ville se développe, il fallut cependant attendre la fin de la résistance prutène (1283). Il se forma alors trois noyaux : l'Altstadt, entre le château et le fleuve, dotée du droit de Kulm en 1286 ; la Neustadt ou Löbenicht vers l'Est sur la route de Lituanie (1300) ; Kneiphof dans l'île du Pregel au sud

(1327) ; chacun avec ses institutions, son *Markt*, son église, ses propres fortifications. Si l'Altstadt resta le plus important de ces centres urbains et Löbenicht un quartier d'artisans et d'agriculteurs, c'est Kneiphof qui devint l'entrepôt du commerce lointain¹⁹.

Gdansk, polonaise et teutonique

A ce nouvel ensemble urbain sous le contrôle des Teutoniques vint s'ajouter en 1308 la ville de Gdansk (Danzig). Les fouilles menées sur son site depuis 1948 ont permis de découvrir la genèse et le développement de cette *urbs Gyd-danyze*, citée dans la vie de saint Adalbert en 997²⁰.

Les couches les plus profondes contenant des traces d'habitat ne remontent pas au-delà des dernières décennies du X^e siècle (975-980), d'où l'hypothèse qui a été avancée d'une « fondation » par Miesko I^{er} au temps de sa mainmise sur la Poméranie. L'établissement primitif était un *castrum* assez vaste, entouré d'une enceinte de bois, contenant la résidence du prince ou de son châtelain et de maisons de bois alignées pouvant abriter quelques 1 000-1 250 habitants ; il se trouvait sur la rive gauche de la Motlava (Mottlau) au coude que fait cette rivière avant sa jonction avec la Vistule. Après un incendie à la fin du XI^e siècle, les couches archéologiques nouvelles montrent l'accroissement de la densité d'occupation de ce noyau initial et surtout l'apparition, à l'ouest de celui-ci, d'un *suburbium* de marchands et d'artisans, pourvu à la fin du XII^e siècle d'une église Saint-Nicolas (plus tard aux Dominicains). C'est sur ce site que le duc de Poméranie Swatopolk fonda entre 1224 et 1226 une ville de *locatio* au droit de Lübeck, où accoururent de premiers colons allemands et qui, protégée par un nouveau rempart de bois et de terre, étendit ses relations commerciales de Lübeck à la Russie.

L'occupation par les Chevaliers teutoniques en 1308²¹ modifia considérablement le cours du peuplement et du développement de la ville. A la place du *castrum* ducal, les Teutoniques élevèrent un puissant château (1340) ; au lieu du droit de Lübeck, ils introduisirent le droit de Kulm (1343) ; et surtout, l'afflux d'immigrants allemands, dont on verra plus loin l'origine, donna naissance à une nouvelle ville planifiée, la Rechtstadt, la Ville Droite, située au sud de la première *locatio*, ville qui jouit de ses institutions muni-

ciales depuis 1378 et bâtit son Hôtel de Ville sur le Langen Markt (Długi Targ). Dès lors, les anciennes églises (Sainte-Catherine, Marienkirche) furent reconstruites et agrandies, une solide enceinte fut bâtie et une série de greniers et d'entrepôts s'aligna sur les rives de la Motlava, symbole de l'essor commercial de la ville qui participa au Conseil des villes hanséatiques à partir de 1361.

Il est ainsi parfaitement acquis que Gdansk, comme les autres villes slaves, Wroclaw ou Cracovie, avait atteint au milieu du XIII^e siècle un développement original indéniable. Mais il est non moins certain que ses deux *locationes* d'influence allemande ont profondément changé sa structure juridique, le caractère de sa population et la conception de son urbanisme.

Le peuplement urbain

La poussée urbaine teutonique, arrêtée un instant par la résistance des Prutènes, reprit lentement à partir de 1260, soit par la construction de châteaux, soit par des entreprises locales. Près du château de Christburg (Dzierzgon, *p*), la *civitas* est mentionnée en 1260 ; sous son premier château, la ville de Marienburg (Malbork, *p*) reçut son *Handfeste* en 1276 ; Frauenburg (Frombork, *p*) apparaît en 1278 avec un *locator* lübeckois. Entre 1280 et 1310, on compte une douzaine de fondations, notamment Preussisch Holland (Pasek, *p*), avec une colonie de Néerlandais venus participer auparavant à la construction des digues de la dépression du Nogat (1288-1297) ; Deutsche Eylau (Ilawa, *p*), centre régional de colonisation (1305) ; et Rosenberg (Susz, *p*) petite création du chapitre de Poméranie (v. 1305). Le sommet de cet essor fut atteint au milieu du XIV^e siècle, avec une vingtaine d'autres villes, entre autres Kreuzburg (Slawskoje, *p*) (1315), vraie petite ville de paysans ; Guttstadt (Dobre Miasto, *p*) (1325) siège de l'évêché d'Ermland ; Friedland (Prawdinsk, *s*), (1335) et Allestien (Olsztyn, *p*) (1346-1353). En 1410, l'État de l'Ordre comptait quelque 94 villes fondées ou élevées au droit allemand.

Les noms des bourgeois que fournissent au XIV^e siècle les livres et les censiers des principales villes, donnent des indications sur les origines de ce peuplement urbain en Prusse²², avec, néanmoins, une certaine plage d'incertitude

du fait que les noms de personne, même certains noms d'origine, ne sont pas toujours une preuve de « nationalité »²³.

A Thorn, l'Altstadt dans la première moitié du XIV^e siècle aurait été peuplée par 13 % de migrants venus de la vieille Allemagne et 12 % de Silésie ; mais, en attirant, d'autre part, 28 % d'originaires de l'État teutonique et 23 % de ses environs immédiats, elle aurait pu assimiler pas mal d'éléments prutènes ou slaves en sus du quart non allemand restant. L'Altstadt d'Elbing, avant 1353, aurait reçu 34 % d'Allemands de l'ouest de l'Elbe ; mais le pourcentage serait tombé à 10 % pour la Neustadt. De même, Braunsberg n'accusait que 9 % d'originaires de l'ouest, et Marienburg 6 %. Autrement dit, le peuplement urbain de la Prusse teutonique semble s'être nourri très rapidement d'Allemands déjà émigrés à l'Est, Silésie, pays entre Elbe et Oder, et pour une forte partie d'éléments divers puisés sur place dans un court rayon autour des villes nouvelles. Après 1308, Danzig fortement germanisée a présenté une population comprenant une assez grande quantité de Bas-Allemands et de Westphaliens (22 %), mais encore une proportion élevée de gens de l'Est : Prusse (25 %), côte du Holstein à la Poméranie (10 %), Silésie (2,5 %). Cependant, si l'élément slave était tombé alors à quelque 3 %, il se releva, ici, comme dans plusieurs autres villes, dès le XV^e siècle.

La croissance des grandes villes marchandes prussiennes a été remarquable : Danzig est passée de 2 000 habitants environ en 1300, à quelque 10 000 vers 1380 et à 20 000 en 1416 ; Thorn dépassait aussi les 10 000 habitants au début du XV^e siècle ; Königsberg atteignit également le seuil de 8 à 10 000 à la même époque ; Elbing, après son essor initial, stagna au contraire par la suite. Quant aux autres villes, elles sont restées pour la plupart de modestes agglomérations comme par exemple, Marienburg auprès de son énorme château.

Colonisation en Kulmerland

La terre de Chelmno, cédée en 1226 aux Teutoniques, a été le point de départ d'une colonisation rurale limitée à ses débuts à quelques espaces non occupés par le peuplement slave et à une ligne Graudenz, Rehden (Radzyn, *p*), Kulm-

see (Chelmza, *p*) et Thorn²⁴. Les premiers villages de toponymie allemande cités en 1251 sont Hermannsdorf (Chrapice, *p*) et Arnoldsdorf (Biskupice, *p*); l'ancien village de Loza, donné avec 600 *Hufen* à l'évêque de Chelmo en 1243, devint lui-même en 1251 la petite ville de Kulmsee.

Ce n'est qu'à partir de 1280 qu'a vraiment commencé une colonisation planifiée sous la direction de l'Ordre, au nord de Kulmerland, dans la zone forestière le long de la rivière Ossa. La première fondation villageoise assurée est celle de Frankenhaim (Grutta, *p*), en 1282. Le maître de l'Ordre la confia à un *locator*, nommé Conrad de Leiwitz; le terroir en était de 108 *Hufen*, dont le sixième revenait à l'entrepreneur et à ses héritiers; deux *Hufen* étaient en outre destinées à la construction du village lui-même; huit autres à l'entretien de l'église; les colons n'étaient astreints qu'à un cens annuel en argent de neuf scots, et encore étaient-ils gratifiés de onze années franches (pouvant être prolongées en cas de guerre)²⁵. Suivirent cette fondation celle de Dietrichsdorf-Rittershausen (Szezepanken, *p*) avant 1285, puis celles de Lindenau (1293), Blumenau (1301) et Schönwalde (1302). Ainsi la limite forestière entre Kulmerland et Poméranie commença-t-elle à s'estomper. Les animateurs de cette colonisation furent les maîtres Conrad von Thierberg et Reinhard von Querfurt et le commandeur de Rheden Henri von Vaternode.

Avance de la colonisation en Poméranie

En Poméranie, une entreprise de colonisation précoce avait été confiée dès 1236 à un chevalier bas-saxon Dietrich von Tiefenau qui s'était auparavant défait de ses biens dispersés de Hameln jusqu'à Stade pour tenter l'aventure vers l'Est. Le grand maître Hermann Balk lui donna le *castrum parvum* de Kwidzyn, au nord de Marienwerder, et un territoire inculte de 300 *Hufen* flamandes adjacent, le long du Nogat à l'Ouest et jusqu'à la terre de Resia (plus tard Riesenbergl) à l'Est, pour y établir des villages²⁶; les forêts de pin (*pinetum*) d'environ une *Hufe* comprises dans ce territoire n'entraient pas en ligne de compte des manses à coloniser et les espaces de la terre de Resia non cultivés par les Prutènes pourraient être conquis pour parfaire la donation.

Mais c'est aussi vers 1280 que le mouvement s'est amplifié. Konradswald fut fondé en 1284; Braunsvalde sans doute en même temps, non loin de Marienburg. Vers l'Est, les défrichements donnèrent naissance à Grünhagen, à Deutsche-Damerau et à Peterswalde, puis à Kiesling et à Schroop, héritier d'une ancienne clairière prutène. Ensuite au XIV^e siècle, Heiligenwald (avant 1324), Hirschfeld, Schönfeld et Reichenbach firent la liaison avec les initiatives venues de Elbing et de Christburg.

Les évêques de Poméranie inféodèrent également des terres de colonisation, notamment quelque 665 *Hufen* vers Stangenberg. Néanmoins, il resta dans cette région une assez forte population prutène.

... dans les commanderies d'Elbing et Christburg

Les commanderies d'Elbing et de Christburg ont eu une action déterminante pour la colonisation de ces régions à l'extrême fin du XIII^e siècle et surtout dans la première moitié du XIV^e siècle. Sous Conrad von Lichtenhain furent fondés Rückenau et Langendorf (1300), et sous Henri von Gera, Maibaum, Neukirch, Eberhardsdorf. Dans la commanderie de Christburg, le premier village a été en 1299 Liebwalde, au sud-est du chef-lieu. Après la grande période de colonisation, la commanderie avait sous sa seigneurie directe 40 villages de colonisation allemands, confiés à des *locatores* (deux originaires de Silésie; d'autres du pays même), les uns fondés en pays ouvert, les autres en forêt, avec respectivement de trois à six et de dix à quatorze années franches²⁷.

Malgré cet effort, il est resté dans le territoire de Christburg un nombre important de biens et de villages prutènes; mais il n'est pas possible de se prononcer entre deux estimations relatives à la population des terres de l'Ordre: d'un côté 1 421 familles allemandes pour 718 prutènes, de l'autre 670 familles allemandes contre 961 prutènes...²⁸ En tout cas, il reste évident que les anciennes populations ont participé là à la mise en valeur du pays.

... aux confins de la Drewenz

Après le tournant de 1300, une poussée colonisatrice s'est aussi portée sur la frontière politique de la Drewenz (Drweca), face à la Mazovie. Dès 1293, l'Ordre y avait hérité des biens des évêques de Plock à Gollub (Gobau). En 1298 est colonisé Zmievo ; en 1303 est fondé Hermannsruhe ; et la ville de Strasburg (Drodnica, *p*) vit s'élever à partir de 1305 un château de l'Ordre. A un autre passage important de la rivière, Neumarkt (Nowemiasto, *p*) fut implantée avant 1325. Quant à Löbau (Lubawa, *p*), ancien *castrum* et *forum* prutène, détruit au cours des guerres, elle fut reconstruite sur un beau plan central et reçut son *Handfeste* en 1301. Certes, la toponymie démontre que le pays était déjà bien cultivé par les Prutènes et les Slaves ; mais il y eut par la suite, comme en Pologne, une réorganisation des terroirs au droit allemand, avec des villages de 50 à 60 *Hufen*.

... en Ermland

En Ermland, terre épiscopale, la colonisation a été laissée à l'initiative de chevaliers et de ministériaux feudataires. Les premiers établissements apparaissent en 1278 sur les rivières Passarge (Pastzka) et Alle (Lyna). En 1289, l'évêque Henri qui appartenait à la famille lübeckoise des Fleming, confia à ses frères Albert et Jean et à son beau-frère Conrad Wendepaffe le Grünenberg, au sud de Braunsberg et à Albert seul 144 *Hufen* à coloniser, sous treize années franches ; Jean reçut de même 100 *Hufen*, plus au Sud, entre Mehlsack (Pieniezno, *p*) et Wormditt (Orneta, *p*)²⁹. Au cours des années suivantes (1290-1300), la pénétration gagna les forêts au sud et à l'est de Frauenburg (Frombork, *p*) avec des concessions de 100 *Hufen* à Tiedmannsdorf, Fehlau et Rautenberg, zone qui s'éclaircit encore jusqu'en 1328 avec la fondation de Sonnenberg, Heinrichsdorf (du nom de Henri Fleming) et Kurau.

... en Poméranie et basse Vistule

En prenant possession de la Poméranie en 1308-1309, l'Ordre dut tenir compte d'un peuplement slave important, depuis longtemps christianisé et pénétré par diverses

influences allemandes. Les abbayes cisterciennes d'Oliva (1178) et de Pelplin (1258) et prémontrée de Zuckau (1209) avaient déjà attiré des colons allemands³⁰, dans une région limitée cependant. Le duc Mestwin II avait lui-même entrepris la transformation d'habitats slaves en villages de droit allemand. Outre le premier noyau allemand de Gdansk, un établissement de marchands s'était formé sous la résidence ducale de Dirschau (Tczew, *p*), sur la Vistule (1256), ville qui reçut le droit de Lübeck en 1260, ainsi qu'une communauté allemande à Neuenburg (Nowe, *p*), à partir de 1302.

Cependant, les Teutoniques sous la direction des commandeurs de Danzig, notamment Winrich von Kniprode (1338-1341), ou des grands maîtres comme Werner von Orseln, entreprirent une colonisation systématique. Un travail considérable fut accompli pour protéger les *Werder* du complexe deltaïque de la Vistule contre les eaux. De premières digues avaient été construites dans le Danziger Werder avant 1300, entre la branche occidentale et la Motlawa de Gemlitz à Gotteswalde et Wesslinken. Les Teutoniques, entre 1315 et 1340, assurèrent avec le concours d'immigrants hollandais la protection de la région de Stüblau (Stebelvd, *p*), et du grand Werder au sud de la Vistule d'Elbing. Le Nogat fut aussi endigué, et alors commença le long travail de conquête du Werder de Marienburg qui s'est poursuivi jusqu'au XVII^e siècle. Parmi les premières entreprises de colonisation, on citera celle de Niclaus von Hollant qui a donné naissance à partir de 1316, à Neuteich (Nowy Staw, *p*), et celle de Montau (Matowy) qui se développa auprès d'une grande ferme de l'Ordre.

Une autre zone de colonisation s'est ouverte à partir de 1340 dans le pays forestier à l'ouest de Dirschau et de Mewe (Gniew, *p*), en direction de Schöneck (Skarszewy, *p*), fondation des Hospitaliers qui reçut son *Handfeste* en 1341, et de Berent (Koscierzyna, *p*) constitué près de la ferme de l'Ordre de Bern (1346).

... en Samland et dans la « Wildnis »

A l'extrémité Nord-Est des conquêtes de l'Ordre, la colonisation allemande du Samland, partagé entre les Teutoniques et l'église épiscopale, n'a presque pas pu être envisagée au Moyen âge. La péninsule du Samland occidental avait un peuplement prutène déjà dense, et la partie intérieure du

pays resta jusqu'en 1370 trop soumise à la menace lituanienne.

Dans le pays des Yatvingiens, la première installation fut la construction par l'évêque Henri von Strittberg du château de Schönewick, sur la côte Nord du Haff (1266-1268), château qui appela l'installation de « bourgeois » bas-saxons et qui donna naissance, sous la conduite d'un entrepreneur de Stralsund, à la petite ville de Fishhausen (Primorsk, s) (1299-1305)³¹. Au nord de la péninsule, une petite colonisation fut entreprise dans la contrée de Thierenberg (après 1283) et de Heiligenkreuz (Krasnotorowka, s), et la grande exploitation de l'Ordre, Grünhof, était déjà célèbre vers 1322 pour l'élevage des chevaux. Mais c'est seulement en 1418 qu'un village de 34 *Hufen*, Thiemsdorf, près de Schaaken, proche du Kurisches Haff, était fondé³².

A l'est du Samland, Labiau (Polessk), ancienne place prutène, Tapiau (Gwardaisk), Wehlau (Snamensk), autre burg prutène promu en 1336 au droit de Kulm, et Allenburg (Druzda) restèrent pendant les deux-tiers du XIV^e siècle la limite de la colonisation en même temps que les bases de départ et de ravitaillement pour les expéditions contre les Lituaniens.

Au-delà, dans l'immense *Wildnis* forestière et lacustre qui s'étendait en arc de cercle du Niemen à la Haute-Drewenz, marche frontière chaudement disputée, la pénétration commença en une première phase par l'installation d'une chaîne de châteaux. A une première génération ont appartenu Ragnit (Njeman, s, 1289) et Schalauerburg (1293), postes avancés sur le Niemen; Insterburg (Tschernjachowsk, s, 1336), Angerburg (Wegorzewow, p, 1335) et Lötzen (Gizycko, p, 1335), vers les lacs mazuriens; Altwartenburg (Barczewko, p, 1329), Allenstein (Olsztyn, p, 1346) et Gilgenburg (Dabrownno, p, 1316), dans les forêts du Sud. Dans les deux décennies suivantes, le dispositif s'est étoffé sur le Niemen avec Russ (Rusne, s, 1358) et Splitter (1365); au-devant d'Insterburg avec Georgenburg (1364) et Kamswykus plusieurs fois détruit pendant les guerres de la fin du siècle; vers le Sud enfin avec Bischofsburg (Biskupiec, p, 1389) et Ortelsburg (Szcytno, p, 1360). La construction des châteaux de Tilsit (Sowjetsk, s) (1406-1409) et de Lyck (Elk, p, 1398) signifie que l'Ordre projetait alors le dépassement de cette frontière³³.

La seconde phase fut celle de la colonisation proprement dite. A l'abri de ces châteaux, maisons fortes ou refuges, on constitua parfois de grands domaines, comme les 1 440 *Hufen* du pays de Sassen (Zahrze, p), aux confins de la Mazovie, « inféodées » à un consortium de chevaliers bas-saxons par le Landmeister Frédéric von Wildenberg en 1321³⁴. Le défrichement de cet immense territoire forestier situé à l'est de Gilgenburg, qui venait d'être bâti, entre les lacs de Damerau et la rivière de Skottau, a donné naissance aux villages de Heeselicht, du nom de deux chevaliers, de Sassendorf et autres aux noms saxons. Mais, d'une façon générale, la *Wildnis* fut plutôt ouverte par la constitution de petits biens d'une dizaine de *Hufen* en faveur de *Freien* allemands contre le service armé à cheval et aussi de biens confiés à des *Freien* prutènes. En fait, au début du XV^e siècle, ce peuplement était encore très peu dense; la majeure partie se concentrait dans les régions de Tapiau (Gwardaisk, s), Wehlau (Snamensk, s), Gerdauen (Shelesnodorshnyj, s), c'est-à-dire aux portes de la *Wildnis*³⁵, et au Sud-Est où Osterode (Ostroda, p), qui apparaît en 1329 constituant une des plus typiques petites villes de colonisation³⁶.

Pour protéger les espaces colonisés de la zone frontière, il y avait des haies (*Hagen*), courtes ou longues. L'une d'elles, par exemple, barrait au nord du Samland, le Kurisches Nehrung; Wehlau était entouré de petites haies; il y en avait d'autres au nord du Pregel³⁷. Par contre, le *vallum* frontalier du Sassen, dénommé Sassenpils, est antérieur à la colonisation allemande.

Peuplement et société rurale allemande

Le caractère diffus de l'immigration rurale rend beaucoup plus difficile de connaître l'origine des colons que celle des habitants des nouvelles villes. Les chevaliers allemands qui ont reçu des territoires en fiefs, ou les *locatores* entrepreneurs de colonisation ont, évidemment, entraîné derrière eux des émigrants de leurs régions d'origine. Beaucoup sont ainsi venus de Basse-Saxe, de l'Allemagne moyenne, de la Misnie. En général, les pays côtiers et l'Ermland ont attiré des Bas-Saxons, encore que l'on ait vu l'exception du pays de Sassen. Mais toute la bande de territoire déjà colonisée

de Lübeck à la Silésie a fourni aussi un important contingent. Puis, quand cette première vague a été éteinte, vers 1320, l'on a assisté à un déplacement de la jeune génération à l'intérieur de la Prusse en direction de l'Est. On peut estimer que la marche de la colonisation de la Vistule et de la côte des Haffen jusqu'aux clairières de la *Wildnis* a été une sorte de renouvellement progressif qui a duré une centaine d'années.

La société rurale allemande de Prusse était constituée, au terme de cette colonisation, par des « libres » (*deutsche Freien*) et par des paysans, tenanciers de *Hufen*. Aux « libres » chevaliers ou bourgeois établis à la campagne, l'Ordre avait concédé des biens de 10 à 40 et 80 *Hufen* en général, avec la basse justice et le patronat ecclésiastique, contre un cens reconnaissant minime et le service militaire à cheval. Ces libres formaient dans chaque commanderie la noblesse et la cavalerie régionale de l'Ordre. Avec les paysans, les Teutoniques n'ont jamais traité directement. Les concessions de défrichement et la constitution de villages ont été faites par les « libres » ou par des *locatores*. Les colons avaient la liberté personnelle suivant le droit de Kulm et un statut consigné dans un *Handfeste*. La communauté était administrée par le *Schulze* (écouète), office dévolu au *locator* et à ses descendants. Les charges pesaient non sur les hommes mais sur les *Hufen*. A la fin du XIII^e siècle, deux redevances extraordinaires frappèrent les biens des chevaliers comme ceux des paysans : le *Wartgeld* destiné à solder les patrouilleurs en Lituanie ; le *Schalwenkorn* en nature pour l'entretien des châteaux de la frontière³⁸.

Du point de vue juridique, on distinguait donc parmi ces villages allemands devant un cens par *Hufe* (*Hufenzinsdörfer*) : les villages dans la seigneurie directe de l'Ordre ; les villages dans la seigneurie des *Freien* ; enfin des *Städtörfer*. Ces derniers, comme le montre l'exemple de Mühlhausen (Mlynany, p, 1338) et de Putzig, en Poméranie (Puck, p, 1348), étaient établis sur le territoire agraire urbain en même temps que la ville, lui étaient inséparablement unis et avaient en commun le *Schulze*³⁹.

Allemands et non-Allemands

Aborder la question des rapports entre l'Ordre teutonique et les non-Allemands en Prusse, c'est d'emblée buter

sur l'affirmation tant de fois répétée que les Chevaliers ont quasi exterminé les Prutènes, et se trouver devant des nombres de tués si surévalués qu'ils arrivent à dépasser presque du double le chiffre de la population totale du pays raisonnablement estimée au moment de la conquête⁴⁰. Certes, on ne saurait se dissimuler la brutalité de la croisade teutonique ; la résistance opiniâtre des Yatvingiens, sous la conduite de leur chef Skomand, a dû entraîner des pertes sévères⁴¹. Mais comment concilier une politique d'extermination avec l'entrée d'une grande partie de la noblesse prutène au service de l'Ordre et, surtout, avec la participation de la population non-allemande à la mise en valeur du pays ? Sans doute faut-il distinguer pendant et après la période de conquête et être très attentif aux faits de colonisation proprement dits.

D'une façon générale, les colons allemands n'ont porté leur action que dans les zones forestières et dans les terres basses, mais peu ou pas dans les territoires déjà mis en culture par les Prutènes et les Slaves. Les paysans prutènes ont conservé leurs petits habitats, *Hackenzinsdörfer* — le *Haken* était, comme en Livonie, l'unité d'exploitation d'une famille, devenue au XIV^e siècle une véritable unité de mesure, plus petite que la *Hufe*⁴². Les Prutènes ont aussi participé à l'élargissement des terres agraires dans le Samland oriental. En Ermland, on n'a pas fait de distinction entre Allemands et indigènes pour le peuplement des nouveaux villages épiscopaux. Dans la *Wildnis*, les « libres » prutènes ont été traités à l'égal des colons occidentaux pour constituer les petits groupes installés aux points stratégiques.

De leur côté, les Polonais de Kulmerland ont pris part à la colonisation au droit allemand, et des chevaliers de cette terre ont reçu des biens à coloniser dans la commanderie d'Osterode. Autour de 1400, lorsque l'apport allemand a diminué ou s'est tari, ce sont des paysans polonais qui ont pris la relève dans les terres frontalières. En Poméranie, la petite et la moyenne noblesse se sont rapidement accommodées de la domination de l'Ordre et les campagnes étaient peuplées à la fin du XIV^e siècle de 75 à 80 % par des Slaves.

Au total, la colonisation allemande aurait donné quelque 1 400 villages et, suivant les auteurs, 76 ou 93 villes⁴³, c'est-à-dire une population de l'ordre de 400 000 personnes⁴⁴ ; avec les non-Allemands, la population totale de l'État teu-

tonique aurait pu être dès lors, vers 1410, de quelque 550 000 habitants. Cette véritable colonie de peuplement — même si les chiffres avancés sont discutables — est restée, malgré les guerres, la récession, les *Wüstungen* du XV^e siècle, malgré les amputations territoriales, le noyau dur du futur duché⁴⁵, puis royaume, de Prusse.

Villages allemands et au droit allemand

Les villages de colonisation allemands ont été presque exclusivement des villages de défrichement (*Rodungsdörfer*). Dans la commanderie de Christburg, leur grosseur variait de 20 à 91 *Hufen*⁴⁶; dans les pays plus orientaux de 20 à 80⁴⁷; mais en moyenne, elle était de 50 à 60 *Hufen*. En règle générale, suivant la disposition du *Handfeste* de Kulm (art. 23)⁴⁸, c'est la *Hufe* flamande qui servit de mesure de référence; et la *Geometria Culmensis*, traité à l'usage des arpenteurs de l'Ordre composé vers 1400 à la demande du grand maître Conrad von Jungingen⁴⁹, en donne le contenu: 30 *Morgen* de chacun 300 *Ruten* carrés, soit, suivant une longueur de l'ancienne *Rute* de Kulm de 4,32 m, une surface de 16,8 hectares. En fait, il pouvait arriver, comme dans la commanderie d'Elbing, que chaque lot familial ait plus d'une *Hufe* (deux ou trois, par exemple). Suivant les difficultés du défrichement ou les plus ou moins bonnes conditions agrologiques, l'on a vu que les années franches de redevances accordées aux pionniers variaient de 3 à 6 en vieux pays ouvert et de 14 à 20 dans les grandes forêts de la *Wildnis*.

Les sources anciennes ne disent, évidemment, rien de la forme de ces villages de colonisation, mais les plans tardifs montrent, soit des *Angerdörfer*, avec parfois la *planicia* en partie bâtie, soit des *Strassendörfer*.

La Poméranie de Gdansk fournit de très intéressants exemples du passage de villages au droit allemand⁵⁰. Les vieux villages qui ont conservé la loi polonaise jusqu'au XV^e siècle, sont restés de forme très irrégulière, avec de nombreux petits champs dispersés. En tout cas, on n'a pas observé dans cette région de villages ronds. Puis, dès l'époque ducale et au XIV^e siècle surtout, ces habitats ont changé de type. Avec la concession du droit allemand, s'est opérée une restructuration considérable, favorable au développe-

ment de l'agriculture. Le terroir de ces villages a été alloté en *lany* (*Hufen*) réguliers, 20 pour les plus petits, 60 pour les plus importants, et leur plan a été en quelque sorte standardisé en relation avec ce remembrement, plan qui a donné désormais des villages-rue tel que Subkau (Subkowy, *p*), au sud de Dirschau (Tczew, *p*), transformé à la loi allemande en 1301, ou encore des villages à plan rectangulaire.

L'élan de la colonisation allemande médiévale en Prusse a pris fin au XV^e siècle avec le déclin de la puissance des Chevaliers teutoniques, battue en brèche par la Pologne des Jagellons et affaiblie par les conflits intérieurs. La conjonction lituano-polonaise sous Ladislas II et la politique de ce dernier sonnèrent le début de la crise. La défaite des Teutoniques à Tannenberg (Grünwald), le 15 juillet 1410⁵¹, aboutit, après divers rebondissements, au traité de Maldensee (Melno, *p*, 1422) qui fixa la frontière avec la Lituanie telle qu'elle est restée jusqu'en 1945. Casimir Jagellon attaqua à son tour au moment où les villes et une partie de la noblesse se soulevaient contre les maîtres de l'Ordre. Par deux fois, 1457 et 1460, la citadelle de Marienburg fut enlevée. Alors la paix de Thorn (1466) vint sanctionner l'effondrement: la Poméranie, le Kulmerland, Marienburg, Elbing, Stuhm et Christburg étaient perdus; la Prusse orientale resta à l'Ordre qui dut cependant reconnaître la suzeraineté du roi de Pologne.

Cet effondrement ne fit, en réalité, que traduire l'isolement politique de l'État de l'Ordre par rapport à l'Allemagne impériale, la faiblesse que l'annexion d'une Poméranie aux trois-quarts slave avait créée sur son flanc occidental et, surtout, le tarissement du fleuve humain allemand qui avait, en un siècle, consolidé ses conquêtes⁵².

Livre Troisième

**NOUVEAUX PAYSAGES
ET CONTACTS
DE CIVILISATIONS**

CHAPITRE PREMIER

LA COLONISATION DES CAMPAGNES AGENTS ET MOYENS

Chronologie et géographie

La colonisation paysanne allemande médiévale vers l'Est s'est échelonnée depuis la fin du XI^e siècle et le début du XII^e, avec les entreprises bavaoises en Autriche et les premiers contrats de Wiprecht de Groitsch (1104-1105) et de Frédéric, archevêque de Hambourg (1106-1113), jusqu'au début du XV^e siècle, où les derniers colons allemands ont atteint les limites extrêmes de la *Wildnis* prussienne. Chaque région a eu cependant son rythme chronologique propre tenant à la proximité de la vieille Allemagne, aux circonstances de sa conquête ou à son peuplement ancien et à ses structures politiques.

En Holstein-Lauenbourg, le courant n'a commencé qu'aux alentours de 1143 pour achever son gros œuvre vers 1230, avec quelques défrichements plus tardifs jusqu'au début du XIV^e siècle. Plus précoce en Misnie, depuis 1104, il s'est prolongé en Lusace jusqu'au milieu du XIII^e siècle, et encore après dans les montagnes métallifères. Le Brandebourg ne s'est ouvert qu'après les initiatives de l'archevêque Wichmann de Magdebourg (1158), mais ses marches orientales ont reçu des colons jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Le long de la Baltique, du Mecklembourg à la Poméranie occidentale, le mouvement paysan s'est inscrit environ entre 1160 et les alentours de 1275. Au Sud, la grande attaque coloniale de la Basse-Autriche s'est produite à partir des

premières décennies du XII^e siècle, mais les pionniers se sont avancés en Carinthie et en Slovénie jusqu'à la fin du XIII^e siècle. L'investissement de la Bohême a débuté aussi au milieu du XII^e siècle ; puis la Moravie et les Sudètes ont surtout été gagnés dans la seconde moitié du XIII^e.

Avec la Silésie, un décalage s'est manifesté par rapport aux régions précédentes puisque le gros des immigrants allemands a commencé à s'installer en 1202 et que le mouvement s'est poursuivi jusqu'à 1300. Dans les autres parties de la Pologne, malgré quelques arrivées isolées auparavant, la pénétration allemande s'est également effectuée au XIII^e siècle. Quant à la Prusse, elle a fermé la marche, avec un nouveau décalage, car la colonisation paysanne n'y a franchement débuté qu'après la soumission définitive des Prutènes, aux environs de 1280, et elle a duré pendant tout le XIV^e siècle.

Ainsi y a-t-il eu trois phases dans cette avance de la migration et de la colonisation paysanne : celle du XII^e siècle, avec un temps fort à partir des années 1143-1164, qui a affecté principalement les pays de l'Elbe, le Holstein, la Misnie, l'Autriche ; celle du XIII^e siècle, précoce en Mecklembourg mais étale en Poméranie, Brandebourg, Bohême et Sudètes, Hongrie et surtout Silésie et Pologne ; celle du XIV^e siècle en pays subcarpatique et Prusse teutonique. Si la première a été le fait de la Grande migration du XII^e siècle, les deux autres, on l'a vu, ont été en partie alimentées par le phénomène d'avance et de renouvellement du front pionnier. Il y a eu une dynamique du mouvement vers l'Est. La démographie occidentale responsable de l'élan initial n'a eu qu'une faible influence sur la poursuite de la colonisation. Celle-ci a finalement trouvé son aliment en elle-même¹.

Au cours de ces trois phases, le rôle directeur et la conduite de la colonisation sont passés des mains des princes territoriaux et des seigneurs fonciers laïques ou ecclésiastiques à celles, sous l'autorité des premiers, de petits chevaliers ou, surtout, des entrepreneurs appelés *locatores* ; la colonisation « planifiée » de l'Ordre teutonique s'est faite elle-même, au cours de la dernière phase, sous cette forme indirecte, mais efficace. Chaque région a révélé les initiatives des princes allemands, Schauenbourg, Ascaniens, Wettin, Babenberg ; slaves, ducs de Poméranie, de Silésie, de Pologne, de Bohême, margraves de Moravie ; des rois de Hongrie ; celles aussi de grands prélats, archevêques de Hambourg, de Magdebourg, évêques de Breslau, d'Olmütz.

Mais il faut revenir à côté de ces princes laïques ou ecclésiastiques sur le rôle, discuté, des Cisterciens et sur celui, indiscutable et capital, des *locatores*.

Les Cisterciens, agents de la colonisation

L'Ordre cistercien est contemporain de la croissance démographique médiévale et, par ses statuts, il s'est d'emblée défini comme un ordre « rural ». On a vu avec quelle rapidité il s'est développé en Allemagne occidentale et en Autriche, dans la filiation de Morimond, et combien aussi, dès le temps de saint Bernard, il a projeté ses antennes vers l'Est, précédant même l'avance du germanisme dans les pays slaves. Les Cisterciens ont acquis en quelques décennies, dans les forêts et dans les fonds fangeux ou sablonneux de la vieille Allemagne, une grande expérience de la mise en valeur du sol, ici défrichant, là asséchant des marais, ici exploitant la forêt, là encore développant une agriculture ou un élevage plus ou moins à la pointe du progrès.

La question tant de fois débattue du rôle des Cisterciens comme défricheurs et pionniers en général, se double, dans cet Est « colonial » germano-slave, de la controverse particulière sur leur rôle véritable comme agents du germanisme et de la colonisation du sol. Toute réponse d'ensemble à la première question paraît vaine tant les conditions régionales ont pu jouer, ici comme ailleurs. La zone de la première poussée entre Elbe-Saale et Oder et en Autriche a fourni, localement, des arguments pour ou contre. Pourtant, lorsqu'on fait un bilan, le « pour » paraît l'emporter sur l'activité de Waldsassen en Egerland, de Marienthal en Haute-Lusace, le droit de Dobrilugk de défricher et de fonder des villages encore en 1300 en Basse-Lusace, l'installation de colons allemands par Doberan et Kolbatz en Mecklembourg et en Poméranie, la création de villages ou de villes sur l'emplacement de granges de Zinna, de Dargun et d'Heiligenkreuz, l'extraordinaire floraison de Zwettl dans la marche forestière du Waldviertel autrichien. Si certains historiens ont estimé que ce rôle colonisateur des Cisterciens a été exagéré, sans doute faut-il entendre par là, à notre sens, qu'il l'a été par rapport à celui d'autres agents laïques ou ecclésiastiques de la mise en valeur du sol et du peuple-

ment : ce rôle ne peut être nié ; il s'agit d'en apprécier les justes proportions ².

Pour ce qui est de la controverse sur le rôle des abbayes de l'Ordre en Silésie et dans les deux Pologne, on a déjà fourni quelques éléments de solution. D'un côté, Leubus (Lubiaz, *p*), Heinrichau (Henrykow, *p*), Trebnitz (Trzebnica, *p*) ont reçu des domaines anciennement cultivés ou récemment défrichés par des pionniers polonais — comme ce Glambo qui avait ouvert dans la forêt de Bukowina la grande prairie (Wielka laka) où Heinrichau installa par la suite sa grange de Glambowice ³ ; de l'autre, ces mêmes abbayes ont participé à de grandes entreprises dans les forêts au pied des Sudètes silésiennes, sinon par leur propre main-d'œuvre, du moins par colons interposés. D'autre part, les premières abbayes de Grande et Petite-Pologne, vouées surtout à la vie religieuse ont exploité leurs domaines par le travail des anciens tributaires ; mais, celles du XIII^e siècle semblent bien avoir été les auxiliaires de la politique princière de colonisation et de *meliioratio terrae*.

C'est à de semblables conclusions nuancées que se rallie également J. Kloczowski ⁴. Les Cisterciens ne sauraient être considérés en bloc comme des pionniers de la colonisation orientale, mais par leurs grandes propriétés terriennes, accrues par achats, échanges, parfois aussi par défrichements, par leur art de s'assurer « durabilité et rentabilité » ils ont été, dans beaucoup de cas, des agents dynamiques de la colonisation et de l'exploitation du sol. Le caractère du recrutement, d'abord en partie « roman », puis presque exclusivement allemand au XIII^e siècle, a évidemment donné une coloration « coloniale » à la milice grise ⁵. Cependant, il est difficile d'inférer de là l'idée consciente d'une politique de germanisation, car au Moyen âge la « nationalité » des moines n'avait qu'une importance secondaire ou n'en avait guère, eu égard à ce que l'on attendait d'eux. Ni « bastion » du germanisme, ni pionniers intégraux ou exceptionnels, les Cisterciens de l'Est ont donc été, au total, comme ceux de l'Ouest, mais avec le degré supplémentaire qu'ils ont agi sur un plus large front d'expansion, des acteurs particulièrement actifs d'une colonisation rurale à laquelle ont été associés dans des mesures variables des émigrants allemands.

Les locatores, conducteurs de la colonisation

Rarement les maîtres du pays ou les seigneurs du sol — encore qu'il y ait eu en Holstein et en Misnie nombre de chevaliers et de ministériaux fieffés installant eux-mêmes les nouveaux peuplements — ont agi directement pour diriger la colonisation rurale. L'institution la plus originale de cette période dans ce secteur européen a bien été celle de ces entrepreneurs de colonisation nommés *magistri incolarum* (Kühren, 1154), *cultores* en Mecklembourg, et très généralement *locatores*, aussi bien d'ailleurs pour la fondation de villes que pour celle de villages, dès le milieu du XII^e siècle ⁶.

Le premier *locator*, sans le nom, a été ce prêtre qui conduisit les colons hollandais dans les basses terres du Weser au début du XII^e siècle. Mais ses successeurs ont rapidement été des laïques, petits chevaliers ou autres individus dont on ignore l'origine sociale, qui ne sont connus d'abord que par un nom, ensuite parfois par leur origine géographique : Herbert (Pechau, 1159), Henri (Gross Würstertwitz, 1159), Werner, de Paderborn (Poppendorf, 1164), Menold (Budsow-Schönwalde, 1221), Witicho (1231), Franco (1236), Ulric (1266). En Prusse orientale, on trouve des *locatores* bourgeois, venus de Silésie ou de Stralsund, mais aussi des chevaliers comme Dietrich von Tiefenau (Poméranie, 1236) et Conrad von Leiwitz (Kulmerland, 1282), et comme un consortium de chevaliers bas-saxons (1321). En Silésie, des *Schulzen* de villes épiscopales ou ducales prirent eux-mêmes à l'entreprise la colonisation villageoise de territoires à l'entour, comme Pierre aux environs de Neisse (1237) et Berthold à Sedlitz (1257). Allemands le plus souvent, Hollandais ou Flamands parfois, il y eut aussi des entrepreneurs slaves en Bohême et en Pologne notamment, lorsque les *locationes* ont pris l'allure, dans ce dernier pays, non plus de fondations, mais de restructurations villageoises.

En fait, il y avait chez ces entrepreneurs deux catégories. Ceux qui prenaient tout un territoire à coloniser (chevaliers, ils le recevaient en fief), et les *locatores* villageois, les plus nombreux — qui ont été les vrais piliers de la colonisation. Le rôle du *locator* était donc de recruter les colons et d'établir le futur village. Il s'est posé la question de savoir s'il commençait l'opération avec un groupe d'habitants entièrement réuni à l'avance, ou si les habitants étaient

trouvés au cours des années à venir. Une « location » de 1350 en Ermland montre que les *Hufen* furent tirées au sort entre les paysans, ce qui ne pouvait se faire qu'avec un certain groupe recruté au préalable ; en outre, lorsqu'un *locator* recevait un nombre fixe de *Hufen*, il y a forte probabilité pour que la fondation ait été globale ⁷.

L'opération était un risque que l'entrepreneur ne pouvait pas courir sans ressources suffisantes, mais sans doute pas telles qu'elles demandaient d'« énormes » capitaux ⁸. Le cas où l'entreprise était vendue par le seigneur au *locator* était exceptionnel. En compensation de son engagement ⁹, l'entrepreneur recevait alors un certain nombre d'avantages. C'étaient, en premier lieu, des lots de colonisation, *Hufen*, à titre de « fief » héréditaire et franchises de tous droits, soit en quantité fixe, soit en quotité proportionnelle. « Le premier conducteur des Hollandais » en pays de Brême ne reçut qu'une seule *Hufe* ; ensuite, la dotation passa à deux ou trois *Hufen* ; au XIII^e siècle, en Bohême, en Silésie, en Prusse, la portion varia de une *Hufe* sur six à une sur dix.

En fait, cette dotation en *Hufen* était liée à la fonction, héréditaire aussi, d'écouète, *Schulze*, du nouveau village — fonction qui était transférée à un *Setzschulze* si le *locator*, chevalier ou bourgeois, ne résidait pas. Ce « maire » rural percevait les charges sur les paysans, exerçait la basse justice dont il touchait une partie des revenus et il recevait souvent aussi, le cas échéant, la juridiction du moulin, de la boucherie et de la taverne.

« Sans *locator*, pas de colonisation » est allé jusqu'à écrire H. Mortensen. La formule, trop absolue, certes, rend bien compte du rôle capital de ces chefs d'aventure, que les régions de colonisation intérieure de l'Europe occidentale n'ont guère connus ¹⁰. Leur physionomie conserve cependant beaucoup d'ombres : comment se sont-ils réellement recrutés et d'où provenait leur mise de fonds initiale ? Par quels moyens réunissaient-ils les candidats à la colonisation ? Une fois la région désignée, comment choisissaient-ils le site de leur implantation villageoise et comment, outre la mensuration et l'attribution des terres, organisaient-ils la communauté naissante ? Quelle place enfin la classe héréditaire des *Schulze* s'est-elle taillée dans la société paysanne orientale ?

Les défrichements

Ainsi conduite, la colonisation de l'Est a rendu nécessaires de vastes défrichements. Le pionnier isolé n'est pas inconnu dans cette attaque de l'arbre et de la lande. On le trouve dans les proches régions de la vieille Allemagne, aux confins de la Thuringe et du pays sorabe, en Misnie, dans les forêts frontières du Haut-Palatinat bavarois et de la Bohême, et, généralement, les seigneurs le traquent ¹¹. En Haute-Lusace, en 1268, il fallut que le margrave de Brandebourg interdise ces défrichements sauvages ¹². Dans les hauteurs des Alpes orientales, en Styrie, Carinthie et Slovénie, la conquête de la forêt se fit le plus souvent sous cette forme individuelle ou par petits groupes. En Haute-Autriche et Basse-Autriche, la colonisation a, certes, été liée à la grande seigneurie, mais K. Lechner pense que de petits possesseurs libres et des gens sans terre ont aussi plusieurs fois participé aux défrichements ¹³. Il ne faut pas exclure, naturellement, qu'en Bohême-Moravie, Silésie et Galicie, Tchèques et Polonais aient eux-mêmes avant et pendant la période de colonisation, ouvert maintes saignées, élargies ensuite par les colons occidentaux ¹⁴. Et dans tous les pays slaves, les terroirs des villages réorganisés au droit allemand ont connu des défrichements marginaux qui se sont poursuivis jusqu'au XVI^e siècle, en Cujavie et Mazovie notamment ¹⁵.

Le livre de la fondation de l'abbaye d'Heinrichau décrit la curieuse façon dont étaient tracées les limites des cantons de forêt sauvage promis à la colonisation ; la voici en traduction libre : l'abbé Albert se tournant vers l'Ouest, c'est-à-dire vers la montagne de Bohême, montra un sommet qu'il désigna comme borne de la terre de l'abbaye ; puis il envoya deux hommes au milieu de la vallée avec mission de faire un feu « bien fumant » pour servir de point de repère intermédiaire ; et lorsque cette opération fut accomplie, quatre autres hommes et le chambrier du duc de Silésie, guidés par le feu et la fumée, tracèrent la limite à travers la forêt et la vallée en faisant une entaille dans les arbres ¹⁶.

Les grands défrichements orientaux ont donc été liés pour la plupart à la colonisation villageoise systématique et communautaire. En reprenant les données documentaires et le témoignage de la toponymie et des formes d'habitat caractéristiques de chaque région, on obtient un tableau

éloquent. Les attaques massives contre la forêt ont commencé à la fin du XI^e siècle en Haute et Basse-Autriche et dans le premier tiers du XII^e en Misnie, entre Elster et Mulde, puis en Pleissenland et en Vogtland. La Bohême occidentale a été entamée à partir de 1170, cependant que le Holstein du Nord et le Lauenbourg voyaient se poursuivre leur déboisement entre 1150 et 1230 environ.

La période de la plus grande activité des défricheurs villageois a été le XIII^e siècle : en Mecklembourg central, dans les pays entre Elbe et Oder, dans l'Erzgebirge et les montagnes de Haute-Lusace, dans les forêts frontières du pourtour silésien, dans les Sudètes et la Moravie, dans la région de l'Obra et du Notec, dans le piémont des Beskides et des Carpates de Petite-Pologne. Ce n'est qu'aux alentours de 1280 que le gros des défrichements a débuté en Prusse orientale, et ils s'y sont poursuivis surtout, comme en Haute-Hongrie slovaque, durant le XIV^e siècle.

Parallèlement les grandes entreprises d'assèchement et de bonification des terres basses et marécageuses se sont développées au XII^e siècle dans la basse et la moyenne vallée de l'Elbe, dans l'Altmark à partir de 1160, au XIII^e siècle, dans les basses vallées de la Warta et de la Vistule, et enfin au XIV^e dans les Werder du delta prussien.

On aimerait connaître le pourcentage de recul de cette sylvie d'Europe centrale devant l'avance des nouvelles terres cultivées. Ici encore toute réponse ne peut être que régionale. Si dans certains cantons de Holstein, de la Silésie et de la Bohême-Moravie le recul a pu, localement, atteindre 50 %, dans les anciens *kreise* de Bromberg (Bydgoszcz, *p*) et de Kruschwitz (Kruszwica, *p*), où l'étude a été faite systématiquement¹⁷, le pourcentage des forêts et des marécages est passé, du XIV^e au XVI^e siècle, de 63,4 % à 55,9 %, ce qui donne apparemment quelque 7,5 % seulement de défrichements. Mais l'on touche là à un autre problème, celui de l'arrêt de la colonisation agraire et du choc en retour des *Wüstungen*, c'est-à-dire des « désertions ».

... et leur arrêt

En effet, depuis O. Schlütler¹⁸, l'on a admis qu'aux alentours de 1300 le rapport entre l'étendue des forêts et celle des cultures était, *grosso modo*, le même que celui de l'Al-

lemagne au début du XIX^e siècle, et que, même, en plusieurs endroits, l'étendue boisée était vraisemblablement plus restreinte au commencement du XIV^e siècle qu'aujourd'hui. Mais alors qu'en Prusse ou en Pologne méridionale, l'expansion continuait, déjà en d'autres régions la récession commençait.

W. Abel a, le premier, attiré l'attention d'ensemble sur ces désertions du Moyen âge finissant¹⁹ dont on verra plus loin l'ampleur et qui ont bouleversé et parfois pratiquement effacé le paysage de colonisation alors récemment dessiné. En Poméranie, la frontière avec la Neumark était retournée à la forêt au XV^e siècle. Au total, Allemagne occidentale et orientale réunies, on estime que l'espace cultivé a reculé entre 1300 et le XVI^e siècle de 26 % environ, et que, par conséquent, le bénéfice des grands défrichements de l'ère coloniale s'est alors considérablement réduit. On reviendra sur les divers aspects de cette récession, mais cela nous invite, d'ores et déjà, à être en garde contre l'idée de rechercher dans les régions orientales une image trop évidente du paysage « colonial ». Après la période des *Wüstungen*, il y eut tant d'autres mouvements de défrichements et de colonisation — en Prusse, Brandebourg et Silésie notamment²⁰ — et tant de reboisements avec des conifères noirs²¹, et la végétation naturelle est si prompte à regagner sa place, que ce n'est que par une observation détaillée que l'on pourra entrevoir, parfois, les lignes de ce qui fut la « frontière » pionnière du XIII^e siècle.

La toponymie et la colonisation

La colonisation du sol allemande médiévale s'est inscrite dans la toponymie de tous les pays de l'Est qu'elle a plus ou moins recouverts, et ces noms de lieux ont été eux-mêmes comme le miroir de la germanisation jusqu'à ce que le reflux slave les ait effacés d'une grande partie de leur ancien domaine. Dans l'espace actuel de l'Autriche et de l'Elbe aux frontières, la couche toponomastique de la période d'expansion médiévale occupe quelque 80 % du total²².

En relation avec les défrichements, l'Est a retrouvé d'abord les suffixes qui avaient servi à la dénomination des nouvelles clairières de colonisation de la vieille Allemagne, et avec les mêmes variantes dialectales correspondant aux

origines des colons : *-rade* en Holstein et Lauenbourg ; *-rode* en Misnie, en Basse-Lusace, puis en Prusse orientale ; *-reuth* en Egerland ; *-reut* et *-reith* en Haute-Autriche et dans le Waldviertel, *-reit* en Carinthie ; *-reut* et *-ried* en Bohême occidentale. Les suffixes *-schlag* (l'abattage) et *-schwand* (le canton de défrichement) ont aussi trouvé leur prolongement de la Bavière à l'Autriche et aux pays alpins orientaux ; de même aux groupes de *-hagen* de Westphalie correspondent à l'Est ceux du Lauenbourg, de l'Uckerland, de la Poméranie et de la Pomésanie. Par contre, un nouveau type est apparu, depuis le Haut-Palatinate bavarois et le Vogtland jusqu'au Nord-Ouest bohémien, avec le suffixe *-grun* désignant également les nouveaux essarts, ainsi qu'en Bohême et Moravie encore le suffixe *-stift* (la fondation en forêt).

Naturellement, les grandes étendues forestières ont beaucoup impressionné les colons et, outre le suffixe *-wald*, les noms d'arbres sont entrés en composition dans nombre d'appellations d'habitats nouveaux. Les formations en *-wald* ont été particulièrement denses dans les montagnes du nord de la Bohême, en Silésie et en Prusse orientale ; comme exemples de la toponymie de l'arbre, citons : pour le tilleul, Lindewiese (Silésie) ; le hêtre, Buchwald (Lusace) et Buchholz (Mecklembourg) ; le chêne, Eichberg (Silésie) et Eichwalde (Prusse orientale) ; le sapin, Danneberg, Dannewalde et Tannenber.

La toponymie « topographique » a eu comme dans l'Allemagne moyenne beaucoup d'attrait dans l'Est, avec les suffixes *-berg*, *-bach*, *-feld*, *-stein*, *-thal* ou *-see* ; mais les difficultés rencontrées par les pionniers pour cultiver les nouvelles terres ou leur optimisme confiants s'expriment dans les Steinfeld ou les Sandfeld et les innombrables Schönau, Schönberg, Schönfeld, Schönbach, Schönbrunn ou Schönwald ! Quant au préfixe *Neu-* il annonce dans tout l'Est un nouvel habitat de colonisation (Neuhaus, Neuen-dorf, Neuenhof).

La colonisation villageoise s'est cependant caractérisée au maximum par le suffixe *-dorf* dans l'Est tout entier, associé très souvent à un nom de personne au génitif ; ou par ces noms au génitif seuls quand, fréquemment, est tombé le suffixe. Mais il arrivait que le pionnier s'efface devant les autorités fondatrices ; c'est ainsi qu'entrent en ligne toponymique les seigneurs du sol (Herrendorf), les comtes (Grä-

fendorf, Gräfenhain), les margraves (Margrafenhagen, en Brandebourg), les ducs (Herzogswald, en Poméranie ; Herzogswaldau en Silésie), les princes (Fürstenau), voire les rois (Königsbrücke et Königswartha en Lusace, sous le roi de Bohême) et l'empereur (Kaiserwald) ; et on reconnaît de la même manière les créations rurales en termes d'église ; Bischofswalde (Silésie), Klosterdorf (création des Cisterciens de Zinna en Brandebourg), Mönchdorf, Domherrenhagen (Mecklembourg), Nonnendorf, Tempelfed et Tempelhof.

Une série assez impressionnante de noms évoque, avon-nous vu souvent, l'origine des premiers colons du moins — d'autres éléments pouvant provenir de régions différentes. Près de Kolbatz en Poméranie apparaît dès 1173 une *villa Theutonicorum*. Les villages des migrations flamandes s'appellent Flemmingen (Misnie), Flemendorf (Poméranie) et Flämischtal (Silésie). Les Saxons ont donné Sachsdorf (Lusace), Sachsenfeld (Erzgebirge) ; les Franconiens, Frankenhausen, Frankenau, Frankenhain, Frankenthal, Frankendorf, Frankenberg, Frankenstein ; les Bava-rois, Beiersdorf ; les Souabes, Schwosdorf (Lusace). L'apport du contingent wallon était conservé dans Welschendorf en Silésie (*Prevacovich Gallicorum*, 1271/1272) et dans Walendorf en Slovaquie.

Il faut faire une place à part aux *-werder* des terres conquises sur les eaux et les marais, depuis l'estuaire de l'Elbe jusqu'au delta de la Vistule (Fürstenwerder, 1322) et à la toponymie des régions minières où l'on retiendra surtout les suffixes *-berg* et, dans le groupe Bohême-Moravie-Silésie, *-seifen* (le lavage des alluvions métallifères).

La colonisation se reflète enfin dans les noms doubles de villages, soit avec les qualificatifs *Gross* et *Klein-* ou *Deutsch-* et *Windisch-*, soit avec un nom allemand traduction du nom du village slave voisin, comme, par exemple, en Carinthie Kirchheim et Zirknitz (de *crkev*, Kirche, église) et Mooswald et Tschriet (de *criet*, Sumpfwald, forêt marécageuse). Et combien de fois les colons allemands ont-ils aussi adopté en le traduisant littéralement un nom de lieu slave, tel Hundsfeld (Silésie), du polonais Pzepole, le champ du chien ; en attendant qu'à leur tour Polonais et Tchèques slavisent par traduction directe les vocables médiévaux allemands.

La condition des colons

Le contrat conclu en 1106-1113 par Frédéric, archevêque de Hambourg, avec les émigrants néerlandais a été le prototype des conventions qui ont établi par la suite les bases juridiques de la colonisation orientale. Ces contrats, qu'ils aient réglé les rapports entre les seigneurs du sol et les *locatores* ou entre ceux-ci et les colons, constituèrent d'abord des stipulations de droit privé. Mais l'expansion dans les États slaves conduisit les princes orientaux à consacrer la situation particulière des groupes allemands par des privilèges généraux, tels que ceux qu'accordèrent Sobieslav II aux Allemands de Prague (1174-1178) et Andreas II à la communauté des « Saxons » de Transylvanie (1224). Dans la pratique aussi, les Teutoniques assurèrent par la diffusion du *Handfeste* de Kulm (1233), la formation dans leurs États d'un droit colonial fortement formulé.

Les colons, contre l'octroi d'un lot de colonisation déterminé, *mansus, laneus, Hufe*, dont on verra plus loin la consistance, devaient payer au seigneur un cens annuel, ou bisannuel, *census, pensis, tributum*, fixe et relativement faible : 1 *Pfennig (denarius)* seulement en 1106 ; puis de 1 à 2 *Schillinge (solidi)* entre Saale et Oder ; un quart et un demi Mark d'argent en Silésie-Moravie à la fin du XIII^e siècle. Il s'y ajoutait parfois de modestes redevances en nature. Mais, pendant la période de défrichement et les premiers temps de la mise en valeur du sol, ils jouissaient d'années franches (*Freijahre*) en nombre d'autant plus élevé que la forêt était dense et le sol moins fertile²³. Dans les pays d'ancienne colonisation du sol slave ou prutène, plaine silésienne, Cujavie, certains cantons des environs de Christburg, ces années variaient de 2, 3, 4 à 6. Au nord de Neisse, autour de Kalisch, dans la zone sylvestre de la terre de Chelmno, en Ermland, on pouvait atteindre de 9 à 13 années. C'est à la fin du XIII^e siècle en Moravie et dans le pourtour forestier silésien, puis au XIV^e dans la *Wildnis* prussienne, qu'il fallut accorder de 14 à 20 années franches pour assurer l'établissement pas trop facile des colons. Il était aussi prévu dans certains cas une exonération des droits de péage sur les itinéraires de la région. Par contre, les colons devaient, naturellement, la dîme à l'Église, dîmes souvent remplacées par une redevance fixe (Misnie, Silésie). La possession des tenures était héréditaire, avec liberté de

vendre soumise à l'accord des héritiers, parfois aussi à l'autorisation de l'agent seigneurial. Dès le début du XII^e siècle, les défricheurs d'entre Mulde et Wiera ont reçu leur essarts *hereditario jure* ; le droit de Kulm confirmait, plus d'un siècle après, cette *hereditas* avec la possibilité d'aliéner ; mais un accord entre le chapitre de Lübeck et les colons de Hausfelde en Holstein contient une intéressante réserve concernant la structure agraire, l'interdiction de modifier la division et les limites des manses voisins du village (1296)²⁴.

Si l'« occupation »²⁵ d'une tenure consolidée était pour les colons de l'Est un très gros avantage par rapport à la jouissance précaire des tenures annuelles ou viagères des *servi* de la vieille Allemagne jusqu'en plein XII^e siècle²⁶, elle s'accompagnait en outre de l'inappréciable condition de « libre ». C'est, en effet, une des formes fondamentales de la colonisation orientale qu'elle se soit imposée, à la campagne comme à la ville, sous le meilleur droit pour les individus, *securam libertatem*. En fait, les grands défrichements avaient déjà favorisé à l'Ouest ce mouvement qui a trouvé son aboutissement au-delà de l'Elbe²⁷.

Un des contrats pour la colonisation par des Hollandais dans les basses terres de la Weser en 1142 est encore hésitant à ce sujet : un serf immigré, marié, pourra transmettre son héritage ; mais si un serf s'est faussement prétendu libre, il sera renvoyé à son seigneur et sa terre restera à l'archevêque colonisateur²⁸. Par contre, lors de la colonisation des marais de la Bode par l'évêque d'Halberstadt en 1180-1184, aucune restriction n'est apportée à la « liberté » des migrants auxquels est promise la « paix » dans leurs biens et leurs personnes²⁹. Mieux, le privilège de Sobieslaw II pour les Allemands de Prague en 1174 : *Theutonici liberi homines sunt*, valait pour tous les colons allemands quelle que soit leur condition dans leur pays d'origine ; et le droit de Kulm lui a fait écho en proclamant pour ses tenants *perpetualiter libertatem*. Ainsi, a-t-on pu dire que : « coloniser rend libre » et que pour beaucoup cela a été aux XII^e et XIII^e siècles le plus puissant des appâts³⁰. Dans la réalité, d'ailleurs, la liberté personnelle était inséparable de la possession perpétuelle d'un bien-fonds et c'est sous ce double aspect que s'est développée la colonisation orientale. Mais il est évident que cette condition des immigrants allemands, avec leurs autres privilèges de justice et d'institutions, a

constitué dans l'espace slave des noyaux de droits différents de celui des populations indigènes : c'est ce que du côté slave on a appelé le *jus teutonicorum*, le droit des Allemands considérés comme des « hôtes », ou plus brièvement, mais incorrectement, *jus teutonicum*, dont on sait le rôle qu'il a joué dans la colonisation slave interne.

CHAPITRE II

VILLAGES ET STRUCTURES AGRAIRES DE LA COLONISATION

Sur le terrain, la morphologie des villages et des finages reste encore, dans une certaine mesure, un des aspects les plus caractéristiques de la colonisation à l'Est.

Les Hufen, lots de colonisation

Nous devons donc revenir sur les lots offerts à la mise en valeur et à l'habitation des colons qui ont conditionné les formes d'habitat et les structures agraires. Le manse, sous le nom germanique de *Hufe* (*Hoba*, *Hube*) est connu depuis le VII^e siècle dans l'Ouest (704 en Thuringe) ; et au XIII^e siècle encore il y était considéré, quoique soumis, comme dans la majeure partie de la France, à un fractionnement progressif, comme la quantité de terre nécessaire à la subsistance d'une famille et l'unité de tenure seigneuriale. Mais il y avait plusieurs sortes de manses, divers par leurs charges et leur étendue : manse servile, d'environ 12 hectares en Bavière, manse ingénue de 15 hectares et manse dit royal pouvant dépasser 30 à 40 hectares¹. Ce dernier type de *Hufen* s'est étendu dès le X^e siècle en Styrie et au XI^e aux approches de Dresde et même de Görlitz².

D'une façon générale à l'est de la ligne Elbe-Saale, ce sont cependant deux autres types de *Hufen* qui ont prévalu, la *Hufe* flamande et la *Hufe* franconienne. Helmold de Bosau rapporte qu'elles étaient mesurées au cordeau³. Au service des seigneurs, voire des *locatores*, on rencontre

ensuite de véritables arpenteurs chargés de cette besogne, tel ce Grégoire, *mensurator* du duc d'Oppeln (Opole, *p.*) qui traça le village de Schönwald (Bojkow, *p.*) en Haute-Silésie en 1269. On a vu que cette activité a donné lieu en 1400 dans l'État teutonique à la confection du premier traité allemand d'arpentage, la *Geometrica Culmensis*⁴. La *Hufe* flamande est mentionnée en premier dans la seconde moitié du XII^e siècle dans les petits territoires de colonisation de l'Elbe (1152) et dans la lande de Jüterbog (1185); la *Hufe* franconienne apparaît, au même moment, surtout en Misnie (1162), dans l'Erzgebirge et les confins de la Bohême; mais ses racines étaient assurément plus occidentales. W. Kuhn considère que ces deux types sont des « créations » du XII^e siècle, en quelque sorte *in situ*, correspondant aux nécessités de la colonisation⁵.

Il y a grande difficulté à connaître la contenance de ces *Hufen* car les données proprement contemporaines font défaut et le géomètre de Kulm a, en fait, construit un modèle. La *Hufe* du contrat de 1106-1113 pour les colons du bas Weser, avec ses énormes dimensions, et peut-être, une superficie de 48 ha, était encore une *Hufe* de type royal. Köttschke a calculé que les *Hufen* attribuées avant 1152 par l'évêque de Naumburg aux colons hollandais avaient environ 23 ha⁶. Mais suivant l'arpentage de 1400, la *Hufe* flamande contenait 30 *Morgen* (*jugera*) de 300 *Ruten* (*virgae*) carrées, ce qui, d'après la longueur de la *Rute* locale au XVII^e-XVIII^e siècle, lui aurait donné une superficie de 16,32 ha en Saxe et 16,80 ha en Silésie et Prusse orientale⁷. Cette *Hufe* ne formait pas un tout d'un seul tenant; elle était divisée en trois *Feldern* (soles), répartis entre les différentes parties du finage villageois, suivant les dimensions théoriques de 10,300 *Ruten*, soit $43,2 \times 1\,296$ mètres. Dans la réalité, ces mensurations ont, évidemment, varié avec la topographie et avec la qualité des sols; mais on peut retenir pour l'ensemble de la *Hufe* flamande une contenance de l'ordre de 16,5 ha. Pour la *Hufe* franconienne, une définition est donnée par deux documents de la seconde moitié du XIV^e siècle provenant de la Petite-Pologne: 12×270 double-*Ruten*, soit environ $103,7 \times 2\,332$ mètres et une contenance oscillant, avec aussi les variations régionales de la *Rute*, entre 23 et 28 ha⁸. Mais à la différence de la précédente, cette *Hufe* était d'un seul bloc, en forme

d'une longue lanière pouvant être divisée transversalement en tronçons portant diverses cultures.

Pour saisir les véritables dimensions des exploitations paysannes ainsi structurées, il faut ajouter que, dans la plaine du Nord, la norme d'attribution pour les colons allemands a été de deux *Hufen*, voire plus, tandis que, dans les régions de forte densité slave ou de restructuration au droit allemand, elle est restée à une, parfois même à une demi-*Hufe*⁹. Dans la colonisation polonaise au droit allemand, dès le XIII^e siècle, l'unité agraire calquée sur la *Hufe* a été le *ban*. L'ancienne « charruée » polonaise ou prutène, *radlo* ou *Hacken* a aussi donné son nom à une unité économique; mais, dans les premiers temps de l'État teutonique, elle n'avait pas une superficie déterminée. C'est dans le second tiers du XIV^e siècle que le *Hacken* est devenu une mesure, extrêmement variable d'ailleurs (de 10 à 60 *Morgen*), souvent plus petite que la *Hufe* cependant, réplique de celle-ci pour désigner les surfaces tenues par les paysans prutènes¹⁰.

Les villages de colonisation : habitats isolés et hameaux

La colonisation allemande orientale s'est essentiellement faite sous la forme d'habitats groupés villageois. Assez rares sont les régions où l'installation a donné lieu à un habitat dispersé ou à des hameaux de quelques fermes en ordre irrégulier (*Weiler*) (Ill. 28, 4). L'ensemble le plus caractéristique de colonisation par fermes isolées (*Einzelhöfe*) (Ill. 28, 2) est celui des vallées latérales des Alpes autrichiennes, de la Carinthie et d'une partie de la Haute-Autriche au nord du Danube avec quelques prolongements sur le versant bohémien, résultat du lent processus des défrichements d'entre XI^e et XIII^e siècle. Quelques petits noyaux de grandes fermes, en Prusse orientale et en Poméranie, peuvent aussi provenir de l'établissement de grosses familles déjà à l'extrême fin du Moyen âge dans des cantons fortement touchés par les *Wüstungen*¹¹. Le peuplement par hameaux s'est aussi développé en Haute-Carinthie, en Styrie dans les cantons de la Haute-Autriche voisins de la Forêt de Bohême et dans certaines vallées de la Haute-Saxe¹². On a considéré volontiers cette forme adoptée par la colonisation germanique comme d'origine slovène et slave. Le type de village

en tas (*Haufendorf*) (III. 28, 1) que l'on trouve aussi dans la vallée du Danube autrichien et dans le pays de la Mulde se rattache souvent par prolifération irrégulière au type hameau. En somme, la première vague de colonisation en Autriche, dans les Alpes et en Misnie, exception faite des premières installations par contrats, semble bien avoir procédé par entreprises individuelles, par petits groupements ou par formes d'habitat irrégulières plus ou moins imitées ou adaptées de types slaves antécédents. Il en a été autrement lorsque la *Hufe* est devenue l'instrument d'une colonisation « planifiée ». Un lotissement en de telles unités d'exploitation et la concession d'un certain nombre d'entre elles à un groupe de colons commandaient une étroite dépendance entre les nouveaux habitants, exigeaient un plan de culture commun et ont entraîné la constitution de structures villageoises de type régulier ; et cela non seulement au niveau de la planification de villages isolés mais également à celui d'une véritable planification régionale ¹³.

La question des « Rundling »

Le type de village ramassé de forme ronde, dénommé *Rundling* dans la nomenclature géohistorique allemande, dont la distribution correspond, à la limite occidentale du monde slave, aux premières avances de la colonisation, pose cependant une des plus épineuses questions de la recherche sur l'occupation du sol de l'Europe centrale. Ni sa forme, ni son extension ne font problème ; ce sont ses origines qui sont en discussion ; et, en particulier, dans quelle mesure peut-on considérer ce type comme un village de « colonisation » allemande ²⁴ (III. 26 et 27).

Le *Rundling* est donc un petit habitat d'une douzaine, plus ou moins, de fermes disposées en rond autour d'un espace ouvert lui-même assez restreint ; cette place centrale n'est reliée à la circulation générale que par une entrée unique très étroite et facile à fermer. Le sol immédiatement alentour est divisé radialement de façon à ce que chaque ferme dispose d'une parcelle de pâture close ; vers l'extérieur, l'ensemble est fermé par des haies, sans communication avec le finage ¹⁵ (III. 28, 3). Ce schéma « classique » n'est pas sans variantes : en anneau, en fer à cheval, demi-*Rundling*, double-*Rundling* ; il se combine parfois avec le type de vil-

lage en cul-de-sac (*Sackgassendorf*) ; inachèvement ou développement qui ne témoignent pas d'une genèse simple. Du point de vue de leur répartition géographique, les *Rundling* s'ordonnent le long d'une ligne allant de Lübeck à Marburg sur la Drave (Maribor, *ys*), mais dans des régions séparées par des distances considérables. La zone de plus forte densité, excluant presque toute autre forme d'habitat, est l'Hannoverscher Wendland, à l'est de la Basse-Saxe, entre l'Elbe au nord et l'Aller au sud ¹⁶. Non loin, la Prignitz et le Lauenburg constituent une zone moins dense, avec des exemples qui ont été contestés. La partie occidentale du Mecklembourg est également intéressée. Puis, après quelques petits noyaux autour de l'Elbe moyen, on atteint l'autre zone de forte densité dans l'ancien pays sorabe, autour de Rochlitz et de Bautzen principalement.

Situés dans les premières zones de contact germano-slaves, ces villages ronds ont d'abord été regardés comme des formations ethniques slaves à fonction essentiellement défensive. En fait, la protection qu'ils offraient était surtout pour le bétail un abri de nuit ou de temps de danger dans leur aire centrale. Et il est évident qu'en Wendland, ces *Rundling* sont dénommés dans des actes du XII^e au XIV^e siècle *villa slavica* et que leur microtoponymie est d'origine slave. Inversement, on a voulu voir dans une grande partie des villages ronds de la bande frontalière Lauenbourg-Mecklembourg des fondations coloniales allemandes du XIII^e siècle ¹⁷. On s'accorde aujourd'hui, semble-t-il, sur une origine et une formation à deux degrés : d'abord habitats slaves informes ou en petites rues, les *Rundling* auraient été structurés et consolidés, sinon parfois fondés, par les seigneurs du sol allemands, pour concentrer le peuplement et mettre en accord cet habitat avec le système agraire allemand ¹⁸. De la concentration, vers 1400, Satemin dans le Wendland fournit un bon exemple ¹⁹. La juxtaposition des habitats ronds et de finages assolés suivant une structure en bandes d'égale largeur correspondant au nombre de *Hufen*, dite *Riegenschlag*, est aussi démonstrative ²⁰. Mais cette restructuration a-t-elle commencé dès le milieu du XII^e siècle pour s'achever avant le XIV^e ? et quelle est la part prise par les émigrants de l'Ouest à l'Est de l'Elbe dans cette consolidation d'habitats slaves, comme cela s'est produit à Alt-Belz, en Poméranie orientale, entre 1250 et 1300, où les anciens habitants avaient été installés avec des colons allemands dans un *Rundling* ²¹ ?

En bref, si cette question des *Rundling* reste encore en partie ouverte, du moins peut-on croire que ce type de village, quoique d'origine slave, a été fortement remanié dans sa structure, sinon dans son peuplement, par la colonisation occidentale.

« *Strassen-* » et « *Angerdörfer* »

Avec les villages-rue (*Strassendörfer*) et les villages à place ou pacage central (*Angerdörfer*), on marche, à l'est du moins, sur un terrain plus sûr. La majeure partie des établissements créés par les colons allemands ont été de cette catégorie. Les deux types dominant, avons-nous vu, dans tous les pays de colonisation de la Baltique, du Mecklembourg jusqu'à la Prusse orientale; ils couvrent toutes les campagnes du Brandebourg; la partie centrale de la Silésie, la Moravie, la Basse-Autriche, le Burgenland, et d'autres grandes zones orientales de villages au droit allemand, que montre la carte, en sont aussi le domaine (III. 28, 5 et 6).

Le village-rue aligne ses maisons des deux côtés d'un élément de chemin ou de route; mais ces maisons, quoique très resserrées, ne sont pas mitoyennes. Très souvent, l'ensemble des habitations et des jardins est protégé vers l'extérieur par un fossé, des haies ou même un mur. L'*Angerdorf* dérive du précédent: la rue axiale s'y écarte en deux bras qui enserrant une longue place dont la forme peut, évidemment, varier. Cette place appartient à la communauté, avec un étang, une mare, une fontaine, avec quelques arbres, avec une pâture pour la volaille et le petit bétail, avec parfois l'église et le cimetière. Les fermes, comme dans le *Strassendorf*, sont disposées de part et d'autre des bras de circulation²². Certains ont vu dans la « prairie » commune, comme dans la place des *Rundling*, un abri temporaire ou nocturne pour le bétail.

Si nous avons bien affaire à des villages de colonisation, habitats de plus en plus planifiés au fur et à mesure de l'avance vers l'Est, on est encore ici à s'interroger sur leurs antécédents. Certes, l'Allemagne occidentale a connu des villages linéaires dès le haut Moyen âge, notamment au sud-est du massif du Rhön, au nord de la Basse-Franconie et dans le pays de Spire, en relation avec des défrichements²³; mais ils y constituaient une « quantité négligea-

ble » de l'habitat. Alors, est-ce que ce sont les colons flamands et néerlandais qui ont apporté directement avec eux le modèle de ces villages? Plusieurs auteurs l'ont pensé depuis longtemps²⁴, avec beaucoup de vraisemblance dans certains cas; mais la rareté du type dans les régions d'origine de ces émigrants fait encore objection. L'idée s'est donc répandue que, de même que les *Hufen* flamandes ont été une création adaptée aux conditions nouvelles de la colonisation, de même ces villages-rue ont été des formations spécifiques, greffées parfois sur de petits habitats slaves, comme à Flemmingen, près de Naumburg, et peut-être parfois aussi reconstruites²⁵.

« *Marsch-* » et « *Waldhufendörfer* »

Deux autres types de villages linéaires, également très répandus, ont participé à la formation de l'habitat de l'Est: les *Marschhufendörfer* et les *Waldhufendörfer*, que l'on peut traduire villages de *Hufen* en forêt. Leurs maisons s'égrènent aussi de part et d'autre, ou d'un seul côté parfois, d'une route ou d'un chemin, sur des distances souvent considérables, comme, par exemple, la longue file de 9 kilomètres de Altewalde-Neuwalde-Ludwigsdorf dans la terre épiscopale de Neisse en Haute-Silésie. Ces maisons sont bien espacées et de chacune d'elle part, perpendiculairement à la route, une parcelle démesurément allongée et d'un seul bloc qui constitue l'exploitation paysanne.

Les *Marchhufendörfer* se trouvent surtout dans les premières zones de colonisation de la Basse-Saxe et de l'embouchure de l'Elbe et dans les basses terres de la Netze et de la Vistule mais il faut prendre garde que nombre de ces derniers n'ont été gagnés par des colons hollandais qu'au milieu et à la fin du XVI^e siècle. Les villages de *Hufen* forestières se concentrent principalement dans une longue traînée de la Saxe à la Galicie: en Vogtland, dans l'Erzgebirge, en Haute-Lusace avec une avancée dans la région de Sorau, dans le pourtour montagnard et pré-montagnard de la Silésie, dans le Nordwald autrichien, en Moravie et dans le Gesenke, la Galicie subcarpatique et la région minière slovaque (III. 28, 7).

Comme pour les autres types de villages, on s'est beaucoup interrogé sur les origines de ces villages à longues

Hufen. On a d'abord pensé à une parenté d'origine des deux variantes en attribuant, encore une fois, les premiers *Marschhufendörfer* aux colons néerlandais du XII^e siècle. Mais, plus récemment, on a trouvé des formes primaires de *Waldhufendörfer* à l'ouest, en Rhénanie, dans le pays de Münster en Westphalie dès le IX^e siècle et surtout, on l'a vu, aux XI^e et XII^e siècles dans le massif de l'Odenwald²⁶, le Spessart et l'Ohrwald. Il peut donc y avoir eu une relation directe entre ces antécédents et les premiers villages de colonisation franconienne en Vogtland et dans l'Erzgebirge. Mais on a, aussi bien, imaginé, comme pour les *Hufen* franconiennes elles-mêmes, une génération autonome adaptée aux régions forestières de l'Europe centrale, en attribuant, en outre, un certain rôle aux Slaves dans le processus d'expansion de ce type vers l'Est²⁷ (Ill. 28, 8).

Les finages

Pour les besoins de l'exposé, nous avons séparé la forme des villages du reste du finage. En réalité, les relations sont très étroites entre habitat, type de *Hufen* et structures agraires de ces villages de colonisation.

Aux villages ronds et aux différents villages-rue, avec ou sans place centrale, correspondait originairement un finage de champs ouverts modelés par des usages communautaires. Le finage était divisé en quartiers (*Gewannen*) planifiés ; le terme de *Gewanne* étant lui-même compris différemment, soit comme une « conquête » du sol (du verbe *Gewinnen*, gagner), soit comme la « ligne de tourne » de la charrue (*Gewende*). Chacun de ces quartiers était à son tour divisé en parcelles rectangulaires allongées (*Streifen*) en forme de lanières ou de « raies », les unes à côté des autres dans la même direction et sensiblement d'égale superficie. Il peut exister des lanières plus ou moins longues, allant de quelque 500 mètres jusqu'à 2 000 mètres (*Langstreifenflur*) sur une dizaine de mètres de large. Chaque exploitant possédait une parcelle dans chacun des quartiers, lesquels quartiers formaient ainsi une sole ; l'ensemble des parcelles d'une exploitation constituait, comme on l'a vu, une *Hufe*. Les exemples de ce type sont innombrables, révélés surtout par les anciens plans cadastraux des XVIII^e et XIX^e siècles. Voici celui de Schönfeld, en Barnim, avec ses trois quartiers

de dimensions semblables portant le nom caractéristique de *Die Hufen*, et ses étroites parcelles laniérées d'environ 10 m sur 500 à 900 mètres²⁸ (Ill. 10). Ce sont aussi les beaux terroirs de Ober-Strahlbad et de Wurmbrand en Basse-Autriche²⁹. Voici ensemble l'exemple du village de Tannenbergl (Jodlow, p.), au sud de Neisse, avec son premier petit terroir laniéré de part et d'autre du site habité et trois grands quartiers organisés régulièrement sans doute un peu plus tard³⁰. Dans le cas des villages à *Hufen* forestières, le finage était encore à champs ouverts, mais l'exploitation paysanne en l'absence de coutumes communautaires, revêtait la forme d'une seule longue et assez large *Hufe*. L'aspect de cette structure est celui que nous appelons en « arête de poisson » et que les géographes allemands désignent sous celui de *Breitstreifenflur*. Suivant les dimensions théoriques de la *Hufe* franconienne, la grande bande d'exploitation était d'environ 100 mètres de large sur 2 350 mètres de long. Les tronçons transversaux portant diverses cultures, prés et bois, se sont eux-mêmes divisés par la suite horizontalement ou longitudinalement en parcelles, en donnant une disposition en « lames de parquet ». Les deux exemples de la Saxe : Röllingshain et de Altmitweida près de Rochlitz, sont classiques³¹, mais on pourrait les multiplier à l'envi tant ce type a eu une extraordinaire vitalité en Europe centrale. L'on peut en rapprocher la structure des *Hagenhufendörfer*, ces villages de défrichement dont le type et le droit se sont transmis de la Westphalie et la Basse-Saxe, en Lauenbourg, Mecklembourg et Poméranie, avec aussi de longues et étroites parcelles individuelles : tel est le cas de Mittel-Rövershagen, au nord-est de Rostock, village-rue d'une seule ligne de maisons avec les treize *Hufen* défrichées de part et d'autre de son vallon (Ill. 8).

La colonisation « au droit allemand »

A côté de ces villages de colonisation proprement allemands, il faut faire une place, parfois très importante, aux villages de colonisation slaves « au droit allemand » et aussi aux villages slaves restructurés suivant ce même droit. La controverse entre historiens allemands et polonais sur le fait de savoir si les villages de « droit allemand » étaient vraiment de peuplement germanique ou si, au contraire, ce

n'étaient que des établissements slaves soumis au droit allemand, est dépassée sous sa forme trop tranchée³². Il est acquis que des Polonais ont participé en Silésie au peuplement de villages de fondation allemande, qu'il y a eu des villages de peuplement mixte dès le XIII^e siècle à l'ouest de la Skawina et qu'il s'est développé surtout au XIV^e siècle en Petite-Pologne une colonisation intérieure planifiée sur le modèle allemand³³.

Ainsi donc existe-t-il de très nombreux villages de Grande et de Petite-Pologne, fondés *a novo*, qui ont adopté la forme et la structure agraire des *Waldhufendörfer* allemands. Comme ces derniers, ils s'étirent le long d'un chemin, suivant une chaîne qui compte parfois plusieurs kilomètres (« villages chaînés », *lancuchowski*), avec un finage à grandes lanières, exploitations individuelles non morcelées, perpendiculaires à l'axe du village. La taille moyenne de ces villages était néanmoins assez modeste, de 15 *lany* (manses) environ ; mais ils pouvaient atteindre jusqu'à 30 et 40 *lany* et même 120. C'est la *Hufe* franconienne qui a servi le plus fréquemment de référence dans le cas de ces grands villages-rue forestiers de la Vistule à l'Ukraine³⁴. Comme type de ces villages à *lan*, on a donné celui de Markowa, entre Lancut et Przeworsk, fondé vers 1367 dans la région récemment conquise par Casimir III, mais il se pourrait que des colons allemands de Basse-Silésie aient participé à son peuplement³⁵. Bien plus tardif, puisque probablement de la colonisation du XVI^e siècle, le village de Niedzwiedzia, sur la rive droite de la haute Raba, offre un exemple de la permanence du modèle *Waldhufendorf* à grands manses franconiens³⁶.

L'octroi du « droit allemand » par les princes slaves à leurs anciens villages, a, certes, été pour les serfs un incontestable avantage, mais il a imposé une restructuration profonde de l'habitat et des finages. En Posnanie et en Cujavie, dans le dernier tiers du XIII^e et au XIV^e siècle des habitats paysans ont été remodelés suivant le type *Angerdorf*. Avant la conquête de la Poméranie de Gdansk par les Teutoniques, les ducs avaient, de la même façon, amorcé une transformation des anciens villages par la concession du droit allemand ; et le mouvement a ensuite continué. Subkowy (Subkau), déjà cité³⁷, doté du droit allemand en 1301, est devenu un village-rue à ruisseau axial ; Rajkowy (Raikau) a été, de même, restructuré en 1314. Toujours dans la plaine

de la rive gauche de la basse Vistule, Szprudowo (Sprauden) dont la loi est des environs de 1300, présente un terroir régulièrement réparti en quartiers à longues parcelles en lanières³⁸. Par le truchement du *jus teutonicum*, les types de village de colonisation allemand ont ainsi atteint une large plage de pays slaves, indépendamment de la colonisation allemande elle-même ; on touche par là à une expansion culturelle que l'on retrouvera à plusieurs niveaux.

Vorwerken et Kossäten

Nous n'avons envisagé jusqu'ici que la colonisation paysanne, ses villages et leurs finages. Or l'avance du mouvement colonial a laissé subsister des « domaines » (*alodia*) seigneuriaux slaves ; puis les princes slaves ou allemands et l'Ordre teutonique ont accordé des *predia* pour leurs services aux chevaliers accourus participer à la colonisation et à la « croisade ». Ces « réserves » ont été désignées, à partir du XIV^e siècle, du nom de *Vorwerk* et *Folwark* en pays slave, le mot s'appliquant tant au manoir qu'à ses terres. Les différents districts du Brandebourg en comptaient en 1375 quelque 635 ; la principauté de Breslau au milieu du XIV^e siècle en avait plus de 200.

Ces domaines étaient, en fait, de taille très moyenne, variant entre 2 et 10 *Hufen* et de 5 à 12 dans les terres de l'Ordre teutonique ; aux confins de la *Wildnis* ils pouvaient atteindre 20 à 50 *Hufen*, avec landes et forêts. Ces terres étaient soit intégrées au finage villageois, soit situées en dehors. Le mélange prévalait en Holstein, la séparation en Mecklembourg ; en Neumark on rencontre les deux systèmes ; en Prusse orientale, la séparation était la règle générale ; dans les pays de *Waldhufendörfer*, la question ne se posait pas puisque les terres paysannes étaient elles-mêmes indépendantes³⁹. Dans les finages à *Gewannen*, le bien seigneurial se distingue généralement par de grosses parcelles irrégulières qui n'entrent pas dans l'espace laniéré⁴⁰. Par contre, à Rathmannsdorf (Ratnowice, p.), village assolé silésien, les parcelles seigneuriales étaient parfaitement insérées dans celles des paysans⁴¹.

Ces exploitations seigneuriales étaient donc très proches, quoique d'origines différentes, de celles des *Schulzen* héréditaires, elles aussi bien intégrées au tissu agraire villageois.

Pour le travail de ces « réserves », les seigneurs faisaient souvent appel à de petits dépendants ne possédant pas une censive mais un simple lot, un « jardin », pour lequel ils devaient un service. Cette main-d'œuvre de brassiers portait le nom de *Gärtner* ou de *Kossäten*, bien que malgré ce dernier nom, elle se recrutât aussi bien chez les Allemands que chez les Slaves. Son nombre était assez élevé, de 17 à 37 dans certains villages en Brandebourg⁴² ; on la rencontre en grand nombre aussi en Silésie⁴³ ; elle apparaît en Prusse en 1305 et, dès lors, on la trouve partout. Sur le terrain, ces lopins de « jardin » étaient séparés des quartiers de *Hufen* et rejetés aux limites des finages. Certes, pendant la période coloniale, « les chevaliers étaient les voisins des paysans », les domaines seigneuriaux sont restés d'étendue relativement restreinte et la sous-paysannerie des *Kossäten* inférieure à la population des paysans libres possesseurs de *Hufen* ; mais avec ces éléments tout était en place pour que se développât, à la faveur de la crise des XIV^e et XV^e siècles et de la conjoncture du XVI^e, de l'Elbe au Niemen, la grande propriété (*Gutsbetriebe*) des Temps Modernes⁴⁴.

CHAPITRE III

VERS UNE NOUVELLE CIVILISATION RURALE

Les émigrants de l'Ouest ont apporté avec eux dans l'espace d'entre Elbe, Niemen et Carpates, où les Slaves avait déjà leurs genres de vie, leurs propres besoins et leurs propres techniques, jetant ainsi les bases d'une nouvelle civilisation rurale commune.

Les systèmes de culture

Et, d'abord, ils ont introduit à l'Est leurs systèmes de culture. L'assolement triennal qui nous est déjà apparu en liaison avec les structures d'openfield, était le plus répandu à la fin de la période d'expansion ; mais il n'est pas le seul : culture continue et assolement biennal sont aussi mentionnés ici et là. La culture continue (*ewige Roggenbau*) était associée originellement aux structures d'« Esch » du nord-ouest de l'Allemagne, principalement du pays de l'Ems. Le finage peu étendu de ces villages d'Esch était constitué par un complexe de petites lanières protégé contre le bétail et les animaux sauvages par des haies arbustives ; le sol occupant une terrasse sèche en était abondamment fumé et cultivé année après année sans repos, ni rotation. La fumure était fournie par les moutons élevés sur les parcelles irrégulières de la périphérie humide, dites *Kämpen*¹. Ce système a sans doute été introduit par les colons bas-saxons en Mecklembourg où un exemple est cité à Wismar en 1343, et en Poméranie occidentale². Dans les *Waldhufensiedlungen*, il n'est pas certain que l'assolement triennal ait été introduit

d'emblée ; on suppose par conséquent, dans beaucoup de cas, l'usage primitif du système des deux champs³.

La rotation triennale est connue à l'Ouest depuis 763 dans un document de l'abbaye de Saint-Gall. Elle s'est étendue surtout d'abord dans des terres monastiques ou dans de grosses seigneuries. Elle domine dans la statistique des *Weistümer*. Elle a été généralement adoptée à l'Est où elle a commandé la structure des finages de *Gewanne*. Ces quartiers au nombre de trois sont dits aussi *Feldern* (champs) ou *Arten*. L'un porte les blés d'hiver, le second les blés de printemps, le troisième est en jachère (*Brache*). Suivant l'usage saxon, le champ en jachère était préparé pour les semailles d'hiver ; débarrassé de ses friches, vers Pentecôte ou la Saint-Jean et retourné, il était ensuite fumé et au début de l'automne labouré pour être ensemencé. Aussitôt après la moisson commençait la préparation pour les semailles d'été : déchaumaison, premier labour et vers Pâques second labour et hersage ; comme il était recommandé de labourer le champ d'été dès le carême, on appelait cette sole le *Fastenfeld*, le champ du carême⁴. En Brandebourg, le *Landbuch* de 1375-1378 distingue dans les redevances et les dîmes villageoises l'*annona hiemalis* et l'*annona estivalis*⁵.

A ce propos, la question a été débattue de savoir dans quelle mesure l'agriculture allemande a eu une influence sur les systèmes culturaux slaves⁶. Primitivement, l'essentiel de ces derniers était la culture alternée avec de longues jachères : on cultivait pendant plusieurs années un terroir déterminé jusqu'à épuisement, puis on commençait à exploiter un terrain voisin en laissant l'ancien champ en jachère pour de nombreuses années⁷. Mais, il semble que le système biennal se soit répandu dans le haut Moyen âge par l'intermédiaire des pays danubiens et des Balkans. D'ailleurs, il a persisté longtemps dans diverses régions de la Pologne et en Hongrie⁸. Il est possible qu'au XII^e siècle des progrès aient été accomplis par l'application de la rotation triennale dans les champs situés près des enclos. Mais c'est vers le milieu du XIII^e siècle que le système d'assolement obligatoire a surtout été introduit par la colonisation occidentale et à son imitation⁹. La restructuration des *Rundling* et celle des villages anciens par l'octroi du droit allemand n'ont pas eu d'autre raison majeure que cette introduction d'un système plus favorable à de meilleurs rendements.

Dans le courant des deux siècles suivants, la nouvelle ordonnance des champs fut même adoptée sans concession du droit allemand : des villages ont été fondés au droit polonais avec un finage à *Gewannen*¹⁰.

Araire et charrue

L'instrument de la conquête du sol oriental a été la charrue, *aratrum theutonice*, ainsi dénommée en 1230 pour la distinguer de l'*aratrum slavicum*, l'araire¹¹, *radlo* ou *Hacken* ; de même qu'au milieu du XIII^e siècle on distinguait en Pologne l'*aratrum magnum quod plug nominantur* et l'*aratrum parvum quod radlo dicitur*¹². Néanmoins, l'araire a persisté longtemps en Mecklembourg et dans les pays de sols sablonneux des croupes baltiques et en Prusse orientale et en Livonie où il est resté l'instrument de labourage des indigènes. Ici encore la question a été longuement controversée entre les tenants de l'utilisation de la charrue par les tribus slaves avant la colonisation et ceux de la genèse germanique¹³. Si de nombreuses trouvailles de socs, de reilles et de coutres datables d'entre les VI^e-XIII^e siècles, montrent l'existence en pays slave de plusieurs types d'araires, aucun matériel archéologique n'y a livré la moindre trace de charrues à ces époques¹⁴. De même Helmold fait état chez les Slaves du X^e au milieu du XII^e siècle, d'araires attelés de deux bœufs ou d'un cheval¹⁵. Encore dans la seconde moitié du XII^e siècle, une redevance rurale était perçue dans la Silésie des Piast *poradluc*, littéralement « par araire ». L'araire était d'ailleurs bien adapté à la culture alternée avec longues jachères qui ne demandait pas de labours profonds et ne requerrait guère de gros attelages. C'est le passage à l'assolement triennal qui a rendu nécessaire, malgré son prix beaucoup plus élevé, la propagation de l'usage de la charrue. Cette propagation dans les nouveaux villages de colonisation allemands va de soi ; sa chronologie est en pays slave difficile à établir : la mention d'*aratrum magnum* commence en Pologne au milieu du XIII^e siècle ; des socs de charrue datant de la fin du XIII^e siècle ont été découverts en Bohême ; la figuration exceptionnellement précise d'une charrue du XIV^e siècle est fournie par un manuscrit de Prague. Il semble donc bien que ce soit par l'intermédiaire de la colonisation allemande que la charrue soit entrée dans

l'espace slave médiéval, même s'il y a eu des efforts pour rendre auparavant l'aire plus efficace.

Agriculture et viticulture

Du matériel aratoire on passe à l'agriculture elle-même. Evidemment, la colonisation a provoqué une extraordinaire extension de l'aire cultivée. Sans entrer dans le détail régional de la production, commandée par les conditions naturelles et surtout par les types de sols, on peut remarquer que d'une façon générale l'exploitation allemande a sensiblement modifié les proportions des plantes cultivées. Ainsi, chez les Slaves d'entre Elbe et Oder venaient en premier le seigle et le froment ; en Pologne, le millet jouait un grand rôle ; mais orge et avoine sont rarement mentionnées avant le XII^e siècle¹⁶. Dans une statistique établie sur les contrats de location du XIII^e siècle, seigle et froment continuent à être le fondement de l'agriculture coloniale, mais on les voit alors dépassés par l'avoine qui devient désormais la céréale de printemps des grands terroirs assolés¹⁷. Par le commerce hanséatique, on sait qu'au XIII^e siècle, le Brandebourg et le Mecklembourg étaient déjà excédentaires en céréales ; et aux XIV^e et XV^e siècles la Prusse et la Pologne devinrent les grands producteurs, fournisseurs par Danzig de l'Europe occidentale. Pour l'écrasement du grain, les Slaves utilisaient la meule à main¹⁸. La diffusion dans l'Est du moulin à eau à roue verticale a été lente. Elle n'a atteint la Pologne que vers le milieu du XII^e siècle ; il a trouvé au XIII^e siècle son application dans la sidérurgie ; mais il ne faut pas surestimer son utilisation au XIII^e car l'auteur de la *Vie* de sainte Hedwige trouvait alors naturel l'usage du moulin à main¹⁹.

L'extension de la culture de la vigne dans le nord-est de l'Europe centrale a été aussi étroitement liée aux progrès du Christianisme et à la colonisation germanique²⁰. C'est l'évangéliste de la Poméranie Otton de Bamberg qui, en 1128, fit envoyer une charretée de plants de vigne dans ce pays pour qu'on y puisse produire le vin nécessaire au sacrifice de la messe. En Prusse orientale, le Grand maître des Teutoniques Winrich von Kniprode (1351-1382) fit venir des vigneronnes de l'Allemagne du Sud et de l'Italie pour y améliorer la viticulture. Les Cisterciens ont assurément joué

un rôle en relation avec la florissante viticulture monastique de la Rhénanie dans cette difficile acclimatation de la vigne au-delà de l'Elbe et de l'Oder. Citons en Lusace et Brandebourg les maisons de Dobrilugk, Zinna et Lehnin²¹. Pforta en Saxe avait en 1204 une production apparemment excédentaire. Plus à l'est, Leubus a probablement favorisé le vignoble silésien²², et il est certain qu'Oliva et Pelplin ont pratiqué une petite viticulture²³. Dans les pays autrichiens, les vignes de Heiligenkreuz ne se comptent pas dès le XII^e siècle, notamment dans la région de Mödling²⁴. Rein, en Styrie, écoulait une partie de son vin à Graz ; Sittig (Stiona, t) en Slovénie avait également son vignoble²⁵ ; et, par-là, on atteignait les vignes de Cikador en Hongrie.

Naturellement, il s'est aussi développé une viticulture paysanne, telle qu'elle se montre en 1144 à Bromberg à la frontière de Hongrie²⁶ et d'autant plus qu'elle fut autorisée par le roi Andreas II dans son privilège pour les premiers villages de « Sachsen » en Transylvanie en 1206²⁷. Comme en Occident, de petits vignobles suburbains ont également plus ou moins prospéré : lorsque Poznan reçut en 1253 le droit de Magdebourg, deux villages de vigneronnes (*Winiary*) furent unis, *exceptis vineis*, à son territoire (*Weichbild*)²⁸, et essentiellement apparaît pour la première fois en 1314 auprès de la nouvelle ville de Grünberg (Zielona Gora, p) le vignoble qui continua à s'étendre jusqu'au XV^e siècle où y fut introduit du « traminer » tyrolien²⁹ et qui est aujourd'hui le « cellier à vin de la Pologne ». Portés sur la carte³⁰, tous ces vignobles médiévaux orientaux montrent trois fortes concentrations dans la vallée de la Saale au sud de Naumburg, dans la vallée de l'Elbe de part et d'autre de Dresde, en Brandebourg. Les autres régions, malgré les avant-gardes remarquables d'Oliva, de Grünberg et des limites de la Mazovie n'ont connu que des vignobles épars et d'importance finalement très modeste au Moyen âge.

L'élevage

La colonisation a procuré encore des changements notables dans l'élevage des régions de l'Europe centrale. Certes, l'élevage était une des ressources importantes des pays slaves. C'était dans la plupart des cas, avant le XII^e siècle, un élevage extensif, en forêt ou dans des pâturages éloignés,

les animaux mal abrités en hiver et nourris avec des réserves de glands, de fâines, d'un peu de foin et de feuilles mortes. Les analyses de débris de cuisine pratiquées dans une vingtaine de sites entre Elbe et Oder donnent une idée des animaux élevés et de la consommation en viande des peuples slaves de cette région : le bœuf et le porc venaient en tête, l'un avant l'autre suivant les conditions locales, à 50 et 30 % ; le mouton dépassait rarement 15 % ; mais on trouve assez fréquemment le cheval, voire l'âne. Il ne s'agit là que d'animaux domestiques ; la part des animaux sauvages, donc de la chasse, était relativement restreinte, sauf dans l'est du Brandebourg. On a remarqué, en outre, la petite taille des moutons et des chevaux de ce temps³¹.

L'introduction de l'assolement triennal dans de nombreuses terres de colonisation et la vulgarisation de ce système dans les pays orientaux a modifié les conditions de cet élevage. D'une part, la vaine pâture, organisée par les communautés d'habitants, a limité l'errance des troupeaux, mais, d'autre part, le développement de la culture de l'avoine et de légumineuses de printemps a fourni dès lors le principal fourrage. En outre, à la faveur de ces aménagements, les prés ont été clôturés ou entourés de fossés, parfois irrigués à l'aide de l'élevateur (appelés *paternoster*), capables ainsi, au XIII^e siècle, de donner deux fenaçons par an. Le problème de la nourriture du bétail est devenu moins aigu avec cette exploitation plus intensive³².

L'accroissement de l'élevage a été rendu possible de ce fait et a été stimulé, semble-t-il, par la demande croissante pour la nourriture urbaine et pour le trait et la selle. Il est difficile d'évaluer les progrès des bovins. Par contre, le mouton a certainement connu un essor : alors que dans les premiers contrats de location, les *Schulzen* se voyaient réserver l'élevage du mouton dans des pacages pour 100 à 300 têtes, il n'est plus rare au milieu du XIV^e siècle de rencontrer de tels troupeaux dans les réserves seigneuriales et chez les tenanciers de *Hufen*³³. L'élevage des moutons s'est développé dans l'avant-pays carpatique. En Prusse orientale, les réserves de l'Ordre ont été surtout exploitées pour l'élevage, bœufs et moutons, mais principalement pour celui des chevaux de trait et de bataille³⁴.

La dépression du XIV^e-XV^e siècle sur le front oriental

Il s'est créé indubitablement entre XII^e et XIV^e siècle une civilisation agraire mixte où l'apport des Allemands et les progrès des Slaves ont donné à l'Europe centrale et orientale une belle période de prospérité. Mais, alors que les dernières migrations de colons, atteignaient les régions subcarpatiques et l'orient de la Prusse, parfois même avant, s'abattait sur elle, comme sur l'Occident le mouvement pendulaire de dépression dont on ne reprendra pas ici l'étude magistrale qu'en a faite Wilhelm Abel³⁵. Retenons d'abord, sans pouvoir bien mesurer son impact sur la population des campagnes orientales, l'irruption de la grande peste du milieu du XIV^e siècle. On peut suivre son avance dramatique depuis mai et juin 1350 où elle frappa Hambourg et Lübeck, durant l'été par la côte de la Baltique, Gdansk, Königsberg et la Courlande et aussi la Silésie et la Bohême. Pendant les années suivantes 1351 et 1352 elle s'installa en Silésie et encore dans l'État teutonique³⁶. Faut-il mettre en relation l'épidémie et la grande flambée de violences contre les Juifs de Silésie (Glogau, Breslau, Guhrau) et de Pologne (Kalisch, Cracovie) à la fin de 1349 ?³⁷ On peut en douter, à moins d'avancer les dates de l'apparition du fléau... On ne peut pas, en tout cas, s'appuyer sur les pourcentages de pertes partielles dans les villes pour évaluer celles du plat pays.

La manifestation la plus spectaculaire de la crise est, on le sait, la désertion des villages et l'abandon des terres, vaste phénomène qui a donné naissance à ces habitats et terroirs désertés que l'on appelle des *Wüstungen*³⁸. Abel en a donné des exemples frappants. En Brandebourg, quand fut dressé le grand Livre foncier de 1375, le pays était une « terre inculte et déserte » (*ein öde, wust Land*) ; en fait, c'était le tiers ou la moitié des villages qui étaient abandonnés et en 1420 on comptait 20 % de *Hufen* en moins que dans ce premier recensement. Au XV^e siècle en Mecklembourg, plus de la moitié de 81 villages du bailliage de Grevesmühlen, étaient désertés. On observe un grand nombre de désertions partielles entre Saale et Elbe et en Silésie. Enfin, dans l'État teutonique en 1419 sur un total de 32 000 *Hufen*, 6 000 étaient inoccupées et au milieu du XV^e siècle 80 % des terres de la commanderie de Schwetz (Swiedcie, p) en Poméranie étaient retournées au désert. La carte des quotients de

désertion montre des régions fortement touchées : Elbe moyen, Havelland, montagnes de Silésie-Moravie (plus de 40 %) ; des régions de moyennes désertions : Holstein, Mecklembourg, Lusace, plaine silésienne (20-40 %) ; des régions peu touchées : l'Erzgebirge, la haute Lusace, la basse Silésie (moins de 10-20 %). En Autriche, dans la plaine de Vienne, entre XIV^e et XVI^e siècle, on accuse une disparition de 40 % des lieux habités. Répartition qui rend difficile la recherche de causes ayant valeur générale ; en tout cas, la question n'a pas à être tranchée ici.

Ce qui importe, c'est la conséquence de cet état de chose. La plus grande partie des terres désertées revinrent ou tombèrent aux mains des seigneurs locaux. Ainsi, dans le Mittelmark et l'Uckerland, il a été démontré que la superficie totale des propriétés seigneuriales avait plus que doublé entre 1375 et le XVI^e siècle par l'appropriation de terres abandonnées³⁹. En Saxe, à la formation de 50 propriétés seigneuriales (*Rittergut*) ont correspondu 500 abandons de tenures paysannes au XVI^e siècle. En Silésie, par contre, au début du XVI^e siècle, il n'y avait encore que peu d'importants *Vorwerken*⁴⁰. Par ce moyen, les anciennes « réserves », *Freienhufen* des *locatores*, fiefs de chevaliers alleux des vieilles familles slaves, biens d'églises, relativement modestes au XV^e siècle, se sont fortement grossies, amorçant par là la constitution de la grande propriété du nord de la zone coloniale.

Il ne suffisait pas de la terre ; il fallait l'exploiter. Plusieurs lots abandonnés furent laissés à l'élevage. Pour retenir la main-d'œuvre, un édit général du Grand Maître de l'Ordre teutonique réaffirma en 1420 l'obligation par les tenanciers de fournir un remplaçant en cas de départ ; un accord fut conclu avec les Polonais en 1436 pour qu'ils restituent les paysans qui avaient abandonné les terres de l'Ordre ; et en 1508 la noblesse prussienne réclama le retour des paysans qui avaient quitté la terre pour s'installer à Königsberg. Finalement, en 1526, le premier acte du duché de Prusse nouvellement créé fut de prohiber la migration de toute la population mâle⁴¹. L'augmentation des charges des paysans, parfois le travail forcé, le développement des corvées s'ajoutant à cette perte de la liberté, on s'achemina petit à petit vers un nouveau servage (*Leibeneigenschaft*)⁴².

Jusqu'aux environs du milieu du XIV^e siècle, une société paysanne libre, établie sur de petites ou moyennes exploita-

tions de l'ordre de 5 à 20 hectares, en tout cas au-dessous de 100), s'était constituée dans l'Est et, par ses contacts avec le monde slave, elle avait ouvert la voie à une civilisation rurale nouvelle. La dépression des XIV^e et XV^e siècles a frappé ici comme ailleurs. Mais elle a surtout brutalement changé le sens de cette évolution en accentuant la tendance à la concentration seigneuriale qui se dessinait déjà quelques décennies auparavant, en créant du moins dans la partie nord et nord-est de l'aire coloniale les racines de la grande propriété.

CHAPITRE IV

L'URBANISATION DE L'EST

L'urbanisation des pays à l'est de l'Elbe, comme leur colonisation rurale, a aussi progressé au rythme de la grande migration allemande. La chronologie de cette progression a suivi, dans son ensemble, celle de l'avance rurale : activité créatrice dès la seconde moitié du XII^e siècle en Autriche, en Holstein, en Mecklembourg, entre Saale et Elbe, en Brandebourg ; au XIII^e siècle en Bohême-Moravie, en Silésie, en Pologne, en Poméranie et Livonie ; se prolongeant en Prusse orientale jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Il y a eu, cependant, ici et là, des temps particulièrement forts d'urbanisation, comme en Brandebourg de 1232 à 1253 par suite de la politique délibérée des margraves ascaniens Jean II et Otton III ; comme en Silésie au début du XIII^e siècle sous l'influence de l'immigration allemande ; comme en Prusse orientale avec la série des fondations des Teutoniques. Mais si l'on peut parler souvent pour les campagnes orientales de colonisation du sol rurale ou villageoise (*dörfliche Siedlung*), il serait moins conforme à une réalité complexe d'employer l'expression de colonisation urbaine au-delà de l'Elbe.

Le processus d'urbanisation de cette partie de l'Europe centre-orientale s'est, en effet, développé, sous des formes diverses avant et pendant l'expansion germanique, néanmoins, avec une grande accélération durant cette dernière période. Ainsi pourra-t-on distinguer, schématiquement et avec beaucoup de nuances, quatre catégories de maturation et de formation urbaines : les noyaux proto-urbains slaves et allemands ; les villes de *locatio* aménagées auprès de ces

noyaux ; les villes de fondation proprement dites ; les agglomérations de toute nature élevées au rang de ville avec la concession d'un droit urbain allemand.

Noyaux pré-urbains slaves

On a vu dans les précédentes monographies régionales que la *locatio civitatis* au droit allemand ne peut plus être considérée, ainsi qu'elle l'a été longtemps, comme le fait initial de l'urbanisation en pays slaves. Personne ne conteste plus qu'il a existé, tant chez les Slaves d'entre Elbe et Oder qu'en pays tchèque, morave, polonais et aussi hongrois, des noyaux pré-urbains, générateurs d'une première vie urbaine.

La rareté des sources écrites jusqu'au XII^e siècle a tout naturellement tourné ici les recherches vers l'archéologie du sol ; et les destructions massives de la Seconde Guerre mondiale ont ouvert la possibilité d'explorer le tréfonds des anciennes villes. On ne rappellera que les principaux sites révélateurs de cette éclosion urbaine slave. En pays wagrien et obodrite ce sont *Liubice* (Alt-Lübeck) à l'embouchure de la Trave, Oldenbourg et Mecklenburg ; en Poméranie occidentale, Usedom ; de petits habitats fortifiés ou non chez les Sorabes. Avant la conquête ascanienne Brennaburg (Brandenburg) faisait déjà figure de ville, et avant Berlin le bourg slave Köpenick tenait un des passages de la Sprée. C'est dans le territoire actuel de la Pologne que les fouilles ont été le plus démonstratives : à Gdansk, Poznan, Wrocław surtout, mais aussi à Wolin et Szczecin (Stettin) et dans différents sites plus orientaux comme Kruzwica, Leczyca, Gniesno et Plock. Il faut y ajouter en Slovaquie celles de Bratislava, Nitza et Trnava.

La première étape de la formation urbaine semble avoir été, à peu près partout, la construction d'une enceinte fortifiée, appelée *castrum* par les sources latines postérieures, par assimilation peu satisfaisante à la terminologie occidentale, ou *grod*, *hrad*, *gorod* en slave¹. La disproportion entre la somme de travail nécessaire pour construire ces enceintes et leur faible superficie fait penser qu'il s'agissait non pas de refuges mais de siège des nouveaux pouvoirs politiques et militaires apparus du VII^e au IX^e siècle à la tête des communautés territoriales². Tous ces *grody* n'ont pas donné nais-

sance à des villes. Mais des groupes d'artisans ne tardèrent pas à se constituer sous les murs de plusieurs d'entre eux et les échanges entre ces artisans et le plât pays favorisèrent la croissance de ces habitats subordonnés. Il s'agit d'ailleurs d'un phénomène non spécifiquement slave, mais européen. Cela a été la seconde étape, celle de la formation des *suburbia*, en polonais *podgrodzie*, modestes constructions de bois le long de ruelles pavées de poutres, où, à l'abri d'une nouvelle enceinte après la conversion au christianisme, s'élevèrent généralement les premières églises. Aux XI^e et XII^e siècles, la vie a débordé à nouveau les enceintes primitives sous forme de faubourgs divers et dispersés. On y voit alors un *forum*, un marché, ce qui suppose une vie économique plus intense ; on voit à Gdansk une *via mercatorum* ; on y trouve de nouvelles églises paroissiales et c'est là que viendront s'installer les premières colonies de marchands allemands³.

Ces « protovilles » slaves constituées de diverses cellules, *castrum* occupé souvent par le château princier ou ducal, *suburbium* ecclésiastique et artisanal, marché, bourgs semi-ruraux en ordre lâche, ont atteint des stades divers dans leur développement. Alt-Lübeck, avant sa destruction en 1137/1138, n'avait sous son *castrum* qu'un petit *portus*. A Mecklenburg près d'une très grande enceinte du VI^e siècle, un bourg de marchands avec un marché actif existait dès le X^e siècle⁴. A Usedom, deux *suburbia* flanquaient le petit *castrum*. On a vu le développement déjà exceptionnel du Brennaburg slave, avec son *castrum* dans l'île de la Havel, son *suburbium* marchand de la rive droite, ses premières églises. Szczecin (Stettin) au XII^e siècle avait, de même, un *castrum*, un bourg clos au bord du fleuve qui accueillit les « marchands » étrangers et les missionnaires d'Otton de Bamberg. En pays tchèque et slovaque, le Hradcany de Prague et le *castrum* de Bratislava ont constitué le premier élément de l'urbanisation de ces deux sites. Mais c'est dans les trois grandes villes de Pologne, Gdansk, Poznan (III. 30) et Wrocław que le processus d'urbanisation slave a été le mieux observé. Le schéma dans ces trois cas a été à peu près semblable. Le *castrum* fortifié, de bois ou en partie de pierre, dans un site de confluent (Gdansk) ou insulaire (Poznan et Wrocław), s'y est élevé au X^e siècle finissant. Dans le *suburbium* du XI^e-XII^e siècle, la cathédrale a trouvé sa place à Poznan et à Wrocław, une église Saint-Nicolas à Gdansk. Le

développement de Gdansk s'est arrêté là avant la *locatio* tandis que dans les deux autres villes deux bourgs avec un marché ont encore proliféré sur les rives du fleuve. On a attribué à ces anciennes villes slaves au XII^e-XIII^e siècle une population déjà considérable : 2 000 à 2 500 habitants à Gdansk, peut-être près de 5 000 à Poznan. A Cracovie, où le *castrum* princier du X^e siècle était situé sur la colline de Wawel et où un marché s'était installé au nord dans la plaine, c'est à une même estimation que l'on est arrivé.

Éléments pré-urbains allemands

Ce serait une erreur aussi que d'attribuer à la *locatio civitatis* tout le bénéfice de l'urbanisation allemande au-delà de l'Elbe et dans les pays danubiens et alpins. Le phénomène du peuplement subordonné à un nouvel élément castral, connu entre Rhin et Elbe⁵, a été un des premiers réflexes des princes « colonisateurs » comme celui des émigrants. On peut considérer que la formation initiale de Hambourg a relevé d'un processus comparable à celui des proto-villes slaves : fortin primitif du Domberg à l'est du confluent de l'Alster et de l'Elbe, *suburbium* d'artisans et de marchands et nouveau bourg de la rive droite au XI^e siècle. Entre Saale et Elbe, des fortins et des châteaux allemands ont été aussi le noyau de premières agglomérations. L'exemple le plus caractéristique est celui de Meissen dont le château construit par Henri I^{er} a, dès le XI^e siècle, attiré un *suburbium* en bordure de l'Elbe ; le château de Leisnig (1046) a aussi engendré un peuplement de marché ; Leipzig est issue, de même, du camp central d'une *Burgwarde* du XI^e siècle que le margrave Conrad renforça en 1134. Encore au XIII^e siècle, de petits seigneurs de Brandebourg n'ont pas agi autrement à Perleberg et Cottbus dont les châteaux ont engendré les premières cellules urbaines.

Si le *castrum* ou le château ont été dans ces nombreux cas l'élément attractif, il faut attribuer très tôt et souvent à de petits groupements de marchands le rôle de fixation des habitats subordonnés. Le cas de Colditz sur la Mulde, en Misnie, est exemplaire : au sud du *Burg*, apparu pour la première fois en 1046, s'est constitué vers le milieu du XII^e siècle un peuplement de marchands (*Kaufmannssiedlung*) auprès d'une petite église Saint-Nicolas. Et, à ce pro-

pos, la remarque a été faite que de nombreuses colonies de marchands se sont placées sous le patronage du saint évêque de Myre, protecteur des marins et des voyageurs, même au temps des grandes fondations comme Francfort-sur-l'Oder⁶.

L'implantation urbaine en Autriche et dans les Alpes orientales s'est faite essentiellement par des peuplements castraux, analogues à ceux de l'Europe occidentale. Ce phénomène de *Burgstädte* s'est constaté ici principalement dans la seconde moitié du XII^e siècle : le château construit, la concession d'un droit de marché a attiré sous ses murs un habitat qui a pris souvent une forme triangulaire (Horn v. 1150, Eggenburg 1150-1180, Hainburg v. 1194). En Styrie, le château de Graz, construit d'ailleurs sur l'emplacement d'un ancien refuge slovène et ceux d'Eppenstein, de Judenburg et de Strassburg ont précédé également des peuplements subordonnés de marchés. On ne saurait enfin négliger, dans les régions qui avaient fait partie du Norique et des provinces danubiennes de l'Empire, les antécédents romains. Au *Castrum* d'Emona a succédé le château de Laibach (Ljubljana, ys) en Slovénie (av. 1144)⁷. A Budapest, au contraire, il n'y a eu aucune continuité entre le *castrum* romain d'Aquincum et le développement de la ville des XI^e-XII^e siècles. Mais Vienne est la plus belle illustration d'une urbanisation nouvelle greffée sur un *castrum* antique. Lorsque Henri de Babenberg y eut transporté sa résidence au milieu du XII^e siècle, ce *castrum* devenu ducal a joué le même rôle attractif qu'ont joué, sous une autre latitude, les *castra* princiers polonais. Avec ses deux bourgs, dont celui de Saint-Etienne (1147), Vienne était déjà une ville au sens matériel avant de recevoir son droit municipal (1211).

La « locatio civitatis »

S'il est maintenant évident que les débuts de la vie urbaine dans les pays slaves est antérieure à la *locatio*, il demeure que, de la fin du XII^e siècle jusqu'au XIV^e, cette institution a été un puissant facteur d'urbanisation.

Locare a d'abord signifié établir des hommes, des colons sur des tenures, aussi bien la *locatio* est-elle ordinairement regardée comme la fondation d'un nouvel habitat, village ou ville. Mais le terme s'est aussi appliqué au nouvel amé-

nagement de l'espace d'un peuplement existant. Et comme ces opérations se sont accompagnées de la concession de privilèges ou d'un droit municipal, la *locatio* a fini par désigner l'acte accordant le droit urbain allemand lui-même⁸. On envisagera d'abord ici le phénomène du nouvel aménagement, à partir d'un noyau pré-urbain existant. La *locatio* urbaine a commencé entre Saale et Oder aux environs de 1156-1170. L'octroi à cette date par le margrave de Misnie du droit de Magdebourg et de Halle à ceux qui viendraient bâtir auprès du marché de Leipzig en est, sans le mot, une des premières manifestations. Les franchises accordées par le margrave Otton en 1170 aux *cives* de Brandenburg ont entraîné la formation de l'Altstadt et dès avant 1196 celle du quartier planifié de la Neustadt. Un des premiers *locatores* urbains est ce Wirad de Boizenburg qui installa en 1188-1189 avec ses *cohabitantes* la Neustadt de Hambourg avec le droit de Lübeck. *Locationes* aussi que la création près d'un *castrum* et village sorabe du vieux noyau de Dresde (1216) et près d'un *castrum* obodrite de la première ville planifiée de Rostock au droit de Lübeck (1218).

C'est dans les villes polonaises que la *locatio* a plus profondément marqué l'évolution topographique. Elle a été plus tardive qu'à l'ouest de l'Oder et l'initiative en est venue des princes silésiens, poméraniens et polonais eux-mêmes. Il s'est produit pour ces villes quelque chose de comparable à la colonisation des campagnes au droit allemand. La concession d'un droit municipal allemand y a été suivie d'une restructuration considérable du tissu urbain. Parfois même deux *locationes* successives ont presque totalement changé leur aspect primitif.

Ainsi Wroclaw a connu deux *locationes* : une vers 1211-1224 avec la concession du droit allemand par le duc Henri I^{er}, l'autre en 1242-1248 avec le droit de Magdebourg (1261), qui ont dilaté l'espace urbain de quatre fois et fait passer la population à quelque 10 000 habitants. L'exemple de Cracovie n'est pas moins spectaculaire. Une première location a régularisé entre 1211-1217 le bourg d'Okol au pied du Wawel ; la seconde, avec la concession du droit de Magdebourg par le duc Boleslas en 1257, y a créé la grande ville au beau tracé géométrique que l'on sait. Même chose à Poznan où le duc Przemysl I^{er} appela un *locator* allemand pour peupler la nouvelle ville au droit de Magdebourg en 1253. Quant à Danzig après la première *locatio* du duc

Swatopolk au droit de Lübeck (1224-1226), les Teutoniques la transformèrent au XIV^e siècle avec la construction de la ville Droite.

Mais pourquoi ces dilatations, ces accroissements, cette nouvelle esthétique urbaine ? Certes les villes neuves polonaises se sont nourries en partie de la population des agglomérations qui les ont précédées ou de celle de villages voisins ; on ne peut pas écarter, non plus, d'autres aspects migratoires polonais. En outre, la densité d'occupation des noyaux pré-urbains des IX^e-XII^e siècles était évidemment beaucoup plus forte que celle des villes largement percées du XIII^e et, par conséquent, les dimensions de ces dernières ne reflètent parfois qu'un changement de type d'habitation. Néanmoins, ces raisons ne sauraient suffire à rendre compte du phénomène. Dans ces premières manifestations plus occidentales, il apparaît manifestement associé à la migration des marchands et des colons allemands vers l'Est. Mais dans les trois grandes villes orientales aussi, la présence allemande dans les premières décennies du XIII^e siècle ne peut être séparée des *locationes* : il y avait un *Schulze* allemand à Wroclaw dès 1214 ; à Gdansk un important groupe allemand était installé dans le *suburbium* avant la *locatio*⁹ ; à Poznan, une colonie allemande se groupait auprès de l'église Saint-Gothard¹⁰, avant la grande *locatio* de 1253 confiée en outre à Thomas, originaire lui-même de Guben en Lusace. Nul doute que ces colonies étrangères n'aient pesé sur l'adoption d'un nouveau droit urbain qui leur accordait autonomie municipale et possibilités économiques¹¹ et, pour l'aménagement, des lotissements spacieux et conformes au nouvel urbanisme médiéval alors en train de gagner toute l'Europe.

Les villes de fondation

L'urbanisation de l'Est s'est faite aussi par la fondation de villes nouvelles *ex nihilo*, ou, comme l'on dit en allemand, *aus wilder Wurzel*, depuis la racine. La fondation s'entend donc, encore, à la fois comme l'affectation d'un sol et d'un plan et celle d'un droit. Cela suppose la volonté d'un fondateur. A ce propos, rappelons la boutade d'Aloys Schulte : « Une ville ne naît pas parce qu'il y a quelque part dans la nature deux routes qui se croisent ; elle se forme par

un acte de volonté conscient et par des agissements appropriés »¹², boutade sans doute discutable dans son acception générale, mais combien judicieuse lorsqu'il s'agit de villes neuves. Le fondateur est parfois le seigneur foncier seul ; mais il peut être fait appel à un groupe de colons ou mieux à un *locator*, comme dans le cas des villages. Le contrat est alors l'acte qui donne matériellement et juridiquement naissance à la ville. La fondation s'accompagne naturellement de la concession de franchises et d'un droit urbain lorsque la nouvelle communauté est constituée. On verra plus loin les conditions de l'implantation et du peuplement et les types d'institutions de ces villes « fondées ». Apportons toutefois une restriction à l'expression *ex nihilo*, car la fondation a pu parfois se produire sur ou près de l'emplacement d'un tout petit habitat antérieur existant ou abandonné¹³.

Le « coup de timbale » de la fondation urbaine à l'Est a été donné par la première implantation de Lübeck par Adolphe de Schauenbourg en 1143, reprise, on l'a vu, par Henri le Lion en 1158-1159, avec ou non l'intervention d'un groupe d'entrepreneurs bourgeois. La concession du marché et du droit urbain de Stendal par Albert l'Ours vers 1160 peut être considérée, ensuite, comme une fondation¹⁴. Puis la création de Jüterborg en 1174 par l'archevêque Wichmann, avec le droit de Magdebourg, a été la première du Brandebourg au-delà de l'Elbe¹⁵.

Il en est du nombre de ces fondations *a novo* de l'Est germano-slave, comme de celui des bastides du Midi de la France : on est dans l'impossibilité, sauf à reprendre un à un tous les cas, de l'établir avec quelque exactitude car les différents historiens n'ont pas toujours distingué entre fondation proprement dite, *locatio* d'un ancien peuplement et élévation au statut urbain. En Mecklembourg, de 1218 à 1275, on peut s'accorder sur 16 fondations *ex nihilo*, sous réserve de l'existence de quelques petits habitats slaves antérieurs¹⁶. En Brandebourg, Uckerland et confins de la Poméranie, peut-être faut-il en compter une vingtaine, fondation surtout des margraves ascaniens du second quart du XIII^e siècle. Mais lorsque W. Kuhn établit qu'en Silésie, entre 1218 et 1300, 134 villes ont été « fondées au droit allemand »¹⁷, il est évident que ce nombre dépasse de loin celui des fondations *ex nihilo*¹⁸. Même chose en Pologne et en Bohême où, à côté des nombreuses *locationes* d'anciens

habitats au droit allemand, les véritables fondations semblent avoir été rares¹⁹. Au rang de celles-ci cependant, Varsovie, quoique construite auprès de l'ancien village de Jazdowo, a été planifiée d'un seul jet (avant 1321)²⁰. Dans l'État teutonique enfin, sur 93 villes fondées ou élevées au droit allemand jusqu'en 1410, le pourcentage des fondations *aus wilder Wurzel* a été certainement beaucoup plus élevé²¹. Au total, la fondation de villes entièrement neuves n'a constitué qu'un des aspects de l'urbanisation de l'Est.

Les « petites villes »

La création du réseau urbain au-delà de l'Elbe a donc commencé, dans les cinq à dix premières décennies des migrations allemandes, surtout par la location d'habitats slaves déjà en développement et par d'importantes fondations, sans exclure l'élévation au droit allemand de plus petits organismes. Lübeck (1143), Brandenburg (1170), Riga (1204-1211), Rostock (1218), Breslau (1211-1236), Gdansk (1224-1266), Thorn (1233), Francfort-sur-Oder (1253), Poznan (1253), Königsberg (1255), Cracovie (1257), entre beaucoup d'autres, jalonnent cette création en soulignant combien ce réseau de grandes villes s'est identifié avec les axes de l'expansion économique²².

A partir, ici, des années 1260, on est entré, comme dans toute l'Europe centrale, dans une nouvelle génération de villes moyennes et petites qui ont progressivement étoffé le réseau plus ancien. La période 1260-1330 a été la plus active, mais on a encore « fondé » de telles villes jusqu'en 1470. Par moyennes et petites villes, H. Stoob entend un groupe de 2 000 à 4 000 habitants pour une superficie urbaine d'au moins 15 hectares et un groupe de 800 à 2 000 habitants sur moins de 15 hectares²³. Cet essor s'est fait alors sentir plus particulièrement à l'Est : alors qu'on ne mentionne plus qu'une seule ville neuve en Mecklembourg-Poméranie occidentale, Strelitz (1349), ce type d'urbanisation a fleuri en Silésie, dans la Pologne de Casimir le Grand jusqu'en 1370 et dans l'État teutonique.

Ces petites villes sont généralement issues de trois types d'habitats. En premier lieu, de marchés ruraux, dont un exemple précoce a été celui qui a donné naissance à Neu-markt (Sroda Slaska), en Silésie (avant 1223) ; à l'initiative

de quelques seigneurs locaux mais surtout du pouvoir ducal, ces nouvelles petites villes sont devenues en Pologne, en Bohême, en Hongrie septentrionale, le centre de petites régions agricoles, parfois au fur et à mesure de leur colonisation²⁴. D'autres petites villes ont eu comme noyau des châteaux, chef-lieux de châtellenies, tel celui d'Ottmachau (Otmuchow, p), sur la Neisse, connu dès 1155, élevé au statut urbain en 1347. De simples villages enfin ont reçu le droit urbain et dans ce cas un bourg neuf s'est souvent établi près de la première localité, comme à Buk en Grande Pologne. Inutile d'ajouter que toutes ces « fondations » se sont faites au droit allemand et se sont plus ou moins accompagnées, comme dans le cas des grandes agglomérations et des villages, d'un aménagement de l'espace et de la construction de murs.

L'expansion du droit urbain allemand

L'expansion des droits urbains allemands qui s'est exprimée par ces centaines de « fondations » de villes, est une des manifestations les plus originales de la colonisation à l'Est. Ces droits ont non seulement suivi la migration, mais ils ont connu une expansion indépendante constituant une véritable « migration culturelle »²⁵.

Le droit de Lübeck était issu des privilèges, *jura honestissima*, que le duc Henri le Lion avait accordés à la ville neuve, confirmés par Frédéric Barberousse en 1188, étendus en 1226 par Frédéric II et améliorés par les Ordonnances du *Rat* lübeckois²⁶.

La plus ancienne rédaction, en latin, date de 1230-1263 ; mais l'expression « droit de Lübeck » (*jus Lubicense*) était déjà utilisée en 1188 lorsque Adolphe III de Schauenbourg conféra ce droit à la Neustadt de Hambourg, et en 1218 lors de la fondation de Rostock. Les sources elles-mêmes de ce droit de Lübeck prêtent à discussion : des éléments proviennent probablement du droit de Soest et d'autres villes de Westphalie²⁷ ; certains autres s'apparentent au droit de Schleswig. La grande importance de ce droit de la « Reine de la Hanse », c'est son expansion dans tout l'espace maritime et économique de la Baltique. Au cours des XIII^e et XIV^e siècles, le nombre de villes qui l'ont reçu s'est élevé environ à la centaine : la grande masse était le long de la côte,

du Holstein à la Poméranie, avec notamment Kiel, Rostock, Stralsund, Greifswald, Anklam et Kolberg (Kolobrzeg, p), puis les villes baltes, dont Reval, Narwa et, bien plus tard, Cronstadt. Dans l'État teutonique, seules Elbing, Braunsberg et Frauenburg ont reçu ce droit ; Danzig et Memel l'ont perdu rapidement. Où qu'ils aillent dans la Baltique, écrit W. Ebel, les contrats, les successions, les procès des marchands de Lübeck, de Stralsund ou de Reval étaient réglés par le même droit ; vers 1400 quelque 350 000 personnes vivaient sous le droit de Lübeck. Le *Rat* de Lübeck, comme la plus haute juridiction, était depuis le XIII^e siècle l'instance d'appel pour les jugements rendus par les conseils des filleules, sauf pour les villes de Prusse dont les appels devaient aller à l'Ordre. On verra plus loin le contenu de ce droit, surtout en ce qui concerne l'autonomie et le gouvernement municipal.

Le droit de Magdebourg s'est imposé dans la zone moyenne des plaines et de l'approche des montagnes de l'Elbe jus-qu'à l'Ukraine et la Moldavie avec non moins de force que celui de Lübeck. Il dérivait en partie du grand privilège accordé à la ville par l'archevêque Wichmann en 1188²⁸ ; mais il s'est aussi beaucoup enrichi par la suite, notamment par l'incorporation d'éléments du *Sachsenspiegel*. Il s'est d'abord répandu en Saxe et en Lusace (Leipzig, Dresde, Meissen), puis en Brandebourg, Silésie, Pologne, Bohême-Moravie, et État teutonique, soit directement, soit par le relais de compilations basées sur lui. Ainsi en a-t-il été en Silésie du droit de Neumarkt (*jus Novi fori* ou *Sredense*) établi par l'intermédiaire du droit de Halle, première fille de Magdebourg, et concédé par le duc Henri I^{er} (avant 1223) ; droit accordé en même temps à Goldberg, Löwenberg et Breslau, puis à d'innombrables petites villes de Grande et Petite-Pologne et de Russie rouge. Des consultations juridiques adressées par Magdebourg ou Halle à Breslau ou à Neumarkt²⁹ le complétèrent à plusieurs reprises. Le droit concédé à Kulm et Thorn par le Grand maître de l'Ordre teutonique avant 1233 a, lui aussi, diffusé le droit de Magdebourg en Prusse et dans les régions voisines (Danzig, Königsberg). Cette immense famille pouvait consulter le Conseil de Magdebourg en cas de difficultés juridiques : on disait alors que les *Schöffen* de la ville-sœur allaient *zu Haupte* ; mais assez rapidement chaque région se donna une *Oberhof*, cour supérieure de consultation et d'appel, ainsi

à Bradenburg, Neumarkt, Breslau, Kulm, Poznan, Cracovie, Prague, Leimeritz (Litomerice, *ts*) en Bohême, Olmütz (Olmuc, *ts*) en Moravie, Lemberg (Lwow, *f*).

Hors ces deux principales familles de droits urbains, quelques cantons du Sud et Sud-Est colonial surtout ont été la zone d'expansion d'autres droits : le droit de Schwerin en Mecklembourg ; le droit de Nuremberg dans la Bohême occidentale ; le droit de Brünn (Brno, *ts*), dérivé de celui de Vienne, au sud de la Moravie ; le droit d'Iglau (Jihlava, *ts*) en Bohême-Moravie et dans les villes minières de l'arc des Carpates. A lire la carte des « paysages » des droits urbains allemands dans l'Est, établie par H. Aubin³⁰, et celle plus récente dressée par R. Wenskus³¹, on mesurera l'extraordinaire et complexe rayonnement de ces structures juridiques et municipales qui ont été un des moyens les plus efficaces d'acculturation des populations de l'Europe orientale au Germanisme.

CHAPITRE V

L'URBANISME ORIENTAL

Fondateurs et « locatores »

La fondation d'une ville, surtout lorsqu'elle s'accompagne d'un aménagement du sol ou si l'on œuvrait en terrain vierge, demandait réflexion. Le margrave de Brandebourg, Jean I^{er}, grand créateur de villes, s'entourait du conseil « réfléchi » de ses fidèles pour fonder Francfort-sur-l'Oder en 1253¹. Les raisons de chacun des fondateurs sont apparues dans les diverses régions, même si elles n'ont pas toujours été énoncées : parfois préoccupations de défense ou d'administration du plat pays, mais, la plupart du temps, recherche de profits provenant de l'activité économique de la nouvelle agglomération. Le duc Boleslas et son frère Sandomir proclament en 1257, lors de la grande *locatio* de Cracovie, qu'ils entendent *homines inibi de diversis climatibus congregare*² ; et, beaucoup plus cyniquement, Otton de Piliva, fondateur de Langenau en 1381, qu'il désire tout simplement « augmenter cens, revenus et profits » de son domaine³. Pour les margraves de Brandebourg, l'urbanisation de leurs terres a été en grande partie une opération financière.

Comme pour la fondation de villages, les princes et les seigneurs du sol ont fait appel à un ou plusieurs *locatores* pour diriger les opérations d'urbanisme et de peuplement. Un des premiers de ces entrepreneurs a donc été celui de la Neustadt de Hambourg, Wirad de Boisenburg (1188). Leur grande période d'activité a été la seconde moitié du XIII^e siècle, et leur terrain d'élection la zone nord de la

colonisation ; l'expansion urbaine vers le Sud-Est semble les avoir ignorés. A Prenzlau (1234), le groupe des huit entrepreneurs est désigné sous le nom moderne de *promotores*. Parmi les cinq *locatores* de Friedland en Brandebourg (1244), on rencontre un Berenghero, qui pourrait bien avoir été un Italien... Mais, en général, les noms d'origine de ces managers reflètent leur origine régionale ou, au moins, allemande : Gottfried de Herzberg à Francfort-sur-l'Oder (1253), Rodolphe de Belekow à Greifenhagen (1254), Henri de Reichenbach à Brieg (Brzeg, *p.* 1250), Thomas de Guben à Poznan (1253) ; en Prusse orientale ont opéré à Braunsberg (Braniewo, *p.* 1249) et Frauenburg (Frombork, *p.* 1278) des *locatores* lübeckois.

Ni les fondateurs, ni les promoteurs n'étaient assurément de brillants géographes, mais ils ont eu souvent, dans le choix des situations et des sites, le sens du terrain. Un de leurs soucis, dans les régions où les grands courants fluviaux n'étaient pas domptés, fut de protéger la future ville des dangers d'inondation, d'où des emplacements secs entre lacs et marais (Neubrandenburg), entre deux lacs (Waren en Mecklembourg), sur le rebord d'une haute terrasse (Marienwerder, Marienbourg, Elbing). Mais très recherchés aussi pour leurs avantages commerciaux ont été les grands passages des fleuves (Francfort-sur-l'Oder, Poznan, Görlitz) et les embouchures au point le plus abrité (Stettin, Königsberg, Riga). Mais dans beaucoup de régions où les sites d'élection étaient rares, les villes neuves ont dû se contenter d'emplacements moins favorables. Thorn a changé de site à cause des inondations ; Marienwerder, mieux placée de ce point de vue, végéta cependant longtemps. Dans le cas des villes des Teutoniques, il est possible de faire l'hypothèse d'un plan régional d'urbanisation, tant les distances entre les villes fondées, 35 à 40 kilomètres en moyenne, soit une journée de marche, sont constantes ⁴.

Genèse des plans organiques

La morphologie et l'urbanisme de ces villes aménagées ou fondées à l'est de l'Elbe et dans les pays danubiens ont fait l'objet d'innombrables études où se sont affrontés, naguère, les tenants du germanisme et du slavisme ⁵. Les plans inorganiques ne manquent pas, principalement dans

les premiers temps de l'urbanisation et dans les régions les plus occidentales. Le Leipzig primitif s'est ainsi développé sans plan préalable ; Meissen a bourgeonné sous son château ; d'une façon générale les peuplements castraux ont épousé les formes du relief, un *Markt* allongé ou triangulaire formant l'amorce d'une régularisation. Lübeck même, malgré sa belle allure, a eu des débuts hésitants et son plan a résulté de la coalescence de plusieurs noyaux. Les rudiments de plans organiques apparaissent à la fin du XII^e siècle à la Neustadt de Hambourg et à la Neustadt de Brandebourg. Puis, après des tâtonnements durant les premières décennies du XIII^e siècle, on est parvenu vers le milieu du siècle à des schémas réguliers et géométriques.

Le plan régulier et surtout le quadrillage établi sur deux axes sont, certes, de tous les temps. Mais par quels cheminements le modèle géométrique romain, abandonné pendant le haut Moyen âge, a-t-il resurgi un peu partout en Occident à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e siècle ? La tradition des *agrimensores* romains ne se serait pas perdue à travers les traités de Gerbert (983), de Leonardo Pisano (1220) et de Vincent de Beauvais (av. 1264) et peut-être les traceurs des villes polonaises et prussiennes des XIII^e et XIV^e siècles l'auraient-ils aussi recueillie, comme elle l'a été par la *Geometria Culmensis*. Celle-ci met, en tout cas, en lumière l'existence de *mensores*, chargés de la conception et de l'exécution des travaux, et de la croix d'arpenteur (*crusze*), sorte d'équerre dont ils se servaient ⁶. Certains ont voulu voir dans le plan carolingien de l'abbaye de Saint-Gall le type exemplaire de la ville régulière du haut Moyen âge. Une thèse récente a enfin recherché le modèle des plans réguliers des villes « coloniales » dans les *ville nuove* et *borghi nuovi* de l'Italie du Nord ; ces plans auraient été introduits par des migrants autrichiens, Wiener Neustadt (1194) ayant été le jalon intermédiaire et Goldberg (Złotoryja, *p.*) le premier exemple en Silésie (1210) ⁷. Cette filiation ne tient pas compte du fait que les fondations italiennes ne sont guère antérieures au XIII^e siècle. Si filiation il y a eu, pourquoi ne pas la rechercher plutôt à l'ouest de l'Elbe, à Hannoversch Münden (av. 1182) ou à Lippstadt (v. 1185) par exemple ?

Un plan de ville est un assemblage d'îlots, et l'îlot un assemblage de parcelles ⁸ ; aussi bien, l'élément fondamental du plan urbain est-il l'emplacement à bâtir (*area* ou *curia*) ⁹.

On trouve assez souvent dans les actes de fondation les dimensions de ces *areae* ; l'analyse des plans permet dans d'autres cas de les déterminer¹⁰. Dans les premières fondations occidentales, les parcelles étaient extrêmement étroites et allongées : les 50 emplacements de la Neustadt à Hambourg présentaient un front de 24 à 28 pieds pour 320 de profondeur ; à la Löwenstadt de Lübeck l'emplacement était de 25 × 100 pieds¹¹. Au début du XIII^e siècle, en Silésie, le lot type paraît avoir été plus équilibré : 60 × 120 et 60 × 240 pieds. En Prusse orientale, au XIV^e siècle, le module était de l'ordre de 60 × 105 pieds (soit ici 17,2 × 30,2 m)¹². A Cracovie, en 1385, un document municipal donne les dimensions suivantes : 72 × 144 pieds. Mais à l'intérieur d'une ville nouvelle, on distinguait parfois des lots « petits » et « grands »¹³, et il est question aussi de demi et de quart de parcelle, ce qui, dans ce cas, permet bien d'inférer que les dimensions des parcelles étaient constantes.

Plans à un seul axe

Le plan le plus simple est, comme pour les villages, celui qui a été déterminé par une route. C'est le plan à un seul axe, axe qui a pu, naturellement, engendrer des parallèles et de petites transversales. Il s'agit souvent, d'ailleurs, de marchés ou d'anciens villages-rue promus assez tardivement au statut urbain : ainsi, en Bohême occidentale, la petite ville de Domazlice (Taus) fondée en 1260 par Otakar II, ou, en Slovaquie, Presov (Preschau) qui obtint ses privilèges en 1374 seulement, l'une et l'autre organisées autour d'un *Markt* très allongé¹⁴. Le Neumarkt (Sroda Slaska, *p*) silésien (v. 1223) a servi de modèle à plusieurs autres petites villes : *Markt* en fuseau, deux rues longitudinales secondaires dans une enceinte à peu près carrée¹⁵. Un autre type à un seul axe est celui d'Elbing en Prusse (1237) où, de part et d'autre d'une rue majeure, six îlots rectangulaires sont encadrés par six rues perpendiculaires, en un dessin rigoureusement géométrique où l'on sent l'intervention d'un arpenteur¹⁶.

A propos de ces types de plan à un seul axe à marchés allongés ou ovales, l'urbaniste polonais H. Münch avait développé une thèse selon laquelle leur genèse spontanée aurait été antérieure à la *locatio*¹⁷. Mais on voit mal com-

ment accorder un tel développement avec la régularité des parcelles à bâtir et avec le parallélisme des rues latérales¹⁸. Le même auteur, prenant l'exemple de Poznan, a estimé d'autre part que la *locatio* de cette ville de 1253 n'a porté que sur le tracé du *Markt* central et la délimitation des 64 parcelles qui l'entourent, le reste du plan jusqu'aux murs étant le résultat d'une croissance postérieure. Il est, en effet, possible que tous les plans centraux et réguliers n'aient pas été d'emblée intégralement tracés ou remplis ; mais il est bien certain que c'est en relation avec les *locationes* qu'ont eu lieu ces opérations d'urbanisme, comme le disent clairement les *Annales* du chapitre de Cracovie à l'occasion de la deuxième location de 1257 : *Cracoviensis civitas iuri Theutonico traditur et situs fori per advocatos et domorum et curiarum immutatur*¹⁹.

Quadrillages sur deux axes

Les plans établis sur deux axes, à grande place du marché centrale et à contour circulaire ou ovale, sont, comme partout en Europe, extrêmement fréquents. Leur quadrillage, plus ou moins régulier, résulte de la juxtaposition d'îlots carrés ou rectangulaires. La formule la plus simple est celle de 3 × 3 = 9 îlots, dont celui du milieu est réservé à la place. L'exemple peut-on dire classique est celui de Trebnitz (Trzebnica, *p*) en Silésie. Cette petite ville est, certes, issue d'un *castrum* résidentiel et d'un marché ducal ; on discute pour savoir si sa nouvelle urbanisation remonte à l'installation de dix-sept *hospites* en 1204 ou si l'on doit la retarder à la *locatio* au droit de Neumarkt en 1250²⁰ ; mais ce qui importe ici est son plan que l'on a pu comparer — sans plus — à celui des bastides de Gascogne. En Prusse orientale, Deutsche Eylau (Ilawa), présente le même type²¹. Une autre petite ville silésienne, Patschkau (Paczkow, *p*), implantée par l'évêque de Breslau Thomas I^{er} en 1254, est constituée par 4 × 4 = 16 îlots à l'échiquier, tronqués par l'enceinte ovale qui a conservé la majeure partie de ses murs de la fin du Moyen âge²². Ce même schéma se retrouve en Bohême et Moravie à Hobenmaut (Vysoké Myto, *ts*), fondation d'Otakar II en 1256, et à Mährisch Trübau (Moravska Trebova, *ts*), création seigneuriale du troisième quart du XIII^e siècle aussi²³. Pilsen (Plzen, *ts*), un peu irrég-

gulière à cause du relief, présente théoriquement $4 \times 5 = 20$ îlots.

Passant en Brandebourg et dans le Neumark, nous trouvons une série assurément bien planifiée de villes à quadrillage de $5 \times 5 = 25$ îlots : Neubrandenburg (1248), Gransee (1262) et Strasburg (av. 1265)²⁴ — module que l'on rencontre d'ailleurs dans le sud autrichien à Bruck-an-der-Leitha (av. 1239). Ce qui est extrêmement intéressant à Neubrandenburg, c'est la concordance parfaite entre sa dotation territoriale de 250 *Hufen* et le dessin de ses 25 blocs d'habitation²⁵ (Ill. 29).

D'autres quadrillages ont été réalisés, plus ou moins régulièrement, par la combinaison théorique de $5 \times 3 = 15$ îlots. C'est le cas du second lotissement de Francfort-sur-l'Oder (après 1253)²⁶ et de celui de Graudenz (Grudziadz, *p*) en Prusse (1291)²⁷. Dans les deux grandes villes teutoniques, Kulm et l'Altstadt de Thorn, la combinaison d'îlots carrés et rectangulaires dans un circuit irrégulier aboutit cependant à un quadrillage régulièrement disposé. Un des plans les plus remarquables par son ampleur est néanmoins celui de Cracovie. Il s'inscrit dans un carré d'environ 580 mètres de côté, contenant théoriquement $6 \times 6 = 36$ îlots carrés de 85,5 mètres de côté ; en fait 25 îlots seulement, y compris la place, ont été utilisés²⁸.

Villes doubles et multiples

Lorsque ces villes nouvelles prospéraient et que leur cadre devenait insuffisant pour recevoir les nouveaux venus, on ne les laissait pas, comme de nos jours, grandir le long des routes hors les murs. On construisait sur le même modèle que la première et dans son voisinage immédiat une seconde, parfois même une troisième agglomération planifiée. Hambourg et Brandenburg avaient donné l'exemple à la fin du XII^e siècle. A Francfort-sur-l'Oder l'agrandissement est à peine visible tant la liaison entre les deux noyaux a été réalisée sans distorsion, ni solution de continuité²⁹. Les villes doubles de Prusse orientale ont, au contraire, réalisé une quasi totale ségrégation. La ville nouvelle de Thorn, avec son enceinte et son quadrillage particuliers (1264) ne communiquait avec l'ancienne que par une seule artère et a conservé, on l'a vu, son autonomie municipale

jusqu'en 1454. Elbing est le type même de la ville double, avec son second quadrillage totalement indépendant du premier (1347)³⁰. Berlin-Cölln était aussi originairement une ville double ainsi que Görlitz. Quant à Wroclaw (Breslau), elle a grandi en deux étapes autour des deux marchés de la rive gauche de l'Oder, avec deux beaux quadrillages qui ont fini par se rejoindre³¹.

Deux villes importantes sont devenues des villes triples : Rostock où sont apparues, côte à côte, Altstadt (1218), Mittelstadt (1232) et Neustadt (1252), rapidement réunies en une seule (1262) ; Königsberg dont les trois éléments, Altstadt (1286), Löbenicht (1300), Kneiphof (1327), restèrent au contraire très indépendants. Le développement urbain de Danzig est lui-même celui d'une série de villes juxtaposées : la première ville de *locatio* poméranienne, la Rechtstadt des Teutoniques (av. 1330-1378), la Neustadt (1343) et la Vorstadt (1360).

La place du marché

L'élément essentiel de la ville et le centre de l'activité urbaine était la place du marché, le *Markt*. Les antécédents ne manquaient pas à l'ouest de l'Elbe et l'élévation de marchés ruraux slaves au statut urbain et le développement des plans réguliers ont favorisé cette focalisation. Ainsi le type de *Markt* allongé, élargissement de la rue principale, soit en fuseau, soit en forme de long quadrilatère, se trouve-t-il très fréquemment dans les petites villes. Il est même resté de ce type dans le long et célèbre *Markt* (*Dlugi Targ*) de Danzig et la large place oblongue d'Iglau (Jihlava, *ts*) en Bohême³². D'autres exemples se rencontrent en Autriche à Bruck-an-der-Mur (vers 1260), Freistadt et Leoben (1262)³³ (Ill. 16). L'avenir était cependant au *Markt* central, carré ou rectangulaire.

Ce type a commencé petitement dans les nouvelles villes planifiées du Mecklembourg et du Brandebourg où un carreau du quadrillage a été réservé pour la place : Güstrow, Malchin, Neubrandenburg, Gransee, Strasburg, et il se retrouve plus à l'est à Trebnitz et à Bruck-an-der-Leitha. Dans ce cas, l'accès se faisait par les angles et les dimensions étaient de l'ordre de 80 à 100 mètres de côté. Avec Dresde, on est passé à la place issue de quatre carreaux,

avec accès par les angles, mais aussi, souvent, par le milieu des côtés. Dès lors, il semble que ces places soient devenues de plus en plus vastes vers l'est, en Silésie, Pologne et Bohême-Moravie, à partir du milieu du XIII^e siècle. La grande place de Poznan a 140 × 140 mètres ; celle de Kulm a 113 × 166 ; celle de Wroclaw (Breslau) 180 × 200 ; et l'on passe à Cracovie à près de 200 × 200. Mais même plusieurs petites villes tchèques ont des places qui sont disproportionnées à leur importance, telle la magnifique place de 125 × 125 mètres de Ceskè Budejovice (Budweis, 1265) au centre d'un harmonieux quadrillage³⁴.

Un grand nombre de ces places étaient occupées en leur milieu par des bâtiments municipaux, judiciaires et économiques (*Rathaus*, garde, carcan, pilori, halle, poids). Citons entre autres : Dresde, Francfort-sur-l'Oder, Görlitz, Schweidnitz (Zwidnica, *p*), Liegnitz (Lignica, *p*), Glogau (Glogow, *p*), Reichenbach (Dzurzonow, *p*), Brieg (Brzeg, *p*), Breslau, Poznan (*Ill.* 31), Thorn (*Ill.* 32), Cracovie, Wiener-Neustadt, et autrefois Varsovie. C'est pourquoi ces places ont dans le nord-est souvent reçu le nom de *Ring* ou, en polonais, de *Rynek*. En effet, la circulation se faisait autour de ces bâtiments centraux par une sorte de rue circulaire³⁵. Sur le plan de Thorn de la fin du XIV^e siècle les rues qui forment la place du Marché autour de l'Hôtel de Ville, se nomment *prima, secunda, tertia et quarta pars circuli*³⁶. Mais le nom de *Ring* ou de *Rynek* a été utilisé ensuite, même quand la place ne présentait plus cette particularité. Les plus beaux ensembles centraux qui subsistent sont ceux, bien connus, du Sary Rynek de Poznan, avec l'Hôtel de Ville et un pâté de constructions découpé par trois étroites ruelles, et du Rynek Glowny de Cracovie où se dressent encore la grande halle aux draps de la fin du XIV^e siècle, remaniée en 1538, la tour de l'Hôtel de Ville, et une petite église Saint-Adalbert. En fait, la notion de place comme espace libre, non couvert au moins d'échoppes, n'existait peut-être pas au Moyen âge³⁷.

L'urbanisme

On voit apparaître dans certaines villes moyennes de Styrie, d'Autriche, de Bohême-Moravie et de Pologne, des arcades autour de ces places médiévales. Mais il s'avère que

ce sont toutes des constructions au plus tôt de la fin de la période gothique et de la Renaissance. Par exemple, les maisons à portiques de Bruck-an-der-Mur et de Wiener-Neustadt sont des XIV^e-XV^e siècles. En Bohême, les arcades si décoratives de la grand'place de Ceskè Budejovice sont également du XV^e siècle. Un document de la petite ville de Saaz (Zatec, *ts*), dans la vallée de l'Eger (Ohre, *ts*), de 1386, donne la clef de ce problème, puisque son conseil demanda alors au vice-chambrier du roi de Bohême la permission de construire des arcades le long de son *Markt*³⁸. Il semble bien que dans beaucoup, sinon la plupart des cas, les maisons de la période de la fondation aient été en bois et que c'est seulement à l'occasion de reconstructions en brique ou en pierre que ces arcades, souvent uniformes, aient été bâties. Ce phénomène est encore semblable à celui des bastides du sud-ouest de la France³⁹. Mais ce nouveau décor des places orientales lui est très probablement venu cette fois d'Italie, par les pays alpins, étant par là une des premières manifestations de la grande bouffée d'urbanisme italien qui a soufflé sur l'Europe centrale au XVI^e siècle.

L'implantation de l'église dans ces nouveaux tissus urbains a été assez variable. Lorsqu'il existait un noyau proto-urbain slave ou allemand, l'église est évidemment restée en place : ainsi la cathédrale à Brandenburg, à Breslau ou à Poznan, ou encore Saint-Pierre à Trebnitz, Saint-Nicolas à Gdansk et Francfort-sur-l'Oder et Saint-Gothard à la ville neuve de Poznan. Rares ont été les églises construites au milieu d'une place⁴⁰. Dans les villes à quadrillage, la solution, toujours comme dans les bastides, a consisté à éviter la place du marché tout en restant assez proche. La position la plus fréquente dans ce cas a été l'îlot diagonal par rapport à la place, ceci aussi bien à Strasbourg et Reichenbach que dans les deux principales villes teutoniques, Thorn et Kulm, dans les grandes locations de Breslau (Sainte-Élisabeth) et de Cracovie (Notre-Dame) et dans les fondations de Bohême. Mais on trouve aussi l'église soit dans l'îlot voisin de la place (Francfort-Marienkirche, Moravska-Trebova), soit dans le second îlot après celle-ci (Neubrandenburg, Patschkau, Varsovie). En somme, aux marchands et au conseil le tumulte de la place ; à l'église un lieu plus propice à la méditation, à moins que cette ségrégation ne soit une des premières manifestations de l'esprit laïque.

La fortification des villes était au Moyen âge une règle presque sans exception ; mais le mur était, au regard du droit saxon du XIII^e siècle, autant la séparation entre la ville et la campagne qu'une véritable protection⁴¹. Beaucoup de villes coloniales et orientales sont restées longtemps entourées par des enceintes de fossés, levées de terre et palissades. Les premières défenses maçonnées ont été des portes. Lübeck ne s'est entourée d'un mur qu'à partir de 1225-1230, Hambourg vers 1260 seulement. La grande enceinte de Danzig est de 1343-1348 ; Wismar n'a eu la sienne qu'à la fin du XIV^e siècle.

Quantité de villes de fondation à plan orthogonal étaient enfermées dans une enceinte à contour circulaire ou ovale, à peine esquissée en terre primitivement, puis plus tard solidement construite. Neubrandenburg (III. 33) et Patschkau en offrent deux très bons exemples ; mais en Bohême aussi la forme ronde est fréquente et de nombreuses petites villes ont reçu de puissantes fortifications du roi Otakar II : Caslav construite par le *locator* Conrad Spitalsky vers 1260 avec un double mur, Klatovy et Kolin⁴². On a voulu voir dans ces enceintes circulaires une influence slave ; mais ces plans ronds sont de tous les pays aussi.

Les noms de villes

Dans les noms de villes de l'Est⁴³, on voit d'abord apparaître le substrat slave. Les anciens habitats disparus ou absorbés, la toponymie naturelle slave a servi à dénommer beaucoup de nouvelles agglomérations. On a vu que Lübeck a pris le nom de l'ancien *Lubice* et Leipzig celui de *Libzi*. Rostock est emprunté au slave *rostocki* qui désigne l'élargissement d'une rivière. Chemnitz en Saxe, Kamenz en Silésie, Cammin en Poméranie, proviennent du terme slave *kamen*, la pierre. Dresde a conservé le nom de la tribu des *Nisani* (Drazdzany qui signifie les « gens de la forêt »). Quand existait une importante agglomération slave, son nom a été naturellement conservé, mais, suivant le cas, traduit ou germanisé. Le nom de Poznan est connu sous sa forme latine *Posnania* dès 968 ; celui de Gdansk, *Gyddanyzc* est mentionné en 997 dans la vie de saint Adalbert ; le nom de Wroclaw apparaît vers 1154 et celui de Chelmnostarograd avant la *locatio* de 1123. En Bohême, Hradec

Kralové, devenu Königgrätz, est attesté dès 1130. Graz, la capitale de la Styrie, doit également être entendu comme *Grätz*, *Gradec*, le *castrum* en slovène.

Les villes créées *ex nihilo* ont reçu, comme partout en Europe, diverses désignations. Certaines ont pris le nom de la forêt, de la prairie ou de la rivière proches : Mittenwalde (1245), Weidenau (1266-1268), Elbing et Riga (nom des rivières Elbing et Rige, affluent de la Duna). Kiel (av. 1232) signifie le *Förde* enfoncé comme un coin (*Keile*) dans les terres. La nouveauté de la fondation s'est exprimée évidemment par les nombreuses Neustadt et par Neumarkt dont le nom polonais Sroda, « mercredi », indique bien l'existence d'un marché avant la *locatio*. La liberté de la ville a entraîné les Freistadt et Friedeberg (Mirsk, *p*) en Silésie (1337). Mais beaucoup de noms furent aussi ou apportés de l'Ouest par les migrants ou donnés par les fondateurs en souvenir d'anciennes villes. C'est le cas de Francfort-sur-l'Oder, de Strasburg, de Neubrandenburg, mais aussi de Rothenburg-sur-Oder (Czerwiensk, *p*), et de Landshut (Lancut, *p*) en Galicie. Cölln (1237) l'ancêtre de Berlin, rappelle la grande métropole du Rhin ; mais c'est discutable pour Kolin en Bohême⁴⁴. Quant au nom de Torun (*Torunia*), il a été donné par les Teutoniques en souvenir du château de Toron en Terre-Sainte. Enfin, il y a la série qui se rattache au nom ou la qualité des fondateurs ou encore à des désignations honorifiques. Reichenbach en Silésie (Dzierzoniow, *p*) a reçu le nom du *locator* Henri von Richenbach. Bischofswerda en Lusace est une fondation épiscopale comme Bischofsburg, en Prusse ; Friedberg (v. 1194), porte le nom de Frédéric, fils du duc Léopold VI. Les Chevaliers teutoniques ont enfin honoré le Christ à Christburg (1260) et la Vierge à Marienwerder (1234) et à Marienburg (1276). Quant à Königsberg (1255), elle a été baptisée en l'honneur du roi de Bohême Otakar II qui avait participé à la croisade en Prusse.

CHAPITRE VI

LA POPULATION URBAINE. STRUCTURES ADMINISTRATIVES ET SOCIALES

La condition des « bourgeois »

La condition des habitants des nouvelles villes de l'Est ne différait guère de celle des colons du plat pays. Mais d'abord comment désignait-on ces habitants ? De loin, le plus souvent, comme *cives*, de même d'ailleurs que les habitants des villages. C'était le cas général en Brandebourg, Mecklembourg et Poméranie¹. En Silésie, la dénomination de *burgenses* est rare aussi au XIII^e siècle et ne s'est répandue que dans la légende des sceaux (ainsi à Breslau *sigillum burgensium W...* en 1262). Mais en Silésie et Pologne on trouve quelquefois dans les petites villes l'emploi du terme de *hospites*².

La liberté personnelle était assurée à ces bourgeois dans les mêmes termes que l'on a vu tant pour les Allemands de Prague en 1174 que par le droit de Kulm, même si le droit de Magdebourg demandait la preuve de la liberté sous le serment de sept personnes apparentées ; et cela valait pour leur femme et leurs enfants. La ville, était-il dit dans le privilège de Wiener Neustadt (1277), « doit être remplie de bourgeois » ; mais ce même droit indique clairement que si le nouvel habitant rendu « libre par l'air de la ville » changeait de résidence, il pouvait craindre une nouvelle réclamation de son seigneur³.

Les bourgeois recevaient un bien-fonds constitué par une aire à bâtir, *area* ou *curia*, telle qu'elle a pu être décrite plus

haut, et qu'il tenait du seigneur, laïque ou ecclésiastique, à titre de tenure héréditaire. Tous les actes de fondation et les « droits » sont formels ; depuis le privilège de Stendal (après 1160) jusqu'au *Handfeste* de Kulm (1233), les lots étaient concédés *jure hereditario*. Cela signifie, comme presque partout au Moyen âge, que les tenanciers avaient la *possessio* du sol, mais non la *proprietas*. Cette possession s'accompagnait de la liberté d'aliéner, vendre, mettre en gage, sous la seule réserve que le cens serait toujours acquitté, cens, a-t-on fait remarquer, qui ne portait aucun préjudice à la liberté. Mais pour allier la possibilité d'aliéner avec l'hérédité, on a introduit rapidement dans les droits urbains l'accord nécessaire des héritiers pour toute opération — accord qui est souvent resté formel. En fait, dans les villes marchandes de la Baltique surtout, il y a eu une grande mobilité de ces biens-fonds. Par exemple, à Wismar entre 1250 et 1272, il n'y a pas eu moins de 550 ventes et 370 mises en gage d'aires, maisons et échoppes pour une ville qui n'avait guère plus de 300 maisons ; mais ces transactions portant sur une partie non réelle, demi, quart, neuvième, de ces *hereditates*, il apparaît bien que c'était là simplement un moyen de mobiliser des créances⁴. Au contraire des fondations de villages, les actes de fondation de villes ne prévoient guère le montant des cens urbains, qui lorsqu'ils sont fixés, par exemple quatre deniers à Stendal, un denier de Cologne à Kulm, apparaissent bien n'être qu'une redevance recognitive, ou alors discutée entre la communauté et le représentant du seigneur.

Outre la parcelle à bâtir urbaine, le nouvel habitant recevait dans certaines villes de fondation, une dotation en *Hufen* dans le territoire suburbain ; on l'a vu notamment à Friedland (1244), à Neubrandenburg (1248) et à Francfort-sur-l'Oder (1253), où les cens dus pour ces *Hufen* étaient respectivement de un demi ferton, trois sous brandebourgeois, un ferton⁵, tarifs bien plus élevés que ceux du cens urbain.

Enfin, la communauté nouvelle se voyait elle-même dotée de biens communaux, prés surtout, pâturages, marais, îles, usage des bois pour la construction, voire la cueillette. Le *Handfeste* de Kulm détaille ainsi pour Kulm et Thorn les pâtures, les rives ou les îles de la Vistule assignées *ad communes usus civium*⁶.

Aux charges foncières et à la dîme ecclésiastique s'ajoutaient plus ou moins pour les bourgeois celles de la défense

de la ville, non seulement la participation aux dépenses de construction des murs, mais la garde des portes et des tours⁷. Les Allemands de Prague devaient garder (*custodire*) la ville quand le duc était en expédition hors de Bohême⁸. En Silésie, la participation à des expéditions était même prévue en cas de péril (Brieg, 1250)⁹. Quant au droit de Kulm, droit d'une terre de croisade, toujours sous la menace des Prutènes, il prévoyait aussi la réquisition pour les expéditions : avec armes légères et un cheval pour les possesseurs de quelques *Hufen* ; avec un équipement complet, un destrier cuirassé et deux autres chevaux pour les possesseurs de quarante *Hufen* et plus¹⁰.

Le Vogt urbain

Le représentant du seigneur dans la ville était généralement appelé *advocatus*, *Vogt* ; parfois *Stadtvogt* pour le distinguer du *Vogt* territorial (*advocatus provincialis*)¹¹ ; *Erbvogt* pour exprimer le caractère héréditaire de la fonction ; terme que traduisent mal bailli ou prévôt parfois employés en français et qui est passé en Pologne au XIV^e siècle sous la forme *wojt* ; on l'appelle aussi *Stadtrichter* eu égard à sa fonction judiciaire. Néanmoins, il n'y a pas lieu de distinguer fondamentalement le *Vogt* pour la ville et le *Schulze* pour les villages. Les pays du Nord-Est, Brandebourg, Poméranie, Prusse, n'ont fait aucune distinction et des villes polonaises comme Plock et Cracovie avaient aussi leur *scultetus*¹². On trouve également *prefectus urbi* en Brandebourg et à Neumarkt¹³. Les *Vögte* étaient les descendants des *locatores* et ils jouissaient héréditairement des avantages concédés à ces derniers lors de la fondation ou de la *locatio* : parcelle à bâtir, *Hufen* suburbaines (un tiers des *Hufen*, un tiers des cens des *areae* à Friedland), une part des droits de justice, des profits économiques comme ceux du moulin, du marché, de la taverne. On aura un exemple typique de la place et du rôle tenu par ces agents héréditaires avec la confirmation en 1291 des privilèges accordés antérieurement par l'évêque de Breslau Thomas I^{er} à un certain Helldorc *fundator et locator* de la petite ville de Weidenau (Vidnava, ts), située dans le temporel de l'évêché : l'exercice de la justice avec un tiers de ses profits, une parcelle à bâtir au choix dans la ville, la boucherie, le banc des boulangers et

des cordonniers, les moulins à grain, à foulon et à tan, les meules à aiguiser, les pêcheries, les bains, le sixième denier des cens héréditaires et des cens du marché, trois jardins, une forêt au sud de la ville, dix-huit *Hufen* suburbaines, une part de la production des potiers, tout cela au titre de l'*advocacia* ; et celle-ci conférant, outre la basse justice, le choix des *consules* et des maîtres de métiers, l'approbation des statuts municipaux, sans compter une juridiction dans quatorze villages alentour¹⁴.

De tels personnages ont eu une influence évidemment considérable sur la vie municipale dans les premiers temps de la colonisation et surtout dans les petites villes. Mais, encombrants, ils ont vite porté ombrage tant aux princes qu'à la communauté urbaine. A Breslau, où les droits de l'*advocacia* n'étaient pas clairement définis d'ailleurs, un conflit opposa le duc et le *Schulze* allié aux bourgeois au sujet des étaux de la boucherie et des jardins (1261) ; puis, après la troisième génération des premiers *Schulzen*, le duc nomma un bourgeois comme *Vogt* (1266) et limita les droits des héritiers en faveur de la ville (1275)¹⁵. A Leipzig, où la charge héréditaire appartenait à la famille noble von Schkeuditz depuis le XII^e siècle, les bourgeois obtinrent de relever directement de la cour du margrave (1263) ; et après 1285 le *Stadtvoigt* devint simplement le préposé à la justice dans le collège municipal¹⁶. Dans d'autres cas, enfin, des villes fortunées rachetèrent l'avouerie pour s'en débarrasser.

Le Conseil de ville (Rat)

La constitution des communautés municipales ne se présente pas, ou ne se présente qu'assez peu, à l'est de l'Elbe et de la Saale comme dans l'ancienne Allemagne. Aux origines de celles-ci, depuis le début du XI^e siècle, tant dans les villes du Nord-Ouest que dans les villes épiscopales du Rhin et du Sud, les forces agissantes avaient été les groupes de marchands et les métiers dont les guildes et les associations jurées avaient obtenu, par la force ou par la pression, la participation à la gestion politique¹⁷. Venues plus tardivement et créées ou élevées au statut urbain dans des conditions qui présentaient d'évidents avantages pour le seigneur, les nouvelles villes ont souvent été dotées d'emblée, ou presque, d'un droit et d'un corps municipal. La communauté de

Lübeck est connue dès le privilège de Frédéric Barberousse de 1188 qui renouvelait un document plus ancien, et il semble bien que les « bourgeois » de cette ville n'aient pas formé une association jurée. Le fait, par contre, que dans certaines villes, Dresde, Bautzen et Pirna, les membres du Conseil se soient appelés *jurati civitatis*¹⁸, laisse penser qu'une coalition jurée ait pu exister avant l'accession au statut urbain. On a vu aussi qu'auprès de certaines agglomérations proto-urbaines slaves, Brandenburg, Rostock, Stettin, Breslau, des noyaux de colonies marchandes allemandes ont joué le rôle moteur qui a précipité l'octroi du droit allemand et l'autonomie municipale.

Ainsi, à la fin du XIII^e siècle et au XIV^e, les villes orientales, comme celles de l'Ouest d'ailleurs, étaient généralement administrées par un Conseil (*Rat*). La date d'apparition de ces conseils dans les documents reflète soit directement l'octroi de cette autonomie administrative, soit le moment où l'institution a pris le pas sur les officiers princiers ou seigneuriaux. Presque partout, les membres du Conseil sont appelés en latin *consules*. A Lübeck, la première mention du *Rat* est de 1201, mais son existence est certainement plus ancienne¹⁹. Rostock a reçu le sien dès sa fondation (1218), Schwerin à partir de 1228. Les premiers *consules* de Hambourg, mentionnés en 1225, existaient sans doute déjà dès 1210. A Magdebourg, où, malgré le privilège de 1188, la communauté et ses « échevins » était fortement tenue en bride par le burgrave (*Burggraf*) et le *Schulze* de l'archevêque, ce n'est qu'en 1244 qu'il est question de *scabini consules*. A Leipzig, ce n'est aussi qu'après l'intervention du margrave contre la dynastie des Schkeuditz que le *Rat* s'est assuré le pouvoir (1270). A Vienne, il n'est pas sûr qu'il ait existé des *consules* avant 1221 ; en 1237 le *consilium civium* apparaît occasionnellement mais ce n'est qu'en 1278 que Rodolphe de Habsbourg reconnut l'autonomie du *Rat*²⁰. En Silésie, le *Rat* de Breslau, assuré en 1266, est sans doute antérieur à 1261 et presque toutes les petites villes avaient leur conseil dans le dernier quart du XIII^e siècle²¹. En Prusse, le droit de Kulm reconnaît l'existence du Conseil des *Consules* dès 1233.

Le nombre des membres des Conseils était normalement de douze ; parfois moins, six, huit, dix ; parfois plus, seize, vingt, vingt-quatre au maximum. Leur renouvellement annuel se trouve dans toutes les villes au droit de Lübeck et

de Magdebourg. En fait, le choix ou plutôt la cooptation, se faisait par et au nombre d'une petite partie de la bourgeoisie, les *méliores*, représentative, suivant le cas, de grandes familles de marchands, de gros propriétaires fonciers, mais aussi d'artisans dans les petites villes. A Lübeck, il s'est constitué très tôt un « club des riches » (*Richerzeche*) qui a confisqué l'administration municipale jusqu'à la fin du XIV^e siècle ; en 1380 la plupart des membres du Conseil étaient parents au troisième degré²² ; en Silésie, les dynasties bourgeoises accaparèrent moins les Conseils où les familles de petits commerçants et d'artisans se succédèrent rapidement²³.

On n'insistera pas ici sur les fonctions du *Rat* : représentant de la ville comme personne morale, il assurait son administration, en tout premier lieu la défense, la gestion financière et le contrôle de la vie économique ; il pouvait siéger en cours de justice. L'institution de *Bürgermeister* a été assez tardive²⁴ : Lübeck, 1256 ; Hambourg, 1264 ; Vienne, 1282 ; Brieg, 1299. Puis la fonction d'abord unique s'est multipliée : deux puis quatre *Bürgermeister* à Hambourg et Lübeck, trois à Wismar (1344), quatre à Stade (1376). On sait assez peu sur leur rôle, sinon vraisemblablement de présider le Conseil, de détenir le sceau de la ville et les clefs des portes.

Villes et campagnes

Un caractère original dans la colonisation urbaine à l'Est, a été l'union étroite et institutionnelle qui s'est établie entre la ville et le plat pays qui l'entoure. On a d'abord vu le cas des villes de fondation auxquelles a été attribué un vaste territoire agraire, conçues, somme toute, comme des « agrovilles » dont une partie des habitants étaient donc des laboureurs. C'est celui des petites villes brandebourgeoises de la zone forestière de l'Uckerland, Friedland, Neubrandenburg, voire de Francfort-sur-l'Oder. C'est aussi, avec une nuance, le cas de Brieg (Brzeg, *p*) où, quelques années après la fondation, le *Vogt* reçut du duc de Silésie une forêt à mettre en valeur pour que la production de nouvelles *Hufen* « serve à la ville », les colons résidant dans la ville elle-même (1274)²⁵.

Un autre type d'association ville-campagne a été celui des *Stadtdörfer* — dénomination scientifique moderne que l'on

peut traduire soit par « villages attachés à la ville », soit par « villages-satellites ». Dans ce type, il y a d'ailleurs aussi plusieurs nuances. D'abord, les villages créés par les villes elles-mêmes sur leur propre territoire : ainsi les villages fondés bien après 1233 par Kulm et Thorn sur leur dotation en *Hufen* ; ainsi, très bon exemple, que Neuendorf fondé par le *Rat* de Danzig en 1346 dans le territoire de la ville. Mais le type le plus fréquent, particulièrement dans l'État teutonique, était celui du village fondé en même temps que la ville. Avec Mühlausen (Mlynory, *p*) et sur une partie de son terroir le même *locator* fonda entre 1320 et 1329 le village de Lohberg ; et, avec Putzig (Puck, *p*), fut fondé avant 1348 un village annexe sans nom. Dans les régions slaves déjà peuplées, à l'occasion d'une « location » au droit allemand, on rattachait de la même façon des villages anciens à la ville. Poznan en 1253 s'est vu annexer 17 villages à son territoire ; lors de la *locatio* vers 1302 de Moschin (Mosina, *p*), sur la Wartha au sud de Poznan, trois villages furent « ajoutés » à la ville. Dans tous les cas précédents, ville et villages-satellites étaient *sub uno jure*, sous le même droit, avaient le même *Vogt* ou *Schulze*, le même Conseil (à Mühlausen, huit échevins représentaient la ville, quatre le village) ; la différence provenait essentiellement des activités des habitants, ceux des villages étant des *homines extra et prope civitatem agros colentes*. Du point de vue topographique, ces villages étaient souvent très proches de la ville, parfois dans son prolongement à la façon d'un faubourg agricole ; leur nom était aussi neutre que Oberdorf, Langendorf, Neuendorf ou Grossdorf, et en pays slave il était devenu souvent Polnischdorf ou Böhmischdorf.

Une autre institution, d'une nature différente de celle des *Stadtdörfer*, unissait aussi villes et campagnes, le *Weichbild*. Le terme vient de *Wick*, qui signifiait un établissement de marchands, et il désignait, dans l'Allemagne occidentale, le droit propre à ces groupements : de là, il s'était étendu au territoire où s'exerçait ce droit. A l'Est, en Misnie, en Brandebourg, en Moravie et en Silésie surtout, il a pris un sens plus large encore : celui d'un ensemble de villages de colonisation, formant un détroit territorial (*districtus*) dépendant de la compétence de la juridiction d'une ville. Le nom apparaît en Silésie en 1302. En général, le *Landvogt* ducal ou épiscopal au siège de la ville exerçait la haute justice dans le district ; le *Vogt* urbain diffère de lui et les *Schulze*

villageois conservaient la basse justice, mais suivant le droit de la ville. Cela a ainsi créé un système territorial qui s'est substitué aux anciennes châtelainies de la période des Piast et a organisé au XIV^e siècle une nouvelle solidarité territoriale entre les villes et le plat pays²⁶.

Au regard de l'économie, l'aspect le plus caractéristique de l'évolution des rapports entre les villes et les campagnes de colonisation a été l'acquisition par les bourgeois de nouvelles tenures rurales, jusqu'à l'ensemble d'un ou plusieurs villages avec tous les droits y afférant. Le *Landbuch* de Brandebourg de 1375-1376 montre ainsi dans l'Altmark une série de déclarations concernant les « rentes féodales » appartenant à des bourgeois du pays. Les acquisitions résultaient d'achats ou de mises en gage dont on comprend aisément les raisons. Et comme ces rentes étaient souvent en nature, cela a donné déjà à partir de 1300 la possibilité d'un commerce de céréales dans la région moyenne de l'Elbe²⁷. Le XIV^e siècle est aussi l'époque où ont commencé les investissements immobiliers des marchands hanséates dans les environs de leurs villes et ceux du patriciat des métiers de Breslau²⁸. En d'autres cas, les *Wüstungen* ont permis à de petites villes d'acquérir un terroir agricole propre : ainsi Grimma par la disparition de quatre villages satellites²⁹. Certes, on ne peut pas encore parler aux XIV^e et XV^e siècles d'une *Stadumlandwirtschaft* proprement dite, mais avec les villages annexes très proches de la ville et avec les investissements ruraux rapprochés des bourgeois, le premier cercle de cette économie était alors en train de s'esquisser.

La population

L'histoire démographique des villes de l'Est européen au Moyen âge est assez peu représentée, sauf en ce qui concerne les villes hanséatiques³⁰. Les chiffres d'habitants ne sont, en effet, approchables qu'exceptionnellement par des documents tels que dénombremments de feux ou de ménages, livres de bourgeoisie, recensements de maisons, registres de taille pour la levée d'hommes d'armes, dans la plupart des cas les évaluations des auteurs reposent sur les surfaces bâties, voire les dotations primitives en places à bâtir ou en *Hufen* des villes nouvelles. On sait combien l'uti-

lisation de toutes ces sources, même les premières, demande de précautions et surtout de réserves. Et puis, ces chiffres plus ou moins valables pour une date ou période déterminée ne permettent pas, ou si peu, de saisir les variations de la population.

La première constatation que l'on peut faire, est, d'une façon générale, la petitesse des villes orientales. Beaucoup de « villes » de Silésie³¹, de Bohême, de Basse-Autriche et les *Ackerbürgerstädte* de Prusse orientale ne dépassaient pas 800 habitants et même les villes coloniales de Brandebourg et de Poméranie oscillaient entre 1 000 et 2 000. A ses origines, Riga ne comptait que 80 maisons et Marienwerder 50, soit des populations tournant autour de 250 à 500 personnes. Les tranches moyennes et supérieures ne comprenaient peut-être qu'une quarantaine de villes dont une bonne partie de villes hanséatiques. Mais les comparaisons sont peu commodes, car les chiffres avancés pour chaque ville ne sont pas de la même époque et les évaluations pour une même ville parfois varient beaucoup avec les auteurs³².

De 2 à 4 000 habitants, on trouvait au XV^e siècle, des villes moyennes comme Neisse (Nysa, *p*) en Silésie, Eger (Cheb, *ts*), Leitmeritz (Litomerice, *ts*) et Iglau (Iihlava, *ts*) en Bohême. De 4 à 10 000 habitants, à la même époque, l'éventail était assez large : Dresde, 5 000 (1396) ; Bautzen, 5 500 (1400) ; Kutna Hora (Kuttenberg), 8 000 ; Riga 8 000 ; Wismar, 8 000 ; Stettin, 9 000 ; Görlitz, 9 000. Pour les grosses villes de 10 000 habitants et au-dessus, on est souvent en présence d'écarts d'évaluation considérables, mais l'on peut mieux tenir compte des oscillations périodiques. Thorn³³ et Königsberg ont plafonné autour de 10 000 habitants ; pour Stralsund, on peut hésiter entre 9 et 12 000 ; Rostock a peut-être atteint quelque 14 000 habitants. La population de Magdebourg et de Vienne est estimée au XV^e siècle à 20 000 personnes. Prague, suivant un type de calcul assurément trop optimiste, aurait même approché avant la Peste les 30 000 !³⁴ Breslau au maximum de sa floraison dans la seconde moitié du XIV^e siècle se serait également trouvée au niveau des 20 000 habitants³⁵. Gdansk a fait l'objet aussi d'une évaluation certes très étudiée³⁶, en tenant compte de la superficie bâtie, du nombre de maisons (3 500) et de celui de chefs de famille (3 800), mais qui, vers 1500, donne 15 000 à 35 000 âmes, suivant les coefficients retenus pour les familles... Il reste, sans doute, que Lübeck a été la ville la plus peuplée du Nord-Est et de l'Est colonial. Elle

comptait probablement 15 000 habitants environ au XIII^e siècle, car le chiffre de 28 000 avancé pour 1259 paraît correspondre à un afflux exceptionnel en même temps qu'à un calcul maximaliste. Si la Peste a fortement touché la ville³⁷, elle accueillit aussitôt après dans les années 1350-1355, 1 599 nouveaux bourgeois. En 1461, on y dénombrait 5 407 feux, ce qui la faisait approcher des 30 000 habitants³⁸.

L'importance relative et les variations de la population du groupe des villes affiliées à la Hanse à la fin du XIV^e et au XV^e siècles sont reflétées par le contingent d'hommes d'armes que chaque ville devait fournir aux ligues militaires, appelées *tohopesate*, c'est-à-dire « se tenant ensemble », suscitées par Lübeck³⁹. Ainsi Lübeck apparaît-elle, de 1362 à 1470, avec 30 *Wapenern* de trois chevaux chacun, la ville imposée au plus haut niveau, au même rang en 1470 que Cologne. Cracovie, en 1407/1430, n'était taxée que pour 15 hommes d'armes, ce qui postule une ville deux fois moins peuplée que Lübeck ; et Breslau, pour 12, ce qui laisse entrevoir un léger déclin de la capitale silésienne par rapport à la fin du siècle précédent. On perçoit, par contre, entre 1362 et la fin du XV^e siècle une croissance de Hambourg, passant de 10 à 25 hommes d'armes, et au XV^e siècle un bond de Berlin passant d'une taxe de 6 à 9 hommes, c'est-à-dire frôlant alors les 8 à 10 000 habitants.

Immigration et nationalités

On a déjà vu combien l'immigration lointaine a joué un rôle important dans le peuplement de la plupart de ces villes orientales. C'est le propre même du mouvement vers l'Est. Bien sûr, les noms d'origine donnés par les livres de bourgeoisie pour une partie des nouveaux venus ne s'appliquaient pas toujours aux immigrants eux-mêmes, mais à leurs ancêtres ; et il est parfois délicat de distinguer la « nationalité » de la population d'après les noms, car la mode a joué chez les Slaves en faveur des noms allemands comme autrefois chez les Gallo-Romains pour les noms germaniques. Sous réserve de ces marges d'erreur, on a pu cependant, analyser les courants de migration vers certaines villes. Rappelons que Lübeck a attiré, au XIV^e siècle encore, au témoignage des noms d'origine des nouveaux bourgeois, 37 % d'Ostelbiens ; que Rostock s'est peuplée presque pour

moitié, à la fin du XIII^e siècle, d'originaires de Basse-Allemagne ; que Danzig en 1308 avait aussi accueilli 22 % de Westphaliens et de Bas-Allemands. Ce courant de la vieille Allemagne du Nord est cependant rapidement tombé au XIV^e siècle dans les villes de Prusse orientale ; Thorn, où il n'y avait guère que 13 % de Bas-Allemands ; la Neustadt d'Elbing où l'on en comptait 10 % ; Marienbourg 6 %⁴⁰.

En fait, comme pour la colonisation rurale, l'Est a alimenté l'Est par des déplacements internes. Les Allemands de Silésie se sont portés vers les villes de Prusse orientale et vers les villes de Petite-Pologne et de l'axe des Carpates. Ainsi, plusieurs nouveaux bourgeois de Cracovie, de 1257 à 1350, vinrent-ils de Haute-Silésie, et, entre 1392 et 1506 encore, un cinquième des migrants vers la grande ville polonaise étaient-ils originaires de la même province⁴¹. Néanmoins, dans tous les cas, les nouvelles villes ont puisé dans leur propre région, comme cela s'est fait dans toute l'Europe occidentale. Il y avait, ainsi, au XIV^e siècle, 17 % de nouveaux bourgeois de Lübeck porteurs d'un nom de lieu du Holstein, 25 % à Danzig porteurs de noms de lieux de la Prusse, 52 % à Thorn originaires de l'État teutonique et des environs immédiats de la ville. Il semble bien qu'une partie des colons de l'Est, après un stage dans le plat pays, aient pris le chemin de la ville. Le même phénomène devrait être observé en Brandebourg, et en Autriche. Mais, dans les villes slaves de *locatio* au droit allemand, quelle a été la part du recrutement à court rayon alors que les ducs polonais ont eux-mêmes parfois limité ou prohibé le mouvement des populations locales vers ces nouveaux habitats ?⁴²

On en revient pratiquement avec cette question à la composition « nationale » d'un certain nombre de villes de l'Est. Pour Bautzen, en pays sorabe, il paraît bien qu'au début du XV^e siècle, on ait compté 35 % de la population totale d'origine slave⁴³. A Reval, en Livonie, il y avait à la fin du Moyen âge, 44 % d'Estes, 16 % de Suédois et 40 % d'Allemands⁴⁴. Mais, en ce qui concerne la Silésie et la Bohême-Moravie, on a vu que le poids du peuplement urbain allemand semble avoir été prépondérant⁴⁵, sans être toutefois aussi massif que les statistiques dressées d'après les noms de personne pourraient le faire croire⁴⁶.

Structures sociales et économiques

Si la proportion d'habitants slaves dans plusieurs villes de l'Est paraît si faible, c'est que les Slaves y étaient souvent privés du droit de bourgeoisie et qu'ils étaient, par conséquent, absents des livres où on aurait pu les compter. Du même coup, entraient-ils dans la catégorie sociale des *humiles*, avec les autres non-bourgeois.

Pour étudier ces couches sociales, on attache, désormais, plus d'importance au critère des niveaux de fortune qu'aux facteurs politiques et juridico-administratifs⁴⁷. Les rôles de taille et les livres de comptes fournissent parfois la matière à ces recherches, avec les difficultés inhérentes à ce genre de documents toujours incomplets et aux comparaisons bien mal commodes d'une ville à l'autre. C'est, encore une fois, le secteur hanséatique Hambourg⁴⁸, Lübeck⁴⁹, Rostock⁵⁰, qui, le premier, a ici fourni un schéma de référence. On y distinguait quatre groupes de fortune, correspondant en gros à des activités socioprofessionnelles. Au sommet, se plaçait un groupe étroit de très grands marchands et de rentiers, dans le milieu duquel se recrutait le *Rat*, et dont la fortune, au milieu du XV^e siècle, supérieure à 1 000 Marks lübeckois, pouvait atteindre des sommes très élevées. En seconde ligne, venait une bourgeoisie aisée, armateurs, patrons de navires, brasseurs, merciers, drapiers, dont le niveau de fortune s'inscrivait entre 500 et 1 000 Marks lübeckois⁵¹. La troisième catégorie était la classe moyenne des petits marchands mais surtout des maîtres des métiers, aux ressources beaucoup plus faibles, de l'ordre de 100/150 à 500 Marks. Enfin, au bas de l'échelle, l'on trouvait les petits artisans, les manœuvres, les porteurs, les domestiques, généralement non-bourgeois, avec des possibilités financières de moins de 150, voire moins de 75 Marks. Suivant la ville, le pourcentage de membres de chaque groupe variait : alors qu'à Lübeck les riches marchands représentaient 15,4 % de la population, ils n'étaient à Rostock que 0,5 % ; mais, inversement, la couche aisée qui n'était à Lübeck que de 7,3 % du total est passée à Rostock jusqu'à 16 %. D'une façon générale, il semble qu'à la fin du Moyen âge la classe moyenne se soit effritée (de 38 à 34 % à Lübeck, de 54 à 20 % à Rostock) pendant que s'enflait la masse des « pauvres », qui atteignait 6 % en 1510 à Rostock.

Dans l'État teutonique⁵², à Thorn, Kulm et Elbing, le groupe supérieur n'existait pas et le clivage était réduit à

trois couches de fortune et de professions. A Thorn, la bourgeoisie des marchands de la vieille ville, venue de Westphalie et particulièrement de Soest et Dortmund, qui habitait autour du *Markt* et sur la rue principale⁵³, comprenait, à la fin du XIV^e siècle, 80 familles et formait environ 10 % de la population. La classe moyenne de petits marchands, d'artisans, mais aussi de compagnons a été évaluée à 34 % à Thorn, 50 % à Kulm et 43 % à Elbing ; ce qui laissait environ dans la couche inférieure des domestiques et des pauvres à peu près la moitié de la population. Mais c'est une proportion probablement inférieure que l'on trouverait en Livonie sauf à Reval (60 %). L'étroitesse relative de la catégorie supérieure dans les terres prussiennes s'explique par la concurrence que les Teutoniques eux-mêmes faisaient aux marchands dans les gros commerces d'exportation, encore que certains bourgeois n'aient pas dédaigné se charger d'être commis de l'Ordre⁵⁴. Quant à la masse croissante de la « couche inférieure », elle est parfois attribuée à une paupérisation progressive de la classe moyenne et à l'extension de la misère à la fin du Moyen âge⁵⁵.

Le phénomène des trois classes de fortune se retrouve en Saxe et en Lusace. A Dresde, en 1488, la catégorie possédant un avoir supérieur à 500 florins formait 5,3 % de la population, la classe moyenne 36,9 %, et la couche inférieure à 100 florins 57,8 %⁵⁶. A Görlitz, en 1443, la haute bourgeoisie des marchands de guède et de tailleurs d'habits ne dépassait pas 0,6 % de la population ; les métiers et les boutiquiers au niveau de 100-500 Marks, 27,8 % ; les compagnons, valets et travailleurs du textile qui vivaient pour la plupart en loyer, 70 %⁵⁷. A Breslau aussi, au tournant du XIV^e siècle, la paupérisation de la classe moyenne, menée chez les artisans du textile, s'exprime par 57 % d'exempts de taxes municipales et par 39 % de « pauvres »⁵⁸.

Mais tant les villes hanséatiques que Görlitz et Breslau qui avaient une activité commerciale et industrielle, ne sauraient servir de référence pour saisir la structure socio-économique des nombreuses petites villes de l'Est qui étaient essentiellement des agrovilles. A défaut d'études dans ce sens, on peut provisoirement proposer le modèle de Bregonz, petite ville du lac de Constance de quelque 500/700 habitants, où une forte classe moyenne de 77 % de la population était encadrée par deux petites couches de riches (3 %) et de « pauvres » (20 %)⁵⁹.

Le patriciat

Avec ces structures financières, on retrouve à l'Est comme à l'Ouest le groupe social que l'on désigne sous le nom de patriciat ou de « méliorat »⁶⁰. D'emblée, dans les grandes villes hanséatiques et dans quelques importantes villes de l'intérieur, ce groupe s'est constitué avec une place prépondérante accordée aux grands marchands s'adonnant au commerce à longue distance. Tels ont été le cas d'abord des grands lignages de Lübeck, Hambourg, Rostock, Wismar, mais aussi, dès la première moitié du XIII^e siècle, de Vienne, avec ses marchands de vin, de Freiberg (depuis 1223), de Leipzig (dep. 1245) et de Breslau (depuis 1250)⁶¹. Il n'est pas exclu que, dans des villes moyennes comme Görlitz, dans les villes de l'État teutonique et même à Breslau au XIV^e siècle, des propriétaires fonciers aient fait partie de ce groupe. Par contre, à l'origine du moins, les gens de métier ne paraissent y avoir accédé que rarement. Mais dans quelle mesure les descendants des *locatores* et des premiers *Vögte* sont-ils restés, dans les moyennes et petites villes, au niveau de cette classe dominante et aisée ?

En fait, le patriciat a toujours été un groupe ouvert, s'accroissant ou dépérissant au rythme de l'émigration, de l'enrichissement et de l'extinction des lignages. Certes, à Lübeck, du milieu du XII^e siècle à 1408, cette haute couche sociale est passée régulièrement de 24 à 130 lignages ; mais, en réalité, il y a eu un renouvellement constant : rares sont les familles qui, comme les Warendorp, ont traversé les quatre siècles de la fin du Moyen âge (1183-1566) ; la plupart n'ont duré que cinq à six générations. A Hambourg, ce renouvellement a été plus rapide encore, par deux à trois générations. Il y aurait lieu de jauger ce renouvellement des familles, pas seulement patriciennes d'ailleurs, dans les villes moyennes orientales, pour savoir quelle a pu être dans ce mouvement assez général, la spécificité de la *Mitteleuropa*.

Les métiers et les luttes sociales

Face à la primauté du patriciat et à ses associations et confréries disposant du pouvoir municipal, les artisans se sont organisés, comme ailleurs en Occident, en corpora-

tions de métiers (*Innungen* ou *Zünfte*) à des fins professionnelles et politiques. Leur organisation, leurs règlements et, au XIV^e siècle, leur monopole étaient les mêmes qu'à l'Ouest ; mais leur nombre et leur importance variaient beaucoup avec les villes. Dans les villes maritimes les métiers en relation avec le commerce, comme les tonneliers, étaient nombreux ; d'autres, comme les fabricants d'objets d'ambre à Lübeck et les forgers d'ancre à Danzig, très particuliers⁶². A Magdebourg, les cinq grandes corporations, drapiers, merciers, pelletiers, cordonniers et tanneurs, étaient les plus influentes. Un peu partout, boulangers, cordonniers, drapiers ou forgerons étaient très influents. Néanmoins, au XIII^e siècle, il n'y eut guère d'importants conflits pour acquérir une représentation dans les conseils urbains. Le seul soulèvement notable fut celui de Rostock en 1287.

C'est dans les premières décennies du XIV^e siècle que ce fut un peu partout l'affrontement. Un premier soulèvement en 1301 à Magdebourg fut réprimé dans le sang ; mais en 1330, le patriciat perdit la domination du *Rat* au profit des cinq corporations. A Breslau, le conflit fut plus grave, car il interféra avec une crise sociale et nationale : l'interdiction du polonais en justice et pour les sermons dans les églises (1327) et une « grève » des journaliers (1329) précédèrent la révolte des tisserands de la Neustadt contre le *Rat* en 1333, révolte qui fut réprimée par la force, mais dont les séquelles durèrent jusqu'en 1418-1420⁶³. A Hambourg, un soulèvement en 1376 et à Lübeck le soulèvement des bouchers en 1380 n'eurent pas de lendemain. A Vienne, à la fin du siècle, la situation se dénoua, par contre, par le statut de 1396 qui accorda une représentation égale au patriciat et aux métiers dans le *Rat*.

Au XV^e siècle, la nature des troubles devint plus sociale que politique : contre les grands métiers désormais très hiérarchisés et parfois entrés dans les Conseils et le patriciat déclinant, mais encore opulent, le conflit devint souvent celui des compagnons contre les maîtres et celui des pauvres contre les riches. C'est encore à Magdebourg qu'en 1402 la nouvelle étape fut franchie par le soulèvement des pêcheurs et des bouchers, le pillage de la Monnaie et l'arrestation des membres du *Rat*⁶⁴. A Lübeck, la crise de 1408-1416 eut, certes, une teinte plus politique, puisque ce sont les métiers qui exigèrent et obtinrent momentanément une représenta-

tion au Conseil, mais les griefs du commun étaient aussi d'ordre financier⁶⁵. L'émeute du 18 juillet 1418 à Breslau fut le résultat de beaucoup plus complexes événements : l'intervention hésitante et maladroite du roi de Bohême Wenceslas (le duché de Breslau était passé depuis 1327 à la couronne de Bohême) tantôt en faveur des métiers, tantôt en faveur du patriciat ; la pression fiscale sur une ville affaiblie par la peste de 1413 ; peut-être aussi une certaine propagande égalitaire hussite. Toujours est-il que le bourgmestre et plusieurs conseillers furent tués, l'Hôtel de Ville pris d'assaut et pillé, les prisonniers libérés et les Juifs molestés⁶⁶. Mais, encore une fois, le patriciat resta maître du *Rat*. Même la révolution hussite, populaire et anti-allemande de Prague du 30 juillet 1419, fut reprise en main au cours des années suivantes par la bourgeoisie et la petite noblesse. Ainsi, d'une façon générale, en dépit de ces explosions de violence et de sourdes rivalités, le patriciat, finalement associé ou non avec les « gras » métiers, a conservé sa prépondérance dans les villes maritimes et dans les grandes villes commerciales de l'est. Les couches inférieures n'y ont pas su ou pas pu réunir leurs efforts, et même animées, en Bohême et en Silésie, par l'exaltation religieuse et nationale de la période hussite et ensuite par les mouvements issus de la Réforme, cette société urbaine est restée pratiquement bloquée⁶⁷.

Les juifs

L'existence de communautés juives dans les villes de l'Est nous est apparue à l'occasion de troubles sociaux. L'expansion de ces communautés a suivi l'urbanisation au-delà de l'Elbe. Pendant le haut Moyen âge, des Juifs de la mer Noire avaient certes pris pied en Ukraine et dans l'est de la Galicie, ainsi que des Juifs occidentaux vraisemblablement en Hongrie ; mais la majeure partie du judaïsme de l'Europe centre-orientale est venue de l'Ouest. Les foyers de départ ont été les communautés des villes du Rhin et du Danube : Cologne, Mayence, Worms, Spire, Trèves, Strasbourg, Metz, Ratisbonne, connues dès les périodes ottonienne et salienne et relativement protégées par des privilèges impériaux d'Henri IV (1074, 1103) et de Frédéric I (1157). Ces Juifs occidentaux d'Allemagne sont ceux qui ont

été les ancêtres du grand groupe dit « Aschkenazim ». C'est-à-dire « ceux qui parlent allemand »⁶⁸. Dès la fin du X^e siècle, ils avaient déjà poussé jusqu'à Magdebourg comme marchands⁶⁹. Tolérés, mais considérés comme étrangers, un de leurs premiers ghettos constitué fut, après Cologne, celui que fonda en 1084 l'évêque de Spire « pour qu'ils ne soient pas troublés par l'insolence de la foule »⁷⁰. En fait, leur situation se détériora à l'occasion des premières croisades où ces « meurtriers du Christ » furent massacrés en grand nombre (1095-96 et 1146-47).

Il est peu probable que les Juifs occidentaux aient participé aux premières vagues de la colonisation orientale, surtout rurales, du XII^e siècle, ou même qu'ils aient migré nombreux dans les premières villes neuves à l'est de l'Elbe⁷¹. Par contre, il existait à Prague un *vicus Judeorum* dès 1098 et une communauté reconnue en 1174. C'est vers le milieu du XIII^e siècle que l'on voit surtout apparaître des communautés en Autriche et entre Elbe et Vistule : Vienne avec l'ordonnance de Frédéric II sur les Juifs de 1238 ; Breslau à l'occasion d'un synode en 1266 ; Francfort-sur-l'Oder où se posa la question de l'abattage de la viande en 1294 ; puis Berlin (1317), Görlitz et Schweidnitz (vers 1326).

Après de nombreuses vexations et interdictions et l'accusation de meurtres rituels, la crise des premières décennies du XIV^e siècle et l'irruption de la peste furent le signal qui déclencha, à l'Est comme à l'Ouest, la vague des massacres. En Brandebourg, on se montra relativement clément ; mais en Silésie, outre le pogrom de Breslau, des massacres eurent lieu à Glogau, Brieg et Guhrau d'où le mouvement se prolongea jusqu'à Kalisch et Cracovie. Ce fut alors non plus la migration « économique » vers les villes, mais la grande fuite à l'Est où la Bohême et la Moravie de Charles IV, la Pologne de Casimir le Grand, qui avait épousé une juive, et la Lituanie donnèrent asile au flot des réfugiés.

Les Ordres mendiants et les villes

A l'urbanisation de l'Est, les Ordres mendiants ont, enfin, apporté, en quelque sorte, leur particulière confirmation. Les Bénédictins avaient précédé la colonisation ; les Cisterciens, avons-nous vu, l'ont accompagnée ; les Mendiants l'ont suivie et encadrée. Pour leur apostolat et leur prédication, Dominicains et Franciscains surtout ont « quadrillé »

l'espace urbain à tel point, a écrit J. Le Goff, que la carte de leurs couvents se confond avec la carte des villes ⁷².

Les premiers groupes dominicains s'établirent de façon précoce dans la décennie 1220-1230 dans les principales villes orientales : Cracovie et Győr dès 1221, Vienne et Breslau en 1226, Lübeck en 1229 ; avant 1230, une quinzaine de couvents de Prêcheurs étaient installés dans l'espace de l'expansion allemande. Il est remarquable qu'à Cracovie et Breslau les maisons dominicaines aient été en place avant les grandes locations de la seconde moitié du XIII^e siècle. A la fin de ce siècle, les Dominicains avaient fondé sur tout ce front oriental quelque 80 couvents, parfois dans de petites agglomérations comme Neu Ruppin (1246), Prenzlau (1275) en Brandebourg, Glogau (Glogow, *p.* 1258), Bunzlau (Boleslawiec, *p.* 1272), Liegnitz (1277), Oppeln (1295), Frankenstein (Zabkowice Slaskie, *p.* av. 1302), Schweidnitz (av. 1311), en Silésie ⁷³. Les débuts furent aussi prometteurs en Grande et Petite-Pologne, en Bohême et en Hongrie. Alors que les premiers Cisterciens avaient été des Allemands ou des Français, les Dominicains recrutèrent ici dans les populations locales. En Prusse, l'Ordre se cantonna aux quelques grands centres : Danzig, Elbing, Kulm, Thorn, et aussi Dirschau (Tczew, *p.*). Il est symptomatique que pour leur organisation les Prêcheurs aient réuni Prusse, Grande et Petite-Pologne, Silésie, Poméranie dans la même province de *Polonia*.

Les Franciscains sont venus en général légèrement plus tard, mais en force. Ils étaient à Lübeck en 1225, à Vienne et à Görlitz en 1234, à Breslau et à Bautzen en 1240, à Berlin vers 1250. Vers 1300, ils comptent quelque 130 couvents de la Baltique à la Hongrie. Ils se sont souvent établis dans des villes encore plus petites que les Dominicains. Leur organisation provinciale a partagé l'espace oriental de façon, dirions-nous, plus « allemande » que celle des Prêcheurs : à la Saxe furent rattachées la Silésie et l'État teutonique, tandis que Pologne et Bohême formèrent une même province.

Avec la dernière vague mendicante, celle des Augustins et des Carmes aux XIV^e et XV^e siècles, il n'était pas rare de trouver dans les grandes et moyennes villes, deux, trois et quatre couvents. Si Lübeck eut ses deux premiers établissements dès 1225 et 1229, une ville neuve comme Wiener Neustadt vit s'installer les Prêcheurs en 1250 et les Mineurs en 1267. Dans plusieurs cas, les couvents se sont établis

d'abord hors de la première enceinte, pour n'être englobés seulement que plus tard. L'exemple de Liegnitz est caractéristique : Dominicains (1277) et Franciscains (1294) n'entrèrent dans la seconde enceinte qu'à la fin du XIV^e siècle. Les Mendicants ont ainsi en quelque sorte « confirmé » les grandes orientations de l'urbanisation de l'Est ; on ne conçoit pas aujourd'hui encore grandes et petites villes du Mecklembourg, à la Slovaquie et la Transylvanie sans leurs anciennes églises des Dominicains ou des Franciscains. Mais les Prêcheurs et les Mineurs par l'éclectisme de leur recrutement, leur prédication bilingue, leur travail pastoral en profondeur dans le monde laïque des villes, ont assurément beaucoup contribué aussi à façonner une mentalité religieuse commune.

CHAPITRE VII

CONTACTS DE CIVILISATION

La colonisation rurale et l'essor de l'urbanisation ont été les manifestations matérielles les plus immédiatement tangibles de la grande vague de migration allemande. Mais ce déplacement et ce nouvel enracinement humain, à une échelle inconnue jusque-là, dans des régions déjà plus ou moins occupées par des populations slaves, pruthène, baltes, magyares ou roumaines, ont aussi provoqué une mutation ethnologique qui a profondément modifié pour des siècles la physionomie du peuplement de l'Europe centrale. Le premier effet a été une augmentation de la densité de la population et, là où le groupe ethnique allemand était le plus fort, une plus ou moins rapide assimilation du groupe minoritaire. Cependant, en mettant en présence des populations de langue et de civilisation différentes, il s'est produit à la fois une certaine diffusion de la culture allemande et des échanges réciproques qui ont élaboré une civilisation commune. Bien sûr, ce processus n'a fait que commencer du XIII^e au XV^e siècle et il s'est poursuivi sous d'autres formes aux Temps modernes, mais, déjà à la fin du Moyen âge, ces contacts de civilisation avaient créé une situation dès lors irréversible.

La mutation ethnologique

La croissance de la population est, évidemment, difficile à chiffrer en un temps où aucune statistique ne vient renseigner. Toutes les conjectures ne reposent, dans quelques

régions déterminées, que sur une toponymie parfois fallacieuse ou que sur la comparaison du nombre de *Hufen* occupées d'un censier à l'autre. Le meilleur exemple est fourni par la Haute-Silésie : à ce dernier décompte, en un siècle à partir de 1220, la population y aurait crû de cinq à six fois suivant les districts. La densité au kilomètre carré du peuplement rural y aurait atteint au XIV^e siècle plus de vingt habitants dans les cantons les plus privilégiés et environ 8,6 habitants dans l'ensemble du duché d'Oppeln, c'est-à-dire un peu plus qu'au milieu du XVIII^e siècle¹. Mais, dans ces calculs, il faudrait pouvoir distinguer la part de l'immigration et celle du croît naturel que nous ignorons. Dans l'ancienne Saxe (Misnie-Haute Lusace), on a aussi estimé que la population aurait décuplé entre XII^e et XIII^e siècle².

Plus incertaine encore est la proportion du partage entre les nationalités. La part des Slaves n'aurait été en Brandebourg dès 1320 que d'un tiers seulement de la population. En Saxe, le nombre des immigrants occidentaux aurait aussi dépassé au XIV^e siècle celui des indigènes sorabes. Peut-être en Silésie la population d'origine allemande a-t-elle alors presque atteint le chiffre de la population polonaise, le dépassant même dans l'avant-pays montagnard. Mais au-delà, en Bohême-Moravie, en Slovaquie, dans les deux Pologne, en Transylvanie, les noyaux de peuplement allemands restaient minoritaires.

Traditionnellement, l'érudition allemande a considéré que les villes, celles de nouvelle fondation surtout, ont reçu presque sans exception des immigrants d'origine et de langue allemande et ont été, de ce fait, les lieux privilégiés de la germanisation. Or, on a déjà vu combien il pouvait être hasardeux de se fier, dans les listes de noms des bourgeois, aux noms de baptême ou aux noms de famille pour préjuger de l'origine de leur porteur. Les pourcentages que l'on peut avancer ne sont que des indications sujettes à révisions, dans un sens comme dans un autre d'ailleurs : ainsi, ce Thomas Westfal Polonus, habitant d'Elbing en 1365, dont les ancêtres avaient dû venir de Westphalie, n'était-il pas Polonais, mais avait séjourné auparavant en Pologne³. En outre, le pourcentage relatif des nationalités a varié dans maintes villes entre XIII^e et XV^e siècle. La crise économique et politique a provoqué une migration des populations slaves vers les petites villes. Alors que Beuthen (Bytom, p) était avant 1350 à forte majorité allemande, elle était deve-

nue pour moitié polonaise dans la seconde moitié du XV^e siècle ; de même Oppeln⁴.

Pourtant, les villes ont bien été des foyers de germanisation dans la mesure où la langue allemande y a été rapidement la langue de la vie économique et municipale. Slaves et Pruthènes ont, de ce fait, vite abandonné leur identité linguistique, notamment pour accéder à la bourgeoisie, et se sont trouvés par là en état de moindre résistance à l'assimilation. A Königsberg, fondée en 1255, un Henniko Pruthenus, c'est-à-dire un indigène, avait déjà en 1285 accédé au *Rat*⁵. Dans les campagnes, le côté à côté des colons allemands et des populations slaves, entre Elbe et Oder principalement, a joué dans les deux sens en faveur de l'assimilation, mais le rôle de la langue y a été assurément moins important que celui du mélange des sangs et que l'abaissement des barrières juridiques et sociales entre les deux groupes.

Lorsque l'on parle de germanisation à l'Est, on ne doit pas oublier l'impact slave dans le destin ethnologique des familles orientales. En Brandebourg, en Mecklembourg, en Saxe, dans une moindre mesure en Poméranie et Silésie, il s'est formé ainsi, parallèlement aux grands groupes germaniques de l'ouest, ce que les historiens allemands ont appelé les *Neustämmen* de l'Est⁶. Ce processus de symbiose était sans doute déjà bien avancé en Brandebourg à la fin de la dynastie ascanienne (1320)⁷. Le mélange ethnique devait aussi être accompli en général en Misnie-Lusace au XIV^e siècle, en dépit de la persistance du noyau de langue sorabe de Haute-Lusace — qui s'est d'ailleurs fortifié au temps de la Réforme. Par contre, en Silésie, si une forte partie de l'ancienne noblesse polonaise s'unit aux familles des *Vögte* et des *Schulzen* allemands, si dans les villes l'influence linguistique allemande gagna initialement du terrain, il semble bien que dans le plat pays le peuplement polonais ait résisté alors au processus d'intégration ethnique ; le tournant n'a été pris d'un certain rapprochement qu'à la fin du XV^e siècle et au XVI^e⁸.

La poussée vers l'Est de la langue allemande

L'expansion du peuplement a fait gagner à l'Est un terrain considérable à la langue allemande, ou plutôt à ses dia-

lectes médiévaux. Chevaliers, paysans, bourgeois, mineurs ont apporté avec eux leurs dialectes régionaux. Cette propagation s'est effectuée, comme la migration humaine elle-même, par bandes grossièrement parallèles, sans exclure cependant des mélanges dialectaux latéraux qui ont reflété des installations intermédiaires et des déplacements par des chemins parfois difficiles à saisir⁹.

L'aile droite de la dilatation linguistique a été constituée par le dialecte bavarois qui a conservé, malgré sa longue avancée, une extraordinaire unité. Les dialectes haut-allemands voisins de Souabe et du pays de Bade n'ont pas alors participé à cette expansion car ils n'ont été véhiculés à l'Est que par les migrations des Temps modernes. Aux débuts de sa progression, le bavarois a été surtout une langue de familles seigneuriales. Ainsi a-t-il d'abord gagné la Haute et la Basse-Autriche, pleinement recouvertes vers 1250. Vers le Sud-Est, il a poussé en Burgenland, en Styrie et en Carinthie ; vers le Nord-Est par le Nordgau, il a franchi la montagne bohémienne pour atteindre la frontière linguistique tchèque ; mais en Egerland, il s'est trouvé en légère concurrence avec le franconien. Au delà de ce grand ensemble danubien, le dialecte bavarois a progressé par la Moravie jusqu'aux Sudètes et au sud de la Silésie, reconnaissable ici et là par sa prononciation caractéristique de *p* pour *b* ; mais cette avance a été morcelée par la suite par la reprise de la colonisation intérieure tchèque. L'îlot linguistique d'Iglau où mineurs est-franconiens et paysans bavarois se sont rejoint et les colonies du nord de la Transylvanie et de la Slovaquie, issues de différentes origines, ont donné naissance à un dialecte mixte bavarois - moyen allemand.

Dans la partie centrale de la poussée coloniale, les dialectes moyen allemands se sont mélangés, suivant des déplacements multiples et croisés. Le franconien oriental a avancé en direction du Togtland, de l'Erzgebirge, de la Haute-Lusace et, de là, au nord de la Bohême et au versant silésien des Riesengebirge. Il a été rejoint par les langages hessois et thuringiens en Silésie où l'on a dès lors parlé des dialectes très mêlés. Cet idiome de compromis silésien s'est lui-même étendu au nord de la Moravie et dans les îlots linguistiques de Bielitz (Bielsko, *p*) et de Wilmesau (Wilmowice, *p*) et il est devenu la langue des bourgeoisies de Galicie. C'est par cette voie silésienne que les dialectes moyen allemands ont pénétré aussi dans le Zips et les Siebenbürgen.

Le bas allemand s'est diffusé vers le Nord-Est par deux grandes voies. La voie directe, du Holstein à la Poméranie et à la Prusse orientale, a entraîné les dialectes hollandais, westphaliens, frisons et holstinois ; le compromis dialectal s'est effectué ici en Mecklembourg et Poméranie occidentale. Ces dialectes bas-allemands ont coïncidé à peu près avec la zone hanséatique. L'autre voie, celle du bas saxon a pénétré par l'Altmark et le Brandebourg, en véhiculant avec elle des éléments néerlandais en Fläming et dans la région Elbe-Havel. Une petite branche bas saxonne a rejoint les dialectes moyen allemands entre Saale et Elbe ; une autre branche a rejoint la Poméranie orientale. Les colons paysans de Prusse orientale ont en majorité parlé le bas allemand ; mais à Thorn et à Kulm, s'est répandu aussi un dialecte moyen-allemand. De même, la langue usuelle des Allemands de Livonie, hormis les cadres militaires et les marchands, est issue des dialectes westphaliens et ostphaliens.

La frontière orientale de l'allemand à la fin du Moyen âge

A la fin du Moyen âge, la frontière linguistique orientale de l'allemand ne se présentait qu'assez rarement comme une ligne fermée mais, avec le peuplement, comme une large zone de mélange de groupes allemands et non allemands¹⁰. Dans les Alpes orientales, la limite était bien dessinée, malgré quelques petites reliques slovènes en Carinthie et en Styrie désignées dans la toponymie par l'adjectif *windisch* ; depuis la jonction linguistique allemande-italienne-slovène vers Pontafel (Pontebba, *it.*) cette limite ancienne coupait le Gailtal, courait en direction de l'Est, tantôt au nord de la Drave, tantôt dans sa vallée jusqu'à Lavamünd et ensuite à peu près directement jusqu'à Radkersburg, avec au-devant les îlots allemands de Pettau (Ptuj, *ys*), de Sittig, à l'est de Laibach (Ljubljana, *ys*) et de la haute Save. C'est sur la Raab à Sankt-Gotthard que se donnaient rendez-vous les zones linguistiques allemande-slovène-hongroise. Vers le Nord, la limite suivait en gros l'actuelle frontière austro-hongroise avec, néanmoins, de part et d'autre des petits îlots magyars (Güns, Pinkafeld, Pullendorf) ou allemands (Német-Szecsöd, Wettendorf). Au nord du Danube jusqu'aux Petites Carpates, la situation était plus confuse après que se fut rétrécie la zone colonisée au XIII^e siècle.

Dans la plaine hongroise, l'allemand avait aussi reculé au XV^e siècle, ainsi que dans les montagnes slovaques. Les îlots linguistiques des villes minières et du Zips ont alors commencé un lent retrécissement au profit du slovaque et du hongrois. Même les fortes communautés « saxonnnes » de Transylvanie, dévastées par les Turcs et soumises à un processus précoce de désertion (*Wüstungen*), ont perdu beaucoup de terrain, devant le roumain surtout.

La géographie linguistique était très diversifiée et difficile à démêler dans l'espace bohémien et morave au XV^e siècle. On a vu d'abord un recul de la population allemande, en général dans les villes ; puis la tempête hussite a accentué leur tchéquisation. Dans le plat pays, l'allemand a résisté dans l'est des Sudètes, la Moravie et la Bohême orientale, avec le large pont appuyé sur les îlots d'Olmütz, Brünn et Iglau. Au sud de la Moravie s'est alors établie la frontière linguistique austro-tchèque, sinueuse mais solide. Au sud de la Bohême, l'allemand s'avancé au-delà de Zettwing (Cetviny, *ts*) vers le Nord-Ouest par Kaplitz (Kaplice, *ts*), Prachaticz (Prachatic, *ts*) et Winterberg (Wimperk, *ts*) ; mais ensuite il n'y avait guère alors que de petits groupes isolés, comme Tachau (Tachov, *ts*), Plan (Plana, *ts*) et Tepl (Mesto Tepla, *ts*), ce dernier disputé entre allemand et tchèque. A partir de Tepl, on peut suivre approximativement la limite linguistique de la fin du XV^e siècle par Komotau (Chomutov, *ts*), Brûx (Most, *ts*), Teplitz (Teplice, *ts*), Aussig (Usti, *ts*) et Tetschen (Decin, *ts*). A l'est de l'Elbe au-devant du front linguistique, de Leipa (Ceska Lipa, *ts*) à Niemes (Mimon, *ts*) et Reichenberg (Liberec, *ts*), s'avancé une série inextricable d'îlots allemands plus ou moins importants. Enfin, au sud de la Bohême, le principal groupe germanophone était celui de Budweiss (Ceske Budejovice, *ts*).

On sait déjà qu'un fort noyau de langue sorabe se maintenait en Haute-Lusace, avec comme contour méridional la ligne Bischoswalde, Löbau, Niesky, englobant les *Kreis* de Rothenburg et de Sorau, rejoignant Aurith sur l'Oder, et se prolongeant en Basse-Lusace et Brandebourg jusqu'au sud de Frankfurt et de Beeskow¹¹. Le second petit îlot de langue slave subsistait des deux côtés de la basse vallée de l'Elbe : l'Hannöversche Wendland à l'Ouest et les petits pays de Weningen et Darzin sur la rive mecklembourgeoise.

Le débat linguistique germano-polonais s'est déroulé sur le sol de la Neumark, de la Silésie et des deux Pologne.

L'allemand s'est facilement implanté dans les pays de la Warthe et de la Netze ; il a aussi bien pénétré en Basse-Silésie et dans le piémont des Sudètes. Pour achever cette pénétration dans la châtellenie d'Ottmachau, l'évêque de Breslau Johann Roth ordonna en 1495 que les habitants apprennent l'allemand dans un délai de cinq ans ou quittent le pays — seul exemple d'une mesure de contrainte linguistique à cette époque. Le polonais s'est beaucoup plus fortement défendu sur la rive droite de l'Oder où même des villages allemands isolés de la région de Militsch (Milicz, *p*), adoptèrent la langue de leur environnement slave. En Haute-Silésie et dans la terre de Kreuzburg où au XV^e siècle le peuplement polonais avait beaucoup augmenté, les noyaux allemands se sont isolés au milieu de cantons polonisés ; mais souvent ici aussi des groupes allemands ont adopté le polonais et cette dégermanisation (*Entdeutschung*) a même porté sur la polonisation des noms de personnes — évolution, pensait W. Kuhn, qui a été alors bénéfique pour la cohésion sociale et culturelle de ce pays¹². Un même recul de l'allemand a eu lieu au XV^e siècle dans la vieille Pologne par l'abandon de villages et la montée de la bourgeoisie urbaine polonaise : Bromberg, Brest, Sandomir, Lublin, étaient entièrement polonisées vers 1500 ; à Posen et à Cracovie, la langue administrative passa de l'allemand au latin et bientôt au polonais.

Le long de la Baltique, la dernière personne qui aurait encore parlé un dialecte slave serait morte à Rügen en 1404. Par contre, en Poméranie, deux groupes slavophones ont persisté longtemps : l'un dans la vallée de la Persante et au sud-est de Belgard (Bialogard, *p*) ; l'autre dans la Poméranie de Danzig, les Kaschubes, qui ont conservé plus ou moins leur vieux langage et leurs coutumes sous toutes les dominations jusqu'à nos jours. Tout proches cependant, les pays de Schlochau (Czluchow, *p*) et les Werder de la Vistule sont restés allemands. Dans le grand espace de colonisation antérieur à la bataille de Tannenberg, il n'y avait pas eu une couverture linguistique germanique très serrée ; aussi bien les crises du XV^e siècle auraient-elles pu lui être fatales. Des enclaves slaves réapparurent en Kulmerland ; sur les marges méridionales et orientales de la Wildnis accoururent des colons Mazures et des Lituanais. Ce sont les Prutènes désormais bien assimilés qui ont maintenu avec la paysannerie coloniale la priorité de la langue allemande.

Malgré le recul du XV^e siècle, la langue allemande a donc réalisé en Europe centrale à la fin du Moyen âge un gain très important. Son front oriental a atteint vers le Sud-Est une limite presque définitive. Partout ailleurs, les enclaves slaves et les enclaves allemandes, l'effilochement aux extrémités, l'interpénétration linguistique ont provoqué des contacts étroits favorables aux échanges culturels et dans bien des cas une situation de bilinguisme. Bilinguisme à double sens tel que le montre l'extraordinaire dialogue du *Meier Helmbrecht* (vers 1260) où les membres de la famille ne reconnaissent pas le fils revenant de l'Est à qui ils s'étaient adressés en bas allemand et qui les salue à la mode de Bohême « Dobra ytra »...¹³

Emprunts linguistiques réciproques

Les emprunts réciproques des deux groupes linguistiques sont une illustration de ces échanges. Déjà avant la période de la colonisation proprement dite, les langues slaves avaient adopté nombre de termes fondamentaux germaniques dans le domaine social et dans celui de la civilisation matérielle¹⁴. C'est le nom de Charlemagne (Karl) qui est passé chez les Slaves pour désigner le roi : *Krol* (p), *Kral* (ts), *Kralj* (slov.). Puis, aux XIII^e-XIV^e siècles, les emprunts ont surtout porté sur le domaine féodal et administratif. Ainsi *der Ritter* (le chevalier) est devenu *Rytir* (ts), *Rycerz* (p) ; *der Graf* (comte), *Hrabjc* (ts) ; *der Markgraf* (margrave), *Margrabia* (p), *Markrabe* (ts). Le fief, *das Lehen*, est passé en tchèque sous la forme *Lan*, et en polonais, *Lenno*. *Ratusz* et *Burmistrz* en polonais décalquent étroitement *Rathaus* et *Burgmeister*. Quant au bailli allemand, *der Vogt*, il se retrouve dans tous les pays orientaux : *Vojt* (ts), *Wojt* (p), *Vojd* (slov) ainsi que *der Schulze* sous la forme *Ceh* dans le Sud-Ouest slave et jusqu'en Roumanie.

Inversement, les emprunts allemands aux langues slaves ont perduré pendant des siècles et il est parfois difficile d'en saisir la chronologie. Il semble qu'ils aient porté à la fin du Moyen âge surtout sur des termes de la vie matérielle incorporés aux dialectes orientaux, ainsi *die Bemme* (la tartine) de *pomazka* (p.) ; *der Kretscham* (la taverne villageoise) de *kaszma* (p) ; *die Plötze* (la carpe) de *plocica* (p et kachoube) ; *der Säbel* (le sabre) de *szabla* (p) ; *die Zille* (la

péniche) de *cilnu* (vieux slave). Néanmoins, il est vraiment symbolique que le terme allemand qui désigne la frontière, *die Grenze*, soit précisément venu des confins germano-slaves au XIII^e siècle par le polonais *granica* et le tchèque *hranice*¹⁵.

L'onomastique chrétienne

Avec la cohabitation, avec le brassage linguistique, l'entrée des peuples slaves dans la communauté chrétienne de rite latin a été un autre facteur fondamental de l'occidentalisation de l'Europe centre-orientale. On ne reviendra pas sur l'implantation et les structures de l'Église et sur l'action des Ordres religieux ; l'important a été le phénomène de pénétration du christianisme dans une culture déjà ancienne et apparemment difficile à « apprivoiser ». A cet égard et pour saisir le changement de mentalité, la diffusion du culte des saints, et, au-delà, celle des noms de baptême constitue une approche privilégiée¹⁶. Il est évident qu'au début, le christianisme a été adopté pour les groupes au pouvoir et par leur entourage aristocratique et castral ; aussi bien, est-ce dans les églises des *castra* princiers que l'on peut d'abord repérer les saints promus les premiers. Dans les grands diocèses polonais de Cracovie et de Poznan, outre les deux patrons « de souche », saint Venceslas et saint Adalbert, l'imagination hagiographique ne s'est pas dans le principe beaucoup éloignée des valeurs sûres : sainte Marie, la Trinité, saint Pierre, saint Jean-Baptiste, saint Michel. Mais déjà saint Nicolas apparaît à la fin du X^e siècle dans les *suburbia* comme patron des échanges commerciaux. Et puis, au XII^e siècle, a commencé la pénétration — au moins dans le pontifical de Cracovie — des saints d'origine mosane et germanique : Monégonde (Chimay), Lambert (Liège), Géréon (Cologne), Udalric (Augsbourg), Gall et Othmar (Saint-Gall), Maximin et Paulin (Trèves), Kilian (Würzburg), saints par lesquels le christianisme polonais s'est développé dans le prolongement de l'église ottonienne. Les noms de baptême chrétiens ou germaniques n'ont suivi qu'avec un certain décalage : dans le premier quart du XII^e siècle, sur 79 noms aristocratiques du nécrologe de l'abbaye de Lublin, au diocèse de Poznan, la majorité (64 %) était encore slave, contre 28 % chrétiens et 8 % germani-

ques ; et en 1136 l'inventaire des domaines de l'archevêque de Gniezno ne donne chez les paysans que 9 noms chrétiens sur 400. Ce n'est qu'à l'époque suivante, sous l'influence de la grande migration, que s'est produit le revirement.

Un autre sondage, qualitatif celui-là, dans l'onomastique de la Silésie révèle encore une certaine résistance de la tradition et une chronologie de ce revirement¹⁷. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle et au début du XIV^e, les migrants allemands portent toujours de vieux noms germaniques comme Beppo, Hermann ou Konrad, et des noms héroïques comme Gunther, Rüdiger ou Sifrid, tandis que les Slaves se nomment Bogumil, Boguchwal ou Kasimir. Mais voici que, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, éclatent, chez les uns comme chez les autres, les noms chrétiens Johann, Peter, Heinrich, Niklaus et Gertrud, Katharina, Margarete, plus tard Elisabeth et Anna. A la fin du Moyen Âge, en dépit des résurgences vieux-slaves ou prutènes et du désordre provoqué par le mouvement hussite, l'amalgame hagio-onomastique était en grande partie réalisé en Europe centrale.

Diffusion de la culture intellectuelle occidentale

La diffusion de la culture intellectuelle occidentale est allée de pair avec celle de la langue allemande et aussi celle du latin. Naturellement, il s'est agi d'abord d'une culture de cour et d'une culture religieuse. La cour ducale de Meissen sous Henri III fut une des premières, au début du XIII^e siècle, à s'ouvrir aux *Minnesänger* : le grand lyrique Walther von der Vogelweide y séjourna dans les dernières années de sa vie. La cour de Brandebourg a été aussi accueillante à la poésie, quoiqu'il ne soit pas certain que Walther ait réellement séjourné à l'abbaye de Dobrilugk. La margrave Otton IV (1266-1308), auteur de sept *Lieder*, a été le premier poète de la Marche, auquel on a reconnu un « aimable talent »¹⁸. Le dernier prince de Rügen, Wizlaw III (1302-1325), cultivait également la poésie et recevait les *ioculatores* qui se répandaient dans l'Est et dont le nom est resté sous la forme de *Spilman* dans les langues slaves. En Silésie, la cour d'Henri IV de Breslau (1270-1290) et l'entourage des comtes de Glatz pratiquèrent encore au début du XIV^e siècle

la poésie chevaleresque allemande, en relation avec la cour de Bohême de Wencelas II qui composa lui-même trois chansons d'amour. Dès lors, c'est surtout par le canal de la Bohême et de la langue tchèque que les œuvres littéraires occidentales, allemandes et françaises, sont passées dans l'Est et le Sud-Est. Parmi les premières furent l'« Alexandreis », histoire fantastique d'Alexandre le Grand, inspirée du Français Gautier de Chatillon, germanisée par Ulrich von Eschenbach (1387), et la « Chronique de Troie » qui deviendra le plus ancien livre imprimé en tchèque (1468). Par le même chemin, on trouve les récits allemands comme « Henri le Lion » et « Reinfried von Braunschweig », bientôt nationalisés en héros populaires tchèques, mais également un « Tristan » et une « Griseldis », détour de Pétrarque par l'allemand¹⁹.

Églises et abbayes ont été les autres centres de diffusion de la culture. Les Églises de Salzbourg, de Magdebourg, de Poznan, de Prague, de Gniezno et de Gran — quelles qu'aient été à l'origine leurs relations conflictuelles — ont été les postes avancés du rayonnement de la civilisation d'Occident. Les ordres religieux, cisterciens et prémontrés, puis franciscains et dominicains — quel qu'ait été leur recrutement — ont établi des liens puissants avec la culture latine. Même les Chevaliers teutoniques ont entretenu, grâce aux prêtres de l'Ordre, un foyer de latinité²⁰. A Magdebourg, passée l'époque des guerres frontalières, s'épanouit la poésie latine et bientôt avec la nonne Mechtilde, la première œuvre mystique de la littérature allemande (1250/1265). C'est en latin que se sont d'abord exprimées l'Église et l'histoire en Pologne ; sermons, antiennes, choral cistercien ; chronique du prêtre anonyme surnommé Gallus, probablement français ou wallon, qui écrivait entre 1110 et 1135, continuée par l'évêque de Cracovie Vincent Kaklubek. La première phrase en langue polonaise est insérée dans le livre de la fondation de l'abbaye d'Heinrichau (Henrykow, *p*) écrit à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e ; le premier ouvrage en polonais les « Sermons de la Sainte Croix » fut traduit du latin, mais le psautier du monastère de Glatz (Kłodzko, *p*), fondé en 1350, est trilingue latin, polonais, allemand²¹. Par l'Église et le latin est également passée la culture occidentale en Prusse et en Livonie : passionnaire, vie de Marie, Apocalypse ; la Chronique de l'Ordre de Pierre de Duisbourg, écrite en latin

(vers 1324/1330), a enfin été traduite en vers allemands par Nicolas de Jeroschin (vers 1340). A la même époque, la chancellerie de l'Ordre adoptait le moyen allemand.

Écoles et Universités

La transmission et l'élargissement du savoir par l'école ne se sont faits que très lentement. Jusqu'au milieu du XIII^e siècle, les écoles épiscopales et quelques écoles collégiales et monastiques ont suffi à assurer la formation des clercs. Mais voici qu'en 1254 apparaît à la collégiale Saint-Thomas de Leipzig une *schola exterior* pour les enfants de la bourgeoisie et de la noblesse²². Peu après, en 1262, est instituée à Lübeck une « école des arts libéraux » à l'église Saint-Jacques²³. L'ouverture d'écoles paroissiales à Breslau (Sainte-Marie-Madeleine, Sainte-Elisabeth) et à Lübeck provoqua des conflits entre le Chapitre et le *Rat* pour la nomination des maîtres. Au tournant du XIV^e siècle et dans la première moitié du XV^e de nouvelles écoles sont fondées à Liegnitz, Ratibor, Elbing (1300), Königsberg (1335), Danzig (1350). Ainsi à la fin du XV^e siècle la Silésie était à la tête de quelque 98 écoles dans les villes et 52 dans des paroisses rurales²⁴.

Bien que relativement tardive et modeste, la fondation des Universités a contribué considérablement à la diffusion de la culture occidentale²⁵. Celle de Prague, la plus ancienne, création de l'empereur Charles IV en 1348²⁶, a joué un rôle important pour le développement d'un sentiment « national » tchèque, mais initialement elle a été un nouveau pont entre l'Europe centrale et l'Ouest franco-allemand. On peut discuter pour savoir si Charles IV a eu l'intention de fonder une Université « bohémienne », comme le veut la tradition tchèque, ou une Université d'Empire, comme le voulait une certaine historiographie allemande²⁷, ou encore réaliser l'intégration culturelle des éléments slaves et germaniques de ses États. Organisée sur le modèle de Paris, avec à l'origine plusieurs maîtres allemands, elle a groupé dans ses quatre nations, bohémienne, polonaise, bavaroise et saxonne, un ensemble étudiantin de presque toute l'Allemagne « coloniale » et des états slaves, mais où les Bohémiens étaient en minorité. A la fin du XIV^e siècle, Prague a attiré, en particulier, beaucoup d'étudiants

silésiens : entre 1367 et 1409 plus de 200 gradués à la Faculté de philosophie, et entre 1372 et 1409, 160 à la Faculté de Droit. L'université de Cracovie fondée en 1364 par Casimir le Grand sur le modèle de Bologne et restaurée en 1400 par Ladislas Jagellon²⁸, a ouvert un nouveau foyer de culture, concurrent du précédent : entre 1400 et 1432, elle accueillit quelque 300 étudiants silésiens ; et sur 128 professeurs, 50 étaient allemands²⁹. A Vienne, l'érection en Université des écoles « artistes » en 1365 par Rodolphe IV de Habsbourg, université réorganisée en 1384, a encore étoffé l'équipement culturel de l'Europe centrale avec ses quatre nations, autrichienne, rhénane, hongroise, allemande du Nord-Est. En fait, Cracovie et Vienne, au départ mal dotées, ont eu du mal à s'affirmer. La tentative de l'Ordre teutonique de créer une université à Kulm (Chelmno, *p*) et 1386 n'eut même pas de suite, soit à cause de l'opposition des Universités de Prague et de Cracovie, soit à cause des difficultés que connut l'Ordre aussitôt après, et probablement aussi parce que le besoin intellectuel ne s'en faisait pas réellement sentir³⁰.

Les conflits fréquents entre les nations, le désaccord des maîtres allemands avec les propositions de Wyclif, les prédications réformatrices de Jean Hus et la prise de parti de Wenceslas IV pour le pape de Pise ébranlèrent bientôt l'Université de Prague. Le roi ayant accordé dans les statuts modifiés trois voix aux Tchèques contre une seule aux trois autres nations, 46 maîtres et 369 étudiants, la plupart allemands, mais aussi polonais, hongrois et scandinaves, firent sécession et se retirèrent à Leipzig où ils fondèrent l'Université sous la protection des margraves Frédéric et Wilhelm en 1409³¹. Une nouvelle vague universitaire s'amorçait ainsi dans l'Allemagne au-delà de la Saale et de l'Elbe. A Rostock, l'idée de la fondation de l'Université vint des bourgeois ; elle obtint l'accord du duc de Mecklembourg et de Martin V en 1419 ; elle reçut un accueil très favorable dans tous les pays riverains de la Baltique jusqu'à la Livonie. L'Université de Greifswald est issue de celle de Rostock, frappée d'interdit par le Concile de Bâle, par la volonté du riche bourgeois, bourgmestre et jurisconsulte Henri Rubenow, ami du duc de Poméranie (1456)³². Tout ce bouillonnement universitaire de l'Europe moyenne en un peu plus d'un siècle (1348-1456) a, sans doute, attisé certains régionalismes et nationalismes, mais il a frotté entre eux, dans

des enseignements communs, des étudiants de différentes origines et des maîtres aussi bien allemands que slaves. N'était-ce point là contribution essentielle à la formation d'une pensée et d'une conscience d'inspiration occidentale, au moment, d'ailleurs, où l'humanisme italien allait en outre les pénétrer.

L'art populaire

Les arts fournissent à leur tour un riche matériel pour illustrer les relations médiévales Ouest-Est. Ils ont planté un décor qui, malgré les atteintes du temps et les désastres du dernier conflit mondial, constitue un des éléments caractéristiques des paysages ruraux et urbains de l'Europe centre-orientale. Nous ne saurions ici entrer dans le domaine parfois si complexe de l'histoire de l'art proprement dite ; il suffira que nous dégagions les grandes lignes de l'expansion des arts monumentaux surtout dans l'aire germano-slave, en relation, ou non, avec le mouvement allemand vers l'Est³³.

Avant d'être un art, la construction de la maison rurale a été une technique populaire : cette technique, les paysans de l'Ouest l'ont transportée au-delà de l'Elbe, au même moment d'ailleurs où ils créaient les types « traditionnels » qui ont plus ou moins perduré jusqu'à nos jours. Dans les régions d'entre Elbe-Saale et Oder, la maison slave connue par de nombreuses fouilles, était rectangulaire, de petites dimensions, à toit à double pente, avec des murs à poteaux verticaux directement ancrés dans le sol et des billots empilés horizontalement³⁴. L'archéologie polonaise a aussi trouvé de tels types notamment à Biskupin et dans les anciens noyaux urbains de Danzig, Posen et Oppeln. Ce même type et un autre allongé à planches verticales existait à l'Ouest avant le XI-XII^e siècle, époque à laquelle est apparue, à la place de la construction à poteaux fichés en terre, la construction dressée sur un solin de pierre ou de bois.

Alors a pu s'élever dans le nord-ouest de l'Allemagne la grande maison abritant, sous un même vaste toit, habitation, étables, vaisseau central et grenier, la *Hallenhaus*, qui, par le Holstein, le Mecklembourg et la Poméranie, a gagné la Prusse orientale³⁶ ; une bonne description en est donnée en 1312 dans le village de l'abbaye de Doberan ; une telle

maison est aussi décrite au XV^e siècle avec une *kemenate* ; mais c'était, sans doute, une habitation seigneuriale. L'Allemagne moyenne a donné le modèle d'une maison plus réduite bi-cellulaire, habitation et étable, avec parfois une grange séparée. Ce type est passé par la Thuringe à l'Elbe moyen et au Brandebourg ; et, à la fin du Moyen âge, sous l'influence des constructions urbaines, il s'est accru d'un étage à pans de bois. Mais, dans cette zone centre-orientale, les maisons actuelles ne reflètent plus l'origine des colons médiévaux. Enfin dans l'Allemagne du Sud-Ouest s'est élaborée l'autre forme de maison unitaire de grandes dimensions avec habitations, étable et grange, qui s'est propagée en Autriche, mais qui s'est dissociée dans les régions alpines en *Feuerhaus*, habitation, et *Futterhaus*, grange-étable. On peut penser, d'autre part, que plusieurs églises rurales étaient primitivement construites en bois. La tradition s'en est maintenue dans les cantons forestiers de Mazurie, en Haute-Silésie, dans les Beskides, en Galicie et en Slovaquie ; mais les édifices actuels ne sont guère antérieurs au XVI^e siècle.

La diffusion de l'art occidental

La diffusion de l'architecture religieuse dans l'Est slave a commencé cependant dès l'époque des missions. Elle a fait d'abord le détour lointain par la Grande Moravie, la Bohême et la Pologne. Certes, l'église de Pribina à Nitra, consacrée en 830, ne peut plus être identifiée avec la petite église Saint-Emmeran de cette ville construite au XI^e siècle. Mais au château de Prague la rotonde de Saint-Guy s'éleva déjà en 926-930 et la basilique romane Saint-Georges, aux alentours de l'an Mil. La Pologne chrétienne a aussi d'abord accueilli de petits édifices carrés ou des rotondes, comme la chapelle Saints Félix et Adaucte du Wawel à Cracovie (X^e siècle) ; puis, rapidement, ont été construites la première cathédrale romane de Poznan (XI^e siècle), celle de Gniezno, la première abbatale de Tyniec (XI^e siècle), Saint-André de Cracovie et la belle basilique abbatale de Tum, près de Leczyca, au nord de Lodz (1140-1161). On a parfois rattaché les formes primitives à plan central à un type d'influence byzantine ou adriatique qui aurait été véhiculé par les premiers missionnaires³⁷. Mais le rattachement des nou-

velles chrétientés à Ratisbonne, puis à Mayence, l'installation d'évêques occidentaux sur les sièges créés et les initiatives des dynasties régnantes ont eu une grosse influence sur la diffusion de l'architecture romane³⁸. Il y a longtemps que l'on a signalé, parfois grossi, le rôle des clercs et des moines liégeois en Pologne, les parentés entre les édifices mosans et monuments polonais, les liens entre le style décoratif de la porte de la cathédrale de Gniezno et celui de l'orfèvrerie de la Meuse³⁹. Alexandre, évêque de Plock (1129-1156) et son frère Gautier (Walter), évêque de Breslau (1149-1169), qui étaient sinon originaires du moins en relation avec des maisons et églises du diocèse de Liège, ont été les bâtisseurs des premières cathédrales romanes de leurs cités⁴⁰.

La poussée romane directe depuis l'Allemagne a, curieusement, été beaucoup plus lente. De la Bavière en direction de l'Autriche danubienne, entre la très ancienne Martinskirche de Linz et la floraison monastique de la seconde moitié du XII^e siècle, seules la crypte de Saint-Pantaléon (XI^e siècle) et une partie de l'église des Bénédictins de Lambach, venus de Franconie (1089), témoignent encore de ces premiers temps. Sur le front missionnaire du Holstein, la construction romane n'a pas commencé avant le milieu du XII^e siècle. Après la fondation de l'église de Bosau par Viceilin (1151/1152), d'autres nombreuses églises furent élevées et parmi elles, les premières esquisses des cathédrales de Ratzebourg (1160/1170) et de Lübeck (à partir de 1173/1174). Si en Mecklembourg le début de la bâtisse de la cathédrale de Schwerin est de la même époque (1171), ce n'est pratiquement qu'aux XIII^e siècle que l'art roman a pénétré. Même chose en Brandebourg où, à part la fondation de la cathédrale de Brandenburg (1165) et de l'église Saint-Gotthard de cette ville (seconde moitié du XII^e siècle), l'art d'Occident n'est entré qu'au XIII^e siècle. La Poméranie acquit une petite avance avec la basilique cathédrale de Kammin (1176) et l'abbatiale de Bergen dans l'île de Rügen.

Magdebourg a été sans conteste un des points de diffusion de l'art gothique. On rappellera que c'est l'archevêque Albert I^{er}, qui avait fait ses études à Paris, qui fit commencer en 1209-1213 la nouvelle cathédrale inspirée de Laon où travaillèrent ensuite des ateliers rhénan et cistercien. A Meissen, le remplacement de l'ancienne cathédrale par un édifice du type *Halle* suivit en 1240. Au-delà de l'Elbe, la progression de l'architecture nouvelle passa ensuite par

Güstrow (1226), par Görlitz (1240) et surtout par Breslau avec la reconstruction de la cathédrale à partir de 1244 et les débuts de la construction des églises Sainte-Elisabeth (1246) et Sainte-Croix, fondée par Henri IV (1288). A Berlin, l'ancienne Klosterkirche a été le premier monument gothique vers 1260, suivi de peu par la Marienkirche (vers 1270).

L'art cistercien

Nous devons faire un certain bond en arrière pour mesurer le rôle qu'a eu aussi l'expansion de l'Ordre cistercien dans l'épanouissement de l'architecture occidentale dans l'espace germano-slave. La première génération cistercienne, venue directement ou par filiation de Morimond et de Clairvaux, est restée fidèle aux traditions du style cunisme. Ainsi, en Autriche, les premières églises de Heiligenkreuz et de Zwettl, consacrées en 1187 et 1158, étaient-elles toutes romanes, et l'église de Sittich (Sticna, *ys*), en Basse Carniole (1156), inspirée de Cluny II; Doberan en Mecklembourg n'était pas encore voûtée en 1232. Mais plusieurs de ces constructions initiales ayant disparu et la seconde génération d'outre Elbe puisant ses racines plus immédiatement dans la vieille Allemagne, elle-même sous l'influence de l'art de l'Île-de-France, la tradition bourguignonne laissa place à un gothique de compromis entre la simplicité intérieure et une certaine exubérance externe. Cette évolution a commencé à Zinna (1220), mais a surtout été manifeste au milieu du XIII^e siècle avec la série des belles réalisations de Wachock (1250) et de Sulejow (1252) en Pologne, de Lehnin (1262), Chorin (1273-1319), Pelplin (1294) et Doberan II (1297) dans les pays du Nord-Est. Si les Cisterciens ne peuvent donc pas être considérés comme les précurseurs de l'architecture gothique à l'est de l'Elbe et dans le Sud-Est, du moins ont-ils contribué à sa floraison sous des formes parfois originales⁴¹.

L'art de la Baltique

Cette originalité qui éclate dans la très belle parure de Chorin (*Ill.* 34), s'inscrit d'ailleurs dans ce paysage monu

mental de briques si particulier et si fascinant des pays de la Baltique. Là, tout est parti de Lübeck avec la prestigieuse Marienkirche, reconstruite entre 1260 et 1351, après l'incendie de la première église romane (*Ill.* 35). Ses hautes tours qui culminent à 125 mètres, ses trois nefs sévères et élancées, la grande surface nue de ses murs ont inspiré les constructeurs des églises des ports hanséatiques, avec des variantes et parfois un décor moins austère : Saint Nicolas de Wismar, Marienkirche de Rostock, l'imposante Marienkirche de Danzig (1343-1502) et les hautes flèches de Riga et de Reval (Tallinn, *s*) étaient « aux yeux des Hanséates, le symbole même de leur patrie »⁴².

Art des grandes cathédrales hanséatiques, art des abbayes des pays de la Baltique, cet art de la brique a été aussi celui des imposants hôtels de ville, des halles, des greniers, des murailles et des tours. Citons, à partir encore du modèle de Lübeck, l'hôtel de ville de Stralsund (*Ill.* 36), et, à partir du modèle flamand, celui de Thorn, avec son haut beffroi (*Ill.* 32), et celui de Danzig. L'architecture des Teutoniques a conflué avec cette esthétique hanséatique pour imprimer aux terres de l'Ordre à la fin du Moyen âge le visage monumental vigoureux et ordonné d'un pays en état de défense. Les châteaux de l'Ordre étaient des sortes de « casernes monastiques », à la fois forteresses, centres administratifs, refuges en cas de danger. Les premiers, Rehden (Radzyn, *p*), aujourd'hui en ruines, Lochstädt et Balga (Weselnoje, *s*), furent construits en pierre. Puis au début du XIV^e siècle se généralisa le modèle à plan carré et en briques. C'est alors que s'éleva l'une des plus belles œuvres de l'architecture du gothique de brique du Nord-Est allemand, le château de Marienburg (Malbork, *p*), devenu résidence des Grands Maîtres de l'Ordre en 1309. A cette date, le château-haut (*Hochschloss*), imposante construction carrée, existait déjà avec la salle du chapitre, le réfectoire, le dortoir des chevaliers et la chapelle Sainte-Anne ; le château-moyen (*Mittelschloss*), fut édifié au cours des décennies suivantes avec surtout dans l'aile dominant le fleuve le palais du Grand Maître et son joyau le grand réfectoire achevés par le rhénan Niklaus Fellenstein en 1393 sous le Grand maître Konrad von Jungingen ; enfin, le *Vorburg* contenait l'arsenal et les dépendances économiques⁴³. Cette magnifique forteresse repoussa deux fois en 1411 et en 1454 les assauts des Polonais, mais elle a suivi ensuite le sort changeant de la Prusse.

Marienburg est devenu à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e le symbole de la « germanisation » de l'Est, exalté par les uns, vilipendé par les autres⁴⁴. C'est dommage pour la beauté du monument et pour l'histoire sans passion. Le château devenu musée pourrait aussi bien être le symbole de ces contacts de civilisation qu'a ouverts, parfois dans la douleur, la migration médiévale allemande vers l'Est.

ÉPILOGUE

La longue phase « ascendante » de l'*Ostbewegung*, conquêtes, missions, migration, colonisation, aura ainsi duré plus de cinq siècles. Son sommet a été atteint vers le milieu du XIV^e siècle, et, s'il fallait assigner des dates à cette inversion de la conjoncture, ce pourrait être entre 1348, la peste et la fondation de l'Université de Prague — qui ont d'ailleurs été accompagnées par un inquiétant tremblement de terre¹ — et 1393, la fin de la construction de Marienburg. La phase « descendante » a été ensuite extrêmement rapide jusqu'au milieu du XV^e siècle.

La récession démographique et économique

Les raisons profondes qui avaient été à l'origine de la grande migration se retrouvent en sens inverse pour rendre compte de la régression. D'abord la récession démographique allemande. La vieille Allemagne, frappée, comme tout l'Occident européen, par la grande famine de 1315-1317, par les épidémies, par la crise agraire et par un mouvement naturel négatif de la population², n'a plus été capable d'alimenter le courant migratoire vers l'Est. Mais la nouvelle Allemagne d'entre Elbe et Oder, réservoir de la seconde vague, a elle-même été en partie touchée par le recul démographique, notamment en Lauenbourg-Mecklembourg et Brandebourg. Ce temps des *Wüstungen* qui ont commencé à s'accumuler ici autour de 1360-1375³, était incompatible avec une poursuite quelque peu importante de l'expansion orientale. Le tarissement relatif de la source germanique et, au contraire, une certaine vitalité du compor-

tement démographique des populations slaves⁴ ont eu pour résultat, avons-nous vu, un recul partiel de la langue allemande. Avec la régression démographique, la grande crise, provoquée par la chute des prix agricoles qui a alors frappé toute l'Europe, a provoqué aussi un phénomène de décolonisation. Dans ces régions orientales qui, la veille, étaient toute bruisantes d'activité pionnière, ce phénomène a été le signe de la fin du temps de la croissance. Ainsi, dans les Sudètes, les villages de colonisation allemands des Reichensteiner Gebirge étaient-ils déjà pratiquement tous abandonnés dès 1410, et, sur le plateau du Gesenke, plus de 60 % des villages médiévaux ont alors disparu⁵. Nous savons aussi qu'en Brandebourg les abandons ont été considérables entre 1375 et 1420 et qu'en Prusse orientale les dernières manifestations de la colonisation ont été contrebalancées par de plus nombreuses désertions⁶.

Le redressement politique du monde slave

La grande migration et la colonisation allemandes avaient été favorisées, d'autre part, par la relative faiblesse des principautés slaves et par la bienveillance de leurs princes envers les étrangers et un temps où ils attendaient de leur établissement des avantages pour la défense, la mise en valeur ou le commerce de leurs États. Les choses ont changé au milieu du XIV^e siècle et au XV^e. Le redressement politique du monde slave, de fortes unions territoriales, des conflits aussi, et l'apparition de nouvelles dynasties sont devenus sinon des obstacles du moins un frein à la progression du peuplement allemand⁷.

En Silésie, la fin de la lignée directe des Piast de Breslau avec la disparition d'Henri IV en 1290 et le passage successif des principautés issues des partages successoraux (Oppeln, Ratibor, Liegnitz, Sagan, Glogau) dans la vassalité de la Bohême puis leur incorporation formelle par Charles IV en 1348, ont créé une situation nouvelle. L'attitude libérale des Piast vis-à-vis de l'immigration allemande a fait place à une politique plus réservée des *Landeshauptleuten* tchèques partagés entre le souci de ménager le patriciat allemand pour détacher le pays de la Pologne et celui de consolider l'administration bohémienne. En fait, la tension dans les petites villes et l'insécurité qui se développa partout

après la mort de Charles IV en 1378, entravèrent tout progrès de la colonisation⁸.

Les Przemyslides et leur entourage ecclésiastique avaient encouragé en Bohême la colonisation allemande. Sous les Luxembourg, il semble qu'il y ait eu encore quelques entreprises de défrichements ; mais déjà, dans le second quart du XIV^e siècle, on assista à un arrêt du mouvement, qu'il soit allemand ou tchèque, et à de premiers abandons⁹. La sympathie de Charles IV, tout à l'idée d'un État slave occidental, paraît d'ailleurs être allée à l'élément tchèque du royaume¹⁰.

En Pologne, l'œuvre d'unification et de centralisation de Casimir le Grand (1333-1370), sa propre poussée vers l'Est par l'incorporation de la Ruthénie de Halicz (1349-1366), la progression continue de la population au XIV^e siècle¹¹, ont créé une dynamique de la colonisation interne qui a laissé peu de place à la pénétration allemande. Puis, après l'intermède du successeur hongrois de Casimir, son neveu Louis d'Anjou, et le court règne de la jeune princesse Hedwige, le mariage de cette dernière avec le grand duc de Lituanie Jagellon qui aboutit à l'union personnelle des deux couronnes (1386), eut pour conséquence la constitution au Nord-Est de l'Europe d'une « puissance » capable de barrer la route aux activités « missionnaires » de l'Ordre teutonique¹².

Le nouveau roi de Hongrie Charles Robert d'Anjou (1308-1342), choisi grâce au soutien momentané du magnat slovaque Mathias Csak, et son fils Louis le Grand, un temps roi de Pologne (1342-1382), qui renforcèrent l'autorité royale dans l'ancien royaume arpadien, eurent encore besoin de colons et de mineurs allemands pour l'exploitation des ressources minières de Slovaquie. Mais Louis donna à la ville de Zilina un « privilège pour les Slaves » et sous son règne surgirent de nombreux établissements agricoles slaves et même des colonies ukrainiennes à contre-courant de l'émigration « saxonne »¹³.

C'est dans cet ensemble conjoncturel démographique, économique et politique de la seconde moitié du XIV^e siècle, défavorable désormais à l'expansion germanique vers l'Est, que deux crises vinrent lui donner le coup d'arrêt décisif ; la réforme et la guerre hussite et le conflit aigu entre l'Ordre teutonique et l'État des Jagellon.

La crise hussite

Le mouvement hussite n'a été d'abord qu'un des éléments de la fermentation de la vie religieuse de l'Europe centrale. Des Vaudois s'étaient infiltrés en Bohême et en Silésie dans la première moitié du XIV^e siècle. Dans la seconde moitié, des prédicateurs de renom s'étaient déjà dressés contre la dégradation du niveau moral du clergé bohémien et la richesse des prélats. Wenceslas IV était entré, d'autre part, en violente opposition avec l'archevêque de Prague — l'archevêché avait été créé en 1344 — à propos de l'érection d'un nouvel évêché, et il avait soulevé la réprobation générale par l'assassinat du vicaire général Jean Népomucène (1393). Dans ces circonstances, la doctrine du réformateur anglais John Wyclif, dont plusieurs partisans s'étaient réfugiés en Bohême, rencontra un grand écho dans la bourgeoisie et les classes populaires. Jean Hus, issu lui-même d'une famille pauvre, devenu maître en philosophie à l'université de Prague et prédicateur de la chapelle de Bethléem fit siennes une partie des propositions de Wyclif. Alors excommunié par l'archevêque, il se rendit devant le concile de Constance pour démontrer son orthodoxie ; mais, condamné comme hérétique, il fut brûlé le 6 juillet 1415, malgré le « sauf-conduit » de l'empereur Sigismond, frère de Wenceslas¹⁴. Cette mort tragique fut le signal d'une révolte qui de religieuse devint sociale et tourna même à la contestation anti-allemande. Une ligue hussite, animée par la petite noblesse tchèque, se leva pour défendre la liberté de prédication, mais dans l'espoir aussi de recueillir quelques terres ecclésiastiques. Des prêtres « radicaux » agitèrent le peuple de Prague. Wenceslas ne réagit d'abord que mollement, puis refusa d'accorder plus de trois églises aux réformateurs. Alors les hussites conduits par Jean de Zeliv organisèrent un énorme rassemblement, envahirent l'hôtel de ville de Prague, « défenestrèrent » sept conseillers (30 juillet 1419) et chassèrent patriciens et prélats allemands dont les biens furent confisqués. Le roi, bouleversé, mourut peu après d'une attaque d'apoplexie. Le mouvement gagna d'autres villes. Contre Sigismond se leva Jean Zizka de Trocnov, petit noble, disciple convaincu de Hus, qui se fortifia dans la place de Tabor et qui voulait fonder une société nouvelle réalisant « le règne de Dieu » (1420)¹⁵.

Alors commencèrent les violentes guerres hussites qui isolèrent la Bohême et impliquèrent bientôt tous les pays voisins. Entre 1420 et 1431, Sigismond et le pape lancèrent cinq croisades contre la Bohême hérétique, avec des contingents principalement allemands : elles subirent chaque fois d'écrasantes défaites. Bien plus, après la mort de Zizka (1424), son successeur Procope Holy passa à la contre-attaque en envahissant la Silésie et les pays allemands. En mai 1427 Goldberg et sa région furent pillés et incendiés ; au printemps 1428 ce fut le tour de la principauté de Tropolau, des terres épiscopales de Neisse et des environs de Breslau, et, en automne, la région de Görlitz en Haute-Lusace ; en 1429-1430 les dévastations continuèrent et l'intérieur de la Silésie baigna dans le sang¹⁶. La Franconie, où Sigismond avait mis en sûreté les joyaux de la couronne à Nuremberg (1424) subit l'invasion en 1430. La Misnie, le Vogland furent également dévastés. L'Autriche, dont le duc Albert V était le gendre de Sigismond, fut ravagée annuellement entre 1425 et 1431. Les Taborites poussèrent même en Brandebourg et, par les Pommerellen, jusqu'à la Baltique en 1433¹⁷. Dans ces décennies de désordres et sous la menace de séquestre des biens qui frappaient la frange pionnière centrale, il n'était guère possible à des colons allemands de tenter toute nouvelle aventure. Après la défaite et la mort de Procope à Lipary (1434), le compromis religieux des *compactata*¹⁸, puis la régence pacificatrice et l'élection comme roi du jeune noble Georges de Podébrady (1458-1471), la porte était bien fermée dans cette direction à la migration médiévale allemande.

Le recul des Teutoniques

Sur le front de colonisation nord-est, pendant la même période, l'État de l'Ordre teutonique d'abord en position de croisade s'est heurté à la puissance conjugée de la Pologne et de la Lituanie et a été secoué, non pas par un conflit religieux, mais par une sévère crise sociale et politique interne. Croisades ou conquêtes, l'Ordre a pratiquement été en guerre pendant près de deux siècles¹⁹. Néanmoins, après la main-mise sur Danzig et la Poméranie et le traité de Kalisch avec Casimir le Grand (1343), la paix avait régné avec la Pologne jusqu'en 1386. C'est avec les Litvaniens que

les relations s'étaient envenimées. En effet, le prince Mendog avait réalisé au milieu du XIII^e siècle l'unité des multiples tribus lituaniennes et surtout le grand duc Godimyn (1316-1341) et son fils Olgerd (1341-1377) avaient établi leur domination du Niemen à tout le bassin du Dniepr sur les principautés russes de Minsk, de Vitebsk, de Volhynie et de Podolie, vaste État dont Vilna était la capitale et qui était en train de se russifier²⁰. Contre cette puissance dangereuse demeurée païenne, la guerre pouvait encore prendre l'allure de croisade, croisade permanente où des deux côtés, tous les coups étaient permis²¹. C'est la grande époque où l'Ordre accueillit comme « hôtes » la chevalerie occidentale pour combattre contre les Lituaniens dans des « voyages » où le temps se partageait entre les chevauchées, la chasse aux animaux sauvages, les réceptions et les festins²². La croisade de 1344-1345, à laquelle participèrent, avec le roi de Bohême Jean de Luxembourg et son fils Charles, toute une armée de princes, fut un lamentable échec et se solda par l'invasion de la Livonie par les Lituaniens. Mais en 1361-1363, les Teutoniques allèrent détruire Kowno, ravager la vallée moyenne du Niemen et incendier Novogrod en Masovie pour punir le duc d'avoir prêté main-forte aux Lituaniens. C'est contre ces attaques constantes de l'Ordre et ses intrigues pour soutenir les prétentions de son cousin Vitold que le fils d'Olgerd, Jagellon, abandonnant une proposition d'union avec Moscou, se convertit au catholicisme romain et conclut par son mariage avec la petite reine Hedwige l'union lituano-polonaise (1386) : événement considérable qui allait enlever à l'Ordre le prétexte de la croisade et encercler ses États. Pourtant, au tournant du siècle, les Teutoniques fortifièrent leurs positions, et leur territoire atteignit alors sa plus grande extension : de Witold, un moment réconcilié puis à nouveau brouillé avec Jagellon, ils obtinrent en 1398 au traité de Sallingwerder la Samogitie (Zmudz, p) qui unissait Memel à la Livonie ; ils occupèrent momentanément le pays de Dobryn (Dobryn, p) cédé par le duc d'Opole (1392-1404) ; ils reçurent en gage du margrave de Brandebourg la Neumark (1402) qui interdisait à la Pologne le chemin de la Baltique.

Chacun se sentant réciproquement menacé, se préparait à la guerre. « Pour prévenir le danger », le Grand maître Ulrich von Jungingen se décida à l'épreuve de force. Et ce fut la catastrophe de Tannenberg — ou de Grunwald selon la

tradition historiographique polonaise — le 15 juillet 1410 : le grand maître tué au combat avec la plupart des dignitaires et des chevaliers de l'Ordre, la Prusse envahie par l'armée polono-lituanienne et ses auxiliaires russo-tatars, les villes et les châteaux occupés ; seul Marienbourg résista sous la conduite de Henri von Plauen²³. Cependant, les vainqueurs n'exploitèrent pas leur succès, et au premier traité de Thorn du 1^{er} février 1411, l'Ordre conserva ses territoires contre la très importante indemnité de guerre de six millions de Groschen.

L'État teutonique ne s'est pas effondré militairement ; ce n'est pas non plus uniquement le paiement de cette rançon qui a provoqué ses difficultés. Ce sont sa structure même, son administration, ses abus de pouvoir qui ont fait éclater la crise terminale²⁴. Les besoins d'argent et de main-d'œuvre de l'Ordre (4 à 500 frères vers 1450) étaient grands. Ses baillis et procureurs (*Pfleger*) pressuraient les communautés et imposaient de lourdes corvées de charrois (*Baude*) aux paysans. Les entreprises commerciales de cet « État gouverné par une corporation de moines-chevaliers » étaient-elles d'ailleurs compatibles avec le système social et économique du Moyen âge ?²⁵ Les villes et la noblesse forcèrent d'abord l'Ordre à conclure un traité de paix avec la Pologne (1433-1435), puis s'unirent en 1440 dans une Ligue des États, (*der preussische Bund*) pour se défendre contre la domination des Teutoniques.

En 1454, ce fut la révolte ; les États (*die Stände*) appelèrent à l'aide le roi de Pologne Casimir IV et le reconnurent comme souverain. Après treize années de guerre, le deuxième traité de Thorn du 19 octobre 1466 scinda l'État de l'Ordre en deux parties : la Poméranie, le Kulmerland, l'Ermland avec Elbing et Marienbourg et la Warmie furent cédés au roi de Pologne à titre d'union personnelle ; l'autre partie de la Prusse entre Vistule, Pregel et Memel, resta à l'Ordre, mais sous la suzeraineté polonaise. C'était le début de la fin. La liquidation de la domination de l'Ordre n'était plus qu'une question de temps²⁶. L'État prussien oriental eut cependant la vie dure et se perpétua jusqu'en 1526 où il fut « sécularisé » par le grand maître Albert de Brandebourg-Ansbach qui adopta la Réforme luthérienne — exemple suivi par le dernier maître en Livonie. Comme en Europe centrale, ces événements du milieu du XV^e siècle ont marqué la fin d'une époque.

Mais, au milieu de ce « vide » du XV^e siècle, se préparait déjà une nouvelle vague migratoire vers l'Est : celle des mineurs, celle de la recolonisation seigneuriale, celle de nouveaux villages de paysans, celle aussi des groupes baptistes ou réformistes fuyant telle ou telle persécution. Un nouveau cycle recommençait...²⁷

*
* *

Le phénomène de la colonisation à l'Est a donc été un fait essentiel de l'histoire des Allemands au Moyen âge ; et, si la formule n'avait pas été trop utilisée après Karl Hampe, on serait tenté de dire « le grand fait » ; mais, par ses implications et ses conséquences, il a été aussi le fait dominant de l'histoire de toute l'Europe centre-orientale. L'historiographie occidentale et pratiquement toute l'historiographie française, a fait la part trop belle au conflit du Sacerdoce et de l'Empire, ce mirage du *dominium mundi*, qui a certes accaparé la politique des rois, des princes et d'un carré de prélats et de « légistes » à la recherche de clientèles, mais dont la finalité passait assurément par dessus la tête du peuple, tandis que la colonisation à l'Est a été pour lui une réalité matérielle et vivante qu'il a côtoyée ou vécue pendant quelque quatre siècles.

Le rôle de l'histoire est de témoigner et, dans la mesure du possible, d'expliquer. Il ne lui appartient pas de porter jugement. Le tort est de vouloir lui donner un sens *a posteriori* et de s'en servir à des fins partisans. C'est pourquoi je me suis abstenu d'aller au-delà d'une information objectivement vérifiée. On ne saurait faire siennes des interprétations qui ont attribué à l'*Ostsiedlung* un caractère « national », interprétations anachroniques car je ne pense pas qu'une telle notion ait pu même effleurer les acteurs, voire les promoteurs du mouvement. On ne saurait dire, en sens inverse, si l'émigration allemande a nui ou non au développement des pays slaves, car il est impossible de refaire l'expérience avec d'autres données. On ne saurait enfin accepter l'opinion extrême qui rend l'expansion à l'Est responsable de la dernière « catastrophe nationale » allemande.

Pour comprendre pleinement la colonisation à l'Est, il faut en outre la replacer dans le contexte européen des

X^e-XIV^e siècles. L'Europe occidentale toute entière a alors éclaté dans ses « frontières » ; sa population s'est multipliée par deux ou par trois en deux siècles ; cette vitalité a obligé ce monde « plein » à résoudre le problème de sa subsistance et de son habitat. Avec les défrichements, la recherche de meilleurs rendements, la migration vers les villes, la fondation de villes et de villages neufs, les grands mouvements migratoires ont été une solution²⁸. C'est, *mutatis mutandis*, le même phénomène qui a jeté des millions d'Européens outremer au XIX^e siècle et ce sont les mêmes graves problèmes que pose aujourd'hui, à l'échelle mondiale, la forte pression démographique du « tiers-monde » et de certains sous-continent. Autrement dit l'*Ostsiedlung* allemand a été une des expressions de la croissance démographique et économique de l'Europe médiévale — opinion que j'ai longtemps défendue et sur laquelle se sont rejoints deux historiens aussi différents que W. Schlesinger²⁹ et B. Zientara³⁰.

Les migrations grandes et petites n'ont jamais été sans créer des heurts entre migrants et populations déjà installées. Les grandes migrations de peuples de la fin du monde antique n'ont pas toujours été pacifiques. Les croisades chevaleresques du XII^e siècle ont précédé la « colonisation » en Syrie franque. La Reconquista a ouvert la voie aux migrations françaises dans la Péninsule ibérique. Il ne faut pas se dissimuler que l'*Ostbewegung* dans ses premières manifestations, voire par la suite en Prusse, n'a pas enfanté sans larmes et sans violences. Et pourtant, puisqu'il faut conclure, avec le recul de l'observateur sans préjugé, le brassage médiéval a produit beaucoup de neuf au Centre et à l'Est de l'Europe ; il a permis, comme l'a récemment exprimé avec bonheur B. Zientara³¹, « aux nations en voie de formation d'assimiler les éléments de la culture occidentale » et par-là d'élargir et d'enrichir la communauté européenne.

NOTES

NOTES DE LA PRÉFACE

1. Ch. Higounet, Géohistoire, dans *L'histoire et ses méthodes* (Encyclopédie de la Pléiade, XI), sous la direction de Ch. Samaran, Paris, 1961, p. 71.
2. *Geschichte Schlesiens*, t. 1 (jusqu'en 1526), sous la direction de H. Aubin, L. Petry, H. Schlenger, Breslau, 1938.
3. A. Bachmann, *Geschichte Böhmens*, t. 1, Gotha, 1899.
4. H. Witte, *Mecklenburgische Geschichte*, t. 1, Wismar, 1909.
5. M. Wehrmann, *Geschichte von Pommern*, t. 1, Gotha, 1901-1903.
5. A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. 3-4, 4^e éd., Leipzig, 1920.
7. F. Curschmann, *Die deutschen Ortsnamen im Nordostdeutschen Kolonialgebiet*, Stuttgart, 1910.
8. B. Heil, *Die deutschen Städte und Bürger im Mittelalter* (coll. Aus Natur und Geisteswelt, n° 43), 4^e éd., Leipzig, 1921.
9. H. Pelzer, *Friedrichs I von Hohenstaufen Politik gegenüber Dänemark, Polen und Ungarn*, diss. Münster, Leipzig, 1906.
10. B. Panzram, *Geschichtliche Grundlagen der ältesten schlesischen Pfarrorganisation*, Breslau, 1940.
11. E. Keyser, Die Bevölkerung Danzigs und ihre Herkunft im 13 und 14 Jahrhundert, dans *Pfingsblätter des hansischen Geschichtsvereins*, XV, 1924.
12. K. Hampe, *Der Zug nach dem Osten. Die koloniasatorische Grosstat des deutschen Volkes im Mittelalter* (coll. Aus Natur und Geisteswelt, n° 731), 5^e éd., Leipzig, 1939.
13. J. Haller, *Von den Karolingern zu den Staufern et Von den Staufern zu den Habsburgern* (Sammlung Göschen, nos 1065 et 1077), Leipzig, 1934-1935.
14. Voir L'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale, *Ergon*, vol. III, Varsovie, 1962.
15. Voir École pratique des Hautes-Études (IV^e section), *Annuaire*, 1972-3, p. 383-384 ; 1973-4, p. 433-434 ; 1974-5, p. 551-553 ; 1980-1, p. 121).
16. *La Hanse*, Paris, 1964, 1988 et éd. allemande : *Die Hanse*, Stuttgart, 1981.

NOTES DE L'INTRODUCTION

1. On retiendra, en dernier, Z. Kaczmarczyk, *Kolonizacja niemiecka i kolonizacja na prawie niemieckim w sredniowiecznej Polsce* [Colonisation allemande et colonisation au droit allemand en Pologne au Moyen âge], dans *Stosunki polskoniemiecki w historiografii*, Poznan, 1974, p. 218-326. F. Graus, *Die Problematik der deutschen Ostsiedlung aus tschechischer Sicht*, dans *Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters* (Vorträge und Forschungen, XVIII, 1975), p. 31-75. W. Wippermann, *Die Ostsiedlung in der deutschen Historiographie und Publizistik. Probleme, Methoden und Grunlinien der Entwicklung bis zum Ersten Weltkrieg*, dans *Germania-Slavica*, I, Berlin, 1980, p. 41-80. *Id.*, *Der « Deutsche Drang nach Osten ». Ideologie und Wirklichkeit eines politischen Schlagwortes* (Impulse der Forschung), Darmstadt, 1981. Nous devons beaucoup à ces travaux.

2. Nous ne signalons que la plus récente édition par H. Stoob, Darmstadt, 2^e éd., 1975 (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters, t. XIX).

3. Édition A. Bauer, Darmstadt, 2^e éd. 1975 (*Ibid.*, t. XXIV).

4. Éd. K. Maleczynski, Cracovie, 1952 (*Monumenta Poloniae Historica*, nova series, vol. 2).

5. Éd. B. Bretholz, Berlin, 1923, réimpr. 1955 (*Monumenta Germaniae historica*, nova series II).

6. *Urkunden und erzählende Quellen zur deutschen Ostsiedlung im Mittelalter*, sous la direction de H. Helbig et L. Weinrich, II, Darmstadt, 1970, n° 71, p. 272-277.

7. Voir F. Graus, *Die Bildung eines Nationalbewusstseins im mittelalterlichen Böhmen. Die vorhussitische Zeit*, dans *Historica*, 1966, p. 5-49. Jan Dlugosz, *Historia Polonica* Libri XII, Varsovie, 1961.

8. Wippermann, *Der « Deutsche Drang »*, p. 32-33 ; K.A. Menzel, *Die Geschichte der Deutschen*, t. 3, Breslau, 1818, p. 247 et 254.

9. Kaczmarczyk, *Kolonizacja niemiecka*, p. 227-230.

10. F. Kohlrausch, *Die deutsche Geschichte für die höheren Schulen*, Elberfeld, 1823.

11. G.A. Tzschoppe et G.A. Stenzel, *Urkundensammlung zur Geschichte des Ursprungs der Städte, nach der Einführung und Verbreitung Deutscher Kolonisten Rechte in Schlesien und Oberlausitz*, Hambourg, 1832 (introduction).

12. Kaczmarczyk, *Kolonizacja niemiecka*, p. 236-238.

13. Wipperman, *Der « Deutsche Drang »*, p. 39-40 ; M.W. Heffter, *Der Weltkampf der Deutschen und Slawen seit dem Ende des 4 Jahrhunderts nach christlicher Zeitrechnung, nach seinem Urs-*

prunge, *Verbaufe* une seinen Folge dargestellt, Hambourg-Gotha, 1847 ; H. Wuttke, *Polen und Deutsche*, Leipzig, 1948.

14. G.A. Stenzel, *Geschichte Schlesiens*, t. I, Breslau, 1853.

15. C. Grünhagen, *Breslau unter den Piasten als deutsches Gemeinwesen*, Breslau, 1861, et *Geschichte Schlesiens*, t. I, Gotha, 1984.

16. Kaczmarczyk, *Kolonizacja niemiecka*, p. 243 ; W. Wattenbach, *Die Germanisierung der östlichen Grenzmarken des deutschen Reich*, dans *Historische Zeitschrift*, IX, 1863, p. 386-417.

17. Wippermann, *Der « Deutsche Drang »*, p. 47-51 ; F. Palacky, *Geschichte von Böhmen*, Prague, 1836-1867, et *Geschichte des Hussitentums* et Prof. Constantin Höfler, *Kritische Studien*, Prague, 1868. Voir aussi F. Graus, *Die Problematik*, p. 35 et s.

18. Wippermann, *Der « Deutsche Drang »*, p. 52-54 ; L. Stur, *Das Slaventhum und die Welt der Zukunft*, 1851, rééd. Bratislava, 1931.

19. K. Weinhold, *Die Verbreitung und die Herkunft der Deutschen in Schlesien* (Forschungen zur deutschen Landes und Volkskunde, II), Stuttgart, 1887.

20. M. Wehrmann, *Geschichte von Pommern*, t. 1, Gotha, 1904 ; E. Schmidt, *Geschichte des Deutschtums im Lande Posen unter polnischer Heerschaft*, Bromberg, 1904.

21. K. Lamprecht, *Deutsche Geschichte*, t. 3, Berlin, 1893.

22. J. Vietig, *Die polnischen Grunwaldfeiern der Jahre 1902 und 1910*, dans *Germania slavica* II, 1981, p. 237-262.

23. R.F. Kaindl, *Geschichte der Deutschen in den Karpathenländern*, t. 1, Gotha, 1907.

24. O. Balzer, *O Niemeach w Polsce* [Les Allemands en Pologne] dans *Kwartalnik Historyczny*, XXV, Lwow, 1911.

25. E. Denis, *La Bohême depuis la Montagne Blanche*, Paris, 2 vol., 1892-1905.

26. D.N. Jegorov, *Die Kolonisation Mecklenburgs im 13 Jahrhundert*, Breslau, 2 vol., 1930 (traduction de l'ouvrage paru en russe en 1915).

27. *Der Zug nach dem Osten*, Leipzig, 1920.

28. Kaczmarczyk, *Kolonizacja niemiecka*, p. 276 et 294.

29. *Deutschland und Polen. Beiträge zu ihren geschichtlichen Beziehungen*, éd. par A. Brackmann, Munich-Berlin, 1933.

30. R. Kötzschke und W. Ebert, *Geschichte der ostdeutschen Kolonisation*, Leipzig, 1937.

31. Wippermann, *Der « Deutsche Drang »*, p. 104-116.

32. *Ibid.*, p. 117 et s. ; A. Abusch, *Der Irrweg einer Nation. Ein Beitrag zum Verständnis deutscher Geschichte*, Berlin, 1946.

33. Voir *Die Slawen in Deutschland. Ein Handbuch*, sous la direction de J. Hermann, Berlin, 1970.

34. Voir surtout *Siedlung und Verfassung der Slawen zwischen Elbe, Saale und Oder*, sous la direction de H. Ludat, Giessen,

1960; *Germania Slavica* (Berliner Historische Studien), sous la direction de W.H. Fritze, depuis 1980.

35. W. Schlesinger, Die geschichtliche Stellung der mittelalterlichen deutschen Ostbewegung, dans *Historische Zeitschrift*, 183, 1957, p. 517-542.

36. *Id.*, Die mittelalterliche deutsche Ostbewegung und die deutsche Ostforschung, dans *Deutsche und europäische Ostsiedlungsbewegung* (Bericht über die wissenschaftliche Jahrestagung des Johann-Gottfried — Herder-Forschungsrates, 7-9 März 1963), Marburg, 1964.

37. Vicissitudes admirablement contées dans Eine Jugend für die Sprachinselforschung, dans *Jahrbuch der schlesischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Breslau*, XXIII, 1982, p. 225-278.

38. W. Kuhn, Die deutsche Ostsiedlung vom Mittelalter bis zum 18. Jahrhundert, dans *Das östliche Deutschland. Ein Handbuch*, Würzburg, 1959, p. 165-238; repris dans *Die deutsche Ostsiedlung*, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn. Ein Handbuch*, Francfort, 1967, p. 40-66.

39. Plusieurs sont réunis dans *Vergleichende Untersuchungen zur mittelalterlichen Ostsiedlung*, Cologne-Vienne, 1973.

40. Voir ci-dessus, Préface, n° 14.

41. Sous la direction de W. Schlesinger, *Vorträge und Forschungen*, t. XVIII, Siegmaringen, 1975.

42. G. Labuda, A historic Analysis of the german « Drang nach Osten », dans *Polish Western Affairs*, 5, 1964, p. 254.

43. M. Bloch, Un problème de contact social : la colonisation allemande en Pologne, dans *Annales d'histoire économique et sociale*, VI, 1934, p. 593-598.

Première Partie

NOTES DU CHAPITRE I

1. V. Gordon Childe, *Prehistoric migrations in Europe*, 1950; nouv. éd. Oosterhout, 1969.

2. J. Moreau, *Die Welt der Kelten*, Stuttgart, 1958; J. Harmand, *Les Celtes au second âge du Fer*, Paris, 1970; V. Kruta, *Les Celtes*, Paris, 1976; *Les mouvements celtiques, du V^e au I^{er} siècle avant notre ère*, publ. par P.-M. Duval et V. Kruta, Paris, 1979.

3. Grosse documentation dans L. Schmidt, *Die Ostgermanen*, Munich, 1933; nouv. éd. 1969, et *Die Westgermanen*, Munich, 1938; nouv. éd. 1970. Voir aussi R. Hachmann, *Les Germains* (Archaeologia mundi), Genève, 1971.

4. Voir entre autres, G. Kossinna, *Das Weichselland, ein uralter Heimatboden der Germanen*, Leipzig, 1919, et *Der Ursprung und Verbreitung der Germanen*, Leipzig, 1928.

5. L. Niederlé, *Manuel de l'Antiquité slave. L'histoire*, Paris, 2 vol., 1923-1926; J. Czekanowski, The ancient home of the Slaves, dans *Slavonic East Eur. Review*, 1946-1947; T. Lehr-Splawinski, Les bassins de l'Oder et de la Vistule, noyau de l'habitat primitif des Slaves, dans *V^{es} Journées de synthèse historique : les fleuves et l'évolution des peuples*, Paris, 1948-1950. S. Hazzard Cross, Slavic origins and migrations dans *Handbook of Slavic Studies*, Harvard Univ., 1949, p. 1-23.

6. Voir E. Lendl, Geographische Grundlagen, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn*, Francfort, 1967, p. 16-29.

7. On pourra consulter là-dessus les nombreux travaux de Otto Schlüter, notamment *Die Siedlungsräume Mitteleuropas in frühgeschichtlicher Zeit*, Remagen, 3 vol., 1952-1958 (Forschungen zur deutschen Landeskunde, t. 63, 74, 110) avec une carte très fouillée au 1:1.500 000. Mise au point dans W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft, vom frühen Mittelalter bis zum 19. Jahrhundert*, Stuttgart, 1962 (Deutsche Agrargeschichte, t. 2), p. 12-24.

8. La description géographique fondamentale en français reste celle de E. de Martonne, *Europe Centrale*, Paris, 1930, p. 4-130 (Géographie Universelle, t. IV, 1^{re} partie); depuis lors P. George et J. Tricart, *L'Europe centrale*, t. I. *Géographie physique et humaine*, Paris, 1954 (coll. Orbis) et F. Reitel, *Les Allemagnes*, Paris, 1980, p. 161-306. En allemand E. Schmitt, *Deutschland*, Munich (Harms Handbuch der Erdkunde) est constamment réédité.

9. L'expression *frontier*, front pionnier, me paraît mieux adaptée au phénomène de colonisation qu'« espace de mouvement » (*Bewegungsraum*) employé par H. Aubin, Die Ostgrenze des alten deutschen Reich, dans *Historische Vierteljahrschrift*, 1933; nouv. éd. Darmstadt (Libelli, t. XLVII), 1959, p. 11.

10. H. Aubin, *Zur Erforschung der deutschen Ostbewegung*, Leipzig, 1939, p. 32-33.

NOTES DU CHAPITRE II

1. Voir H. Löwe, Deutschland im fränkischen Reich, dans B. Gebhardt, *Handbuch der deutschen Geschichte*, t. 1, Stuttgart, 9^e éd. 1970, p. 135-143.

2. E. Klebel, Langobarden, Bajuwaren und Slawen, dans *Probleme der bayerischen Verfassungsgeschichte. Gesammelte Aufsätze*, Munich, 1957, p. 54 et s.

3. Sur ce qui suit voir *Siedlung und Verfassung der Slawen zwischen Elbe-Saale und Oder*, éd. par H. Ludat, Giessen, 1960; *Die Slawen in Deutschland. Ein Handbuch*, éd. par J. Hermann, Berlin, 1970, p. 7-44; J. Strzelczyk, *Slowianie i Germanie w Niemcezech srodkomyck we wczesny sredniowieczu* [Slaves et Germains en Allemagne moyenne pendant le haut-Moyen âge], Poznan, 1976.

4. R. Kötzschke, *Deutsche und Slaven im Mitteldeutschen Osten*, éd. par W. Schlesinger, Darmstadt, 1961, p. 18-19. Sur les délicats problèmes posés par cette toponymie, voir W.H. Fritze, Ostnamenkunde und Landesgeschichte in Ostdeutschen Ländern. Probleme der Namenkontinuität, dans *Deutsch-Slawische Namenforschung*, éd. par H.B. Harder, Marburg, 1981, p. 1-39.

5. Voir *Siedlung und Verfassung Böhmens in der Frühzeit*, éd. par F. Graus et H. Ludat, Wiesbaden, 1967; *Handbuch der Geschichte der böhmischen Länder*, éd. K. Bosl, t. I, Stuttgart, 1967, p. 136-142.

6. Frédégaire, IV, 68, éd. B. Krusch, *MGH*, ss. R. Merov., t. II, p. 154-155.

7. On a proposé Burberg bei Kaaden a.d. Eger.

8. Cet épisode a donné lieu à une abondante littérature; voir Uhlirz, *Handbuch der Geschichte Österreich-Ungarns*, t. I, 1963, p. 178-180; *Handbuch der Geschichte der böhmischen Länder*, t. I, p. 142-144; 174-175; on retiendra Th. Mayer, Fredegars Bericht über die Slawen, dans *Mitteilungen der Österreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, 1929, p. 114-120; V. Chaloupecky, Considérations sur Samon, le premier roi des Slaves, dans *Byzantinoslavica*, XI, 1950, p. 223-239.

9. Il est possible, cependant, que certains toponymes slaves de Haute et Basse Autriche proviennent d'une poussée tchèque plus tardive.

10. *Geschichte Schlesiens*, 3^e éd., 1961, t. I, p. 86-87.

11. *Histoire de Pologne*, Varsovie, 1971, p. 31-33, 49-50.

12. Uhlirz, *Handbuch*, t. I, 1963, p. 182-184.

13. Uhlirz, *Handbuch*, p. 172-174.

14. W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft vom frühen Mittelalter bis zum 19 Jahrhundert* (Deutsche Agrargeschichte, éd. par G. Franz, t. II), Stuttgart, 1962, p. 12-14.

NOTES DU CHAPITRE III

1. *Der Zug nach dem Osten*, p. 11-12. Sur ces premières luttes de Charlemagne contre les Slaves du N.-E., voir L. Halphen,

Charlemagne et l'Empire carolingien, Paris, 1947, p. 74-81; M. Hellman, Karl der Grosse und die Slawische Welt zwischen Ostsee und Böhmerwald, dans *Karl der Grosse, Lebenswerke und Nachleben*, t. I, 1964, p. 708-718.

2. M. Bathe, Die Sicherung der Reichgrenze an der Mittelbe durch Karl den Grossen, dans *Sachsen und Anhalt*, 1940, p. 1-44.

3. Voir W. Prange, *Siedlungsgeschichte des Landes Lauenburg im Mittelalter*, Neumünster, 1960, p. 156-164; O. Brandt, *Geschichte Schleswig-Holstein*, Kiel, 6^e éd., 1966, p. 55.

4. H. Aubin, *Zur Erforschung*, p. 13; Th. Mayer, Das Kaisertum und der Osten im Mittelalter, dans *Deutsche Ostforschung*, I, 1942, réimpr. dans *Mittelalterliche Studien. Gesammelte Aufsätze*, Sigmaringen, 1959, p. 64, en restait par contre à une politique de défense.

5. Quoique le système des « marches » ait été d'abord institué à l'Ouest, Bretagne et Espagne, il est devenu à l'Est la forme sous laquelle, pendant des siècles, les Allemands ont à la fois assuré leur défense et préparé leurs bonds en avant en pays slaves (H. Aubin, *Die Ostgrenze*, p. 19-26).

6. J.S. Schöffel, *Kirchengeschichte Hamburgs*, t. I, Hambourg, 1929; O. Brandt, *Geschichte Schleswig-Holstein*, p. 57-60.

7. Voir à ce propos, H. Löwe, Salzburg als Zentrum literarischen Schaffens im 8. Jahrhundert, dans *Mitteilungen zur Gesellschaft für Salzburger Landeskunde*, 115, 1975 (Virgil *Karinthiae apostolum*).

8. *Handbuch der Geschichte der Böhmisches Länder*, I, p. 192-202; on ignore jusqu'aujourd'hui l'emplacement exact où s'élevait cette première église de Nitra. Sur l'église de Zalavar, voir D. Derczényi, L'église de Pribina à Zalavar, dans *Études slaves et roumaines*, 1, 1948, p. 85-100.

9. H. Wopfner, *Urkunden zur deutschen Agrargeschichte*, 1925, n^o 14, p. 30.

10. H. Aubin, *Zur Erforschung*, p. 12-13.

11. Voir W. Seegrün, *Das Erzbistum Hamburg in seinen älteren Papsturkunden*, Cologne-Vienne, 1976.

12. *Diplomata regum Germaniae et stirpe Carolinorum*, éd. Kehr, t. I, *M.G.H.*, 1934, n^{os} 98, 99, 109, 112, 115.

13. *Id.*, n^o 115: *ad Labenza... an Wisitindorf de terra exartata parata scilicet ad arandum, mansos integros VIII, id est ad unamquamque coloniam iugera XC et de silva undique in gyrum scilicet ac per omnes partes miliarium unum.*

NOTES DU CHAPITRE IV

1. Voir sur ce qui suit E. Keyser, *Bevölkerungsgeschichte Deutschlands*, 2^e éd., 1941, p. 179 et s. et surtout W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, p. 24-34.
2. K. Lamprecht, *Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter*, Leipzig, 1886, I, 1, p. 163.
3. Sur la toponymie en général, voir : E. Schröder, *Deutsche Namenkunde*, Göttingen, 1938, et E. Schwarz, *Deutsche Namensforschung*, II. Orts- und Flurnamen, Göttingen, 1950.
4. Voir Martin Born, *Die Entwicklung der deutschen Agrarlandschaften*, Darmstadt, 1974, p. 28-55 ; du même, *Geographie der ländlichen Siedlungen*, 1. Die Genese der Siedlungsformen in Mitteleuropa, Stuttgart, 1977 ; K.H. Schröder, G. Schwarz, *Die ländlichen Siedlungsformen in Mitteleuropa. Grundzüge und Probleme ihrer Entwicklung*, 2^e éd., Trèves, 1978.
5. H. Jäger, Die Entwicklung der Kulturlandschaft im Kreise Hofgeismar, dans *Göttinger Geogr. Abh.*, 8, 1951.
6. *Quellen zur Geschichte des deutschen Bauernstandes im Mittelalter*, éd. Günther Franz, Darmstadt, 1967, n° 74, p. 192-193 (1140-1172).
7. En dernier lieu, G.B. Winkler, Die Ausbreitung des Zisterzienserordens im 12. und 13. Jahrhundert, dans *Die Zisterzienser Ordensleben Zwischen Ideal und Wirklichkeit*, Cologne, 1980, p. 87-92.
8. W. Rösener, L'économie cistercienne de l'Allemagne occidentale (XII^e-XIV^e siècle), dans *L'économie cistercienne. Géographie. Mutations* (Flaran, 3, 1981), Auch, 1983, p. 135-156.
9. Ph. Dollinger, *L'évolution des classes rurales en Bavière*, Paris, 1949, p. 78-83.
10. Chronicon Schirensense, éd. Ph. Jaffé, *Mon. germ. Hist., Scriptores*, XVII, p. 615-617.
11. F. Prinz, dans *Handbuch der bayerischen Geschichte*, t. I, Munich, 1968, p. 339-342.
12. Th. Mayer, *Der Staat der Herzoge von Zähringen*, Fribourg, 1935, et du même, Die Besiedlung des Schwarzwaldes im hohen Mittelalter, dans *Mittelalterliche Studien*, 1959, p. 404-424.
13. H.J. Nitz, The Church as Colonist : the Benedictine Abbey of Lorsch and planned Waldhufen colonization in the Odenwald, dans *Journal of historical Geography*, 9, 1983, p. 105-126.
14. M. Born, *Die Entwicklung der deutschen Agraarlandschaften*, p. 49.
15. H.R. Schömmel, *Strassendörfer im Neckarland*, Tübinger Geographische Studien, 63, 1975.

16. A. Bach, dans Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde*, t. III, Potsdam, 1938, cartes 423-425, p. 349.
17. Widukind, *Rerum gestarum Saxonicarum libri tres*, MGH, in *usum scholarum*, 1935, p. 48-49.
18. R. Sebicht, Der Cistercienser und die niederländische Kolonisation in der Golderen Aue, dans *Zeitschrift des Harz-Verein für Geschichte und Altertumkunde*, XXI, 1888, résiste à la critique de H. Wiswe, Die Bedeutung des Klosters Walkenried für die Kolonisierung der Goldenen Aue, dans *Braunschweigisches Jahrbuch*, XXXI, 1950, p. 59-70.
19. R. Blohm, *Die Hagenhufendörfer in Schaumburg-Lippe*, Oldenburg, 1943.
20. F. Engel, Die Hagenkolonisation des 12. und 13. Jahrhunderts, dans *Atlas Niedersachsen*, 1950.
21. Énorme bibliographie présentée par W. Ehbrecht, dans *Guide international d'histoire urbaine*. 1. Europe, Paris, 1977, p. 39-87. On pourra retenir : H. Planitz, *Die deutsche Stadt im Mittelalter von der Römerzeit bis zu den Zunftekämpfen*, Graz-Cologne, 1954 ; H. Stoob, *Forschungen zum Städtewesen in Europa*, t. I, Räume, Formen und Schichten der Mitteleuropäischen Städte, Cologne-Vienne, 1970 ; E. Ennen, *Die europäische Stadt des Mittelalters*, Göttingen, 1972 ; *Die Stadt des Mittelalters*, 3 vol., éd. C. Haase, Darmstadt, 1972-1975.
22. W. Schlesinger, Städtische Frühformen zwischen Rhein und Elbe, dans *Studien zum europäischen Städtewesen*, Vorträge und Forschungen, IV, Siegmaringen, 1965, p. 297 s.
23. K. Withold, Die frühgeschichtliche Entwicklung des Würzburger Stadtplans, *ibid.*, p. 363 s.
24. B. Schwineköper, Die Anfänge Magdeburgs, *ibid.*, p. 389 s.
25. Textes dans *Elencus fontium historiae urbanae*, t. I, Leiden, 1967, n° 55, p. 82. Voir en dernier lieu O. Feger, Das Städtewesen Südwestdeutschlands, dans *Die Städte Mitteleuropas in 12. und 13. Jahrhundert*, Linz, 1962, p. 44 s. ; mais avec la question toujours posée par B. Diestelkamp, *Gibt es eine Freiburger Gründungsurkunde aus dem Jahre 1120 ?*, Bielefeld, 1973.
26. W. Hess, *Hessische Stadtgründungen des Landgrafen von Thüringen*, Marburg, 1966, p. 153 s.

NOTE DU CHAPITRE V

1. Sur tout ce qui suit, voir R. Holtzmann, *Geschichte der sächsischen Kaiserzeit*, Munich, 3^e éd., 1955.
2. Henri n'a pas, ce faisant, entendu fonder des villes ; son but a été de fortifier des palais, des abbayes, de petites agglomérations,

où la résistance pouvait s'organiser et où l'on pouvait accueillir et protéger les habitants du plat pays ; le terme *urbs* employé par le chroniqueur Widukind pour désigner ces lieux fortifiés ne doit pas prêter à confusion. Voir C. Erdmann, *Die Burgordnung Heinrichs I*, dans *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, 6, 1943. Sur le palais de Werla, voir G.H. Seebach, *Die Königspfalz Werla*, Neumünster, 1967, et *Der Stand der Werla Forschung*, dans *Château-Gaillard*, V, Caen, 1972, p. 164-173.

3. Probablement Kalbsrieth an der Helme.

4. Non identifié avec certitude, probablement proche de Lommatsch (voir W. Schlesinger, *Die Verfassung der Sorben*, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 80-81).

5. Schlesinger, *Die Verfassung der Sorben*, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 83 et surtout J. Hermann dans *Die Slawen in Deutschland*, p. 166-170, 274, qui situe Liubusua vraisemblablement près de Luckau.

6. Widukind, *Rerum gestarum Saxoniarum libri tres*, III, 44, éd. P. Hirsch, *Monumenta Germaniae in usum scholarum*, 1935, p. 123-126.

7. Widukind, III, 53-55, éd. Hirsch, p. 132-135.

8. Uhlirz, *Handbuch*, I, p. 217-218.

9. La dénomination « vulgaire » *Ostarrichi* apparaît en 996 (?) et 998, et la forme *Osteriche* un peu plus tard (Uhlirz, *ibid.*, p. 231).

10. D. Claude, *Geschichte der Erzbistums Magdeburg bis in das 12. Jh.*, t. I, Cologne-Vienne, 1972.

11. H. Aubin, *Zur Erforschung*, p. 54-55.

12. Voir A. Gieysztor, Les origines de l'État polonais, dans *La Pologne au X^e Congrès intern. des Sciences historiques à Rome*, Varsovie, 1955, p. 55-81 et *Histoire de Pologne*, Varsovie, 1971, p. 51-65.

13. Z. Wojciechowski, Le patrice Boleslas le Vaillant, dans *Revue belge de philologie et histoire*, 1951.

14. Sur ce qui suit, voir K. Hampe, *Deutsche Kaisergeschichte in der Zeit der Salier und Staufer*, 10^e éd. par F. Baethgen, Heidelberg, 1949, et *Histoire de Pologne*, p. 68-71.

15. Voir Uhlirz, *Handbuch*, t. I, pp. 220-221, 236-240.

16. Uhlirz, *Handbuch*, t. I, p. 226-232 ; K. Lechner, *Die Babenberger* (976-1246), Vienne-Cologne, 1977, et le catalogue de l'exposition *Die Babenberger*, Lilienfeld, 1976.

17. Voir K. Gutkas, *Geschichte des Landes Niederösterreich*, t. I, 1957, p. 25-36.

18. Autre excellent catalogue de l'exposition *Die Kuenringer. Das Werden des Landes Niederösterreich*, Stif Zwettl, 1981.

19. Ces événements sont narrés avec beaucoup de détails par Helmold de Bosau, *Cronica Slavorum*, *Mon. Germaniae in usum schol.*, Hanovre, 1937, p. 39 et s. Voir W.H. Fritze, *Probleme der*

abodritischen Stammes und Reichsverfassung in ihrer Entwicklung vom Stammesstaat zum Herrschaftsstaat, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 164 et s.

20. Voir W. Neugebauer, *Der Stand des Ausgrabungen in Alt-Lübeck*, dans *Zeitschrift Lübeckische Geschichte*, 1952, et *Das suburbium von Alt-Lübeck*, dans *Lübecker Zeitschrift*, 1959, p. 11 et s.

21. Sur ces questions, voir la notice de K.F. Werner, *Deutschland. Begriff ; geographisch-historische Problematik ; Entstehung*, dans *Lexikon des Mittelalters*, t. III, col. 781-788.

NOTES DU CHAPITRE VI

1. B. Zientara, A propos d'un ouvrage récent sur les Slaves et les Allemands au Brandebourg au XII^e siècle, dans *Rev. d'histoire ecclésiastique*, 62, 1967, p. 412-420.

2. La formulation est rapportée par plusieurs chroniqueurs, notamment Sigebert de Gembloux, 1148 (*Mon. Germ. Hist. Scriptores*, VI, p. 392) : *aut omnino delerent aut cogent christianam fieri*. Voir H. Beumann, *Kreuzzugsgedanke und Ostpolitik in hohen Mittelalter*, dans *Hist. Jahrb.*, 52, 1953, réimpr. dans *Heidenmission und Kreuzzugsgedanke*, éd. H. Beumann, Darmstadt, 1973, p. 138-140.

3. Voir E. Wiencke, *Untersuchungen zur Religion der Westslawen*, Leipzig, 1940 ; B.O. Unbegaun, *La religion des anciens Slaves*, dans *Les religions de l'Europe ancienne*, t. 3, Paris, 1948, p. 403 et s.

4. M. Hellmann, *Grundzüge der Verfassungsstruktur der Liutizen*, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 108-110.

5. Les « temples » étaient à l'intérieur d'une enceinte fortifiée et les dieux richement statufiés en bois ; la statue de Svantovit à Arkona mesurait 8 m de haut.

6. Helmold von Bosau, *Cronica Slavorum*, 52, p. 102-103. Voir Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III, Leipzig, 1906, p. 84 et s.

7. Wattenbach-Holtzmann, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, nouvelle éd., 1967, t. II, p. 799 et s. et III, p. 215 et s. Voir bibliographie et discussions dans *Académie tchécoslovaque des sciences, 25 ans d'historiographie tchécoslovaque, 1936-1960*, Prague, 1960, p. 151-154 ; Uhlirz, *Handbuch*, p. 210-213 ; *Handbuch der geschichte der böhmischen Länden*, p. 214-220.

8. *Neue Deutsche Biographie*, t. I, p. 45 et L. Uhlirz, *Die älteste Lebensbeschreibung des hl. Adalbert*, Göttingen, 1957.

9. *Histoire de Pologne*, p. 62-63 et *Millénaire du catholicisme en Pologne*, Lublin, 1962.

10. S.M. Jedlicki, La création du premier archevêché polonais à Gniezno, dans *Rev. hist. de Droit français et étranger*, 1933, p. 645-695.

11. B. Panzram, *Geschichtliche Grundlagen der ältesten schlesischen Pfarrorganisation*, Breslau, 1940.

12. Uhlirz, *Handbuch*, p. 406-407.

13. Voir Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. IV, p. 628-631 ; M. Bündig et Najjoks, *Das Imperium Christianum und die deutschen Ostkriege von X. bis XII. Jahrhundert*, Berlin, 1940, réimpr. dans *Heidenmission und Kreuzzugsgedanke*, p. 73 et s.

14. H.D. Kahl, Compellere intrare, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 1955, réimpr. dans *Heidenmission*, p. 177 et s.

15. F. Lotter, *Die Konzeption des Wendenkreuzzugs*, Vorträge und Forschungen, Sonderband 23, Sigmaringen, 1977, argumente, avec de sérieuses raisons, contre la réalité du « mot d'ordre » de saint Bernard « la mort ou le baptême » ; mais il faut aussi tenir compte de l'éloquence chaotique et de l'atavisme militaire du grand abbé de Clairvaux (voir E. Delaruelle, L'idée de croisade chez saint Bernard, dans *Mélanges saint Bernard*, Dijon, 1958, p. 54-79).

16. P. David, *La Pologne et l'évangélisation de la Poméranie aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, 1928 ; *Historia Pomorza*, sous la direction de G. Labuda, t. I, 2, Poznan, 1972, p. 75-77.

17. J. Kloczowski, La vie monastique en Pologne et en Bohême aux XI^e-XII^e siècles, dans *Il monachismo e la reforma ecclesiastica (1049-1122)*, Milan, 1971, p. 153-169.

18. Voir H. Chlopocka et W. Schich, Die Ausbreitung des Zisterzienserordens östlich von Elbe und Saale, dans *Die Zisterzienser*, p. 93-104, et D.H. Williams, East of Oder, dans *Cîteaux*, 1978, p. 228-267.

19. Sur les monastères, voir N. Backmund, *Monasticon Praemonstratense*, 3 vol., 1949-1956. F. Escher, Slawische Kultplätze und christliche wallfahrtsorte, dans *Germania Slavica*, II, 1981, p. 132 et s. montre que certaines abbayes cisterciennes et prémontrées ont trouvé leur site à l'emplacement de lieux de culte slave et que les anciens cultes des hauteurs sont devenus des lieux du pèlerinage à Notre-Dame.

NOTES DU CHAPITRE VII

1. Sur ce qui suit, voir K. Hampe et F. Baethgen, *Deutsche Kaisergeschichte in der Zeit der Salier und Staufer*, p. 104 et s.

2. O. Brandt, *Geschichte Schleswig-Holstein*, 6^e éd. revue par W. Klüver et H. Jankuhn, Kiel, 1966, p. 69-81 ; *Neue Deutsche Biographie*, t. I, Berlin, 1953, p. 77-79.

3. Ce surnom de l'Ours lui venait du lieu de sa naissance le Bärenburg (Bernburg). Voir *Neue Deutsche Biographie*, t. I, p. 160-161.

4. Voir H.D. Kahl, *Slawen und Deutsche in der brandenburgischen Geschichte des 12. Jahrhunderts. Die letzten Jahrzehnte des Landes Stodor*, 2 vol., Cologne-Gratz, 1964.

5. Il faut relire à ce propos les pages d'E. Lavissee, *Études sur l'histoire de Prusse*, Paris, 1879, p. 12-35.

6. Voir en dernier lieu K. Jordan, *Heinrich der Löwe. Eine Biographie*, Munich, 1979, particulièrement p. 77-102 (politique en Nordalbingie et au Nord-Est).

7. Mise au point Ch. Higounet, Henri le Lion, dans *Information historique*, 1960, p. 127-133.

8. *Neue Deutsche Biographie*, t. VIII, p. 375-377. L'origine et la signification du surnom, attesté seulement à la fin du XIII^e siècle, restent non éclaircies.

9. *Monum. Germ. historica*, Constitutiones, I, n^o 159, p. 220. Voir essentiellement, Th. Mayer, Das österreichische Privilegium minus, dans *Mittelalterliche Studium*, 1959, p. 202 s. et Uhlirz, *Handbuch*, p. 246-251.

10. *Histoire de Pologne*, p. 85-89.

11. E. Holtzmann, Über den Polenfeldzug Friedrichs Barbarossa von 1157, dans *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Schlesiens Altertum*, 1922.

12. Sur ces événements, voir E. Randt, dans *Geschichte Schlesiens*, 3^e éd., Stuttgart, t. I, 1961, p. 109-118.

13. P. Kirn, Die Verdienste des Staufischen Kaisers um das Deutsche Reich, dans *Historische Zeitschrift*, 1941, p. 261-284.

NOTES DU CHAPITRE VIII

1. Robert le Moine, *Historia Jherosolimitana*, I, dans *Rec. des Hist. des Croisades. Hist. Occidentaux*, t. III, p. 728.

2. M. Defourneaux, *Les Français en Espagne aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, 1949.

3. B. Zientara, Les grandes migrations des XII^e-XIV^e siècles en Europe du Centre-Est, dans *Eighth International Economic History Congress*, Budapest, vol. 8, 1982, p. 49, insiste lui-même sur cette « immense disparité de la densité de peuplement » entre l'Europe occidentale et l'Europe Centre orientale comme « élément déterminant des grandes migrations ».

4. F. Engel, Grenzwälder und slawische Burgwardbezirke in Nordmecklenburg, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 137.

5. H. Schlenger, dans *Geschichte Schlesiens*, p. 20-24.

6. Voir *Die Slawen in Deutschland*, p. 13-14. Les défrichements en pays tchèques et polonais se manifestent par les toponymes *Ihota* ou *Igota*.

7. Voir Ch. Ed. Perrin, La société rurale allemande du X^e au XIII^e siècle, dans *Rev. hist. de droit français et étranger*, 1945, p. 84-102, Ph. Dollinger, *L'évolution des classes rurales en Bavière*, Paris, 1949, p. 122-136, et F. Lütge, *Deutsche Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. Ein Überblick*, 2^e éd. Berlin-Göttingen-Heidelberg, 1960, p. 69-119.

8. S. Epperlein, *Bauernbedrückung und Bauerwiderstand im hohen Mittelalter. Zur Erforschung der Ursachen bäuerlicher Abwanderung nach Osten im 12. und 13. Jahrhundert, vorwiegend nach den Urkunden geistlicher Grundherrschaften*, Berlin, 1960.

9. Hermann, *Die Slawen in Deutschland*, p. 346, cite notamment le cas des Cisterciens de Bersenbück (diocèse d'Osnabrück) qui, pour constituer une grange, chassèrent des paysans que l'on a retrouvés ensuite à Ribnitz en Mecklembourg.

10. *Ibid.*, p. 345.

11. Epperlein, *Bauernbedrückung*, p. 52 et s. Zientara, *Les grandes migrations*, p. 52, n^o 5, est sévère envers le travail d'Epperlein en récusant l'oppression des paysans en Allemagne occidentale comme une des causes de l'émigration.

12. Helmold, *Cronica slavorum*, 57, p. 111. Le chroniqueur ajoute à l'intention des Holzates : « Soyez les premiers et émigrez dans cette terre désirable ; habitez-la et participez à ses agréments. »

13. *Urkunden und erzählende Quellen zur deutschen Ostsiedlung im Mittelalter*, éd. H. Helbig et L. Weinrich, t. I, Darmstadt, 1968, n^o 19, p. 102-103.

14. P. Knoch, Kreuzzug und Siedlung. Studien zum Aufruf der Magdeburger Kirche von 1108, dans *Jahrb. f. die Geschichte Mittel- und Ostdeutschland*, 1974, p. 1-33.

15. Voir W. Hoppe, Erzbischof Wichmann von Magdeburg, dans *Die Mark Brandenburg...*, 1965, p. 1-152.

16. K. Kasiske, Das Wesen der Ostdeutschen Kolonisation, dans *Historische Zeitschrift*, 1941, p. 285 et s.

17. A. Verhulst, *Histoire du paysage rural en Flandre*, Bruxelles, 1966, p. 100 s.

18. H. van Werweke, Die Beziehungen Flanderns zu Osteuropa in der Hansezeit, dans *Miscellanea medievalia*, Gand, 1968, p. 104-121. Longtemps encore des famines régionales ont jeté des paysans vers l'Est, ainsi en 1264 en Pologne.

19. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. I, n^o 1, p. 42-45. Le millésime 1106 porté par le document et traditionnellement retenu, ne correspond pas à l'indiction VI. A.C.F. Koch, *Die Datierung des Vertrags Friedrichs I, Erzbischofs von Hamburg, mit den holländischen Ansiedlern bei Bremen*, dans *Miscellanea Niemeyer*, 1967, p. 211-215, propose l'année 1113 (ou l'indiction est bien VI) entre le couronnement de Henri V (1111) et la mort de l'archevêque (1123). Sur cette colonisation voir L. Deike, *Die Entstehung der Grundherrschaft in den Hollarkolonien an der Niederweser*, Brême, 1959, et son contradicteur E. Weise, *Begann die Holländersiedlung von 1106 an der Weser oder an der Elbe*, dans *Stader Jahrbuch*, 1960, p. 168-172.

20. Helmold, *Cronica*, p. 112.

21. *Ibid.*, p. 174-175. C'est aussi avec des colons néerlandais qu'Henri le Lion peupla Haldensleben après 1170 (voir H. Stoob, *Haldensleben, Burg und Stadt*, dans *Festschrift für B. Schwineköper*, 1982, p. 219-236.

22. *Die Slawen in Deutschland*, p. 470, n. 84.

23. *Der Zug nach dem Osten*, p. 24. Voir les remarques de Klinkenborg, dans *Hist. Zeitschrift*, CII, 1909, p. 505.

24. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. I, n^o 37, p. 160-171.

25. W. Kuhn, *Die Siedlerzahlen der deutschen Ostsiedlung*, dans *Studium sociale*, 1963, p. 131-154, réimprimé dans *Vergleichende Untersuchungen zur mittelalterlichen Ostsiedlung*, Cologne-Vienne, 1973, p. 211-234.

26. Nous retrouvons ici l'opinion de Zientara, *Les grandes migrations*, p. 57, n. 23 qui compare le phénomène allemand avec l'explosion démographique canadienne française des XVII^e-XIX^e siècles.

Deuxième Partie

NOTES DU CHAPITRE I

1. Voir en général, O. Brandt et W. Klüver, *Geschichte Schleswig-Holsteins*, Kiel, 6^e éd., 1966.

2. W. Prange, *Siedlungsgeschichte des Landes Lauenburg*, Neumünster, 1960, p. 341-351, et H. Zimmermann, *Kontinuität und Tradition. Die Bedeutung der drei slawischen Dörfer in der Dotationsurkunde für das Bistum Ratzeburg*, dans *Lauenburgische Heimat*, 1973.

3. A. E. Hofmeister, *Besiedlung und Verfassung der Stader Elbmarschen im Mittelalter*, Göttingen, 2 vol. 1978-1980 ; W. Chr. Kersting, *Das hollische Recht im Nordseeraum*, diss. Hambourg, 1952, p. 13-50.

4. W. Koppe, *Rodung und Wüstung an und auf den Bungsbergen*, dans *Zeitschrift der Gesellsch. für Schleswig-Holsteinische Geschichte*, 80, 1956, p. 29-72.

5. Prange, *Siedlungs. Lauenburg*, p. 255-258.
6. Helmold, *Chronica Slavorum*, I, 92 : *Porro Heinricus, comes de Razesburg, quae in terra Polaborum, adduxit multitudinem popolorum de Westfalia ut incolerent terram Polaborum et divisit eis terram.*
7. Prange, *Siedlungs. Lauenburg*, p. 351-358.
8. Par ex. Wendeschen-Lensahn et Dudeschen-Lensahn et Wendeschen Petersdorf et Dudeschen-Petersdorf au Sud de Oldenburg.
9. Prange, *op. cit.*, p. 357-366.
10. *Ibid.*, p. 165-188. Cet auteur attire l'attention sur le fait que le cadastre peut être trompeur, car il a enregistré pas mal de modifications depuis l'époque coloniale.
11. *Chronica Slavorum*, I, 57, 76, 86.
12. Voir W. Neugebauer, *Der Stand des Ausgrabungen in Alt-Lübeck*, dans *Zeitschrift für lübeckische Geschichte*, 1952, et *Das suburbium von Alt-Lübeck*, dans *Lübeckisches Mittelalter, Lübecker Zeitschrift*, 1959. Les constructions de bois les plus récentes étaient du premier tiers du XII^e siècle, sous le prince Henri ; un groupe de marchands était alors installé sous la place.
13. R. Rörig, *Der Markt von Lübeck* (1921) et *Die Gründungsunternehmerstädte des 12 Jahrhunderts* (1928), réimpr. dans *Wirtschaftskräfte im Mittelalter*, Cologne, 1959.
14. Voir la mise au point générale de Ph. Dollinger, *La Hanse*, Paris, 1964, p. 34-39, et la mise au point topographique de E. Keyser, *Stadtgründungen und Städtebau in Nordwestdeutschland im Mittelalter*, Remagen, 1958, p. 204-218.
15. Publiés dans *Elencus fontium historiae urbanae*, t. I, Leiden, 1967, n° 95, p. 156-159 (plusieurs articles concernant notamment le patronage de la Marienkirche, le droit de faire des statuts et le contrôle de la Monnaie, sont des interpolations du XIII^e siècle).
16. *Ibid.*, n° 103, p. 169.
17. *Ibid.*, n° 134, p. 210-212.
18. Sur 53 % de noms d'origine que contiennent les livres de bourgeoisie du XIV^e siècle, il y avait 21 % de Westphaliens, 16 % d'Ostphaliens et 17 % de Holzates, le reste de différentes régions de l'Allemagne du Nord et des environs de la ville. Voir E. Keyser, *Bevölkerungsgeschichte Deutschlands*, p. 274-276.
19. H. Reincke, *Das Städtbauliche Wesen und Werden Hamburgs*, dans *Forschungen und Skizzen zur Geschichte Hamburgs*, 1951 ; R. Schindler, *Hamburgs Frühzeit im Lichte des Ausgrabungen*, dans *Zeitsch. des Vereins für hamburgische Geschichte*, 1956 ; et E. Keyser, *Stadtgründungen*, p. 231-240.
20. Texte publié dans *Elencus fontium hist. urbanae*, I, n° 96, p. 159-160.
21. *Ibid.*, n° 98, p. 161-162.
22. Voir E. Keyser, *Stadtgründungen*, pass.

23. W. Carstens, *Die Gründungsurkunde der Stadt Kiel*, dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holsteinische Geschichte*, 1939, p. 1-22, et Keyser, *Stadtgründungen*, p. 134-137.
24. Villages abandonnés (Wüstungen) dont on a pu restituer la situation d'après les anciens cadastres. Voir H.F. Rothert, *Die Anfänge der Städte Oldenburg, Neustadt und Heiligenhafen*, Neumünster (Quellen und Forschungen z. Geschichte Schleswig-Holstein, t. 59), 1970.
25. E. Bohm, *Slawische Burgbezirke und deutsche Vogteien. Zur Kontinuität des Landesgliederung in Ostholstein und Lauenburg im Hohen Mittelalter*, dans *Germania Slavica* I, Berlin, 1980, p. 143-189.

NOTES DU CHAPITRE II

1. Voir R. Kötzschke et H. Kretschmar, *Sächsische Geschichte*, nouv. éd. Francfort, 1965 ; *Sachsen* (Handbuch der historischen Stätten Deutschlands, VIII) sous la direction de W. Schlesinger, Stuttgart 1965 ; W. Schlesinger, *Kirchengeschichte Sachsens im Mittelalter*, t. 2. *Das Zeitalter der deutschen Ostsiedlung, 1100-1300*, Cologne 1979.
2. Sur tous ces problèmes, voir les contributions de W. Coblenz, P. Grimm, H. Helbig et W. Schlesinger dans *Siedlung und Verfassung der Slaven zwischen Elbe, Saale und Oder*, Giessen 1960, p. 1-64 et 75-102 ; sur la question des *Rundling*, voir plus loin, Livre III, chap. 2.
3. W. Hoppe, *Markgraf Konrad von Meissen, der Reichsfürst und der Gründer des Wettinischen Staates*, dans *Die Mark Brandenburg...* 1965, p. 153-206.
4. Kötzshke et Kretschmar, *op. cit.*, p. 71-81. Le petit-fils de Henri Dietrich (1289-1302) vendit la Lusace à l'archevêque de Magdebourg, qui la lui rétrocéda en fief viager, et en fut enfin chassé par les Ascaniens.
5. Voir W. Heinrich, *Wiprecht von Groitzsch und seine Siedlungen*, Dresde 1932.
6. Ed. G. Franz, *Quellen zur Geschichte des Deutschen Bauernstandes im Mittelalter*, Darmstadt 1967, n° 84.
7. Sur ce peuplement et en général sur la colonisation de cette région, voir l'ouvrage fondamental et précurseur de E.O. Schulze, *Die Kolonisierung und Germanisierung der Gebiet zwischen Saale und Elbe*, 1895.
8. Schlesinger, *Kirchengeschichte Sachsens*, p. 214, 220, 227. Si aucun document ne signale l'installation de colons ou de fondations de villages par les abbayes de Atzelle et de Buch, on men-

tionne cependant l'apparition du village de Frankenstein dans les biens de la première (1185).

9. Schulze, *op. cit.*, p. 127-129; Kötzhke et Kretschmar, *op. cit.*, p. 90-91.

10. J. Leipoldt, *Die Geschichte der Ostdeutschen Kolonisation im Vogtland*, diss. Leipzig, 1925, Plauen 1927; et W. Schlesinger, Egerland, Pleissenland, dans *Forschungen zur Geschichte Sachsens und Böhmens*, 1937.

11. Schlesinger, *Ibid.*, p. 61-91.

12. K. Blaschke, Die Entwicklung des Sorbischen Siedelgebietes in der Oberlausitz, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 70.

13. *Urkunden und erzählende Quellen...* éd. Helbig et Weinrich, t. I, n° 54.

14. Actuellement, les Sorabes, environ 50 à 60 000 habitants, constituent une minorité nationale reconnue en République Démocratique Allemande.

15. Voir les plans évolutifs des principales villes dans O. Schlüter et O. August, *Atlas des Saale und mittleren Elbegebiete*, Leipzig, II, 1960.

16. Voir R. Kötzhke, Markgraf Dietrich von Meissen als Förderer des Städtebaues, dans *Deutsche und Slawen im Mitteldeutschen Osten*, 1961, p. 113-149.

17. R. Kötzhke, Leipzig in der Geschichte der Ostdeutschen Kolonisation, *Ibid.*, p. 170-214.

18. *Elencus fontium historiae urbanae*, I, n° 66. L'authenticité de ce privilège pour Leipzig a été très discutée; ses dispositions sinon sa forme sont généralement acceptées.

19. Ce nom officiel ne date que du XIX^e siècle: la ville neuve a été successivement Ozzec (1205), Margrafenhain (1255), puis Hain.

20. Voir essentiellement, R. Kötzhke, *Ländliche Siedlung und Agrarwesen in Sachsen*, Remagen, 1953; H. Helbig, Die Slavische Siedlung im Sorbischen Gebiet, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, cartes, et Atlas, feuille 23.

21. R. Kötzhke, Die Frühzeit deutscher Kultur auf Liepzig's Heimatboten, dans *Deutsche und Slawen*, 1961, p. 234-245.

22. Leipoldt, *op. cit.*, p. 176-193.

23. Kötzhke, *Ländliche Siedlung*, fig. 28.

NOTES DU CHAPITRE III

1. Voir J. Schultze, *Die Mark Brandenburg*, t. I, Berlin, 1961.

2. *Ibid.*, p. 141-145 et J. Schultze, Entstehung der Mark Brandenburg und ihrer Städte, dans *Forschungen zur Brand. und preuss. Geschichte*, 1964, p. 137-154.

3. Voir W. Ribbe, Zur Ordenspolitik der Askanier Zisterzienser und Landesherrschaft im Elbe-Oder-Raum, dans *Zisterzienser-Studium I*, Berlin, 1975, p. 77-96.

4. La maison ascanienne s'est éteinte après le règne de Volde-mar, neveu de Otton IV (1308-1319), par la mort de Henri en 1320. Voir résumé commode dans *Geschichte der Deutschen Länder (Territorien Ploetz)*, t. I, Fribourg-Würzburg, 1978, p. 519-522.

5. J. Schultze réfute l'opinion des historiens modernes qui ont fait de l'Altmark le noyau primitif de la marche du Nord; le nom n'apparaît qu'au XIV^e siècle pour désigner cette région qui n'a jamais été comprise dans le margraviat.

6. H. Tuchert, *Die Sprachreste der niederländischen Siedlungen des 12. Jahrhunderts*, Neumünster, 1944; O. Schlüter et O. August, *Atlas*, carte 26.

7. Publié dans *Elencus fontium hist. urbanae*, n° 73, p. 127-128. Outre la fondation du marché (*forum*) avec l'exemption de tonlieu pour les habitants du Brandebourg, le margrave concédait aux premiers et aux futurs « peuplants » un sol à bâtir (*area*) et l'usage des eaux, des pâtures et des bois. Stendal est ainsi le type d'un « peuplement de marché ».

8. W. Hoppe, Erzbischof Wichmann von Magdeburg, dans *Die Mark Brandenburg, Wettin und Magdeburg*, 1965, p. 15-35.

9. Éd. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, nos 10 et 11. Poppendorf a aujourd'hui disparu.

10. *Ibid.*, n° 12.

11. *Ibid.*, n° 15.

12. *Ibid.*, n° 13; W. Schich, Stadtwerdung im Raum zwischen Elbe und Oder im Übergang von der slawischen zur deutschen Periode, dans *Germania slavica*, I, 1980, p. 209-218. Le Burgward slave est mentionné en 1161, avec une chapelle dédiée à Saint-Pierre (1173). L'archevêque érigea dans les premiers temps allemands la Marienkirche. Mais il est probable que la ville à plan régulier située à l'Est de ce noyau initial ne s'est constituée qu'au XIII^e siècle.

13. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 30: *remotisque antiquis infidelium Sclavorum colonis, novos ibi christiane cultores collocavit* (Kleutsch, au Sud-Est de Dessau, 1149).

14. J. Schultze, *Die Prignitz. Aus der Geschichte einer markischen Landschaft*, Cologne-Graz, 1956, p. 45-51. Le privilège pour l'église de Havelberg est publié dans *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 31. W. H. Fritze, Eine Karte zum Verhältnis der frühmittelalterlich-slavischen zur hochmittelalterlichen Siedlung in der Ostprignitz, dans *Germania slavica* II, 1981, p. 41-92 a établi que dans la partie orientale de la Prignitz une toponymie slave attestait une participation non négligeable à la colonisation du sol.

15. Voir plus haut.
16. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 34 (26 mars 1210).
17. Schultze, *Die Mark Brandenburg*, p. 118-122.
18. Sur tout ce qui suit W. H. Fritze, Das Vordringen deutscher Herrschaft in Teltow und Barnim, dans *Jahrbuch für brandenburgische Landesgeschichte*, 1971, p. 81-154.
19. Le nom de Barnim est donc celui du prince slave ; celui de Teltow reste jusqu'ici inexpliqué (H. Ludat, Die Namen der brandenburgischen Territorien, dans *Deutsche slavische Frühzeit*, Cologne, 1969, p. 13-14).
20. Cette colonisation a été étudiée dans le détail par H. Quirin, Remarques sur l'histoire de la colonisation des Teltow, dans *Protokoll über die Arbeitstagung vom 17-20 März 1970 auf der Insel Reichenau*, n° 160 ; A. von Müller, Zum hochmittelalterlichen Besiedlung des Teltow. Stand eines mehrjährigen archäologischen-siedlungsschichtlichen Forschungsprogrammes, dans *Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters* (1975), p. 311-332 ; J. Gehrmann, Die mittelalterliche Besiedlung des Teltow zwischen 1150 und 1300, dans *Jahrbuch für die Geschichte Mittel und Ostdeutschlands*, 1975, p. 1-59. Il semble bien que les premiers établissements allemands de la fin du XII^e siècle aient été de petits habitats dispersés défendus par des palissades ; les grands villages à Anger avec leur terroir organisé appartiennent à la vague de colonisation de 1220-1300.
21. B. Schulzen, Der Anteil des Zisterzienser an der ostdeutschen Kolonisation, besonders in Brandenburg, dans *Jahrbuch für brandenburgische Landesgeschichte*, 1951, p. 23.
22. Ludat, *Die Namen*, p. 10.
23. W. Lippert, *Geschichte der 110 Bauerndorfer in der nördlichen Uckermark*, Cologne, 1958, p. 9-21.
24. H. Ludat, Die Anfänge des Bistums Lebus, dans *Deutschslawisch Frühzeit*, p. 38-41.
25. *Geschichte Schlesiens*, t. I, 3^e éd., Stuttgart 1961, p. 120 et 123.
26. Schmidt, *Die Mark Brandenburg*, p. 49.
27. Sur ce qui suit, R. Lehmann, *Geschichte der Niederlausitz*, Berlin 1963 ; et *Quellen zur Geschichte der Niederlausitz*, Vienne, 1972.
28. Lehmann, *op. cit.*, p. 44-45 ; J. Schultze, *Das Landregister der Heerschaft Sorau von 1381*, Berlin 1936.
29. M. Helmann, Grundzüge der Verfassungsstruktur der Liutizen dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 103-113.
30. E. Müller-Mertens, Untersuchungen zur Geschichte der brandenburger Städte im Mittelalter, I, dans *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin*, 1955-1956, p. 199-202.
31. Malgré les trouvailles céramiques slaves antérieures à 1200 faites sur les marges du Teltow (voir Gehrmann, *art. cit.*, pass.).

32. Voir *Die Slawen in Deutschland*, p. 171-172.
33. Mise au point par H. K. Schulze, Kietzsiedlungen, avec une carte, dans *Historischer Handatlas von Brandenburg und Berlin*, 37.
34. H. Ludat, *Die ostdeutschen Kietze*, Bernburg 1936.
35. B. Krüger, *Die Kietzsiedlungen im nördlichen Mitteleuropa. Beiträge der Archäologie zu ihrer Altersbestimmung und Wesensdeutung*, 1962 (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Sektion für Vor- und Frühgeschichte, Bd. 11).
36. W. H. Fritze, Rezension von Krüger, Kietzsiedlungen, dans *Jahrbuch für die Geschichte Mittel- und Ostdeutschlands*, 1963, p. 286-290.
37. Voir A. Krenzlin, Die Gestalt mittelalterlicher Kolonisations-siedlungen in der Mark Brandenburg, dans *Deutsche geogr. Blätter*, 42, 1939, p. 154-165.
38. Ci-dessus, n° 12.
39. Müller-Mertens, *Untersuchungen*, p. 191 et s. ; Schich, *Stadtwerdung*, p. 191 et s.
40. Müller-Mertens qui développe une thèse, estime que la villa du diplôme de concession n'était pas un village, mais déjà une petite agglomération de marchands.
41. Schich, *Stadtwerdung*, p. 195-209.
42. H. Krabbo, Die Stadtgründungen der Markgrafen Johann I und Otton III von Brandenburg, 1220-1267, dans *Archiv für Urkundenforschung*, 1912.
43. *Elencus fontium hist. urbanae*, I, n° 145, p. 228-229. Un Burgwall slave existait à environ un kilomètre au Sud de la ville médiévale ; un bailli (Vogt) ascanien de Spandau est attesté en 1197 ; le développement de la ville planifiée est généralement mis en relation avec l'octroi du droit urbain (Schich, *Stadtwerdung*), p. 218-224.
44. Voir plus loin, p. 154-155.
45. *Elencus*, I, n° 169 (6 mars 1244).
46. *Ibid.*, I, n° 172 (4 janvier 1248).
47. Publié dans *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 60, p. 242-251 : *civitatem Vrankenvorde dedimus construendam*.
48. Müller-Mertens, *Untersuchungen*, p. 215-218, et Schich, *Stadtwerdung*, p. 231-235.
49. Sur les villes du Brandebourg, on consultera, en outre, F. Escher et W. Ribbe, Städtische Siedlungen im Mittelalter, dans *Historischer Handatlas von Brandenburg und Berlin*, Nachträge, fasc. 3, 1980 — notamment les notices sur les petites villes au développement assez tardif : Rathenow (deb. XIII^e siècle-1294), Angermünde (deb. XIII^e siècle-1284), Templin (première mention 1314), Kremmen (1298), Müllrose (1275), Treuenbrietzen (1290-1301).
50. J. Schultze, *Die Mark Brandenburg*, t. I, p. 131-135 ; *Id.*, *Forschungen zur brand. und preuss. Geschichte*, Berlin, 1964, p. 150-154 ; Müller-Mertens, *Untersuchungen*, p. 209-215.

51. J. Schultze, Noch einmal « Die Anfänge Berlins », dans *Jahr f. die Geschichte Mittel- und Ostdeutschland*, 1971, p. 239-244.

52. A. Ludewig, Die Ausgrabungen in der Nicolaikirche zu Berlin, dans *Jahrbuch f. brandenburgische Landesgeschichte*, 1955, p. 16 et s.

NOTES DU CHAPITRE IV

1. M. Wehrmann, *Geschichte von Pommern*, 2^e éd. 1919; F. Engel, Über die Einheit des nord-deutschen Raumes seit der Mittelalterlichen Kolonisation, dans *Niedersachsen-Mecklenburg-Pommern*, Hannover, 1957, p. 7 et s.; M. Hamann, *Mecklenburgische Geschichte*, Cologne, 1968; *Historia Pomorza*, sous la direction de G. Labuda, t. I, 2, Poznan, 1972.

2. F. Engel, Grenzwälder und slawische Burgbezirke in Nordmecklenburg, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 125-137.

3. F. Engel, *Beiträge zur Siedlungsgeschichte und historischen Landeskunde*, éd. R. Schmidt, Cologne 1970, p. 331-333. Il s'agit d'une nouvelle réfutation de la thèse ancienne de l'historien russe D. N. Jegorov, *Die Kolonisation Mecklenburgs im 13 Jahrhundert*, 1930, pour qui la mise en valeur du pays aux XII^e et XIII^e siècles aurait été le fait de la colonisation intérieure slave avec seulement une faible participation allemande, la germanisation n'étant intervenue qu'après la guerre de Trente ans.

4. Voir W. H. Fritze, Probleme der abodritischen Stammes und Reichsverfassung und ihrer Entwicklung vom Stammesstaat zum Herrschaftstaat, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen*, p. 141-219.

5. P. David, Recherches sur l'histoire de la Poméranie polonaise dans *Rev. des questions historiques*, 1932.

6. Helmold, *Chron. Slavorum*, I, 88 : *Porro Mikilinburg dedit Heinrico cuidam nobili de Scathen, qui etiam de Flandria adduxit multitudinem populorum et collocavit eos Mikilinburg et in omnibus terminis eius.*

7. *Ibid.*, I, 92 : *... ceperunt inhabitari a populis advenarum qui intraverunt terram ad possidendum eam...*

8. *Ibid.*, II, 110.

9. Engel, *Über die Einheit*, cartes 3, 4, 9, 10, 12.

10. F. Engel, Erläuterungen zur historischen Siedlungsformenkarte Mecklenburgs und Pommers, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 2, 1953, p. 208-220. Cette étude s'appuie essentiellement sur des cartes et plans du XVIII^e siècle, car les formes et les terroirs ont été depuis lors fort altérés.

11. Helmold, *Chronica Slavorum*, I, 88 ; *Dux igitur demolitus omnen terram cepit edificare Zuerin et communire castrum.*

12. K. Hoffmann, Die stadtgründungen Mecklenburg-Schwerins in der Kolonisationszeit vom 12 bis zum 14 Jahrhundert, dans *Mecklenburg-Schwerin Jahrbuch*, 9, 1940, p. 17-23.

13. *Elencus fontium hist. urbanae*, I, n^{os} 139, 155 et 161.

14. *Elencus fontium*, I, n^o 120, p. 189-190 ; la liste de témoins de cet acte *tam Slavis quam Theutonicis*, est significative du peuplement mixte à cette date. La « fondation » pourrait remonter aux environs de 1200.

15. K. F. Oleschnowitz, *Rostock von der Stadtrechtsbestätigung in Jahre 1218 bis zur burgerlich-demokratischen Revolution 1848*, Rostock, 1968 ; H. Bei der Wieden, Rostock, zwischen Abhängigkeit und Reichsunmittelbarkeit, dans *Pommern und Mecklenburg, Beiträge zur mittelalterlichen Städtegeschichte* (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Pommern), Cologne-Vienne, 1981, p. 112-116.

16. *Elencus fontium*, I, n^o 133 : *In ipsa quoque provincia civitatem construximus.*

17. Hoffmann, *Die Stadtgründungen*, p. 91-100.

18. K. Slaski, Ethnic Changes in Western Pomerania, dans *Acta Polonica Historica*, 7, 1962, p. 7-8.

19. Pour illustrer ce qui précède, on a noté qu'en 1320, dans cette région de Loitz, sur 30 familles de chevaliers il y en avait 25 d'origine germanique, contre 3 slaves seulement.

20. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n^o 91, p. 342-349. La colonisation et encore la mixité du peuplement apparaissent dans cet acte : *cunctis etiam hominibus et colonis in claustris possessionibus locandis sive etiam iam locatis... Si quis vero in villis gentis nationis alterius, ut verbi gratia Danus vel Slavus inter Theutonicos et e converso, eligerit habitare...*

21. *Ibid.*, I, n^o 95, p. 356-359.

22. *Ibid.*, I, n^o 97, p. 362-367.

23. St. Arnold, *Geografia historyczna polski*, Varsovie, 1951, p. 31.

24. K. Slaski dans *Historia pomorza*, t. I, 2, p. 93-100.

25. D. Lucht, *Die Städtepolitik Herzog Barnims I von Pommern (1220-1278)*, Cologne, 1965.

26. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n^o 84, p. 320-325. Voir S. Bobinski, Szkiowa analiza planu starego Szczecina, dans *Przeglad Zachodni*, 7, 1951, p. 577-585.

27. *Elencus fontium*, I, n^o 164, p. 255.

28. Voir *Dzieje Szczecina wick X-1805*, t. II, sous la direction de G. Labuda, p. 72-76.

29. W. Schich, *Stadtwerdung im Raum zwischen Elbe und Oder*, p. 225-230. Le *Burgwall* slave se trouvait au Sud-Ouest de la ville médiévale ; un marché y était accolé, avec le nom de Prenzlau, dans la seconde moitié du XII^e siècle (1188).

30. *Elencus fontium*, I, n° 157, p. 248-249 : *cujus civitatis promotionem...*
31. Ainsi à Pyritz (Pyryce, *p*) avant la location de 1263, un *castrum* et un *vicus* slave et à Massow (Maszewo, *p*), un *oppidum* avant la location de 1278.
32. K. Conrad, Herzogliche Städtgründungen in Pommern auf geistlichem Boden, dans *Pommern und Mecklenburg*, Cologne-Vienne, 1981, p. 45-60.
33. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 93, p. 352-355.
34. *Ibid.*, nos 96 et 98, p. 360-369.

NOTES DU CHAPITRE V

1. Certains secteurs comme le Waldviertel, semblent cependant avoir été relativement épargnés.
2. E. Klebel, *Siedlungsgeschichte des deutschen Südostens*, Veröffentlichungen des SO Instituts München, n° 14, 1940.
3. K. Lechner, Geschichte der Besiedlung und der ursprünglichen Grundbesitzverteilung des Waldviertels, dans *Jahrb. für Landeskunde von Niederösterreich*, 1924, p. 10-210.
4. La toponymie du Waldviertel est caractéristique de l'avance de la colonisation. Au bord du Danube se trouvent les anciens habitats en *-ing* et quelques noms slaves du haut Moyen âge, comme Krems (*Chremisa*). Immédiatement au Nord et à l'Est viennent les villages en *-dorf* ou *-s* avec un radical nom de personne (*-s* dérivant souvent de *-dorf*, par exemple Dietmarstorf 1294, devenu Dietmars, 1320). Le suffixe *-reith* domine autour de la vallée de la haute Kamp. La plus récente offensive de défrichement au contact de la Bohême s'exprime enfin par des *-schlag* (K. Lechner, *op. cit.*, p. 188-205 et carte).
5. Voir le *Liber foundationum monasterii zwetlensis*, dans *Fontes rerum Austricarum*, II. *Diplomataria et acta*, t. 3, Vienne, 1861, *pass.* - Sur tout ce qui suit, voir les notices et le catalogue de l'exposition *Die Kuenringer. Das Werden des Landes Niederösterreich*, Zwettl, 1981.
6. H. Hirsch, Die Klostergründungen im Waldviertel, dans *Aufsätze zur mittelalterlichen Urkundenforschung*, Darmstadt, 1965, p. 206-222.
7. H. Hirsch, Zur Entwicklung der böhmisch-österreichisch-deutschen Grenze, *ibid.*, p. 223-247, et *Die Entstehung der Grenze zwischen Niederösterreich und Mähren*, p. 248-259.
8. Actes publiés entre autres dans *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, nos 118 et 119, p. 446-457.

9. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 124, p. 470-473.
10. Voir E. Plessl, *Ländliche Siedlungsformen Österreichs im Luftbild*, Landeskundliche Luftbildauswertung im mitteleuropäischen Raum, fasc. 9, Bad Godesberg, 1969.
11. H. Koller, Die Besiedlung des Raumes Zwettl, dans *Blätter f. d. Landesgeschichte*, 1974, p. 43 s. attribue aux Cisterciens un type d'*Angerdörfer* systématique à 24 maisons (par exemple Klein-Otten).
12. E. Klebel, Die Städte und Märkte des bayerischen Stammesgebietes in der Siedlungsgeschichte, dans *Zeitschrift f. bayer Landesgeschichte*, 12, 1939 ; K. Gutkas, Die Entwicklung des österreichischen Städtewesens im 12 und 13 Jahrhundert, dans *Die Städte Mitteleuropas in 12 und 13 Jahrhundert*, Linz, 1963, p. 77-91 ; et F. Reichert, Die Kueringerstädte, dans *Die Kuenringer*, p. 112-116 (Zwettl, Weitra, Gmünd, Zisterdorf, Dürnstein).
13. K. Mayer, *Geschichte von Wiener Neustadt*, t. I, 1924.
14. Klebel *art. cit.*, p. 70-71.
15. Gutkas, *art. cit.*, p. 85-86.
16. Mise au point dans Uhlirz, *Handbuch der Geschichte Österreich-Hungarns*, t. I, Vienne, 1963, p. 357-360.
17. Voir K. Oettinger, *Das Werden Wiens*, 1951.
18. Klebel, *Siedlungsgeschichte*, p. 76-84 ; S. Vilfan, Die deutsche Kolonisation nordöstlich der oberen Adria und ihre sozialgeschichtlichen Grundlagen, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 566-604.
19. Voir surtout les travaux de P. Blaznik, repris récemment dans *Skofja loka in Losko Gospostvo*, Skofja Loka, 1973.
20. M. Kos, Relation entre la colonisation et la formation des frontières nationales et ethniques, dans *Atti del X Congresso internazionale*, Rome, 1955, p. 53-54.
21. H. Wengert, *Die Stadtanlagen in Steiermark*, Graz, 1932. Plans dans *Alpenländer mit Sudtirol* (Handbuch der historischen Stätten Österreich, II), Stuttgart, 1966.
22. Blaznik, *op. cit.*, p. 54-60.
23. Voir O. Johannsen, *Geschichte des Eisens*, Düsseldorf, 1953, et surtout R. Sprandel, *Das Eisengewerbe im Mittelalter*, Stuttgart, 1968, p. 68-70 et 141-158.

NOTES DU CHAPITRE VI

1. Voir *Handbuch der Geschichte der böhmischen Länder*, éd. par K. Bosl, t. I, Stuttgart, 1967, p. 207-305.
2. En dernier lieu R. Schmidt, Die Einsetzung der böhmischen Herzöge auf den Thron zu Prag, dans *Nationes, Historische und*

philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter, t. I, Sigmaringen, 1978, p. 439-463.

3. B. Bretholz, *Geschichte Böhmens und Mährens, bis zum Austerben der Przemysliden*, 1912.

4. Sur ce qui suit, F. Graus, Die Problematik der deutschen Ostsiedlung aus tschechischer Sicht, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 31-75.

5. Ci-après, note 27.

6. Sur l'extension et la nomenclature détaillée des forêts de Bohême au XII^e siècle, voir B. Hribova, Mapa prirodni krajiny Ceskyck zemi ve 12 s., dans *Sbornik Vysoke Skoly pedagogické v Olomouci*, 1956, p. 61-94.

7. Graus, *Die Problematik*, p. 52-53. Un bon exemple de l'interpénétration de la colonisation du sol tchèque et allemande au Nord de la Bohême dans la haute vallée de la Neisse et du massif de l'Iser (Jizerské hory, ts), régions de Friedland (Frydlant, ts), et Reichenberg (Liberec, ts), est donné par B. Schier, Die Besiedlung des Jeschken-Iser-Gaues, dans *Jahrbuch für Ostdeutsche Volkskunde*, 15, 1972, p. 22-46.

8. E. Schwarz, Die Geschichte der deutschen Besiedlung Böhmens und Mährens, dans *Die Deutschen in Böhmen und Mähren. Ein historischer Rückblick*, éd. H. Preidel, Munich, 1952, p. 108-131 ; et *Handbuch*, p. 336-347.

9. Outre le cas de Prag-Praha, on peut citer, par exemple, ceux de Hradek-Grotttau à la frontière de Lusace, de Hradek Kralové-Königrätz et de Mnikovo Hradiste-Münchengrätz (E. Schwarz, *Deutsche Namenforschung*, II, 1950, p. 207).

10. E. Klebel, *Probleme der bayerischen verfassungsgeschichte, Gesammelte Aufsätze*, Munich, 1957, p. 379 et s.

11. R. Pleiner, La sidérurgie dans les pays tchèques au Moyen âge, dans *Revue d'histoire de la sidérurgie*, III, 1962, p. 180-193.

12. R. Sprandel, *Das Eisengewerbe*, p. 179 et 359.

13. *Urkunden und erzählende Quellen...*, II, n° 107 (Mürau, 26 mai 1266).

14. W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, Würzburg, 1954, pp. 65 et s.

15. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 113, p. 424-431.

16. *Id.*, n° 114, p. 430-433.

17. R. Berger, *Die Besiedlung des deutschen Nordmährens im 13 und 14 Jahrhundert*, 1933.

18. E. Schwarz, *Die Ortsnamen der Sudetenländer als Geschichtsquellen*, Munich et Berlin, 1931.

19. Voir E. Meynen, *Sudetendeutscher Atlas*, Munich, 2^e éd., 1955, carte 6.

20. E. Schwarz, *Deutsche Namenforschung*, t. II, p. 203-215.

21. W. Wostry, Ein deutschfeindliches Pamphlet aus Böhmen aus dem 14 Jahrhundert dans *Mitteilungen des Vereins für die Geschichte der Deutschen in Böhmen*, 53, 1915, p. 193 et s.

22. V. Aschenbrenner, Die Sudetendeutschen, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn*, p. 224-245.

23. Th. Mayer, Aufgaben der Siedlungsgeschichte in den Sudetenländern, dans *Mittelalterliche Studien*, 1959, p. 432-433.

24. Voir F. Kavka, Die städte Böhmens und Mährens zur Zeit des Przemislidenstaats, dans *Die Städte Mitteleuropas im 12 und 13 Jahrhundert*, Linz, 1963, p. 137-153 ; E.A. Gutkind, *Urban Development in East-Central Europe : Poland, Czechoslovakia and Hungary* (International History of City Development, t. VII), New York, 1972, p. 121 et s.

25. Z. Fiala, *Die Anfänge Prags. Eine Quellenanalyse zur Ortsterminologie bis zum Jahre 1235* (Giessener Abhandlungen zur Agrar- und Wirtschaftsforschung des europäischen Ostens, t. 40), Wiesbaden, 1967 ; et Gutkind, *ibid.*, p. 200-207.

26. J. Kejr, Die Anfänge der Stadtverfassung und des Stadtrechts in den Böhmisches Ländern, dans *Die deutsche Ostiedlung*, p. 439-470.

27. Fiala, *Die Anfänge*, p. 18-19, et Bosl, *Handbuch*, p. 328-329, note 4.

28. Éd. *Elenchus fontium...* t. I, n° 84, p. 143-145 ; et *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 93, p. 352-357 : *in gratiam meam et defensionem suscipio Theutonicos qui manent in suburbio Pragensi, et placet mihi quod sicut iidem Theutonicis sunt a Boemis nacione diversi, sic eciam a Boemis eorum lege vel consuetudine sint divisi.*

29. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 103, p. 390-393.

30. Kejr, *art. cit.*, p. 464-466 (carte).

31. Gutkind, *Urban Development*, p. 227-228.

32. Th. Mayer, *art. cit.*, p. 444. E. Meynen, *Sudetendeutscher Atlas*, donne (feuille 8) un tableau de la composition ethnique des principales villes qu'il faudrait pouvoir soumettre à critique. Le voici sous cette réserve : Prague (Altstadt, 1207-1306), 172 noms allemands de « bourgeois » sur 218 ; Brünn (1345), 463 noms allemands sur 740 ; Budweis (1385), 352 sur 590 ; Iglau (1359-1377), 949 noms sur 1121. Voir B. Mendl, *Kniby počtů města Brna z let 1343-1365*, t. I, Brno, 1935.

33. Graus, *Die Problematik*, p. 53, note 78.

NOTES DU CHAPITRE VII

1. Les ouvrages fondamentaux sont la *Geschichte Schlesiens*, t. I, sous la direction de H. Aubin, Breslau, 1938, 3^e éd. Stuttgart, 1961 ; *Historia Slaska*, sous la direction de K. Maleczynski, t. I, Wroclaw, 1960, *Schlesien (Handbuch der historischen Stätten*,

XV), sous la direction de H. Weczerka, Stuttgart, 1977; J.J. Menzel, *Die schlesischen Lokationsurkunden des 13. Jahrhunderts*, Würzburg, 1978.

2. W. Kuhn, *Der Löwenberger Hag und die Besiedlung der schlesischen Grenzwäldern*, dans *Schlesien*, 8, 1963, p. 5-20.

3. Voir J. Gottschalk, *St. Hedwig, Herzogin von Schlesien*, Cologne-Graz, 1964.

4. C'est sans doute après le règlement de cette question des dîmes que furent bornées les terres épiscopales de la châtellenie d'Ottmachau (Otmuchov, p) au Sud-Ouest de Grottau (voir T. Dunin-Wasowicz, *Lapides terminales na Slasku w XIII wieku*, dans *Kwart. historii Kultury materialnej*, 18, 1970, p. 3-25).

5. H. Cehak-Holubowiczowa, *Der schlesische Olymp*, dans *Beiträge zur Geschichte Schlesiens*, Berlin, 1958, p. 15-34.

6. Mise au point de J. Gottschalk, *Die Bedeutung der Zisterzienser für die Ostsiedlung, besonders in Schlesien*. Ein Litteratur Bericht, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, XV, 1966, p. 67-106, et de A. Mailles, *Les activités économiques des Cisterciens en Pologne au Moyen âge*, T.E.R., dactyl., Univ. de Bordeaux, 1973.

7. W. Wattenbach, *Monumenta Lubensis*, Breslau, 1861, p. 15.

8. Z. Wielgosz, *Początki wielkiej własności klasztornej cystersów w Lubiazu* [Les débuts de la grande propriété monastique des Cisterciens à Lubiaz] dans *Roczniki Hist.*, XII, 1956, p. 61-126 (résumé français).

9. *Liber foundationis claustris Sancte Marie Virginis in Heinrichow*, éd. G.A. Stenzel, Breslau, 1854. Voir H. Grüger, *Heinrichow. Geschichte eines schlesischen Zisterzienserklosters (1227 bis 1977)*, Cologne-Vienne, 1978.

10. Wielgosz, *art. cit.*, p. 44-54 et carte.

11. Par exemple, par Heinrichow dans sa grange de Muszkowice et Leubus, en 1281, dans sa grange de Kasimierz.

12. W. Korta, *Rozwoj wielkiej własności feudalnej na Slasku do połowy XIII w* [Le développement de la grande propriété féodale en Silésie, jusqu'au milieu du XIII^e s.], Wrocław, 1964, confirme la place de Leubus dans l'action colonisatrice de la grande propriété silésienne.

13. Menzel, *Sie Schlesischen Lokationsurkunden*, p. 109-114. Éd. dans *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 1, p. 68-73. Mais ces Allemands étaient *ab iure Polonico sine exceptione... in perpetuum liberi*.

14. Privilège de Célestin III pour le chapitre du Zobten, dans *Schlesisches Urkundenbuch*, éd. H. Appelt, t. I, Graz-Cologne, 1963, n° 61.

15. W. Kuhn, *Der Löwenberger Hag*, ci-dessus note 2.

16. J. Pfitzner, *Besiedlungs, Verfassungs und Verwaltungsgeschichte des Breslauer Bistumland*, Reichenberg, 1926.

17. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 9, p. 86-89.

18. *Potestatem dedimus locandi Theutonicos... ita quod omni iure utantur, prout nostris Theutonicis circa Pilaviam locatis concessimus* (*Schlesisches Urkundenbuch*, éd. H. Appelt, n° 316).

19. W. Kuhn, *Die Erschliessung des Frankensteiner Gebietes in Niederschlesien im 13. Jahrhundert*, dans *Festschrift für Walter Schlesinger*, t. I, Cologne-Vienne, 1973, p. 159-196.

20. Naumburg avait été fondée vers 1217 et peuplée par des chanoines d'Arrouaise; l'abbaye fut transférée à Sagan en 1284 (voir *Catalogus abbatum Saganensium*, éd. G.A. Stenzel, *Script. rerum Silesiacarum*, t. I, Breslau, 1835, p. 176-180).

21. A. Meitzen, *Urkunden schlesischer Dörfer...*, *Codex Diplomaticus Silesiae*, t. IV, Breslau, 1863, p. 293-316.

22. Voir aussi sur tout ce qui suit W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, Würzburg, 1954, p. 42 et s.

23. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 20, p. 140-141.

24. W. Kuhn, *Die Entstehung des Mittelalterlichen Schlesischen Kraftfelder*, dans *Beiträge zur schlesische Siedlungsgeschichte*, Munich, 1971, p. LL.

25. W. Kuhn, *Die Besiedlung des Zobtengebietes*, *ibid.*, p. 63-78.

26. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 16, p. 130-133.

27. J. Pfitzner, p. 78-81; Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 63-65.

28. W. Kuhn, *Die Besiedlung des Reichthaler Haltes*, dans *Beiträge*, p. 79-105.

29. Cet Ordre (*Ordo stelliferorum*) devait son origine à la fondation en 1233 d'un hôpital en Bohême par Agnès, sœur du roi Wenceslas I; la communauté fut confirmée par Grégoire IX en 1237. Un hôpital fut fondé à Breslau par la duchesse Anna avant 1248.

30. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 29, p. 162-165.

31. W. Kuhn, *Die Gründung von Kreuzburg im Rahmen der schlesischen Siedlungsgeschichte*, dans *Beiträge*, p. 106-130.

32. On verra plus loin, à propos de la Grande et de la Petite Pologne, que les villages de droit allemand n'ont pas forcément été des villages de colonisation allemande. Voir *Historia Slaska*, t. I, 1960, p. 280-284.

33. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 30, p. 164-167. Voir A. Meitzen, *Urkunden schlesischer Dörfer*, p. 319-340.

34. Menzel, *Die schlesischen Lokationsurkunden*, n° 92, p. 421.

35. Menzel, *ibid.*, p. 183-189.

36. *Schlesiens Bergbau und Hüttenwesen Urkunden (1136-1528)*, éd. K. Wutke (*Codex dipl. Silesiae*, vol. 20), Breslau, 1900: à Chorsow, près Bytom, *rusticis argenti fossoribus* (1136), à Mols in terra cufuscumque minere (1178). Voir K. Maleczynski, *Aus der Geschichte der schlesischen Bergbaus in der Epoche der Feudalismus* dans *Beiträge zur Geschichte Schlesiens*, Berlin, 1958, p. 236-283.

37. Schmottseifen et Görisseifen.

38. Sprandel, *Eisengewerbe*, p. 180-183.

39. A. Gieysztor, La ville slave du haut Moyen âge, dans *L'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale*, *Ergon*, vol. III, 1962, p. 287-297.

40. W. Köcka, The suburbium of Wroclaw in Ostrow Tumski in early Middle Ages, dans *Ergon*, vol. III, 1962, p. 477-486 ; W. Dlugoborski, J. Gierowski, K. Maleczynski, *Dzieje Wroclawia do roku 1807*, Varsovie, 1958, p. 27 et s.

41. W. Holubowicz, Das frühmittelalterliche Oppeln im Lichte der archeologischen Forschungsarbeiten der Jahre 1952-1953, dans *Beiträge zur Geschichte Schlesiens*, p. 35-101.

42. T. Lalick, Märkte des 12. Jahrhunderts in Polen, dans *Ergon*, III, 1962, p. 364-367.

43. T. Lalick, Legnicka rezydencja Henryka Brodatego, dans *Kwart. historii Kultury materialnej*, 15, 1967, p. 75.

44. Voir W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte in Schlesien und Polen in der ersten Hälfte des 13. Jahrhundert*, Marburg, 1968, documentation, pp. 71-93, et M. Mlynarska-Kaletynowa, Rozwoj sieci miejskiej na Slasku na przelomie XII-XIII i w XIII w [Le développement du réseau urbain en Silésie à la fin du XII^e et au XIII^e siècle], dans *Kwart. historii Kultury materialnej*, 1980, p. 349-361 (résumé en français).

45. *Urkunden und erzählende Quellen...* t. II, n° 34, p. 172-178.

46. J. Pfitzner, p. 345-349 ; W. Dziewulski, Nysa, dans *Studia z Historii Budowy miast Polskich*, Varsovie, 1957, p. 181-212.

47. La charte de 1214 pour ce *Novum Forum*, souvent citée, comme le plus ancien exemple de droit allemand en Silésie, s'est avérée être un faux.

48. W. Kuhn, Die Gründung von Kreuzburg, dans *Beiträge*, p. 106-130.

49. Sur Brieg, Schweidnitz, Liegnitz, voir W. Dziewulski, *Studia*, p. 49, 255, 151.

50. Voir le privilège de *Vogtei* de 1291 dans *Urkunden und erzählende Quellen*, II, n° III, p. 414-421.

51. *Codex diplom. Silesiae*, t. VI, éd. Wattenbach et Grünhagen, Breslau, 1865, n° 1, p. 177.

52. J.J. Menzel, Stadt und Land in der schlesischen Weichbildverfassung, dans *Die mittelalterliche Städtebildung im Südöstlichen Europa*, Cologne-Vienne, 1977, p. 20-38.

53. *Liber foundationis episcopatus Vratislaviensis*, éd. Markgraf et Schulte, *Codex dipl. Silesiae*, t. XIV, Breslau, 1889, p. 6 s.

54. Voir W. Kuhn, Ostsiedlung und Bevölkerungsdichte, dans *Ostdeutsche Wissenschaft*, 7, 1960, p. 48 et s.

55. S. Trawkowski, Zur Erforschung der deutschen Kolonisation auf polnischen Boden im 13. Jahrhundert, dans *Analecta Poloniae historica*, 7, 1962, p. 82.

NOTES DU CHAPITRE VIII

1. On a estimé le nombre de Magyars au moment de la prise de possession à quelque 400 000 et celui des populations « antérieures » à 200 000 ; ce qui aurait donné environ en moyenne de 2 à 3 habitants au kilomètre carré.

2. G. Székely, Le rôle de l'élément magyar et slave dans la formation de l'État hongrois, dans *L'Europe aux IX^e-XI^e siècles*, Varsovie, 1968, p. 225-240.

3. Il ne saurait être question d'aborder ici le débat entre la thèse roumaine qui défend la continuité de l'occupation du pays depuis les époques daco-romaine et slave et la thèse hongroise selon laquelle les Roumains n'ont migré depuis le Nord des Balkans qu'après la prise de possession magyare (voir Uhlirz, *Handbuch*, t. I, p. 422). On serait tenté de se rallier à la thèse intermédiaire : persistance de petits groupes roumano-slaves, leur renforcement par les migrations pastorales valaques dans les montagnes du Sud, le Bihor et le Maramures, régions où les Valaques apparaissent en État autonome en 1291 (voir H. Weczerka, *Das Mittelalterliche und Frühneuzeitliche Deutschtum im Fürstentum Moldau*, Munich, 1960, p. 20-22).

4. E. Fügedi, Das mittelalterliche Königreich Ungarn als Gastland, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 471-508.

5. Les hypothèses les plus diverses ont été avancées sur les origines des Szekler : population antérieure à la conquête magyare ; restes des Huns, des Avars ou des Gépides ; tribus apparentées aux Petchénègues, voire aux Koumans ; tribu turque magyarisée avant l'arrivée en Pannonie ; tout simplement éléments militaires magyars. (Voir bibliogr. dans Uhlirz, *Handbuch*, p. 403-404.) En tout cas, les Szekler n'étaient pas soumis à un tribut et ils avaient à leur tête un Gespan, choisi par les grands, chef de l'armée et de la justice.

6. Une controverse oppose historiens et linguistes autrichiens et hongrois au sujet du maintien ou non d'établissements carolingiens, notamment Ödenburg dans cette partie de la Pannonie.

7. Voir A.F. Burghardt, *Bordeland, a historical and geographical Study of Burgenland*, Madison, 1962, p. 108-109.

8. O. Brunner, Die deutsche Besiedlung des Burgenlandes, dans *Burgenländische Heimatblätter*, 1937, p. 25.

9. E. Klebel, *Siedlungsgeschichte des deutschen Südostens*, 1940, p. 93.

10. Uhlirz, *Handbuch*, t. I, p. 423.

11. O. Mittelstrass, *Beiträge zur Siedlungsgeschichte Siebenburgens im Mittelalter*, Munich, 1961, p. 35 et suiv.

12. Voir K.K. Klein, *Saxonica Septemcastrensia*, Marburg, 1971, p. 107-108.

13. Les « hôtes » de Sathmar prétendaient même au XIII^e siècle être arrivés au temps de la reine Gisèle, c'est-à-dire au début du XI^e siècle.

14. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 141, p. 526-529. La prévôté était une église avec un collège de chanoines, dirigé par un prévôt, avec une juridiction territoriale de type archidiaconé.

15. Ch. d'Esly, Un état des revenus hongrois du XII^e siècle, dans *A.E.S.C.*, 1962, p. 1123.

16. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 114, p. 536-541.

17. E. Schwarz, *Die Herkunft der Siebenbürger und Zipser Sachsen, Ostmitteldeutsche, Rheinländer, im Spiegel der Mundarten*, Veröffentlichung des Sud-Ostdeutsche Kulturwerkers, 1957. Sur la toponymie, voir E. Wagner, *Historisch-Statistisches Ortsnamenbuch für Siebenbürgen*, Cologne-Vienne, 1977.

18. F. Valjavec, *Geschichte zur Kulturbeziehungen zu Sudosteuroopa*, I, Munich, 1953, p. 71.

19. K.K. Klein, *Transylvanica*, Munich, 1963, p. 157.

20. Diplôme éd. dans *Urkunden und Erzählende Quellen*, t. II, n° 143, p. 532-535; voir W. Kuhn, Ritterorden als Grenzhüter des Abendlandes, dans *Ostdeutsche Wissenschaft*, V, 1959, p. 16-22; Mittelstrass, *op. cit.*, p. 40-42, 62 s.

21. Cinq châteaux ont été alors élevés par les Chevaliers : Kreuzburg et Rucenburg aux passages des monts; Marienburg, Schwarzburg et Heldenburg; voir A. Prox, Die Burgen des Burzenlandes, dans *Neue Beiträge zur Siebenbürgischen Geschichte und Landeskunde*, Cologne-Graz, 1962, p. 29-62.

22. M.L. Favreau, *Studien zur Frühgeschichte des deutschen Ordens*, Stuttgart, 1975, p. 85, estime qu'Hermann von Salza a hésité car, même après la concession de 1221, il a continué à consolider l'Ordre en Terre Sainte et à Chypre.

23. Voir G. v. Probszt, *Die alten Siebenbürgischen und niederungarischen Bergstädte in Slowakischen Erzgebirge*, Vienne, 1960, et, du même, *Die niederungarische Bergstädte*, Munich, 1966, p. 24-122.

24. J. Kaindl, *Geschichte der Deutschen in den Karpatenländern*, Gotha, 1907, t. I, p. 158 et s.

25. E. Fausel, *Das Zipser Deutschtum*, Iéna, 1927, p. 4-7.

26. Le roi Andreas III renouvela et élargit en 1291 les privilèges des mineurs et artisans du fer de Torocko (Wisenburg) venus précédemment de la région de Ybbs en Basse-Autriche et de Styrie (voir *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 149, p. 552-557).

27. A. Kubinyi, Zur Frage der deutschen Siedlungen im mittleren Teil des Königreichs Ungarn (1200-1541), dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 527-566.

28. G. Székely, Évolution de la structure et de la culture de la classe dominante laïque dans la Hongrie des Arpad, dans *Acta historica Acad. Sc. Hungaricae*, 1969, p. 247-248.

29. G. Székely, A Szekesfehervari latinok és a vallonok a Középkori Magyarországon [Latins et Wallons à Szekesfehervar dans la Hongrie médiévale] dans *Szekesfehervar Evszázadai*, 2, 1972.

30. G. Székely, Wallons et Italiens en Europe aux XI^e-XVI^e siècles, dans *Acta Univ. Scien. Budapestinum*, VI, 1964.

31. Székely, *Wallons et Italiens*, p. 16.

32. H. Weczerka, *Das mittelalterliche und frühneuzeitliche Deutschtum im Fürstentum Moldau*, Munich, 1960, et Die deutschrechtliche Stadt des Mittelalters und das Städtewesen in der Walachei und der Moldau, dans *Siebenbürgen als Beispiel europäischen Kulturaustausches*, Cologne-Vienne, 1975 (*Siebenbürgisches Archiv*, t. 12), p. 1-10.

33. Weczerka, *op. cit.*, p. 90-95.

34. R. Vuia, Le village roumain de Transylvanie et du Banat, dans *La Transylvanie*, Bucarest, 1938, p. 712-732.

35. P. Niedermaier, Dorfkerne auf dem Gebiet der Sieben Stühle, dans *Forschungen zur Volks- und Landeskunde*, Bucarest, 1973, p. 40-66.

36. Voir G. Oprescu, *Die Wehrkirchen in Siebenbürgen*, Dresde, 1961, et H. Zillich, *Siebenburgen. Eis abendlandisches Schicksal*, Königstein in Taunus, 1968.

37. Gutkind, *Urban development...*, t. VII, p. 154-157 et 199 et s.; H. Stooß, Die mittelalterliche Städtebildung im Karpatenbogen, dans *Die mittelalterliche Städtebildung im Südöstlichen Europa*, 1977, p. 184-221.

38. Stooß, *ibid.*, P. Niedermaier, *Siebenbürgische Städte*, Bucarest, 1979; M. Tanase, *Villes neuves en Transylvanie, entre les XII^e-XIII^e siècles*, thèse 3^e Cycle, Univ. Paris VII, 1981. Quoique très différentes, les méthodes d'analyse de la morphologie urbaine de ces trois auteurs aboutissent à des conclusions identiques : la lente formation par étapes successives.

39. G. Székely, Le sort des agglomérations pannoniennes au début du Moyen âge et les origines de l'urbanisme en Hongrie, dans *Ann. Univ. Budapestinensis*, sect. historica, III, 1961.

40. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 136, p. 510-515.

41. A. Kubinyi, *Die Anfänge Ofens* (Giessener Abhandlungen zur Agrar- und Wirtschaftsforschung des Europäischen Ostens), 1972; du même, Budapest im Mittelalter, dans *Cahiers bruxellois*, 1975, p. 39-51, et *Zur Frage der deutschen Siedlung*, p. 545-546.

NOTES DU CHAPITRE 9

1. Voir A.F. Grabski, La Pologne et les Polonais vus par les étrangers, du X^e au XIII^e siècle, dans *Acta Poloniae Historica*, 12, 1965, p. 22 s.
2. A. Gieysztor, dans *Histoire de Pologne*, Varsovie, 1971, p. 113-118.
3. E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg*, p. 50. La terre de Sternberg, entre Oder et Warta, doit vraisemblablement son nom à l'archevêque de Magdebourg Conrad von Sternberg (1266-1277), fondateur du château du même nom.
4. Gieysztor, dans *Hist. de Pologne*, p. 123.
5. Voir W. Hopppe, *Die Neumark. Ein Stuck ostdeutscher Geschichte*, Würzburg, 1957, p. 8 et s.
6. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. I, n^{os} 99 et 100, p. 370-379.
7. Z. Podwinska, *Zmiany form osadnictwa wiejskiego na Ziemiach polskich we wczesnijszym sredniowieczu-Zreb, wies, opole* [Les changements des formes de l'habitat rural en Pologne du Haut Moyen âge], Varsovie, 1971, et Structure et formes de l'habitat rural sur le territoire polonais, depuis le VI^e siècle jusqu'au début du XIII^e, dans *Kwart. Hist. Kult. Materialnej*, 20, 1972, p. 415-436.
8. W. Maas, Die Entstehung der Posener Kulturlandschaft. Beiträge zur Siedlungsgeographie, dans *Deutsche wissenschaftliche Zeitschrift für Polen*, 10, 1927, p. 22 s.
9. W. Kuhn, Die Erschiessung der südlichen Kleinpole im 13 und 14 Jahrh., dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 17, 1968, p. 410-411.
10. Sur cette organisation ministériale, voir K. Buczek, *Ksiazeczka ludnosc sluzebna w Polsce wczesnofeudalnej* [La population de service ducal dans la Pologne au début de la féodalité], Cracovie, 1958, et T. Dunin-Wasowicz, La rupture d'équilibre du XIII^e siècle dans la grande plaine européenne, dans *Annales E.S.C.*, 1980, p. 1026 s.
11. H. Modrzewska, Osadnictwo jeniciekie we wczesniejszym sredniowieczu polskim [Établissements de prisonniers de guerre pendant le haut Moyen âge polonais], dans *Kwart. Hist. Kult. Materialnej*, 17, 1963, p. 345-383. Les toponymes sont des types suivants : Niemicz (Allemands), Rusi (Russes), Pomorzany (Poméranien), Wegry (Hongrois), Prusy (Rutènes).
12. Gieysztor, dans *Hist. de Pologne*, p. 92.
13. *Schlesisches Urkundenbuch*, éd. H. Appelt, t. I, Cologne, 1963, n^o 11.
14. J. Gottschalk, Die Bedeutung... dans *Zeitschrift für Ostforschung*, XV, 1966, p. 80 s. Les dates traditionnelles pour la fonda-

- tion de Lad (1145/1146) et de Lekno (1153) retenues par cet auteur ont été contestées ; nous adoptons ci-dessus les dates avancées par J. Kloczowski, *Les Cisterciens en Pologne*, dans *Cîteaux*, 1970, p. 116.
15. *Codex diplomaticus Majoris Poloniae*, t. I, Posen, 1877, n^o 80 : *cum Ordo ille Poloniam quasi sydus matutinum novo suo ortu illustraret*.
 16. T. Manteuffel, Rola cystersow w Polsce wieku XII, dans *Przeglad. Hist.*, XLI, 1950, p. 180-202.
 17. *Statuta Capitulum generalium Ordinis Cisterciensis*, éd. J.M. Canivez, Louvain, 1933, t. I, p. 272 (1201/46).
 18. Maas, *Die Entstehung*, p. 5-6. Les travaux de W. Maas ont été réunis dans *Siedlungen an Obra, Bartsch, Proсна und Oberer Warta. Historische und Sozialgeographische Studien*, 2 vol., Marburg, 1978.
 19. *Codex diplomaticus majoris Poloniae*, t. I, n^o 66, et *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n^o 46, p. 206-210.
 20. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n^o 47, p. 210-213. Le comte avait aussi confié à un meunier allemand Wilhelm la construction d'un moulin et la *locatio* d'un autre village, mais cette tentative avait aussi échoué (*ibid.*, n^o 48, p. 212-215).
 21. *Ibid.*, n^o 53, p. 224-227.
 22. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n^{os} 49-52, p. 214-225.
 23. *Ibid.*, n^o 54 (1233), p. 226-227.
 24. Voir Z. Wielgosz, *Wielka wlasnosc cysterska w osadnictwie pogranicza Slaska i Wielkopolski* [La grande propriété cistercienne et la colonisation des confins de la Silésie et de la Grande Pologne], Poznan, 1964.
 25. Maas, *Die Entstehung*, p. 30-47 et J. Maslowski, *Kolonizacja wiejska na prawie niemieckim* [La colonisation villageoise au droit allemand], Poznan, p. 23 et s.
 26. *Codex diplom. Poloniae*, t. II, n^o 64.
 27. *Ibid.*, n^{os} 153 et 154.
 28. Maas, *Die Entstehung*, p. 47 (*locator, Vogt ou Schulze*, avec, naturellement, des exceptions).
 29. W. Kuhn, Die Erschiessung des südlichen Kleinpole in 13 und 14 Jahrhundert, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 1968, p. 401-480, et Die deutschrechtliche Siedlung in Kleinpole, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 349-415.
 30. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n^o 83, p. 316-319.
 31. Voir A. Rutkowska-Plachcinska, *Sadeczyzna w XIII i XIV wieku* [Le pays de Sacz aux 13 et 14^e siècles], Wrocław-Cracovie, 1961.
 32. Voir acte pour le village de Golkowice (1276) dans *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n^o 84, p. 318-321.

33. Cette conquête des forêts s'est poursuivie encore jusqu'au XVI^e siècle, comme en témoigne le village de Niedzwiedzia dans la haute vallée de la Raba (K. Dobrowolski, *Dzieje wsi Niedzwiedzia*, Lwow, 1931).

34. Voir *Kodeks dyplomatyczny katedry Krakowskiej*, éd. F. Piekosinski, Cracovie, 1874, *pass.*

35. Voir aussi pour la région frontrière Silésie-Pologne, R. Rosin, *Ziemia Wielunska w XII-XVI w.* [Le territoire de Wielun du XII^e au XIV^e siècle], Lodz, 1961. Ajoutons que de nombreuses créations du XIV^e siècle n'ont guère prospéré et ont disparu avec le temps (voir F. Kiryk, Lokacje miejskie nieudane, translacje miast i miasta zanikle w Malopolsce do polowy XVII stulecia [Franchises ratées, déplacements de villes et villes disparues en Petite Pologne jusqu'au début du XVII^e siècle], dans *Kwartalnik Historii Kultury materialnej*, 28, 1980, p. 373-384.

36. Bonne mise au point dans J. Bardach, *Historia państwa i prawa Polski*, t. I, Varsovie, 1964, p. 193-198.

37. Baranowski et divers, *Histoire de l'économie rurale en Pologne jusqu'en 1864*, 1966, p. 36-39; S. Trawskowski, Die Rolle der deutschen Dorfkolonisation und des deutschen Rechts in Polen im 13. Jahrhundert, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 348-368.

38. J. Maslowski, Kolonizacja miejska na prawie niemieckim w województwach sieradzkim, na Kujawach i w ziemi dobrzynskiej do roku 1370 [La colonisation urbaine au droit allemand dans les voïvodies de Sieradz, Leczyca, en Cujavie et en terre de Dobrzyn jusqu'en 1370] dans *R. Historyczni*, 1973, estime qu'en Cujavie douze soltys (*Szulze*) seulement sur 108 étaient allemands.

39. Voir *Les origines des villes polonaises*, recueil de travaux publiés par P. Francastel, Paris-La Haye, 1960; *L'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale*, Varsovie, 1963 (*Ergon*, III); T. Lalik, Recherches sur les origines des villes en Pologne, dans *Acta Poloniae historica*, t. II, 1959, p. 101-131; Ch. Higounet, Les origines des villes polonaises, dans *l'Information historique*, 1959, p. 185-190; Z. Kaczmarczyk, Początki miast polskich [Les origines des villes polonaises], dans *Czasopismo Prawno Historyczne*, 13², 1961, p. 9-45; A. Gieysztor, Les recherches sur l'histoire urbaine en Pologne, dans *Acta Poloniae historica*, t. 8, 1963, p. 79-90; E.A. Gutkind, *Urban Development in East Central Europa: Poland, Czechoslovakia and Hungary* (Intern. History of City Development, vol. VII), New York, 1972, p. 1-51.

40. W. Hensel, Le développement des recherches archéologiques sur les origines de l'État polonais, dans *Archeologia polona*, 1958, p. 7-56, et W. Hensel et A. Gieysztor, *Les recherches archéologiques en Pologne*, Varsovie, 1958.

41. Voir W. Hensel, *Poznan we wczesnym sredniowieczu* [Poznan pendant le haut Moyen âge], t. I-II, Wroclaw, 1959-1961.

42. H. Münch, Krakow do roku 1257 włącznie [Cracovie jusqu'en 1257], dans *Kwartalnik Architektury i urbanistyki*, t. III, 1958.

43. M. Borowiejska-Birkenmajerowa, Problem pierwszej lokacji i wielka lokacja Krakowa z r. 1257 w swietle ostatnich badan [Problème de la première location et de la grande location de Cracovie en 1257 à la lumière des récentes investigations], dans *Teka komisji urbanistyki i architektury*, t. VIII, 1974, p. 19-36.

44. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 77, p. 290-297.

45. W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte in Schlesien und Polen*, p. 102.

46. *Ibid.*, p. 103.

47. *Ibid.*, p. 122 et W. Kuhn, Die Entstehung der deutschrechtlichen Stadt Plock, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 1964, p. 1-30.

48. Voir Z. Kaczmarczyk, Początki miast polskich, ci-dessus n. 39, et A. Gieysztor, Les chartes de franchises urbaines et rurales en Pologne au XIII^e siècle, dans *Les libertés urbaines et rurales du XI^e au XIV^e siècle* (Colloque intern. Spa, 1966), Bruxelles, 1968, p. 103-126.

49. A. Gieysztor, *Les recherches sur l'histoire urbaine...*, p. 84.

50. W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte*, p. 138.

51. B. Wyrozumska, Fragments najstarszej ksiegi miegi miejskiej Olkusza [Fragments du plus ancien livre municipal d'Olkusz], dans *Malopolskie studia historyczne*, 2, 1959, p. 49-57: la statistique porte ici sur 73 noms de propriétaires de maisons; W. Kuhn, *ouvr. cité*, p. 140, estime le pourcentage à 97 %.

52. Kuhn, *Die deutschrechtliche Städte*, p. 141-142.

53. Voir B. Zientara, Die deutschen Einwanderer in Polen vom 12. bis zum 14. Jahrhundert, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 333 et s. (avec références).

NOTES DU CHAPITRE X

1. Voir R. Wittram, *Baltische Geschichte*, 1180-1918, Munich, 1954, et M. Hellmann, *Das Lettenland im Mittelalter*, Münster-Cologne, 1954.

2. P. Johansen, *Nordische Mission, Revals Gründung und Schwedensiedlung in Estland*, Stockholm, 1951.

3. F. Benninghoven, *Der Orden der Schwertbrüder*, Cologne-Graz, 1965, p. 19 et s.; T. Manteuffel, La mission balte de l'Ordre de Cîteaux, dans *La Pologne au X^e Congrès intern. des sciences historiques à Rome*, Varsovie, 1955, p. 107 et s.

4. F. Benninghoven, *Rigas Entstehung und die frühhansische Kaufmannschaft*, Hambourg, 1961 (avec plans).

5. En fait, le nom de *Swertbrudere*, Frères de l'Épée, ne devint en usage que vers 1237.
6. Voir W. Kuhn, *Ritterorden als Grenzhüter...*, art. cit., p. 310-314, qui indique aussi des possessions occidentales de l'Ordre en Holstein.
7. Voir éd. L. Arbusow et A. Bauer, dans *Mon. germ. scriptores rerum germanicarum*, 1955; trad. A. Bauer, Darmstadt, 1975.
8. Bonne étude sur cette débandade de Saule (Schaule), dans Benninghoven, *Der Orden*, p. 327-353.
9. La chronique de Novgorod chiffre les pertes des Teutoniques à 20 chevaliers et 400 valets et auxiliaires estoniens.
10. Mais les Teutoniques rachetèrent cette région aux Danois en 1346.
11. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 149, p. 542-545.
12. P. Johansen, Eine Riga-Wisby Urkunde des 13 Jahrhunderts, dans *Zeitschrift der Verein für lübeck. Geschichte und Altertumskunde*, 1958, p. 97 et s.
13. W. Urban, The Organization of the Livonian Frontier in the Thirteenth Century, dans *Speculum*, 1973, p. 525-532.
14. Sur le Haken en général, voir W. Kuhn, Der Haken in Altpreussen, dans *Studien zur Geschichte des Preussenlandes. Festschrift für E. Keyser*, Marburg, 1963, p. 164-194.
15. P. Johansen, *Die Estlandliste des Liber census Daniae*, Copenhagen-Reval, 1933.
16. Benninghoven, *Der Orden*, p. 231-232.
17. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 150, p. 544-547.
18. P. Johansen, Deutschbalten und Baltische Land, dans *Handwörterbuch d. Grenz- und Auslands Deutschtums*, II, Breslau, 1936, p. 168-176; Benninghoven, *Der Orden*, p. 233-236.
19. P. Johansen et H. v. zur Muhlen, *Deutsch und undeutsch im mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Reval*, Cologne, 1973.
20. Hellmann, *Das Lettenland*, p. 212-213.

NOTES DU CHAPITRE XI

1. Exposés généraux dans B. Schumacher, *Geschichte Ost- und Westpreussens*, 2^e éd., Würzburg, 1957; K. Gorski, *L'Ordine teutonico*, Turin, 1971; et H. Boockmann, *Der Deutsche Orden. Zwölf Kapitel aus seiner Geschichte*, Munich, 1982. Utiles précisions dans *Ost- und Westpreussen (Handbuch der historischen Stätten* sous la direction de E. Weise, Stuttgart, 1966).
2. M. Biskup, Polish Research Work on the history of the Teutonic State Organization in Prussia (1945-1949), dans *Acta Poloniae historica*, 1960, p. 92-93; Schumacher, *Geschichte*, p. 68 et s.

3. Sur tout ce qui suit, voir T. Manteuffel, La mission balte de l'Ordre de Cîteaux, dans *La Pologne au X^e Congrès international des Sciences historiques*, p. 114 et suiv., Varsovie, 1955.
4. W. Kuhn, *Ritterorden als Grenzhüter...*, p. 324-336; Z. Nowak, *Milites Christi de Prussia. Der Orden von Dobrin und seine Stellung in der preussischen Mission*, dans *Die Geistlichen Ritterorden Europas* (Vorträge und Forschungen, XXVI), Sigmaringen, 1980, p. 339-352.
5. W. Hubatsch, *Quellen zur Geschichte des Deutschen Ordens*, Göttingen, 1954, n° 6, p. 54.
6. Biskup, art. cit., p. 94-95.
7. Hubatsch, *Quellen*, n° 5, p. 46-53.
8. *Id.*, n° 8, p. 72-75. Sur l'interprétation de la politique pontificale, voir G. Labuda, *Urkunden über die Anfänge des Deutschen Ordens im Kulmerland und in Preussen in der Jahren 1226-1243*, dans *Die Geistlichen Ritterorden*, p. 299, 316.
9. Texte et trad. dans Hubatsch, *Quellen*, n° 10, p. 80-99 (7 février 1249). Étonnante paix, conclue par l'entremise du Saint-Siège, qui garantissait aux Prutènes une même liberté que celle qui était accordée aux colons occidentaux... mais qui en fait ne s'appliquait qu'à ceux qui avaient adhéré au christianisme.
10. Voir la mise au point de K. Gorski, L'Ordre teutonique. Un nouveau point de vue (d'après M. Hellmann, *Bemerkungen zur Sozialgeschichtlichen Erforschung des Deutschen Ordens*, Munich, 1961), dans *Rev. historique*, CCCCLXVIII, 1963, p. 290.
11. Hubatsch, *Quellen*, n° 20, p. 140-145 (8 juillet 1343).
12. Voir K. Gorski, La structure économique et sociale de l'État de l'Ordre teutonique en Prusse (XIV^e-XV^e s.), dans *Annali di storia economica e sociale*, 7, 1966, p. 278-292.
13. C'est le légat pontifical Guillaume de Modène qui avait procédé en 1243 au partage de Kulmerland et de la Prusse en quatre diocèses en concédant aux évêques un tiers de leur territoire comme temporel.
14. E. Maschke, Die Schäffer und Lieger des Deutschen Ordens in Preussen, dans *Hamburger Mittel- und Ostforschungen*, II, Hambourg, 1960, p. 145; H. Samsonowicz, Der Deutsche Orden und die Hanse, dans *Die geistlichen Ritterorden*, p. 317-328.
15. Schumacher, *Geschichte*, p. 81-82. Voir K.H. Fuhrmann, *Gründung und Gründriss der Stadt des deutschen Ritterordens in Preussen*, diss. Berlin, 1932. M. Biskup, Rozwoj sieci miast pruskich do drugiej polowy XVII w. [Le développement du réseau urbain en Prusse jusqu'à la seconde moitié du XVII^e s.] dans *Kwartalnise historii Kultury materialnej*, 1980, p. 401-412.
16. Éd. et trad. Hubatsch, *Quellen*, n° 7, p. 56-71. Voir G. Kisch, *Die Kulmer Handfeste*, Sigmaringen, 1978, I.

17. E. Keyser, Untersuchungen zur Siedlungsgeschichte der Städte Thorn, Elbing und Königsberg in der Ordenszeit, dans *Altpreuussische Forschungen*, 1936, p. 17 et s.; et *L'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale*, 1962, p. 389-390.

18. *Urkunden und erzählende Quellen*, n° 122, p. 452-457 (10 avril 1246).

19. Voir F. Gause, *Die Geschichte der Stadt Königsberg in Preussen*, t. I, Cologne-Graz, 1965, p. 3 s.

20. K. Jazdzewski, La genèse de la ville de Gdansk, son développement et son artisanat au haut Moyen âge, dans *l'Artisanat et la vie urbaine*, p. 410-417; *Historia Pomorza*, t. I, p. 384 et E. Cieslak, *Historia Gdanska*, I, Gdansk, 1978.

21. La ville fut-elle alors détruite? Voir en sens contraire: E. Keyser, Die Legende von der Zerstörung Danzigs im Jahre 1308, dans *Zeitschrift des Westpreussischen Geschichtsvereins*, 1919, et les observations de traces de feu dans les niveaux stratigraphiques du *suburbium* du début du XIV^e siècle (A. Zbierski, The Early Mediaeval Gdansk in the Light of recent Researches, dans *l'Artisanat*, p. 422-423).

22. E. Keyser, Die Herkunft der städtischen Bevölkerung des Preussenlandes im Mittelalter, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 1957, p. 529-537.

23. Pages critiques dans Bookmann, *Der Deutsche Orden*, p. 131-135.

24. Sur tout ce qui suit, K. Kasiske, *Die Siedlungstätigkeit des Deutschen Ordens im Ostlichen Preussen, bis zum Jahre 1410*, Königsberg, 1934.

25. *Urkunde und erzählende Quellen*, I, n° 124, p. 462-465.

26. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 121, p. 448-451.

27. H. Wunder, *Siedlungs und Bevölkerungsgeschichte der Komturei Christnurg (13-16 Jahrh.)*, Wiesbaden, 1968, p. 17-25.

28. *Id.*, p. 162-167.

29. *Urkunde und erzählende Quellen*, I, n° 130 (10 juillet 1289) et 131 (27 juillet 1289), p. 480-487.

30. E. Keyser, *Geschichte des deutschen Weichsellandes*, Leipzig, 1939, p. 27-29.

31. Fischhausen est l'abréviation, depuis le XV^e siècle, du nom primitif Bischoveshusen.

32. *Urkunde und erzählende Quellen*, I, n° 145, p. 532-535.

33. Schumacher, *Geschichte*, p. 79-80.

34. *Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 137, p. 508-513 (15 août 1321). Voir K. Abe, *Die Komturei Osterode des deutschen Ordens in Preussen, 1341-1525*, Cologne, 1972, p. 33 et s.

35. H. et G. Mortensen, *Die Besiedlung des nordöstlichen Ostpreussens bis zum Beginn des 17 Jh.*, Leipzig, 1937, p. 132-135.

36. Abe, *op. cit.*, p. 75. Osterode au plan rectangulaire en damier était protégée par un château; son territoire était de 96 *Hufen*.

37. Mortensen, p. 19-21.

38. Schumacher, *Geschichte*, p. 73-76. Bon exemple régional dans Wunder, *Christburg*, p. 17 et s., p. 110 et s.

39. W. Kuhn, Die Stadtdörfer der mittelalterlichen Ostsiedlung, dans *Zeitsch. für Ostforschung*, 1971, p. 2-8. Voir aussi Wunder, *Christburg*, p. 59-65.

40. Voir R. Wenskus, Der deutsche Orden und die nicht-deutsche Bevölkerung des Preussenlandes mit besonderer Rücksicht der Siedlung, dans *Die deutsche Ostsiedlung*, p. 417-438. Le peuplement de la Prusse au début du XIII^e siècle a été évalué à 170 000 habitants.

41. Une partie des Yatvingiens a dû se retirer dans le « coin » Nord-Ouest du Samland, une partie a émigré en Lituanie. La Chronique de Pierre de Duisburg, prêtre de l'Ordre à Königsberg (éd. *Scriptores rerum Prussicarum*, I, 1861), rédigée dans les deux premières décennies du XIV^e siècle, relate les pillages et les massacres de la conquête avec une telle complaisance que l'on a pu se demander si elle n'a pas été écrite pour revigorer la volonté combattive des Chevaliers.

42. W. Kuhn, Der Haken in Altpreußen, dans *Studien zur Geschichte des Preussenlandes. Festschrift für E. Keyser*, Marburg, 1963, p. 164-194.

43. Wenskus, *art. cit.*, p. 438; Schumacher, *Geschichte*, p. 82.

44. En comptant 50 *Hufen* en moyenne par village, 500 habitants en moyenne pour les petites villes et les deux tiers de la population des grandes villes Danzig, Thorn, Königsberg et Elbing.

45. Le duché dans la seconde moitié du XVI^e siècle avait 300 000 habitants environ (Wenskus, *art. cit.*, p. 418).

46. Wunder, *Christburg*, p. 26.

47. Mortensen, *Die Besiedlung*, p. 105-106.

48. Hubatsch, *Quellen*, p. 68.

49. *Geometria Culmensis, ein agronomischer Traktat aus der Zeit des Hochmeisters Conrad von Jungingen (1393-1407)*, éd. H. Mendthal, Leipzig, 1886.

50. M. Kielczewska-Zalewska, *O powstaniu i przeobazaniu ksztaltow wsi Pomorza Gdanskiego* [Origine et transformations de la forme des villages en Poméranie de Gdansk], Varsovie, 1956, et M. Biskup, *Osady na prawie polskim na Pomorzu Gdanskim w Polowie XV w.* [Villages à la loi polonaise en Poméranie de Gdansk au milieu du XV^e s.], Varsovie, 1956.

51. Le 12 janvier 1412, le roi de France Charles VI adressait une lettre au roi de Pologne l'exhortant à faire la paix avec le grand maître Henri von Plauen sinon il envisagerait de porter aide à l'Ordre « avec d'autres bons fidèles catholiques » (éd. Hubatsch, *Quellen*, n° 31, p. 186-189).

52. W. Kuhn, Die deutsche Ostsiedlung, dans *Die Deutschen und Ihre östlichen Nachbarn*, p. 54-55.

Troisième Partie

NOTES DU CHAPITRE I

1. H. Aubin, Zur Erforschung der deutschen Ostbewegung, dans *Archiv für Landes und Volksforschung*, 1937, p. 20-21.
2. Revoir dans un sens analogue la contribution de F. Escher, Zisterzienser und Landesherren östlich von Elbe und Saale, dans *Die Zisterzienser*, 1980, p. 105-111.
3. P. Breitschneider, *Das Gründungsbuch des Klosters Heinrichau*, Breslau, 1927, p. 39-40.
4. Les Cisterciens en Pologne du XII^e au XIII^e siècle, dans *Cîteaux*, 1970, p. 111-134 (avec mise au point de la littérature récente).
5. Le groupe initial de Sulejow était français ; mais à Lad, Lekno, Obra, on ne recevait pratiquement, à la fin du Moyen âge, que des fils de bourgeois de Cologne.
6. O. Schulze, *Die Kolonisierung und Germanisierung der Gebiete zwischen Saale und Elbe*, 1895, p. 154-156. Signalons l'ancienne dissertation de R. Kötzsckke, *Das Unternehmertum in der ostdeutschen Kolonisation des Mittelalters*, Leipzig, 1894, et la plus récente de R. George, *Die Grossunternehmer in des ostdeutschen Kolonisation des Mittelalters*, Münster, 1946.
7. H. et G. Mortensen, *Die Besiedlung des nordöstlichen Ostpreussen*, p. 103.
8. C'était l'opinion de H. Aubin, Wirtschaftsgeschichtliche Bemerkungen zur Ostdeutschen Kolonisation, dans *Aus Sozial- und Wirtschaftsgeschichte Gedächtnisschrift für Georg von Below*, Stuttgart, 1928, 182 s.
9. *Pro expensis et laboribus in fundacione loci, ou ratione villicationis*.
10. Signalons cependant qu'un certain *Monetarius* fut chargé de rassembler les *pobladores* de la villeneuve navarraise de Puente-la-Reina en 1121 et qu'un Pedro Berenguer de Vilafranca dirigea les opérations de peuplement et de construction de Montblanch en Catalogne en 1163, ce pourquoi il obtint la viguerie de la nouvelle ville.
11. *Quellen zur Geschichte des deutschen Bauernstandes im Mittelalter*, éd. G. Franz, 1967, n^{os} 74 (1140-1172), 99 (1186), 125 (1254).
12. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. I, n^o 54 : *quod nullus de cetero de novis bonis colat aut exstirpari faciat, nisi de com-*

muni voluntate et pari consensu dominorum ad illam terram pertinencium.

13. K. Lechner, Geschichte der Besiedlung... des Waldviertels, dans *Jahr. f. Landeskunde von Niederösterreich*, 1924, p. 41 et s. Les essarts de colonisation d'une seule famille correspondent souvent au suffixe *-richt*.

14. Aubin, *Zur Erforschung*, p. 82-83, hésite à croire qu'il y aurait eu, en général, une colonisation slave et avance même que des îlots de défrichement allemands se seraient cachés parfois sous les vocables de *Ujazd*, *Ujesd*, *lhota* ou *wola*.

15. W. Maas, *Mittelalterliche deutschrechtliche Kolonisation und Waldrodung in Kujawien und Masowien*, cité p. 52, à Goscieszyn, près de Mogilno, en 1512 « *iste tabernator est bonus pater familias, extirpavit multos agros* » !

16. *Liber foundationis claustris Sanctae Mariae Virginis in Heinrichow*, éd. G.A. Stenzel, Breslau, 1854, p. 59. Il s'agit du futur territoire de Schönwalde, en Silésie.

17. Maas, *art. cité*, p. 53.

18. Deutsche Siedlungswesen, dans J. Hoops, *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, t. I, 1912, p. 431.

19. W. Abel, *Die Wüstungen des ausgehenden Mittelalters*, Stuttgart, 2^e éd., 1955, p. 7-12. Voir aussi, du même, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, Stuttgart, 1967, p. 68, et *Handbuch der deutschen Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, t. 1, Stuttgart, 1971, p. 177.

20. *Handbuch s.d. Wirtschafts- und Sozialgeschichte*, t. 1, p. 387 et 515-518.

21. H. Rubner, *Forstgeschichte im Zeitalter der industriellen Revolution*, Berlin, 1967, p. 153 et s.

22. Sur ce qui suit, voir E. Schwarz, *Deutsche Namenforschung*. II. Orts- und Flurnamen, 1950, p. 190-227.

23. A. Fritzendorf (Frycovice, ts) en Moravie où la franchise était de 12 années, on ajouta 4 années supplémentaires pour un certain terroir *quia agri aliis sunt peiores* (*Quellen zur Gesch. des deutschen Bauernstandes des Mittelalters*, n^o 138, p. 362, 1270).

24. *Ibid.*, n^o 151, p. 398.

25. Le terme est de W. Schlesinger, Protokole n^o 173 du Konstanzer Arbeitskreises, 1972, p. 20.

26. Ch. Ed. Perrin, Le servage en France et en Allemagne, dans X^e Congrès intern. des Sciences historiques, *Relazioni*, vol. III, Storia del Medioevo, 1955, p. 233-234 ; et pour la Bavière, Ph. Dollinger, *L'évolution des classes rurales en Bavière...*, 1949, *pass.*

27. Th. Mayer, Bemerkungen und Nachträge zum Problem der freien Bauern, dans *Mittelalterliche Studien*, 1959, p. 164 et s.

28. H. Wopfner, *Urkunden z. deutschen Agrargeschichte*, 1928, n^o 90, p. 135-136.

29. *Quellen z. Geschichte des deutschen Bauerstandes...* n° 94, p. 250.

30. W. Ebel, Rechtsfragen des bürgerlichen Grundbesitzes in ostdeutschen Siedlungsgebieten des Mittelalters, Protokoll n° 173 du Konstanzer Arbeitskreis, 1972, p. 8.

NOTES DU CHAPITRE II

1. Dollinger, *L'évolution*, p. 105-111 (après L. Hauptmann, Hufengrößen im bayerische Stammes- und Kolonialgebiet, dans *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1928, p. 386-413).

2. R. Kötzschke, *Landliche Siedlung und Agrarwesen in Sachsen*, p. 163.

3. *Cronica Slavorum*, éd. B. Schmeidler, p. 16: comes [Adolphe de Schauenburg] fecit mensurari terram funiculo brevi... (1156): p. 179: Henricus, comes de Rancesburg... divisit eis terram in funiculo distributionis (1162).

4. Voir plus haut, Liv. II, ch. XI, n. 49. Il existe de ce traité deux versions contemporaines, en latin et en allemand.

5. W. Kuhn, Flämische und Fränkische Hufe als Leitformen der mittelalterlichen Ostsiedlung, dans *Hamburger Mittel- und Ostdeutsche Forschungen*, 2, 1960, p. 146-192, réimpr. dans *Vergleichende Untersuchungen...* 1973, p. 1-51.

6. R. Kötzschke, Hufe und Hufeordnung in mitteldeutschen Fluranlagen, dans *Wirtschaft und Kultur, Festschr. A. Dopsch*, 1938, p. 255.

7. Kuhn, *Vergleichende...*, p. 11.

8. *Ibid.*, p. 12-13.

9. W. Kuhn, Bauernhofgrößen in der Mittelalterlichen Nordostsiedlung, dans *Hamburger Mittel- und Ostdeutsche Forschungen*, 4, 1962, p. 210-267, réimpr. dans *Vergleichende...*, p. 53-111.

10. W. Kuhn, Der Hacken in Altpreussen, dans *Studien zur Geschichte des Preussenlandes. Festschrift für E. Kayser*, Marburg, 1963, p. 164-194, réimpr. dans *Vergleichende...*, p. 142-172.

11. H. Mortensen, Probleme der mittelalterlichen deutschen Kulturlandschaft, dans *Berichte zur deutsche Landeskunde*, 1958, p. 370; H. Jäger, Zur Geschichte der deutschen Kulturlandschaft, dans *Geogr. Zeitschrift*, 1963, p. 139.

12. Kötzschke, *Ländliche Siedlung...*, p. 193-194.

13. W. Kuhn, Planung in der deutschen Ostsiedlung, dans *Historische Raumforschung und Landesplanung*, VI, 1956, p. 77-86.

14. Les principaux travaux sur cette question ont été commodément réunis dans *Historisch-genetische Siedlungsforschung*,

éd. H.J. Nitz, Darmstadt, 1974 (Wege der Forschung, t. CCC), p. 387-513. Bon résumé par A. Mayhew, *Rural settlement and Farming in Germania*, Londres, 1973, p. 61-64. Mises au point dans M. Born, *Die Entwicklung der deutsch Agrarlandschaft*, Darmstadt, 1974, p. 56-57, et K.H. Schröder et G. Schwarz, *Die ländlichen Siedlungsformen in Mitteleuropa*, 2^e éd., Trèves, 1978, p. 78-79.

15. Kötzschke, *Ländliche Siedlung...*, p. 194-195.

16. Voir A. Krenzlin, Das Hannoversche Wendland als Zentrum der Rundlinge, dans *Lüneburger Blätter*, 1968-1969, p. 87-93.

17. J.U. Folkers, Der Kampf um den Rundling, dans *Schleswig-Holsteinische-Lübeckische Monatshefte*, 1927, p. 50-56.

18. W. Schulz-Lüchow, Primäre und sekundäre Rundlingsformen in den niederen Geest des Hannoverschen Wendlandes, dans *Forsch. zur deutschen Landeskunde*, 1936, réimp. dans *Historisch-genetisch Siedlungsforschung*, p. 472-489.

19. W. Schulz, Der Rundling Satemin in Hannoverschen Wendland, dans *Luftbildatlas Niedersachsen*, 1967, p. 110-119.

20. W. Meibeyer, Die Rundlingsdörfer in östlichen Niedersachsen. Ihre Verbreitung, Entstehung und Beziehung zur slawischen Siedlung in Niedersachsen, dans *Braunschweiger geogr. Studien*, 1964, p. 101-113; réimpr. dans *Historisch-genetisch Siedlungsforschung*, p. 490-513.

21. Ch. V. Trotha, Entwicklung ländlicher Siedlungen in Kösliner Küstengebiet, *Schr. d. Geogr. Inst. des Univ. Kiel*, 1933.

22. W. Ebert, *Ländliche Siedelformen im deutschen Osten*, Berlin, 1936, p. 20-23; Kötzschke, *Ländliche Siedlung*, p. 196-197. Les auteurs ont raffiné en distinguant variantes et sous-types mixtes qui ne sont souvent qu'affaire de vocabulaire: *Zeilendorf*, *Gassendorf*, *Breitgassendorf*, *Schmales Gassendorf*, *Doppelgasse*, *Kettendorf*, *Einwegedorf*, *Grabendorf*...

23. Voir Schröder et Schwarz, *Die ländlichen Siedlungsformen...*, p. 67-69.

24. Kötzschke, *Ländliche Siedlung*, p. 104; Schröder et Schwarz, *ibid.*, p. 65.

25. W. Schlesinger, Flemmingen und Kühren, dans *Der deutsche Ostsiedlung als Problem der europäischen Geschichte* (Vorträge und Forschungen, XVIII), 1975, p. 282-285, 304.

26. H.J. Nitz, Die ländlichen Siedlungsformen des Odenwaldes, dans *Heidelberger geogr. Arbeiten.*, vol. 7, 1962, et The Church as Colonist: the Benedictine Abbey of Lorsch and planned Waldhufen colonisation in the Odenwald, dans *Journal of historical Geography*, 9, 1983.

27. Voir Schröder et Schwarz, *op. cit.*, p. 61-63.

28. A. Krenzlin, *Dorf, Feld und Wirtschaft im Gebiet der Grossen Täler und Platten östlich der Elbe* (Forschungen zur deutschen Landeskunde), Remagen, 1952, fig. 2.

29. Voir plus haut, Livr. II, ch. 5, n. 11.
30. H. Szulc, Studies on the silesian Villages in the Light of Plans from the Beginning of the 19th Century, dans *Kwartalnik Historii Kultury Materialnej*, 1968, p. 625-627, fig. 2.
31. W. Ebert, *Ländliche Siedelformen im deutschen Osten*, Berlin, 1936, tableau 19 ; Kötzschke, *Ländliche Siedlung...*, fig. 27 et 28.
32. Voir R. Köbner, Deutsches Recht und deutsche Kolonisation in den Piastenländern, dans *Vierteljahrschrift zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1932, p. 313 et s. ; H. Aubin, *Zur Erforschung der deutschen Ostbewegung...*, p. 62-63 ; H. et G. Mortenser, *Die Besiedlung der Nordöstlichen Ostpreussen*, Leipzig, 1937, p. 68-71 ; St. Trawkowski, Zur Erforschung der deutschen Kolonisation auf Polnischen Boden im 13 Jahrh. dans *Analecta Poloniae historica*, 1962, p. 80 et s.
33. On s'en est expliqué plus haut, p. 217 et s.
34. St. Arnold, *Geografia historyczna Polski* [Géographie historique de la Pologne], Varsovie, 1951, p. 34-35 ; B. Baranowski et autres, *Hist. de l'économie rurale polonaise*, Varsovie, 1966, p. 37-39 ; J. Bardach, *Historia państwa i prawa polski* [Histoire de l'État et du droit polonais], t. I, Varsovie, 1964, p. 196 ; W. Kuhn, Die deutschrechtliche Siedlung in Kleinpolen, dans *Die deutsche Ostseidlung des Mittelalters* (Vorträge und Forschungen, XVIII), 1975, p. 385-387.
35. J. Burszta, *Od osady słowiańskiej do wsi współczesnej* [Depuis les colonies slaves jusqu'aux villages contemporains] Wrocław, 1958, p. 61 ; W. Kuhn, *art. cit.*, p. 399.
36. K. Dobrowolski, *Dzieje wsi Niedzwiedzia* [Histoire du village de Niedzwiedzia], Lwow, 1931.
37. Voir plus haut, p. 252-253.
38. M. Kielczewska-Zaleska, *O powstaniu i przeobrażaniu kształtów wsi Pomorza Gdanskiego* [La création et les changements de formes des villages en Poméranie de Gdansk], Varsovie, 1956, p. 97, 100, 103, 104.
39. Sur tout ce qui précède, H. Aubin, The Land east of the Elbe and German Colonisation eastward, dans *The Cambridge Economic History of Europe. I. The agrarian Life of the Middle Ages*, 2^e éd., 1966, p. 474-477.
40. Kötzschke, *Ländliche Siedlung...*, p. 215-216.
41. Szulc, *art. cité*, p. 630, fig. 6.
42. E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg unter den Askaniern (1134-1320)*, 1973, p. 78-83.
43. *Geschichte Schlesiens*, 3^e éd. 1961, p. 435-438.
44. W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, 1962, p. 145-148.
45. Baranowski, ... *Hist. de l'économie rurale polonaise*, 1966, p. 43-49 ; W. Ribb, Zur rechtlichen, wirtschaftlichen und ethnischen Stellung der Kossäten, dans *Germania slavia*, II, 1981, p. 21-40.

NOTES DU CHAPITRE III

1. W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, p. 80-81.
2. A. Krenzlin, Blockflur, Langstreifenflur und Gewinnflur als Ausdruck agrarischer Wirtschaftsformen in Deutschland, dans *Géographie et histoire agraires*, Nancy, 1959, p. 358.
3. Szulc, *Studies...*, p. 631 ; M. Born, *Die Entwicklung der deutschen Agrarlandschaft*, p. 59. Le plan de Schönbrunn (Jablonow, p), publié par A. Meitzen, *Urkunden Schlesischer Dörfer...* Breslau, 1863, p. 71-79, 293-316, *Waldhufendorf* de Basse-Silésie, répond bien à cette interrogation, car le dessin des trois soles rétabli par l'auteur n'est, en fait, que celui d'une réorganisation récente du finage.
4. Kötzschke, *Ländliche Siedlung...*, p. 179-180.
5. H. Wopfner, *Urkunden zur deutschen Agrargeschichte*, n° 243, p. 310.
6. H. Aubin, *Zur Erforschung...*, p. 66 ; St. Trawkowski, Die Rolle der Dorfkolonisation und des deutschen Rechts in Polen im 13 Jahrhundert, dans *Die deutsche Ostseidlung...*, 1975, p. 349 et s.
7. Baranowski, *Hist. de l'économie rurale polonaise*, p. 27.
8. Voir M. Belenytsy, La culture permanente et l'évolution du système biennal et triennal en Hongrie médiévale dans *Ergon*, II, 1960, p. 311-326. H. Lowmianski, Le problème du tournant de la culture du sol chez les Slaves à l'époque du haut Moyen âge, dans *L'histoire de l'agriculture et de la vie rurale en Pologne*, Varsovie, *Ergon*, IV, 1964, p. 504.
9. A. Gieysztor, W sprawie początków trójpolowki w Polsce i w krajach sąsiednich [A propos des débuts de l'assolement triennal en Pologne et dans ses régions voisines], dans *Festschrift für R. Grodecki*, Varsovie, 1960, p. 71 et s.
10. Trawkowski, *art. cit.*, p. 366-367.
11. Texte bien connu d'une charte de l'évêque Christian d'Oliva en faveur de l'Ordre teutonique (1230), dans *Preussisches Urkundenbuch*, t. I, I, Königsberg, 1882, n° 73-74.
12. *Codex diplomaticus Maioris Poloniae*, Poznan, t. I, 1877, n° 354.
13. Bon exposé de Z. Podwinska, Origines et propagation de la charrue en territoire polonais, dans *Ergon*, II, 1960, p. 300-310.
14. Un araire de bois trouvé à Dabergotz, près de Neurupin, daté du VIII^e siècle, est le prototype de l'instrument utilisé par les Slaves (J. Herrmann, dans *Die Slaven in Deutschland*, p. 50).
15. Helmod, *Cronica Slavorum*, I, ch. 12, p. 25 ; *Slavicum vero aratrum par boum aut unus conficit equus* (X^es.) et ch. 88, p. 174 (1160). L'attelage d'un cheval a fait faire l'hypothèse d'un araire et avant-train.

16. *Die Slawen in Deutschland*, p. 52.
17. Les *Landbücher* de Brandebourg (1375) et de Misnie (1378) mentionnent des cens en nature à égalité seigle ou froment et avoine : voir sur l'organisation de la production des céréales et leur écoulement sur les marchés par les monastères cisterciens de Chorin et Himmelpforte, B. Zientara, *Kryzys agrarny w Marchii Wkrzanskicj w XIV wieku* [La crise agraire dans l'Uckermark au XIV^e siècle], Varsovie, 1962.
18. *Ibid.*, p. 55.
19. S. Trawkowski, Die Rolle der deutschen Dorfkolonisation... in Polen, dans *Die Deutsche Ostsiedlung*, p. 367.
20. K.H. Schröder, L'ancienne extension de la viticulture dans le Nord-Est de l'Europe centrale. Un bilan de recherches récentes, dans *Géographie historique des vignobles*, Paris-Bordeaux, 1978, t. II, p. 15-21.
21. B. Schulze, Der Anteil der Zisterzienser an der Ostdeutschen Kolonisation, besonders in Brandenburg, dans *Jahrbuch für brandenburgischen Landesgeschichte*, 1951, p. 25.
22. L. Radler, Weinbau in Schweinitzer Land, dans *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, 1964, p. 293-298.
23. D.H. Williams, East of the Oder, dans *Cîteaux*, 1978, p. 262.
24. P.H. Watzl, Aus zwei verschollenen Privilegien Bücher der Cisterce Heiligenkreuz von 1246 und 1251, dans *Festarbeit zum Jahrgedächtnis des Todes Bernhards von Clairvaux*, 1953, p. 415-462.
25. G. Jaritz, Die Konventualen der Zisterzen Rein, Sittig und Neuberg in Mittelalter, dans *Cîteaux*, 1978, p. 273.
26. *Urkunden und erzählende Quellen...*, t. II, n° 133.
27. *Id.*, n° 142, p. 530 : *Concedimus etiam eisdem quod secundum ritum sue gentis viventes neque de vineis, quas ipsi plantaverint, alicui persone persolvere...* (il s'agit des villages de Krakko, Krapundorf et Rumes dans la Région de Karlsburg-Weissenburg (Alba Iulia).
28. *Id.*, n° 62, p. 244.
29. Voir art. Grünberg dans *Handbuch der historischen Stätten, Schlesien*, p. 164-165.
30. Schröder, *art. cit.*, carte 2, p. 17 ; étude annoncée de E. Waldau, *Der historische Weinbau im nordöstlichen Mitteleuropa*.
31. *Die Slawen in Deutschland*, p. 57-66.
32. Baranowski, *Hist. de l'économie rurale...*, p. 61-63.
33. *Geschichte Schlesiens*, t. I, p. 455-456.
34. K. Gorski, La structure économique et sociale de l'État de l'Ordre teutonique en Prusse (XIV^e-XV^e s.), dans *Annali di storia economica e sociale*, 1966, p. 285.
35. W. Abel, *Agrarkrise und Agrarkonjunktur*, Hambourg-Berlin, 1966.

36. J.N. Biraben, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris, 1975, t. I, p. 77-81.
37. *Id.*, p. 63-64.
38. L'ouvrage capital de W. Abel, *Die Wüstungen des ausgehenden Mittelalters*, 2^e éd., Stuttgart, 1955, a ouvert la voie à toute une série de recherches dans ce domaine. Voir, en français, W. Abel, *Désertions rurales : bilan de la recherche allemande, dans Villages désertés et histoire économique*, Paris, 1965, p. 515-530.
39. W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, p. 147, d'après S. Korth, *Entstehung und Entwicklung des ostdeutschen Grossgrundbesitzes. Eine Untersuchung auf siedlungsstatistischer Grundlage aus 7 Kreisen der Mittelmark und Uckermark von 1375 bis 1800*, diss. Göttingen, 1952. Voir aussi H. et G. Mortensen, *Über die Entstehung des ostdeutschen Grossgrundbesitzes, dans Nachr. d. Akad. d. Wissenschaft in Göttingen, Phil.-hist. Klasse*, 2, 1955.
40. W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, Würzburg, 1954, p. 173-174.
41. W. Kuhn, *Die deutsche Ostbewegung in der Neuzeit*, Cologne, t. I, 1955, p. 148 et s. Bon exemple de restitution d'un paysan « fugitif » de la région de Stolp (Slupsk, p) en Poméranie (1480) dans G. Franz, *Quellen zur Geschichte des deutschen Bauernstandes im Mittelalter*, Darmstadt, 1967, n° 231.
42. F. Lütge, *Deutsche Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 2^e éd., 1960, p. 190-191.

NOTES DU CHAPITRE IV

1. Sur cette question, renvoyons aux travaux généraux de H. Ludat, *Frühformen des Städtewesens in Osteuropa*, dans *Studien zu den Anfängen des europäischen Städtewesens (Vorträge und Forschungen*, t. IV), 1958, p. 527-553 ; A. Gieysztor, Les origines de la ville slave, dans *La città nell' alto Medioevo* dans *Settimane di Studio*, Spoleto, t. VI, 1959, p. 279-303 ; Ch. Higounet, Les origines des villes polonaises, dans *L'Information historique*, 1959, p. 185-190 ; L'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale, *Ergon*, vol. III, Varsovie, 1962 ; E.A. Gutkind et divers, *Urban development in East central Europe : Poland, Czechoslovakia and Hungary (International History of City Development*, t. VII), New York, 1972 ; L. Leciejewicz, Early medieval sociotopographical Transformations in West Slavonic urban settlements in the Light of Archeology, dans *Acta Poloniae Historica*, 34, 1976, p. 29-56.

2. A. Gieysztor, *Historia Polski*, t. I, Varsovie, 1958, p. 129 et s. Voir aussi *Die Slawen in Deutschland*, p. 164 et s.
3. R. Koebner, Dans les terres de colonisation : marchés slaves et villes allemandes, dans *Annales d'histoire économique et sociale*, 1937, p. 547-569 ; T. Lalik, Märkte des 12 Jahrhunderts in Polen, dans *L'artisanat et la vie urbaine...*, p. 364-367.
4. *Die Slawen in Deutschland...*, p. 189.
5. W. Schlesinger, Städtische Frühformen zwischen Rhein und Elbe dans *Studien zu den Anfängen des europäischen Städtewesens*, p. 297 et s.
6. K. Blaschke, Die Frühgeschichte der Stadt Colditz, dans *Sächsische Heimatblätter*, 1965, p. 290-307. Voir P. Johansen, Die Kaufmannskirche im Ostseegebiet, dans *Studien zu den Anfängen des europäischen Städtewesens* (Vorträge und Forschungen, IV), p. 499-525.
7. S. Vilfan, Die Mittelalterliche Stadt zwischen Pannonien und der Nordadria, dans *Internationales kulturhistorisches Symposium « Mogersdorf »*, t. 4, Szombathely, 1974, p. 125 s.
8. R. Koebner, Locatio. Zur Begriffssprache und Geschichte der deutschen Kolonisation, dans *Zeitschrift des Vereins für Geschichte Schlesiens*, 1929, p. 1 et s. ; B. Zientara, Socio-economic and spatial transformations of Polish Towns during the Period of Location, dans *Acta Poloniae Historica*, 1976, p. 62-67.
9. K. Jazdzewski, La genèse de la ville de Gdansk, son développement et son artisanat au haut Moyen âge, dans *L'artisanat et la vie urbaine*, p. 415.
10. Z. Kaczmarczyk, Die Entwicklung der Stadt Poznan bis zum Ende des 13 Jahrh., *ibid.*, p. 467.
11. B. Zientara, *art. cit.*, p. 70.
12. Cité par H. Reincke, Über Städtegründung. Betrachtungen und Phantasien, dans *Hansische Geschichtsblätter*, 1957, p. 9.
13. Voir K. Hoffmann, Die Stadtgründungen Mecklenburg-Schwerins in der Kolonisationszeit, dans *Meckl. Jahrbücher*, 94, 1932, p. 165-167 ; et E. Müller-Mertens, Untersuchungen zur Geschichte der brandenburgischen Städte im Mittelalter, dans *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität Berlin*, 1955-1956, p. 191 et s.
14. E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg...*, p. 103-104.
15. W. Hoppe, *Erzbischof Wichmann von Magdeburg...*, 1965, p. 31-32. Il y aurait eu un peuplement slave disparu à Jüterborg, de même qu'un village à Stendal.
16. K. Hoffmann, *Die Stadtgründungen...*, p. 160 et s. ; M. Hamann, *Mecklenburgische Geschichte*, Cologne, 1968, p. 136-139.
17. W. Kuhn, Die Städtegründungspolitik der Schlesischen Piasten im 13 Jahrh., dans *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, 32, 1974, p. 9.

18. Il y a eu cependant dès la première moitié du XIII^e siècle, toute une chaîne de telles fondations, de la Queis jusqu'à la Neisse de Glatz ; Naumburg (Nowogrodziec, p), Löwenberg (Lwówek Slaski, p), Schönau (Swierzawa, p), Bolkenhain (Bolnow, p), Freiburg (Swiebodzice, p), Reichenbach (Dzierzoniow, p), Löwenstein (Koziniec, p) et Frankenberg (Przylek, p) (W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte in Schlesien und Polen in der ersten Hälfte des 13 Jahrh.*, Marburg, 1968, p. 154).
19. S. Trawkowsky, Zur Erforschung der deutschen Kolonisation auf polnischen Boden im 13 Jahrh., dans *Acta Poloniae Historica*, 1962, p. 93 ; T. Lalik, La genèse du réseau urbain médiéval en Pologne dans *Acta Poloniae Historica*, 1976, p. 108-109, cité néanmoins quelques fondations dans la région de colonisation du Sud-Est.
20. A. Gieysztor, Aux origines de Varsovie, dans *Miscellanea medievalia in memoriam J.F. Niermeyer*, Groningen, 1967, p. 177-186.
21. B. Schumacher, *Gesch. Ost- und Westpreussen*, p. 82.
22. Les cartes des régions urbaines de Prague, Magdebourg et Lübeck, établies par J.C. Russel, *Medieval Regions and their Cities*, Newton Abbot, 1972, p. 82, 97-111 d'après le modèle théorique *rank-size*, paraissent totalement inadaptées aux réalités des pays d'outre-Oder notamment.
23. Voir les travaux de H. Stoob, *Forschungen zum Städtewesens in Europa*, t. I, Cologne, 1970, et Stadtformen und Städtliches Leben im späten Mittelalter, dans *Die Stadt. Gestalt und wandel bis zum industriellen Zeitalter*, Cologne, 1979, p. 157 et s.
24. T. Lalik, *La genèse du réseau urbain...*, p. 114 ; J. Kejr, Die Anfänge der Stadtverfassung und der Stadtrechts in den Bohemischen Ländern, dans *Die deutsche Ostsiedlung...*, p. 450 et s. L'ensemble des contributions du Colloque sur le réseau des villes sur les terres de Pologne aux XIII^e-XVII^e siècles (Kwartalnik historii Kultury Materialnej, 1980), malgré de sérieuses mises au point régionales, axé sur la théorie de la hiérarchisation sociale et la distribution spatiale des villes, s'éloigne trop, à mon sentiment, des imprévus de l'histoire.
25. H. Aubin, *Zur Erforschung...*, p. 62-63, et Die deutschen Stadtrechtslandschaften des Ostens, réimpr. *Die Stadt des Mittelalters*, t. II, Darmstadt, 1972, p. 226-254, carte.
26. W. Ebel, Lübisches Recht im Ostseeraum, réimpr. *ibid.*, p. 255-280.
27. H. Reincke, Kölner, Soester, Lübecker und Hamburger Recht im ihren Gegenseitigen Beziehungen, réimpr., *ibid.*, p. 135-181.
28. *Elencus fontium historiae urbanae*, t. I, 1967, n° 94, p. 154-155.

29. Ex. dans *Urkunden und erzählende Quellen...*, n° 15, p. 124-131 (communication de droit des *Schöffen* de Halle pour Neumarkt, 1235).

30. *Die deutschen Stadtrechtslandschaften...*, carte h.t. (1934).

31. *Grosser historischer Weltatlas*, 2^e partie, Mittelalter, 1970, carte 98 ; à ce sujet, voir R. Wenskus, *Probleme einer kartographischen Darstellung der Ausbreitung deutsche Stadtrechts in den Städten des Ostens*, dans *Blätter für deutschen Landesgeschichte*, 91, 1954.

NOTES DU CHAPITRE V

1. ... *Nos de maturo fidelium nostrorum consilio civitatem Vrakenvorde Godino dicto de Heryberg dedimus construendam...* (E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg...*, p. 106, note 89).

2. *Urkunden und erzählende Quellen*, t. II, n° 77, p. 290.

3. *Ibid.*, n° 99, p. 342.

4. K. Furmann, *Gründung und Grundriss der Stadt des Deutschen Ritterordens in Preussen*, diss. Berlin, 1932.

4. P. Lavedan et J. Hugueney, *L'urbanisme au Moyen âge*, Paris, 1974, p. 117-134, ont donné une très importante mise au point de ces travaux ; voir aussi, avec une bonne illustration, l'ouvrage déjà cité sous la direction de E.A. Gutkind, *Urban development in East-Central Europa...* New York, 1972. D'intéressantes réflexions dans H. Koller, *Hochmittelalterliche Stadtgründungen als Ordnungsproblem*, dans *Aspekte der Kultursoziologie*, Aufsätze... zur 60. Geburtstag von Mohammed Rassem, éd. von J. Stagl, Berlin, 1982, p. 259-273.

6. T. Zagrodski, *L'influence de la tradition antique de la distribution de l'étendue sur le tracé des plans des villes créées au Moyen âge*, dans *Mélanges René Crozet*, Poitiers, 1966, p. 451-460.

7. H. Keller, *Die Ostdeutsche Kolonialstadt des 13. Jahrhunderts und ihre südländischen Vorbilder*, Wiesbaden, 1979.

8. Lavedan, *op. cit.*, p. 2.

9. H. Strahm, *Die area in den Städten*, dans *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, 3, 1945, p. 22-61 ; E. Keyser, *Stadtgründungen und Stadtbau in Nordwestdeutschland im Mittelalter*, Remagen, 1958, p. 30.

10. J. Pudelko, *Proba pomiarowej metody badania planow niektorych miast sredniowiecznych w oparciu o zagadnienie dzialki* [Essai d'une méthode métrologique pour l'étude des plans de quelques villes médiévales, du point de vue des emplacements à bâtir], dans *Kwartalnik architektury i urbanistyki*, 9, 1964, p. 1627.

11. Keyser, *op. cit.*, p. 235, 265.

12. W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte...*, p. 51.

13. *Urkunden und erzählende Quellen...* n° 103, p. 390 (Mährisch-Neustadt, Uničov, ts).

14. Plans dans Gutkind, *op. cit.*, p. 232 et 312. Sur Presov et Kosice (Kaschau) en Slovaquie (1249), voir H. Stooß, *Die mittelalterliche Stadtbildung im Karpatenbogen*, dans *Die mittelalterliche Stadtbildung im Südöstliche Mitteleuropa*, 1977, p. 198-215 et plan h.t.

15. Plan : Pudelko, *art. cit.*, fig. 4 ; Kuhn, *art. cit.*, fig. 2 ; Gutkind, p. 27.

16. Plan dans Zagrodski, *art. cit.*, fig. 6 ; Gutkind, p. 41.

17. H. Münch, *Geneza rozplanowania miast wielkopolskich XIII i XIV wieku* [La genèse des plans des villes de Grande Pologne aux XIII^e et XIV^e siècles], Cracovie, 1946.

18. W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte...*, p. 58. Les historiens polonais ont eux-mêmes abandonné cette thèse (voir B. Zientara, *Socio-economic and spatial transformation...*, p. 72-73).

19. *Mon. Poloniae Historia*, t. II, p. 806 ; voir Kuhn, *op. cit.*, p. 54.

20. *L'artisanat et la vie urbaine en Pologne médiévale*, p. 396 et 476 ; W. Kuhn, *op. cit.*, p. 39-40 et 91-92. Plan dans Gutkind, p. 27.

21. M. Biskup, *Ilawa*, dans *Studia z historii Budowy miast Polskich*, 1957, p. 121-127.

22. *Handbuch der hist. Stätten. Schlesien*, p. 393-396. Plan et vue aérienne oblique dans Gutkind, p. 29.

23. Gutkind, *op. cit.*, p. 287 (plan et vue aérienne oblique).

24. Plans dans Lavedan, p. CXI-CXII.

25. Voir plus haut, Livr. II, ch. 3, n. 46.

26. Lavedan, p. CXI.

27. Plan d'après U. Thiersch, *Ordenstädte im Reichgau Danzig-Westpreussen*, dans *Bauen, Siedeln, Wohnen*, fasc. 24, 1940.

28. Voir Lavedan, *op. cit.*, p. 131 et plan p. CXIV, et, en dernier, reconstitution théorique de M. Borowiejska-Birkenmojarowa, dans *Teka Komisji urbanistycznej i architektury*, 1974, p. 32.

29. Lavedan, *op. cit.*, p. 126.

30. Voir U. Thiersch, *art. cit.*, reproduit par Gutkind, p. 41.

31. Gutkind, p. 31.

32. Gutkind, p. 138 (vue aérienne) ; 247-248 (plan) ; place de 1 148 × 328 pieds.

33. H. Planitz, *Die deutsche Stadt...*, p. 190-191.

34. Gutkind, plan et vue aérienne oblique, p. 227-228.

35. *Id.*, p. 50.

36. Voir plan dans A. Czacharowski, *Sociotopography of medieval and late medieval Towns in the north-european Zone, as exemplified by Torun*, dans *Acta Poloniae historica*, 1976, p. 128-129.

37. M. Bogucka, Quelques problèmes de la sociotopographie des villes les plus grandes de Pologne aux XVI^e-XVIII^e s., dans *Ibid.*, p. 149-150.
38. Gutkind, *Urban development...*, p. 328.
39. Ch. Higounet, La place dans les bastides médiévales, dans « *Plazas* » et *sociabilité en Europe et Amérique latine* (Publ. de la Casa de Velasquez, fasc. VI), Paris, 1982, p. 119-129.
40. Elbing-Neustadt, Gransee, Pilsen, Presow, Levoça en Slovaquie.
41. Sur ce qui suit, voir Planitz, *Die deutsche Stadt...*, p. 229 et s.
42. Gutkind, p. 144 ; plans p. 144, 254 et 256.
43. E. Schwarz, *Deutsche Namenforschung. II. Orts- und Flurnamen*, 1950, p. 207-209.
44. Schwarz, *op. cit.*, p. 209.

NOTES DU CHAPITRE VI

1. K. Schwarz, Bäuerliche « cives » in Brandenburg und benachbarten Territorien, dans *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, 1963, p. 103-134.
2. W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte...*, p. 20-22.
3. Planitz, *Die deutsche Stadt...*, p. 255.
4. W. Ebel, *Rechtsfragen des bürgerlichen Grundbesitzes im ostdeutschen Siedlungsgebiet des Mittelalters*, Protokoll n° 173 du *Konstanzer Arbeitskreis*, 1972, p. 5-6.
5. Voir *Elencus fontium historiae urbanae*, t. I., 1967, p. 265, 270 et *Urkunden und erzählende Quellen...*, t. I, 1968, p. 244. Le ferton valait un quart de marc d'argent.
6. *Elencus*, t. I, p. 239-240.
7. Privilèges de Lübeck, 1188, *Elencus*, t. I, p. 159 : *cives vero iamdicte civitatis nullam expeditionem ibunt, sed civitatem suam defensabunt* ; et E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg...*, 111-112.
8. *Urkunden und erzählende Quellen...*, t. II, p. 352-354.
9. *Ibid.*, t. II, p. 154.
10. *Elencus*, t. I, p. 243.
11. Ainsi en Haute-Lusace dont la structure territoriale reposait sur des *Vogteien* (R. Kötzschke, *Vogtei und Weichbild in der Oberlausitz zur Zeit der deutschen Wiederbesiedlung*, dans *Deutsche und Slaven im Mitteldeutschen Osten*, 1961, p. 150-169).
12. W. Kuhn, *Die deutschrechtlichen Städte...*, p. 25-27.
13. *Urkunden und erzählende Quellen...*, t. II, n° 15, p. 124-126 (1235).
14. *Ibid.*, n° 111, p. 414-421.
15. *Geschichte Schlesiens*, 3^e éd. 1961, t. I, p. 338, 340, 343.

16. R. Kötzschke, Die Frühzeit deutscher Kultur auf Leipzig Heimatboden, dans *Deutsche und Slaven im Mitteldeutschen Osten*, 1961, p. 270.
17. Peu de questions ont autant été débattues que celle-ci. Le volume *Die Stadt des Mittelalters. II. Recht und Verfassung*, sous la direction de C. Haase, Darmstadt, 1972 a réimprimé plusieurs articles essentiels dont celui de H. Planitz, Die deutsche Stadtgemeinde, dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgesch., Germ. Abteilung*, 64, 1944. Une bonne mise au point dans E. Ennen, Neuere Arbeiten zur Geschichte des nordeuropäische Städtewesens im Mittelalters, dans *Gesammelte Abhandlungen...*, Bonn, 1977, p. 98-114.
18. Planitz, *art. cit.*, p. 131-132.
19. Sur tout ce qui suit H. Planitz, *Die deutsche Stadt im Mittelalter*, p. 303-310.
20. *Ibid.*, p. 308-309 et Uhlirz, *Handbuch der Geschichte Österreich-Ungarn*, t. I, p. 360-361.
21. *Geschichte Schlesiens*, t. I, p. 342.
22. Ph. Dollinger, *La Hanse*, p. 166-167.
23. Ch.-Ed. Perrin, A propos de la colonisation allemande en Silésie, dans *Rev. hist. de droit français et étranger*, 1967, p. 109.
24. Planitz, *Die deutsche Stadt...*, p. 323-324.
25. Sur tout ce qui suit, voir W. Kuhn, Die Stadtdörfer der Mittelalterliche Ostsiedlung, dans *Zeitschrift für Ostforschung*, 1971, p. 1-69 ; réimpr. dans *Vergleichende Untersuchungen z. mittelalterlichen Ostsiedlung*, 1973, p. 236-303.
26. H. von Loesch, dans *Geschichte Schlesiens*, t. I, p. 357-364 ; du même *Berträge zur schlesischen Rechts- und Verfassungsgeschichte*, Konstanz-Stuttgart, 1964, p. 83-98 ; Ch. Perrin, *art. cit.*, p. 109-110 ; W. Kuhn, *art. cit.*, p. 12-17.
27. E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg...*, p. 116-117 (d'après E. Engel et B. Zientara, *Feudalstruktur, Lehnbürgentum und Fernhandel im spätmittelalterlichen Brandenburg*, 1967).
28. R.C. Hoffmann, Wroclaw Citizens as rural Landholders, dans *The Medieval City*, éd. H.A. Miskimin, D. Herlihy et A.L. Udovitch (in honor of Robert S. Lopez), Yale Univ. Press, 1977, p. 293-312.
29. Renseignement fourni par K. Blaschke.
30. E. Keyser, Die Bevölkerung der deutschen Städte, réimpr. dans *Altständisches Bürgentum*, t. II, Darmstadt, 1978, p. 249-268 ; H. Reincke, Bevölkerungsprobleme der Hansestädte, dans *Hansische Geschichtsblätter*, 1951, p. 1-33, réimpr. dans *Die Stadt des Mittelalters*, t. III, Darmstadt, 1973, p. 256-302 ; Ph. Dollinger, *La Hanse*, p. 146-164. Une seule mise au point générale récente : Ph. Dollinger, Les recherches de démographie historique sur les villes allemandes au Moyen âge, réimpr. dans Ph. Dollinger, *Pages*

d'histoire. France et Allemagne médiévales, Strasbourg, 1977, p. 73-80.

31. Voir W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 89.
32. Voir les tableaux de J.C. Russell, *Medieval Regions and their Cities*, Newton Abbot, 1972, p. 97-111.
33. A. Czacharowski, Sociotopography of medieval and late-medieval Towns... as exemplified by Torun, dans *Acta Poloniae Historica*, 1976, p. 123 indique en 1394, 1 730 noms d'habitants pour Torun et ses faubourgs.
34. Russell, *op. cit.* p. 99-100, d'après O.A. Svidkovskij, *Urbanismus socialistického Československa*, Prague, 1966. Le raisonnement est le suivant : un recensement donne en 1429 pour l'Altstadt, 641 maisons et 1 001 ménages, soit 4 000 habitants environ ; comme la superficie de l'Altstadt est le 1/5^e de l'ensemble de la ville, cela ferait environ 20 000 pour celle-ci ; et, étant donné que la peste a amputé d'un tiers la population, cette population pourrait avoir atteint 30 000 personnes avant l'épidémie.
35. A. Püchel, *Das Anwachsen der deutschen Städte in der Zeit der Mittelalterlichen Kolonialbewegung*, Berlin, 1910, p. 210.
36. H. Samsónowicz, Zagadnienia demografii historycznej regionu Hanzy w XIV-XV wieku [Problèmes de démographie historique dans la région de la Hanse aux XIV^e-XV^e siècles] dans *Zapiski Historyczne*, 1963, p. 523-554.
37. E. Peters, Das grosse Sterben des Jahres 1350 in Lübeck und seine Auswirkungen auf die wirtschaftliche und soziale Struktur der Stadt, dans *Zeitschrift des Vereins für lübeckische Geschichte*, 1938.
38. Russell, *op. cit.*, p. 107-109. — Les chiffres absolus retenus ci-dessus, après Russell, sont en général légèrement supérieurs à ceux qu'a avancés E. Keyser, lequel avait tendance à fixer des évaluations basses par réaction contre les chiffres excessifs admis au XIX^e siècle.
39. Voir les tableaux établis par H. Reincke, *art. cit.*, p. 262-263.
40. Revoir plus haut, p. 242.
41. W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 125.
42. L'exemple le plus typique est celui des *locatores* de Cracovie de 1257 qui durent garantir au duc *quod nullum... Polonium liberum qui in rure hactenus habitavit, faciant suum convicem, ne hac occasione nostra vel episcopalia... predia ruralia desolentur* (*Codex diplomaticus civitatis Cracoviensis*, éd. F. Piekosinski, I, Cracovie, 1879, n° 1). En dépit de cette exclusive, on peut penser que, selon toute vraisemblance, des Polonais ont participé ensuite au peuplement de la nouvelle ville.
43. J. Jatzwauk, *Die Bevölkerung und Vermögensverhältnisse der Stadt Bautzen im Anfang des 15. Jahrh.*, diss. Leipzig, 1912.
44. H. von zur Mühlen, Versuch einer soziologischen Erfassung der Bevölkerung Revals im Mittelalter, dans *Hansische Geschichtsblätter*, 1957, p. 48-69.

45. J. Kejr, Die Anfänge der Stadtverfassung und der Stadtrechts in den Böhmisches Ländern dans *Die Deutsche Ostsiedlung...*, p. 467.
46. W. Kuhn, *Die deutschrechtliche Städte...* a établi un tableau p. 137-138, où jusqu'en 1326 on ne dénombre dans les documents relatifs aux bourgeois des villes de Basse-Silésie que 21 noms polonais, contre 1 519 allemands, soit à peine 1,4 % ; malgré toutes les précautions prises par cet auteur et en reconnaissant avec lui le poids considérable des éléments allemands dans le peuplement des villes silésiennes et polonaises, on ne peut s'empêcher dans ce cas de marquer une certaine réserve sur la méthode associant nom et origine ethnique.
47. Voir R. Sprandel, Zur Erfassung der Vermögensverhältnisse in hansischen Städten an Hand von Stadtbüchern, dans *Protokolle von Tagungen des Instituts für vergleichende Städtegeschichte*, 1975, p. 1-5.
48. H. Reincke, Bevölkerungsprobleme..., dans *Die Stadt des Mittelalters*, t. III, p. 292-302.
49. A. von Brandt, Die gesellschaftliche Struktur des mittelalterlichen Lübeck, dans *Untersuchungen zur gesellschaftlichen Struktur der Mittelalterlichen Städte in Europa* (Vorträge und Forschungen, t. XI), 1956, p. 215-240.
50. J. Schildhauer, Die Sozialstruktur der Hansestadt Rostock von 1378 bis 1569, dans *Hansische Studien H. Sprömborg zur 70. Geburtstag*, 1961, p. 341-353.
51. Les évaluations moyennes très élevées données par Reincke (*art. cit.*) pour Hambourg ne paraissent pas acceptables à A. von Brandt (*art. cit.*) ; nous avons adopté l'échelle de ce dernier qui est en accord avec les autres travaux en la matière.
52. A. Czacharowski, Soziale Schichten in den Städten des Deutschen Ordenslandes im Spätmittelalter, dans *Protokoll von Tagungen des Instituts für vergleichende Städtegeschichte*, 1977, p. 5-11.
53. A. Czacharowski, Sociotopography... dans *Acta Poloniae historica*, 1976, p. 121-129 (plan).
54. K. Gorski, La structure économique et sociale de l'État de l'Ordre teutonique en Prusse (XIV^e-XV^e s.), dans *Annali di storia economica e sociale*, 1966, p. 284-287.
55. J. Schildhauer, *art. cit.*, ci-dessus n. 50.
56. H. Jecht, Studien zur gesellschaftlichen Struktur der Mittelalterlichen Städte, dans *Vierteljahrschrift für sozial und Wirtschaftsgeschichte*, 1926, p. 48-85, réimpr. dans *Die Stadt des Mittelalters*, t. III, p. 229.
57. *Ibid.*, p. 236-237 ; K. Czok, Zur Entwicklung der Oberlausitzer Sechsstädte vom 13. Jahrh. bis zur Gründung ihres Sechsstädtebundes 1346, dans *Protokoll von Tagungen des Instituts für vergleichende Städtegeschichte*, 1977, p. 63.

58. K. Maleczynski, dans *Dzieje Wroclawia do roku 1807* [Histoire de Breslau], Varsovie, 1958, p. 901 (résumé).
59. *Ibid.*, p. 29, d'après A. Helbok, *Die Bevölkerung der Stadt Bregenz am Bodensee*, Innsbruck, 1912.
60. H. Planitz, Zur Geschichte des Städtischen Meliorats, dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germ. Abteilung*, 1950, p. 141-175, réimpr. dans *Altständisches Bürgertum*, t. II, Darmstadt, p. 120-153 ; du même, *Die deutsche Stadt...*, p. 122-129 ; Ph. Dollinger, Les villes allemandes au Moyen âge. Les groupes sociaux, dans Rec. de la Société Jean Bodin, *La Ville*, Bruxelles, 1954, réimpr. dans *Pages d'histoire*, p. 48-52.
61. Voir P. Pfeiffer, Das Breslauer Patriziat im Mittelalter, dans *Darstellungen und Quellen zur schlesischen Geschichte*, 1929, p. 7-18.
62. Dollinger, *La Hanse*, p. 169.
63. K. Maleczynski, *Dzieje Wroclawia*, p. 902 (résumé).
64. Dollinger, *Pages d'histoire*, p. 57.
65. Dollinger, *La Hanse*, p. 352-356.
66. E. Schiecke, dans *Geschichte Schlesiens*, t. I, p. 229-230 ; voir aussi R. Heck, Schlesien in der Zeit des Hussitenaufstandes, dans *Beiträge zur Geschichte schlesiens*, Berlin, 1958, p. 213-235.
67. Dollinger, *Pages d'histoire*, p. 58-59.
68. Voir en général G. Kisch, *Forschungen zur Rechts- und Sozialgeschichte der Juden in Deutschland während des Mittelalters*, 1955, et en particulier, Planitz, *Die deutsche Stadt...*, p. 277-282.
69. Diplôme d'Otton I pour l'église de Magdebourg (965), dans *Elencus fontium historiae urbanae*, n° 19, p. 50.
70. *Elencus...* n° 47, p. 75-76 (13 sept. 1084).
71. E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg*, p. 114, contre W. Heise, *Die Juden in der Mark Brandenburg bis zum 1571*, Berlin, 1932.
72. J. Le Goff, Apostolat mendiant et fait urbain dans la France médiévale, dans *Annales. E.S.C.*, 1970, p. 924-946 ; du même, Les Ordres mendiants et la ville au Moyen âge, dans *L'Histoire*, n° 22, 1980, p. 46.
73. Voir J. Kloczowski, *Dominikanie polscy na Slasku w XIII-XIV wicku* [Les Dominicains polonais en Silésie aux XIII^e-XIV^e siècles], Lublin, 1956.

NOTES DU CHAPITRE VII

1. W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 130-134.
2. W. Schlesinger, dans *Handbuch der hist. Stätten*, VIII, Sachsen, p. XXXIII-XXXIV.
3. H. Boockmann, *Der deutsche Orden*, p. 132.

4. H. Appelt, Die mittelalterliche deutsche Siedlung in Schlesien, dans *Deutsche Ostsiedlung in Mittelalter und Neuzeit*, Cologne-Vienne, 1971 (Studien zur Deutschtum im Osten, 8), p. 17-18.
5. Boockmann, *Der deutsche Orden*, p. 133.
6. W. Kuhn, Das Werden der ostdeutschen Stämme aus Herkunft und Geschichte, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn*, 1967, p. 148 s.
7. E. Schmidt, *Der Mark Brandenburg*, p. 59-60 ; G. Heinrich, dans *Handbuch der hist. Stätten*, X, Berlin-Brandenburg, p. XXX.
8. W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 137 et 150 ; A. Lipska, Der polnische Hochadel im 14. und in der ersten Hälfte des 15. Jh., dans *Beiträge zur Geschichte Schlesiens*, Berlin, 1958, p. 187 s.
9. Sur tout ce qui suit, W. Mitzka, Die Ostbewegung der deutschen Sprache, dans *Zeitschrift für Mundartforschung*, 1943-1944, p. 81-140 (carte), et E. Schwarz, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn*, p. 355-358.
10. Voir W. Kuhn, *Geschichte der deutschen Ostsiedlung in der Neuzeit*, t. 1, 1955, p. 78-109.
11. K. Blaschke, Die Entwicklung des sorbischen Siedlungsgebietes in der Oberlausitz, dans *Siedlung und Verfassung der Slawen zwischen Elbe, Saale und Oder*, 1960, carte 10.
12. W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 145 (cite en 1470 un Ambrosius devenu Mroz et un Petrus, Zlotypiotr) et 150-151.
13. Cité et traduit par J. Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964, p. 340-341.
14. J. Delobel, *Remarques sur la chronologie et l'origine dialectale des emprunts les plus anciens du polonais au germanique*, Abbeville, 1961 ; J. Matl, Der deutsche Anteil am Kulturaufbau Ost- und Südosteuropas, dans *Ostdeutsche Wissenschaft*, 1954, p. 128-129 ; du même, Die Rolle der deutschen Sprache in Ostmitteleuropa, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn*, 1967, p. 351-352.
15. Voir d'autres nombreux exemples dans *Die Slawen in Deutschland*, Annexe, 2, Die slawischen Wörter in den deutschen Mundarten, p. 415-423. Un des plus anciens exemples de l'emploi de *granica*, au sens de borne et de limite, se trouve dans l'acte de fondation de l'abbaye cistercienne de Pogutken en Poméranie orientale en 1258 (*Urkunden und erzählende Quellen*, I, n° 107, p. 402).
16. A. Gieysztor, Saints d'implantation, saints de souche dans les pays évangélisés de l'Europe du Centre-Est, dans *Hagiographie, cultures et sociétés*, IV^e-XII^e siècles, Paris, 1981, p. 573-584.
17. *Geschichte Schlesiens*, éd. Aubin, t. I, p. 515-517 ; W. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 57-62.

18. E. Schmidt, *Die Mark Brandenburg*, 1973, 3 Abschnitt: Ritterliche-höfische Kultur unter den Markgrafen Otto IV und Woldemar, p. 178-185.

19. Matl, *Der deutsche Anteil...*, p. 135-138; F. Dvornick, *Les Slaves*, p. 476-481.

20. K. Gorski, Das kulmer Domkapitel in der Zeiten des Deutschen Ordens, dans *Die Geistlichen Ritterorden Europas* (Vorträge und Forschungen, Bd. XXVI), Sigmaringen, 1980, p. 329 et s.

21. Dvornick, *Les Slaves*, p. 491-495.

22. R. Kötzschke, Die Frühzeit deutscher Kultur auf Leipzigs Heimatboden, dans *Deutsche und Slawen im Mitteldeutschen Osten*, p. 276.

23. Ph. Dollinger, *La Hanse*, p. 204.

24. *Geschichte Schlesiens*, éd. Aubin, t. I, p. 502-503 (avec carte hors-texte).

25. Sur ce qui suit S. d'Irsay, *Histoire des universités françaises et étrangères*, t. I, Paris, 1933, p. 175 et s.

26. Voir entre autres, V. Chaloupecky, *L'Université Charles à Prague. Sa fondation, son évolution et son caractère au XIX^e siècle*, Prague, 1948. En dernier lieu: R. Schmidt, Begründung und Bestätigung der Universität Prag durch Karl IV und die kaiserliche Privilegierung von Generalstudien, dans *Kaiser*, IV, 1316-1378. *Forsch. über Kaiser und Reich*, éd. H. Patze, 1978, p. 695-719.

27. *Handbuch der Geschichte der böhmischen Länder*, éd. K. Bosl, t. I, p. 449-451.

28. Voir K. Morawski, *Histoire de l'Université de Cracovie*, t. I, trad. P. Rongier, Paris, 1900. L'écolatre de Cracovie au temps de la création de l'Université était le Français du Midi Arnaud de Caussin (voir Ch. Higounet, Arnaud de Caussin, un « Gascon » à Cracovie, 1344-1371, dans *Cultus et cognitio*, Varsovie, 1976, p. 195-201).

29. *Geschichte Schlesiens*, t. I, p. 501-502; Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 138.

30. K.P. Woelky, *Urkundenbuch der Bisthums Kulm*, Danzig, 1885, t. I, p. 289 (bulle d'Urbain VI); St. d'Irsay, *op. cit.*, p. 185; X.W. Meysztowicz, dans *Dict. hist. et géogr. ecclésiastiques*, t. XII, 1953, col. 621.

31. Voir H. Helbig, *Universität Leipzig*, Frankfurt/Main, 1961.

32. R. Schmidt, Die Anfänge der Universität Greifswald, dans *Festschrift zur 500 Jahrfeier der Universität Greifswald*, t. I, 1956, et Kräfte, Personen und Motive bei der Gründung der Universitäten Rostock und Greifswald, dans *Beiträge zur pommerschen und mecklenburgischen Geschichte*, Marburg, 1981.

33. Renvoyons en bloc à G. Dehio, *Geschichte der deutschen Kunst*, 2 vol. Berlin, 1923-1927 (plusieurs rééditions), aux monographies régionales de la collection Dehio, *Handbuch der*

deutschen Kunstdenkmäler (plusieurs éditions depuis 1905) et à la série illustrée des Kunstdenkmäler (Deutsche Kunstdenkmäler, 13 vol.: Kunstdenkmäler in Osterreich, 4 vol., in Polen, 3 vol.; in der Tschecho-Slowakei, 3 vol.) dernières éditions en cours, Darmstadt, depuis 1966. Utiles lignes directrices par G. Grundmann, *Geschichte der bildenden Kunst*, dans *Die Deutschen und ihre östlichen Nachbarn*, p. 380-386.

34. *Die Slawen in Deutschland*, p. 138-147.

35. Voir J. Chapelot et R. Fossier, *Le village et la maison au Moyen Age*, Paris, 1980, p. 227-228, 269-286.

36. Sur ce qui suit, K. Baumgarten, *Das deutsche Bauernhaus*, Berlin-Neumünster, 1980, p. 41 et s.

37. Jugement prudent de I. Köran, Tradition des églises à plan central de Bohême, dans *Mélanges R. Crozet*, Poitiers, 1966, p. 1057-1066.

38. A. Merhatuova, Les débuts de l'architecture du haut Moyen âge en Bohême, *ibid.*, t. I, p. 111-117; signale en outre la découverte d'une rotonde plus ancienne que Saint-Géry, à Levy Hradec, au nord de Prague.

39. J. Stiennon, La Pologne et le pays mosan au Moyen Age. A propos d'un ouvrage sur la porte de Gniezno, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 1961, p. 457-473.

40. Mise au point nuancée par L. Génicot, Pologne et pays mosan au Moyen âge. Bilan sommaire et suggestions de recherches, dans *Académie royale de Belgique, Bull. de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 1978, p. 16-33.

41. Outre les monographies, voir W. Bickel, Die Kunst der Cistercienser dans *Die Cistercienser Geschichte*, Geist, Kunst, éd. A. Schneider, Cologne, 1974, p. 193-340 et les rapides conclusions de U. Schröder, dans *Die Zisterzienser*, Cologne, 1980, p. 334.

42. Dollinger, *La Hanse*, p. 338.

43. B. Schmidt, *Baugeschichte der Marienburg*, Cologne, 1955, et N. von Holst, *Der deutsche Ritterorden und seine Bauten*, Berlin, 1981.

44. Voir Boockmann, *Der deutsche Orden*, p. 234-254.

NOTES DE L'ÉPILOGUE

1. A. Borst, Das Erdbeben von 1348, dans *Historische Zeitschrift*, 1981, p. 529-570. L'épicentre de ce séisme se trouvait à Villach; ses plus graves destructions eurent lieu en Carinthie, Carniole, Frioul, Basse-Autriche; mais il se fit sentir jusqu'à Lübeck et Cracovie.

2. Voir W. Abel, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, p. 103 et s., et du même, *Agrarkrisen und Agrarkonjunktur*,

Hambourg-Berlin, 1966, p. 42-54 et 93-96 ; M. Born, *Die Entwicklung der deutschen Agrarlandschaft*, p. 67-71.

3. Voir W. Abel, Désertions rurales : bilan de la recherche allemande, dans *Villages désertés et histoire économique, XI^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1965, p. 515-530.

4. I. Gieysztor, Recherches sur la démographie historique et en particulier rurale en Pologne, dans l'histoire de l'agriculture et de la vie rurale en Pologne, *Ergon*, IV, 1964, p. 511-513 ; A. Gieysztor, Villages désertés : bilan de la recherche polonaise, dans *Villages désertés...*, p. 610-611.

5. Kuhn, *Siedlungsgeschichte Oberschlesiens*, p. 144-145.

6. Voir plus haut, livre III, chap. III.

7. Le même phénomène s'est manifesté envers la Hanse (voir Dollinger, *La Hanse*, p. 349 et s.).

8. *Geschichte Schlesiens*, éd. Aubin, t. I, p. 203-223 ; A. Lipska, Der polnische Hochadel im 14. und in der ersten Hälfte des 15 Jh. und das problem der Vereinigung Schlesiens mit Polen, dans *Beiträge zur Geschichte Schlesiens*, Berlin, 1958, p. 187-212.

9. *Handbuch der Geschichte der böhmischen Länder*, éd. Bosl, 1967, t. I, p. 416-417.

10. *Ibid.*, p. 391-394.

11. *Histoire de Pologne*, p. 137-144.

12. Dvornik, *Les Slaves*, p. 552-563 ; *Hist. de Pologne*, p. 147.

13. Dvornik, *ibid.*, p. 452-454.

14. Sur Jean Hus et la réforme hussite, mise au point dans K. Bihlmeyer et H. Tüchle, *Kirchengeschichte*, trad. française, *Histoire de l'Église*, t. III, Mulhouse, 1964, p. 96-102.

15. Voir H. Kaminsky, Hussite Radicalism and the Origins of Tabor, 1415-1418, dans *Medievalia et Humanistica*, 1956, p. 102-130.

16. *Geschichte Schlesiens*, t. I, p. 243-257 (carte).

17. Sur la réforme et les guerres hussites, excellentes pages de Dvornik, *Les Slaves*, p. 507-540.

18. On n'avait pas à aborder ici les doctrines et les controverses religieuses proprement dites. Les quatre articles dits *compactata* promulgués à Iglau (1436), portaient sur la communion sous les deux espèces, la liberté de prédication, la punition des péchés mortels par ceux dont c'était la tâche, l'administration des biens ecclésiastiques.

19. Voir plus haut, Livre II, chap. XI.

20. M. Hellmann, Zu den Anfängen des litauischen Reiches, dans *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, 1956, p. 159-165.

21. Boockmann, *Der deutsche Orden*, p. 151-169.

22. F. Pasquier, *Gaston Phoebus en Prusse (1357-1358)*, Foix, 1893 ; E. Maschke, Burgund und der preussische Ordenstaat, dans *Syntagma Friburgense*, H. Aubin zum 70 Geburtstag, Lindau-

Konstanz, 1956, p. 157-163 ; Ch. Higounet, De La Rochelle à Torun : aventure de barons en Prusse et relations économiques (1363-1364), dans *Le Moyen Age*, 1963, p. 529-540 ; W. Paravicini, Die Preussenreisen des europäischen Adels, dans *Historische Zeitschrift*, t. 232, 1981, p. 25-38.

23. Retenons dans l'énorme littérature sur Tannenberg-Grunwald, le condensé de E. Maleczynska, dans *Historia Polski*, I, p. 573-579 (plans dans Atlas historyczny Polski, 15), les remarques de Boockmann, *Der deutsche Orden*, p. 176-180 et la revision critique de S. Ekdahl, *Die Schlacht bei Tannenberg, 1410. Quellenkritisch Untersuchungen, I. Ernführung und Quellenlage*, Berlin, 1982 (Berliner historische Studien, 8).

24. K. Gorski, La structure économique et sociale de l'État de l'Ordre teutonique en Prusse (XIV^e-XV^e s.), dans *Annali di storia economica e sociale*, 1966, p. 290-292 ; Boockmann, *op. cit.*, p. 197-210 ; M. Burleigh, *Prussian society and the German Order. An aristocratic corporation in Crisis, 1410-1466*, Cambridge, 1984.

25. E. Maschke, Die Schäffer und Lieger des Deutschen Ordens in Preussen, dans *Hamburger Mittel - und Ostdeutsche Forschungen*, 1960, p. 145, cite ce texte caractéristique des bourgeois de Königsberg : « Le grand maître était devenu un marchand, les seigneurs s'occupaient de commerce, c'est pour cela que la guerre a éclaté et c'est pour cela qu'on les chassa. »

26. Voir M. Biskup, Das Ende des Deutschordenstaates Preussen im Jahre 1525, dans *Die geistlichen Ritterorden Europas*, p. 403-416.

27. W. Kuhn, *Geschichte der deutschen Ostsiedlung in der Neuzeit*, 2 vol., Cologne, 1955-57.

28. Revoir plus haut, Livre I, chap. VIII.

29. Zur Problematik der Erforschung der deutschen Ostsiedlung, dans *Die deutsche Ostsiedlung des Mittelalters als Problem der europäischen Geschichte*, 1975, p. 30.

30. *Les grandes migrations des XII^e-XIV^e siècles en Europe du Centre-Est*, 1982, p. 60-61.

31. *Ibid.*, p. 63.

*
* *

Nous n'avons pas cru nécessaire de retenir une orientation bibliographique. Le lecteur voudra bien se reporter aux ouvrages mis en références dans les notes.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS DE LIEUX

- AHRENSBÖK, 102, 111.
ALBA JULIA, 201.
ALÉMANIE, 127.
ALFÖLD, 35.
ALLEMAGNE, 110, 138, 149,
155, 227, 228, 249, 259, 263,
265, 266, 269, 286, 327.
ALLENSTEIN, 242.
ALLER, 52.
ALTAICH, 40, 42.
ALT-BELZ, 275.
ALTENBERG, 79, 126.
ALTENKREMPE, 111, 116,
117.
ALTES LAND, 101.
ALTEWALDE, 277.
ALTMARK, 86, 103, 105, 132,
133, 136, 153, 264, 324.
ALTMITWEIDA, 129, 279.
ALTVATER, 175, 188, 190.
ALTWARTENBURG, 248.
ALTZELLE, 122, 123, 126.
AMELUNGSBORN, 51.
AMORBACH, 50.
ANNABERG, 126.
ANKLAM, 303.
ARKONA, 72.
ARNOLDSDORF, 244.
ARTLENBURG, 110.
ASCHERADEN, 230.
ASCHERSLEBEN, 85.
AUGSBOURG, 58, 74.
AUSCHWITZ, 194-195.
AUSSIG, 172.
- AUTRICHE, 60, 66-67, 79-81,
88-89, 93, 103, 104, 157-164,
208, 257-258, 259, 263-266,
273, 274, 276, 277, 290, 293,
297, 311-313, 325, 327, 333,
340, 350, 353.
- BADE, 340.
BAKONY, 29.
BALLENDORF, 121.
BALLENSTADT, 103.
BAMBERG, 123, 184.
BANAT, 29.
BARDOWICK, 112, 114.
BÄRENSTEIN, 124, 126.
BARNIM, 132, 135-136, 139,
140, 144, 154, 278.
BAUTZE, 187.
BAUTZEN, 64, 121, 124, 126,
127, 128, 275, 321, 325, 327,
334.
BAVIÈRE, 38, 39, 41, 42, 43,
47, 48-50, 53-54, 58, 60, 79,
88, 98, 104, 127, 157, 164,
166, 176, 186, 213, 266, 271.
BEIERFELD, 123.
BEIERDORF, 123.
BELBUCK, 152, 153.
BENAU, 138.
BENEDIKTBEUERN, 49.
BERCHTESGADEN, 49.
BERENT, 247.
BERLIN, 136, 143-145, 294,
315, 326, 333, 334, 353.
BERLINCHEN, 211.

- BESKIDES, 28, 190, 194, 264.
 BESSKOW, 143.
 BESUT, 96.
 BEUTHEN, 91, 191, 194, 195, 338.
 BICHOFSLAK, 168.
 BIECZ, 218.
 BIHOR, 202-203.
 BIELITZ, 195.
 BISCHOWSWERDA, 125, 128.
 BISHOFSBURG, 248.
 BISKUPICE, 244.
 BISKUPIN, 350.
 BISTRITZ, 201, 205, 207.
 BODDIN, 140.
 BODE (LA), 269.
 BODWIDE, 112.
 BOHÈME, 23, 24, 33, 35, 41, 43, 49, 64, 67, 68, 72-74, 78, 79, 92, 93, 96, 100, 104, 169-172, 175-177, 179, 215, 223, 258, 261-264, 266, 267, 272, 273, 285, 289, 293, 300, 302-304, 308, 309, 311, 313-315, 325, 327, 332-334, 340, 342, 344, 351, 358, 360, 361.
 BOHMISCH KAMNITZ, 179.
 BOIZENBURG, 150.
 BOSAU, 111, 122.
 BRABANT, 132.
 BRANDEBOURG, 59, 79, 80, 86, 87, 93, 103, 105, 131-136, 142, 213, 257, 258, 263, 265, 267, 276, 281, 282, 284, 286, 287, 288, 289, 293, 296, 300, 303, 305, 306, 310, 311, 317, 319, 323, 325, 327, 333, 338, 339, 342, 346, 350, 357, 358.
 BRANDENBURG, 57, 60, 61, 75, 81, 131, 133, 134, 135, 139, 140-142, 294, 298, 301, 304, 307, 310, 313, 352.
 BRANIEWO, 240.
 BRATISLAVA, 28, 294, 295.
 BRAUNAU, 174.
 BRAUNBERG, 240.
 BRAUNSBURG, 175, 243, 303, 306.
 BRAUNSWALD, 245.
 BRÈME, 40, 99, 102, 227, 262.
 BRENNABURG, 57, 72, 139, 141, 294, 295.
 BRESLAU, 64, 183-187, 190, 193, 195, 281, 301, 303, 304, 312, 313, 317, 320, 321, 324, 325, 326, 329-334, 348, 353, 361.
 BREVNOW, 74, 78.
 BRIEG, 306, 312, 322.
 BRIGNITZ, 139.
 BRNO, 169, 172, 178, 304.
 BRODA, 80.
 BROMBERG, 254, 287.
 BRUCK-AN-DER-LEITHA, 162, 310, 311.
 BRUCK-AN-DER-MUR, 311-313.
 BUCCHOLZ, 126.
 BUCHWALD, 191.
 BUCHWITZ, 122.
 BUCKOW, 79.
 BUDA, 207-208.
 BUDAPEST, 297.
 BUDWEISS, 179, 342.
 BUK, 302.
 BUKOW, 149.
 BUNSBURG, 111.
 BURG, 133.
 BURGENLAND, 161, 198-199, 276, 340.
 BURZENLAND, 201, 202, 206.
 BÜTZOW, 149.
 BYTHOM, 91, 96, 193, 338.
 CARINTHIE, 34, 40, 41, 42, 60, 158, 164-167, 258, 263, 266, 267, 273, 340, 341.
 CARNIOLE, 158, 164, 166, 353.
 CARPATES, 28, 202, 218, 264, 304.
 CASLAV, 314.
 CAUCASE, 29.
 CESHÉ BUDEJOVICE, 179, 312-313.
 CETATEA NEAMTULI, 205.
 CHELMNO, 235, 237, 238-240, 243.

- CHEMNITZ, 123, 128, 314.
 CHORIN, 79, 137.
 CHRISTBURG, 242, 245, 252, 268, 315.
 COLBAZ, 79.
 COLDITZ, 60, 296.
 COLLN, 144.
 COLOGNE, 52, 88, 201, 332.
 COTTBUS, 143, 296.
 COURLANDE, 230, 231, 233, 289.
 CRACOVIE, 64, 74, 89, 133, 210, 213, 221-223, 242, 296, 298, 301, 304, 305, 308, 309, 310, 312, 313, 319, 326, 333, 334, 343, 345, 349, 351.
 Voir aussi KRAKAU.
 CUJAVIE, 210, 215, 216, 217, 223, 238, 263, 268, 280.
 DANZIG, 26, 243, 247, 298, 303, 311, 314, 323, 327, 331, 334, 343, 348, 350, 354.
 Voir aussi GDANSK.
 DEMMIN, 147, 153.
 DOBERAN, 79, 80, 149.
 DOBRILUGK, 79, 138, 216.
 DORPAT, 230, 231, 233.
 DORTMUND, 227, 329.
 DRESDE, 126, 128, 271, 298, 303, 311-312, 314, 321, 325, 329.
 EBERSBERG, 49.
 EGERLAND, 124, 170, 176, 259, 266, 340.
 ELBING, 240, 243, 252, 303, 308, 311, 315, 328, 329, 334, 338, 348.
 ELDENA, 79, 154, 155.
 ERFURT, 53.
 ERMLAND, 25, 237, 238, 242, 246, 249, 251, 262, 268.
 ERZGEBIRGE, 105, 119, 123, 126, 172, 176, 177, 264, 267, 272, 277, 278, 290, 340.
 ESTHONIE, 226, 228, 229, 231, 232.
 EUTIN, 102, 111, 149.
 FELLIN, 230, 231, 232.
 FISHAUSEN, 248.
 FLÄMING, 103, 105, 133, 137, 341.
 FLANDRE, 99, 101, 122, 132, 133, 149, 186.
 FLEMMINGEN, 103, 123, 277.
 FRANCFORT-SUR-L'ODER, 143, 144, 297, 301, 305, 306, 310, 312, 313, 315, 318, 322, 333.
 FRANCONIE, 49, 104-105, 123, 125, 138, 166, 176, 183, 186, 352.
 FRAUENBERG, 242, 303, 306.
 FREIBERG, 126, 173, 175, 330.
 FREISTADT, 162, 218, 311.
 FRIBOURG-EN-BRISGAU, 53.
 FRIEDLAND, 138, 143, 174, 179, 242, 306, 318, 319.
 FRIEDBERG, 167, 315.
 FRIOUL, 39, 60.
 FRISE, 52, 99, 102.
 FRYSZTAK, 218.
 FULDA, 51.
 FURSTENFELD, 167.
 GALICIE, 29, 263, 277, 340.
 GDANSK, 26, 81, 236, 238, 241-242, 247, 252, 289, 294-296, 299, 301, 313, 314, 325.
 Voir aussi DANZIG.
 GESENKE, 175, 277.
 GLATZ, 191, 192.
 GLOGAU, 91, 184, 312.
 GLOGOW, 91, 96.
 GNIEZNO, 63, 64, 65, 74, 90, 215, 294, 347, 351, 352.
 GNIEW, 235, 247.
 GOLDBERG, 186, 191, 194, 303, 307.
 GOLDENS AUE, 51.
 GÖRLITZ, 96, 127, 271, 306, 312, 325, 329, 330, 333, 334, 361.
 GOTLAND, 226, 232.
 GRAN, 65, 75, 347.
 GRAZ, 167, 287, 297, 315.

- GREIFENHAGEN, 155, 306.
 GREIFSWALD, 81, 153, 155, 303, 349.
 GREIZ, 120, 123.
 GRIMMA, 324.
 GRODKOW, 183.
 GROITZSCH, 120, 127.
 GRONINGUE, 227.
 GROOS-WUSTERWITZ, 133.
 GRÜNBERG, 287.
 GRÜNHOF, 248.
 GURK, 42, 158, 165, 167.
 GZYBOW, 218.
- HAINBURG, 67, 162.
 HALLE, 38, 127, 303.
 HALTESHAGEN, 153.
 HAMBOURG, 39, 40, 52, 110, 115-117, 289, 296, 302, 307, 308, 310, 314, 321, 322, 326, 328, 330, 331.
 HANNOVERSCH MÜNDEN, 54, 307.
 HANNOVERSCHER WENLAND, 33, 275.
 HARZ, 46, 49, 51, 173.
 HAVELBERG, 60, 61, 75, 86, 103, 131, 134.
 HAVELLAND, 139, 134, 290.
 HEILIGENHAFEN, 117.
 HEILIGENKREUZ, 79, 158, 159, 160, 248, 259, 287, 353.
 HEINRICHAU, 79, 184, 187, 260, 263.
 HERMANNSDORF, 244.
 HERMANNSTADT, 200, 202, 207.
 HESSE, 46, 48, 51, 186.
 HIRSCHBERG, 191.
 HOLLANDE, 99, 101, 132, 133.
 HOLLANDERDORF, 111.
 HOLLERLAND, 101.
 HOLSTEIN, 35, 76, 79, 85, 93, 99, 102, 109-111, 116, 117, 149, 228, 257, 258, 261, 264, 266, 269, 281, 290, 293, 352.
 HORN, 161.
- HONGRIE, 29, 65-66, 75, 80, 84, 96, 100, 103, 105, 197-208, 215, 258, 264, 284, 287, 302, 332, 334, 342.
 HÜTTENBERG, 168.
- ISERGEBIRGE, 174, 190.
 ITALIE, 286.
- JUDENBURG, 166, 167, 168, 297.
 JUTERBORG, 133, 141, 300.
- KAMENZ, 79, 80, 183, 184, 187.
 KAMIN, 78, 81.
 KAMMIN, 152, 153, 352.
 KARANTANIA, 39, 40.
 KASSEL, 53.
 KIEL, 117, 303, 315.
 KIELCE, 219.
 KLAGENFÜRT, 167.
 KLATOVY, 179, 314.
 KLATTAU, 179.
 KLAUSENBURG, 200, 207.
 KOKENHUSEN, 230, 232.
 KOMARNO, 202.
 KÖNIGSBERG, 203, 211, 240, 243, 289, 290, 301, 303, 306, 325, 339, 348.
 KÖPENICK, 139, 294.
 KÖSLIN, 155.
 KOSZALIN, 155.
 KOTNAR, 205.
 KRAKAU, 103, 133. Voir aussi CRACOVIE.
 KREMnitz, 203, 206.
 KREUZBURG, 190, 242, 343.
 KRONSTADT, 202, 207, 303.
 KRUSCHWITZ, 264.
 KRUSZWICA, 63, 221, 294.
 KÜHREN, 103, 121.
 KULM, 240, 268, 269, 272, 303, 304, 310, 312, 313, 318, 319, 321, 323, 328, 329, 334, 341, 349.
 KULMERLAND, 93, 235, 237, 238, 243-244, 251, 261, 343.
 KULMSEE, 244.

- KUNTZENDORF, 141.
 KUTTENBERG, 173, 203.
 KWIDZYN, 244.
- LABENZ, 113.
 LAIBACH, 167, 341.
 LANDSBERG, 211.
 LANGENAU, 305.
 LANGFELD, 161.
 LAUNBOURG, 109, 112-113, 116, 257, 264, 266, 279, 357.
 LAUNBURG, 149, 275.
 LAUSICK, 104, 121, 122.
 LEBUS, 142, 143, 210.
 LEHNIN, 79, 132.
 LEISNIG, 127.
 LEIPZIG, 104, 126, 127, 128, 201, 298, 303, 307, 314, 320, 321, 330, 348, 349.
 LEOBEN, 167, 168, 311.
 LESNICA, 188.
 LETTONIE, 226, 231.
 LEUBUS, 79, 137-140, 184, 185, 216, 260, 287.
 LEUTSCHAU, 203, 206.
 LIEBWALDE, 245.
 LIEGE, 74, 77, 204.
 LIEGNITZ, 91, 312, 334, 335, 348.
 LINZ, 352.
 LIPPSTADT, 54, 307.
 LITUANIE, 225, 229, 233, 235, 238, 243, 250, 261, 333.
 LIUBUSUA, 57, 120.
 LIVONIE, 225-227, 229-233, 236, 238, 251, 285, 293, 329, 341, 347.
 LJUBLJANA, 166, 167, 341.
 LÖBAU, 246.
 LOITZ, 153.
 LORRAINE, 49, 79, 213.
 LORSCH, 48, 50.
 LÖWENBERG, 186, 191, 194, 303.
 LOWENSTADT, 114.
 LUBECK, 68, 77, 85, 87, 88, 105, 110, 111, 114-117, 152, 227, 232, 240, 241, 247, 289, 294, 295, 298-303, 307, 308, 314, 321, 322, 325-326, 328, 330, 331, 334, 348, 352, 354.
- LUBIAZ, 184, 260.
 LUBIN, 79.
 LUKAU, 113.
 LUND, 77.
 LUNEBOURG, 59, 76, 88, 96, 112, 113.
 LUSACE, 60, 63, 64, 79, 84, 85, 86, 90, 93, 97, 119, 120, 124-126, 129, 132, 137, 139, 140, 141, 143, 257, 259, 263, 264, 266-267, 277, 287, 290, 299, 303, 329, 338-340, 342, 361.
 LYNCHEN, 143.
- MAGDEBOURG, 53, 61-64, 73, 75, 76, 80, 81, 86, 90, 91, 99, 103, 127, 132, 133, 137, 228, 287, 298, 300, 303, 321, 322, 325, 331, 347, 352-353.
 MAHRISCH - NEUSTADT, 173, 178.
 MALBORK, 242, 354.
 MARCHEGG, 163.
 MARCHFELD, 160, 161.
 MARGRAFENHEIDE, 138.
 MARIENBURG, 202, 238, 242, 243, 245, 247, 315, 354-355.
 MARIENTHAL, 125.
 MARIENWERDER, 325.
 MÄRISCH HERMERSDORF, 174.
 MARISCHE WEISKIRCHEN, 175.
 MARKOWA, 280.
 MAYENCE, 52, 61, 73, 332, 352.
 MAZOVIE, 34, 63, 212, 223, 235, 246, 248, 263.
 MAZURIE, 25, 220, 248, 343.
 MECKLEMBOURG, 16, 25, 26, 35, 77, 79, 87, 93, 96, 97, 104, 136, 143, 148-152, 213, 258, 259, 261, 264, 267, 275, 281, 283, 285, 286, 289, 290, 293, 295, 300, 301, 304, 311, 317, 335, 339, 341, 352, 353, 357.

- MECKLENBURG, 67, 294, 295.
 MEISSEN, 56, 61, 76, 91, 120,
 123, 125, 127, 296, 303, 307,
 346, 352-353.
 MEMEL, 230.
 MEPPENT, 53.
 MERSEBURG, 53, 56, 61, 75-
 76, 84, 91, 99, 104, 120.
 MEWE, 235, 247.
 MIKULOV, 173.
 MISNIE, 60, 63, 79, 84, 93,
 104, 105, 119-121, 124, 138,
 184, 186, 213, 249, 257, 258,
 261, 263, 264, 266, 267, 268,
 272, 274, 323, 338, 339.
 MITTELMARK, 290.
 MITTENWALDE, 143.
 MOLDAVIE, 205-206.
 MOGILA, 79, 214.
 MOGILNO, 78.
 MORAVIE, 23, 41, 64, 72-73,
 100, 169-175, 176, 177, 179,
 223, 258, 263, 264, 266, 267,
 268, 276, 277, 290, 293, 303,
 304, 309, 312, 323, 327, 333,
 340, 342, 351.
 MÜLHAUSEN, 250, 323.
 MUHLVIERTEL, 159.
 MUNICH, 54.
 MÜNSTER, 227.
 NAUMBURG AM BOBER,
 80, 137, 187.
 NAUMBURG-ZEITZ, 121.
 NEISSE, 92, 188, 189, 194,
 195, 196, 261, 325.
 NEUBRANDENBURG, 143,
 144, 310, 311, 313, 314, 315,
 318, 321.
 NEUDORFEL, 172.
 NEUENLAND, 102.
 NEUKALEN, 152.
 NEUMARK, 67, 194, 210-211,
 281, 310, 342, 362.
 NEUMARKT, 188, 218, 246,
 301, 303, 304, 319.
 NEUSOHL, 203.
 NEUSTÄDEL, 126.
 NEUSTADT, 117, 126, 175,
 195, 227.
 NEUSTADT-GLEWE, 152.
 NIKOLSBURG, 173.
 NORDALBINGIE, 33, 88, 93,
 105.
 NORGAW, 38, 49.
 NORDMARK, 85, 131, 132.
 NORDWALD, 67, 161, 277.
 NORIQUE, 165, 167, 297.
 NOSNERLAND, 199, 200,
 202.
 NOTEC, 215, 216, 264.
 NOWY SACZ, 218.
 NOWY STAW, 247.
 NUREMBERG, 208, 304.
 OBER-STRAHLBACH, 161,
 279.
 OBRA, 264.
 ODENWALD, 50, 278.
 OFEN, 208.
 OHRNWALD, 278.
 OLDENBOURG, 75, 77, 87,
 109, 111, 113, 294.
 OLIVA, 79, 100, 236, 247, 287.
 OLKUSCH, 219, 223.
 OLMUTZ, 80, 169, 178, 304.
 OPOLE, 91, 92, 96, 192; voir
 aussi OPPELN.
 OPPELN, 91, 194, 334, 338,
 339, 350; voir aussi OPOLE.
 OSTERODE, 249, 251.
 OSTMARK, 39, 43, 59, 60, 65,
 157.
 OSTPHALIE, 112, 115.
 OTTMACHAU, 302, 343.
 OTTMACHAU-NEISSE, 195,
 196.
 PACZKOW, 309.
 PALATINAT, 123, 176.
 PALATINAT BAVAROIS,
 263, 266.
 PANNONIE, 41, 43, 207.
 PARCHIM, 149, 150, 152.
 PASSAU, 40, 75, 157, 158,
 159, 164.
 PATSCHKAU, 194, 196, 309,
 313, 314.
 PAYS-BAS, 101, 110, 122,
 134.
 PELPLIN, 79, 247, 287.

- PERLEBERG, 134, 143, 296.
 PERNAU, 232.
 PEST, 207-208.
 PILSEN, 179, 309-310.
 PILZNO, 218.
 PIRNA, 129, 321.
 PLAU, 152.
 PLAUEN, 120, 123.
 PLEISSENLAND, 122, 123,
 124, 125, 129, 264.
 PLOCK, 221-223, 294, 319.
 PLZEN, 171, 179.
 POLICKA, 179.
 POLOGNE, 63-65, 67, 74, 77,
 79, 80, 86, 89-91, 96, 100-
 105, 209-224, 258, 260, 261,
 264, 265, 267, 280, 284-287,
 289, 293, 294, 300-303, 312,
 317, 319, 333, 334, 338, 342-
 344, 347, 351-353, 358, 359,
 361-363; GRANDE-, 210,
 211, 238; PETITE-, 210,
 272, 280.
 POMÉRANIE, 25, 63, 77-79,
 84, 93, 97, 104, 105, 142,
 143, 148, 151-155, 209-212,
 216, 237, 238, 241-245, 252,
 258, 259, 261, 265, 266, 267,
 273, 275, 279, 280, 283, 286,
 293, 301, 314, 317, 319, 325,
 334, 339, 341, 343, 352.
 POMERELIE, 238, 246-247,
 250, 251, 289.
 POMESANIE, 266.
 POPPENDORF, 133.
 POZNAN, 61, 63, 74, 91, 215,
 221-223, 287, 294-296, 298,
 299, 301, 304, 306, 309, 312,
 313, 314, 323, 343, 345, 347,
 350, 351.
 POZNANIE, 223, 280.
 PRAGUE, 62, 64, 73, 74, 79,
 80, 100, 170, 171, 178, 268,
 269, 285, 295, 304, 319, 325,
 333, 348-349, 351, 357, 360.
 PRENZLAU, 142, 154, 306.
 PRESBOURG, 28, 43.
 PRESEKA, 182.
 PRIGNITZ, 86, 134, 139, 140,
 143, 275.
 PROBSTEI, 111.
 PRUSSE, 25, 235, 250, 258,
 262, 264-266, 272, 273, 281,
 282, 285, 286, 288-290, 293,
 303, 308-310, 315, 317, 319,
 325, 334, 341, 347, 350, 358,
 365.
 PRZEMSYSL, 220.
 PUTZIG, 250, 323.
 RADKERSBURG, 165, 167.
 RADOLFOZELL, 53.
 RATIBOR, 91, 194, 348.
 RATISBONNE, 40, 52, 73, 75,
 88, 208, 332, 352.
 RATZEBOURG, 67, 77, 87,
 88, 109, 110, 112, 113, 352.
 REICHENAU, 50.
 REICHENBACH, 49, 312, 315.
 REICHENBERG, 174.
 REICHTHAL, 190.
 REVAL, 229, 232, 233, 303,
 327, 354.
 RHÉNANIE, 46, 47, 79, 102,
 134, 164, 201, 278, 287, 354.
 RIESENGBIRGE, 190, 340.
 RIGA, 227-230, 233, 301, 306,
 315, 325, 354.
 ROCHLITZ, 60, 127, 128, 275.
 RODNA, 202, 205.
 ROLLINGSHAIN, 279.
 ROSTOCK, 149, 151, 155,
 298, 301-303, 314, 321, 325-
 328, 330, 331, 349, 354.
 ROTHE, 134.
 RUGEN, 77, 84, 100, 147, 152,
 155.
 RUSSIE, 29, 303.
 RUTHENIE, 359.
 SAALFELD, 103, 123.
 SAAZ, 313.
 SACHSSTADT, 126.
 SACZ, 217, 218.
 SAGAN, 191, 192, 194.
 SAMOGITIE, 233.
 SAMLAND, 235, 237, 238,
 247-249.
 SAINT-GALL, 50, 307.

- SANOK, 220.
 SALZBOURG, 40, 42, 49, 75,
 157, 158, 167.
 SATEMIN, 275.
 SAXE, 39, 56, 59, 87, 96, 104,
 115, 121, 166, 173, 175, 186,
 249, 272, 273, 275, 277, 279,
 287, 290, 303, 329, 334, 338,
 339, 341; BASSE-, 46, 47.
 SCHLESWIG, 67.
 SCHLOCHAU, 343.
 SHÖNFELD, 278.
 SCHÖNHENGSTERLAND,
 174, 176.
 SCHÖNWALDE, 111, 138,
 187, 272.
 SCHWERIN, 87, 93, 148, 149,
 151, 152, 304.
 SEDLITZ, 190, 261.
 SEGEBERG, 84, 110, 111.
 SEIFERDAU, 186.
 SEITERNDORF, 160.
 SIEBENBURGEN, 28, 105,
 206.
 SIEGERLAND, 51.
 SILÉSIE, 34, 35, 64, 65, 74,
 79, 81, 89, 90-93, 96, 100,
 103, 104, 105, 137, 174, 181-
 196, 209, 212, 213, 216, 217,
 218, 221, 223, 243, 245, 258,
 260-268, 272, 276, 277, 280,
 282, 289, 290, 293, 300, 301,
 303, 307, 308, 309, 312, 314,
 315, 317, 321, 322, 323, 325,
 327, 332, 333, 334, 338-343,
 346, 358, 361.
 SLOVAQUIE, 41, 202-203, 204,
 206, 294, 308, 335, 340, 359.
 SLOVÉNIE, 166, 258, 263,
 287.
 SOEST, 227, 329.
 SOMMERFELD, 138.
 SORAU, 140, 141, 277.
 SOUABE, 166, 340.
 SPANDAU, 142, 144.
 SPESSARTS, 278.
 SPIRE, 276, 332.
 SPIS, 201, 203.
 SRODA SLASKA, 194, 301,
 308.
 STARGARD, 61, 144.
 STARY SACZ, 217-218.
 STENDAL, 103, 141, 154.
 STETTIN, 78, 81, 84, 153, 154,
 294, 295, 306, 321, 325.
 STRALSUND, 153, 155, 248,
 261, 303, 325, 354.
 STRASBURG, 246, 310, 311,
 313, 315.
 STRASSBURG, 167, 297.
 STRELITZ, 301.
 STYRIE, 34, 42, 157, 162-167,
 204, 263, 271, 273, 297, 312-
 313, 340, 341.
 SUBKAU, 253, 280.
 SUDÈTES, 96, 174, 194, 258,
 264, 340, 342, 343, 358.
 SÜSEL, 102, 111.
 SZEKESFEHERVAR, 204,
 207.
 TALLINN, voir REVAL.
 TANGERMARK, 38.
 TANNENBERG, 279.
 TAPIAU, 248, 249.
 TARNEWITZ, 149.
 TATRA, 28.
 TAUNUS, 51.
 TELTOW, 132, 135-136, 139,
 140, 144.
 THIERENBERG, 248.
 THOMASKIRCHE, 189.
 THORENBURG, 200.
 THORN, 239, 243, 244, 301,
 303, 307, 310, 312, 313, 318,
 323, 325, 327, 329, 334, 341,
 354.
 THURINGE, 35, 39, 43, 46, 48,
 51, 59, 104, 121, 123, 125,
 138, 183, 184, 186, 263, 271,
 350.
 THURINGERGAU, 85.
 TORON, 239.
 TORUN, 239, 315; voir aussi
 THORN.

- TRANSYLVANIE, 200, 201,
 206, 207, 268, 287, 335, 338,
 340, 342.
 TRAUTENAU, 174.
 TREBNITZ, 137, 184, 185,
 187, 192, 260, 309, 313.
 TRÈVES, 52, 53, 332.
 TRZEBNICA, 260.
 TYNIEC, 78.
 TYROL, 166, 173.
 UCKERLAND, 132, 136, 140,
 142, 266, 290, 300, 322.
 UCKERMARK, 135.
 UTRECHT, 99, 101, 102.
 UXHÜLL, 226, 227.
 VARSOVIE, 301, 312, 313.
 VIENNE, 66, 89, 160, 161,
 163-164, 249, 297, 321, 322,
 325, 331, 333, 334.
 VIERLANDE, 110.
 VILNA, 362.
 VOGTLAND, 96, 119, 123,
 124, 129, 264, 266, 277, 278.
 WAGRIE, 117.
 WAHRENDORF, 111.
 WAIDHOFEN, 168.
 WAIDHOFEN - AN - DER -
 THAYA, 162.
 WALDVIERTEL, 158-159,
 259, 266.
 WALENDORF, 204, 267.
 WALKENRIED, 49, 51.
 WALLONIE, 185, 186.
 WEHLAU, 248, 249.
 WEIDENAU, 194, 196, 315,
 319.
 WEISSENBURG, 201, 207.
 WEITRA, 159, 162.
 WENDEN, 230, 231.
 WENDESCHEN, 113.
 WENDLAND, 33, 275.
 WESTPHALIE, 46, 47, 49, 53,
 54, 84, 87, 99, 102, 112,
 114, 149, 153, 186, 228, 266,
 278, 279, 329, 338.
 WIEDENBRÜCK, 53.
 WIENER-NEUSTADT, 162,
 307, 312, 313, 317.
 WIENERWALD, 158.
 WIERLAND, 229.
 WILDNIS, 225, 229, 235, 248,
 249, 250, 251, 257, 268, 343.
 WISCHE, 132.
 WITTENBURG, 149.
 WISMAR, 149, 152, 283, 314,
 318, 325, 330.
 WOLLIN, 60, 78, 147, 152,
 294.
 WROCLAW, 64, 90, 91, 92,
 96, 192, 193, 242, 294, 295,
 298, 299, 312, 314.
 WURMBRAND, 161, 279.
 WÜRZBURG, 53.
 ZADLNO, 187.
 ZEIERFELD, 166.
 ZEITZ, 59, 61, 76, 120.
 ZÉLANDE, 101.
 ZELLE, 123.
 ZIEGENHALS, 194, 196.
 ZINNA, 79, 132, 136, 259, 267.
 ZINNWALD, 126.
 ZWETTL, 79, 159, 162, 259,
 353.
 ZWICKAU, 123, 128.
 ZYVRIDAU, 186.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES

- ADALBERT DE TAUBENHEIM, 123.
- ADALGAR, archevêque de Hambourg, 40.
- ADOLPHE II, comte de Holstein, 85, 111, 113.
- ADOLPHE DE SCHAUBOURG, 300.
- ADOLPHE I^{er} DE SCHAUBOURG, 109.
- ADOLPHE II DE SCHAUBOURG, 99, 109, 110, 111, 114.
- ADOLPHE III DE SCHAUBOURG, 111, 116.
- ADOLPHE IV DE SCHAUBOURG, 117.
- ALBERT, abbé de Reichenau, 263.
- ALBERT de BUXHÖVEDEN, évêque, 227, 228, 229.
- ALBERT de ORLAMÜNDE, comte, 111.
- ALBERT L'OURS, 77, 84-86, 88, 90, 93, 131, 132, 134, 141, 300.
- ALLEMANDS, 25, 29, 61, 71, 100, 124, 125, 138-139, 149, 153, 154, 157, 159, 171, 172, 173, 174, 176, 179, 185, 187, 189, 191, 192, 198, 199, 200, 202-208, 210, 211, 213, 215-217, 219, 220, 223, 224, 227, 231, 235, 243, 247, 249-253, 257-259, 261, 267-270, 273, 274, 279, 281, 282, 284, 286, 289, 319, 326, 327, 334, 339-344, 347, 348, 349, 364.
- ANDREAS II, roi de Hongrie, 200, 201, 202.
- ANSELME, évêque, 134.
- ANTONINS, 149.
- ARNOLD, évêque de Merseburg, 99.
- ARNOLD DE BALLENSTEDT, abbé, 122.
- ARPADIENS, dynastie, 100.
- ASCANIENS, dynastie, 131-132, 136, 144, 148, 210, 238.
- AUTRICHIENS, 159, 207.
- AUGUSTINS, 84, 334.
- AVARS, 32, 34, 35, 37, 38, 40, 41, 43.
- BABENBERG, famille, 60, 66-67, 88, 89, 90, 93, 158, 160, 163, 164, 183.
- BADEWIDE, famille, 109, 112.
- BAMBERG, voir Otton.
- BARNIM, prince de Poméranie, 135.
- BARNIM I^{er}, 136, 142, 153.
- BAVAROIS, 32, 34, 42, 104, 166, 171, 267.

- BELA IV, roi de Hongrie, 100, 202, 207, 217.
 BENEDICTINS, 78, 111, 122, 159, 190, 333, 352.
 BILLUNG, famille, 59, 67, 83.
 BOLESLAS, duc, 216, 222, 223, 298, 305.
 BOLESLAS CHROBRY (LE VAILLANT), 64, 209, 213.
 BRONISZ, comte, 214, 215.
 BRUNON DE SCHAUBURG, évêque d'Olmütz, 174, 175.
 BULGARES, 39.
- CACHOUBES, 235.
 CARMES, 334.
 CASIMIR, duc, 153, 216.
 CASIMIR, duc de Silésie, 188, 194.
 CASIMIR LE GRAND, 218, 238, 301, 333, 359, 361.
 CELTES, 24.
 CHARLEMAGNE, 37, 38, 40, 344.
 CHARLES IV, roi de Bohême, 333.
 CHARLES IV, empereur, 348, 358, 359.
 CHARLES ROBERT D'ANJOU, roi de Hongrie, 203, 359.
 CHEVALIERS PORTE-GLAIVES, 226, 227, 228, 229, 232, 235.
 CHEVALIERS TEUTONIQUES, 100, 183, 201, 202, 205, 216, 229-232, 235-241, 246-248, 250-253, 260, 268, 280, 286, 288, 290, 299, 303, 329, 347-349, 354, 359, 361-364.
 CISTERCIENS, 51, 77, 79, 98, 100, 122, 124, 126, 132, 137, 149, 153, 158, 165, 171, 173, 184-185, 190, 214, 215, 216, 226, 228-230, 236, 237, 247, 259, 260, 286, 333, 334, 347, 353.
 CONRAD, duc de Silésie, 190.
 CONRAD III, roi, 134.
 CONRAD DE LEITWITZ, *locator*, 244, 261.
 CONRAD SPANSEL, 122.
 CONRAD SPITALSKY, *locator*, 314.
 CONRAD DE THIERBERG, *locator*, 244.
 CONRAD DE ZÄHRINGEN, 53.
 CROATES, 34.
- DANOIS, 33, 58, 85, 100.
 DETLEV VON GADEBUSCH, 153.
 DIETRICH VON TIEFENAU, *locator*, 244, 261.
 DOMINICAINS, 80, 81, 193, 202, 236, 241, 333, 334, 335, 347.
 DUBISLAW VON WOEDTKE, 155.
- EPPENSTEIN, famille, 157, 158, 167.
- FLAMANDS, 52, 85, 87, 99, 101-104, 122, 132, 133, 186, 261, 267, 271, 272.
 FLEMING, famille, 246.
 FRANCISCAINS, 81, 193, 333, 334, 335, 347.
 FRANCONIENS, 123, 125, 138, 166, 171, 186, 267, 271, 272, 280.
 FRANCS, 34, 35, 99.
 FRISONS, 31, 33, 111.
 FRÉDÉRIC II, empereur, 237, 302, 333.
 FRÉDÉRIC, archevêque de Hambourg, 101, 268.
 FRÉDÉRIC BARBEROUSSE, 83, 86-92, 115, 124, 182, 209, 302, 321.
 FRÉDÉRIC, évêque de Magdebourg, 134, 139.
- GEISA II, roi de Hongrie, 199, 201.

- GERBORD DE KÖTHEN, 153.
 GERMAINS, 24, 31, 33.
 GEROLD, évêque d'Eutin, 116.
 GERUNG, évêque de Meissen, 103.
 GOTTFRIED VON HERTZBERG, *locator*, 143.
 GOTHLANDAIS, 115.
 GUNZELIN VON HAGEN, 149.
- HARTWIG II, archevêque de Brême, 102.
 HAVELLANES, 58, 59, 62, 96, 131, 139.
 HEDWIGE, 183, 184, 359, 362; sainte-, 81, 183.
 HENRI III, empereur, 98.
 HENRI, archevêque de Trèves, 52.
 HENRI, duc de Bavière, 54, 58.
 HENRI I^{er}, de Breslau, 92, 100, 137, 217.
 HENRI I^{er}, duc de Silésie, 143, 184, 185, 187, 189, 193, 298, 303.
 HENRI III, duc de Silésie, 193.
 HENRI BORWIN, 148, 149, 151, 152.
 HENRI LE LION, 77, 83, 85-88, 90, 92, 93, 111, 114, 115, 116, 148-149, 151, 152, 201, 300, 302.
 HENRI L'OISELEUR, 55-58.
 HENRI VON PLOTZKE, grand maître de l'Ordre Teutonique, 238.
 HENRI VON RICHENBACH, *locator*, 315.
 HENRI DE SCATHEN, 149.
 HENRI VON VATERNRODE, *locator*, 244.
 HERMANN BALK, Grand maître de l'Ordre Teutonique, 237, 239, 246.
- HERMANN VON SALZA, grand maître de l'Ordre Teutonique, 202, 229, 236-237, 239.
 HOHENSTAUFEN, famille, 83, 123, 183.
 HOLLANDAIS, 85, 87, 101, 102, 104, 110, 116, 132, 133, 261, 262, 269.
 HOLZATES, 110, 115, 149.
 HONGROIS, 43, 56, 57-60, 157, 163, 164, 199, 208, 349.
 HOSPITALIERS, 172, 183, 247.
- ISMALEITES, 207.
 ITALIENS, 306.
- JACQUES VON TREPTOW, *locator*, 155.
 JAGELLONS, dynastie, 253, 359, 362.
 JEAN I^{er}, margrave de Brandebourg, 135, 305.
- KELLINGER, famille, 200.
 KUENRING, famille, 67, 162.
- LADISLAS II, roi de Pologne, 89-90.
 LATINS (*Latini*), 203-204, 207.
 LENTENK, comte, 200.
 LEOPOLD III, margrave, 79.
 LEOPOLD V, duc d'Autriche, 89, 157, 162, 167.
 LEOPOLD VI, duc d'Autriche, 162, 164, 167.
 LITUANIENS, 235, 237, 343, 361, 362.
 LIUTICES, 62, 63, 76, 77, 96, 131, 138, 147.
 LIVONIENS, 227.
 LOMBARDS, 34, 35, 170.
 LORENZ, évêque, 81, 183, 184.
 LORRAINS, 99.
 LOTHAIRE DE SUPPLINBURG, 83, 84, 86, 109, 120.

- LOUIS D'ANJOU, 359.
 LOUIS LE GERMANIQUE, 38, 40-42, 157.
 LOUIS LE GRAND, roi de Pologne, 359.
 LUXEMBOURG, famille, 359, 362.
- MAGYARS, 29, 43, 197, 198.
 MARCOMANS, 170.
 MARKRAD, famille, 112-113.
 MARQUARD VON STENWER, *locator*, 111.
 MEINHARD, évêque, 226.
 MENDIANTS (Ordres -), voir Dominicains, Franciscains.
 MENDOVG, prince, 362.
 MIESKO I^{er}, duc de Pologne, 213, 241.
 MONGOLS, 97, 183, 193.
 MORAVES, 41, 43.
- NEERLANDAIS, 101, 103, 110, 122, 132, 242, 268.
 NIKLAUS FELLESTEIN, 354.
 NICLAUS VON HOLLANT, 247.
- OBODRITES, 32, 37, 38, 40, 42, 43, 58, 60, 62, 67, 77, 85, 86, 96, 136, 147, 148, 298.
 ORDRES MENDIANTS, voir Dominicains, Franciscains.
 ORDRE TEUTONIQUE, voir Chevaliers.
 OSTPHALIENS, 115.
 OTAKAR I^{er}, roi de Bohême, 178.
 OTAKAR II, roi de Bohême, 163, 167, 169, 170, 174, 175, 237, 309, 314, 315.
 OTTON LE GRAND, 57-62, 75, 93, 131, 132.
 OTTON I^{er}, margrave, 142.
 OTTON IV, margrave, 125.
 OTTON, évêque de Freising, 79, 88.
 OTTON, évêque de Bamberg, 54, 78, 84, 152, 154, 286, 295.
- OTTON de BRANDEBOURG, 90, 237, 298.
 OTTON DE BRUNSWICK, 92-93.
 OTTON DE PILIVA, 305.
 OTTON DE WETTIN, 121, 127.
- PETCHENEGUES, 198.
 PIAST, dynastie, 78, 183, 192, 212, 213, 285, 358.
 PIERRE WLAST, 90, 192, 214.
 POGARELL, famille, 183.
 POLABES, 109, 113.
 POLANES, 34, 63.
 POLONAIS, 68, 91, 124, 127, 137, 189, 205, 209-213, 217, 251, 267, 273, 280, 290, 343, 344, 347, 349, 354.
 POMERANIENS, 34, 77-78, 235.
 PORTE-GLAIVES, voir Chevaliers.
 PREMONTRES, 79, 80, 100, 133, 159, 171, 172, 247, 347.
 PRZEMYSYL I^{er}, duc de Posnan, 222, 298.
 PRZEMYSYL II, 213.
 PREMYSLIDES, 73, 78, 100, 169, 171, 177, 179, 359.
 PRIBISLAV, 80, 86, 110, 148.
 PRUSSIENS, 290.
 PRUTENES, 235, 236, 237, 242, 244-247, 249-251, 258, 268, 319, 339, 343, 346.
- RABENSTEIN, 123.
 RANEN, 139, 147.
 REDARIENS, 139.
 RHEINHARD VON QUERFURT, 244.
 RHENANS, 354.
 RODOLPHE VON BELEKOW, 155.
 ROSENBERG, famille, 159-160.
 ROTLIN, 122.
 RUDGER, 189.
 RUSSES, 115, 227.
 RUTHENES, 73.
- SAMO, 33-35, 41.
 SANDOMIR, 305.

- SAXONS, 31, 33, 37, 58, 87, 99, 104, 131, 166, 171, 203, 206, 207, 244, 249, 267, 268, 342.
- SCANDINAVES, 115, 349.
 SCHARFENSTEIN, 123.
 SCHAUBENBOURG, famille, 84-85, 87, 100, 115, 117, 131; voir Adolphe II.
 SHACK, famille, 113.
 SIEGFRIED, archevêque de Brême, 102.
 SILINGEN, 181.
 SLAVES, 24, 25, 31-35, 37-39, 43, 73, 56, 57-61, 71-77, 84, 93, 96, 97, 102-103, 109, 127, 137, 138-139, 150, 151, 159, 165, 189, 191, 203-204, 224, 235, 246, 247, 251, 258, 261, 267, 268, 279, 281, 282, 284, 285, 289, 294, 326, 338, 339, 342, 343, 344, 364.
- SLOVAQUES, 33, 198, 295.
 SLOVENES, 34, 40, 166.
 SOBIESLAW II, roi de Bohême, 170, 178.
 SORABES, 32, 33, 35, 38, 40, 42, 43, 63, 96, 119-120, 139, 141, 339, 342.
 SOUABES, 166, 267.
 STAUFEN, famille, 110, 225.
 SUEDOIS, 231, 327.
 SUPPLINBURG, voir Lothaire.
 SVATOPLUK, 43, 68.
 SWANTOPOLK, duc de Gdansk, 100.
 SWATOPOLK, duc de Poméranie, 236, 241, 298-299.
- TABORITES, 361.
 TASSILON, 40.
 TATARS, 205.
 TCHEQUES, 33, 34, 38, 41, 58, 62, 64, 73, 92, 124, 127, 172, 176, 177, 179, 267, 295, 342, 347, 349.
 TEMPLIERS, 183, 210.
 TEUTONIQUES, voir Chevaliers.
- THEODORE, voïvode de Cracovie, 214, 217.
 THEODORIC, fondateur des Porte-glaives, 226, 228, 236.
 THOMAS I^{er}, évêque de Breslau, 183, 184, 309, 319.
 THOMAS II, évêque de Breslau, 183.
 THOMAS DE GUBEN, *locator*, 222.
 THURINGIENS, 32, 120, 123, 125, 138, 171, 186.
 TURCS, 35, 200.
- VALAQUES, 198.
 VANDALES, 181.
 VAUDOIS, 360.
 VICELIN, évêque de Oldenburg, 76, 77, 84.
 VICELIN, écolâtre, 109, 110, 111.
- WALDEMAR I^{er}, roi de Danemark, 77, 152.
 WALDEMAR II, roi de Danemark, 85, 93, 228, 232.
 WALDENBURG, 123.
 WAGRIENS, 60, 77, 85, 109.
 WALLONS, 185, 204, 267.
 WALRAM, évêque de Naumburg, 99.
 WARTISLAW III, 153.
 WARENDORP, famille, 111, 330.
 WELF, dynastie, 86-88.
 WENCESLAS II, roi de Bohême, 179, 347.
 WENDES, 33, 71, 72, 76, 77, 97, 110, 113, 131, 134, 136, 139, 149.
 WESTPHALIENS, 85, 87, 104, 110, 111, 115, 149, 243, 327.
 WETTIN, famille, 120, 121, 127, 131, 136, 137.
 WICHMANN, archevêque de Magdebourg, 90-91, 99, 132, 133, 134, 141, 257, 300, 303.
 WICHMANN, évêque de Naumbourg, 103.

WILZES, 32, 37, 38, 39, 57, 138.	WOK VON ROSENBERG, 175.
WIPRECHT VON GROITSH, 104, 121, 257.	WROCIWOJ, <i>locator</i> , 189.
WIRAD DE BOIZENBURG, <i>locator</i> , 116, 298, 305.	YATVINGIENS, 235, 248, 251.
WISLANES, 34.	YVES, évêque de Cracovie, 214.
WITICHO, 188.	
WLADISLAS, duc d'Oppeln, 184, 190, 195.	ZÄHRINGEN, famille, 53.
WLADYSLAW LOKIETECK, 218, 238.	ZBIGNIEV, 68.
	ZELANDAIS, 102.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Introduction	13
Livre premier : Poussée et migration	
Chapitre I : Migrations et géographie	23
— Mouvements de peuples	23
— Migrations et géographie	24
— Les croupes baltiques	25
— La grande plaine de l'Europe du Nord	26
— Les massifs de l'Europe moyenne	27
— Le Danube et les Alpes	28
— Les plaines de l'Europe du Sud-Est	29
Chapitre II : Germains, Slaves et Avars du VI^e au VIII^e siècle	31
— Les Germains orientaux	31
— Les Slaves occidentaux	32
— Les Avars	34
Chapitre III : Les linéaments de la poussée orientale sous les Carolingiens	37
— Charlemagne et les Slaves	37
— Louis le Pieux et les Slaves	39
— Premiers essais d'évangélisation et de coloni- sation	39
— Politique orientale de Louis le Germanique ..	40
— Colonisation au Sud-Est	41
— La débâcle germanique	42
— Les Hongrois	43

Chapitre IV : La colonisation intérieure de l'Allemagne occidentale	45
— Progrès démographiques	45
— La toponymie des défrichements	46
— Noms d'habitants et de paroisses	47
— L'évolution des finages	47
— Rôle des seigneurs du sol	48
— Bavière	49
— Forêt Noire	50
— L'Allemagne moyenne	50
— L'Allemagne du Nord	52
— La croissance urbaine	52
Chapitre V : Flux et reflux des entreprises orientales des empereurs saxons et franconiens	55
— L'offensive à l'Est d'Henri l'Oiseleur	55
— Otton le Grand, les Hongrois et les Slaves ...	57
— Nouvelles perspectives orientales : les marches	59
— Les évêchés	61
— Le recul de 983	62
— Lutttes avec la Pologne	63
— Guerres avec la Hongrie	65
— Les Babenberg et la marche d'Autriche	66
— Les derniers Franconiens et les Slaves	67
Chapitre VI : L'évangélisation des Slaves du Nord	71
— La religion des Slaves occidentaux	72
— L'évangélisation de la Bohême	72
— L'évangélisation de la Pologne	74
— La conversion des Hongrois	75
— Missions en pays Wende	75
— La croisade contre les Wendes	76
— La conversion des Poméraniens	77
— L'essor oriental des milices monastiques	78
Chapitre VII : La poussée jusqu'à l'Oder	83
— Lothaire II et les marches orientales	84
— Les Schauenbourg	84
— Albert l'Ours	85
— Henri le Lion	86
— Le duché d'Autriche	88
— La crise polonaise de 1138-1146	89
— Frédéric Barberousse et la Pologne	90
— Frédéric Barberousse et la Silésie	91
— L'arrêt des conquêtes	92

Chapitre VIII: La grande migration des XII^e et XIII^e siècles	95
— Les « vides » de l'occupation du sol à l'Est ...	96
— Les transformations économiques du XII ^e siècle	97
— Appels à la colonisation	98
— La demande orientale	100
— Migrations flamandes et hollandaises	101
— Les Franconiens	104
— Le nombre des émigrants	105
Livre deuxième : Géographie de la colonisation	
Chapitre I : Holstein et Lauenbourg	109
— Colonisation de la basse vallée de l'Elbe ...	110
— Colonisation du Nord-Holstein	111
— Colonisation du Lauenbourg	112
— Origine du peuplement	112
— Villages de colonisation	113
— La fondation de Lübeck	114
— Fondation de la Neustadt de Hambourg ...	115
— Colonisation urbaine	116
Chapitre II : Entre Saale et Elbe	119
— Le peuplement sorabe	119
— La Misnie des Wettin	120
— Premières colonies franconiennes et flamandes	121
— Colonisateurs et colons	122
— Colonisation du Vogtland et du Pleissenland .	123
— Poussées en Egerland et en Haute Lusace ...	124
— Les débuts de la colonisation minière	125
— La croissance urbaine	126
— Paysages de la colonisation	128
Chapitre III : Le Brandebourg et ses marches	131
— Les Ascaniens	131
— Colonisation de l'Altmark	132
— Wichmann de Magdebourg, colonisateur ...	132
— Prignitz et Havelland	134
— Barnim et Teltow	135
— La poussée jusqu'à l'Oder	136
— Colonisation de la Basse Lusace	137
— Slaves et Allemands	138
— Le problème des « Kietze »	139
— Types de paysages et de peuplement	140
— Premières villes	141

— Les villes du XIII ^e siècle	142
— Aux origines de Berlin	144
Chapitre IV : Les pays de la Baltique	147
— L'occupation du sol slave	147
— Les ducs de Mecklembourg et de Poméranie ..	148
— Avance de la colonisation en Mecklembourg ..	148
— Villages et finages du Mecklembourg	150
— L'essor urbain	151
— Colonisation en Poméranie	152
— Villes poméraniennes	154
Chapitre V : L'Autriche et les pays alpins	157
— Les cadres de la colonisation	157
— Défrichements en Haute et Basse Autriche ..	158
— Villages et terroirs de colonisation	160
— Des villages aux villes neuves	161
— Aux origines de Vienne	163
— La colonisation du pays alpin	164
— Villes nouvelles des Alpes orientales	167
— L'exploitation des mines	168
Chapitre VI : Bohême, Moravie, Sudètes	169
— L'État des Premyslides	169
— Débuts de la pénétration allemande	170
— En Bohême occidentale	172
— Paysans et mineurs de Moravie	173
— Sudètes et Moravie du Nord	174
— Toponymie et habitat	176
— L'essor urbain	177
Chapitre VII : La Silésie	181
— L'ancienne occupation du sol	181
— Princes et évêques colonisateurs	182
— Rôle des Cisterciens	184
— Origine des colons	185
— Colonisation des forêts-frontières dans la première moitié du XIII ^e siècle	186
— Colonisation intérieure dans la première moitié du XIII ^e siècle	188
— L'expansion dans la seconde moitié du XIII ^e siècle	189
— Les mines	191
— Noyaux urbains et pré-urbains polonais	192
— L'urbanisation au droit allemand	193
— L'essor du peuplement	195

Chapitre VIII: Autour de la Hongrie	197
— Défense frontalière de la Hongrie	197
— Colonisation du Burgenland	198
— Les Siebenbürgen	199
— Les Chevaliers Teutoniques en Burgenland ..	201
— La colonisation minière	202
— Allemands, Slaves et Latins	203
— Pénétration allemande en Moldavie	205
— Villages et villes	206
Chapitre IX : En Grande et en Petite Pologne	209
— Le morcellement de la Pologne	209
— La Nouvelle Marche	210
— Essor de la colonisation du sol polonaise	211
— Les premiers arrivants	213
— Encore le rôle des Cisterciens	214
— Colonisation en Grande-Pologne	215
— Colonisation en Petite-Pologne	217
— Colonisation allemande et colonisation au droit allemand	219
— Origines des villes polonaises	220
— Le problème de la <i>locatio civitatis</i>	222
Chapitre X : La Livonie	225
— Premières missions en Livonie	225
— La fondation de Riga	227
— Les chevaliers Porte-glaives	228
— L'organisation de la Livonie	229
— Société et colonisation	231
— Colonisation urbaine et aristocratique	231
Chapitre XI : L'État des Teutoniques en Prusse	235
— Le peuplement de l'ancienne Prusse	235
— La mission cistercienne	236
— L'« appel » des Teutoniques	236
— La conquête et l'organisation de l'État teutonique	237
— Grandes fondations urbaines du XIII ^e siècle ..	239
— Gdansk, polonaise et teutonique	241
— Le peuplement urbain	242
— Colonisation en Kulmerland	243
— Avance de la colonisation en Poméranie	244
— ... dans les commanderies d'Elbing et Christ- burg	245
— ... aux confins de la Drewenz	246

— ... en Ermland	246
— ... en Poméranie et basse Vistule	246
— ... en Samland et dans la « Wildnis »	247
— Peuplement et société rurale allemande	249
— Allemands et non-Allemands	250
— Villages allemands et au droit allemand	252

Livre troisième : Nouveaux paysages et contacts de civilisation

Chapitre I : La colonisation des campagnes. Agents et moyens

— Chronologie et géographie	257
— Les Cisterciens, agents de la colonisation ...	259
— Les <i>locatores</i> , conducteurs de la colonisation	261
— Les défrichements	263
— ... et leur arrêt	264
— La toponymie de la colonisation	265
— La condition des colons	268

Chapitre II : Villages et structures agraires de la colonisation

— Les <i>Hufen</i> , lots de colonisation	271
— Les villages de colonisation : habitats isolés et hameaux	273
— La question des <i>Rundling</i>	274
— <i>Strassen-</i> et <i>Angerdörfer</i>	276
— <i>Marsch-</i> et <i>Waldhufendörfer</i>	277
— Les finages	278
— La colonisation « au droit allemand »	279
— <i>Worwerken</i> et <i>Kossäten</i>	281

Chapitre III : Vers une nouvelle civilisation rurale ..

— Les systèmes de culture	283
— Araire et charrue	285
— Agriculture et viticulture	286
— L'élevage	287
— La dépression du XIV ^e -XV ^e siècle sur le front oriental	289

Chapitre IV : L'urbanisation de l'Est

— Noyaux pré-urbains slaves	294
— Éléments pré-urbains allemands	296
— La <i>locatio civitatis</i>	297
— Les villes de fondation	299

— Les « petites villes »	301
— L'expansion du droit urbain allemand	302

Chapitre V : L'urbanisme oriental

— Fondateurs et <i>locatores</i>	305
— Génèse des plans organiques	306
— Plans à un seul axe	308
— Quadrillages sur deux axes	309
— Villes doubles et multiples	310
— La place du marché	311
— L'urbanisme	312
— Les noms de villes	314

Chapitre VI : La population urbaine. Structures admi- nistratives et sociales

— La condition des « bourgeois »	317
— Le <i>Vogt</i> urbain	319
— Le conseil de ville (<i>Rat</i>)	320
— Villes et campagnes	322
— La population	324
— Immigration et nationalités	326
— Structures sociales et économiques	328
— Le patriciat	330
— Les métiers et les luttes sociales	330
— Les Juifs	332
— Les Ordres mendiants et les villes	333

Chapitre VII : Contacts de civilisation

— La mutation ethnologique	337
— La poussée vers l'Est de la langue allemande .	339
— La frontière orientale de l'allemand à la fin du Moyen âge	341
— Emprunts linguistiques réciproques	344
— L'onomastique chrétienne	345
— Diffusion de la culture intellectuelle occiden- tale	346
— Écoles et Universités	348
— L'art populaire	350
— La diffusion de l'art occidental	351
— L'art cistercien	353
— L'art de la Baltique	353

Épilogue	357
— La récession démographique et économique .	357
— Le redressement politique du monde slave ..	358
— La crise hussite	360
— Le recul des Teutoniques	361
Notes	367
Index des principaux noms de lieux	431
Index des principaux noms de personnes	441
Table des matières	447

Achévé d'imprimer
sur Offset Bretolienne
27160 Breteuil-sur-Iton